


ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT

For y^e Friend
from Lenae and Biddevo

aa
e 16
~~16~~

HISTOIRE
DE
LA MEDECINE
DEPUIS GALIEN
JUSQU'AU XVI. SIECLE,

Où l'on voit les progrès de cet Art de siécle en siécle, par rapport principalement à la Pratique; les nouvelles Maladies qu'on a vû naître, & les Noms des Médecins; avec les circonstances les plus remarquables de leur Vie, leurs Découvertes, leurs Opinions, & enfin leur Méthode de traiter les Maladies.

Traduite de l'Anglois de J. FREIND, Docteur en Medecine.



A PARIS;

De l'Imprimerie de JACQUES VINCENT, rue & vis-à-vis l'Eglise de saint Severin, à l'Ange.

M. DCC. XXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE LA MEDECINE,

Adressé à Monsieur HELVETIUS.



ONSIEUR,

Je vous présente un Ouvrage, dont le mérite n'est pas douteux; le seul nom de l'Auteur en assûre le succès; vous connoissez les Ecrits de cet homme illustre; voici l'idée qu'on nous donne de son caractere & de ses lumieres dans un Livre * Anglois, qui n'est pas peut-être parvenu jusqu'à vous.

* Mémoires de l'Europe.

M. Freind n'est pas un de ces Sçavans sombres & « farouches, qui sont toûjours étrangers dans le monde; « c'est l'homme le plus poli & le plus aimable; on trouve « en lui des charmes auxquels il est difficile de résister; « il répand dans ses Ecrits une force & une douceur « qui le rend maître des esprits. On admire dans ses «

*

» conversations les agrémens de l'esprit, la justesse du
» raisonnement & l'étendue de ses lumieres. Ses talens
» brillent encore plus dans l'éxercice pénible de sa
» Profession ; il n'est pas de Medecin plus éclairé, plus
» laborieux, plus heureux que lui. Ses opinions ont
» parmi les Sçavans la même autorité que les sentimens
» d'Hippocrate; la pureté de son style est digne du siecle
» d'Auguste.

* Milord Peterbourug.

C'est à un homme * illustre par sa naissance, par ses lumieres, par ses actions, que nous devons ce portrait si juste & si flateur. M. Freind étoit fort jeune lorsqu'il s'attira ces éloges, que peu de personnes méritent dans un âge avancé. Le Public les a confirmez par une estime que ce grand homme à toûjours soûtenue. On le reconnoît dans Londres pour le plus grand Medecin de l'Angleterre ; les petits & les grands ont recours à lui. La Cour qui n'est pas un séjour qu'il ambitionne, a voulu souvent se l'approprier.

Mais ces éloges & cette réputation ne sont pas un titre assuré du mérite ; le Public, juge si éclairé & si désintéressé, est suspect dans le jugement qu'il fait des Medecins. On lui en impose souvent par des titres spécieux, par des promesses hardies, par des succès douteux ; les esprits les plus éclairez sont crédules sur l'Art qui interesse le plus la vie des hommes. Combien n'a-t-on pas vû de vils empiriques qui se sont heureusement travestis en Medecins aux yeux du Public ? Combien ne compte-t-on pas d'ignorans qui ont joui d'une estime presque universelle, sous les déguisemens les plus grossiers ? Combien d'hommes merveilleux ont quelquefois langui dans l'obscurité, où le Public qui n'a des yeux que pour les dehors, les a laissez à sa honte.

Ceux qui ſont initiez dans les myſteres de l'Art ſont les ſeuls juges d'un Medecin ; ſans leurs ſuffrages les titres les plus brillans ne ſeront qu'une décoration paſſagere, qui ne tire ſon éclat que de quelque faux jour.

M. Freind a réuni les ſuffrages des Sçavans & du Public; il a écrit ſur beaucoup de matieres avec un ſuccès peu ordinaire : les regles des femmes, ſujettes à autant de caprices que leur eſprit, paroiſſoient inexplicables; les ſymptomes ne préſentoient que des contradictions; ce grand génie eſt remonté à la ſource de cet écoulement fécond. Dans les plus grandes varietez, dans des phénomenes oppoſez, il a montré des regles ſûres, tirées d'un ſeul principe, confirmées par l'expérience, & par la raiſon.

Les Ouvrages d'Hippocrate ont produit des Commentateurs innombrables ; les uns ſervilement attachez aux ſentimens des Anciens n'ont été que de fades Apologiſtes ; les autres n'ont fait des efforts que pour juſtifier de fauſſes idées. Quelques-uns ont retourné en cent façons des Livres qui n'avoient beſoin que de leur forme naturelle ; la plûpart n'ont été que de miſérables Interpretes, hériſſez de grec, diffus en raiſonnemens inutiles, ſtériles en obſervations. M. Freind a ſuivi une route bien différente. Hippocrate nous a donné une hiſtoire exacte des Maladies épidémiques : les unes ſe terminoient par les ſelles & par les urines; les autres par les ſueurs, par les hémorragies, par les vomiſſemens. Ces criſes qui décident du ſort des Malades, ont ſeules attiré l'attention de M. Freind. Il nous a développé leur nature, leur cours, leurs cauſes; ſes réflexions ſur la Saignée de la jugulaire, ſur les ſécretions de la peau & des inteſtins, ſont puiſées dans la Phyſique la plus brillante & la plus exacte.

Cet Ouvrage ſi utile, & qui ſent ſi peu le Commentaire, quoiqu'il porte ce titre donné par la modeſtie, a été ſuivi d'un traité plus hardi. Preſque tous les Medecins ſuivoient aveuglément de vieux préjugez dans le traitement de la petite vérole; l'idée ſeule de la purgation les épouventoit. M. Freind qui ne reconnoît d'autre autorité que celle de l'expérience, conduite par les lumieres de la Phyſique, a ſecoué cette timidité auſſi funeſte que l'ignorance; il a oſé le premier appeller au ſecours un purgatif dans le tems que le pus formé couvre la ſurface du corps, arrête la tranſpiration, ſe répand dans les viſceres.

Toûjours avide de connoiſſances, M. Freind s'eſt familiariſé avec la Chymie, cette ſource de ſecrets utiles & pernicieux, qui ont produit tant de Charlatans & égaré tant de Medecins. Dans ſes leçons on voit cette ſcience myſtérieuſe dépouillée de ſon obſcurité, réduite à des principes, aſſervie à des regles conſtantes, brillante d'un nouveau luſtre emprunté de la Phyſique la plus relevée.

Ce ſont ces Ouvrages qui ont mis le ſceau à la réputation de M. Freind; mais ce grand homme ſi riche de ſon propre fonds, n'a pas dédaigné d'être votre Commentateur: dans un petit traité ſur les varietez de la petite vérole, il en parcourt quelques eſpeces ſur leſquelles vous n'aviez pas inſiſté. Il parle d'abord de l'élegance de votre diction: » C'eſt avec une impatience » extraordinaire, & avec un plaiſir encore plus grand, » qu'il a lû votre Ouvrage; Maître de l'Art & de l'expé» rience, vous avez, dit-il, épuiſé la matiere; ſelon lui » on n'y fera pas après vous des découvertes fort eſſen» tielles. Ce témoignage n'eſt pas ſuſpect dans la bouche

de M. Freind; les éloges ne lui ſont pas familiers, & il ne vous connoiſſoit que par votre Ouvrage quand il a été votre panégyriſte; mais il ſeroit ridicule de juſtifier des louanges ſi juſtes & ſi déſintereſſées; le triſte lieu d'où elle ſont ſorties éloignent tout ſoupçon de flatterie: ſi elles trouvent des contradictions, ce ne ſera pas dans des eſprits éclairez par la Theorie, c'eſt-à-dire, dans ceux qui peuvent ſeuls être vos juges; vous n'aurez pas même beſoin de briguer leur faveur s'ils jettent les yeux ſur vos Ouvrages Accadémiques. Ils ſeront plus portez à étendre les éloges que vous donne M. Freind, qu'à les reſſerrer.

Les Anatomiſtes vous doivent des lumieres qu'on n'auroit pas attendu d'un Medecin appliqué au ſoin des Malades. La ſtructure du ventricule avoit occupé Willis, vous y avez porté des yeux plus éclairez & des mains plus habiles; cette double cravate qui embraſſe l'orifice du ventricule, & qui a des uſages ſi merveilleux aux yeux d'un Phyſicien, a été décrite par vous ſeul: c'eſt vous qui nous avez développé la tunique nerveuſe, membrane dont le tiſſu peu connu cede ſi facilement aux mouvemens les plus oppoſez. Vous nous avez rendu ſenſible la ſtructure du velouté & ſes mammelons, qui peut-être ſont les admirables organes qui pompent le chile. Les travaux du grand Malpighi ne vous ont point découragé; vous avez repris les poulmons après lui; ces fauſſes idées de veſicules qui avoient paſſé dans les planches & dans les livres, ſe ſont évanouies ſous vos mains. Les replis des vaiſſeaux qui facilitent la reſpiration; les ramifications plus nombreuſes dans les artéres que dans les veines pulmonaires; le paſſage du ſang dans ces routes; les changemens merveilleux qu'il y ſouffre

rempliſſent honorablement pluſieurs feuilles des Mémoires de l'Académie. Dans ces Ouvrages qui ſont les dépoſitaires des plus illuſtres travaux de ce ſiecle, vos recherches éclaireront les Phyſiciens; ils verront que vous avez mépriſé la Théorie aiſée & ſtérile, qui fait l'ennuyeux jargon des Medecins de notre ſiecle. Pour vous rendre digne de l'eſtime publique, vous avez cherché dans la ſtructure des corps animez les fondemens de la Medecine; vous avez donné pluſieurs années à l'étude de l'Anatomie, occupation dégoutante, qui rebute la délicateſſe des Medecins. La Chirurgie, la Chymie, la Phyſique expérimentale, ont partagé tour à tour votre application. Dans une telle carriere, vous avez ſuivi les traces de ce grand homme qui a écrit l'Hiſtoire de la Medecine: cet Ouvrage ne pourroit donc paroître ſous de meilleurs auſpices que les vôtres; mais en vous le préſentant on ne lui cherche pas des protecteurs; ils ne ſont qu'une foible reſſource pour un Ecrivain qui ſe livre au Public; c'eſt parce qu'elle peut marcher ſans appui qu'on vous préſente cette Hiſtoire. Elle eſt parfaitement digne de vous par les qualitez de l'Hiſtorien, par ſes ſuccès & par ſes vûes.

L'Hiſtoire des Etats & des Empires eſt un ouvrage dont les plus grands génies ont toûjours redouté les difficultez; auſſi les grands Hiſtoriens ne ſont pas moins rares que les grands Poëtes & les grands Orateurs. L'Hiſtoire de la Medecine n'eſt pas un Ouvrage moins difficile que l'hiſtoire des Nations; ſon objet eſt immenſe, il embraſſe la nature entiere. Un nombre prodigieux de Maladies, leur origine, leurs cauſes, leurs progrès, leurs changemens, leurs divers

remedes, les Ecrivains qui en ont traité, leurs idées, leurs opinions ſingulieres, leurs variations, leurs diſputes, leurs ſuccès, leur caractere, leurs méthodes, voilà l'objet que ſe propoſe un Hiſtorien qui écrit les annales de la Medecine : les qualitez eſſentielles à un Ecrivain qui porte ſa vûe ſur une matiere ſi étendue, ſi obſcure, qui entreprend de la débrouiller, ſe trouvent-elles facilement réunies? Qu'on en juge par les travaux que demande un ſujet ſi épineux; il faut d'abord parcourir l'un aprés l'autre des Ouvrages immenſes par leur nombre, effraians par leur volume, ennuieux par les répétitions, fatigans par leur obſcurité. Il ne ſuffit pas de ſe préſenter avec ardeur devant cet aſſemblage énorme; ces Livres ne s'ouvrent à l'eſprit qu'après de longs détours; l'étude de la Phyſique, la connoiſſance du corps humain, les travaux Chymiques, l'application des remedes, une longue & pénible expérience, ſont les fondemens ſur leſquels doit être appuiée toute l'Hiſtoire; ce ſont là les clefs qui nous doivent ouvrir les Livres des Medecins. Mais après ce travail, qui malheureuſement eſt un fardeau trop péſant pour la plûpart des hommes, l'Ouvrage eſt ſeulement ébauché. Sans un eſprit vaſte, qui raſſemble, qui compare, qui parcoure d'un ſeul coup d'œil les monumens de nos prédéceſſeurs, on ne doit attendre qu'une vaine compilation qui ſera le fruit d'une grande lecture faite ſans jugement.

Ces difficultez ne peuvent que donner un nouveau luſtre à l'Hiſtoire de M. Freind; il a parcouru avec une ardeur infatigable les Ecrivains qui ont traité de la Medecine. Il a pris dans chaque Livre ce qui n'étoit point emprunté; il a remis en poſſeſſion de leurs découvertes les Auteurs que les Plagiaires avoient dé-

pouillé; il releve ceux que l'ignorance avoit abbaiſſé; il les préſente par tout à la vanité de ces eſprits ſuperficiels, qui donnent ſi libéralement à leur ſiecle & à leur Nation la perfection de la Medecine & de la Chirurgie; il approfondit les idées des anciens Medecins; il les compare avec les opinions modernes; il porte dans leur théorie les lumieres que nous devons à la circulation; dans les matieres qui paroiſſent le moins curieuſes il découvre des merveilles inconnues aux Phyſiciens; la diſſertation ſur les emplâtres nous prouve que tout eſt une ſource féconde de phénomenes curieux: ſes réflexions ſur l'Aneuriſme nous montrent quel luſtre la Chirurgie pourroit prendre entre les mains d'un Phyſicien. Mais les lumieres de la théorie ne l'éblouiſſent pas aſſez pour l'occuper entierement; il ramene tout à la Pratique, & c'eſt-là que doivent ſe terminer nos connoiſſances ou à l'inutilité: les routes qu'ont ſuivi nos Prédéceſſeurs dans le traitement des maladies, ſont fidellemenr repréſentées dans cet Ouvrage; leurs écarts & leurs détours n'y ſont point cachez; M. Freind oppoſe toûjours ſon expérience à leur pratique; il abrege leur méthode en répandant ſur leurs obſervations les lumieres de la Phyſique. Par des chemins qui paroiſſent oppoſez, il ramene ſouvent aux mêmes principes des opinions où l'on n'avoit vû que de la contrarieté. L'eſprit, l'érudition, le jugement, la théorie, l'expérience, marchent toûjours enſemble dans cette hiſtoire; les matieres abſtraites, triſtes, déſagréables qui y ſont traitées, paroiſſent n'avoir d'attraits que pour des Medecins; mais M. Freind y ſéme des agrémens qui peuvent attirer des eſprits curieux & délicats.

Une telle hiſtoire eſt un monument bien plus intereſſant que les hiſtoires des Empires; ces Ouvrages qui

nous rappellent le ſouvenir des ſiecles paſſez, nous offrent peu de vertus & beaucoup de vices, on y voit les miſeres où les hommes ſe ſont plongez; on y apprend l'art de détruire des créatures, où l'Etre ſuprême a bien voulu reconnoître ſon image; ces objets mêmes ſi grands dans l'imagination de la plûpart des hommes, ſont couverts d'une obſcurité que nos recherches augmentent ſouvent; l'infidélité altere les faits; les tems, les circonſtances, les vûes des Princes ſont des ſécrets inconnus à l'Hiſtorien. Dans les monumens les moins douteux la certitude n'accompagne nos eſprits que juſqu'à des tems peu reculez; les premiers ſiecles n'ont envoié juſqu'à nous que des fables où notre vanité croit appercevoir quelques traîts de la vérité. Les Ouvrages hiſtoriques qui ſont plus fidelles, ont des bornes fort étroites : nous n'avons que l'hiſtoire de quelques Nations que leur ambition, leur injuſtice, leurs revers ont rendu célebres. Ces traîts mortifians pour notre curioſité ne portent point ſur l'Hiſtoire de la Medecine; elle eſt le portrait déſagréable de nos maux, mais elle nous découvre en même tems les ſources de la ſanté; elle eſt la dépoſitaire des ſoulagemens que l'infirmité humaine a trouvé dans l'induſtrie des Medecins; elle nous offre des inſtructions qu'il faudroit attendre d'une expérience, dont les commencemens ſont toûjours peu heureux. Une telle hiſtoire eſt donc un digne objet de notre curioſité; les hommes qui ſe ſont appliquez à réparer les injures auxquelles nos corps ſont expoſez, méritent dans notre ſouvenir une place plus honorable que des ambitieux, qui, en s'élevant, n'ont travaillé que pour eux.

Cette hiſtoire ſi curieuſe, ſi intéreſſante, n'eſt pas

ſeulement un monument durable de l'eſprit, du ſçavoir, des recherches de M. Freind: elle eſt une preuve de ſon zele pour le bien Public, les vûes qu'il ſe propoſe donnent à ſon hiſtoire un nouveau luſtre.

Pour inſpirer aux Medecins une nouvelle ardeur, il leur met devant les yeux la gloire de leurs Prédéceſſeurs: il leur préſente des génies ſupérieurs; cultivez par des belles Lettres, ornez des connoiſſances de la Phyſique; infatigables dans la recherche de nos maux, & de leurs remedes, attachez à l'étude des anciens Ouvrages, célebres par leurs ſuccès, maîtres des eſprits par leur éloquence, reſpectez des Grands, aimez du Peuple.

Parmi ces grands hommes on trouve un Oribaſe, l'homme le plus ſçavant de ſon ſiecle, le plus habile en Med ecine, le plus aimable dans la converſation, l'appui de l'Empereur Julien, ſon Miniſtre à Conſtantinople.

On y voit un Alexandre à qui on éleve des ſtatues parmi les trophées des Conquérans; Un Elpidius, premier Medecin de Theodoric, le dépoſitaire de ſes ſécrets, le confident de ſes regrets ſur la mort injuſte de Symmache & de Boëce; Un Etienne, Précepteur de Coſroës, Ambaſſadeur dans ſa Cour, Orateur de la ville d'Edeſſe; Un Tribunus, qui eſt envoié en Perſe par l'Empereur Juſtinien, qui conclut une Tréve, qui eſt chargé de préſens par Coſroës, qui obtient la liberté de trois mille Romains.

Il eſt vrai que ces dignitez ſont extrinſeques à la Medecine, mais c'étoit le ſçavoir qui en avoit revêtu ces grands hommes: s'ils n'euſſent été de grands Medecins, ils ne ſeroient point ſortis de l'obſcurité.

Les Médecins n'ont pas été moins célebres, ſelon

M. Freind, par leur éloquence que par les dignitez; leurs Ouvrages peuvent ſervir de modele aux Ecrivains: dans les Hiſtoriens, les Orateurs, les Philoſophes, on ne trouve ni plus de clarté dans les raiſonnemens, ni plus de juſteſſe dans l'expreſſion : quelques-uns même ſont ſortis avec éclat des ténébres de leur ſiecle. Les Sophiſtes, dont l'étude n'avoit d'autre objet que l'élégance, ne ſont pas comparables à Galien. Le grand ſaint Baſile, qu'une ſanté foible appliqua à la Medecine, a répandu dans ſes Ouvrages tous les charmes de l'expreſſion: on trouve dans ſaint Luc une exactitude que les autres Evangeliſtes ont négligé; ſes expreſſions ſont juſtes, ſon ſtyle eſt coulant, facile. Dans des tems moins reculez nous trouvons l'illuſtre Fernel; les matieres les plus abſtraites, les plus déſagréables ſont ſemées de fleurs entre ſes mains. Tous ces grands hommes qu'a formé la Faculté de Paris, ne ſont pas moins admirables par leur éloquence que par leurs lumieres. Des Lecteurs trop ſéveres regarderont peut-être les beautez du langage comme un ornement étranger à la Medecine, mais l'expreſſion eſt l'image de la penſée : ſi le diſcours eſt peu exact, confus, mal lié, on peut douter de la juſteſſe de l'eſprit; ſouvent les défauts de l'expreſſion bleſſent moins le langage que le bon ſens. Qu'on ne diſe donc point, pour excuſer les négligences du ſtyle que la raiſon eſt plus brillante ſous des dehors négligez; que les ſoins qu'on donne à l'expreſſion éteignent la force de l'eſprit, & lui font perdre de vûe l'objet qui demande toute ſon application : c'eſt-là un artifice de la vanité plûtôt qu'une excuſe légitime, la raiſon ne ſçauroit excuſer ce qui la défigure. Qu'on mépriſe cette attention ſcru-

puleuſe, qui n'a d'autre objet que le choix des termes. Elle eſt indigne d'un eſprit occupé de matieres utiles; mais l'exactitude & la juſteſſe de l'expreſſion eſt néceſſaire dans les Ouvrages de Medecine ; des Traitez qui intereſſent la vie des hommes ne ſçauroient être trop exacts.

Si ces grands Hommes dont nous venons de parler n'étoient que des Ecrivains polis, ils pourroient nous amuſer, & ils nous ſeroient peu utiles. Ils ſeroient pour nous comme les Poëtes, ces Ecrivains orgueilleux, demi-ſçavans, pernicieux, flatteurs, médiſans, paraſites, que Platon baniſſoit ſagement de ſa République. Les plus illuſtres Medecins n'ont regardé l'élégance que comme un ſecours ou un aſſaiſonnement. M. Freind les repréſente comme des hommes infatigables, avides de nouvelles connoiſſances; la lecture & la pratique partageoient leur tems; pleins d'eſtime pour les anciens Maîtres de l'Art, ils étudioient dans leurs Ouvrages les regles qui devoient leur ſervir de guide : ils joignoient les anciennes obſervations à leurs expériences; ils puiſoient dans les Livres des inſtructions, & les Malades leur donnoient des éclairciſſemens. Ils recherchoient dans la converſation des Medecins fameux la réſolution de leurs difficultez. L'éloignement des lieux n'étoit pas un obſtacle à leur curioſité : Alexandre élevé ſous les yeux du fameux Coſmas, parcourt l'Italie, la France & l'Eſpagne. La méditation étoit d'abord l'occupation de Rhazès : plein de la doctrine des anciens Medecins, il va dans la Perſe ; il voyage parmi les Barbares, dans l'eſpérance de recueillir de nouvelles lumieres. Il écoute avec empreſſement les Botaniſtes, les Chirurgiens,

les Oculiſtes, les Alchymiſtes. Le ſçavant Avenzoar ne croit pas avilir ſes mains par les opérations de la Chirurgie & de la Pharmacie.

Ce n'eſt pas ſeulement comme un exemple que le Docteur propoſe ces grands Medecins ; il les préſente comme des ſources d'inſtructions. Je ne ſçai par quelle fatalité les anciens Ouvrages ſont tombez dans l'oubli ; ils ſont inconnus ou mépriſez de la plûpart des Medecins ; des faits peu intéreſſans, des époques incertaines, des inſcriptions énigmatiques, des médailles uſées, occupent glorieuſement la vie d'une infinité de gens vainement laborieux, & des Ouvrages qui brillent d'eſprit & d'invention ; qui renferment l'hiſtoire fidelle de nos maux, de leurs périodes, de leurs changemens, de leurs remede ; des Ouvrages, dis-je, la vie des hommes eſt le ſeul objet, ne peuvent ſortir de l'obſcurité où l'ignorance les a plongez. L'antiquité ſi reſpectée parmi les Poëtes & les Orateurs eſt décréditée parmi les Medecins. La doctrine de la circulation, des ſyſtêmes ſortis des Laboratoires, ont fait diſparoître les anciennes opinions ; à l'eſtime outrée, a ſuccedé un mépris injuſte : mais quand on porte dans la Medecine des yeux attentifs, le préjugé ſe diſſipe inſenſiblement. Dans le brillant de la nouvelle Phyſique on découvre ſon inſuffiſance ; ſa clarté ne diſſipe pas toutes les ténébres ; on reconnoît qu'on eſt obligé d'appeller au ſecours des faits avérez, des expériences réïterées, & qu'on ne peut ſans crainte de s'égarer marcher à la lueur de la théorie. On trouve, par exemple, dans la circulation du ſang l'explication de pluſieurs phénomenes, les ſources de pluſieurs maladies : mais qu'un

Physicien habile examine les loix de la circulation, les dérangemens qu'y apportent les obstacles, ses effets étonnans dans l'enfance, dans la vieillesse, dans les maladies: avec les connoissances qu'il puisera dans cet examen, pourra-t-il se flatter de connoître les maladies, d'y porter des remedes? Non sans doute. Les Anatomistes qui ont pâli sur des Cadavres, les Botanistes qui ont emploié leur vie à la recherche des Simples & de leurs vertus; les Chymistes, qui, par les feux de leurs fourneaux, croient forcer la nature à se dévoiler, ne sont presque jamais que des Medecins méprisables: ils portent le ravage par tout; leurs lumieres sont plus pernicieuses que l'ignorance; les conséquences les plus natuelles de leurs principes les jettent dans l'égarement; témoin le grand Bellini, c'étoit un génie vaste; la Physique, les Mathématiques, étoient pour lui des sciences familieres. L'Anatomie la plus subtile ne lui étoit pas étrangere; cependant tant de connoissances n'ont été suivies que de succès peu heureux: ce n'est donc pas la seule spéculation qui peut être le guide des Medecins; il faut lui donner d'autres appuis; il faut en spectateurs timides chercher dans la nature elle-même la vérité de nos idées, c'est-à-dire, qu'il faut soumettre la théorie à nos observations; en attendre la confirmation, ou renoncer à l'art de soulager les Malades. Or les observations ne peuvent se tirer que des Livres des Medecins qui nous ont précédez, ou de notre propre expérience: mais nos travaux, peuvent-ils nous donner un fonds assez riche en observations pour n'avoir recours qu'à nous-mêmes, qu'à nos expériences? Quelque étendue que donne notre amour propre

à nos foibles lumieres, notre esprit trouvera dans les moindres difficultez des bornes qui arrêteront l'essor de notre orgueil. Les maladies varient, leur nombre, leur complication, leurs difficultez, sont sans bornes. Un esprit qui n'a d'autres secours que lui-même pourra-t-il embrasser un sujet si vaste? Non, nos lumieres sont trop bornées; les matieres qui ont été l'objet de tant de recherches en sont une preuve peu flatteuse pour notre vanité: prouvons cela par quelques exemples.

Quoiqu'on dise des parties solides, quoiqu'on reconnoisse ces organes pour les premiers acteurs dans la santé & dans les maladies, ce n'est qu'au dérangement des liqueurs que presque tous nos maux doivent leur naissance. La théorie & l'expérience concourent à établir cette cause, méconnue des anciens Méthodistes, rébutée par les Modernes, poussée trop loin par les Medecins vulgaires. Or quel est le Physicien qui connoisse exactement la nature des fluides, qui arrosent le corps humain; qui puisse suivre les loix qui les forment; les dégrez par lesquels ils dégénerent. Le sang où Boerhave ne reconnoît qu'un savon; où Lewenoek n'apperçoit que des globules entassez, où un Italien a cru découvrir un corps organique, &c. est une liqueur toujûours examinée par les Medecins, toûjours accusée dans des maladies, & toûjours peu connue. La formation de la lymphe, son usage, ses vaisseaux, les glandes qui les reçoivent, sont des énigmes pour nous. La bile, cette espece de gomme qui a été l'objet de tant de recherches, oppose toûjours à notre curiosité des difficultez insurmontables: il n'y a donc, encore une fois, que

des eſprits téméraires qui puiſſent prendre pour ſeules regles les ſyſtêmes Phyſiques qu'on a formez ſur ces liqueurs. Or quelle eſt la reſſource que nous laiſſe l'obſcurité de la nature parmi tant de difficultez ? C'eſt de raſſembler les faits, de les comparer, de les ſéparer, de les réunir. Nous avons reçû de nos Prédéceſſeurs une hiſtoire immenſe des maladies qu'entraîne la miſere humaine : ce ſont là les oracles que nous devons conſulter ; ſans leurs lumieres nous n'ajoûterons à nos fauſſes idées que de nouvelles erreurs.

Ces réflexions ne tombent que ſur ces eſprits dédaigneux , qui n'eſtiment que la théorie moderne. L'hiſtoire de M. Freind peut les ramener à l'eſtime qu'on doit aux Anciens , & les réconcilier avec eux ; mais pour le malheur de la Medecine, il eſt une autre eſpece d'hommes qui mépriſent la lecture : c'eſt l'expérience , dit-on , qui forme le Medecin ; nous avons vû un nombre prodigieux de Malades ; nos ſuccès ſont des leçons plus ſenſibles pour nous que tous les préceptes. Les Malades ſont nos Livres ; les années ſont le titre de notre ſçavoir. Les Medecins qui parlent ainſi forment le plus grand nombre ; le préjugé du vulgaire appuye leur prévention ou leur vanité. Un vieux Medecin , un Medecin d'Hopital, un Medecin d'Armée, eſt toûjours un grand homme.

Mais ſi la prévention du Public eſt ſi favorable à une telle erreur , nous trouvons dans cette prévention même des armes pour la combattre. La Medecine , cette ſcience inconnue à la plûpart des hommes, a toûjours été l'objet de leurs vains raiſonnemens : les plus ſages mêmes ont à peine aſſez

de

de retenue pour ne pas prononcer ſur la nature des maladies & ſur les remedes : tous appellent les Medecins à leur tribunal, apprécient leur mérite, condamnent ou approuvent leur conduite, leur impoſent des loix, leur donnent liberalement des avis, vantent des remedes infaillibles, racontent des guériſons merveilleuſes, diſcourent ſur les tempérammens. Par un contraſte ridicule de tels Juges ignorans & hardis prononcent gravement que la Medecine eſt obſcure, qu'elle eſt la ſcience des conjectures ; c'eſt-là une déciſion avouée de ceux mêmes qui ſont les plus empreſſez à demander du ſecours à la Medecine. Or cette prévention prouve ſenſiblement la témérité des Medecins qui rejettent l'étude des anciens Livres, & qui ne veulent d'autres ſecours que leurs obſervations. En même tems elle met en tout ſon jour la contradiction abſurde & bizarre des diſcours publics ſur le mérite de l'expérience. Car ſi les ténebres de la nature nous cachent la ſource de nos maux, quel eſt l'homme qui ſe conduira plus prudemment dans le cours d'une maladie ? Sera-ce un ignorant préſomptueux qui eſt entré dans l'exercice de la Medecine, ſans d'autre ſecours que ſes lumieres ? Ne ſera-ce pas plûtôt un homme modeſte & laborieux, qui s'inſtruit tous les jours dans les Livres des Anciens; qui médite les préceptes des plus fameux Maîtres de l'Art ; qui ſe forme des regles ſur leur expérience ? Qui eſt-ce qui évitera les écueils qu'on nous reproche ſi ſouvent ? Ne ſera-ce pas un homme qui les connoîtra avant de les rencontrer, qui apprendra de ceux qui les ont vûs

les routes qui y conduisent & s'en éloignent ? qui possedera l'histoire des malheurs qu'ils ont causez ? qui se rendra familiere la manœuvre de ceux qui auront échapé aux périls ? qui comparera leurs fautes & leurs succès. A un tel guide instruit par la lecture & par l'expérience, oseroit-on opposer un téméraire qui se croira toûjours la vûe assez bonne pour découvrir ces écueils ; qui n'apprendra à les éviter que par les malheurs de ceux qu'il conduit ; qui ne connoîtra les routes qu'il faut suivre que par les préceptes passagers de quelques Maîtres peu expérimentez ; qui enfin ne trouvera des leçons qu'en lui-même, & ne verra jamais que par ses yeux.

Mais ce seroit faire injure aux grands Medecins que de pousser plus loin un tel parallele : examinons l'expérience de ceux qui méprisent, ou plûtôt qui ignorent les Ouvrages des Anciens, & nous verrons qu'elle n'est pour eux qu'un très-foible appui.

Un Medecin expérimenté, selon l'idée vulgaire, c'est un Medecin qui a vû beaucoup de Malades, qui leur a donné ses soins & ses remedes ; mais pour mériter par l'expérience l'estime du Public, suffit-il d'être témoin ou spectateur de plusieurs maladies, de distribuer à pleines mains depuis plusieurs années la Casse & le Sené ; d'avoir versé le sang en abondance ; de compter un grand nombre de morts, qui attestent une longue pratique ?

A ces Medecins qui vantent leurs années, on peut dire : Depuis que vous êtes chargé du soin des Malades, il s'est écoulé un long espace de tems, tous

les jours ont été marquez par des guérisons que vous vantez ou par des morts qu'on vous a quelques fois reprochées. Dans cette carriere, ou plûtôt dans ce labyrinte. n'avez-vous pas à vous reprocher de faux pas? Parmi les routes périlleuses qui s'offroient à vous, avez-vous bien démêlé le bon chemin? Avez-vous reconnu les maladies qui se déguisent si souvent? Des signes trompeurs ne vous en ont-ils point imposé? Le voisinage des parties ne vous a-t-il point fait prendre le change? La complication des maux ne vous a-t-elle point trompé? Les changemens qui dépendent des saisons, des climats, des âges, les crises des Maladies, leurs métastases, leurs mouvemens, leurs impressions, ces objets si délicats, si embarassans, si insensibles, ne vous ont-ils point échapé? Si vos lumieres ne peuvent dissiper cette obscurité qui nous cache si souvent l'origine, la nature, le siege de nos maux, vous ne pouvez pas nous oppposer votre expérience, elle n'est qu'une suite de préjugez & d'erreurs.

Ce qui fait le Medecin est donc une expérience éclairée: mais les lumieres qui doivent la conduire & la soûtenir s'offrent-elles facilement? Ceux qui ont fait les premieres tentatives pourroient seuls nous l'apprendre. Quels efforts n'ont pas coûté les moindres progrès? Les objets les moins embarrassans fournissent à nos recherches une varieté intarissable; ils ont toûjours quelque merveille qui se dérobe à notre curiosité: or si notre esprit est renfermé dans des bornes si étroites le corps humain, ce petit monde si changeant, si sujet aux renversemens, qui porte en lui dans toutes ses parties les principes de sa

destruction; qui a occupé tant de grands génies, se développera-t-il à un seul homme, à un simple témoin de ses mouvemens extérieurs? Non, sans doute, il faut chercher des guides & des lumieres, & c'est des anciens livres qu'on peut les espérer; il n'y a même que des présomptueux, dit M. Freind, *qui osent négliger ces Ouvrages; un honnéte homme ne peut estre content de lui-même, s'il n'a d'autre appui que ses réflexions, & quelques systêmes modernes: l'arrogance de nos Medecins méprise les anciens Ecrivains; une liberté effrencée de penser n'a pas été moins nuisible à la Medecine qu'à la Religion. L'expérience sans doute offre de grands secours, mais dans ceux qui la vantent le plus on n'en trouve souvent que le nom. Un homme peut voir des Malades toute sa vie sans estre plus éclairé; s'il ne voit d'autres objets que ceux que lui découvre sa foible vûe, il ne donnera jamais que de frivoles observations. Mais celui qui lit étend ses lumieres; la lecture fait parcourir à l'esprit un champ plus vaste & plus fertile que la pratique la plus étendue; elle joint à notre expérience celle des Anciens; c'est de leur concours qu'on peut attendre quelque progrès, autrement le plus ancien Medecin seroit toûjours preferable; une vieille Garde, pourroit se charger d'une maladie.*

Rhazez, dont l'expérience a été si longue & si heureuse, étoit dant les mêmes idées: *L'expérience* dit-il, *est moins essentielle dans un Medecin que la lecture des anciens Ouvrages; un esprit nourri des préceptes des anciens Medecins, laisse loin de lui dans peu de tems les Medecins sans lecture qui ont vieilli dans la Pratique. Dans l'espace de mille années peut-estre y a-t-il eu mille Auteurs. La lecture rassemble dans un esprit les connoissances qu'a produit cet espace si long; on peut puiser dans les Anciens des*

richesses immenses ; si on les néglige, les talens les plus rares ne sçauroient les remplacer, on s'égarera dans la cure des maladies.

M. Freind nous propose les anciens Medecins comme nos maîtres, mais il ne veut pas qu'on les regarde comme des oracles ; il veut que nous ramenions leur expérience & la nôtre à une exacte théorie : il regne parmi quelques Medecins un pyrrhonisme ignorant, peu instruits des mysteres de la Physique, ils ne la regardent que comme un amusement curieux. Selon eux il n'y a que les faits qui soient appuiez de quelque certitude ; les causes leur paroissent dans une profonde obscurité : avec une telle défiance de leurs lumieres ils entrent donc dans la pratique sans être guidez par des principes, ils condamnent même ceux qui en recherchent ; ils ne portent les yeux que sur les dehors des maladies, les remedes qu'ils y appliquent sont ceux que la coûtume a consacrez, ils n'en demandent pas d'autres ; une fievre se présente-t-elle à de tels Medecins ; l'idée du Kinkina vient d'abord au secours ; ce remede si nuisible, si la théorie n'en regle l'application, réparoit toûjours dans leurs mains ; les fievres qu'il a rendu continuës, les fievres lentes qu'il a fait naître, les squirrhes, les hydropisies qu'il produit ne rebutent pas ces empiriques, quelques succès douteux les autorisent dans leur obstination. Nous avons vû, disent-ils, des Malades revenus à la santé par de tels secours ; nous appliquons ces mêmes remedes à d'autres Malades, mais c'est l'expérience qui est notre guide.

Il est vrai que la nature est d'un accès difficile ; en nous offrant ses bienfaits & ses merveilles, elle

nous en cache la ſource ; il ſemble qu'elle ne demande que des ſpectateurs, & qu'elle n'ait travaillé que pour nos ſens & non pour la raiſon. Les hommes animez par leur curioſité l'ont fatiguée dans tous les ſiecles par leurs travaux ; ils ont tenté de ſe rapprocher des principes en montant par dégrez ; les uns croiant s'en être rapprochez s'en ſont éloignez ; d'autres ont fait quelque pas heureux ; parmi bien des erreurs ils ont ſaiſi quelques véritez ; enfin le travail de pluſieurs ſiecles a raſſemblé des lumieres qui nous ont éclairez dans nos recherches. Mais il faut l'avouer, après toutes nos tentatives les premieres cauſes ſe refuſent à nous; l'ame de l'univers, le mouvement, ne nous eſt connu que par ſes effets ; la fluidité, la péſanteur, l'union des corps, le feu, ſont autant d'énigmes. Si la theorie de la Medecine demandoit la connoiſſance de ces merveilles ceux qui négligent la Phyſique ſeroient les Medecins les plus ſages. C'eſt trop demander à nos foibles efforts, que d'exiger de telles lumieres : elles ne ſont pas d'une néceſſité abſolue, les cauſes ſecondes ſuffiſent pour nous conduire. La cauſe de la péſanteur de l'air nous eſt inconnue ; cependant dès qu'on a connu l'exiſtence de cette force, combien de phénoménes ſe ſont dévoloppez à nos yeux ? combien de machines n'a-t-on pas conſtruit ? On peut douter ſi de nouvelles lumieres ſur ce mobile univerſel ajoûteroit quelque choſe à notre induſtrie.

Les cauſes qui donnent au cœur un mouvement perpétuel, l'action des muſcles, la chaleur qui anime nos corps, la compoſition des liqueurs, l'accroiſſement des parties, n'ont produit que des tentatives

plus propres à rebuter les Lecteurs qu'à nous éclairer. Les maladies qui en dépendent ne peuvent donc se dévoiler dans leurs sources, mais il y a des causes secondaires qui ne sont pas si éloignées de nous; la circulation a des regles constantes; les sécrétions suivent un méchanisme, dont on peut pénétrer l'obscurité. La structure des parties n'est pas entierement ignorée; on trouve dans les cadavres des vestiges des maladies. Nous connoissons donc dans le corps des causes qui sont subordonnées aux premiers principes; ce sont ces causes qui doivent être consultées, qui doivent nous conduire; elles abrégent nos études, elles nous montrent de nouvelles routes, elles nous éclairent dans les chemins douteux; donnons quelques preuves de cela.

Dans les fievres miliaires & dans d'autres éruptions cutanées, quelle est la conduite des Medecins vulgaires? La nature, disent-ils, fait des efforts vers la circonférence: suivons ses mouvemens, aidons-là par des sudorifiques; ne la troublons pas par des saignées & par des purgatifs, la matiere pourroit revenir sur ses pas; ce reflux ne produit que des ravages dans les visceres; vains raisonnemens que dissipe une théorie exacte. La saignée facilite ces éruptions; les parties relâchées par les saignées s'opposent moins aux cours des matieres qui les traversent, au contraire les remedes actifs poussent avec plus de force le sang vers la peau, resserrent les couloirs: à ces remedes incendiaires, M. Stahl substitue la purgation; les Medecins de Breslaw la recommandent dans leur histoire; l'expérience nous montre que les fievres miliaires, les fievres pourprées,

cédent aux évacuations, & la theorie nous conduit à cette méthode.

M. Freind a osé purger ceux qui avoient la petite-vérole dans le tems de la suppuration ; la theorie lui a appris que le pus surcharge souvent les parties ; qu'il produit des ravages dans la tête, dans les poulmons. Ouvrons-lui donc une porte, s'est-il dit, si les pores lui refusent un passage, rappellons-le dans les intestins.

M. Stahl qui ne manquoit pas de préjugez contre la theorie, en a démontré lui-même la nécessité & même la facilité dans sa Dissertation intitulée, *Vena porta, porta malorum.* Il prouve par la communication des vaisseaux que le foye est une source de maux qui se répandent sur les parties qui lui envoient du sang : les lumieres qu'il nous donne sur cette matiere s'étendent aux remedes, il prouve l'utilité des uns, & le danger des autres.

M. Freind dans son Commentaire s'éleve contre les fausses idées qu'on s'est formé de la pleurésie : cette maladie n'est qu'une inflammation de la pleure ; cependant les Medecins la confondent presque toûjours avec la peripneumonie, car ne tâchent-ils pas d'exciter les crachats ? Or, si la maladie n'attaque que la pleure, il est ridicule d'avoir recours à de tels remedes ; ils sont aussi inutiles que si l'inflammation se formoit au pied ; tous ces raisonnemens érigent la theorie en guide assûré ; & si les Malades y trouvent du secours, notre curiosité y trouve des appas. La maladie, dont nous venons de parler, est accommpagnée d'un phénoméne qui a paru surprenant, les Malades ne peuvent se coucher que sur le côté qui souffre ; s'ils s'appuient sur le côté sain,

ils

ils sentent des douleurs surprenantes ; on a dit que le côté attaqué étoit attaché à la pleure ; que sa pésanteur le portoit vers le côté sain, cela ne peut arriver sans tiraillement & sans douleur. Mais qui ne sçait qu'on a trouvé des poulmons adhérans, sans qu'ils eussent été exposez à de telles douleurs ? D'ailleurs jamais les poulmons ne s'éloignent des côtes, l'air les y applique constamment. La vraie théorie nous dicte que lorsqu'on se couche sur le côté sain on le comprime, & que par conséquent il ne peut se dilater : or dans ce cas il entre plus d'air & de sang dans le côté malade, & ces fluides plus abondans doivent y causer des distentions douloureuses. Il s'ensuit de là que les Malades qui ne peuvent se coucher sur le côté saîn ont le poulmon attaqué.

Pour prouver encore mieux l'utilité de la theorie, je n'aurois qu'à en appeller à votre œconomie animale, vous y rendez à la Physique les droits que l'ignorance lui refusoit. Ce que vous avez dit sur les vaisseaux lymphatiques est aussi glorieux pour la Physique, qu'utile à la Medecine. Les Anatomistes imaginoient à peine d'autres vaisseaux lymphatiques, que ces canaux blancs, interrompus par des valvules, reçûs dans des glandes : vous avez prouvé qu'il y avoit des artéres destinées à recevoir la lymphe, à en faire la séparation, à la porter dans des tuyaux excrétoires. Ce n'est pas par le secours du scalpel que vous avez démontré ces tuyaux ; c'est par les phénoménes de l'inflammation, c'est par les lumieres de l'esprit qui sera désormais la seule source de découvertes, & qui écartera du

nombre des Anatomiſtes, ces Diſſéqueurs qui ne portent dans l'Anatomie que des mains & des yeux.

Mais, me dira-t-on, il n'y a pas de ſyſtême parfait; toutes les opinions ſont plûtôt des ſources de diſputes, que des idées que la vérité puiſſe avouer. Comment peut-on donc établir pour regle la theorie, qui n'eſt qu'un aſſemblage d'opinions conteſtées?

On oppoſe à la Medecine ce qu'on a reproché à la Phyſique; tous les ſiecles y ont apporté quelques changemens. Les opinions adoptées par nos Prédéceſſeurs ont été rejettées par leurs Succeſſeurs; elles ſont ſujettes dans notre eſprit aux viciſſitudes qui naiſſent d'une longue ſuite d'années. Eclairez par de nouvelles lumieres, ou rebutez par quelques difficultez, nous condamnons ce que nous avons approuvé.

Mais ces objections ne ſont fondées que ſur un préjugé auquel on donne trop d'étendue; toutes les matieres ſouffrent des diſputes, la Religion même qui porte tant de caracteres d'évidence, ne trouve-t-elle pas quelquefois de l'oppoſition dans la foibleſſe ou dans la malice de l'eſprit humain? Il y a ſans doute dans toutes les ſciences des replis que nous n'avons pas développé. Notre eſprit n'eſt pas auſſi vaſte que la nature, il ne peut la ſuivre dans ſon cours immenſe; mais, comme je l'ai établi, elle ne ſe cache pas par tout; ces principes qu'elle veut bien nous dévoiler doivent être comme autant de pas qui nous rapprochent des objets que nos foibles yeux nous repréſentent dans un trop grand

éloignement ; nous devons attendre de notre travail de plus grands éclairciſſemens. Parce que quelques-uns des myſteres de la nature ſont impénétrables pour nous, devons-nous fermer les yeux aux merveilles qu'elle expoſe à notre curioſité ? Non ſans doute, l'autorité même de ceux qui ſe défient trop de nos lumieres nous doit être ſupecte ; les doutes ont ſouvent leur ſource dans la vanité plûtôt que dans les difficultez ; quand on affranchit ſon eſprit du joug des idées reçûes, on ſe flatte d'avoir des yeux plus perçans ; ſouvent l'ignorance ſe couvre du pyrrhoniſme, il eſt une reſſource à la vanité qui n'a d'autre ſoûtien qu'elle-même ; ces eſprits qui prêchent, avec le plus de dédain, l'incertitude des ſciences n'en connoiſſent pas quelquefois les dehors : parce que le travail qu'elles demandent a effraié leur pareſſe, parce que les objets les moins cachez éludent leurs vains efforts, parce que la gloire que donne l'étude bleſſe leur vanité, ils refuſent leur conſentement aux idées les plus reçûes ; ils s'arment de quelques difficultez communes, ils en forment de nouvelles, & cela n'eſt pas difficile, car malheureuſement en fait de ſyſtême il eſt facile de détruire, & il encoûte beaucoup de bâtir. C'eſt cette facilité & cette difficulté qui ont attiré tant de ſectateurs au pyrrhoniſme, je dis au faux pyrrhoniſme, au pyrrhoniſme que produiſent l'orgueil & l'ignorance ; car pour le vrai pyrrhoniſme, quoique ſes prétendues lumieres ne tirent leur ſource que de l'aveuglement, il eſt encore trop eſtimable pour être confondu avec le pyrrhoniſme vulgaire ; il demande plus de travail que toutes les ſciences.

N'y a-t-il pas, ajoûtera-t-on, des Medecins heu-

reux qui ignorent la theorie ? Nos Ancêtres ne sont-ils pas respectez parmi nous ? Cependant leurs lumieres Physiques ne sont pour nous que des préjugez. Mais suivez ces Medecins qui prétendent marcher sans être guidez par la théorie, vous les verrez dans l'incertitude ou dans l'erreur; ils n'ont recours qu'à de vains spécifiques ; ils surchargent leurs Malades de remedes ; ils vuident les boutiques des Apoticaires, mais ils n'éteignent point dans les corps les sources des maladies ; quelques remedes leur réussissent, mais leur succès sont peu nombreux. Si les maladies n'étoient pas si multipliées, si elles suivoient le même cours, on pourroit se dispenser de pénétrer dans leurs causes. L'histoire de leurs périodes & de leurs remedes suffiroit, mais elles varient éternellement ; comment les suivre, les reconnoître, les attaquer, sans s'attacher à quelque principe.

Il est vrai que les anciens Medecins étoient privez de quelques connoissances que nous vantons, mais leur Physique n'étoit pas aussi méprisable que nous nous l'imaginons, ils reconnoissoient un mouvement dans le sang, ce mouvement étoit une espece d'ondulation vers les extrémitez ; Colombus méprisé sans raison par un Anatomiste, Servet brûlé insolemment par les ministres de Calvin, reconnoissent une force qui conduit le sang du cœur dans le poulmon, du poulmon le ramene au cœur, & l'envoie dans tout le reste du corps. En suivant le cours des maladies, en observant leurs métastases, les Anciens s'étoient formé des regles qui pouvoient les conduire. Alexandre connoissoit clairement l'effet de la dérivation & de la révulsion qu'on lise ses observations sur la purgation dans les

fievres ſur la ſaignée dans la ſyncope, ſur les évacuations dans l'épilepſie, ſur l'uſage des délayans dans la pleuréſie, on ſe convaincra que ſans ſa theorie ſes Malades euſſent été moins heureux. Je pourrois rapporter les idées d'Ætius ſur les applications extérieures, les réflexions de Rhazés ſur les maladies cutanées; mais une telle énumération ſeroit inutile, elle préviendroit le détail hiſtorique de M. Freind. J'ajoûterai ſeulement que les anciens Medecins, s'appliquoient aux méchaniques, aux expériences, aux obſervations, Hippocrate recommande à ſon fils l'étude des Mathématiques comme la baze de la Medecine : les Livres de ces Medecins ne peuvent donc pas mériter le ſort des Livres d'Ariſtote, dont l'oubli a été glorieux pour les nouveaux Philoſophes, ſouvent les termes de nos premiers Maîtres nous offenſent plus que leurs idées; ſoions des interprêtes ſinceres, & nous deviendrons leurs admirateurs plûtôt que leurs critiques.

On peut m'oppoſer encore une objection qui eſt de quelque poids; l'illuſtre Sydenham rejettoit la theorie comme un guide trompeur, auquel on ne pouvoit livrer que l'imagination; il vouloit qu'en voiant des Malades un Medecin fermât les yeux aux lumieres de la Phyſique, & qu'il ne prétât ſon attention qu'aux préceptes de l'expérience.

Sydenham étoit ſans doute un homme reſpectable, mais le mérite n'eſt jamais bien épuré de préjugez; ce Medecin écoutoit trop les difficultez, la timidité les groſiſſoit dans ſon eſprit; il ſe défioit trop de la raiſon, il l'abandonnoit pour ſuivre l'expérience, qui, ſelon Hippocrate, eſt ſouvent trompeuſe.

Mais il faut l'avouer, Sydenham n'étoit pas constant dans son aversion pour la theorie ; les raisonnemens des autres Medecins lui étoient suspects ; ceux qui venoient du fond de son esprit lui paroissoient moins éloignez de la vérité. Dans son Traité sur les fievres, après avoir rabaissé nos lumieres, il dit qu'il y a dans les humeurs une ébullition, que le sang se dépure par le feu de la fievre. Les hydropisies qui suivent les fievres n'ont, selon lui, d'autres sources que l'épuisement des esprits, dissipez par les fermentations ; la dyssenterie n'est qu'une fievre qui tourne son action contre les intestins ; c'est la transpiration supprimée qui entraîne une toux avec la peripneumonie ; l'affection hysterique n'est qu'une foiblesse des esprits animaux. Voilà les idées de ce Medecin si animé contre la theorie ; elles étoient pour lui des regles qui le guidoient ; ainsi aux idées reçûes il en a substitué d'autres qui n'auront que peu d'Approbâteurs ; son exactitude dans l'histoire des maladies lui méritent des éloges, mais ses raisonnemens sur les causes ne sont pas heureux ; un Physicien n'y verra que des lumieres bornées ; c'est là le jugement de M. Freind, qui, en rendant justice à Sydenham, sçait borner son admiration malgré les cris de quelques Auteurs trop enthousiasmez des Ouvrages de ce célébre Observateur.

J'aurois pu me dispenser, Monsieur, d'un plus long détail, en rapportant vos réflexions judicieuses sur la theorie : » Les Arts les plus vils se laissent éclai-
» rer, dites-vous, par des principes qui leur sont pro-
» pres. La Medecine seule chargée du dépôt de la

vie des hommes, marchera-t-elle ſans guides? Obſervez, nous dit-on, mais obſervera-t-on ſans prendre pour regles des notions capitales, des principes préliminaires? Ce ſeroit s'expoſer à rendre les obſervations infructueuſes; car ne le deviendront-t-elles, pour la plûpart, ſi on n'a pris ſoin de les faire remonter juſques à des principes d'où l'on puiſſe les faire couler naturellement & ſans effort, lorſqu'il ſera tems de les mettre en pratique. C'eſt encore à la même ſource qu'on eſt obligé de ramener les obſervations des Auteurs qui nous ont devancez: quel uſage fera-t-on de leurs Ecrits? Comment réuſſira-t-on à connoître la juſte valeur de leurs découvertes, ſi on ne les réduit ſous quelques chefs principaux, qui ſervent de pierre de touche pour en fixer le titre, & pour les apprécier.

La néceſſité de la lecture & de la theorie eſt donc établie ſur des fondemens inébranlables; les raiſons qui l'appuient ne peuvent être combatues que par des eſprits peu éclairez, qui veulent autoriſer l'ignorance; du moins peut-on les ſoupçonner de n'être pas dégoûtez des Ouvrages des Medecins & de leurs raiſonnemens par une longue application; c'eſt cependant une longue étude qui donne ſeule le droit de prononcer ſur de telles matieres: mais les Diſcoureurs les plus déciſifs ſont ceux qui ont l'eſprit vuides de connoiſſances. Les Medecins peu éclairez ſont encore plus hardis dans leurs déciſions que les autres eſpeces d'ignorans, ſoit que l'obſcurité de la Medecine cache leur ignorance, ſoit que la crédulité ou la foibleſſe humaine reçoive avidement, & avec reſpect, tout ce qui intéreſſe la vie; tous

les donneurs de remedes parlent avec assûrance : que d'exemples anciens & modernes sont une preuve éclatante de cette hardiesse ? La Medecine a toûjours été livrée à des Charlatans, dès les premiers siecles la misere érigea des vagabonds en Medecins : l'audace soûtenue de la crédulité du Public, leur mit dans les mains les instrumens que la nature a destiné pour soulager nos maux ; leurs ravages n'ont pas encore désabusé les esprits ; cette race malheureuse s'est perpétuée jusqu'à nos jours, le zele des Medecins n'a pû l'étouffer ; ce qu'il y a de plus triste, c'est que les Medecins eux-mêmes poussez par l'avidité ont souvent suivi les mêmes traces. C'est contre cette peste publique que M. Freind s'éleve dans son histoire ; pour faire mieux connoître le génie des Charlatans, il nous a tracé le portrait de deux qui ont été fameux. Ces deux faux Medecins étoient Jean de Gadesden & Uranius, tous deux ignorans, discoureurs, hardis, flatteurs, rampans, hautains, estimez, récompensez.

Des caracteres de cette espece ne sont pas sans doute des gens méprisables ; les Charlatans, dit le Comte de Rochester, sont de grands politiques en fait de Medecine ; leurs artifices sont anciens, & ils les conduisent à des succès. D'ailleurs tel est l'esprit des hommes, il demande toûjours un peu de charlatanerie ; ne sçait-on pas que le Public est capricieux, & qu'il dédaigne la simplicité ? Il veut un peu d'artifice, il faut le surprendre pour lui plaire, ce seroit être trop sévere que de blâmer un déguisement qu'authorise l'approbation du Public, nous serions trop heureux si les hommes ne se déguisoient que pour nous plaire.

IDÉE



IDÉE GENERALE DE L'OUVRAGE.



SI le Docteur *Freind* n'étoit déja celebre par l'édition du premier & du troisiéme Livre d'Hippocrate, auquel il ajouta un commentaire Latin sur les fievres, & par la Lettre Latine qu'il publia deux ans après *touchant l'utilité de la Purgation dans la seconde fievre des petites veroles confluentes, sa réputation seroit assez établie par son Histoire de la Medecine depuis Galien.

*En 1719.

Elle commence à l'endroit où finit celle que nous a donnée un savant Medecin de Geneve. *Elle pourra lui servir de derniere partie, au lieu du supplément que cet habile homme y a fait lui-même. Effectivement ce petit Livre est inexact, superficiel & plein de bévues, comme s'exprime le Docteur Anglois. Par exemple, on y place Oribasius, Aetius, Alexandre & Paulus sans distinction dans le quatriéme siecle, ce qui est une faute considerable. Quoiqu'Oribasius ait écrit ses collections sous le regne de Julien, * lui-même, & Eunapius qui le connoissoit, prouvent qu'il a vêcu jusqu'à la fin du quatriéme siecle. Quant à Aetius, puisqu'il cite saint Cyrille Patriarche d'Alexandrie, * & Pierre Archiater, Medecin de Theoderic, c'est une preuve qu'il est posterieur d'un siecle au moins à Oribasius. Alexandre & Paulus à leur tour sont plus nouveaux encore, puisqu'Agathias nous represente le premier comme faisant une grande figure à la Cour de Justi-

*M le Clerc.

Défauts du supplément à l'hist. de la Medecine de M. le Clerc.

* Environ en 360.

* Mort en 444.

ã ij

nien, & que le second cite l'autre dans ses Ouvrages, outre qu'Abulpharage le place dans le septiéme siecle,* sous le regne d'Heraclius. Que dirons-nous maintenant de l'Auteur d'un Traité inseré dans la Bibliotheque Litteraire, qui place ces Medecins dans une espace de septante années,* & qui compte après eux Diocles de Carystos, quoique Paulus raporte une Lettre de ce Medecin à Antigonus, que Pline en parle comme du second après Hippocrate, & qu'il ait vêcu au moins trois cents ans avant l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire huit siecles avant le tems où on le fait vivre? Cependant, si on ne sait au juste en quel tems chaque Medecin a fleuri, il est imposible de marquer bien quels progrès la Medecine a faits, & quels changemens elle a soufferts.

* En 621.

* Depuis l'an 350. jusqu'en 429.

Eloge d'Oribasius.

Voilà donc déja un défaut considerable dans le supplément dont nous venons de parler. Un autre, c'est sa briéveté sur le chapitre d'Oribasius, d'Aetius, d'Alexandre & de Paulus, sous prétexte qu'ils ne sont que des Compilateurs. Cependant ces Auteurs ne meritent pas d'être traitez avec tant de mépris. Oribasius nous aide à entendre beaucoup de passages de Galien; il est le premier qui ait décrit la Lycanthropie, maladie dont parlent les Evangelistes Luc & Marc; il traite de la saignée par scarification qui paroît avoir été inconnue aux Anciens, & assure sur son experience qu'elle est excellente pour la supression, les fluxions sur les yeux, la difficulté de respirer, les maux de tête & la peste: il nous a donné aussi la premiere description des glandes salivaires. Lui & Aetius nous ont conservé des morceaux considerables d'Archigenes, d'Herodote, chef de la secte Pneumatique, de Posidonius, d'Antyllus, de Soranus le Methodiste, & de Leonides l'Episynthetique. L'un & l'autre nous ont enseigné plusieurs remedes nouveaux.

Celui d'Aetius.

Aetius n'est pas moins considerable qu'Oribasius. On trouve dans ses Ouvrages beaucoup de choses sur les operations manuelles, inconnues aux Auteurs précédens, & auxquelles il a joint ses propres observations. On y voit que l'Acupuncture dont Sylvius de le Boë se donne pour Inventeur, étoit pratiquée par les Anciens dans l'Anasarce, & qu'ils connoissoient les cauteres actuels & potentiels, que nous avons seulement perfectionez quant à la maniere de les appliquer.

Il eſt le premier qui en tranſcrivant Leonides d'Alexandrie, ait fait mention des Dracunculi, vers qui s'engendrent ordinairement aux jambes, & quelques fois dans les parties muſculeuſes du bras & des côtez, (Paulus ajoûte) des enfans. Ils ſe meuvent ſous la peau, ſans cauſer de douleur, mais dans ſon tems, l'endroit où eſt l'extremité du ver vient à ſupurer, la peau s'ouvre & la tête du ver paroît. Alors on doit bien prendre garde à le laiſſer ſortir entierement de lui-même, & l'aider ſi on peut, ſoit avec un fil, ſoit en faiſant une inciſion; car s'il vient à ſe rompre, & qu'une partie reſte dans la place, elle cauſe des douleurs cuiſantes. Le Pere Labat a vu des Negres attaquez de ces vers, qu'il décrit dans ſon voyage de l'Amerique. Pour revenir à Aetius, il raporte avec beaucoup d'étendue & de jugement diverſes choſes ſur les remedes externes attractifs, ſuppuratifs & reſolutifs, dont les unes ſont de lui-même, & les autres tirées d'Auteurs que nous n'avons point. A propos des remedes reſolutifs, le Docteur Freind traitant des huiles qui bouchent les pores, conjecture que les Athletes ne ſe frottoient point d'huile, pour échaper à leurs antagoniſtes en ſe rendant la peau gliſſante; mais afin que la tranſpiration étant arrêtée, le ſang & les eſprits coulaſſent avec plus d'affluence & de force dans les muſcles, & augmentaſſent leur vigueur. C'eſt au même Aetius que nous avons obligation de connoître beaucoup de la Pharmacie des Egyptiens. Le même nous apprend le prix extravagant que quelques Medecins mettoient de ſon tems à leurs remedes. Tels ſont le Collyre de Danaüs qui ſe vendoit à Conſtantinople cent vingt écus, encore avoit-on bien de la peine à en avoir de lui, & l'Antidote de Nicoſtrate contre la colique, qu'il avoit l'orgueil d'apêller Iſotheos, & qu'il vendoit deux talens. Il parle auſſi d'un remede diviſé en trois cents ſoixante cinq doſes, qu'on devoit prendre, de ſorte qu'il y en eût pour deux ans entiers.

Addition des J.

Alexandre eſt un Auteur d'un autre genre. On ſent d'abord qu'il penſe de lui-même: ſon ſtile qui eſt clair, concis, compoſé d'expreſſions ordinaires, lui eſt particulier; il décrit les maladies avec beaucoup d'ordre, ainſi qu'Aretæus, & ces deux Ecrivains, que le Docteur Freind regarde comme les deux meilleurs depuis Hippocrate, s'accordent encore à ne

Eloge d'Alexandre.

traiter que d'un petit nombre de maladies, & de cinquante ou soixante au plus. D'ailleurs il est exact, excellent dans la Diagnostique, exact à donner la composition des remedes, & à marquer la maniere de s'en servir, à quoi il faut ajouter, qu'il en a inventé lui-même plusieurs : Une autre chose qui le distingue encore, c'est qu'il s'attache uniquement & directement à la description des signes des maladies, & de la méthode des les guerir. Dans son Livre sur la goute, la purgation est presque l'unique remede, qu'il recommande, ce qui montre que l'invention de guerir la goute par la purgation, n'est pas moderne, comme certaines personnes voudroient se le persuader. Il est remarquable, que pour purger il préfere la pierre d'Armenie à l'hellebore blanc ; en effet, ce medicament fameux chez les Anciens avoit perdu sa réputation, & bien que Asclepiodotus l'eût ressuscité au commencement du sixiéme siecle, il avoit déja perdu sa vogue du tems d'Alexandre. Il a découvert que la boulimie, ou faim canine, étoit causée souvent par les vers, ce qu'il prouve par l'histoire d'une femme, qui guerit de cette maladie en prenant du hiera, après quoi elle vuida un ver de douze coudées de long.

Eloge de Paul Eginete.

Paul Eginete qui vivoit dans le septiéme siecle, est le dernier des quatre Auteurs sur lesquels le supplément passe avec trop de legereté, & dont il dit des choses fausses. Malgré le peu de figure que quelques personnes lui font faire parmi ses confreres, il a diverses choses, qui le rendent recommandable, comme que ses descriptions des maladies sont courtes sans laisser rien à desirer, qu'en traitant des maladies des femmes, il entre dans des détails savants, qu'il paroît avoir été le premier exemple d'un homme qui ait fait profession d'être accoucheur, ce qui fait que les Arabes l'ont appellé *vir obstetrix*, qu'il nous a conservé plusieurs fragmens des anciens Medecins, & que son sixiéme Livre est peut-être le meilleur recueil de discriptions d'operations Chirurgiques qui ait paru. On voit par ce traité, qu'il pratiquoit lui-même la Chirurgie. Il y raporte les differentes méthodes des Anciens, de ses Contemporains, & de lui-même, & il en décrit les differens succès. Loin de n'être qu'un simple Compilateur, il ne craint point de s'éloigner de Galien, lors que les ex-

periences modernes prouvent contre ce grand homme. Nous lui ſommes redevables de je ne ſçai combien d'operations manuelles, que perſonne n'avoit décrites avant lui. Enfin une preuve inconteſtable de l'excellence de ſes Ouvrages par raport à la Chirurgie, c'eſt qu'ils ont ſervi de texte & de baſe à tout ce qu'on a fait de traitez dans cette Faculté depuis ſon tems juſques au nôtre. Il n'y a même que trop d'Ecrivains qui l'ont copié mot à mot, ou qui ſe ſont contentez de le déguiſer un peu. C'eſt ce que le celebre Charles Bernard a reconnu dans le paſſage ſuivant que le Docteur Freind raporte, & que nous copions, parce qu'il peut ſervir à faire juger du procès entre les Medecins & entre les Chirurgiens de Paris.

Sentimens de *Ch. Bernard* ſur l'excellence des anciens Chirurgiens.

« Si nous examinons, dit-il, les progrès que les Modernes « ont fait dans la Chirurgie, nous nous trouverons obligez « d'avoüer, que nous avons ſi peu de ſujet de nous glorifier « par deſſus les Anciens, ou de les mépriſer, comme ceux « qui ne ſçavent que peu, & n'ont rien lû, ont coutume de « faire; qu'au contraire, nous ne pouvons donner de preuve « plus forte, ou plus convainquante, ſoit de notre orgueil, « ſoit de notre ignorance. Je ne prétens pas dire par là, que « les Modernes n'ayent contribué en rien à l'avancement de « la Chirurgie; cela ſeroit non ſeulement abſurde, mais injurieux, « & je me rendrois digne des mêmes reproches que je « fais à ceux qui mépriſent les Anciens. Mais ce que je ſoutiens, « c'eſt, que tout ce qu'ont fait les Modernes a plutôt été de raffiner « ſur les inventions des Anciens, & de les mettre dans « un plus beau jour, & dans un meilleur ordre, que non pas « d'y avoir ajouté beaucoup de choſes eſſentielles de leur cru: « ſoit que l'art de guerir les maux externes, étant principalement « l'objet de nos ſenſations, ait fait plutôt le ſujet de l'étude « des hommes, & par conſéquent ſe ſoit trouvé plûtôt « capable d'être porté à un plus haut degré de perfection que « les autres branches de la Medecine; ſoit que le plus grand « nombre de ceux qui faiſoient leur unique profeſſion de cet « art, aiant été pendant pluſieurs ſiecles compoſé de perſonnes « ignorantes, & purement empiriques, il n'ait pu être « cultivé & pouſſé auſſi loin qu'il l'eût été, ſi ces perſonnes « avoient eu les qualitez requiſes dans un degré plus éminent, «

» que ceux qui les ont ſuivis, & qui les ſuivent tous les jours, ne » les ont eues, & ne les ont encore aujourd'hui pour la plûpart.

» Une preuve évidente de ceci, & qui je crois doit être ſuf- » fiſante, c'eſt ce nombre ſi extremement petit de bons Au- » teurs en Chirurgie, comparé avec ce grand nombre de ceux » qui ont écrit ſur les autres ſciences, ou ſur les arts Liberaux; » & ſi l'on en croit ces Diminutifs de ſavans, ce ne ſeroit pas » une grande perte pour leur art, quand il y en auroit encore » moins. La meilleure excuſe qu'on puiſſe inventer, & à la » faveur de laquelle la folie de cette opinion puiſſe en quelque » maniere paſſer, eſt ce me ſemble, que certaines méthodes » de proceder, tant en Medecine qu'en Chirurgie, ne pou- » vant ſe communiquer, & chaque perſonne étant alors obligé » de ſe conduire ſelon ſon propre jugement, & la nature de » ſon genie; que ces méthodes, dis-je, ne ſe trouvent pas dans » les Auteurs, que ces préſomptueux Praticiens ont eu le bon- » heur de conſulter. Cela fait qu'ils ſont tout auſſitôt portez » à mepriſer toute ſorte de lecture comme inutile & incapable » d'inſtruire, particulierement celle des anciens Auteurs qui, » generalement parlant, il faut l'avouer, n'écrivent ni pour des » Novices, ni pour des Bêtes, ni pour ceux qui ne ſeront de » leur vie que l'une ou l'autre de ces deux choſes.

» Mais, quiconque a lû & étudié leurs Ecrits, & a les occa- » ſions de comparer les choſes avec la capacité d'en juger par » ſa propre experience, reconnoîtra d'abord que ce qui ne con- » tribue pas peu à les rendre eſtimables par deſſus la plûpart » des Modernes, c'eſt qu'ils ſont generalement plus exacts dans » les Deſcriptions des Pathognomiques, ou ſignes particuliers » qui diſtinguent une maladie d'avec une autre, comme l'ac- » compagnant toujours, & qu'étant en même tems plus ſoi- » gneux, ils ont auſſi plus de juſteſſe dans les diſtinctions qu'ils » font entre les differentes eſpeces de tumeurs ou d'ulceres, » que n'en ont ordinairement nos Modernes les plus rafinez.

» Si notre ſiecle a retranché quelques méthodes de pratique » qui paroiſſoient rudes & ſuperflues, comme il faut confeſſer » de bonne foi qu'il a fait, on ne peut pas prouver qu'elles » nous fuſſent venues des Anciens; il eſt certain au contraire » qu'elles avoient été introduites par des Empiriques ignorans » & barbares, d'une beaucoup plus fraiche date.

Il eſt encore très-certain que les principaux progrès qu'on a fait en Chirurgie dans ces derniers tems, ſont particulierement dus aux nouvelles découvertes qu'on a fait dans l'Anatomie : ce qui nous a donné les moyens de reſoudre enfin beaucoup de ces Phenomenes, qui auparavant étoient ou inexplicables, ou mal expliquez. Mais la plus importante branche, je veux dire celle de guerir, à laquelle toutes les autres doivent ſeulement ſervir, eſt reſtée pendant tout ce tems-là dans le même état, à très-peu de choſes près, où les Anciens nous l'avoient laiſſée.

Pour preuve inconteſtable de ce que j'oſe avancer ici, j'en appelle à tous ces Ouvrages complets, ou autres de Chirurgie, qui ont été publiez juſqu'ici par les plus habiles & les plus fameux Chirurgiens modernes. N'eſt-il pas manifeſte qu'ils ſont tous copiez les uns des autres, & que les meilleurs de tous le ſont des anciens? Il eſt vrai qu'on peut dire en faveur des modernes, & pour leur défence, que l'art de copier, quoiqu'ils en faſſent leur pratique ordinaire, n'eſt pas neanmoins de leur invention : car Aetius & Paulus n'ont pas peu emprunté de Galien, & Marcellus Empericus encore plus groſſierement de Scribonius Largus, à qui il n'a pas ſeulement fait l'honneur de le nommer, parmi tant d'autres Auteurs qu'il a citez, & auxquels il s'en faloit beaucoup qu'il fût ſi obligé.

Entre tous les compoſiteurs de ſiſtêmes, je croi qu'il y en a bien peu qui refuſent de céder la premiere place à Jerôme Fabrice d'Aquapendente, comme étant un homme d'un ſçavoir & d'un jugement univerſellement reconnu. Cependant il n'a pas honte de nous dire que Celſe entre les Latins, auquel il donne le titre de merveilleux en toutes choſes *mirabilis in omnibus*, & qu'il nous conſeille de feuilleter nuit & jour dans les propres termes d'Horace, *Nocturna verſate manu, verſate diurnâ* : Paul Eginete entre les Grecs, & Albucaſis entre les Arabes, lequel je ne me ſoucie pas de placer entre les Modernes, parce qu'il eſt du nombre de ceux que nos pretendus juges modernes rejettent, ſoit pour ne l'avoir jamais lû, ſoit parce qu'il a eu le malheur de vivre il y a ſix cents ans; il ne fait pas, dis-je, difficulté d'avouer que ces trois perſonnages forment une eſpece de triumvirat,

» auquel il eſt obligé principalement, pour les ſecours qu'il en
» a reçus dans la compoſition de ſon excellent Livre.
» Mais quelqu'un dira peut-être, combien y a-t-il d'opera-
» tions qu'on pratique aujourd'hui, qui étoient abſolument in-
» connues aux Anciens ? J'ai bien peur que ſi l'on examinoit
» leurs Ouvrages avec l'attention qu'ils meritent, on n'y en
» trouvât encore beaucoup de très-utiles, ou qu'on n'a point
» pratiquées du tout, ou qu'on a diſcontinué de pratiquer, &
» qu'elles n'excedaſſent même en nombre celles, que l'on
» pretend que nous avons inventées.

Hiſtoire de diverſes Medecins Grecs.

Comme l'hiſtoire fournit peu de choſe concernant les Medecins Grecs, qui vinrent dans la ſuite, & que d'ailleurs ils ne contiennent preſque rien de nouveau, le Docteur Freind s'étend moins ſur ce qui les regarde. Palladius, ſurnommé le Sophiſte, & le Jatroſophiſte, eſt le premier dont il parle. En rendant compte de ſes Ouvrages qu'il dit être melez, de bon & de mediocre, & contenir les explications claires, exactes, & ſçavantes de divers endroits d'Hippocrate & de Galien, il remarque que la pierre fit beaucoup de progrès dans ſon tems, & devint moins facile à guerir, ce que cet ancien Medecin attribuoit à la débauche, à la quantité exceſſive des nourritures, & au défaut d'exercice. Il lui revendique divers traitez qui paſſent dans les manuſcrits, ſous les noms de Theophile & d'Etienne, ce qui lui donne occaſion de parler de l'un & de l'autre. Il obſerve au ſujet du premier, que perſonne avant lui n'avoit traité des urines expreſſément, & que Theophile l'a fait d'une maniere qui montre qu'il en avoit fait ſa principale étude, & quant au ſecond ſurnommé tantôt l'Athenien & tantôt l'Alexandrin, après l'avoir diſtingué d'une autre Etienne d'Alexandrie, Aſtrologue fameux, qui prédiſit ſous le regne d'Heraclius, ce haut degré de puiſſance, où les Saraſins devoient parvenir, il croit qu'il pourroit bien être le même qu'Etienne le Chymiſte, qui dédia ſon Livre de Chryſopœia à ce même Empereur. Nonus vient enſuite. Il fleurit ſous le regne de Conſtantin Porphyrogenete, fils de Leon. Ce qu'il a fait n'eſt qu'une copie effrontée & plagiaire d'Aetius, d'Alexandre & de Paul Eginete. Michel Pſellus ſuit. Il étoit précepteur de Michel, fils de Conſtantin Ducas. La Princeſſe Anne Commene & Léo Allatius lui

donnent des louanges extraordinaires, cependant il n'étoit que le compilateur des compilateurs; & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouva lui-même un copiste en la personne de Simeon d'Antioche, qui dédia son Livre à Constantin Ducas, surnommé Parapinaceus. Les derniers de tous sont Demetrius Pepagomenus, Actuarius, fils de Zacharie, dans lequel on trouve des choses bonnes & nouvelles, entre autres sur la palpitation & sur les urines, & Myrepsus.

Divers traits honorables aux Medecins.

Quoique le Docteur *Freind* finisse la premiere partie de son Ouvrage à l'endroit où nous venons de le quitter, il ne laissera point de nous fournir encore quelques remarques que nous avons omises exprès pour ne pas interrompre le fil de la narration. Tel est, par exemple, ce qu'il dit de Procope l'historien, & de saint Luc. Pour ce qui est du premier, il ne sauroit s'ôter de l'esprit, qu'il étoit Medecin, ce qu'il fonde sur divers passages de ses Ecrits. Par exemple, Procope remarque que les eaux du Pô affoiblissoient l'estomac des soldats, empêchoient la digestion, & leur causoient des dyssenteries dangereuses. Lors qu'il parle d'une certaine famine terrible, il dit que la chaleur de l'estomac étant refroidie & éteinte, on étoit obligé de nourrir les hommes comme on nourrit les enfans, & que la bile qui dominoit dans leur temperament, teignoit le corps de sa couleur. Il remarque que les pays qui sont à la portée des souffres du Vesuve, sont d'une extrême fertilité, que l'air qui regne autour de cette montagne est subtil & sain, & que c'est ce qui a toujours engagé les Medecins à recommander ce climat aux personnes attaquées du poulmon. D'un autre côté, il ne laisse passer aucune occasion de faire honneur à la Medecine. Il nous apprend qu'Elpidius, premier Medecin de Theodoric, fut celui que ce grand Prince choisit à l'heure de la mort pour lui avoüer les reproches, qu'il se faisoit d'avoir ôté la vie à Symmaque & à Boëce. Il nous dit qu'Etienne, fameux Medecin d'Edesse, fut nommé chef de l'Ambassade envoyée par les Edesseniens à Cosroës. Il nous apprend que ce même Roi eut pour Tribunus, Medecin celebre, la complaisance de consentir à une treve de cinq ans avec Justinien, à laquelle il n'avoit pas voulu entendre auparavant. Le même descend dans un grand détail au sujet des plaïes de diverses personnes dont il parle dans son histoire.

Enfin dans les descriptions qu'il fait des maladies & des blessures, il se sert des termes propres de l'art, il s'exprime avec la derniere exactitude; en un mot, un Medecin ne feroit pas mieux, & c'est ce qu'on peut dire en particulier de la description de cette peste épouventable, qui affligea Constantinople en 543, qui desola toute la terre, & qui dura cinquante deux ans, après avoir commencé par l'Orient, la cinquiéme ou la quinziéme année de Justinien.

Dans un autre endroit, zelé pour l'honneur de sa profession, le Docteur Freind ramasse plusieurs traits, qui la rendent recommendable. Il observe, par exemple, que depuis Hippocrate jusqu'à Paul Eginete, il n'y a point de Medecin qui doive céder en rien aux meilleurs Auteurs de son tems, soit par raport à la disposition de sa matiere & à la clarté de ses raisonnemens, soit à l'égard de la netteté & de l'élegance du langage. Il y en a même qui ont écrit d'un stile bien au dessus de leur siecle, & les Sophistes qui ne s'attachoient qu'à imiter le stile des anciens Grecs, n'ont aucun avantage sur Galien. Au contraire, ce grand homme effaça autant les savans & les critiques de son siecle, qu'il en surpassa les Medecins.

La connoissance que saint Basile eut de la Medecine, est cause des éloges que le Docteur Freind lui donne. Il en est de même de ses remarques sur saint Luc. Quoique cet Evangeliste ait quelque chose de l'Hellenisme, & du tour de l'expression Syriaque, il prétend que la lecture des Medecins Grecs, qu'il étudia, donna à son langage plus d'exactitude & de politesse, & c'est ce qu'il prouve par trois ou quatre exemples. La personne attaquée de paralysie, est appellée proprement par cet Evangeliste *παραλελυμένος*, au lieu que dans l'endroit paralelle saint Matthieu & saint Marc employent le mot *παραλυτικός*. L'Hemorroïsse est representée par saint Marc comme *παθοῦσα ὑπὸ πολλῶν ἰατρῶν καὶ δαπανήσασα τὰ περὶ ἑαυτῆς, καὶ μηδὲν ὠφεληθεῖσα, ἀλλὰ μᾶλλον εἰς τὸ χεῖρον ἐλθοῦσα*. S. Luc adoucit beaucoup ce passage en faveur de la Faculté, & au lieu de raconter combien elle souffrit de la part de plusieurs Medecins, ou combien elle empira par les remedes, il dit seulement que le mal étoit au dessus de la capacité des Medecins, *οὐκ ἴσχυσεν ἀπ' οὐδενὸς θεραπευθῆναι*. Dans la même histoire, en parlant des grandes depenses, que cette femme

fit pour ſe procurer du ſoulagement, il ſe ſert du terme propre προσαναλώσασα, au lieu du δαπανήσασα de ſaint Marc, qui ſignifie proprement *dépenſer en plaiſirs & en débauche*, ſelon que ſaint Luc lui-même s'en ſert dans l'hiſtoire de l'enfant prodigue.

Au reſte, l'amour du Docteur Freind pour ſa profeſſion, ne l'empêche point de cenſurer quelques-uns de ceux qui l'ont embraſſée. Il dit, par exemple, qu'excepté Celſus & Pline, on ne peut lire les Medecins Latins ſans perdre patience, & il aſſure de Scribonius Largus entre autres, que pour le rendre intelligible, il faudroit le traduire en Latin: La même équité lui fait avoüer de bonne foi les vices honteux de ſes confreres. C'eſt ainſi qu'après avoir parlé honorablement de Jaques Pſychreſtus, natif d'Alexandrie, & originaire de Damas, qui fut Archiater de Leon de Thrace, à qui le Senat fit ériger une ſtatue dans Conſtantinople, & que ſes malades regardoient comme un homme inſpiré du ciel, & comme un nouvel Eſculape, à cauſe des cures admirables qu'il avoit faites; il copie ce qu'Agathias a raporté d'un certain Uranius, contemporain d'Alexandre, qui exerçoit la Medecine à Conſtantinople. Nous le copierons après lui, afin que bien de faux ſavans & de prétendus eſprits forts ſe reconnoiſſent dans ce portrait, & rougiſſent d'eux-mêmes.

Portrait du Medecin *Uranius.*

« Il étoit Syrien de naiſſance, & Medecin de profeſſion. Sans avoir la moindre connoiſſance d'Ariſtote, ou de l'ancienne Philoſophie, il avoit neanmoins une très-haute opinion de ſon propre ſavoir, quoiqu'il ne conſiſtât tout au plus que dans une affluence de paroles, & une maniere déciſive de ſoutenir les paradoxes les plus extraordinaires. On le trouvoit ordinairement, ou dans la boutique de quelque Libraire, ou dans la place publique, qui joignoit la Cour; & là il diſputoit avec diverſes autres perſonnes, qui avoient auſſi bien que lui une très-légere teinture de ſcience, ou de vertu; & cela touchant des matieres de haute importance, ſur leſquelles il argumentoit & décidoit avec autant de temerité que de préſomption; telles que ſont les attributs, & l'eſſence de Dieu, qui ſont des choſes ſi extrêmement au deſſus de nos conceptions bornées. Mais ces Meſſieurs n'y regardoient pas de ſi près, ou s'en embaraſſoient très-peu. Leur Societé s'aſſembloit communé-

» ment le ſoir ; après avoir paſſé toute la journée dans la dé-
» bauche , & même dans une maniere des plus libertines ; & ils
» diſputoient ſur les plus difficiles , abſtraites , ſubtiles, ou ſu-
» blimes queſtions, qui s'agitent entre les hommes ; ſans jamais
» être , ou ſe confeſſer vaincus, ou ſans avoir eux-mêmes con-
» vaincu aucun de la compagnie, de ſorte que leur coutume
» étoit de ſe ſéparer toujours, de plus en plus confirmez dans les
» opinions dont ils s'étoient prévenus, & fort ſouvent encore,
» n'oublioient-ils pas celle des joueurs, qui eſt de faire précé-
» der leur retraite par des reproches, des querelles, & des in-
» jures. Voilà quelle étoit la fin de leurs diſputes, c'eſt-à-dire,
» une extrême averſion l'un pour l'autre. Uranius étoit du nom-
» bre de ces honnêtes gens là, l'un des chefs, & celui qui faiſoit
» le plus de bruit ; c'étoit en un mot, le veritable original du
» Therſites, dont Homere ne nous a ſans doute donné que la
» copie. Mais n'ayant aucun ſavoir ſolide, il ne faut pas s'éton-
» ner du peu de capacité qu'il faiſoit voir à mettre ſes argu-
» mens en forme. Son ignorance l'obligeoit quelques fois à ſe
» preſſer de répondre à des doutes qu'on ne lui avoit pas encore
» propoſez ; & dans d'autres tems, au lieu de ſatisfaire les gens
» qui lui faiſoient des objections, il demandoit par quelle rai-
» ſon on s'aviſoit de les lui faire. Enfin il ne prenoit la parole
» dans les diſputes, que pour renverſer toutes les regles qu'on
» a coutume d'obſerver dans les conferences entre les per-
» ſonnes raiſonnables ; & cela devoit toujours être un obſtacle
» à la Verité, & l'empêcher de ſe montrer jamais. Il affectoit
» de paroître ſceptique en toutes choſes, & il formoit toutes
» ſes reponſes ſur le modele de Pyrrhon ; & de Sextus Empiri-
» cus. Il s'imaginoit que l'opinion où il étoit, qu'on ne pouvoit
» arriver à la certitude de quoi que ce fût, lui procureroit une
» parfaite tranquilité d'eſprit, & le mettroit à couvert de tous
» les remords de ſa conſcience. Etant donc d'une trempe auſſi
» médiocre, il ne pouvoit certainement qu'en impoſer aux
» perſonnes ſimples & crédules ; car s'il n'y avoit point de ſcien-
» ce, dont il ne fût très-embaraſſé à ſe tirer, c'étoit encore
» bien pis à l'égard de celle du monde, & de la conduite qu'un
» homme doit avoir avec les perſonnes d'un caractere poli &
» diſtingué. Il étoit admis dans les maiſons des Grands ; mais
» après qu'il y avoit bu & mangé avec excès, il devenoit le jouet

« de la compagnie, & donnant à sa langue une liberté effrenée,
« on rioit quelquefois de ses sottises. Il étoit aussi fort sujet à
« recevoir des affronts, & des coups; de sorte qu'à la fin il
« devint aussi necessaire dans les parties de plaisir, que l'est un
« boufon & un fou.

Eloge de l'Ecole d'Alexandrie.

On sçait que l'Ecole d'*Alexandrie* a été fameuse dans le monde pendant plusieurs siecles, qu'elle étoit la depositaire des sciences, & qu'elle étoit particulierement renommée pour la Medecine, ce qui a fait dire à Ammien Marcellin, que c'étoit assez qu'un homme y eût été élevé pour avoir toutes sortes de droits de pratiquer la Medecine. Cette réputation dura autant que la liberté de la ville, c'est-à-dire, jusqu'à l'année six cents quarante, qu'Alexandrie fut prise par Amrou, & sa Bibliotheque brulée pendant six mois en mille differentes manieres, par quatre mille baigneurs publics qui en reçurent la commission. Neanmoins il est probable que les Livres qui regardoient la Medecine, ne perirent pas avec les autres, & qu'ils furent conservez, ou par Jean le Grammairien, & d'autres Savans qui demeuroient alors dans cette ville celebre, ou par les Arabes mêmes, à qui des Ouvrages de cette sorte ne pouvoient être suspects. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Medecine ne fut pas envelopée entierement dans le malheur des autres sciences, & que les persécuteurs mêmes des Lettres la protegerent. En effet Abulpharage fait mention de Theodulus & Theodocus, Medecins & Professeurs celebres vers la fin du septiéme siecle, qui autant qu'on en peut juger par les circonstances, residoient à Alexandrie. Les disciples du dernier parvinrent jusqu'au milieu du huitiéme siecle selon Abi Osbaya, qui a écrit les vies de plusieurs savans Arabes. L'Ecole d'Alexandrie ne fut transferée à Antioche & à Harran, qu'en sept cents vingt & un.

Premiers Medecins Arabes.

Quoiqu'il en soit, depuis la prise d'Alexandrie, les Arabes vinrent peu à peu à connoître les ouvrages des Grecs par le moyen des versions Syriaques, qui en avoient été faites, & sur lesquelles on fit les traductions Arabes. Le premier Traducteur dont il est fait mention, est Maser Jawaihus, qui étoit Syrien Juif, & qui publia * en Arabe les Pandectes du Prêtre Aaron, Alexandrin, contemporain de Mahomet. Cet Ouvrage contenoit trente Livres recueillis principalement des

* Environ l'an 683.

Auteurs Grecs. George Backtishua, Medecin Indien & Chrétien, celebre par la connoiſſance des Langes Perſane & Arabe, traduiſit pluſieurs Livres de Medecine pour Almanzor, ſecond Calife de la maiſon des Abbaſides. Ce ſavant homme étoit né à Niſabur, capitale de Chorasan, bâtie par Sapor Roi de Perſe, en l'honneur de la Reine ſon épouſe, qui étoit fille de l'Empereur Aurelien. Il eſt probable que la Medecine avoit fleuri dans cette ville, depuis qu'elle avoit été bâtie, juſqu'au tems dont nous parlons. Car Aurelien y envoya pluſieurs Medecins Grecs à ſa fille, & ils y établirent le ſyſtême d'Hippocrate, qui ſe répandit enſuite dans l'Orient. C'eſt delà peut-être que les Rhazes, Hali Abbas, & Avicenne ont été élevez dans les Pays les plus Orientaux de l'Aſie. Almanzor combla George d'honneur, & lui fit preſent de dix mille écus d'or. Contre l'avis des autres Medecins, il conſeilla la ſaignée au Calife Rashid, attaqué d'apoplexie, & le tira ainſi de danger, ce qui lui procura la faveur du Prince, la dignité de ſon Medecin, & cent mille drachmes d'apointemens par an. Il y a quelques raiſons de penſer, qu'en ce tems-là comme en celui d'Hippocrate, cette ſcience s'enſeignoit dans certaines familles, où elle ſembloit être un bien heréditaire, car ce George-ci eut un fils élevé dans la même profeſſion, & peu après on vit trois ou quatre generations des Backtishuas, celebres par leur habileté, & par leur experience dans la Medecine.

Sous le regne de Rashid, qui orna Bagdal de pluſieurs Moſquées, & qui ſelon la coutume generale des Mahometans en pareil cas, y érigea en même tems des hôpitaux & des écoles publiques, Meſuë Syrien profeſſa la Medecine avec honneur, & fut employé par les Califes pendant plus de quarante ans à expliquer & à traduire les Ouvrages des anciens Medecins.

Cure plaiſante d'un Medecin Arabe.

Sous ce même regne fleuriſſoit Gabriel, fils de Backtishua, fils de George. Abi Oſbaya en raconte une hiſtoire plaiſante. Une des concubines d'Al-Rashid avoit perdu le mouvement d'une de ſes mains en l'élevant en l'air, & les Medecins avoient employé ſans ſuccès toutes ſortes de linimens & d'onguens, de ſorte qu'on la regardoit comme incurable. Gabriel inſtruit de cet accident & introduit chez le Calife par Giafar, promit

cependant

cependant de la guerir, à condition que le Commandeur des Croyans fit venir la jeune Dame en presence de toute la Cour, & qu'il ne s'emportât point, s'il voyoit faire quelque chose qui lui deplût. Al-Rashid y consentit, la Dame vint, & le Medecin accourant à elle, lui prit le bas de la robe, comme s'il avoit voulu la lever, & l'exposer nuë. A l'instant la malade effrayée de l'intention qu'elle lui supposoit, se baisse pour l'empêcher de l'exécuter; & sa main, qu'elle avoit tournée en haut perdit sa roideur & reprit sa situation naturelle, qu'elle conserva depuis. Le Prince fit donner cinq cents mille drachmes au Medecin. Il rendit la raison suivante du mal de cette Princesse. *Profudit se in puellæ istius membra inter venerem humor tenuis præ motu & caloris diffusione, & cum subito à motu coitus quiesceret, congelatus est in interiori parte nervorum, adeo ut nisi à motu consimili solvi non posset : usus sum ergo commento, quo dilatato calore, solutus est humor superfluus.*

Enfin la Medecine fut relevée entierement sous le regne du Calife Almamon, fils de Rashid. Au commencement du Mahometisme, les Arabes ne s'attachoient presque qu'à cultiver leur Langue & à étudier leurs Loix, si on ne veut en excepter la Medecine, qui bien que sçuë de peu de personnes, étoit generalement aprouvée à cause de l'utilité dont elle est pour le genre humain. Il faut seulement observer que cette Medecine étoit purement empirique. Telle étoit l'état des sciences sous les Ommiades, qui régnerent 91. ans. Enfin la maison d'Abbas* les retira de l'obscurité par l'estime qu'elle leur témoigna. Almanzor en avoit donné l'exemple par l'aplication avec laquelle il avoit étudié les Loix de sa Nation, la Physique, l'Astronomie, & l'Astrologie. Almamon, le septieme Calife de cette illustre race, acheva ce que son ayeul n'avoit fait qu'ébaucher. Il fit venir des Livres & des Savans de toute-part; il honora de sa faveur & de sa tendresse ceux qui enseignoient les sciences à ceux qui s'appliquoient à les étudier; il fit construire des instrumens Astronomiques, & établit des Astronomes en divers endroits. C'est sous son regne que parut * Honaim, Chrétien natif d'Hira. Il savoit parfaitement le Grec, l'Arabe & le Syriaque. C'est à lui & à sa famille que nous avons principalement l'obligation des traductions Arabes d'Hippocrate,

Progrès de la Medecine chez les Arabes.

* Elle monta sur le trône en 754.

* Environ l'an 840.

d'Ariſtote, d'Euclide, de Ptolomée & de Galien. La Traduction d'Ariſtote lui fut payée à la lettre au poids de l'or. Il eſt vrai que ſes traductions & les autres ne ſont rien moins que fideles. On peut dire, que les Arabes ont gâté tout ce qu'ils ont traduit, ſoit dans l'Aſtronomie, ſoit dans les Mathematiques, ſoit dans la Phyſique, ſoit dans la Medecine. Mais d'un autre côté, ils nous ont conſervé quelques Livres des Anciens; & d'ailleurs, il y en a quelques-uns entre eux comme Averroës, qui les ont traduits avec une fidelité ſcrupuleuſe.

Hiſtoire de pluſieurs Medecins Arabes, & jugement ſur leurs Ouvrages.

* Il écrivit environ l'an 980.

Le Docteur *Freind* raporte enſuite l'hiſtoire des Medecins Arabes, tirée d'Haly Abbas. Selon ce Savant, qui fut honoré dans ſon tems du titre de Mage, * le Prêtre Aaron péche par trop de brieveté dans ce qu'il dit des choſes naturelles & non naturelles. Meſuë né à Niſabur, élevé ſous la conduite de Gabriel, fils de Backtishua, & Neſtorien, ne ſuit ni ordre, ni methode dans ce qu'il écrit. Jean fils de Serapion vient après. Il n'écrit de la cure des maladies, qu'autant qu'on peut l'effectuer par le moyen du regime & des medicamens. Du reſte, il ne dit rien de la conſervation de la ſanté, ni de la Chirurgie: il omet pluſieurs maladies, & il en definit mal quelques-unes. Rhazes eſt le dernier dont Hali fait mention. Il naquit à Rei, ville de l'Irack en Perſe, où il eut la direction de l'hôpital, & d'où il paſſa à Bagdad à l'âge de trente ans. Il perdit la vuë en ſa quatre-vingtiéme année. * Les Hiſtoriens Arabes ſont pleins de ſes louanges. Ils racontent, qu'il étoit verſé profondément dans la Medecine, dans la Phyſique, dans l'Aſtronomie & dans la Muſique. Il fut preferé entre plus de cent Medecins celebres qui réſidoient alors à Bagdad, pour avoir le ſoin de l'hôpital de cette grande ville. Il voyagea beaucoup, & fut le Medecin de pluſieurs Princes. Il acquit le ſurnom d'*Experimentator* par la multitude des experiences qu'il fit, & il paſſa pour un excellent Chymiſte. Abi Oſbaya conte deux cents vingt-ſix traitez qu'il compoſa. Hali trouve que ſon Continent eſt écrit d'une maniere confuſe, qu'il eſt difficile à entendre par ſa brieveté, & qu'on n'y aperçoit aucun ordre, mais que d'ailleurs il y a beaucoup de bon. Le Docteur Freind qui aprouve ce jugement, avoue que le Continent eſt excellent en ſon genre; mais que d'ailleurs ce n'eſt qu'une copie des Auteurs Grecs, ſemblable en ce point aux

* Il mourut en 932.

autres Ouvrages des Arabes. Cependant il ne laisse point de parler souvent sur sa propre experience, & de raporter bien des choses nouvelles & remarquables. Par exemple, la méthode, dont il se servit avec une femme d'un temperament vigoureux, qui avoit au poignet droit une tumeur accompagnée d'une inflammation & d'une douleur violente, a quelque chose de singulier & d'étrange. En neuf heures de tems il la seigna trois fois à la basilique & à la saphene, & chaque fois il tira de chacune demi chopine de sang, sur quoi la douleur cuisante cessa entierement. Il ne veut point qu'on ouvre le cancer par une incision. Selon lui, ceux qui le font y gagnent seulement, qu'ils causent une ulcere où il n'y avoit qu'une tumeur, à moins que ce ne soit en un endroit, d'où on le puisse arracher entierement par le fer ou par le feu. Il est le premier qui ait décrit une *Spina ventosa*, c'est-à-dire, une corrosion & carie de l'os accompagnée de douleurs cuisantes, differente du τερήδων des Grecs, du Paedarthrocace & du nodus. Ses maximes valent aussi la peine d'être lues : on trouve des extraits de quelques-unes dans l'histoire de la Medecine.

Celui des Auteurs Arabes qui le suit selon l'ordre des tems, est le fameux Avicenne, fils d'Hali, né * à Bochara dans le Chorasan. On dit de lui, que ses débauches le firent tomber dans plusieurs maladies de toutes les sortes, & qu'il mourut dans la cinquante-sixiéme année de son âge. L'histoire nous apprend, qu'il fit une belle figure dans le monde, & il y a même des Arabes qui ont écrit, qu'il fut élevé à la dignité de grand Visir, ce qui a donné lieu dans la suite à quelques Ecrivains de s'imaginer, les uns, qu'il étoit Prince, les autres, qu'il fut Roi. Il composa un gros Ouvrage intitulé le *Canon*, qui fut abregé & commenté par plusieurs Medecins Arabes, & qu'il eut tant de vogue en Europe, que sa doctrine y fut enseignée seule dans les Ecoles jusqu'au retablissement des sciences. Cependant cette vogue étoit fondée sur peu de chose. On n'y voit rien qui ne vienne ou de Galien, ou de Rhazes, ou d'Hali Abbas. Il multiplie sans necessité les signes des maladies, & il donne pour symptomes essentiels, des choses qui n'en sont que les simples accidens, ou qui n'ont pas même la moindre connexion avec elles.

Histoire d'*Avicenne*.

* En 980

D'*Avenzoar.* *Avenzoar* qui vient ensuite étoit de Seville, ou du moins, y a fait un long sejour. Il vêcut cent trente-cinq ans, & avoit commencé à pratiquer la Medecine dès sa quarantiéme année, ou comme d'autres disent, dès sa vingtiéme, de sorte qu'il ne se peut gueres d'experience pareille à la sienne, ayant joui d'une parfaite santé jusqu'à sa derniere heure. La plupart des écrivains en ont fait un Empirique, quoique cet épithete lui convienne moins qu'à aucun Arabe, quel qu'il soit, puis qu'il sortoit d'une famille toute de Medecins, qu'il reçut une éducation reguliere de ses parens, comme il le raconte lui-même, & qu'outre les choses qui appartiennent proprement à un Medecin, il apprit encore la Pharmacie & la Chirurgie contre l'usage de son tems, où ces professions étoient separées; qu'il déclame en divers endroits contre les vieilles, qui donnent des remedes, qu'il affecte par tout d'être de la secte dogmatique ou raisonnée, ce qui fait qu'il ne cite presque que Galien. Il est le seul qui ait décrit un abscès dans le mediastin, & le premier Arabe qui en ait décrit dans le pericarde. On omet beaucoup d'autres choses qui ne sont ni moins belles, ni moins particulieres. Il suffit de dire, qu'il porte le caractere d'un Auteur original, & qu'il lui manque seulement d'être mieux traduit.

D'*Averroës.* *Averroës* vêcut peu après Avenzoar. Il étoit natif de Cordouë. Son grand pere étoit chef des Prêtres & Grand-Juge du Royaume de Cordouë, dignité qu'il conserva long tems, & dans laquelle il eut pour successeurs son fils, & ensuite son petit fils. Averroës fut élevé pour le barreau, qu'il abandonna pour étudier les Mathematiques & la Medecine. Il se rendit celebre par sa liberalité, sa patience, son application infatigable à l'étude, & le grand nombre de volumes qu'il écrivit sur Aristote qui lui firent donner le nom de Commentateur. Il entremêle la Philosophie d'Aristote dans ce qu'il dit de la Medecine. Dans l'Anatomie il avoue, qu'il ne donne rien de nouveau, & en effet ce qu'il dit, est tout copié de Galien, & il paroît n'avoir jamais pratiqué beaucoup dans l'Anatomie. Faute d'avoir eu connoissance des Auteurs originaux, le celebre *Bayle* est tombé en diverses erreurs au sujet de cet Arabe.

Bayle refuté. Il nous dit, par exemple après Champerius, qu'Averroës étoit ennemi mortel d'Avicenne, & que c'est par cette raison qu'il

ne le nomme jamais. Or rien de plus faux. Averroës nomme ſouvent Avicenne en pluſieurs de ſes Ouvrages. Il a fait un commentaire ſur le Cantica de ce Medecin : loin d'y paroître ſon ennemi, il parle de ce traité comme d'une introduction excellente à la Medecine ; il déclare qu'il n'a travaillé à l'éclaircir que pour le rendre utile à tout le monde ; lors même qu'Avicenne poſe un principe qui paroît faux ; il explique en quel ſens on doit l'entendre, pour qu'il ſoit conforme à la verité. Voilà des preuves ſuffiſantes d'erreur dans Bayle. Il y a encore deux ou trois autres fautes du même genre, mais nous ne parlerons que de la derniere, qui regarde les theſes ou diſſertations écrites par Averroës contre Algazel, fondateur d'une ſecte appellée les Motazelas. * Dans cet Ouvrage qui contient pluſieurs ſpeculations ſur l'art ſelon les principes d'Ariſtote, l'Auteur explique l'unité de l'intellect, ce qui fait conclure à Bayle, qu'il étoit libertin, qu'il ſoutenoit la mortalité de l'ame, & qu'il nie les peines & les récompenſes de la vie future. Cependant Averroës dit poſitivement le contraire ; car dans la troiſiéme de ſes diſſertations, il affirme que l'ame n'eſt point materielle, & dans la quatriéme, il aſſure en propre termes, qu'*elle eſt immortelle*.

Il mourut l'an de l'Egire 505.

Le dernier Medecin Arabe, dont le Docteur Freind parle d'une maniere étenduë, eſt *Alſcharavius*, qu'il prouve être le même qu'Abulcaſis. Il ne peut avoir vêcu avant le milieu du douziéme ſiecle, puis qu'en traitant des playes, il décrit les fléches des Turcs, nation qui n'a fait aucune figure avant ce tems. Il eſt le reſtaurateur de la Chirurgie preſque éteinte de ſon tems. Il a joint beaucoup de lecture à beaucoup d'experience, & proteſte qu'il n'avance rien qu'il n'ait vû de ſes propres yeux. Il eſt recommandable pour avoir été le premier entre les Anciens, qui ait décrit les inſtrumens propres à chaque operation, & qui avertiſſe toujours s'il y a eu du danger dans quelques-unes, ce qui eſt d'une précaution non moins utile que les directions détaillées des autres ſur la maniere d'operer dans chaque cas particulier. Il paroît par ſon premier Livre qui roule ſur les cautéres, que l'uſage lui en étoit plus familier, qu'il ne l'avoit été aux Grecs mêmes. Il y rapporte cinquante maladies où les cauteres peuvent ſervir beaucoup, à quoi il ajoute que pour s'en ſervir, il faut ſavoir

D'*Alſcharavius*.

au juste, où sont situez les nerfs, les tendons, les atteres & les veines, temoin l'histoire d'un malade tué pour lui avoir brulé les tendons en lui cauterisant le col du pied. Au reste, il ne faut pas s'étonner, qu'il eût tant de connoissance des cautéres. Long-tems avant lui le cautére potentiel étoit pratiqué communément parmi les Arabes, jusqu'à en avoir reçu le nom de *Ustio Arabica*, comme nous l'aprenons de Dioscoride dans l'histoire, qu'il donne de la fiente de bouc, dont il se servoit pour faire l'aplication de ses cautéres. Dans son second Livre il traite au long des operations faites par incision, & en raporte jusqu'au nombre de quatre vingt dix-sept. Il fait mention dans un endroit d'une maladie extraordinaire s'il y en eût jamais. Il la vit dans une femme d'une maigreur extrême, & dont les veines paroissoient au travers de la peau. C'étoit une douleur qui couroit d'un endroit à l'autre. Il aperçut à la main de cette femme une petite enflure dans la veine. En une heure de tems cette tumeur remonta en glissant comme un ver, après quoi elle s'élança tout d'un coup dans le bras avec une promtitude inexprimable. Là elle sautoit d'un endroit à l'autre comme du vif argent, & lors qu'elle s'éloignoit d'une p rtie, la douleur y cessoit au même instant. Dans l'espace d'une autre heure cette enflure courut par tout le corps jusqu'à ce qu'elle vint se replacer à l'autre main. Il ne dit pas s'il ordonna quelque chose, seulement il conseille en pareil cas de faire une incision à la partie, & d'y apliquer ensuite un cautére, si l'enflure est visible & la douleur considerable. Il finit son second Livre par la description des differentes manieres de tirer du sang des veines. Il dit que celles du bras peuvent être ouvertes de deux manieres, la premiere en faisant une ponction avec un instrument fait en feuille de myrthe ou d'olivier; la seconde en coupant avec un couteau, qu'il appelle *Phlebotomus cultellaris*. C'est de ce dernier qu'il dit que se servoient les Medecins en vogue. Pour ouvrir la veine du front, il propose un autre instrument appellé *Fossorium*, qui ressemble à la flamme dont se servent nos Maréchaux, & il dit qu'on doit le faire entrer en le frapant avec quelque chose pour l'aider à penétrer les tuniques des vaisseaux. Voilà peut-être la premiere mention qui ait été faite des instrumens particuliers des Anciens pour saigner; car le

Des instrumens des Anciens pour la saignée.

μαχαίριον ὀξυβελὲς, le μαχαίρια ἀμφήκη, le μίλη d'Hippocrate, le σμίλη ou σμίλιον des Grecs que Galien explique par le μαχαίριον στηθοειδὲς d'Hippocrate ; enfin le *Scalper* ou *Scalpellus* de *Celse*, ne ſont que des couteaux à faire des inciſions, à diſſequer des corps, ou à couvrir des tumeurs. Il eſt donc certain que du tems d'Abulcaſis la flamme étoit en uſage, & ce qui rend vrai-ſemblable qu'on s'en ſervoit non ſeulement pour ouvrir la veine du front, mais auſſi pour celles du bras, c'eſt qu'il repete fréquemment le mot de *percuſſio*, en parlant de la ſaignée. Rhazes & Ali Abbas ſe ſont exprimez de la même maniere avant lui. Conſtantin l'Afriquain, qui les copie en mille endroits, n'uſe en traitant de la Phlebotomie que des mots *ferire* & *percutere*. Il ſemble auſſi que Juvenal veuille faire alluſion à la maniere de ſaigner au bras, puiſqu'il ſe ſert d'un terme, qui a la même ſignification que les précedens, *mediam pertundite venam*. Quoiqu'il en ſoit, le mot de Celſe, pour déſigner un inſtrument à ſaigner, eſt *Salpellus*, que les Auteurs de la baſſe-Latinité expriment generalement par *Phlebotomus*. On ne ſçait combien cet inſtrument s'aprochoit ou s'éloignoit de notre Lancette, qui eſt un mot que nous avons reçu des anciens Gaulois, & qui eſt formé de λαγκία, mot ancien de leur langue ſelon Diodore de Sicile. L'antiquité du mot *lanceola* dans ſa ſignification propre & naturelle, ne remonte pas au deſſus de Jules Capitolin, quoi qu'on ne puiſſe pas dire au juſte combien il y a qu'on lui fait ſignifier un inſtrument Chirurgique. Seulement il eſt ſûr qu'il étoit connu en cette ſignification du tems de Guillaume le Breton,* qui a écrit l'hiſtoire de Philippe Auguſte, dont il étoit Aumônier. Cet écrivain nous parle en effet de la *lanceola*, & la diſtingue même du *Phlebotomus* de la maniere ſuivante. *Lanceola dicitur ſubtile ferrum acutum, cum quo minutores aliqui pungendo venam aperiunt in minutione. Aliqui cum Phlebotomo venam percutiunt, unde & Phlebotomia dicitur minutio.* La Lancette eſt un fer mince & aigu, avec laquelle quelques-uns de ceux qui ſaignent ouvrent la veine par Ponction. Quelques autres frappent la veine avec le *Phlebotomus*, d'où le nom de *Phlebotomie* a été donné à la ſaignée. Abulcaſis finit par la *lithotomie*, qu'il traite avec beaucoup d'étendue & d'exactitude.

*Qui vivoit en 1220.

Histoire de la petite verole.

Tels ont été les differens caracteres des principaux Medecins Arabes. On ne sçauroit nier qu'ils n'aient ajouté quelque chose à ce qu'ils avoient apris des Grecs. Une autre chose qui leur est duë encore, c'est l'histoire de la petite verole, dont on ne peut trouver l'origine que dans leurs écrits, & qui naquir peut-être au commencement du septiéme siecle. Cette maladie si surprenante dans ses symptomes, si reguliere dans son cours, & si commune parmi les hommes, parut du tems d'Omar, successeur de Mahomet. Aparemment les Arabes l'avoient reçue originairement de quelques regions éloignées de l'Orient, car leurs anciens Auteurs n'en parlent point comme d'une maladie, dont on pût trouver l'origine en remontant un petit nombre d'années. Comme ces peuples étendirent les bornes de leur Empire & de leur Religion dans l'espace de moins de trente ans, ils porterent avec eux cette maladie, inconnue aux peuples, qu'ils avoient conquis, dans l'Egypte, en Syrie, dans la Palestine, en Perse, le long des côtes d'Afrique, dans Lycie, & dans la Cilicie; & enfin dans le siecle suivant, on la vit ravager les provinces maritimes de l'Afrique, d'où passant bientôt la Mediterranée, elle se jetta en Espagne. *Rhazes* est le premier qui ait écrit sur ce sujet avec un peu de clarté & d'exactitude. Le mal ayant été inconnu jusqu'alors; il lui a donné une cause naturelle & inconnue dans la Medecine, sçavoir une sorte de contagion originelle. Il la definit une espece de levain dans le sang, semblable à celui qui est dans le vin nouveau, lequel levain se fermente & se purifie ensuite, ou de bonne heure ou tard, en rejettant hors de soi les matieres peccantes par les orifices des glandes de la peau. Il suppose qu'il est communiqué de la mere à l'enfant dans la matrice, ce qui fait que personne n'échappe à cette maladie. Le tems où elle est plus Epidemique est le Printems & l'Automne, particulierement si l'Hyver a été chaud, ou l'Eté pluvieux. Les enfans & les adultes y sont plus sujets que les vieillards. Les personnes corpulentes, dont les chairs sont molasses, qui abondent en humeurs, qui ont fait souvent des excès de vin, ou qui mangent trop de lait, prennent l'infection plutôt que les autres, & elle a plus de violence & de malignité dans ceux qui sont secs & bilieux. Les Symptomes qui la precedent sont une fievre aiguë, un mal de tête violent, de grandes douleurs

douleurs dans le dos, qui en ſont un ſigne indubitable; la peau paroît ſeche, on eſt appeſanti, on a de la peine à reſpirer, les yeux deviennent rouges, le ſommeil eſt troublé par des ſonges effrayans, on baille, on s'étend, la tête bat, & on peut à peine la ſupporter; on a des maux de cœur continuels, avec des envies de vomir. Si les douleurs dans le dos ſont violentes, les maux de cœur inſupportables, qu'on ne puiſſe trouver de repos nulle-part, que tout le corps ſoit brulant, que la couleur du viſage ſoit haute & ardente, ce ſont autant de ſignes d'une verole très-maligne. Pluſieurs de ces ſymptomes ſont communs à la rougeole, que les Arabes regardoient comme une eſpece de petite verole, & qu Avicenne apelle avec aſſez de raiſon *Variola cholerica*. Si la chaleur qu'on ſent eſt plus forte, la difficulté de reſpirer & l'oppreſſion plus violente, & particulierement s'il ſurvient une toux, & une demangeaiſon des oreilles & du nez, il eſt apparent, que ce ſont des ſignes de cette derniere maladie. Selon le même Rhazes, ſi les puſtules ſortent aiſément, qu'elles meuriſſent bien, & que la fievre ceſſe, il n'y a point de danger. Si au contraire, après la ſortie la fievre continue encore, tout eſt à craindre. On peut juger que la maladie eſt favorable, lorſque la reſpiration du malade eſt aiſée, ſon pouls regulier, ſes ſens dans leur aſſiette naturelle, qu'il peut prendre la nourriture & dormir, que les puſtules contiennent une matiere blanche, ſont larges, ſeparées les unes des autres, en petit nombre, meuriſſant ſans beaucoup de fievre, ſans oppreſſion ni chaleur immoderée. Mais lorſque les puſtules ſont nombreuſes, ſerrées les unes contre les autres, ſe communiquant enſemble, de ſorte que pluſieurs n'en font qu'une grande : ſi le cercle, qu'elles occupent, eſt grand, qu'elles reſſemblent à de la graiſſe, qu'elles courent comme du feu volage, qu'elles s'élevent comme des porreaux ou des verrues, & qu'elles ne contiennent point de matiere, on doit conclurre que c'eſt une eſpece de la derniere malignité, particulierement ſi après la ſortie elles ne meuriſſent pas, que le malade n'en ſoit pas ſoulagé, & que la fievre augmente après la ſortie de l'humeur. Que ſi des puſtules nouvelles viennent à ſortir, lorſque les autres ſont près de s'en aller, c'eſt une marque d'une grande plenitude d'humeur. L'eſpece eſt bien meilleure, quand elle n'eſt pas ac-

compagnée de grandes rougeurs. Mais si elle est d'une extrême pâleur, elle n'a pour l'ordinaire que des suites funestes. Le tems de la sortie des pustules est encore un prognostic, auquel il faut faire attention. Si elles paroissent le premier jour de la maladie, c'est une marque d'une impetuosité excessive dans les humeurs; si elles ne sortent que le troisiéme jour, les humeurs sont plus temperées: enfin, si on ne les voit qu'aux jours de crise, la maladie est plus moderée encore, & les suites en seront moins fâcheuses. Il y a encore d'autres signes funestes, par exemple, une grande douleur à une partie qui devient verte, violette, rouge foncé, ou noir, ou si les pustules ne meurissent point, ou si la fievre continue, ou si elle est accompagnée de défaillances, de maux & de palpitations de cœur. Quant aux remedes, nous ne les raportons point, parce que destinez à un climat chaud comme la Perse, ils ne peuvent gueres être d'usage dans les nôtres.

Ce que les Arabes ont ajouté à la Medecine.

Outre l'obligation que la Medecine a aux Arabes d'avoir décrit la petite verole parfaitement, ils ont introduit les premiers des préparations Chymiques dans la Medecine. Il est vrai qu'ils n'ont point perfectionné l'Anatomie, & qu'Abulcasis seul d'entre eux a porté la Chirurgie jusqu'à un haut degré de perfection. Mais d'un autre côté ils ajouterent beaucoup à la Botanique, & à la matiere medicale, soit par l'introduction de l'espece Aromatique, qu'ils tiroient des pays Orientaux, soit par la découverte de diverses plantes nouvelles, & de plusieurs vertus des anciennes. Pour ce qui est de la Pharmacie, ils ont introduit l'usage des feuilles d'or & d'argent; ils ont trouvé le secret de tirer le sucre par coction, & d'en faire des syrops; ils ont inventé les pillules & les électuaires. Il est vrai que le naïf Guy-Patin s'est emporté contre eux au sujet de ces derniers remedes entre autres. Mais les Arabes ne sont point les seuls Auteurs ou partisans des remedes composez, & même Abulcasis, un d'entre eux, a déclaré que trop d'application à les faire, est une peine inutile & perdue. Galien a dans ses Ouvrages des remedes de cette espece. Hippocrate en a parlé & s'en est servi. Deux siecles après lui Mantias, disciple d'Herophile, & Heraclide de Tarente écrivirent des traitez sur les regles & sur la méthode de leur composition. Actuarius parle d'un antidote d'Hippocrate, composé de plusieurs drogues,

pour lequel les Atheniens lui firent present d'une couronne. Il ajoute même que c'est un excellent remede en bien des cas. Le Mithridat & la Theriaque d'Andromachus sont en vogue depuis plus de deux mille ans. On ne doit donc pas rejetter toute sorte de remedes composez, sous prétexte, qu'il est bien difficile de déterminer absolument quelles sont ses vertus, par la proportion des qualitez de chaque simple qui y entre. Il est constant, qu'il peut resulter d'un certain mélange une certaine proprieté, qu'on ne trouve dans aucun des ingrédiens qui y entrent. Quelques absurditez qu'on puisse commettre dans la composition des medicaments, la pratique en elle-même en est raisonnable, souvent elle devient necessaire, & la nature semble nous l'enseigner par ce qu'elle fait dans les eaux minerales. Pourquoi donc l'art aidé de la Chymie ne pourra-t-il à son imitation incorporer tellement plusieurs simples, qu'il en resulte un corps qui differe en même tems de chacun d'eux pris à part, & puisse produire d'autres effets? La differente combinaison des mêmes ingrédiens peut de plusieurs remedes en former un d'un gout agréable. Pourquoi ne pourroit-elle pas leur communiquer une nouvelle vertu, ainsi qu'un nouveau gout?

Encore une autre remarque sur la pratique des Arabes, c'est que leur maniere ordinaire de purger étoit moins violente que celle des Grecs. Outre qu'ils avoient inventé des medicamens doux, lorsqu'il leur arrivoit d'ordonner ceux des anciens, ils en diminuoient la dose de beaucoup. Ils ne tomboient point dans l'excès de saigner jusqu'à la Syncope, *ad deliquium*, comme les Grecs faisoient, & dans les cas qui demandoient une revulsion grande & subite, où c'étoit une methode judicieuse, & dans des cas où il n'y avoit aucune necessité d'en user de la sorte.

Purgation des Arabes plus douce que celle des Grecs.

Mais à propos de saigner, nous ne devons pas oublier cette dispute extravagante, qui commença avec le quinziéme siecle, sçavoir si dans la pleuresie on doit saigner du côté qu'est le mal, ou du côté opposé. Apparemment qu'ils suivoient alors l'opinion d'Archigenes & d'Aretæus, de sorte qu'on les appelloit déserteurs de la doctrine d'Hippocrate & de Galien, quoique ni l'un ni l'autre n'ait donné sur ce point de regle constante & immuable. Quoiqu'il en soit, l'Université de Salamanque pre-

Plaisante question de Medecine.

nant le parti des Arabes, fit un décret, que personne en cette occasion n'eût la hardiesse de saigner d'un autre bras, que de celui qui étoit opposé au mal, & sollicita un Edit de Charles-Quint, alléguant que la methode contraire n'entraineroit pas moins de suites pernicieuses, que l'heréfie de Luther. L'experience a fait voir depuis, que les Arabes n'avoient pas moins de raison pour appuyer leur methode, que leurs adversaires pour la combattre. Un de ces derniers * attaqué d'une violente pleuresie, & réduit à choisir ou de perdre la vie, ou de suivre la methode des Arabes, qu'il avoit tant décriée, prit le dernier parti & s'en trouva bien, quoi qu'au fond la difference de saigner d'un bras ou de l'autre soit une pure vetille.

* Curtius.

La Medecine, la Philosophie & la Litterature des Arabes penétrerent bientôt dans l'Europe avec leurs armes, & y reçurent les mêmes applaudissemens qu'on leur avoit donnez ailleurs, de sorte que dans le onziéme siecle la Physique & les Arts liberaux étoient designez ordinairement par le nom de *Sciences des Sarrazins.* Mais pour nous en tenir à la Medecine, long-tems avant les Croisades, & peut-être dès le milieu du septieme siecle, il y avoit en cette science des Professeurs Hebreux, Arabes & Latins, établis à Salerne, dont la réputation invita Charles-Magne à y fonder * un College. C'est-là que fleurissoit vers la fin du onziéme siecle Constantin l'Africain, natif de Carthage. Il avoit voyagé en Orient pendant une longue suite d'années, & s'étoit rendu habile dans les langues & dans les sciences des peuples qu'il avoit frequentez. Il revint ensuite à Carthage, d'où ses ennemis l'obligerent à s'enfuir dans la Pouille. Il y fut recommandé à Robert Guischard, Duc de cette Province, qui le fit son Secretaire. On lui donna le surnom de Rheginus. Enfin il se fit Moine du Mont Cassin, & dédia quelques Livres à Didier, Abbé de ce Monastere, qui devint Pape quelque tems après sous le nom de Victor troisiéme. Il traduisit plusieurs traitez, les uns d'Arabe en Latin, les autres du Syriaque & du Latin en Grec. Il dit, qu'il est le premier qui ait traité d'une maniere claire & distincte des maladies de l'estomach. On ne trouve rien de nouveau ni de considerable dans ses écrits.

* En l'an 802.

Histoire de l'Ecole de Salerne.

Environ au commencement du douziéme siecle, on compila le fameux Ouvrage intitulé, *Schola Salernitana*, auquel Arnaud de Ville-neuve fit ensuite l'honneur de le commenter.

Il fut réduit en corps par Jean de Milan, qui le dédia au nom de la Faculté à Robert Duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquerant. Cet Ouvrage contient les principaux préceptes qu'on doit obſerver pour la conſervation de ſa ſanté, & traite des ſix choſes non-naturelles. Il eſt composé en Vers Leonins par une civilité particuliere pour le Duc, parce que cette ſorte de poeſie faiſoit alors les délices des Normands. Ce fut par le même motif qu'ils ajouterent un chapitre entier ſur la fiſtule dont ce Prince étoit incommodé, depuis une bleſſure qu'il avoit reçue d'une fléche empoiſonnée. L'hiſtoire nous aprend à ce ſujet que les Medecins déclarerent la playe incurable, à moins que quelqu'un ne voulût bien la ſucer. Le Duc ne voulut point employer ce remede cruel, de peur de cauſer la mort de quiconque le lui donneroit. Mais Sibylle ſon épouſe profitant du ſommeil du Prince, lui rendit elle-même ce genereux office, ſans qu'il s'en aperçût. Illuſte par ſa vertu & par ſa beauté, elle meritoit ſans doute un meilleur ſort que celui de mourir du poiſon qu'elle avoit ſuccé. A l'imitation de l'Ecole de Salerne, les ſtatuts du College de Salerne ſont également extraordinaires & judicieux. Il a ſaint Matthieu pour Patron, & la deviſe de ſon ſçeau conſiſte en ces deux mots, *Civitas Hippocratica.* Il eſt compoſé de dix Docteurs ſeulement, qui ſe ſuccédent les uns aux autres, ſelon leur rang d'ancienneté. L'examen par où ils paſſent eſt fort ſevere, & roule principalement, ou ſur la Therapeutique de Galien, ou ſur le premier Chapitre du premier Livre d'Avicenne, ou enfin ſur les Aphoriſmes. Le Prétendant doit avoir vingt & un an, & être fourni de certificats, qui témoignent qu'il a étudié ſept ans en Medecine. Si c'eſt pour être reçu Chirurgien ſeulement, il faut que la perſonne ait étudié l'Anatomie pendant un an. Celui qu'on reçoit doit jurer d'être obéiſſant & fidelle à la Societé, de refuſer de l'argent des pauvres, & de ne partager en aucune maniere le gain des Apoticaires. On lui met enſuite un livre à la main, un anneau au doigt, une couronne de laurier ſur la tête, & on finit la ceremonie par un baiſer que chacun des Docteurs, qui la font, lui donnent. Il y a encore pluſieurs autres reglemens pour la pratique, particulierement celui, que les Apoticaires ſeront obligez de comp ſer leurs Medicamens ſelon les ordres du Medecin, & de ne les vendre qu'à un certain prix fixe.

C'eſt ainſi que de fort bonne heure on vit fleurir la fameuſe Ecole de Salerne, qui eut enſuite pluſieurs beaux privileges, & entre autres celui d'être la ſeule avec celle de Naples, qui pût donner des degrès & des licences pour pratiquer. Ce fut l'Empereur Frederic II. qui lui donna ces Privileges, environ l'an mil deux cents vingt-cinq. Ce Prince étoit tout enſemble un excellent juge, & un zelé protecteur des ſciences. Ce fut lui qui en ce tems-là favoriſa & encouragea le projet de traduire en Latin tous les Ouvrages des Arabes.

Egidius, Moine Benedictin & Medecin de Philippe Auguſte, à ce qu'on dit, écrivit en Vers hexametres Latins un traité de la vertu des medicamens, des urines, & du pouls. Telle fut la vogue de cet Ouvrage, qu'on le liſoit dans les Ecoles publiques, & que Gentilis, Ecrivain fameux de ces tems-là, l'orna d'un Commentaire.

Juifs étudient la Medecine.

Outre ces Medecins, les Juifs ſe diſtinguoient dans le monde par la profeſſion de la medecine, ſoit parmi leurs Tribus, ſoit parmi les Chretiens & les Maures. Environ l'an deux cents de Jeſus-Chriſt, ils avoient eu une eſpece d'Univerſité à Sora en Aſie. Dès les commencemens du Mahometiſme, pluſieurs d'entre eux avoient été employez par les Califes en qualité de Medecins. On peut même obſerver que c'eſt parmi eux une ſorte d'éducation Nationale, comme l'eſt une autre profeſſion, que nous appellerons des Pourvoyeurs. Car nous liſons dans l'Hiſtoire Bizantine qu'ils étoient ſouvent employez à pourvoir les armées Imperiales de toutes ſortes de munitions, de même qu'ils font aujourd'hui parmi pluſieurs Nations de l'Europe. On les avoit vûs pratiquer la medecine dans les Cours de Charlemagne & de Charles le Chauve. Mais ce ne fut rien au prix de la réputation où ils parvinrent vers la fin du dixiéme ſiecle. Etant preſque les ſeuls qui entendiſſent la Langue Arabe, ils étoient auſſi les principaux Medecins qu'il y eût alors en Europe, où il n'étoit pas poſſible d'avoir des verſions d'Hippocrate ni de Galien. Il y eut juſqu'à des Papes qui en retinrent à leur ſervice en cette qualité. Ils n'étoient pas moins conſiderez chez les Rois Maures d'Eſpagne. Leur Nation fut même incorporée en quelque maniere avec les Maures,* lorſque ces derniers s'emparerent de l'Eſpagne, & on leur aſſigna enſuite Cardoue & Grenade pour leur demeure.

* Environ l'an 714.

Comme la Medecine nous étoit venue des Arabes, c'est d'eux aussi que nous vint la Chymie long-tems après. *Roger Bacon* est celui qui l'introduisit en Angleterre. Il étoit d'une famille noble près d'Ilchester. * Il commença ses études à Oxford. Il étudia les Mathematiques & la Physique à Paris. De retour à Oxford il s'appliqua à la Philosophie & aux Langues, & le fruit de cette étude fut une Grammaire Latine, Grecque & Hebraïque. Il expliqua la nature des miroirs concaves spheriques, & démontra leur faculté de brûler les choses de loin. Son traité de perspective montre jusqu'où il porta la science de l'Optique, & les branches qui en dépendent. Il y parle de la reflexion & de la refraction de la lumiere. Il décrit la chambre obscure, & les differentes sortes de verres qui augmentent ou qui diminuent la grandeur de l'objet, & qui l'approchent ou qui l'éloignent de l'œil. On y voit entre autres choses, qu'il a connu parfaitement les Telescopes. Il faisoit de grosses dépenses en instrumens de Mathematiques. Il dit lui-même, que dans l'espace de vingt ans il avoit dépensé soit en instrumens, soit en livres, plus de deux mille livres sterling, ce qui étoit une somme prodigieuse de son tems. Il étoit presque le seul Astronome qu'il y eût alors. C'est lui qui présenta au Pape Clement IV. un plan de réformation du Calendrier, qui fut suivi à peu de choses près par Gregoire XIII. Son genie penetrant ne se borna pas à ces sortes d'études. Il approfondit les secrets de la Méchanique, par le secours de laquelle on dit qu'il fit un char volant, qu'il donnoit des mouvemens aux statues, & qu'il faisoit sortir des sons articulez d'une tête de bronze. On lui attribue aussi l'invention de la poudre à canon. En un mot, il n'ignoroit presque rien dans son tems, où peu de personne savoit quelque chose, où la cinquiéme Proposition d'Euclide étoit appellée le *Pont aux ânes*, où il regnoit en un mot une ignorance grossiere par toute l'Europe. Il a fait aussi de bonnes choses sur la Medecine. On trouve ensuite l'histoire des Chymistes, Guillaume de Saliceto, le premier qui ait prescrit des remedes Chymiques, & Arnaud de Ville-neuve. Ce dernier étoit de Milan, * si nous l'en croyons lui-même. Le desir d'apprendre lui fit passer vingt années à Paris, dix à Montpellier, & visiter les Universitez d'Italie. Il passa même en Espagne pour y apprendre sous les Medecins Arabes leur methode & leur Langue. Jacques II.

Eloge de Roger Bacon.

* Il étoit né l'an 1214 & mourut le 11. Juin en 1291.

* Il y a apparence qu'il étoit né vers le milieu du 12e siecle, & qu'il mourut en 1313.

Roi d'Arragon l'envoya vers le Pape Clement V. à Avignon au sujet de quelques demêlez sur son titre de Roi de Jerusalem. Ce fut pendant son séjour en Espagne, qu'il fit connoissance avec Raimond Lulle, qui le nomme souvent son Maître. Pour son malheur, il voulut se distinguer par la Théologie, comme il faisoit par la Medecine, par la Chymie, & par la connoissance des Langues. Il ne s'en tint pas à cette espece d'imprudence. Il osa encore étaler ses sentimens avec une liberté entiere, & ne craignit point de vaincre un Moine fameux dans une dispute où le Pape assistoit. Pour comble d'imprudence, il parla mal des Moines & de la Messe, tellement que la Faculté de Theologie de Paris condamna quinze propositions qu'il avoit avancées, l'une desquelles portoit, *que les œuvres de miséricorde & la pratique de la Medecine étoient plus agréables à Dieu, que le Sacrifice de l'Autel.* Enfin la crainte de tomber entre les mains de l'Inquisition, comme Pierre de Apono, lui fit prendre le parti de se retirer chez Frederic d'Arragon, Roi de Naples & de Sicile.

* Il naquit en 1258.

Pierre de Apono vient ensuite. * Il étoit né dans le territoire de Padouë à Apono, où sont ces bains chauds fameux dans l'Antiquité. Il étudia long-tems à Paris, où il prit ses dégrez, & écrivit son Conciliator. Il avoit la réputation d'être également versé dans la Physionomie, dans la Chymie, dans les Mathematiques, dans l'Astrologie, & dans l'art Talismanique. On dit que cette derniere raison le fit soupçonner de Magie par l'Inquisition, qui se saisit de sa personne. Heureusement sa mort prévint sa condamnation, de sorte qu'il ne fut brulé qu'en effigie.

Caractere singulier de Jean Gaddesden.

Le Docteur Freind raporte ensuite l'Histoire de Gilbert l'Anglois, & de Jean Gaddesden. Le caractere singulier de celui-ci merite qu'on s'étende sur ce qui le regarde. Habile à connoître jusqu'où l'homme pouvoit être trompé, il n'a jamais manqué de mettre à profit la credulité & les passions de ceux qui avoient affaire à lui. On le voit toujours appliqué à tendre des piéges aux gens délicats, aux Dames & aux personnes riches. Il alloit jusqu'à enseigner aux femmes des eaux pour leur teint, & des drogues pour teindre leurs cheveux. Ses égards pour les riches vont jusqu'à se faire une étude particuliere de leur trouver des remedes bien choisis & très-chers, dont il leur ordonne toujours le double de ce qu'il ordonne

ordonne pour les pauvres. *Experimentum meum si sit pro divite duplum, ossis cordis cervi.* Ce n'étoit pas assez pour lui de se distinguer dans la Medecine, s'il ne donnoit encore des preuves de sa profonde litterature, en donnant les étymologies de divers mots. Par exemple, il dit que *Peritonæum* est appellé ainsi, à cause qu'il est situé *juxta tonantem.... Hernia quasi rumpens enia*, c'est à-dire, *intestina ..... Phthisis* vient, dit-il, de *tussis*, & *chiragra*, de *chiros*, & de *gradior*. C'est bien autre chose sur le mot *Epilepsie*; il le derive de *Epi*, & de *lædo*. C'est pourquoi il observe qu'on l'appelloit aussi *hiera noson*, de *hiera*, qui signifie *sacra*, & de nôces, parce qu'elle nuit aux parties nobles, & les offense. C'est ainsi qu'à l'imitation de son maître Gilbert, il fait parade de son habileté dans la Philologie; mais c'est aussi avec un succès semblable. Il n'affecte pas moins de faire briller ses talens poëtiques, jusques là qu'il y a à peine une seule page de ses Livres qui ne soit ornée de ses vers, qui ont cette bonne qualité, qu'il faut être la mélancholie même pour les lire, sans en être réjoui. D'un genie turbulent & entreprenant, il falut qu'il se mêlât de faire des operations de Chirurgie, dont il s'applaudit extrêmement. Il se vanta aussi d'être grand Oculiste, & pour les infections dans les yeux, (c'est le terme dont il use) il déclare qu'il a inventé un remede, mais qui n'est propre que pour les riches, *experimentum meum, quod divitibus convenit.* Il nous avertit aussi, qu'il est grand Physionomiste, & son dessein étoit de composer un Traité de la Chiromancie, si Dieu lui conservoit la vie & la santé. Mais à notre grand regret, cet excellent Commentaire sur l'art de dire la bonne avanture est perdu. Il étoit aussi grand amateur de secrets, qu'il vendoit un prix exorbitant, temoin ce remede fait de trois grenouilles, dont il dit en propres termes qu'il avoit eu une somme considérable des Barbiers. *Pro quo habui bonam pecuniam à barbitonsoribus.* Aussi il n'est point de maladie pour laquelle il n'ait un secret exprès. Il dit avoir gueri vingt personnes hydropiques avec le *spica nardi*; mais c'est un remede, qu'il ne veut point qu'on donne sans en avoir été payé auparavant, *nec debet dari nisi accepto salario.* Plus le cas étoit compliqué & difficile, plus il faisoit paroître de plaisir à l'entreprendre. Quelqu'un étoit-il tourmenté de la pierre? il pouvoit la faire dissoudre. Un autre étoit-il cruellement affligé de la goûte? il pouvoit

attirer l'humeur au déhors, par le moyen d'un Cataplasme ou d'un onguent. Il pouvoit vaincre l'obstination du mal-caduc avec un colier. Il guérissoit la paralysie de la langue avec de l'eau de vie. Il descendoit jusqu'aux moindres choses. Si on avoit une dent pourrie, il la tiroit. Si on étoit couvert & rongé de vermine, il avoit un secret infaillible pour en délivrer. Il portoit la tendresse de cœur qu'il avoit pour les humains, jusqu'à s'abbaisser à couper les cors des pieds. Il guérissoit encore la colique par le moyen d'une ceinture faite de la peau d'un veau marin, pourvû que la Buccula en fût de baleine. Il avoit un emplâtre & un caustique, infaillibles pour les playes & pour les ruptures. Il guérissoit un cancer produit par une cause externe, avec de la *pareille rouge*. Il connoissoit sur tout le plaisir, qu'il y a de se mêler des femmes grosses. Il leur ordonne de la Rhubarbe rôtie, il s'insinue auprès d'elles, & sachant qu'il y a une espece de jargon particulier pour ces occasions, il badine d'une maniere hardie & libertine. Il paroît s'être appliqué en particulier à trouver des moyens d'aider la conception. Ceux qui voudront être informez des grands talens qu'il avoit dans cet art, prendront la peine de lire les sçavants Commentaires, & les divers secrets qu'il a publiez touchant la méthode abominable des irritatifs. Il étoit Chanoine & non pas Moine, comme quelques-uns ont crû. Il a été le premier Anglois que la Cour d'Angleterre ait employé en qualité de Medecin.

Environ sur la fin du quinziéme siécle *Hermolaüs Barbarus* essaye de perfectionner la Botanique, en corrigeant les fautes nombreuses des manuscrits de Dioscoride & de Pline; mais nous avons resolu de ne nous y point arrêter, afin de reserver de la place pour l'histoire de la Chirurgie. Elle commença à être cultivée avec succès dès que les savans Livres d'Abulcasis sur cette science eurent été portez en Italie, c'est-à-dire, ou du tems même de cet Arabe, ou peu après sa mort. Les premiers Chirurgiens ne firent que copier leur maître, ce qui les a fait nommer *Arabistæ*, comme furent Roger de Parme, ou de Salerne, Jamerius, Roland, Brunus qui vint après eux, * Theodoric qui publia les collections de Brunus sous son propre nom. Guillaume de Saliceto est un peu meilleur, & il a même assez l'air d'un Auteur original, particulie-

Etablissement de la Chirurgie.

* il écrivoit en 1262.

rement dans ce qu'il dit de la hernie charnue. Lanfranc vint ensuite, & fut suivi de Guido de Cauliaco, qui fut Medecin de Clement V. Nous lui avons obligation d'une histoire abregée de la Chirurgie de son siecle. Il nous apprend qu'elle étoit divisée en cinq sectes. La premiere suivoit Roger & Roland, & les quatre Maîtres qui appliquoient indifferemment des Cataplasmes sur toutes sortes de playes & d'abscès. La seconde suivit Brunus & Theodoric, qui dans les mêmes occasions ne se servoient que de vin. La troisiéme avoit pour chefs Guillaume de Salicero & Lanfranc, qui tenoient un milieu, & pansoient les playes avec des onguents, & des emplâtres doux & molets. La quatriéme secte étoit celle des Allemans qui suivoient les armées, & qui employoient sans distinction les charmes, les potions, l'huile & la laine. Enfin la cinquiéme étoit celle des femmes & des ignorans, qui, dans quelque maladie que ce fût, n'avoient jamais recours qu'aux Saints.

Le Docteur Freind termine l'histoire des Ecrivains de ce siecle & de cette classe par un nommé *Jean Ardern*, Chirurgien, qui a vécu avant dans le quatorziéme siecle, dont il raporte plusieurs choses. Cet endroit est suivi de l'histoire de ce que les Anglois appellent Sweating Sikcness, *Morbus Sudorificus*. Elle commença en premier lieu l'année quatorze cent quatre-vingt trois, dans l'armée de Henri VII. vers le tems qu'elle fit sa décente au port de Milford. De là elle se communiqua bien vîte jusqu'à Londres depuis le vingt-un du mois de Septembre jusqu'à la fin d Octobre. Elle revint visiter l'Angleterre jusqu'à cinq fois, & toujours dans l'Eté. La premiere fois qu'elle revint fut en quatorze cent quatre vingt cinq La seconde en quinze cents six. La troisiéme en quinze cents dix-sept, & alors elle emportoit le malade en trois heures de tems, de sorte qu'il perit beaucoup de Noblesse, & qu'il y eut pour le moins la moitié de la populace qui fut emportée dans un grand nombre de villes. La quatriéme fois qu'elle parut fut en quinze cents vingt-huit, & elle tuoit cette fois en six heures. Plusieurs Courtisans moururent, & Henri VIII. lui même fut en danger. En quinze cents vingt-neuf, & seulement alors, elle infecta les Pays-bas & l'Allemagne. Dans cette derniere sur tout, elle fit d'étranges ravages, détruisit bien du monde, & fut en particulier cause que la conference qui se tenoit à

Histoire de la Sueur Angloise.

Marpurgh entre Luther & Zuingle touchant la Sainte Cene fut interrompue.

La derniere fois qu'elle revint fut en quinze cens cinquante-un. Elle emporta alors jusqu'à cent vingt personnes en un jour dans Westminster. A Sheewsbury en particulier, où résidoit le sçavant Caïus, qui en a fait la description, elle parut d'une maniere terrible. Il l'appelle avec raison une fievre pestilencielle contagieuse, dont la durée étoit d'un jour naturel; & il ne regarde la sueur que comme un symptôme, ou une crise de cette fievre.

La maniere dont on étoit saisi étoit telle. D'abord elle attaquoit quelque partie particuliere, & étoit accompagnée de chaleurs internes & externes, d'inquiétude, de maux de tête, d'estomach & de cœur, quoi qu'il fût rare qu'on vomît, de délires, de défaillances, & d'assoupissemens extraordinaires & excessifs. Le Pouls étoit vîte & vehement, & la respiration courte & difficile. Les enfans, les pauvres, & les vieilles gens étoient beaucoup moins sujets à en être attaquez. Des autres, il y en avoit peu qui échapassent à ce mal, & la plupart moururent. Dans Shrewsbury entre autres, où la maladie dura sept mois, il perit près de mille personnes.

On n'évitoit pas même la maladie en voyageant en France, ou en Flandres. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les étrangers, qui se trouvoient en Angleterre, n'en étoient pas attaquez, & qu'au contraire les Anglois en quelque Pays qu'ils fussent, y étoient seuls sujets.

Personne n'étoit hors de danger avant les vingt-quatre heures. Le seul remede qu'on trouva fut de continuer la sueur. Il étoit necessaire de le faire pendant long-tems; car si on l'arrêtoit, il n'y avoit rien d'aussi dangereux, ni de plus fatal. Le seul remede étoit donc d'avoir patience, & de demeurer tranquille & chaudement, sans prendre l'air, de peur du froid. Si la nature n'étoit pas assez forte pour faire cela d'elle-même, il falloit l'assister par art, & tâcher d'exciter la sueur par le moyen d'habits, de couvertures, de remedes, de cordiaux, de vin, &c. La violence du mal étoit bien passée en quinze heures, mais il ne faloit compter sur rien avant les vingt-quatre.

Il étoit necessaire d'obliger quelques malades à suer une seconde fois, & quelques temperamens durs à émouvoir furent contraints de recommencer jusqu'à douze fois. Il y

avoit un grand danger à sortir du lit trop tôt, & ceux qui n'avoient pas sué assez, tomboient dans des fievres malignes. Il faloit ne point manger de viande tout le tems que duroit la maladie, & ne boire quoique ce fût les cinq premieres heures. A la séptiéme heure le mal s'augmentoit de beaucoup, & environ la neuviéme, le délire survenoit: mais il faloit absolument prendre garde de ne pas dormir. L'experience fit connoître que cette maladie étoit plutôt une surprise de la nature, qu'aucun mal veritablement rebelle aux medicamens, si l'on prenoit un grand soin des malades dès le commencement. Car lors qu'on apportoit au mal les remedes necessaires, & dans le tems qu'il faloit, il étoit rare qu'on en mourût.

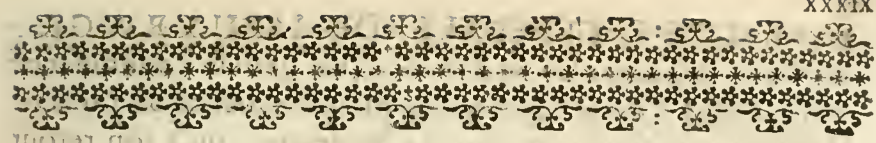
On devroit peut-être s'étendre de même sur l'histoire de la verole, que le Docteur Freind rapporte avec un détail sçavant. Mais il vaut mieux renvoyer à son Livre. Les choses obscenes qu'il rapporte ne sont point obscenes dans un traité de Medecine, parce qu'elles y sont necessaires, & elles le seroient ici. Ainsi nous passons à la vie de *Linacre*, par laquelle il finit son histoire. Il naquit à Cantorbery, * & fut élevé à Oxford, d'où il passa dans l'Italie, qui étoit fameuse par le rétablissement des belles Lettres. Il y fut reçu avec une extrême bonté par Laurent de Medicis, qui lui fit la grace de souffrir qu'il eut les mêmes maîtres que ses fils avoient. Linacre aimoit trop les sciences pour ne pas profiter de cette occasion. Aussi sous la conduite de Demetrius Chalcondyle & de Policien; il fit tant de progrès dans les Langues Grecques & Latines, que le Docteur Freind ne craint point d'en faire le premier homme de son tems. Il prétend que son stile Latin a été blâmé injustement par Erasme & par Cheke. Selon lui, quoique Linacre eût une connoissance parfaite de tous les écrits de Ciceron, il ne se proposa pour modele que le stile de ses épitres & de ses ouvrages de Philosophie, si ce n'est qu'il s'attacha encore à imiter l'élegance de Terence avec la clarté & la délicatesse de Celse, qui souvent conviennent mieux aux matieres Philosophiques, dont il avoit envie de traiter. Le Docteur Freind ne s'en tient pas à ces éloges. Charmé du stile pur & correct de Linacre, il veut que nous en jugions par nous mêmes, & copie pour cet effet la traduction que ce sçavant homme fit de la préface de Galien aux quatorze Livres de la

Vie de Linacre.

* En 14

méthode de traiter les maladies. Une grande connoissance de la langue Latine ne fut que le moindre merite de Linacre. Il se distingua tellement dans la Medecine, qu'à son retour dans sa Patrie, il fut chargé par Henri VII. de l'éducation & de la santé du Prince Artur. Il fut ensuite Medecin du Roi lui même, de Henri VIII. & de la Reine Marie. Le Docteur Caïus fait un portrait magnifique de ses mœurs, de sa politesse, de sa sincerité, de l'horreur qu'il avoit pour la lâcheté, de sa fidelité pour ses amis, de son ardeur à encourager les jeunes gens, qui avoient du merite, & de son zele pour l'avancement & pour l'honneur de sa profession. Linacre ne se contenta point d'avoir fondé trois lectures en Medecine à Oxford & à Cambridge. Considerant qu'il n'y avoit presque plus de Medecins que des Moines ignorans, ou des Empiriques fourbes, & que chaque Evêque dans son Diocese admettoit à son gré ceux qui se présentoient pour y pratiquer, il crut qu'il falloit mettre le droit d'approuver des Praticiens en de meilleures mains. Il conçut donc alors le projet d'un College de Medecine. Protegé par le Cardinal Wolsey, il obtint des Lettres Patentes, que le Roi confirma ensuite, pour établir une societé de Medecins à Londres. Ce College subsiste encore, & jouit du privilege d'admettre seul quelque personne que ce soit à pratiquer la Medecine, & de revoir les ordonnances des Medecins. Personne ne peut même exercer la Medecine en aucun endroit d'Angleterre hors de Londres, jusqu'à ce qu'il ait été examiné par le President, accompagné de trois Membres du College, & qu'il ait reçu d'eux des Lettres testimoniales, à moins qu'il ne soit gradué dans l'une des deux Universitez. On ne choisit personne pour Membre de cette Societé, qui ne soit Docteur d'Oxford ou de Cambridge, à moins qu'il ne soit Medecin du Roi, reconnu & entretenu comme tel aux dépens de la Nation. Le même College est chargé par d'autres actes de visiter les boutiques des Apoticaires, & d'examiner les medicamens, chose qui n'est pas moins à l'avantage des malades qu'à celui des Medecins. Linacre présida dans ce College les sept dernieres années de sa vie. Ceux qui voudront mieux connoître son histoire & ses ouvrages, n'ont qu'à consulter une Lettre Latine du sçavant Monsieur Maittaire au Docteur Freind, que ce dernier a inserée dans son supplément.

College des Medecins de Londres.



AVERTISSEMENT.

J'Ai écrit cette Histoire sans penser à la rendre publique ; je n'avois eu d'autre vûe en écrivant, que de remplir quelques heures de loisir, mais on m'a persuadé de revoir mon Ouvrage, & j'y ai fait quelques Additions. Le Lecteur peut facilement s'imaginer que j'ai été obligé de consulter plus de livres que je n'en avois d'abord consulté. J'ai rapporté à chaque matiere ce qu'on a écrit depuis la premiere ébauche de cette Histoire. Les feuilles qui traitent de l'Hernie inguinale étoient imprimées avant que jeusse lû la traduction de la Chirurgie du Sieur Garengeot ; *il est le premier qui a traité de cette Hernie ; mais lessentiel de ce qu'il a dit sur cette matiere avoit été expliqué il y a quatorze ans dans une Assemblée publique. Si mon travail peut être de quelque utilité à ceux qui sont versés dans la lecture des anciens Médecins, ou donner quelque goût pour ces Auteurs à ceux qui ne les connoissent pas, je croirai qu'il ne sera pas inutile. S'il arrive que j'aie vainement travaillé pour les autres, j'aurai du moins réussi à m'amuser moi-même.*

Monsieur de B. s'est donné la peine de traduire en François mon Ouvrage, durant le séjour qu'il a fait en Angleterre en 1726. J'ai revû la traduction pour la rendre plus exacte ; & un Medecin François s'est chargé du soin de l'Impression. Cette Histoire avoit besoin d'une nouvelle traduction, celle qui a été faite en Hollande, étant défigurée & pleine de fautes grossieres.

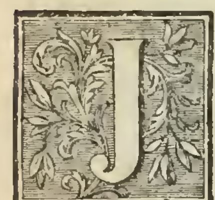
APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour Titre : *L'Hiſtoire de la Medecine depus Galien*, avec un autre Manuſcrit, dont le Titre eſt : *Traité de la Formation de la Pierre dans le corps humain, des ſuppreſſions d'urine & des Operations de la Taille.* A Paris ce 8. Août 1726. CASAMAJOR.



HISTOIRE
DE
LA MEDECINE
DEPUIS GALIEN.

REMARQUES CHRONOLOGIQUES SUR L'HISTOIRE DE M. LE CLERC.



'AI attendu avec beaucoup d'impatience la nouvelle édition de l'Hiſtoire de la Medecine de M. le Clerc ; parce que j'ai toûjours fait grand cas de cet Auteur : dans les trois parties de ſon Ouvrage l'on voit un jugement ſûr , ſoutenu d'un ſçavoir profond ; l'hiſtoire y eſt conduite juſqu'au tems de Gâlien. M. le Clerc ayant fouillé dans les Ouvrages de cet Ancien, & de tous les Ecrivains qui l'avoient précedé, eſt remonté à plus de ſix cens ans ; il a raſſemblé ſes Memoires non-ſeulement avec un travail infatigable, mais auſſi avec un diſcernement exquis. La Philoſophie, la Theorie, & la Pratique de tous les anciens Medecins eſt dévelopée avec tant de netteté & d'étendue, qu'à peine eſt-il une notion, une maladie, un remede, ou même un nom d'Auteur dans un eſpace de tems ſi conſiderable, dont il n'ait parlé exactement.

Dans cette édition il nous donne (en 56. pages,) un plan qu'il voudroit faire servir de continuation à son histoire jusqu'au milieu du seiziéme siécle; espace de 1200. ans, trop étendu sans doute pour être bien dévelopé dans un abregé si étroit; & encore M. le Clerc en a-t-il rempli la moitié, en rapportant tout l'obscur galimathias de Paracelse ce Fanatique, sans lettres & sans jugement; on a souhaité que je dise ce que je pense sur cette piece; je souhaiterois pouvoir en parler de même que du premier Ouvrage; mais elle me paroit non-seulement imparfaite & superficielle, elle est encore inexacte & fautive en plusieurs endroits. Je vais faire par déference quelques remarques sur cette partie de l'histoire de la Medecine: quoique j'aye assez de loisir à present, je ne pourrai pas beaucoup avoir recours aux Livres; * ainsi qu'on n'attende point de moi quelque chose de parfait, qu'on se contente de quelques observations telles que pourront me les fournir ou ma memoire ou une legere revûe de quelques Auteurs.

Monsieur le Clerc place Oribase Ætius Alexandre & Paul sans aucune distinction dans le quatriéme siécle. Il faut avouer que tous nos Historiens, même les meilleurs parlent d'une maniere très-confuse du tems dans lequel ces Auteurs ont vêcu; ils sont si négligens, que c'est assez pour eux s'ils approchent de cent ou deux cens ans de la veritable époque. Mais on peut aisément remarquer que si M. le Clerc les avoit lûs avec le même soin & la même attention qu'il a lû Hipocrate & Galien, il auroit beaucoup plus approché de la verité; les écrits mêmes de ces Auteurs lui auroient fourni des lumieres; je le prouverai en peu de paroles. Oribase, quoiqu'il ait écrit ses collections dans le tems de Julien vers l'an 360. a cependant vêcu jusqu'à la fin du quatriéme siécle, ce que lui-même & [a] Eunapius avec qui il avoit des liaisons, fait entendre clairement: Ætius aussi le cite souvent, mais non pas comme un homme qui a écrit immédiatement avant lui. Pour Ætius il est clair par ses propres livres qu'il n'a écrit qu'à la fin du cinquiéme siécle, ou au commencement du sixiéme; car il parle non-seulement de S. Cyrille Archevêque d'Alexan-

[a] *In Chrysantio.*

* M. Freind n'eut d'abord d'autre dessein que d'écrire une lettre à un de ses amis mais enfin engagé à écrire une longue histoire, il a approfondi parfaitement les matieres.

drie qui mourut en 444; mais encore de Pierre l'Archiatre qui étoit Medecin de Theodoric, & qui par conséquent doit avoir vêcu plus tard. Alexandre n'a paru qu'après, car il fait mention d'Ætius: il n'y a pas cependant une grande distance entr'eux; car outre qu'il loue Jacques Psychrestus [a] excellent & pieux Medecin qui fut premier Medecin de Leon de Thrace avant l'an 474. & que nous trouvons cité par Ætius. Agathias qui écrivit son histoire au commencement du Regne de Justin le jeune en 565. nous dit quelle belle figure faisoit à Rome Alexandre sous le regne de Justinien, il ajoûte un fort beau compliment qu'il lui fit & à ses quatre freres qui brilloient chacun dans leur état. Il est possible qu'Alexandre n'ait point écrit long-tems avant Agathias; car Alexandre lui-même nous apprend qu'il écrivit dans un âge extrémement avancé, lorsqu'il n'avoit plus la force de supporter les fatigues de la pratique. Observez que Vanderlinden ne sçait décider si c'est en 600. 413. ou 360. qu'il a fleuri; mais ce ne sont là que de petites méprises de Chronologie pour un Auteur qui peut faire Aretæus contemporain de Strabon & de S. Gregoire de Nazianze, & les placer tous sous le regne de César-Auguste.

a 5. 4. On parlera ailleurs de ce Jacques.

Paul a vêcu encore plus tard; car il fait mention d'Alexandre: & Abulpharage Ecrivain Arabe, qui nous a laissé l'histoire la plus dévelopée de ces tems, place Paul dans le regne d'Heraclius vers l'an 621. non comme Fabricius prétend [b] dans le regne de Constantin Pogonat vers l'an 680. [c] L'Auteur Arabe met Paul immédiatement devant le Chalifat d'Othman qui commença en 643. deux ans après la mort d'Heraclius; outre cela nous apprenons de Paul lui-même qu'il avoit étudié à [d] Alexandrie; c'étoit sans doute avant que cette Ville fût prise & pillée par Amrou en 640. Par là nous pouvons apprendre en passant, que l'école d'Alexandrie étoit encore en ce tems-là dans un grand éclat, ayant continué d'être la plus fameuse pour l'étude de la Medecine: ce que dit Abulpharage [e] de Jean le Grammairien homme très-sçavant, qui vivoit alors dans cette Ville fait voir quelle collection immense de livres avoit été faite par les Rois depuis que la Bibliotheque Ptolomeane avoit été brûlée dans le tems de César. Car quand Amrou eut reçû ordre du Chalife de faire périr tous les livres, il les fit distribuer par toute la ville chez tous

b Biblioth. Germ. vol. 12.

c 114.

d 4. 49.

e Ibid.

les Baigneurs, dont le nombre ſe montoit alors à quatre mille dans Alexandrie; & quoiqu'il s'en fît un prodigieux degât, comme on doit le ſuppoſer, il fallut ſix mois de tems pour les conſumer entierement. Ce petit détail fait voir combien l'on peut compter ſur l'exactitude [a] d'un des derniers Journaux qui fixe ainſi le tems de ces Medecins & de Dioclés.

a Biblioth. Litterar. n. 2. 4.

	A. C.
ORIBASE	350
ALEXANDRE	360
ÆTIUS	400
PAUL	420
DIOCLE'S DE CARISTE	500

La derniere bévûe ſur le tems de Dioclés eſt monſtrueuſe; car non-ſeulement ſa lettre à Antigonus touchant ſa ſanté eſt conſervée dans Paul même qui eſt ſuppoſé ici avoir vêcu 80. ans avant Dioclés; mais encore nous ſçavons que cet Auteur étoit, comme s'exprime Pline, le ſecond après Hipocrate & pour l'âge & pour la réputation, c'eſt-à-dire donc qu'il vivoit 300 ans au moins avant J. C. Ainſi dans ce ſeul article il n'y a déja qu'une petite erreur de 800 ans. Qu'on me permette d'obſerver que ſi cette lettre eſt bien de lui, elle ne peut avoir été écrite, comme le ſuppoſe Fabricius, à Antigonus Gonatas Roy de Macedoine qui a vêcu 240 ans avant J. C. car cela éloigneroit trop Dioclés d'Hipocrate: c'eſt pourquoi il eſt plus probable que cet Antigonus étoit plus vieux, & peut-être que c'étoit le ſucceſſeur d'Alexandre environ l'an 320 devant J. C. ou 130 après la naiſſance d'Hipocrate; & cet Antigonus répond fort bien au portrait qui y en eſt fait comme d'un vieux homme, auſſi avoit-il paſſé 80 ans quand il fut tué. Par ces raiſons le tems de Dioclés peut tomber dans le ſiecle qui a ſuivi préciſément Hipocrate, très-près de celui d'Ariſtote.

Au premier coup d'œil ce détail pourra paroître une pure vetille chronologique; mais je croi qu'après quelque reflexion on reconnoîtra que ſi le veritable tems de chaque Auteur n'eſt bien connu, tout détail hiſtorique ſur l'état de la Medecine ne peut qu'être très-défectueux; & il s'en faudra ſans doute beaucoup qu'on ne puiſſe connoître quels progrès elle a

fait; où en un mot quelles ont été ses révolutions en differens tems.

M. le Clerc ne donne pas plus de quatre pages à l'histoire de ces quatre Auteurs, & il pense nous en donner une assez bonne raison en disant qu'ils n'étoient que des Compilateurs. Les deux premiers & le dernier sur tour meritent ce titre, il est vrai; mais ont-ils composé de façon à n'avoir rien de neuf, ni rien qui leur soit propre? J'avoue que ce qu'on trouve dans ces Ecrivains est peu de chose, si on le compare avec la masse de leurs volumes, ce qu'ils ont dit se trouve dans Galien & dans quelques autres; cependant ils ne laissent pas de fournir certaines choses qui peuvent contribuer au progrès de l'Art. Pour ce qui est de la partie historique sur laquelle roule proprement cette discussion, assurément on peut tirer de ces Ecrivains beaucoup de matieres propres tout au moins à amuser notre curiosité, si elles ne peuvent nourrir notre jugement. L'état des Sciences comme celui des Empires presente une chose dont on est également frappé, je veux dire ses révolutions successives; & ce n'est point avec un plaisir vuide d'instruction qu'un lecteur attentif suit la décadence & les progrès des sciences par degrez, ou qu'il les contemple dans leur plus grand éclat; mais disons quelque chose de plus particulier de ces Auteurs.

ORIBASE.

ORIBASE & Ætius dont les Ouvrages forment de grands volumes, compilent il est vrai; mais c'est quantité de bons Auteurs tels que Galien. Oribase est plein d'une abondante varieté d'expressions d'où l'on tire cet avantage, que souvent un passage ou un Auteur en explique un autre; il faut lui rendre cette justice que c'est à lui à qui nous devons principalement l'intelligence de plusieurs passages de Galien, lesquels regardent l'Anatomie & la Medecine. Ætius écrit d'une maniere plus claire; il traite d'un plus grand nombre de maladies qu'Oribase n'a fait, ou dans son abregé, ou dans ses discours à Eunapius; il est plus circonstancié dans la description des symptomes, & dans la méthode qu'il donne pour la Cure. ORIBASE.

M. le Clerc dit que ces deux Auteurs fournissent tout ce

ORIBASE. qu'il y a d'eſſentiel dans la Theorie & dans la pratique, particulierement dans l'Anatomie & la Chirurgie. Mais je dois obſerver qu'Ætius dans ſon long Ouvrage ne parle de l'Anatomie, ni de l'uſage des parties, & tout ce qui eſt purement Chirurgie en ſon Ouvrage, eſt répandu çà & là avec beaucoup de confuſion, ce qu'il dit eſt très-imparfait en comparaiſon de ce qu'on trouve dans Paul ſur le même ſujet: raiſon pour laquelle je crois que *Fabricius ab Aquapendente* grand Maître en Chirurgie juge à propos de ſuivre preſque par tout l'autorité de ce dernier Ecrivain préferablement à celle d'Ætius. Oribaſe à la verité (dans deux gros Livres qui ſont les deux dernieres de ſes collections qui nous reſtent,) a décrit toutes les parties du corps humain connues alors; mais il n'a ajoûté que très-peu de choſe à ce que Galien a dit dans ſes Ouvrages Anatomiques; & c'eſt ſur ce Traité plûtôt que ſur aucun autre de ſes écrits, qu'il mérite le nom qu'on lui a donné, je veux dire le nom de Singe de Galien. On trouve en lui ſeulement une choſe qui a été omiſe par Galien, ou peut-être qui a été perdue avec quelques autres Ouvrages de ce grand homme. C'eſt la deſcription des glandes ſalivaires qui eſt telle.[a] » A chaque côté de la langue ſont couchez les orifices des » vaiſſeaux qui déchargent la ſalive, & dans leſquels on peut » porter une ſonde; ces vaiſſeaux prennent leur origine des » racines de la langue où les glandes ſont ſituées. Ils ſortent de » ces glandes de même que les artéres & conduiſent la liqueur » de la ſalive qui humecte la langue & toutes les parties voiſines.

[a] *Lib.* 24. 8.

Oribaſe eſt fort étendu dans ſes explications anatomiques, cependant dans ſes trois differens Ouvrages à peine nous donne-t-il quelque choſe qui ait du rapport à la Chirurgie, ou au moins qui concerne tant ſoit peu l'operation Manuelle; excepté qu'on ne veuille pas compter parmi ſes ouvrages deux petits Traitez qui ſont copiez d'Heracles & d'Heliodore: & même fuſſent-ils à lui, qu'ils contiennent peu de Chirurgie! Ætius étoit ſans doute [b] Praticien en fait de Chirurgie; il rend quelque raiſon preſque de chaque operation, il eſt plus étendu même que Celſe ſur les operations qui ſe font aux yeux; cependant il ne dit rien d'une des plus importantes parties de la Chirurgie, je veux dire des fractures & des laxations: partie ſur laquelle Celſe juge à propos de donner un Livre entier.

[b] 4. 3. 3. 4. 4. 39. *&c.*

Oribase & Ætius ont conservé plusieurs fragments de l'Antiquité; quelques-uns sont d'un prix considerable, & ne se trouvent nulle-part que chez eux. Parmi un grand nombre d'Auteurs, ne parlons que d'Archigenes & d'Herodote le chef de la Secte *Pneumatique* dont ils nous ont ramassé plusieurs choses, aussi-bien que de Posidonius & d'Antyllus; tous ces Auteurs sont d'un merite assez considerable, quoique M. le Clerc ne parle du second que fort legerement, & qu'il ne fasse pas seulement mention des deux derniers, quoique louez tous les deux par Galien, particulierement Posidonius. Antyllus, suivant Oribase [a], a écrit plusieurs Livres, où en differens endroits il traite de l'Art Gymnastique. Dans ces restes que nous ont conservé ces Auteurs, on voit quelques sortes d'exercices dont ni Galien ni aucun autre avant lui ne font mention: & entr'autres on y trouve le [b] *Cricilasia*, comme l'appellent par méprise les Traducteurs, au lieu de *Cricoëlasia*. [c] Comme cet exercice n'avoit pas été en usage pendant plusieurs siécles, *Mercurialis* lui-même qui est celui qui a fait les recherches les plus judicieuses sur ce sujet, ne prétend point l'expliquer; & je pense que quoiqu'on en trouve une description dans Oribase, on aura bien de la peine à s'en former une idée. Ætius nous a fourni quelques piéces du même Auteur, comme aussi de quelques autres anciens Ecrivains, particulierement de Soranus le Méthodiste & de Leonides *l'Episynthetique*; ce dernier fut très-habile en Chirurgie: ajoûtez à cela qu'on trouve dans ces deux Auteurs plusieurs remedes nouveaux, & qui n'avoient pas été décrits par leurs prédecesseurs.

ORIBASE.

a Collect. 6. 21.

b Ib. 26.

c 5. 8.

Oribase, ou de ce qu'il prend d'Apollonius, ou de ce qu'il nous donne de lui-même, parle très-amplement des bons effets de la saignée par voye [d] de scarification; chose très-peu connue aux Auteurs qui l'ont précedé: & il nous assure par sa propre experience, qu'elle est d'un grand usage dans la suppression des mois, dans les fluxions des yeux, dans le mal de tête, dans la courte haleine, quand même les malades seroient dans un âge très-avancé. Il nous rapporte ce qui lui arriva à lui-même, lorsque la peste affligea l'Asie, il en fut attaqué, le second jour il scarifia sa jambe, en tira deux livres de sang, ce qui le remit entierement; plusieurs personnes suivirent sa méthode, & s'en trouverent bien.

d Collect. 7. 20.

ORIBASE.

Il faut obſerver en paſſant que cette maniere de ſcarifier étoit differente de celle qu'on pratique par le moyen des ventouſes. Les Medecins Arabes ſemblent n'avoir connu que celle-ci: [a] & il eſt clair ou par ce paſſage ou par pluſieurs de Galien que les Anciens faiſoient de profondes inciſions dans la peau avec un canif; ils croyoient que la grande quantité de ſang qu'ils tiroient ainſi, étoit équivalente à la ſaignée qu'on fait en ouvrant la veine. Les Egyptiens ſe ſervent aujourd'hui même de cette méthode; Proſper Alpin en décrit amplement l'appareil [b]: ils font une forte ligature ſous le jarret, frottent la jambe, la mettent dans de l'eau tiede, la frappent avec des roſeaux pour la faire enfler & la ſcarifier enſuite: procedé different en tout des ventouzes; auſſi dans la cure des vertiges [c], Oribaſe lui-même parle de ces méthodes comme de deux operations toutes differentes.

a *Albucas lib.* 2.

b 3. 5.

c *Synopſ.* 8. 5.

Nous trouvons dans cet Auteur l'hiſtoire d'une maladie ſurprenante, & dont perſonne ne parle avant lui; c'eſt une eſpece de mélancolie ou de rage, qu'il appelle λυκανθρωπία ou λυκάνθρωπος, il en donne cette deſcription. Les perſonnes affligées de cette maladie ſortent la nuit de leurs maiſons, & imitent en tout les loups, ils errent parmi les ſepulchres juſqu'à la pointe du jour. [e] Vous pouvez les connoître à ces ſymptômes: ils ont la mine pâle, les yeux chargez, creux, ſecs, ils ne ſont point humectez de la liqueur qui forme les larmes; leur langue eſt ſéche & brûlante, la ſalive tarit, la ſoif eſt extrême, leurs jambes par les meurtriſſures qui s'y font dans les chûtes auſquelles ils ſont expoſez la nuit, ſe couvrent d'ulcéres incurables. [f] Ætius fait la même deſcription avec quelques petites variations; il appelle ſeulement cette maladie κυνανθρωπία, auſſi-bien que λυκανθρωπία; il obſerve que c'eſt au mois de Février [g] qu'elle domine: Ætius dit qu'il prend ce paſſage de

d 8. 10.

e Actuarius ajoûte qu'alore ils retournent chez eux, & reprennent leur bon ſens. *Method. Med.* 1. 16.

f Parmi les pierres & les épines *Actuar.* & par des morſures de chiens. *Æt.* 6. 11.

g Ceci ſemble la vraye maniere de lire, quoique Lambecius voulût lire φέροντα au lieu de φεβρουάριον, le mois qui amene cette maladie; mais c'eſt là certainement une conſtruction forcée, & qui n'eſt nullement Grecque; & quoiqu'il rapporte quelques hiſtoires extraordinaires que C. Peucer homme qui avoit beaucoup de foy pour la magie & qui en faiſoit négoce, rapporte des gens qu'il appelle Lycaones, qui ſe trouveut dans les parties du Nord en Europe & dans l'Aſie, leſquels ſont ſaiſis de cette maladie dans l'eſpace des douze jours qui ſuivent Noël, je ne penſe pas qu'au moins cela puiſſe renverſer l'autorité d'Ætius.

Marcellus

Marcellus Sidetes, Auteur qui a vêcu ſous Adrien & ſous M. Antonin, & qui a écrit quarante-deux Livres en Vers heroïques ſur les maladies, comme on le ſçait non-ſeulement de Suidas, mais encore par un ancien Epigramme [a] qui s'eſt conſervé juſqu'à preſent. Paul a donné la même relation de cette maladie mot pour mot, le titre du chapitre c'eſt περὶ λυκάονως ή, [b] & Lambecius ſemble [c] donner la veritable raiſon pour laquelle ce mot λυκάονως ſe trouve changé dans Suidas en celui de λυκάιε, c'eſt que dans ce mot l'abbréviation dont les manuſcrits ſont pleins, n'a pas été bien entendue. Mais je ne puis approuver ſa remarque ſur Ætius; les termes d'Ætius ſoit dans le manuſcrit, ſoit dans l'Ouvrage imprimé, ſont καὶ μέχρις ἡμέρας τὰ μνήματα μάλιστα διανοίγουσιν, ils ouvrent les Tombes. Gorrée a corrigé cet endroit, & veut qu'on liſe περὶ τὰ μνήματα διάγουσι, ils habitent ou vivent dans les Cimetieres; car Paul dit dans le même ſens περὶ τὰ μνήματα διατρίβουσι. Lambecius croit cette correction mauvaiſe, parce que les manuſcrits y ſont contraires; mais je crains que ce ne ſoit trop déferer aux Copiſtes: car le mot διάγουσι répond beaucoup mieux à la deſcription de cette maladie telle qu'elle eſt donnée par tous ces Ecrivains. La traduction d'Oribaſe l'exprime par *vagantur*; & Actuarius employe ces expreſſions *courent autour* des ſepulchres & des deſerts, ὧδε κἀκεῖσε περιϊέναι: expreſſions qu'il prend vraiſemblablement d'Oribaſe. Cela eſt fort different de *ouvrir* les Tombes; circonſtance qu'aucun de ces Auteurs ne nous donne à entendre en aucune façon. Je puis ajoûter comme une autre preuve de cette interprétation, que le Démoniaque dont parle la ſainte Ecriture, & qui étoit affligé d'une maladie approchante de celle-ci, eſt repreſenté comme [d] faiſant ſa demeure parmi des tombeaux; comme [e] habitant dans les Cimetieres, & ſe faiſant des playes lui-même avec des pierres. D'ailleurs le terme μάλιστα prouve la juſteſſe de la correction de Gorrée; car on ne ſçauroit former de ſens en liſant autrement: cependant [f] *Donat Hautemer* reçoit ou plûtôt confond les deux manieres de lire, & traduit ainſi le paſſage, *circa defunctorum monumenta plerumque verſantur, eaque maximè aperiunt.* Je n'aurois pas fait cette digreſſion critique, ſi je n'avois eu deſſein de donner par là une preuve des mépriſes groſſieres dans leſquelles tombent

ORIBASE.

a *Kuſter in Suidam.*

b 3. 16.

c *Biblioth. Cæſar. lib.* 6. 149.

d *S. Mark* 5. 3.

e *S. Luc.* 8. 27.

f *Method. Med. c.* 9.

ORIBASE. les hommes les plus sçavans lorsqu'ils prononcent sur des sujets qui ont du rapport à la Medecine, sans avoir quelque connoissance de cette Profession, & des differens Auteurs qui en ont écrit. Pour ce qui est de la maladie elle-même, je remarquerai seulement, que si l'on peut ajoûter foi aux voyageurs, elle a été assez commune dans quelques Pays tels que la Livonie, l'Irlande, &c. & nous lisons dans nos Medecins Modernes des descriptions de semblables cas. Un Auteur que nous ne faisons que de citer, c'est-à-dire *Donat*, dit qu'il en a
a 10. 25. vû lui-même deux exemples: l'histoire que [a] Forestus rapporte est très-remarquable, & s'accorde avec la description d'Oribase non-seulement par ce qui est rapporté *des ulcéres* des jambes, mais encore par la circonstance dont j'ai parlé, je veux dire *la frequentation des Cimetieres*. Le mot Grec employé pour exprimer cette maladie l'exprime très-bien; malgré cela Vanderlinden est un Ecrivain si peu attentif, qu'il en fait une expression synonime avec *la rage des loups* mêmes.

Vous voyez qu'il se trouve dans *Oribase*, quoique Compilateur, quelque chose de nouveau par rapport aux maladies, ou du moins quelque chose qu'on ne trouvera dans aucun des Auteurs qui ont été avant lui, & qui nous restent. Il étoit non seulement au rapport de tous les Auteurs homme d'un grand génie, mais il avoit encore une grande experience; car il avoit été prodigieusement employé: si on le lit avec attention, ce que je croi qu'ont fait rarement ceux qui ont prétendu en donner le caractere, on trouvera en lui les plus sûres regles de pratique pour plusieurs cas. Je vais donner seulement
b Syn. 8. 3. une preuve de cela, je prens l'Epilepsie; [b] il décrit la cure de l'épilepsie aiguë & de la chronique; il marque ce qu'il faut faire durant l'accès & après l'accès; quand l'accès est passé, il ordonne la saignée, & après quatre ou cinq jours lorsque le corps a pris des forces, il prescrit la *purgation*: trois jours après il ordonne les *Ventouzes* & la *scarification*. Il repete ces évacuations, & quelquefois il employe les *Sinapismes* à des distances convenables; il donne dans les intervalles une bonne nourriture, des remedes chauds comme le *Castor*, la *Menthe*, la *Rue*, & le *jus Cyrenaïque*. Je ne sçaurois dire s'il y a quelque raison de soupçonner qu'il ait pris cela de *Posidonius*, ou
c 6. 11. de ce qu'a dit [c] Ætius sur le même sujet; mais il est sûr que

la methode est bonne & conforme à une pratique fondée sur la raison. L'abregé de ce que Galien a dit sur le même sujet n'est pas à beaucoup près si plein ni si circonstancié ; & l'on peut remarquer que quoiqu'Oribase fasse mention de specifiques ; (car les Anciens en ont eu une aussi grande opinion que nous) & qu'il prescrive par exemple la racine de Pivoine en forme de *collier épileptique*, il est bien éloigné de se reposer sur cela uniquement ; il ne fait veritablement de fonds comme il le doit, que sur les évacuations. Je remarquerai même que Galien dans sa fameuse Epitre à Cecilianus, laquelle est le premier monument de cette espece dans l'Antiquité, ne donne pas une méthode si exacte pour la cure ; il a écrit a dessein sur ce sujet en particulier ; mais n'ayant pas de connoissance des particularitez de la maladie, il a été obligé de *supposer* chaque circonstance qui peut se presenter, aussi il donne à son écrit le titre de ὑποθήκη ; même dans cette lettre qui est écrite à Cecilianus, & qui n'est pas des plus courtes, il ne prescrit pas une méthode exacte pour la cure ; après avoir parlé legerement de la purgation, il propose deux ou trois Simples, la Squille, l'Absinthe, *&c.* comme de bons remedes dans cette maladie ; après cela il insiste principalement sur les regles de la diete qu'il décrit très-amplement. Qu'on ne se mette pas dans l'esprit sur ce que je viens de dire, que j'ai pour cela moins d'estime pour Galien, je reconnois qu'il a été un sçavant homme & un excellent Medecin, nullement inferieur sans doute à Oribase : mais je n'ai parlé ici qu'en Historien qui rapporte les faits tels qu'ils paroissent dans les Memoires qui nous restent des Anciens. ORIBASE.

Remarquez que cette méthode d'Oribase consiste à faire des évacuations & à donner des remedes corroborants. Quelques personnes peu judicieuses ont cru ces choses non-seulement contradictoires en apparence, elles les ont jugées encore entierement incompatibles ; mais c'est une erreur populaire de croire que quand un Medecin ordonne un de ces remedes, il doit naturellement penser à condamner l'autre ; l'experience nous apprendra que bien loin qu'il soit contradictoire d'employer en même-tems les deux especes de remedes, c'est au contraire la méthode la plus raisonnable & souvent la plus necessaire, non seulement dans cette maladie, & dans d'autres qui attaquent la tête, mais encore dans plusieurs sortes

ORIBASE. de fiévres. Un Medecin intelligent peut déduire cette verité de sa propre pratique ; & quiconque aura une idée claire de l'œconomie animale, sentira fort bien les raisons qui appuyent la méthode d'Oribase ; il comprendra aisément la necessité qu'il y a souvent d'évacuer, ou de faire *revulsion*, pour dissiper les obstructions qui peuvent s'être formées de la surabondance ou de la viscosité des humeurs : il verra fort bien en même tems combien il sera salutaire d'employer successivement ces remedes, afin que le sang soit mis en mouvement ; ou pour parler plus physiquement, afin que les fluides reprennent leur circulation naturelle, pour redonner aux solides leur premier ton.

Ce petit nombre d'exemples suffira pour montrer que même dans cet Auteur, (quoiqu'il ne soit proprement qu'un Compilateur) on y peut trouver quelques reflexions nouvelles & utiles dans la Medecine ; & que qui le lit dans cette vûe, y verra quelques passages de la même nature qu'il ne sçauroit rencontrer dans les plus anciens Ecrivains.

Quoiqu'Oribase passe pour être de Sardes, il nâquit à Pergame,[a] & fut élevé avec *Magnus* & *Ionicus* à l'école de Zenon de Chypre, qui, je croi, enseignoit alors à Sardes ; après cela il passa de Sardes à Alexandrie, où il devint un fameux Professeur.[b] Eunapius qui entendoit fort bien la Medecine, & qui est apparemment la même personne à qui les quatre Livres *de Euporistis*, *&c.* sont adressez, represente Oribase comme l'homme le plus sçavant de son tems, le plus habile en Medecine, & le plus aimable dans la conversation. Il le represente comme un homme aussi considerable par son crédit que par son grand sçavoir, il dit qu'il contribua beaucoup à élever Julien à l'Empire ; en reconnoissance cet Empereur le fit Questeur de Constantinople ;[c] il eut une une grande confiance en lui, comme cela paroît par une de ses lettres.[d] Sous l'Empereur suivant, Oribase par l'envie de ses ennemis tomba en disgrace, tout son bien fut confisqué, il fut banni, & livré aux mains des Barbares ; en peu de tems il s'attira si bien leur amour & leur respect par son courage & son sçavoir, que voiant les grandes cures qu'il faisoit au milieu d'eux, ils l'adorerent comme un Dieu. Enfin il fut rappellé par l'Empereur Romain ; il jouissoit d'une réputation & d'une fortune éclatante dans le tems qu'Eunapius écrivit cette histoire, c'est-à-dire, en-

a *Eunap. in Oribasio.*
b *Julian. Epist.* 47.
c *Suidas.*
d *Epist.* 17.

viron l'an quatre cent; car Eunapius étoit alors, comme on le verra, au rang des premiers Medecins, & il n'avoit que douze ans à la mort de Julien en 363. ORIBASE.

Oribaſe écrivit, à la priere de l'Empereur Julien, ſoixante & dix Livres de collections ſelon Photius, & ſelon Suidas ſoixante & douze, Ouvrage qu'il compila non-ſeulement de Galien, mais encore de tous les autres Medecins précedens; il y ajoûta tout ce qu'il avoit appris de ſa propre experience: il n'en reſte que les quinze premiers, & deux autres qui traitent d'Anatomie; ils ſont intitulez par le Traducteur Roſarius *le 24. & le 25. de la collection.* Il fit après cela un abregé de ce grand Ouvrage, & le réduiſit en neuf Livres pour l'uſage de ſon fils Euſtathius. Il a écrit outre cela quatre Livres ſur les Remedes & ſur les Maladies; cet Ouvrage eſt adreſſé à Eunapius ſon ami, comme je l'ai déja dit. Outre cela Phocius parle de deux autres piéces qui ſubſiſtoient encore dans ſon tems; l'une conſiſtoit en quatre, & l'autre en ſept Livres qui étoient purement un abregé des Ouvrages de Galien, & dédiez à Julien.[a] Paul fait mention de cet abregé; mais il eſt perdu de même que quelques autres Traitez dont parle Suidas. Il y a pluſieurs recettes d'Oribaſe citées par Ætius. Les Commentaires ſur les Aphoriſmes d'Hipocrate mis au jour par Guinther comme étant d'Oribaſe, ſont ſuppoſez. Il eſt ſurprenant que cet Editeur, qui étoit un homme de quelque ſçavoir, ait pû les attribuer à cet Auteur; car outre que l'Ouvrage eſt une bagatelle qui ne contient rien qui ſoit digne d'Oribaſe, l'Auteur quel qu'il ſoit, prend ſi peu de précaution dans ſa ſupercherie, qu'il fait écrire cette piéce par Oribaſe à la priere de Ptolomée Evergetes[b]; & bien loin d'être contemporains, il n'y a pas moins de ſix cens ans de diſtance entr'eux. C'eſt encore avec plus d'abſurdité qu'il recommande tantôt les ſaintes Ecritures, tantôt Terence & Virgile[c] comme des Livres qui peuvent être conſultez utilement en certains cas: & qu'il s'aviſe de citer cet émiſtiche d'Ovide[d]. *Timor addidit alas.* Tout cela prouve que ces Commentaires tels qu'ils ſont, ont été écrits en Latin & par un Chrétien.

a 2. 1.
b *Præfat.*
c 2. 39.
d 2. 35.

Barchuſen a donné il n'y a pas long-tems une ébauche de la Theorie de cet Auteur ſur les maladies; mais aſſurément il auroit pû s'en épargner la peine: car Oribaſe n'a pas

ORIBASE. ſur ce Chapitre une ſyllabe de plus que Galien ; il pouvoit donc ne dire rien ſur cet article par la même raiſon qu'il donne lorſqu'il fait mention d'Ætius qui certainement parle plus au long des cauſes des maladies, non-ſeulement dans tout ce qu'il a tiré de Galien, mais encore dans ce qu'il a ramaſſé de pluſieurs Auteurs dont Oribaſe n'a pas fait mention. J'ai quelquefois admiré le profond jugement de cet Ecrivain moderne qui a pû donner deux formes differentes à l'hiſtoire de la Medecine : il a écrit ce long Ouvrage en dialogues ingenieux & en diſſertations ſimples ; mais il ſe renferme dans la Theorie de chaque Medecin, comme s'il étoit moins important d'examiner leur pratique & dans la Medecine & dans la Chirurgie, & de la comparer avec la méthode de ceux qui ont vêcu devant ou après eux.

ÆTIUS.

ÆTIUS. J'AI déja dit quelque choſe d'Ætius, j'obſerverai que dans ſes Ouvrages de Chirurgie il y a pluſieurs choſes qui méritent d'être remarquées ; il fait mention de diverſes méthodes qui ſont même en aſſez grand nombre ; méthodes qu'il a vû pratiquer de ſon tems en certaines operations : il a écrit ce qu'il a pratiqué & experimenté lui-même ; il en parle non-
[a] 4. 1. 122. ſeulement au Chapitre de la [a] Caſtration, mais encore en beaucoup d'autres endroits. Il a ſur ce ſujet beaucoup de choſes qui ne ſont ni dans Celſe, ni dans Galien ; & il a au moins une fois plus de differentes méthodes qui peuvent être pratiquées dans ces cas, que l'on n'en trouvera dans ces deux Medecins. Il a même certaines choſes que Paul a omiſes. Une
[b] 3. 2. 30. ou deux preuves de cela : il rapporte très-exactement [b] d'*Aſclepiades* la maniere de guérir l'*Anaſarque* en faiſant au côté interieur de la jambe quatre doigts au-deſſus de la cheville du pied des inciſions de la profondeur de celles qu'on fait communément par la ſaignée. D'abord il ſort un peu de ſang ; enſuite ce n'eſt qu'un écoulement continuel d'eau ſans aucune inflammation, en ſorte que l'ouverture ne ſe peut refermer, que l'humeur ne ſoit tarie, & que l'enflure ne ſoit paſſée : & cet écoulement guérit la maladie ſans aucun remede inte-

rieur. *Leonides d'Alexandrie*, Auteur qui a vêcu ensuite, mais près de Galien, & dont on voit des restes principalement dans *Ætius*, dit de plus, que si les incisions aux jambes ne donnent pas un assez prompt écoulement, il faut en faire en d'autres parties du corps, aux cuisses, au bras, au *scrotum*, supposé qu'il soit enflé, & par ce moyen il s'évacuera une grande quantité de matiere aqueuse. *Archigenes* ajoûte que par ces *scarifications*, non-seulement l'enflure des cuisses & des jambes, mais encore celle du ventre s'affaissera. Il n'y a pas de doute que quand l'*Ascite* est suivie de l'*Anasarque*, cette méthode n'ait quelque succès, quoique dans une simple *Ascite* il puisse arriver qu'elle ne produise aucun effet. Hipocrate fait mention de cette operation, & elle a été faite depuis jusqu'à notre tems avec un grand succès. *Sylvius de le Boé* propose une autre maniere de faire la ponction; il s'en attribue l'invention, quoiqu'il soit clair qu'il a pris cette méthode dans *Avicenne*. Mais ce n'est pas ici la seule invention moderne dont on peut rencontrer la source dans les anciens Auteurs de Medecine. Quoiqu'il en soit, il est sensible pour ceux qui ont vû quelque chose en Chirurgie, qu'une lancette vaut mieux qu'aucune aiguille pour ouvrir une *Anasarque*. ÆTIUS.

On peut se convaincre par plusieurs passages de cet Auteur combien le *Cautere* actuel & le potentiel étoient alors en usage; il dit après *Archigenes*, que dans le cas de Paralysie, [a] il n'hésiteroit pas du tout de faire une eschare, & cela en plusieurs endroits; il ordonne qu'on en fasse une à la nuque du col, à l'endroit où commence la moële de l'épine; deux de chaque côté, trois ou quatre au haut de la tête, une au milieu, & les trois autres à l'entour. Il ajoûte que si les ulcéres continuent à couler un certain tems, il n'y a pas à douter d'une parfaite guérison. Il y a des personnes qui croyent que les cautéres sont une nouvelle invention qui n'a pas été connue des Anciens; mais quiconque examinera la description qu'en donne Ætius, se convaincra que les Anciens ont eu sur ce sujet des idées aussi claires que celles qu'on a à present; on en trouve plus d'une preuve dans Ætius. Il est plus détaillé sur cette operation, quand il vient à en faire l'application dans un Asthme inveteré, [b] lorsque tous les autres remedes ont été tentez en vain. Un cautére, dit-il, pourroit être appliqué de-

a 2. 2. 28.

b 2. 4. 68.

ÆTIUS. chaque côté près du milieu de la jointure de la clavicule ; mais en prenant des précautions pour ne pas toucher la Trachée-artére, deux autres pourroient être placez près des Carotides sous le menton, un de chaque côté, de maniere que le Caustique ne pénétrât pas plus loin que la peau ; il faudroit en appliquer deux autres sous les mammelles entre la troisiéme & la quatriéme côte, deux plus bas vers la cinquiéme ou sixiéme côte : on pourroit en porter un au milieu du *Thorax*, près du commencement du cartilage *Xiphoïde* au-dessus de l'orifice de l estomach & une autre de la même maniere à chaque côté entre la huitiéme & la neuviéme côte : de plus Ætius veut qu'on en fasse trois dans le dos, un au milieu, & les deux autres positivement dessous, de chaque côté des vertébres ; sous le col les cautéres doivent être assez larges, ni trop superficiels, ni trop profonds, & tous ces ulcéres doivent être entretenus pendant long-tems. Il conseille la même sorte d'operation dans un *Empyeme* & dans la Phtysie ; & il faut observer dans ces deux cas que l'escharre doit être faite circulairement, ce qui empêche plus long-tems l'ulcére de se fermer ; & c'est la maniere de faire les cautéres par le Caustique. Paul transcrit presque mot pour mot ce qui a été dit par rapport à l'Asthme, & prescrit la même méthode pour la cure de l'*Empyeme* ; ajoûtant seulement que pour le cautére actuel, on doit se servir de la racine d'*Aristoloche* avec de l'huile mise sur le feu. Touchant la même maladie il rapporte, après Leonides, la maniere de passer un fer chaud rouge à travers la *Pleure* pour emporter la matiere purulente du Thorax. Il fait mention aussi de la maniere commune de faire la *Paracentese* ; mais il observe que cette operation ou tue le malade, ou laisse une fistule incurable. *Albucasis* prend cela de *Paul* ; mais la premiere observation n'est pas toûjours vraye, & dans un cas si dangereux, qui ne se résoudroit à passer sur un inconvenient
a 4. 2. 24. tel que le dernier ? *Ætius* non-seulement en d'autres endroits,[a]
4. 2. 25. mais particulierement dans la cure de la Sciatique, [b] décrit les
b 3. 4. 3. differentes manieres d'appliquer le *Cautére Potentiel* dans les jambes & ailleurs, & dit comment l'ulcére doit être entretenu
c 6. 2. 3. fluent, en quoi il est suivi entierement par Paul. [c] Par ce que
73. 53. je dis là d'Ætius, il est clair, je pense, que les Anciens ont fort bien compris l'effet des cautéres, & generalement parlant la meilleure

meilleure maniére de les faire, qui est par les *Caustiques*, & on les trouvera aussi d'un grand usage, sur tout dans les maladies pour lesquelles il les recommande particulierement. Je remarquerai que les trois Chapitres touchant la *Paralysie*, *l'Empyeme* & la *Sciatique* sont pris d'Archigenes, & sont par consequent une preuve que l'ancienneté de cette operation remonte au moins aussi haut que le tems de Domitien. C. Aurelianus fait mention de ces deux manieres de cautériser dans le mal de tête & dans la Sciatique; mais il ne l'approuve pas du tout dans le premier cas, & cependant conformément à lui, Themison qui étoit plus ancien que Celse la conseille dans la Phtysie. Il est certain que cet usage du cautére étoit bien connu d'Hipocrate, & il est décrit en termes très-clairs par Celse qui le recommande, & sur tout l'actuel dans l'Hydropisie [a], l'Epilepsie [b], la Sciatique [c] & la Phtysie [d].

ÆTIUS.

[a] 3. 21.
[b] 3. 23.
[c] 4. 23.
[d] 3. 25.

Pour montrer la veritable idée qu'il avoit des avantages qui reviennent de l'évacuation produite par cette operation, il pose ce principe comme une regle constante dans tous ces cas, *que les ulcéres ne doivent point être gueris, qu'on doit les laisser fluer jusqu'à ce que l'humeur soit tarie, & la maladie guérie.* Ainsi Ætius dans la morsure d'un chien enragé conseille de tenir les ulcéres ouverts quarante ou soixante jours, & s'ils venoient à se fermer, il ordonne de les ouvrir de rechef; c'étoit là certainement la pratique des Anciens, équivalente sans doute à la nôtre; on a voulu mettre une difference entre les cautéres des Anciens & les cautéres des Modernes; mais cette difference n'est pas essentielle; on le peut voir par le détail abregé que j'ai donné là-dessus. Les Modernes ont poussé plus loin cette épreuve; ils ordonnent communément, (suivant l'avis de Rhazés) [c] que ces cautéres soient faits dans les parties les plus charnues du corps, ou plûtôt dans les interstices des muscles; au lieu que nous trouvons que les Anciens les faisoient faire quelquefois près d'un os, comme au *Sternum*, à la nuque du col, aux *Clavicules*, *&c.* parties dans lesquelles si l'on met quelque corps étranger pour les entretenir ouvertes, il s'ensuit que *le Perioste* sera pressé, ce qui causera de grandes douleurs; outre que dans de telles parties l'évacuation de laquelle dépend principalement la cure, ne peut jamais être aussi considerable. C'étoit là l'unique maniere parmi les Anciens de faire les cautéres; car les ouvertures avec la lancette sont une invention

[c] *De Cauteriis.*

ÆTIUS. beaucoup plus récente. Plusieurs préferent le cautére *Actuel* au *Potentiel*, parce que l'escharre se separe plus vîte ; mais comme le premier semble beaucoup plus rude, on lui substitue communément le dernier pour s'accommoder à l'humeur craintive du malade ; & pour cette raison il peut arriver qu'on fait le cautére plus profond. Cependant *Glandorp* qui a fort bien écrit sur ce sujet, dit qu'il croit la premiere sorte si bonne, qu'il aimeroit mieux qu'on fît six cautéres de cette maniere là, qu'un de l'autre ; il ne s'est jamais servi du cautére potentiel que deux fois.

Peut-être qu'il ne sera pas hors de propos de dire ici quelque chose de differentes sortes de cautéres appellez *Setons*, lesquels ont été décrits nettement par Lanfranc [a] il y a quatre cens ans, comme le remarque M. Bernard, & si l'on feuillette les Ecrivains qui précedent Lanfranc, on trouvera cette pratique beaucoup plus ancienne encore. *Roland* qui a vêcu dans le treiziéme siécle, fait non seulement mention de la chose, mais employe le mot même, [b] & décrit comment l'aiguille avec le fil doit être conduite. *Camanuzali* Medecin de *Baldach* ou Bagdet, qui a vêcu au plus tard avant que cette Ville fût prise par les Tartares en l'an 1258. a écrit sur les maladies des yeux, a ramassé tout ce que les Arabes, les Chaldéens, les Juifs & les Indiens ont dit sur ce sujet ; il fait mention deux fois du *Seton* dans la cure de la cataracte, [c] & dans ce qu'il appelle *Lunella* qui est un abcès entre la *cornée* & *l'uvée*. Je pense qu'*Albucasis* décrit nettement l'operation dans l'endroit où il traite du cautére qu'il faut faire à l'aisselle lorsque l'épaule est disloquée, & qu'il y a un trop grand flux d'humeurs ; il fait le cautére avec un instrument qui a deux ou trois branches très-petites & pointues qu'il fait glisser dans la peau jusqu'à ce que les pointes ressortent de l'autre côté. [d] Il se sert de la même méthode pour les tumeurs de la rate, [e] & conseille d'entretenir long-tems l'ulcére fluent. *François de Piémont*, qui étoit Medecin de Robert Roy de Sicile vers l'an 310. transcrit les expressions d'Albucasis, en parlant de la dislocation au même endroit. [f] Ce ne sont pas là les seules autoritez qui prouvent que le Seton étoit en usage dans les tems reculez ; mais le discours de *Rhazés* touchant les cautéres montre clairement que c'étoit une pratique très-usitée dans son tems. Il marque les dif-

a 3. 3. 18.
b 1. 34. 36.
c 6. 3.
d 1. 26.
e 1. 31.
f *Ægritud. junctur.* 3.

ferentes places où il doit être appliqué au col, entre les côtes, au ventre, &c. Il marque les maladies ausquelles il convient. Le Traducteur appelle cela *Sectorium*; & ces ulcéres doivent être tenus ouverts *cum tentis & petiis*, ce qui est une description très-claire du Seton. Pour le mal des yeux, des oreilles ou des dents, il conseille de placer le cautére dans le milieu, c'est-à-dire, dans la partie charnue de l'oreille, & d'entretenir autant qu'il est possible le flux de la matiere. Cette operation comme beaucoup d'autres choses, peut avoir été prise d'abord d'une pratique très-commune parmi les Bergers. *Columelle* qui a écrit dans le tems de *Claudius*, décrit cette operation amplement & avec élegance dans ces mots.[a] *Præsens etiam remedium cognovimus radiculæ quam pastores consiliginem vocant. Ea in Marsis montibus plurimo nascitur, omnique pecori maximè est salutaris. Læva manu effoditur ante solis ortum, sic enim lecta majorem vim creditur habere. Usus ejus traditur talis; æneâ subulâ, pars auriculæ latissima circumscribitur, ita ut manante sanguine tanquam O litteræ ductus appareat orbiculus. Hoc & intrinsecus, & ex superiore parte auriculæ cum factum est, media pars descripti orbiculi eâdem subulâ transuitur, & facto foramini prædicta radicula inseritur; quam cùm recens plaga comprehendit, ita continet ut elabi non possit: in eam deinde auriculam omnis vis morbi pestilensque virus elicitur, donec pars quæ subulâ circumscripta est demortua excidat, & minimæ partis jacturâ corpus conservatur.* Cette méthode est encore en vogue aujourd'hui parmi les gens de la Campagne, & ce que Columelle propose se pratique à present dans le cas de certaines pestes ou maladies épidémiques qui naissent parmi les vaches: & de même on trouve que ce remede a été pratiqué en forme de cautére sur le corps humain dans de semblables maladies par *J. Arculan* pour la premiere fois; ce Medecin vêcut dans le quinziéme siécle; plusieurs Medecins du siécle suivant profitant de son exemple, ont recommandé ce remede comme un des plus puissants préservatifs dans la peste.

ÆTIUS.

a *De re rusticâ.* 6.5.

Pour ce qui est du Seton en patticulier, on peut observer que du tems d'Albucasis, & quelques centaines d'années après, on le faisoit en forme de cautére. *Hollier* est le premier, ou du moins un des premiers qui l'a fait comme il est pratiqué aujourd'hui avec une aiguille non chauffée, ce qui doit faire voir

ÆTIUS. avec ſurpriſe que bien long-tems aprés Fabrice de Hildan le décrit comme une invention qui lui appartient. Peut-être encore que la maniere de faire le Seton par inciſion eſt beaucoup plus ancienne ; & il ſemble qu'il y ait quelque fondement à la remarque de Severin qui ſur le mot de *Sectorium* qui eſt dans la traduction de Rhazés, prétend qu'il n'étoit point fait par *uſtion;* il eſt clair auſſi que Rhazés diſtingue deux manieres de faire cette operation, l'une par *l'uſtion*, l'autre par *l'inciſion*, & quelquefois par les deux jointes enſemble. Et dans l'article où il ordonne que le Seton ſoit fait entre le nombril & la clavicule pour un aſthme, une Phtyſie, une Pleuréſie, &c. il ajoûte que le cautére doit être fait en la même place pour le même ſujet. Je dois obſerver là-deſſus, que quiconque lira ce court Chapitre de Rhazés, & conſiderera les maladies pour leſquelles ces ſortes de cautéres ſont faits, ſera convaincu d'abord que les Anciens ont connu le veritable uſage de cette operation auſſi-bien qu'aucun Moderne l'ait connu depuis. Qu'on me permette de finir ſur ce ſujet par une remarque que fait Severin ſur le paſſage de Rhazés. *Nota, hoc generale eſſe in omni loco* fontium *cauterizandum eſt, per quem fluxus humorum tranſire videtur ad membrum aliquod ſive deorſum, ſive ſurſum, ad intercipiendum fluxum.* Il s'imagine que l'expreſſion *Fonticulus* telle qu'elle eſt employée dans ce ſens, a pris de là ſon origine. L'obſervation eſt ingenieuſe & naturelle ; & comme cette expreſſion eſt certainement moderne, il peut fort bien être que c'eſt là l'occaſion par laquelle elle a été introduite.

Ætius eſt le premier qui d'aprês Leonides nous a dit quel-
a 4. 2. 85. que choſe des *Dragoneaux* [a] qui ſont une eſpece de vers quelquefois petits, quelquefois grands, qui ſe nourriſſent dans les jambes, & quelquefois dans les parties muſculaires du bras &
b 4. 59. des côtez dans les enfans, ſuivant ce qu'ajoute Paul [b]. Cette maladie attaque principalement les enfans, & ſe voit trés-ſouvent dans l'Ethiopie & dans les Indes. Galien ne l'a jamais
c Loc. affect. 6. 3. vûe, il a ſeulement oui dire qu'elle arrivoit en Arabie [c]; c'eſt pourquoi il ne prétend pas en donner la deſcription. Ces vers ſe remuent ſous la peau ſans cauſer aucune douleur: au bout d'un certain tems il ſe fait une ſuppuration vers l'endroit où eſt l'extrémité du ver, la peau s'ouvre, & la tête de l'animal

paroit. Il faut toûjours laisser le ver sortir entierement ou de lui-même, ou par le moyen d'un cordon ou par l'incision; car s'il vient à se rompre, & qu'il en reste quelque partie en arriere, elle cause de vives douleurs. Paul propose une autre maniere de tirer ce ver; il veut qu'on y attache un morceau de plomb dont le poids l'entraîne: mais d'autres disent que par cet expedient le ver seroit sujet à se rompre. Le ver est quelquefois extrémement long, il est de dix, quinze palmes. Albucasis dit qu'il en a vû un de vingt; & Rhazés rapporte qu'une personne eut quarante de ces vers dans le corps, & fut guéri. On peut trouver dans des Auteurs plus Modernes nombre d'endroits qui traitent du même sujet [a]. Comme cette maladie étoit fort commune à Medine, les Arabes l'ont appellée *Vena Medinensis*, & ils lui donnerent ce nom de veine, parce que d'abord ils douterent, comme avoit fait auparavant *Soranus*, si au lieu d'un animal vivant, ce n'étoit point plûtôt quelque substance concrete telle qu'un nerf: aussi Avicenne, opposé à Paul, ne met point cette maladie dans la catégorie des vers, mais dans celle des abcès; ils se trompoient certainement en cela. Leonides en propres termes appelle ce ver un *Animal*. Velschius pour étaler son érudition Arabique dont il est très-riche à la verité, a écrit sur ce sujet un Livre entier qui est une espece de Commentaire sur le Chapitre d'Avicenne qui en traite. Mais Avicenne n'ajoûte presque rien à la description qu'en donne Ætius; ainsi s'il falloit absolument à Velschius un Auteur Arabe pour Texte de son Commentaire, il auroit aussi-bien pû choisir Rhazés qui plusieurs années devant Avicenne a écrit de cette maladie d'une maniere aussi étendue. Cette maladie nommée *Vena Medinensis*, est supposée par plusieurs Auteurs, & même par M. le Clerc dans son supplément être la même chose qu'une autre maladie décrite par les Arabes, & appellée *affectio bovina*; maladie qui vient d'un petit ver qu'on trouve souvent dans les Vaches. Mais Ætius en distingue nettement deux sortes, une grande & une petite: & Albucasis a deux [b] Chapitres separez sur ces deux differentes maladies, & les descriptions sont differentes l'une de l'autre.

[a] *Cleric. de vermibus*, Kempfer, &c. *Philosophical. transact. n.* 225.

[b] 2. 91. 92.

Cette maladie est souvent suivie de fiévre pendant deux ou trois jours, & quelquefois il y survient de terribles symptomes

ÆTIUS. & des abcès qui demandent plusieurs mois pour être guéris. Elle est très-commune en Guinée, & sur tout parmi les Naturels du Pays; Kempfer [a] l'a trouvée de même à *Ormuz* sur le *Golfe Persique*; c'est pourquoi il l'appelle *Dracunculus Persarum*: cette maladie est aussi en *Tartarie*. Kempfer observe que cette maladie est plus commune dans les Pays les plus chauds, & particulierement dans l'été; & il attribue la production de ces vers à la *stagnation* des eaux de pluyes dont on a fait des amas dans ce Pays-là. Il est plus aisé, dit-il, d'être guéri de cette maladie dans le climat où elle est née; il a vû ce ver deux fois en vie, & il décrit amplement la maniere de le tirer; elle est la même que celle dont se servent nos Chirurgiens dans les Indes Occidentales auprès des Negres qui en sont attaquez.

a Fascicul. 524.

Ætius s'étend partout fort au long sur les *applications exterieures*, & il a fait là-dessus presque un Livre entier; [b] il s'étend sur tout sur les *emplâtres* en particulier, il ramasse non seulement tous ceux que Galien a décrit dans son Traité de la Composition des remedes; mais encore tout ce qu'il a pû trouver dans les Auteurs les plus modernes, Perses, Egyptiens, & Grecs. Il les arrange suivant leurs differentes vertus & les differens usages ausquels ils sont employez. Il est très-exact à expliquer les raisons pour lesquelles ils sont employez, & à décrire les formes de ceux qui sont destinez à dissoudre & faire suppurer les tumeurs. On trouvera qu'il parle fort sensément sur ce sujet.
» Quand quelque dureté se forme, & qu'il reste encore quelque
» sentiment dans la partie, il faut employer, dit-il, des remedes
» émollients qui soient en même-tems de legers discussifs, & il y
» en a plusieurs qui ont ces deux qualitez: car pour de violents
» discussifs qui évacuent sans ramollir, ils diminuent l'enflure
» il est vrai; mais ils laissent après un mal incurable: car les
» humeurs les moins grossieres étant exhalées, celles qui ont
» quelque chose de plus consistant & de plus terrestre restent
» en arriere & ne peuvent être dissipées par aucun Art; c'est
» pourquoi on doit faire des emplâtres qui contiennent un
» mêlange des deux qualitez. Il faut commencer d'abord par
» les émollients, continuer par les discussifs, & par degrez les
» mêler ensemble. Il faut faire aussi attention à la constitution
» du corps aussi-bien qu'à la nature de l'enflure. De cette ma-
» niere on peut parvenir à sçavoir se conduire efficacement,

b 4. 3.

quoique par cónjecture; en essayant deux ou trois jours l'ex- « ÆTIUS.
perience comme elle est décrite, on pourra discerner s'il «
convient de diminüer ou d'augmenter la force du remede. »
Ætius est encore plus dévelopé lorsqu'il parle de la diffe- «
rence qui est entre les *Discussifs* & les *Suppuratifs*. Ceux qui «
ont écrit des vertus des remedes composez, ont appellé «
quelques remedes *attractifs*, & d'autres *discussifs*; il y en «
a aussi qui tiennent de ces deux qualitez, lesquelles ont beau- «
coup d'affinité: car ceux qui attirent sont discussifs en mê- «
me-tems, & ceux qui sont discussifs attirent, & ils agissent en «
qualité de discussifs ou de suppuratifs avec plus d'efficace, à «
proportion qu'il y a dans le remede plus de l'un que de l'au- «
tre. C'est pourquoi quand on en forme l'emplâtre, il y faut «
mêler quelquefois de la poix, quelquefois de la cire, quel- «
quefois de l'huile ou de la résine, &c. matieres qui n'ont «
pas le plus de qualité ou attractive, ou discussive. «

Cependant lorsqu'Ætius vient au détail de ces emplâtres, il nous laisse dans l'embarras & dans l'incertitude à l'égard de leurs effets; souvent même il recommande fort le même emplâtre pour les deux vûes. Ce qu'il dit de quelques emplâtres discussifs est très extraordinaire, pour ne pas dire extravagant; il en appelle un [a] le très-merveilleux *Discussif* des abcès; c'est celui qu'il appelle *Helladicum*; [b] ils résolvent, dit-il, les abcès lorsqu'ils tournent en pus. Mais je croi pouvoir affirmer qu'il n'est pas dans la puissance d'aucun remede de produire un changement si miraculeux dans les abcès qui s'élevent sur une inflammation. Car comme il est certain que par remede on peut empêcher que certaines matieres ne s'amassent pour former une tumeur, il est certain aussi que lorsqu'une fois la tumeur est formée, aucun Art ne pourra la guérir qu'en donnant issue à la matiere; & comme ce sujet demande quelques éclaircissemens, je m'étendrai un peu davantage là-dessus, & au moins aussi loin que cet Auteur me conduira. On croiroit naturellement que la pratique des applications exterieures qui est si ancienne & qui a continué dans tous les siécles suivans, a été perfectionnée & fixée à une méthode exacte & assez parfaite. Il n'y a pas de maladies qui arrivent plus souvent que les tumeurs humorales; & cependant si nous lisons les Ecrivains qui ont traité de la Chirurgie, soit Anciens, soit Modernes,

a 14.
b *Ibid.*

ÆTIUS. quoiqu'ils ayent été très-prolixes en distinguant les tumeurs dans leurs propres especes nous trouverons que ce sujet a été traité avec tant de confusion qu'on ne sçaura à quoi se fixer ni touchant les indications, ni touchant les remedes. Pour revenir sur les deux méthodes generales dont on a fait mention, & qui concernent le traitement des tumeurs; ces voyes, je veux dire la discussion & la suppuration, sont distinctes & même contraires: si nous voulions nous conduire sur ce que nous lisons, nous serions souvent embarrassez de sçavoir quelle est celle des deux méthodes qu'il faut suivre; ou s'il nous arrivoit de trouver quelle est cette méthode, nous serions arrêtez sur les remedes qu'il faut employer pour la faire réussir. Un Auteur vante comme le plus excellent *Discussif* ce qu'un autre recommande comme le plus puissant *Suppuratif*; cependant si l'on suivoit les lumieres que l'Anatomie donne sur le veritable tissu des parties cutanées, rien ne seroit plus clair que la nature & la méchanique de ces operations. Pour donner donc une juste idée de la discussion, il faut supposer d'abord que les differens fluides qui font ces tumeurs, sont encore contenus dans leurs propres vaisseaux; mais une obstruction se formant dans les artéres capillaires, soit par quelque vice du sang, soit par quelque accident exterieur, les humeurs qui devroient circuler, viennent à croupir dans la partie affectée, & par une affluence continuelle distendent les vaisseaux, & les portent si loin au-delà de leur état naturel, qu'elles causent une enflure. Il suit donc de cette explication de la veritable cause d'une tumeur, qu'on peut connoître proprement quelles sont les vûes sensées qu'on se propose dans la discussion; il y en a deux: l'une que les pores soient assez ouverts pour que la matiere surabondante puisse être déchargée par la transpiration; l'autre, que les humeurs soient tellement attenuées, (& cela non-seulement par des remedes exterieurs, mais aussi par les interieurs,) qu'elles puissent reprendre leur cours naturel dans les vaisseaux capillaires; & l'on doit proceder dans ces deux vûes tout ensemble, elles contribueront chacune certainement à faire affaisser & évanouir la tumeur. Si l'on ne travailloit que dans la premiere vûe qui est d'ouvrir les pores, il arriveroit, comme le remarque fort bien Ætius, que la matiere la plus déliée se dissiperoit, & que le reste deviendroit plus

plus dur, fixeroit l'obstruction, & épaissiroit les membranes. ÆTIUS.
Il arrive par là si souvent, qu'après avoir employé de très-chauds discussifs, lesquels produisent une transpiration trop subite, il reste une dureté & un schirre incurable : de la même maniere que dans quelques fiévres, particulierement dans celles qui sont appellées lentes, le trop grand usage des Diaphorétiques, sans des évacuations convenables, rend le sang plus visqueux qu'il n'étoit auparavant, & plus sujet à croupir. Par cette méthode où il n'y a pas de sens, & qui est employée à rebours, non-seulement l'on ne guérit point le premier mal, mais encore l'on jette le principe de plusieurs maladies beaucoup plus difficiles à guérir. Si l'on examine ce sujet avec attention, on s'appercevra combien certains Auteurs d'institutions ont mal défini la Discussion, lorsqu'ils ont dit qu'elle n'est qu'une insensible évacuation ; & qu'ils n'ont fait nulle mention de l'attenuation des humeurs, laquelle est également necessaire. Pour faire donc une discussion utile, il faut, (& nous trouvons cela dans Ætius, & après lui dans Hildan) il faut prendre quelque partie d'ingrediens émollients qui serviront à moderer la force des autres qui causeroient une dissipation trop violente & trop précipitée à travers les pores cutanése. Dans la même vûe, certains Auteurs Praticiens recommandent beaucoup un mélange de remédes spiritueux & huileux, non-seulement pour dissiper l'enflure, mais encore pour adoucir la douleur. Notre experience nous apprend aussi combien dans ces cas l'huile de Terebenthine & toutes les huiles chimiques sont utiles ; elles ne sont autre chose que des esprits enfermez, & suivant le langage ordinaire, concentrez dans quelque substance oleagineuse, comme on peut le prouver par cette raréfaction si promte qu'y produit le feu, après des distillations réiterées ; ces huiles débarrassées des parties les plus visqueuses, sont converties en esprits & en reçoivent le nom.

Il est donc important d'attenuer en même-tems qu'on dissipe ; pour cet effet les applications dans lesquelles il y a un mêlange de Mercure, sont les plus utiles discussifs. Le remede composé principalement de Cinnabre est celui qui est le plus recommandé par Alexandre pour dissoudre les concrétions causées par le rhumatisme ou la goutte dans les jointures.

ÆTIUS. De même on ne manqueroit jamais de voir des effets pareils; si l'Opium ou le Camfre qui sont peut-être les deux substances les plus attenuantes que nous ayons, entroient davantage dans nos compositions pour les discussifs ; d'un autre côté il faut prendre garde en voulant attenuer, de ne se pas servir de choses qui bouchent ou obstruent les passages cutanées. Les huiles qui sont très-glûtineuses sont de cette espece : c'est pour-
a Lib. 14. quoi Ætius, au sujet de l'application de l'emplâtre Persique [a] qu'il décrit & recommande extrémement, a grand soin d'observer qu'il ne faut pas verser d'huile sur la partie. Galien dit expressément que les huiles bouchent les pores, & en consequence il conseille l'onction après le bain, afin qu'on
b Lib. 1. ne transpire pas trop; & l'huile de Mastic [b] est un remede qu'il estime beaucoup contre les grandes sueurs, parce qu'il obstrue les pores. Sur le même principe C. Aurelianus s'oppose à l'application de l'huile de Roses dans un accès de phrenesie; c'étoit plûtôt apparemment pour la même raison que les Athlétes parmi les Anciens avoient accoûtumé de s'oindre tout le corps d'huile, que pour la raison qu'on en donne communément, sçavoir qu'il étoit plus difficile de tenir prise bien ferme : la transpiration étant arrêtée, il y avoit une plus grande abondance de sang & d'esprits pour les muscles, ce qui donnoit à ces Athlétes plus de force & plus de vigueur durant ces exercices. Pour cette raison peut-être on attribue communément à Herodicus l'invention de l'onction, lui qui a été le premier qui a prescrit des remedes pour les Athlétes. Hippocrate & Galien défendent l'usage des huiles & des graisses dans les playes récentes & dans les ulcéres, par cette raison qu'elles retiennent au-dedans la matiere qui devroit sortir, ce qui occasionne souvent des chairs fongeuses. Aussi Fabrice de Hildan dans la composition de son onguent Egyptiac si fort loué par lui-même & par d'autres pour la cure des gangrénes, quoiqu'il ne soit plus si fort en vogue à present, n'y fait entrer ni huile ni graisse; & ce n'est pas hors de propos qu'il recommande dans cette même vûe qu'on prenne garde que la farine de féves & de lentilles avec laquelle il le fait ne soit point trop bouillie, de peur qu'elle ne contracte de la viscosité & n'occasionne un arrêt de la transpiration. La raison en est claire à quiconque entend l'anatomie de ces parties; car les feuilles de l'Epiderme sont

rangées l'une dessus l'autre de maniere qu'elles sont souvent attachées & collées ensemble par une substance aussi tenue que celle de la transpiration elle-même; ainsi dans les inflammations & les foulures les huiles glutineuses sont certainement préjudiciables, & au lieu de dissiper l'enflure, elles la tournent en pus; & si elle est près d'un os, il y a grand risque qu'il n'en soit carié. Les mêmes observations ont été faites au sujet des suppuratifs violents employez d'abord dans le Panarice quand la tumeur est profonde & près d'un os: & dans ce même cas vous trouverez qu'Ætius indique une toute autre pratique. Nos Chirurgiens fort sensément font l'incision le long de la tumeur sur un côté du tendon, ce qui épargne de grandes douleurs au malade, & le tire de danger. La cire est mise au nombre des suppuratifs par Celse, & il n'y a pas de doute qu'elle ne soit de ce genre: cependant combien peu est-elle employée aujourd'hui dans les applications discussives? Les gommes & les résines, quoiqu'elles soient de substance complexe, & qu'elles ayent un mêlange de parties pénétrantes, cependant elles contiennent quelque chose de trop glutineux, comme Ætius lui-même le reconnoît; elles semblent plus propres à fermer les pores qu'à les nettoyer: c'est pourquoi Fallope qui a mieux sçû que bien des Ecrivains, distinguer les discussifs des suppuratifs, croit que les gommes ne conviennent pas pour dissiper. Hildan donne plusieurs preuves des mauvais effets de l'emplâtre stictique de Paracelse, lequel étoit si fort vanté dans son tems pour la cure des playes: & il attribue ces mauvais effets à la grande quantité de gomme qui y entre, & qui augmente, dit-il, l'affluence des humeurs à la partie à laquelle il est appliqué. Ainsi dans les phlegmons les emplâtres gommeux appliquez trop tôt augmentent l'enflure & la douleur: car quand on raréfie & qu'on attire les humeurs, & qu'en même-tems on bouche les pores, de sorte qu'on empêche une libre dissipation, on est si éloigné d'avancer la discussion, que l'on met la nature dans un travail entierement different qui est celui de la suppuration. Et si l'on examine la composition des emplâtres & des onguents discussifs qui sont à present en vogue, je crains que la plûpart ne méritent cette censure; la pratique des Anciens étoit sans doute plus simple & plus uniforme. Hippocrate a certainement bien entendu la Chirurgie; cepen- ÆTIUS.

ÆTIUS. dant on ne lit rien d'aucun emplârre dans ses Ouvrages, il employe seulement quelquefois le Cerat, & cela fort rarement. Les onguents dont il fait mention n'avoient rien d'approchant de ce à quoi nous donnons ce nom à present, mais étoient ou de simples huiles, ou des infusions d'herbes faites dans de l'huile ; nous trouvons que sa pratique pour dissiper rouloit toute entiere sur des fomentations, méthode qu'il a crû peut-être plus propre à extraire la vertu des plantes & à la faire passer dans les vaisseaux où est la tumeur. Dans le tems de Celse on avoit travaillé davantage sur la matiere Medicinale ; & comme le principal mérite de cet Auteur consiste dans la partie chirurgique de ses écrits, l'on voit aussi que les applications exterieures font le gros de son Livre : cependant si nous examinons les émollients qu'il décrit pour faire la discussion, nous trouverons qu'il y entre une moindre proportion d'huile, de graisse ou de cire que dans nos recettes modernes. La composition des remedes étoit encore poussée plus loin dans le tems d'Andromache, & plus perfectionnée dans celui de Galien, & même après l'on fit beaucoup d'additions à cette partie de la Pharmacie, comme on peut l'apprendre d'Ætius. Cependant quoique les ingrediens eussent été fort multipliez, ils n'étoient pas contradictoires ; car ou il n'y avoit aucune des substances grasses mêlées avec les discussifs, (comme on peut le remarquer dans plusieurs qui sont décrits au cinquiéme Chapitre, lesquels étoient principalement des Cerats, & conseillez pour la cure des écrouelles par Leonides qui est un fort bon Juge :) ou si on y en mettoit, pour la forme, on les corrigeoit par une plus grande portion d'ingrediens chauds. On verra après avoir examiné cela, que ces regles n'ont pas été si bien observées dans les âges suivans, particulierement dans la composition des onguents. Peut-être que ce que Zwelfer remarque sur l'onguent d'Agrippa, sera appliqué avec justice à la plûpart des autres dont on se sert pour dissiper ; les sucs, dit-il, ou les racines bouillies réussiront mieux sans cire ni huile. C'est pourquoi dans bien des cas où l'on employe à present des onguents discussifs ou fortifiants, Hippocrate ne se servoit que de fomentations d'herbes infusées dans de l'eau. Vous trouverez la même simplicité dans l'emplâtre de [a] Nechepso dont Ætius fait mention : ce n'est que les feuilles de Cyprès broyées &

[a] Lib. 9.

trempées dans du vin nouveau de la ſeconde cuvée ; il le recommande comme un admirable diſcuſſif dans les écrouelles, & il aſſure qu'il les guérira en ſept jours. Il dit qu'il y a une telle proprieté dans ce remede, qu'il en fait une eſpece de ſpecifique pour ce cas ; & il ajoûte que ſi on veut y changer ou y mêler quelque choſe, on fera plûtôt du mal que du bien. Certainement dans toutes les compoſitions diſcuſſives le mélange des matieres glutineuſes ſemble contribuer moins à leur efficacité qu'à leur conſiſtence. Ceci peut être dit particulierement des onguens & emplâtres Mercuriels qui répondroient mieux au but qu'on ſe propoſe de diſſiper, ſi le Mercure étoit mêlé ſeulement avec un peu de lard, comme le mêloit Fallope, ou avec de la Therebentine ; au lieu que ſuivant la méthode commune il eſt enterré ſans raiſon dans un amas de matieres glutineuſes ou mucilagineuſes, qui en bouchant les pores, ne ſervent qu'à empêcher que le Mercure n'opere, & l'éteignent, à proprement parler. A l'égard de l'uſage des emplâtres pour diſſiper, Galien en déſapprouve la forme même qui eſt trop dure & ne lui permet pas de plier : c'eſt pourquoi dans les phlegmons qui ont beſoin de diſcuſſion, il ne conſeille que des linimens, comme moins capables d'obſtruer les pores. Les emplâtres *ex ſuccis*, décrits par Ætius ſont d'une conſiſtence convenable, lorſque les ſucs des plantes ſont bouillis dans de l'huile ſeulement. Cependant dans les enflures appellées οἰδήματα, les emplâtres ſont convenables & peuvent être regardez en quelque ſens comme une ſorte de bandage ou de compreſſe qui repouſſe les humeurs dans leurs canaux & leur rend leur cours accoûtumé.

Ætius.

Par là nous voyons les meilleures méthodes pour la diſcuſſion que nous indiquent & la nature & ſes meilleurs Interpretes ; & ſur tout ce qui vient d'être dit à ce ſujet, on pourra aiſément, je penſe, ſe former une juſte idée de la ſuppuration : pour la produire il faut boucher ſi fort les pores, qu'il ne puiſſe paſſer d'air à travers la peau, & qu'en même-tems les humeurs ſoient tellement rarefiées & attirées, que par la grande diſtenſion qu'elles cauſent, elles crevent le tiſſu des vaiſſeaux & paroiſſent enſuite en forme de pus, lorſqu'elles ſont extravaſées & parvenues à digeſtion. Il arrive de là que lorſqu'on ouvre une tumeur trop tôt, la matiere étant encore

ÆTIUS. crue, on l'empêche de meurir. C'est pourquoi tous ces remedes qui ont été regardez comme de mauvais discussifs, sont les meilleurs suppuratifs; Galien dit conformément à cela, qu'ils doivent essentiellement être composez de parties grossieres; & Celse croit que le *Tetrapharmacum* qui est composé de poix, de graisse, de résine & de cire, est le plus efficace de tous les suppuratifs; ainsi dans les playes la matiere est enfin amenée à digestion par l'application des remedes emplastiques; & comme on a observé à l'égard de la discussion, qu'on ne doit y employer aucune matiere bien visqueuse, de même pour la suppuration on ne doit mêler dans les remedes aucune chose qui soit trop discussive ou détersive, par la raison que donne Hollier, qu'on ouvre les pores qui devroient être tenus fermez. Et il n'y a eu que trop de malheureux exemples qui nous montrent que lorsque l'intention étoit de faire suppurer, on employoit des remedes vraiment discussifs; car lorsque la matiere tend d'elle-même à la suppuration, tout ce qu'on fait pour la discussion, la révulsion ou l'évacuation, ne sert qu'à la détourner de son issue naturelle, & ainsi ne fait que prolonger la cure, & quelquefois la fait manquer entierement. Il est clair au contraire que lorsque l'on travaille à la discussion, il faut en même-tems se servir de tous les remedes interieurs pour vuider les vaisseaux & dissiper les obstructions qui s'y sont formées, comme Ætius l'inculque à toute occasion; car autrement au lieu d'obtenir la discussion, on poussera la matiere à la suppuration. La nature est toûjours simple & uniforme, & l'Art pour réussir doit toûjours tendre au même but; & certainement si cette partie de la Chirurgie étoit mise par les Maîtres de cet Art dans un meilleur jour, si les effets des applications exterieures étoient mieux éclaircis, rien ne pourroit nous donner plus de lumieres sur la vertu & les operations des remedes interieurs.

Plusieurs autres choses particulieres relatives à la Chirurgie, & qui se trouvent dans Ætius méritent notre attention; il y a aussi quelques passages qui pourroient nous fournir des pensées & des vûes dans notre propre Profession; je ne donnerai qu'un exemple de cela dans une regle qu'il pose sur la pratique, & qui est très-digne de notre imitation. Le chapitre, [a] ou au moins une partie est dans Herodote, & traite des exanthe-

[a] 4. I 129.

ÆTIUS.

mes ou des éruptions cutanées de toutes les especes qui sont suivies de fiévre, ou qui surviennnent après une fiévre, particulierement celles qui causent de la demangeaison & paroissent sur la peau comme des morsures de puces. Dans ce cas, dit-il, la nature est surchargée de sucs vitiez ; s'ils ne sont poussez en dehors par quelques évacuations, comme le vomissement ou la selle, ils peuvent tomber très-dangereusement sur les parties vitales. C'est pourquoi au commencement si la fiévre est forte, la premiere chose qu'il conseille est la saignée. Je sçai que c'étoit une idée commune alors comme à present, qu'une éruption sur la peau défend une telle pratique, & la raison qu'on en donne ordinairement est la crainte que l'humeur ne revienne de la circonference affecter le centre.

Mais il seroit aisé de faire voir par les regles de l'œconomie animale, combien cette maniere de raisonner est fausse, & comment en plusieurs cas lorsque le sang est trop abondant ou qu'il est visqueux, on attenuera ses parties en diminuant la quantité, & on lui donnera plus de liberté pour circuler : & ainsi l'éruption au lieu d'être repoussée, s'avancera d'une maniere plus douce. C'est pourquoi dans l'éresipele, la petite vérole, la rougeole, la fiévre pourprée, &c. si les symptômes sont violents & affectent la tête, les poulmons ou quelque autre partie jusqu'à donner une grande douleur, on experimentera sans doute qu'il est très-raisonnable de saigner ; & en effet, quoique j'aie fait très-souvent cette experience, je n'ai jamais observé qu'aucune éruption fût réprimée par la saignée, lorsque la maladie demandoit ce traitement. Dans les affections inflammatoires, & particulierement dans les éresipeles, on voit souvent par experience, qu'en faisant des scarifications sur la partie, lorsque les membranes sont chargées & épaissies, on enleve l'inflammation par un effet subit & surprenant.

Ætius étoit natif d'Amida en Mesopotamie, il avoit étudié à Alexandrie ; il étoit probablement Chrétien,[a] & c'est peut-être pour cela que plusieurs l'ont confondu avec un autre de ce nom, & qui étoit un fameux Arrien qui vêcut dans le tems de Julien. Dans certains Manuscrits il a le Titre de Κόμης ὀψικίου,[b] *comes obsequii*, c'est-à-dire, le principal des

[a] *A Deo missum, Dei munus.* 4. 3. 14.

[b] *Biblioth. Cæsar.* 6. 102.

ÆTIUS. Officiers qui alloient devant l'Empereur, & faisoient les provisions, comme ceux qu'on appelle à present *Maréchaux de Logis*. On trouve en lui plusieurs particularitez qui ont du rapport à la *Pharmacie Egyptienne*; il a ramassé une grande quantité de Recettes qui avoient été vantées ou mises en usage, comme le *Nostrums* par leurs Inventeurs. Il semble ne faire mention de quelques-unes que pour faire connoître à quel prix extravagant ils se les faisoient payer: tel étoit, par exemple, le Collyre de Danaus [a] qui se vendoit à Constantinople à cent vingt numismes, & qu'on ne pouvoit avoir qu'avec beaucoup de peine: tel étoit l'antidote de Nicostratus [b] appellé fort audacieusement *Isotheos*, lequel s'achetoit deux talents. Il semble, dis-je, que son dessein ait été de faire voir combien peu de chose sont ces recettes, lorsqu'elles sont devenues publiques, quelque grands noms qu'on leur ait donné, ou quelque grande qu'en ait été la vogue; c'est pourquoi il ne les recommande pas lui-même comme les ayant experimentées, ni comme il loue avec justice le Philonium [c]; il pense que c'étoit assez d'en faire un simple narré pour prouver la mauvaise foi de ceux qui les vendoient, & la folle credulité de ceux qui les achetoient. Un homme qui a la moindre connoissance de la Medecine, doit sentir que tout remede universel doit être une imposture; quoique le remede fût le meilleur du monde en lui-même, il est cependant impossible qu'il puisse être appliqué également à toutes personnes en tous cas, & en toutes circonstances; & ainsi c'est à un habile Medecin de déterminer par la nature & les symptomes de la maladie quand il faut l'ordonner, ou quand il faut le défendre. Il n'est pas necessaire de chercher une preuve de ceci plus loin que dans ce grand specifique, je veux dire le Quinquina; si l'on s'en sert indifferemment & sans discernement même dans des fiévres intermittentes, il fait souvent plus de mal que de bien.

a 2. 3. 98.
b 35. 32.
c Ibid.

Il semble qu'Ætius est parmi les Chrétiens le premier Ecrivain Grec qui ait écrit de la Medecine, du moins mes recherches ne m'en ont pas presenté d'autre; il est aussi le premier qui dise quelque chose des remedes qui étoient si fort en vogue parmi les vieux Egyptiens, & qui consistoient en paroles magiques, comme celui de saint Blaise [d] qui ôtoit du gosier un os qui s'y arrête; & un autre contre la fistule. [e]

d 2. 4. 50.
e 4. 3. 14.

La

La division de seize Livres d'Ætius en quatre intitulez : τετράβιβλοι, n'a point certainement été faite par lui-même, comme le remarque Fabricius, mais c'est une division moderne; car la maniere dont il s'est cité non seulement lui-même, mais encore dont il est cité par Photius, est relative à la suite numerique des Livres. Je trouve cependant dans un endroit, que le Traducteur se sert du mot de *Quaternionibus* [a], qui apparemment se sera glissé par inadvertance. ÆTIUS. a 4. I. 119.

Je quitterai cet Auteur en donnant encore l'échantillon d'un remede pour la goutte, à cause qu'il est & fort extraordinaire,& le premier dans son espece qu'on puisse rencontrer je pense dans l'histoire de la Medecine : il l'appelle le grand *Dessicatif* [b], le malade doit s'en servir pendant une année entiere, & outre cela il faut qu'il observe cette diete chaque mois. Ætius donne aux mois les noms Alexandrins ou Egyptiens; mais en François c'est ainsi que marche sa direction. Il faut en Septembre boire du lait; en Octobre manger de l'ail; en Novembre s'abstenir du bain; en Decembre ne pas manger de choux; en Janvier prendre un verre de vin pur le matin; en Février ne pas manger de bête; en Mars mêler des choses douces & dans la boisson & dans les aliments; en Avril ne pas manger de Raiforts; ni en Mai le poisson appellé *Polypus*; en Juin boire de l'eau froide le matin; en Juillet s'abstenir des femmes, & enfin dans Aoust ne pas manger de Mauves. C'en est assez pour nous donner une idée de la Charlatanerie de ces tems-là : on trouvera dans Alexandre [c] un Antidote encore plus extravagant pour la même maladie; lequel doit être pris aussi pendant l'espace de douze mois, de la maniere suivante. Il doit être donné en Janvier, Février, Mars & Avril cinq jours dans chaque mois alternativement; en May trois jours, & en Juin deux alternativement; en Juillet, Aoust & Septembre un jour dans chacun; dans Octobre & Novembre deux jours dans chacun,& dans Decembre quatre jours alternativement: il y a ainsi trente-six doses à prendre dans le courant de l'année; le malade doit en même-tems s'abstenir de vin, de chair de porc, de bœuf, de liévre, de choux, de moutarde, de lait, &c. Alexandre a encore un autre remede consistant dans trois cens soixante-cinq potions, lesquelles doivent être prises de maniere que cela emporte deux ans de tems. Et j'ose dire que qui suivra aussi long-tems & étroitement un tel régi-

b 3. 4. 48.

c *Lib.* 11.

me & des regles si severes, se plaindra de la goutte moins qu'on ne s'en plaint.

ALEXANDRE.

ALEXAN. ALEXANDRE dout j'ai tiré le remede extravagant que je viens de rapporter est cependant un Auteur d'un caractere tout different des autres, & a plus l'air d'un Auteur original, comme M. le Clerc lui-même le reconnoît, & certainement il est tel ; car outre sa méthode il a le plus souvent un langage, qui, si on le compare avec Galien, ou avec les Copistes que nous avons nommez, paroîtra lui être particulier. Lors même qu'il suit les Anciens dans la description des symptomes ou dans la cure des maladies, comme il fait sans doute, ou comme tout autre doit faire au moins lorsqu'il écrit un systême de Medecine, il le fait à sa maniere, & dans son propre style. En general son style est bon, il est concis, clair; & pour se servir de son propre terme, composé d'expressions communes : on y trouve quelquefois des mots étrangers, ses grands voyages en sont cause : ainsi il n'est pas toûjours fort élegant ; mais il est toûjours énergique & intelligible. Les autres rangent les maladies dans un ordre très-confus : il les prend suivant leur ordre naturel depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est le seul Ecrivain Grec qui soit aussi méthodique, quoique dans une route differente, que l'est Aretæus : & ces deux Auteurs que je regarde comme les plus estimables qui ayent été depuis Hippocrate, s'accordent dans une chose, qu'ils traitent de peu de maladies, elles ne passent pas cinquante ou soixante ; & l'on peut supposer par consequent qu'elles peuvent souvent leur avoir passé devant les yeux. S'ils n'avoient fait simplement que piller les autres, pourquoi leurs ouvrages n'auroient-ils point été aussi nombreux que ceux d'Oribase & d'Ætius ? Je suis surpris d'une chose, c'est qu'Alexandre ne traite d'aucunes des maladies ausquelles les femmes sont sujettes. Il est assez exact dans l'explication des causes des maladies ; & les vûes qu'il propose pour la cure sont très-judicieuses. Il est excellent dans la partie *Diagnostique*, très-exact à distinguer les maladies qui ont une grande ressemblance ; comme la pleurésie & l'inflammation du foye [a] ; la pierre & la colique [b], les fiévres hectiques & les quotidiennes [c], &c.

[a] 6. 1.
[b] 9. 4.
[c] 12. 4.

On peut remarquer au premier coup d'œil combien Oribaſe & Ætius ſont défectueux ſur ce point. Il donne l'hiſtoire de deux cas avec la méthode qu'il garde dans la fiévre tierce & le ſchirre de la rate ; ſi on excepte ce qu'on lit dans Hippocrate & Galien, qui ne ſont pas deſcendu dans tant de particularitez, ce ſont les ſeuls exemples de ce genre dans l'Antiquité. ALEXAN.

Il eſt très-ponctuel à rapporter la compoſition des remedes, & à marquer le tems & la maniere de les donner ; & parmi ces méthodes il y en a pluſieurs de ſon invention. Et pour dire la verité, il fait choix de tant de remedes, qu'on peut ſe plaindre plûtôt de ſon abondance, que de toute autre choſe ; & il ſemble qu'il a beaucoup de foi dans l'efficace de ſes drogues ; il a auſſi un autre foible qu'il ne faut pas oublier, c'eſt ſa credulité pour les charmes & les amuletes ; il la pouſſe au-delà de ce qu'on peut attendre d'un homme d'un auſſi bon ſens. Il s'efforce d'en donner quelques raiſons [a], il a pluſieurs choſes qui prouvent ſon attachement à la Magie ; & il eſt peut-être le ſeul Medecin qui ait cité *Oſtanes* un des plus anciens Mages Perſes. Mais ne peut-on pas lui paſſer cela par égard pour lui ou pour le goût de ſon tems, ou à cauſe de la foibleſſe de ſon grand âge. Je remarquerai ſeulement qu'il ne parle de ces ſortes de reſſources qu'à l'égard de la fiévre, la pierre, la colique & la goutte, & je croi qu'on s'eſt ſervi depuis de ces applications magiques, principalement pour ces ſortes de maladies. Ce vers d'Homere [b] en eſt une bonne preuve.

a 1. 15. 9. 4.

b 11.

Τετρήχει δ' ἀγορή, ὑπὸ δ' ἐστοναχίζετο γαῖα.

Ce qui coûte le moins n'eſt pas le plus mauvais.

En d'autres ſujets quelque conſideration qu'il ait pour les Anciens, il donne très-librement ſon opinion, & marque [c] en quoi il ne penſe pas comme eux lorſqu'il croit avoir la raiſon de ſon côté : il eſt ſouvent oppoſé à Galien [d], & marque ſa ſurpriſe ſur ce qu'il a écrit des choſes ſi confuſes & ſi obſcures [e] ; il donne auſſi d'autres méthodes pour la cure [f], non pas, dit-il, que ce ſoit par aucune envie de le contredire, mais uniquement pour donner les choſes dans leur veritable point de vûe. En general je dois obſerver que non ſeulement il explique très-nettement la méthode entiere de la cure dans

c. 1. 17. 7. 13. 9. 3.

d 6. 1. 11. 1. 6.

e 12. 1. 6. 7. 8.

f 12. 6.

ALEXAN. chaque maladie, mais encore qu'il a l'attention d'avertir son
a 3. 7. 4. lecteur des choses qu'il doit éviter [a]. Si cette méthode eût
1. 3. 10 13. 12. 7. été suivie exactement des autres Ecrivains, elle nous auroit été d'un plus grand usage que plusieurs de leurs préceptes positifs.

Une chose encore distingue Alexandre de tous les autres Ecrivains qui l'ont précedé, c'est qu'il s'applique à décrire les signes des maladies & la méthode de la cure sans y mêler ni Anatomie, ni matiere Médicale, ni Chirurgie, comme ont fait les autres. Nous trouvons cependant qu'il a écrit ou
b 1. 14. eu intention d'écrire un Livre sur les fractures [b], & il a écrit
c 2. 1. aussi un autre ouvrage sur les maladies des yeux [c].

d 11. Il employe un Livre entier [d] à traiter de la goutte, de laquelle Galien dit très peu de chose ou rien du tout : ce qui pourroit faire croire que c'étoit une maladie plus commune dans le tems d'Alexandre. La principale des méthodes qu'il employe pour la cure de cette maladie est la purgation; & l'*Hermodacte* dont il a grande opinion, & dont Oribase & Ætius font exactement mention, est le principal ingrédient qui y entre. Vous voyez combien il s'en faut que cette méthode pour la cure de la goutte par la purgation, ne soit une nouvelle invention comme on se l'imagine: je veux dire après tout qu'il seroit peut-être mieux de ne point trop tourmenter cette maladie malgré toutes les bonnes recettes d'Alexandre qui valent bien au moins celles que nos nouveaux Medecins prétendent avoir inventées.

Je me suis un peu étendu pour faire voir qu'il y a assez de choses dans ce Livre qui méritent à l'Auteur le titre d'Original. Il nâquit à *Tralles*, Ville fameuse de Lydie, où l'on parloit parfaitement Grec à cause du voisinage de l'Ionie. Il eut le
e lib. 4. bonheur d'être élevé non seulement sous son pere Etienne [e] qui étoit Medecin, mais encore sous le pere de *Cosmas*; à la priere du fils il écrivit ce Livre par reconnoissance. C'étoit un homme d'une prodigieuse pratique, d'une longue experience & d'une grande réputation qu'il acquit non seulement à Rome, mais par tout où il voyagea en Espagne, en France, &c. ce qui le fit appeller comme par excellence *Alexandre le Medecin*. C'est pourquoi il est ordinairement plus étendu & plus exact sur la *Therapeutique*, que ceux qui l'ont précedé; parce qu'il a ramassé

principalement les remedes, qui par des observations repetées lui ont paru les plus efficaces, comme il le dit en plusieurs endroits, & expressément dans sa Préface au douziéme Livre qui traite d'abord des fiévres en general, & ensuite de plusieurs especes particulieres, & à la premiere lecture on sera convaincu qu'il doit être placé devant les onze autres, puisqu'il dit lui-même à la fin du onziéme que c'est-là qu'il finira son Ouvrage. ALEXAN.

Ce que je viens de dire de cet Auteur pourra peut-être engager les Medecins à le lire. Que je touche encore quelques passages remarquables relatifs à la pratique, & desquels on n'a pas fait encore mention, ou qui n'ont pas été fort éclaircis par d'autres. Je vais suivre Alexandre dans sa propre méthode.

Dans ce qu'il appelle [a] *fausse fiévre ardente* où la bile domine, où la matiere est propre à être évacuée, & où enfin la fiévre n'est pas extrémement violente, il préfere la purgation à la saignée, & il ajoûte cette remarque judicieuse. « Je me souviens, dit-il, d'avoir ordonné la purgation, même dans les fiévres aiguës; mais une telle pratique demande non seulement beaucoup d'attention & de discernement, mais encore un Medecin qui ait du courage & de la presence d'esprit. » Ceux qui reflechissent sur tout ce qui se présente à leur experience, sentiront la force de cette observation, & avoueront, je pense, que dans certains cas cette méthode, conduite avec jugement, sera suivie d'effets surprenants: car souvent c'est-là la veritable voye à suivre pour aider la nature. Oribase a sur le même sujet un Chapitre [b] (pris de Archigenes); & Galien observe fort bien qu'un des vrais moyens d'amener cette maladie à une crise, est de lâcher le ventre. [c] Ce qu'Alexandre observe de plus qu'il faut donner des purgations douces dans la tierce & la quotidienne; (car il n'est nullement pour celles qui sont violentes) mérite fort reflexion, & prouve qu'il a eu beaucoup de précaution aussi-bien que de justesse dans sa pratique.

Dans cette même maladie, c'est-à-dire, dans la fiévre ardente, s'il arrive syncope par des humeurs cruës & surabondantes, il recommande la saignée: ce que je remarque particulierement, parce qu'à peine y a-t-il d'Auteur précedent, de qui il ait pû prendre cette méthode pour ce cas; si ce n'est qu'il l'ait prise d'Aretæus. [d]

a 12. 3.

b *Coll. cr.* 8. 46.

c. *De Cris.* 3. 3.

d *Car. Acut.* 2. 3.

ALEXAN. Pour ce qui eſt de la ſyncope en general, on peut dire preſque univerſellement que les Auteurs Praticiens, même parmi les Modernes, ne parlent point de la ſaignée pour ce ſujet, au moins ſi quelques-uns en font mention, c'eſt pour ſe declarer contre. A peine aucun la permet-il, excepté Sennert & ſon Copiſte Riviere, ce dernier n'en parle qu'en paſſant & comme pouvant être miſe en uſage ſeulement dans ces deux cas, dans celui de plenitude & celui de frayeur. Nous ſerons peut-être moins ſurpris de cette précaution extraordinaire, ſi nous conſiderons ce que quelques Anciens ont dit ſur ce ſujet. Ætius [a] & Oribaſe [b] la craignent dans le cas même de plenitude; & C. Aurelianus avance ceci comme une regle generale. *Phlebotomiam nihil jugulatione differre ratio teſtatur* [c]. Mais ſi nous remontons plus haut à la ſource de la bonne Medecine, nous trouverons ſur ce ſujet un oracle tout different. Hippocrate ou quelqu'un de ſes diſciples dit expreſſément dans ſes obſervations ſur les maladies aiguës, que lorſqu'une perſonne a perdu la parole ſubitement, cela arrive par une obſtruction ou interception dans les veines; ἢν ὑγιαίνοντι τόδε ξυμβῇ ἄνευ προφάσιος [d]; ſi c'eſt en état de parfaite ſanté, ſans aucune cauſe apparente, il prononce alors que la ſaignée au bras eſt de toute neceſſité. Galien qui a fort bien entendu Hippocrate, dit que le mot de αφωνον renferme non-ſeulement l'apoplexie, mais auſſi la ſyncope; & il recommande ſi inſtamment la ſaignée dans ces deux cas, qu'il dit que pluſieurs perſonnes ont été tuées par une méthode differente. [e] La circonſtance marquée dans l'Aphoriſme, quoiqu'aucun des Interpretes n'y ait fait attention, n'eſt pas miſe ſans deſſein, & eſt fort expreſſe; la voye *ſi le cas arrive en état de parfaite ſanté & ſans aucune cauſe apparente*: avec cette limitation on ne peut gueres ſuppoſer qu'une ſyncope arrive ſinon par un défaut du ſang qui occaſionne de la difficulté dans ſon paſſage par le cœur, & à laquelle rien ne peut apporter un plus promt remede que la ſaignée. Riolan [f] remarque que cette ſyncope qui procede de plenitude arrive ſouvent aux Allemands qui ont beaucoup de diſpoſition à groſſir; & il blâme leur négligence à n'y pas remedier par la ſaignée. Nous obſervons auſſi frequemment dans la Pratique, que ſi l'on arrête quelque évacuation ordinaire, comme le ſaignement de nez, les hémorrhoides, &c.

a 2. 1. 96.
b *Synopſ.* 7. 26.
c 2. *Acut.* 38.
d *Vict. Acut.* 4. 23.
e *Method. Med.* 12.

il furvient une fyncope. P. Salius [a] eft le feul parmi les Modernes qui ait bien examiné ce cas, quoique ce ne foit pas encore avec les reftrictions que pofe Hippocrate;& il remarque avec raifon que ce cas eft un de ceux qui n'a pas été traité par les Auteurs Practiciens. Il rapporte deux ou trois exemples de ce cas qu'il a vû lui-même, qui méritent bien d'être lûs; il obferve que cette forte de fyncope donne durant un jour ou deux des preffentimens par une efpece de fuffocation, ou par un pouls intermittent; il dit qu'il en a prévenu l'accès par la faignée, & & il recommande beaucoup auffi les frictions, ce qui eft pofitivement la doctrine d'Alexandre; il a prédit le danger à d'autres perfonnes, qui ayant négligé fon avis, font mortes fubitement; & il ajoûte qu'à l'ouverture de leur corps, le fang fut trouvé tellement coagulé, qu'on auroit pû le tirer des veines comme un corps folide. Dans ce cas la faignée eft fans doute d'une neceffité abfolue, & il eft certain que fi l'on n'eft pas foulagé par ce remede, on ne le fera par aucun autre. C'étoit là la pratique d'Alexandre; les diagnoftics qu'il a trouvez de cette maladie font clairs & diftincts, fçavoir un vifage plus pâle & plus enflé qu'à l'ordinaire, le corps bouffi, avec un pouls petit, lent, & qui ne bat qu'à longs intervalles : indications bien fortes pour la méthode qu'il faut fuivre dans la cure.

ALEXAN.

a *De affect. partic.* 4.

Dans les fiévres tierces [b], & plus encore dans les quartes [c], il recommande pardeffus toute autre chofe le vomiffement devant l'accès, & il a guéri les plus inveterées de la derniere forte par ce feul remede. Cette pratique fur laquelle les autres Anciens ont peu infifté, quoiqu'ils en ayent fait mention, eft fûrement très-conforme avec la nature & d'une grande efficace non feulement dans ce cas, mais dans toutes les autres maladies chroniques. L'antidote qu'il décrit, auquel il donne le nom de très-merveilleux, a l'air d'une drogue de Charlatan; c'eft une forte de Catholicon, comme le Mithridat, lequel guérit, dit-il, non-feulement cette maladie, mais trente autres dont il fait l'énumeration. Le bon vieux homme dit que la perfonne qui le lui a donné, l'affura folemnellement qu'il n'y a pas de remede qui pût être comparé à celui-ci à caufe de fes vertus excellentes. Non feulement il explique toutes ces vertus, mais il décrit amplement la maniere dont

b 12. 6.
c 12. 7.

ALEXAN. il se prépare, & comme il lui avoit été donné, il le donne aussi très-honnêtement à son tour au Public. On trouve plusieurs autres exemples de la generosité de son procedé. J'ai souvent admiré la bonne foi des Anciens, qui quoiqu'ils fussent credules quelquefois, & qu'ils s'imaginassent que leurs remedes qu'ils appelloient specifiques, & qu'ils élevoient au-delà de leur veritable valeur, renfermoient des vertus surnaturelles : cependant ils n'en ont jamais fait de secrets. Ils prenoient beaucoup de peine pour être foncierement instruits de leur Art, & ils étoient poussez par le motif du bien public. Etant ainsi au-dessus des petites vûes d'un interêt particulier, ils cherchoient tout ce qu'ils pouvoient apprendre ou par leur propre experience, ou par les observations d'autrui pour contribuer à soulager leurs semblables dans les maladies ausquelles la nature humaine est sujette ; ils rendoient ainsi avec beaucoup de generosité leurs découvertes publiques, modéles de vertu autant que de science pour leurs successeurs.

a I. 13. Il décrit très-exactement la phrénesie, [a] & donne de bonnes raisons pourquoi elle ne vient point d'un désordre dans le Diaphragme, comme quelques-uns se le sont imaginé ; mais plûtôt dans la tête. Lorsqu'il ne pouvoit être aisément le maître de la veine du bras, il ouvroit celle du front ; pratique que Rhazés recommande après lui. Il conseille le Diacode dans les phrenesies obstinées, mais avec précaution ; si le malade est d'une constitution flegmatique, que la phrenesie ne soit pas bien violente, que le corps soit foible, il le défend ; car alors les opiates sont nuisibles & quelquefois mortels. Il rappelle les mêmes précautions dans le cas de la pleuresie & de la toux ; si l'on compare ce qu'il dit de la pleuresie & de la toux avec ce qu'en ont dit Oribase & Ætius, on trouvera combien il en parle mieux que ces deux Auteurs. Pour Paul, il en fait que transcrire notre Auteur en parlant de ces deux articles.

Il employe les vessicatoires comme la Squille dans la léthargie [b], le Lepidium dans l'épilepsie [c], & nombre d'autres dans la goutte [d], particulierement des remedes tels que l'ail, l'euphorbe, la moutarde, &c. & parmi le reste des Cantharides, remede, dit-il, qui déchargeant une grande quantité de serositez, donne un promt soulagement ; mais il ajoûte avec raison qu'il ne faut pas trop se reposer sur ces applications topiques. Il

b I. 14.
c I. 15.
d II.

Il recommande pour la cure de la paralyſie [a] une nouvelle ſorte de Hiera qu'il décrit, & qui eſt fort bonne; il recommande après cela de n'y pas mettre davantage de *Scammonée*, & fait cette obſervation que je n'ai trouvée dans aucun autre, & de laquelle ſi on y fait bien attention, on peut faire un fort bon uſge dans la pratique. « Quelques-uns, dit-il, mettent beaucoup de ſcammonée, croiant augmenter la force de la Medecine, « ne connoiſſant pas que par-là ils la rendent inutile: car l'in- « tention ne ſeroit point que cette Médecine fût portée immé- « diatement dans les inteſtins, mais qu'elle fût retenue dans le « corps, & portée dans les parties les plus éloignées pour atte- « nuer & corriger les humeurs, ouvrir les paſſages, ôter les « obſtructions des nerfs, & frayer un chemin pour le cours des « eſprits, & cela convient ſur tout dans une conſtitution phleg- « matique. » Il ſeroit aiſé de faire voir combien il y a de ſens dans cette doctrine, & de quelle étendue eſt l'uſage de la réflexion qu'il fait à l'égard des purgations lentes dans quelques maladies chroniques. Une expérience journaliere nous convainc que c'eſt une regle admirable dans la pratique, particulierement lorſque nous ordonnons les eaux minerales (comme celles de Bath) & le Calomel dans pluſieurs cas. Ainſi dans la colique, dans la paſſion Iliaque, les purgatifs trop vifs ne font qu'augmenter la maladie, & occaſionner peut-être une imflammation, comme il le remarque lui-même ailleurs, excepté qu'elles ne ſoient prudemment adoucies & embarraſſées dans des opiates.

ALEXAN.
a l. 16.

Les différentes ſortes de mélancolies [b] ſont fort bien décrites: la force de l'imagination eſt peinte en de vives couleurs; il y a divers exemples bien appliquez, Alexandre dépeint cette maladie de la même maniere qu'Aretæus la repréſente. Il la guérit par la diette, le bain, & quelques autres bagatelles plûtôt que par beaucoup de remedes; il déſaprouve les Anciens ſur ce qu'ils ordonnoient ſi fréquemment les ventouzes, les ſangſues & les ſinapiſmes. Et à l'égard des purgations il préfere auſſi à l'Ellebore blanc, ſi fort vanté dans l'Antiquité, la Pierre Armenienne qui purge efficacement & ſans aucun danger; elle n'entraîne après elle aucun des accidens qui ne ſont que trop ſouvent occaſionnez par d'autres medecines violentes. L'opinion qu'Alexandre marque au ſujet de l'Ellebore blanc, s'accorde

b l. 17.

ALEXAN. avec ce que nous apprend l'hiſtoire de ces tems-là, que ce purgarif ſi fameux parmi les Anciens étoit tombé dans un entier oubli juſqu'à Aſclepiodotus [a], homme également habile dans la Médecine, la Muſique & les Mathematiques : vers l'an 500. il la remit en uſage, & fit pluſieurs cures ſuprenantes dans les maladies les plus obſtinées. On voit cependant que notre Auteur, qui a vécu peu de tems après lui, n'en approuve point l'uſage.

a *Photii Biblioth.* 562.

Il donne une fort bonne regle par rapport aux Parotides [b], qui eſt de ſaigner d'abord avant de faire des applications diſcuſſives ou attractives ; il dit que ceux qui ſe ſont preſſez à le faire ſans avoir ſaigné, ont étranglé leurs malades. Sur le même principe il rejette l'uſage des violens répulſifs & des aſtringens, tels que le ſolanum, l'alun, &c. Il décrit des remedes qui ſont propres à diſſiper les Parotides ; la réſolution doit toûjours être eſſayée lorſque le cas eſt tel que la cure peut être faite par-là plûtôt que par la ſuppuration : mais après cela ſi la tumeur ne s'affaiſſe pas du tout, & que la douleur s'obſtine, il faut faire tous ſes efforts, dit-il, pour amener la ſuppuration ; ſi n'y aiant pas eu d'abord des friſſons ni de fievre, & que la douleur augmente, il en ſurvient tout d'un coup, c'eſt une marque que la matiere ſe forme. En ceci il s'accorde dans les principales choſes avec Celſe qui donne ſur ce ſujet des diſtinctions très-propres à regler notre pratique : quand l'enflure, dit-il, n'eſt cauſée par aucune autre maladie, il eſt bon de tenter d'abord des repercuſſifs moderez avec des diſcuſſifs ; mais ſi l'enflure eſt accompagnée ou ſuivie de quelqu'autre maladie, ce qui eſt très-frequent, alors il faut pouſſer la tumeur à maturation, & l'ouvrir auſſi-tôt que cela eſt poſſible ; car en ce cas l'enflure eſt une criſe par laquelle la maladie ſe fait une iſſue. Hippocrate déclare que toutes ces Parotides qui ſurviennent après de longues fievres ſont mortelles, à moins qu'elles ne ſuppurent. Lorſqu'elles ſont rebelles, & qu'elles ne peuvent être mûries par les applications externes, il y a pluſieurs exemples qui nous font voir qu'elles ont été amenées à ſuppuration par le feu Severinus, & avant lui Valeſius, nous ont inſtruit avec quel ſuccès ils ſe ſont ſervis de cette pratique dans les Parotides malignes.

b 37.

La méthode preſcrite pour l'Eſquinancie eſt très-juſte ; il per-

met les répulsifs seulement au commencement, il défend absolument tout ce qui relâche. Il recommande beaucoup, comme le fait aussi Aretæus l'Antidote διὰ βησασᾶ, ainsi appellé à cause de la Rue sauvage, l'un des principaux ingrediens dont il est composé; il en décrit la composition. Il croit la saignée necessaire plus que toute autre chose, & à trois ou quatre reprises suivant le besoin; on doit seulement prendre garde de ne pas tirer du sang jusqu'à la défaillance; si cela ne produit rien, il faut ouvrir les veines de dessous la langue: (C. Aurelianus condamne cette méthode comme superstitieuse); il ne faut pas renvoyer au jour suivant, (comme Ætius le conseille) mais le faire le jour même. « Souvent, dit-il, lorsque le cas étoit pressant, j'ai ouvert la veine le matin; le soir j'ai ouvert la ranine, & la nuit j'ai donné une purgation; & malgré tout cela j'avois beaucoup de peine à emporter l'obstruction. Après la saignée aux deux bras, j'ai ordonné immediatement la purgation, sans attendre le jour suivant. Ceci doit être fait lorsque le danger est pressant & ne peut souffrir de délai. J'ai ouvert les jugulaires avec beaucoup de succès: de même que le saphene dans les femmes, lorsque les mois étoient supprimez; ce qui les faisoit couler, & dissipoit en même-tems l'enflure de la gorge. Vous voyez qu'il parle là comme il fait presque par tout, en vrai Maître dans la Pratique: & ce n'est que lui rendre justice, d'observer que sa méthode est très-raisonnable & très-juste; à peine y pourrions-nous ajoûter quelque chose, après toutes nos découvertes & nos progrez dans la Medecine.

ALEXAN.

Il fait mention d'un tubercule dans les poulmons [a], lequel occasionne une difficulté de respirer, mais qui n'est suivie ni de crachement, ni de fiévre: maladie qui a été connue de Galien [b], & qui est de l'espece de celles que nous appellons *consomptions* parmi nous, particulierement dans des corps scrophuleux: & quoiqu'elle soit plus lente dans ses progrez, qu'une veritable Phtysie, ou une consomption hectique qui est causée par un ulcére aux poulmons, cependant après avoir tourné en enroueure & en atrophie, elle se trouve enfin mortelle comme l'autre.

a 6. 3.

b *Loc. aff.* 5. 4. 6. 7.

Il rapporte un cas qui lui semble prodigieux & inoui; c'est le cas d'une personne qui a craché une pierre [c], une pierre réelle,

c [illegible]

ALEXAN. & non une concrétion visqueuse; une pierre unie & dure faisant du bruit si on la laissoit tomber à terre. J'ai vû plusieurs de ces pierres qui ont été crachées & quelques-unes aussi grosses qu'une noisette, & cela dans une toux inveterée, sans qu'il parût aucun signe de consomption. Je connois une personne, dit-il encore, qui en a rendu ainsi quatre ou cinq, à de longs intervalles; & cette personne dont il fait mention, fut tourmentée long-tems d'une toux, & n'eut de soulagement que quand la pierre fut sortie. Cette personne étoit d'une constitution fort frêle & très amaigrie par la maladie; & probablement elle seroit morte, dit-il, insensiblement, si on ne l'avoit traitée par des humectans & des rafraîchissans pour amener au dehors cette substance dure. Et à cette occasion il fait une reflexion severe, mais fort juste sur la pratique de Galien qui observant qu'une matiere grossiere comme de la grêle, mais non comme une veritable pierre [a], sortoit en crachats, conseille seulement des remedes chauds & desséchans, tels que le Mithridat, la Theriaque, &c. il remarque, dis-je, qu'aucun n'en revenoit. Alexandre ne craint point de dire que la méthode étoit absolument mauvaise, & qu'il n'auroit pas voulu dire si librement sa pensée sur un si habile homme, s'il n'y étoit forcé par l'amour de la verité, & s'il ne croyoit que ce seroit un peché de garder le silence dans un tel cas, & il finit par ce mot d'Aristote: Platon est mon ami, la verité l'est davantage. Bien different par sa franchise de quelques admirateurs de Galien, qui comme Massarias un fameux Professeur Italien, aimeroient mieux errer avec lui, que d'avoir raison avec tout autre.

a Loc. affect. 4. 6.

b 6. 1.

L'observation qu'il fait en traitant de la Pleuresie [b] est digne d'être remarquée; il paroît qu'elle a été faite par un homme qui entendoit fort bien & la nature des fluides animaux & la » force des remedes. » Les humectans, dit-il, d'après Hippo- » crate, sont le vehicule de l'aliment. C'est pourquoi ne man- » quez pas de donner ἔυκρατον, c'est-à-dire, de l'eau & » du lait tiede avec d'autres liqueurs & alimens; car aucun » remede sec destitué d'humidité ne pourra pénétrer un peu » avant, mais restera à la surface dans un état d'inaction; » lorsque l'on y joint quelque chose d'humide, il s'insinuera » par ce mêlange de frais & de chaud. C'est pourquoi quoique

l'eau ne ſoit pas regardée par quelques perſonnes comme une veritable nourriture, parce qu'elle eſt un corps ſimple ; elle eſt pourtant l'unique principe qui nourrit toutes choſes, qui porte les alimens dans tout le corps & unit les parties diviſées ; car ſi ce principe unit les particules de terre qui de leur nature ſont ſeparées, & leur donne une continuité, de maniere qu'on en peut former divers vaſes : ſi c'eſt l'eau qui fait le pain que nous mangeons, & ſi elle eſt le principal inſtrument de la generation dans le monde & vegetal & animal, il eſt très-raiſonnable de penſer qu'elle produit les mêmes effets dans le corps humain. Cette obſervation bien appliquée eſt d'une grande conſequence & d'une grande étendue dans la pratique, particulierement dans les maladies aigues : & quiconque lira avec attention les Livres d'Hippocrate touchant la diete dans les maladies aigues, (l'un des plus eſtimables reſtes de l'Antiquité, & duquel pluſieurs longs Traitez ſur les fiévres ont été copiez,) jugera combien les dilayans ſeuls peuvent agir ſalutairement dans les plus dangereuſes maladies ſans le ſecours d'aucun autre remede. En conſequence on trouve que le premier principe d'Alexandre dans la cure des fiévres, [a] *eſt de faire tout ce qu'on peut pour augmenter l'humidité* ; c'eſt pourquoi dans tous ces cas aigus ſa pratique conſiſte en rafraîchiſſans & delayans tels que la ptiſanne ou l'hidromel, &c. de telle façon que quoique les attenuans aillent au même but, il eſt très-circonſpect à en donner, parce qu'ils ſont chauds, & auſſi il blâme Galien ſur cette méthode. Je dois remarquer encore une choſe de lui qui eſt que lorſqu'il juge convenable de donner de ces ſimples chauds, il veut qu'on en faſſe une décoction dans de l'eau ; pratique qui n'eſt pas fondée uniquement ſur ſes idées particulieres, mais encore ſur de très bonnes raiſons.

[a] 12. 1.

Dans le crachement de ſang [b], il dit que quelquefois il faut ſaigner du pied, il s'en eſt mieux trouvé que de la ſaignée du bras, & il en donne cette raiſon, qu'en attirant la matiere aux parties les plus éloignées, cette ſaignée fait une révulſion plus forte, raiſon auſſi nettement exprimée & auſſi bonne que celle que nous pourrions donner à preſent que nous connoiſſons la circulation du ſang.

[b] 7. 1.

L'obſervation qu'il fait ſur le βούλιμος [c], qui eſt une faim

[c] 7. 4.

ALEXAN. excessive ; est entierement neuve & de lui ; on ne trouve rien d'approchant dans aucun autre Auteur ; c'est qu'elle est causée quelquefois par des vers. Il rapporte le cas d'une femme qui étoit affligée de cette maladie, elle avoit un appetit dévorant, un sentiment perpetuel de tiraillement à son estomach & une douleur violente à la tête : après avoir pris de l'Hiera, elle rendit un ver long de douze coudées, & fut par là soulagée de tous ses maux. Nous rencontrons souvent ce cas dans la pratique.

Il fait une remarque touchant le hoquet, quoique ce soit une bagatelle, qui est en usage parmi nous ; il y a quelque chose de neuf, c'est que le hoquet peut être arrêté par quelque surprise, ou par l'attention de l'esprit à quelque objet, comme en comptant de l'argent, ou quelqu'autre chose pareille, &c.

a 7. 14. Dans quelques occasions il recommande du vin pur [a] pour le χόλερα ; il est remarquable que dans plusieurs maladies il a un article separé touchant le vin, & il est fort attentif à en choisir la sorte qui suivant ses propres qualitez peut convenir au cas de la personne malade.

Dans une foiblesse de foye & dans la dysenterie, il conseille la rhubarbe, & il est le premier, si je ne me trompe, qui a fait mention de cette plante, quoique M. le Clerc nous dise que l'usage en a été introduit par les Arabes. Il est vrai que les Arabes en traduisant Dioscorides & les Medecins Grecs ont confondu cette racine avec le *Rhapontic*, en attribuant à celle qui est proprement appellée *Rhabarbarum*, les vertus que les Anciens ont observé dans l'autre : ce qui paroîtra évident à quiconque examinera la description qu'en donne Rhazés. Et je croi qu'Alexandre lui-même, quoiqu'il soit clair que la rhubarbe étoit commune de son tems, est dans la même erreur ; il n'en fait mention que comme d'un astringent tel que les plus anciens Grecs décrivent le Rhapontic sans rien dire de sa vertu purgative. Paul semble le premier qui parle de faculté pur-

b 1. 43. gative [b] qui est dans le *Rheum*, (il l'appelle simplement ainsi :) & il dit comment on peut donner plus de force à des remedes laxatifs en l'y ajoûtant. P. Alpin dit que quelques-uns ont observé que le Rhapontic purge même quelquefois, quoique

c Plant. Exot. 2. 5. dans un moindre degré que la rhubarbe [c] ; les Grecs moder-

nes ont donné à cette racine le nom de *Barbaricum*, non à cause du Pays où il croît, mais à cause de celui où il étoit transporté; car la haute Ethiopie étoit appellée *Barbaria*, parce que comme le remarque fort bien Saumaise [a], elle est située le long du Golfe de Barbarie, pays où étoient nombre de grands Marchez, particulierement à Rhapta qui en étoit la Métropole; à l'Est ce Golphe joint l'Ocean Indien, c'est pourquoi Actuarius, & après lui Myrepsus appelle cette plante ῥεον ἰνδικόν. Il n'y a pas de doute que dans ces tems-là il ne fût porté par Alexandrie; & c'est ainsi qu'il a pû être connu de ces derniers Medecins Grecs. Je dois cependant observer que Saumaise ne dit point qu'Alexandre ait fait mention de la rhubarbe; mais il cite là-dessus Paul, lequel n'en a parlé qu'en termes generaux; il décrit le Rha. *Garcias ab Horto* Medecin du Viceroi d'Espagne, nous dit qu'il avoit appris dans l'Inde que la rhubarbe qui étoit portée là & en Perse croissoit à la Chine: qu'elle étoit transportée par mer & par terre; mais que le transport qui s'en fait par la Tartarie à Ormuz est le plus favorable, parce qu'elle est sujette à se corrompre par le trajet de mer.

ALEXAN.

a *Plin. Exercit.* 798.

Dans la dysenterie [b] qu'il appelle *Rheumatique*, il ordonne de tirer deux Hemines de sang. Il condamne avec beaucoup de raison la pratique temeraire de quelques-uns qui sans aucun discernement font avaler immediatement des opiates; par là ils ne font qu'amortir les humeurs pour quelque tems, lesquelles affectent la tête, & occasionnent ensuite un retour de flux plus violent; c'est pourquoi il croit qu'on ne doit se servir d'opiate qu'en cas de necessité. Il remarque que dans une veritable dysenterie où il y a exulcération, on prend souvent la matiere pour de la glaire; je croi aussi que souvent nous prenons pour de la matiere ce qui n'est que pure glaire.

b 8. 8.

Dans le schirre de la rate [c] il parle beaucoup des vertus de l'acier; il le recommande en infusion aussi-bien qu'en substance: & ceci qui semble être le premier exemple de cette pratique peut servir de réponse à ceux qui prétendent que les qualitez medicinales de ce métal ont été découvertes par des préparations de chymie. Il est vrai qu'Hippocrate n'en fait pas la moindre mention, quoiqu'il ait la plûpart des remedes simples dont nous nous servons aujourd'hui. Mais Pline en

c 8. 13.

ALEXAN. rapportant toutes les qualitez medicinales de l'acier, ne fait mention que d'une maniere de s'en servir interieurement, & c'est de tremper un fer chaud dans l'eau pour la dysenterie : Dioscorides le trempe dans du vin pour le même but. On lit dans Celse la même maniere de s'en servir pour empêcher la rate de grossir trop. Ætius & Oribase font mention de l'acier proprement dit *στόμωμα*, *ferri*, uniquement comme d'un remede exterieur pour la cure des ulcéres malins. Si nous consultons les Ecrivains des tems suivans, nous trouverons qu'on s'est servi rarement de ce métal; & quand on s'en servoit ou interieurement, ou exterieurement, ce n'étoit que comme d'un astringent. Avicenne même craint si fort qu'il ne soit pernicieux si l'on s'en sert en substance, qu'il conseille de prendre de la pierre d'aiman après pour prévenir toute mauvaise suite; cependant Rhazés qui est de son pays recommande souvent cette maniere de s'en servir, & rapporte les differentes formes dans lesquelles il le donne. Depuis lui je ne sçai personne qui en parle comme d'un désobstruant interieur, avant Monardes, lequel a écrit vers le tems que l'Anatomie est venue en vogue; laquelle ayant répandu une plus grande lumiere & plus de certitude dans la veritable cause des maladies, a aussi donné occasion à quelques méthodes plus efficaces pour la cure. Et on ne peut mieux se convaincre que dans le cas present, combien l'Anatomie est utile pour la pratique de la Medecine; car par quel autre principe peut-on avoir pensé à donner de l'acier dans le schirre de la rate ou du foye, si ce n'est que les dissections ont montré à l'œil que la cause de ces maladies est une obstruction? d'où l'on a inferé aisément que tout ce qui pouvoit emporter avec le plus de force la matiere de l'obstruction, seroit l'instrument le plus propre pour la cure. Tel est le remede dont nous venons de parler, qui outre sa vertu attenuante, a de plus dans ce cas une grande force par la pesanteur de ses parties, lesquelles étant sept fois plus pesantes de leur nature que celles d'aucun corps vegetal, agissent proportionnellement avec une impulsion plus forte, & par cette raison l'acier est le plus puissant désobstruent. Quiconque lit les Ouvrages des Medecins modernes, ou qui pratique soi-même, sera convaincu qu'on peut faire de très-grandes cures dans plusieurs maladies chroniques non seulement

par

par les eaux chalybées, mais aussi par une suite de remedes chalybés. Celui qui voudroit nous persuader que ce métal n'a pas de vertu alterative, a eu le malheur sans doute d'apprendre aussi peu de l'experience des autres, que de la sienne propre. ALEXAN.

La saignée n'est nulle part recommandée autant qu'ici dans un cas pressant de la pierre [a], la pratique en est certainement très-judicieuse, particulierement s'il y a, comme cela arrive presque toûjours, suppression d'urine. Notre experience nous apprend que quelquefois la saignée appaise tout ce malheureux désordre, non seulement lorsque tout autre remede y est sans effet, mais encore sans le secours d'aucun remede.

a 9. 4.

J'ai fait mention de ce qu'il a dit auparavant de la goutte; seulement j'ajoûterai qu'il observe qu'elle est generalement regardée comme une maladie incurable. Et il ne pense pas que cela soit ainsi si l'on se sert d'une méthode convenable : celle qu'il prescrit semble très-raisonnable, & les regles pour la diete & pour les remedes en sont fort exactes & bien choisies. Rien ne semble pouvoir mieux promettre la guérison à qui aura la patience de s'y soumettre.

Outre ces douze Livres d'Alexandre, il reste encore une lettre qu'il a écrite à Theodorus sur les vers; elle est écrite comme celle de Galien à Cecilianus en maniere d'avis touchant l'enfant de Theodorus. Il dit & c'est une reflexion très-juste qu'il est très-difficile de donner un bon conseil sur un cas qui n'est décrit qu'en termes generaux; c'est pourquoi, dit-il, comme je n'ai pas vû le malade, je ne peux connoître chaque circonstance particuliere; je suis donc obligé de penser & de faire attention à plus de choses; ainsi ma lettre est plus longue qu'elle ne l'auroit été sans cela. Il commence par décrire trois sortes de vers; 1°. de petits & déliez appellez *Ascarides*; 2°. de ronds, 3°. de larges qui sont le *Tania*. Il en a vû un de la troisiéme sorte long d'environ seize pieds. Il en traite pour le cas où ils sont accompagnez de fiévres, & où ils ne le sont point; il décrit les remedes qui sont propres dans ces differens cas, & dont les Anciens se sont servis; il y en a beaucoup qui sont les mêmes que ceux que nous employons à present excepté les Mercuriels.

ALEXAN. Qu'on m'excuſe ſi j'ai été ſi long ſur cet Auteur, il me ſemble qu'il eſt un des meilleurs Ecrivains Praticiens parmi les Anciens, & très-digne d'être lû par quelque Moderne que ce ſoit. On croiroit par quelques recettes qui ſont à la fin de ſon Livre, qu'il a été ou Chrétien ou Juif : car ſûrement un Payen n'auroit pas vanté autant qu'il paroît le faire quelques recettes qui ſemblent faire alluſion à quelques paſſages de la Bible. Je ſçai que les Payens ſe ſont ſervis de charmes qui conſiſtoient en paroles priſes des Ecritures; mais c'étoit principalement, ſi l'on le peut dire, uniquement dans le cas des Démoniaques ; rarement s'en ſont-ils ſervis dans d'autres maladies. Les Chrétiens ont introduit cette coûtume, comme nous en avons inſinué quelque choſe en parlant d'Ætius, ce qui paroîtra plus clair encore ſi l'on conſulte Marcellus Empiricus qui eſt rempli de ce jargon, & qui ſans doute étoit Chrétien.

Fabrice s'imagine qu'il a découvert la ſecte d'Alexandre qui étoit, à ce qu'il croit, la Méthodique ; & il s'étonne que P. Alpin qui eſt entré dans un ſi grand détail ſur les Méthodiſtes & leur doctrine, n'ait pas dit un mot de cet Auteur. Fabrice fonde ſa conjecture ſur ce qu'Alexandre fait mention de la méthode dans l'Art de la Medecine : il eſt vrai qu'il en parle ; mais il n'entend pas une méthode telle qu'étoit celle des Méthodiſtes, mais une méthode comme celle que Hippocrate a ſuivi; & il le fait entendre clairement dans un autre endroit : le caractere de cet Auteur eſt auſſi très-different de celui d'un Mérhodiſte, qui comme tel conſidere ſeulement les cauſes évidentes, & ce qu'une choſe a de commun avec une autre, ſi la maladie vient de contraction ou de relaxation ſans aucun égard aux cauſes ou aux ſymptomes, à l'âge, au climat, à la conſtitution. Alexandre ſuit toute une autre méthode dans ce qu'il écrit des maladies, & cela paroîr à chaque page. Outre qu'il ne nomme nulle-part la grande diſtinction que les Méthodiſtes ont faite des maladies ; & qu'il ne fait pas une ſeule fois alluſion au cercle réſomptif ou *metaſyncritical* au diatriton, &c. dont ils ſont ſi pleins ; ſa méthode conſtante de purger dans nombre de maladies & particulierement dans la goutte eſt entierement contraire à leur Pratique averée. Et pour ce qui eſt des Sectes, je dois obſerver que je n'en

trouve aucunes traces après le tems de Galien, non pas même à Alexandrie qui a continué encore durant quelques siécles à être la grande Ecole de la Medecine, si l'on ne veut excepter Vindicianus & Theodore Priscian, deux Méthodistes qui ont vêcu vers le tems de Valentinien Second, & dont les Ouvrages semblent seulement être transcrits des plus anciens Ecrivains de cette classe. A la verité Galien a si bien établi la Secte Dogmatique, qu'elle a prévalu ensuite sur toutes les autres, & les a comme englouties : & à parler proprement, c'étoit moins une Secte fondée sur des idées particulieres, qu'un amas des meilleures opinions que chaque Secte avoit embrassé & enseigné; c'est pourquoi en plusieurs choses les Dogmatiques s'accordent avec les Méthodistes, & particulierement dans la méthode de la cure. ALEXAN.

JACQUES PSYCRESTUS.

ALexandre fait mention de plusieurs Medecins, & de quelques-uns qui ont vêcu vers son tems; il loue beaucoup entr'autres Jacques Psychrestus [a] homme d'un mérite éminent pour sa grande pénétration dans la Philosophie & la Medecine qu'il apprit de son pere Hesychius, qui avoit voyagé dans un grand nombre de Pays pour y acquerir des lumieres; Il fut fait Comte & premier Medecin de Leon le Grand ou le Thracien, & étoit si chéri & de cet Empereur & du peuple, que le Senat lui fit ériger une statue dans le bain de Zeuxippe bâti par Severe [b]. Isidore de Gaze appellé par d'autres le Pelusiote, lequel a fleuri dans le tems de Justinian, a vû encore une statue élevée en son honneur à Athenes [c]. Cet Auteur dit de plus d'Alexandre qu'il étoit d'Alexandrie, quoique sa famille fût originaire de Damas; qu'il eut une très grande experience dans la Medecine; qu'il fit plusieurs cures merveilleuses; qu'il entroit dans sa pratique beaucoup de clysteres & de suppositoires; qu'il fit rarement usage du fer ou de la lancette dans la Chirurgie, & qu'il n'étoit point ami de la saignée. Il a été preferé à tous les Medecins Modernes par son disciple Asclepiodotus qui s'est rendu fameux pour avoir remis en usage l'hellebore blanc qui dans ce tems-là étoit tombé dans un entier ou- PSYCHR.

a 5. 4.

b *Malel. in Vit. Leo.*

c *Photius.* 559.

PSYCHR. bli, & n'étoit pas ſeulement connu de Jacques lui-même. Suidas s'étend beaucoup ſur les louanges de ce Jacques, il dit qu'il étoit parvenu à une connoiſſance parfaite ſoit de la theorie, ſoit de la pratique ; qu'il ſurpaſſoit tous ſes contemporains ; qu'il peut être comparé aux Anciens, & qu'il eſt ſuperieur à pluſieurs d'entr'eux ; qu'il étoit aimé & adoré de ſes malades, qui le regardoient comme un homme inſpiré du Ciel ; qu'ils avoient une foi aveugle en lui, parce qu'ils n'avoient jamais vû manquer aucun de ſes pronoſtics. Il eut tant d'ardeur à ſe rendre habile dans ſon Art, qu'ils croyoient que l'ame d'Eſculape lui avoit été tranſmiſe. Kuſter dit qu'il a retrouvé ſon veritable nom ψύχειστος dans Malelas : dans les précedentes éditions de Suidas le nom étoit ψυχόχειστος, quoique dans la traduction d'Ætius on liſe Pſychriſtus. Mais j'ai raiſon de croire que ces deux manieres de lire ſont mauvaiſes ; ſi l'on conſulte Alexandre, on découvrira nettement qu'il faut lire ψυχόχρηστος ou ψυχεόχρηστος (car le nom peut être different) de même que φιλόχρηστος ; il dit en termes exprès que ce nom lui étoit appliqué ὅτι ὑγιαινούσῃ τροφῇ ΕΚΕΧΡΗΤΟ. Alexandre lui donne l'Epithete de Θεοφιλέστατος , & Suidas l'appelle d'après lui Θεοφιλής ; c'eſt pourquoi il doit y avoir une erreur dans le texte de Photius, où lui & ſon pere eſt dit ἀσεβέες ἤσθην : quiconque ſera attention à ce qui ſuit dans Photius, s'appercevra qu'il faut lire εὐσεβέες.

URANIUS.

URANIUS a *Lib.* 2. URanius [a] étoit contemporain d'Alexandre, il pratiqua la Medecine à Conſtantinople : ſon caractere a quelque choſe de ſi ſingulier & de ſi remarquable, qu'Agathias a crû que c'étoit bien la peine de l'inſerer dans ſon hiſtoire ; j'en dirai donc quelque choſe ici ſuivant ce qu'en rapporte cet Auteur. Uranius étoit Syrien de naiſſance, Medecin de profeſſion ; lequel n'ayant pas la moindre connoiſſance d'Ariſtote ni de la Philoſophie ancienne, avoit cependant une très-haute opinion de ſon ſçavoir qui ne conſiſtoit que dans un grand flux de bouche, & une aſſurance préſomptueuſe à ſoutenir quelque paradoxe qu'il avançât. On le trouvoit ordinairement

dans des boutiques de Libraire, ou dans des places publiques voisines de la Cour, où il disputoit avec differentes personnes qui avoient aussi peu de sçavoir que de Religion; il entroit dans des questions très-élevées sur lesquelles il raisonnoit avec beaucoup de temerité & de présomption; il parloit des attributs de l'essence de la Divinité, speculations qui passent de beaucoup la portée de nos foibles esprits; mais les disputans ne s'en embarrassoient pas. La societé s'assembloit ordinairement le soir après la débauche du jour, & discouroit d'une maniere très-libertine sur les questions les plus sublimes & les plus épineuses, sans que l'un pût jamais être convaincu d'une chose par l'autre, de maniere qu'ils se quittoient chacun avec l'opinion qu'il avoit apportée, & terminoient souvent leur dispute, comme font les joueurs par des reproches amers & des paroles hautes: d'où il ne pouvoit résulter qu'une aversion réciproque. Uranius tenoit le premier rang parmi ces gens-là, & y faisoit un aussi grand fracas que Thersites dans Homere; mais destitué d'un sçavoir solide, il n'étoit pas capable de proposer en bonne forme aucun argument; ce qui le rendoit très-promt à répondre aux objections avant qu'on les formât; & quelquefois au lieu d'y répondre, il demandoit pour quelle raison on les proposoit. En un mot il renversoit toutes les regles qui doivent s'observer dans les Conferences, ce qui ne pouvoit que mettre de perpetuels obstacles à la découverte de la verité. En toute chose il affectoit le scepticisme, & formoit ses réponses sur le modéle de Pyrrhon ou de Sextus Empiricus. Il s'imaginoit que son opinion (sçavoir qu'il n'y a pas de certitude sur aucune chose) lui donneroit une entiere liberté, & le délivreroit de tout remords ou trouble d'esprit. Sa capacité étant fort bornée, il ne pouvoit en imposer qu'aux simples & aux esprits credules; mais s'il étoit en arriere du côté des sciences, il étoit d'autant plus habile dans le sçavoir du monde; vivant avec les grands il buvoit & mangeoit avec tant d'excez, qu'il se rendoit la risée de la compagnie: s'abandonnant à toute sorte de licence dans ses discours, souvent il étoit insulté, raillé, même battu; & il étoit devenu aussi necessaire dans les parties de plaisir, que le sont les fols & les boufons. Uranius tel que je viens de le décrire, fut avec Arebindus envoyé Ambassadeur en Perse; il se contrefit si bien que cachant tous ses dé- URANIUS

URANIUS fants, toutes ses actions étoient colorées de quelque apparence de vertu. Il avoit pris la contenance & l'habit de Philosophe; la premiere fois qu'il parut devant Chosroës, ce fut avec un air si serieux & si grave, qu'il en imposa, & se procura par là une reception favorable. Chosroës assembla aussitôt ses Mages pour conferer avec lui; on éleva plusieurs questions de Philosophie naturelle, comme si le monde a été de toute éternité, s'il y a une cause ou un principe de toutes choses. Uranius quoique fort ignorant sur ces matieres, soutint sa réputation par son assurance, & eut cet avantage sur ses Adversaires, comme le dit Socrates dans le Gorgias, *Que s'il sçavoit peu de chose, ses Adversaires en ignoroient encore davantage.* Cet Empirique sçut si bien faire sa cour, que le Roy le fit mettre à sa table, but à sa santé, & lui presenta la coupe pour qu'il lui fît raison, honneur qu'il n'avoit daigné faire à personne; mais il disoit qu'il avoit vû nombre de Philosophes fameux qui étoient venus de Grece à dessein de voir sa Cour, & qu'Uranius étoit le plus subtil & le plus accompli.

Il est certain que quelque tems auparavant Damascius le Syrien, Simplicius de Cilicie, Diogenes de Phœnicie & Isidore de Gaze, &c. les plus grands & les plus sçavans Philosophes du siécle ayant de l'aversion pour la Religion établie, se retirerent en Perse, ils avoient oui vanter & le gouvernement & le peuple; on leur avoit dit que la justice & l'équité étoient en Perse les seuls ornemens du Trône; qu'une parfaite soumission & une entiere obéissance faisoit le bonheur du peuple; que les voleurs ou sangsues publiques étoient en horreur; qu'on ne voyoit regner que la verité & la fidelité. Ils ne furent pas plûtôt arrivez là, qu'à leur grand regret ils trouverent tout le contraire; la violence & l'injustice étoient sans frein, & aussitôt qu'ils eurent approché le Prince, ils s'apperçurent combien ils s'étoient trompez; quoiqu'il eût la vanité de discourir de Philosophie, il ne sçavoit ce qu'il disoit; Chosroës étoit convaincu de leur mérite, cependant il conserva une haute opinion d'Uranius. Il me semble que la raison en est claire & naturelle, nous avons de l'inclination pour ce qui nous ressemble, & de l'aversion pour ce qui est au-dessus de nous. Uranius après son retour de ses voyages reçut plusieurs lettres très-civiles de Chosroës; ce Prince l'appelloit souvent

ſon maître. Uranius devint par là inſupportable ; l'amitié de Choſroës pouſſa ſi loin ſon arrogance, qu'il ne regardoit plus perſonne que d'un air de mépris. Il ne ſe trouvoit jamais à table en compagnie qu'il ne recitât les faveurs qu'il avoit reçû de ce Prince, & les conferences qu'ils avoient eues enſemble ; il ne rapporta donc de ces Pays éloignez qu'un excès d'orgueil & de vanité, qualitez dont il étoit déja aſſez fourni avant ſes voyages. Les éloges qu'il donnoit à ce Prince faiſoient quelque impreſſion ſur les eſprits credules, & perſuadoient à quelques-uns qu'il étoit fort ſçavant. Ceux qui ſe plaiſoient à des récits nouveaux & merveilleux ne connoiſſant ni la perſonne qui louoit, ni celle qui étoit louée, ſe laiſſoient aiſément ſurprendre par les couleurs ſéduiſantes dont cet Impoſteur ornoit ſon diſcours. Il faut avouer que Choſroës avoit toutes les qualitez propres à faire un grand Capitaine, il eſt juſte d'admirer ſon courage qui ne put être abattu ni par l'âge ni par les fatigues de la guerre ; mais à l'égard des ſciences, il faut dire qu'il n'a pû s'élever plus haut qu'un Ecolier d'Uranius. URANIUS

De cette deſcription d'Agathias on peut ſe former le vrai caractere & de Choſroës & d'Uranius. On prendra auſſi dans le Traité ſur la ſageſſe des Indiens, la même idée de ce Prince qui fut encore prévenu à la folie pour un autre Medecin nommé Perroës.

PROCOPE.

BLondus, Sabellicus & Tiraqueau croyent que Procope cet excellent Hiſtorien qui écrivit au tems de Julien, étoit Medecin ; ils ne donnent pas de raiſons pour prouver leur opinion, d'autres auſſi la regardent comme un ſonge : cependant ſi nous reflechiſſons ſur quelques paſſages de ſes Ouvrages, il ſemblera qu'il y a quelque fondement à cette opinion : car dans pluſieurs choſes qui ont du rapport à la Medecine, il eſt beaucoup plus détaillé qu'aucun autre Hiſtorien ; ſans même en excepter Agathias ſon grand admirateur & imitateur, qui ayant été élevé au barreau, eſt plein de reflexions qui PROCOPE

PROCOPE sentent les Loix [a]. Voici quelques exemples qui prouvent ce qui vient d'être dit de Procope. Il remarque que les eaux du Pô [b] avoient si fort affoibli l'estomach des soldats & dérangé la digestion, que cela leur avoit causé de dangereux dévoiements & des dysenteries: il dit aussi en décrivant la terrible famine [c] dont toute l'Æmilie fut affligée, que toute la chaleur de l'estomach étoit entierement éteinte: en sorte que si l'on n'avoit pas soin de donner à ceux qui avoient été exposez à ce fleau la nourriture comme à des enfans, c'est-à-dire, peu à la fois & plus souvent, ce qu'ils mangeoient les surchargeoit & les faisoit périr; la bile qui dominoit dans leurs constitutions teignoit tout leur corps. Il remarque que par tout où le souffre du Vesuve est porté [d], la campagne est fertile; que l'air qui environne cette montagne est très-subtil & très-sain; & c'est pour cette raison qu'il croit que depuis plusieurs siécles les Medecins ont recommandé ce climat aux personnes attaquées de consomption. On ne croira pas, j'espere, que je veuille trop rafiner si je dis encore qu'il ne laisse échaper aucune occasion de donner des louanges à notre Profession. Selon lui Elpidius premier Medecin de Theodoric [e] est la personne à qui ce grand Monarque ouvrit son cœur à l'approche de la mort, & confessa l'injustice dont il s'étoit rendu coupable en faisant mourir Symmachus & Boethius. Et lorsque durant le siege d'Edesse des Ambassadeurs furent envoyez à Chosroës [f], Etienne fameux Medecin, natif de cette Ville & qui avoit été Précepteur de ce Prince, & avoit guéri son pere Cavades de quelque maladie, fut non seulement nommé pour être un des Ambassadeurs, mais il fut encore choisi pour haranguer le Prince, lorsqu'ils lui seroient presentez. Le même Chosroës quelque tems aprés, négociant un Traité de paix avec Justinien [g], ne vouloit pas seulement consentir à faire une tréve sans cette condition, sçavoir que Tribunus dont il connoissoit la capacité en Medecine lui fût envoyé: & l'Historien marque qu'aussitôt que cela fut fait, la tréve fut conclue pour cinq ans. Dans un autre endroit [h] il dit de plus que ce Medecin étoit né en Palestine; qu'il étoit son Compatriote & homme sage, moderé & pieux. Il avoit guéri auparavant Chosroës de quelque maladie, sur quoi il reçut des presens considerables

a *Lib. 2. Berytus & Alexandria. lib. 4. Cour de Justice tenue par Anastase.*
b *Bell. Goth. lib. 2.*
c *Ibid.*
d *Ibid.*
e *Ibid.*
f *Bellum Persic. 2.*
g *Ibid.*
h *Bellum Goth. lib. 4.*

considerables avec lesquels il s'en retourna dans son Pays. PROCOPE
Après la tréve dont on vient de parler, il resta une année entiere avec Chosroës; le Roy lui offrit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit; mais au lieu de lui demander de l'argent, il témoigna seulement qu'il desiroit que quelques Romains qui étoient captifs en Perse, fussent mis en liberté. A sa demande Chosroës relâcha non seulement ceux que le Medecin demandoit, mais encore trois mille de plus, ce qui rendit le nom de Tribunus fameux dans toute l'étendue de l'Empire. On conviendra au moins avec moi que Procope represente les personnes de cette Profession comme ne faisant pas une petite figure; & par la consideration qu'on avoit pour eux, il paroît qu'on les croyoit appliquez à differentes sciences, & particulierement à celles qui ont du rapport à leur Art. Procope a encore plusieurs choses touchant les playes, ce qui peut faire juger qu'il a été instruit de la Medecine: en parlant de la playe dont Artabazés mourut, il est si circonstancié, qu'il dit qu'une artére [a] du col avoit été coupée, en sorte qu'on ne put arrêter le sang. Trajan fut blessé au-dessus de l'oeil droit près du nez [b], le fer dont la fléche étoit armée, étoit large & long, cependant il pénétra si avant, qu'on ne pouvoit l'appercevoir; Procope dit expressément qu'il ne comprenoit pas bien où elle étoit entrée, & s'étoit logée de façon qu'elle ne causât pas de douleur à Trajan: cinq ans après la pointe de la fléche commença à paroître sur le visage: cet Auteur ajoûte qu'au tems qu'il écrivit ceci, cette fléche avoit été trois ans dans la route qu'elle se faisoit pour sortir; & que suivant toute apparence dans quelque tems elle sortiroit entierement sans causer beaucoup de douleur; car alors elle n'en donnoit aucune. De même il donne un détail circonstancié de la playe que Arsés [c] reçut au visage, & rapporte comment les Chirurgiens qui avoient envie de tirer la fléche, étoient dans un grand embarras non seulement à cause de l'oeil qu'ils n'esperoient pas de pouvoir sauver, mais encore à cause des nerfs & des membranes qu'ils craignoient de blesser, de sorte que dans l'operation la vie du malade étoit en danger. Un de ses Medecins nommé Theoclistus en lui pressant le col, lui demanda s'il sentoit beaucoup de douleur; sur quoi Arsés ayant dit que oui, il répondit: Hé bien vous serez guéri, & vous ne

a *Bellum Goth.* 3.
b *Bell. Goth.* 2.
c *Ibid.*

PROCOPE perdrez point votre œil; il jugea que la fléche n'avoit pas pénétré avant dans la peau: ainſi il coupa la partie du bois de la fléche qui paroiſſoit au dehors, & fit enſuite une inciſion dans le corps des muſcles où la douleur étoit la plus violente; il emporta ſans aucune difficulté le reſte de la fléche dont la pointe étoit tricuſpidale, & réuſſit ſi bien dans la cure, qu'il ne reſta pas de grandes marques de cicatrice au viſage. La même operation fut faite à Cutilas à qui il fallut arracher la fléche avec plus de violence; il s'évanouit à diverſes repriſes & les membranes de la tête s'étant enflammées, il mourut ſubitement en phrénesie. Bucas perdit beaucoup de ſang & faillit à expirer ſur le champ, ce que les Medecins attribuerent aux muſcles coupez tranſverſalement & non ſelon la longueur; quoiqu'il en ſoit, il mourut au bout de trois jours. Tous ces paſſages donc montrent aſſez ſuffiſamment que cet Auteur eut au moins une teinture de la Medecine pendant ſa jeuneſſe & avant qu'il fût employé dans les affaires civiles, & ſuivant la deſcription des cas qui eſt donnée ici, on peut obſerver qu'il ſe ſert d'expreſſions toutes ſemblables à celles dont ſe ſervent ordinairement les Ecrivains en Medecine. Quoique je ne veuille pas pouſſer la choſe ſi loin que de décider s'il a été de la Profeſſion, ou non; j'oſe dire qu'il a décrit une maladie avec autant d'art que d'exactitude, dans le propre langage de la Medecine, & auſſi-bien que s'il avoit été Medecin de profeſſion: cette maladie eſt la peſte qui déſola Conſtantinople en 643. & parce que non ſeulement cette relation eſt écrite de main de maître; mais encore parce qu'elle peut nous fournir pluſieurs reflexions touchant cette maladie; je vais la tranſcrire ici telle qu'elle eſt dans le Docteur Howel, & j'y ajoûterai quelques remarques.

» Cette peſte conſuma preſque tout le genre humain, d'où » Procope conclud qu'elle ne pouvoit être cauſée que par une » vengeance de Dieu lui-même: car elle n'affligea pas une ſeule » partie du monde, & ce ne fut pas dans une ſaiſon particuliere » de l'année, comme l'auroient pû prétendre, dit-il, certains » eſprits ſubtils: elle déſola le monde entier, n'épargnant per» ſonne dans aucune condition ni dans aucun âge, quoiqu'il y » ait une ſi grande diverſité dans les temperamens & dans les » diſpoſitions. La differente ſituation des lieux, la difference de

la demeure, la diete, les complexions, les inclinations, rien ne put soulager dans cette maladie. Quelques-uns en furent attaquez dans l'été, quelques autres dans l'hyver, & d'autres dans d'autres saisons. Elle commença parmi les Egyptiens de Peluse, se répandit à Alexandrie dans le reste de l'Egypte d'un côté, & de l'autre dans ces parties de la Palestine qui confinent à l'Egypte : ainsi elle parcourut l'univers jusqu'à ses limites les plus reculées, comme si elle eût eu seulement en vûe de travailler par journée à tout détruire; les Isles, les cavernes, les sommets de montagne, tous les lieux où il pouvoit y avoir des hommes en furent infectez : car si la maladie sautoit pardessus un Pays, on n'avoit pas long-tems sujet de se feliciter, elle retournoit en arriere pour ne rien épargner. Elle commença sur les côtes de la mer, & s'étendit de là dans les terres. A la seconde année elle arriva environ au milieu du printems, à Constantinople (où Procope faisoit alors sa résidence :) rien de plus commun alors que des apparitions d'esprits que plusieurs personnes croyoient voir en toute sorte de formes humaines, ils s'imaginoient que les hommes qui se trouvoient à leur rencontre les frapoient en quelque partie de leur corps; & aussitôt que ces pauvres malheureux avoient vû l'esprit, ils étoient saisis de la maladie. Lorsqu'ils croyoient voir des esprits, ils proferoient & repetoient sans cesse les noms de la Divinité, ils couroient dans les Eglises. En d'autres moments, effrayez d'entendre leurs amis les appeller, ils s'enfermoient dans leurs chambres, se bouchant les oreilles. Les uns croyoient qu'ils avoient eu certaines visions, d'autres qu'ils avoient entendu une voix qui leur disoit qu'ils étoient marquez dans la liste de ceux qui devoient mourir. Quelques autres personnes sans aucun indice précurseur de maladie, tomboient subitement en fiévre; leur corps ne changeoit pas de couleur; il n'y survenoit pas de chaleur, la fiévre étant si foible jusqu'au soir, que ni le malade, ni le Medecin ne pouvoit par le pous soupçonner aucun danger. Cependant il se formoit un bubon & à l'aîne & à l'aisselle, sous l'oreille, en d'autres parties; à quelques-uns le premier jour, à d'autres personnes le second, ou même quelques jours après : tels étoient les symptomes generaux qu'éprouvoient presque de même toutes les personnes frappées de cette maladie.

PROCOPE.

PROCOPE On remarqua en certaines occasions quelques autres symptomes differens; s'ils naissoient de la diversité des temperamens ou de la volonté de celui qui envoyoit la maladie, notre Auteur ne peut le dire. Quelques-uns tomboient dans un appesantissement où ils sommeilloient; d'autres étoient agitez d'une rage violente: ceux qui dormoient oublioient toutes choses; lorsqu'on alloit les visiter, quelques-uns demandoient à manger, d'autres qui avoient été négligez mouroient de faim; ceux qui étoient enragez étoient tourmentez d'apparitions; croyant qu'ils voyoient des hommes prêts à les tuer, ils s'enfuyoient de toutes leurs forces; ils étoient si extravagants & si inquiets, que ceux qui les gardoient étoient aussi à plaindre qu'eux-mêmes. Ni Medecin, ni autre personne ne gagnoit la maladie en touchant les malades ou les morts; plusieurs continuoient à jouir d'une santé merveilleuse, quoiqu'ils soignassent & ensevelissent les personnes infectées, & d'autres gagnant la maladie sans sçavoir comment, mouroient à l'instant. Plusieurs sans être cependant alterez, se jettoient dans l'eau, & quelquefois dans la mer. Quelques-uns sans être tombez ni en assoupissement, ni en fureur, avoient leur bubon gangrené, & mouroient dans d'extrêmes douleurs; ce qui arrivoit aussi sans doute à ceux qui étoient en phrénesie, quoique n'étant plus à eux-mêmes ils ne se sentissent pas. Quelques Medecins comprenant que le venin & le principe de la maladie consistoit dans ces ulcéres pestilentiels, ouvrirent les corps morts, & fouillant dans les ulcéres, trouverent un charbon énorme croissant au dedans. Ceux dont le corps étoit taché de petits boutons noirs de la grosseur d'une lentille, ne vivoient pas un jour. Plusieurs mouroient d'un vomissement de sang. Quelques-uns qui étoient abandonnez entierement des Medecins étoient rétablis inopinément; d'autres qui se croyoient assurez de leur guérison, périssoient soudainement: aucun homme ne pouvoit rendre raison de cette maladie. Le bain fit du bien à quelques-uns, il nuisit à d'autres; en un mot il n'étoit pas possible de trouver aucune méthode pour conserver la vie des hommes, soit en prévenant la maladie, soit en la domptant, n'y ayant aucune cause apparente pour laquelle on en fut attaqué, ni pour laquelle on en fût guéri.

PROCOPE

Les femmes enceintes qui en étoient frappées, mouroient certainement, les unes faisant de fausses couches, d'autres délivrées heureusement périssoient également avec leurs enfans ; trois seulement eurent un heureux accouchement & recouvrerent une bonne santé, mais leurs enfans moururent ; une au contraire mourut, & l'enfant eut le bonheur de vivre. Les malades dont les ulcéres étoient fort ouverts & couloient abondamment, réchapoient, la violence du charbon étant adoucie par là ; c'étoit aussi l'indice le plus certain de guérison : ceux dont les ulcéres restoient dans le même état qu'ils avoient paru d'abord, étoient exposez au miserable accident dont nous avons fait mention. Quelques-uns avoient les cuisses desséchées, lorsque des ulcéres y paroissoient sans fluer. Quelques autres sortirent de la maladie avec la langue mutilée, & furent begues, ne pouvant plus de leurs jours prononcer que des sons confus. Cette peste dura quatre mois à Constantinople, & y fit un extrême ravage pendant trois mois. Au commencement il n'en mourut pas extrêmement ; mais ensuite la peste ravagea tout avec plus de fureur, le nombre des morts monta de cinq à dix mille chaque jour. Au commencement les morts étoient ensevelis, mais enfin tout tomba en confusion, & un grand nombre de morts resterent fort long-tems sans être enterrez. Les domestiques n'avoient pas de maîtres, ni les personnes riches de gens pour les servir. Dans cette Ville affligée on ne voyoit que maisons où il ne restoit plus personne, que magazins & boutiques qu'on ne venoit plus ouvrir, tout commerce étoit entierement mort. L'Empereur avec raison se donna beaucoup de soins à ce sujet, il chargea de l'inspection des pauvres Theodorus, l'un des Referendaires qui écrivoient les réponses de l'Empereur sur les Requêtes, & lequel distribua de l'argent des coffres de la Tréforerie à ceux qui étoient dans le besoin. Procope ajoûte que plusieurs frappez de crainte, quitterent leur mauvaise vie, & se consacrerent à Dieu ; que plusieurs aussi retournerent à leur vie libertine & injurieuse à la Divinité, aussitôt que le danger fut passé, & par là Procope finit la description de cette peste. Le Docteur Howell continue & dit, que quoiquelle ne dura que quatre mois à Constantinople, cependant Evagrius qui en fut frappé avec sa famille, dit qu'elle dura l'espace de cinquante-

PROCOPE deux ans; elle monta à un tel point, qu'elle détruisit presque
» le monde entier. Ainsi cette peste ayant duré long-tems après
» la mort de Procope, il n'est pas étonnant si pendant un si long
» tems, en passant dans des climats si differens, elle a changé de
» symptomes, & varié les accidens qu'elle produisoit d'abord:
» cependant la description d'Evagrius differe très-peu de celle
» de Procope. Il dit que dans certaines choses cette peste res-
» sembloit à la peste d'Athenes décrite par Thucidides, & étoit
» très-differente à quelques égards; qu'elle commença en Ethio-
» pie comme celle-là, mais elle surpassa toutes celles dont le
» monde avoit éprouvé les calamitez; & faisant attention au
» long tems qu'elle avoit erré en ravageant la terre, il est surpris
» que Philostrate témoigne de l'étonnement au sujet de la peste
» qui arriva dans son tems, sur ce qu'elle dura quinze ans de
» suite. Comme l'histoire de Procope est assez connue de tout
» le monde, particulierement d'Evagrius qui, comme tous les
» sçavans ne lignorent pas, en a pris beaucoup de choses, il est
» très-surprenant qu'il ait pû dire que l'histoire de cette maladie
» n'avoit pas été couchée par écrit jusqu'au tems qu'il l'entreprit;
» car on ne peut s'imaginer que ce ne fut point positivement la
» même peste dont tous les deux ont parlé.

Comme le remarque le Docteur Howel, c'étoit sans doute la même peste dont ils ont parlé tous les deux, c'est-à-dire, la peste qui dura cinquante-deux ans, & qui au rapport d'Agathias commença à l'Est à la cinquiéme année de Justinien: quoiqu'afin que son récit se rapportât avec celui de Procope, il faudroit lire, je croi, la quinziéme année au lieu de la cinquiéme: on peut observer de plus qu'il la décrit seulement telle qu'elle parut à Constantinople la seconde année; & que Evagrius en parle conformément à ce qu'elle étoit plusieurs années après suivant ses propres observations: au tems que cette maladie commença, suivant la relation de Procope, Evagrius n'étoit encore qu'un enfant qui apprenoit la Grammaire [a], quoiqu'il eût la peste dans ce tems-là; ainsi l'on peut voir la veritable raison pour laquelle ces Auteurs different en quelques points. Le dernier par exemple rapporte une circonstance très-surprenante, sçavoir qu'aucune personne native des Villes infectées, quoiqu'elle fût dans des pays bien éloignez de l'infection, n'échappoit à la fureur de cette maladie qui

[a] Lib. 4.

ſembloit les chercher dans quelques lieux qu'ils puſſent être, pour les enlever de même que tous leurs autres compatriotes : fait qui auroit pû paroître ſuſpect, s'il n'y en avoit de ſemblables exemples dans des tems moins éloignez ; j'en parlerai dans ſon lieu, lorſque je viendrai aux maladies qui viennent de ſueur. Le même Evagrius dit que cette peſte avoit à certains égards du rapport avec celles d'Athenes, & qu'à d'autres elle n'en avoit pas, mais il n'en dit aucunes particularitez, quoiqu'elles ſoient en grand nombre. La maniere dont elle ſe répandoit étoit differente ; dans celle-ci quelques-uns mouroient à l'inſtant ou le premier jour comme ceux qui étoient marquez de petits boutons noirs, ou au moins ils périſſoient en peu de jours. Et Agathias qui décrivit cette même maladie à ſon retour à Conſtantinople en 558 [a], dit expreſſément que la plûpart mouroient dans le moment comme dans un violent accès d'apoplexie, & que ceux qui ſe trouvoient du temperament le plus vigoureux, ne paſſoient pas le cinquiéme jour. Dans celle d'Athenes la maladie alloit juſqu'au ſeptiéme ou neuviéme jour qui étoient le terme commun de la mortalité ; dans celle-là ceux qui approchoient des malades en étoient infectez ; dans celle-ci il eſt poſitivement remarqué que ce n'étoit pas la même choſe. On ne trouve dans Thucidide rien qui fût ſemblable, ni à l'aſſoupiſſement dont ils étoient ſaiſis d'abord, ni à la rage de ceux qui ſe rouloient par terre, ni à ce qui a été dit des femmes enceintes. Galien en comparant les deſcriptions qui ſont données de la maladie ou par Hippocrate ou par Thucidide, remarque que ce dernier ne la décrit que comme un Obſervateur ordinaire, car il fait l'énumeration de toutes les circonſtances qu'il avoit remarquées ſans diſtinction, & non comme un Medecin. Pour Procope je croi qu'on peut dire qu'il a décrit cette peſte & comme Obſervateur & comme Medecin ; cela paroît dans ſes obſervations dont on vient de parler au ſujet des femmes enceintes, parmi leſquelles il n'y en eut que trois qui purent réchapper ; & à l'égard du bubon ſur lequel il eſt le premier qui ait obſervé que l'écoulement de la matiere eſt le ſigne le plus aſſuré de guériſon dans ce cas, l'experience a prouvé la même choſe juſqu'ici. Il parle comme Medecin lorſqu'il rapporte les differentes méthodes qu'on avoit tentées, comme le bain, &c. les cas où elles avoient

PROCOPE

[a] 5. 5.

PROCOPE manqué, les differents ſymptomes pour leſquels on s'en ſervoit ; il remarque particulierement que dans la fiévre les corps ne changeoient pas de couleur, & qu'il n'y ſurvenoit pas de chaleur ; que la fiévre étoit ſi petite juſqu'au ſoir, que pas même le Medecin ne pouvoit ſoupçonner par le pous que le malade fût dans aucun danger. On peut remarquer en liſant Thucidide & Lucrece qu'on n'avoit pas alors d'autre moyen pour juger de la fiévre que de toucher le corps ; l'art d'en juger par le tâtement du pous eſt d'une datte poſterieure. Il nous fait voir combien peu les Medecins connoiſſoient les veritables cauſes de cette maladie, auſſi ouvroient-ils pour acquerir plus de lumiere, les corps de ceux qui étoient morts d'ulcéres peſtilentiels, & ils trouverent un charbon croiſſant interieurement. On peut conclure de là en paſſant que les Medecins de ce ſiécle-là ne négligeoient aucune partie qui pût contribuer à la perfection de leur pratique, & que particulierement ils s'appliquoient à l'Anatomie, dont il eſt clair par cet endroit qu'ils faiſoient un bon uſage pour découvrir les cauſes des maladies & leurs differens ſymptomes. Il y a une choſe au ſujet de la contagion, qui mérite d'être obſervée dans cette hiſtoire. Procope nous apprend qu'aucun Medecin ni aucune autre perſonne ne gagna la maladie en touchant les corps malades ou morts ; (je ſuppoſe qu'il entend pour cette raiſon ſeulement) pluſieurs conſerverent une ſanté merveilleuſe, quoiqu'ils ſoignaſſent & enſeveliſſent les perſonnes infectées ; Evagrius ajoute que quoique cette maladie ſe communiquât pour le plus ſouvent, cependant quelques perſonnes laſſes de vivre apparemment, vivoient continuellement parmi les malades, & ne pouvoient gagner ni la maladie, ni la mort, & dans toutes les maladies épidemiques quoique jamais auſſi contagieuſe, certainement on trouvera des exemples où l'infection ne s'eſt pas communiquée generalement de l'un à l'autre ; mais ce que Procope crut, je veux dire que la maladie s'étoit étendue par contagion, quelle qu'en pût être la premiere cauſe, eſt clair par ce qu'il ajoûte que conſtamment elle commença ſur les côtes de la mer, & de là s'étendit dans les terres : matiere de fait qui eſt une preuve meilleure qu'aucun raiſonnement, combien loin cette maladie peut être portée & répandue par le commerce & la communication : ce qui a

été

été l'opinion generale dans les tems les plus reculez. Je ne pousserai point plus loin la digression, s'il est vrai que ç'en soit une. Je reviens à present au quatriéme & dernier de ces vieux Ecrivains Grecs, comme je me le suis proposé. PROCOPE

PAUL.

PAUL, quoique placé par M. le Clerc au quatriéme siécle, n'a pourtant vêcu que dans le septiéme, & quoique Compilateur, il est fort different d'Oribase, (tel que nous l'avons à present de même que d'Ætius) : il a transcrit beaucoup de choses d'Alexandre, & non seulement le sens, mais même les propres paroles. Il nâquit dans l'Isle d'Ægine, il fut un grand voyageur, & eut beaucoup d'occasions de voir pratiquer bien des choses differentes. Il mérite cette louange, que ses descriptions des maladies sont completes & courtes : & quoiqu'il fût un grand Compilateur, il y a en lui une chose remarquable, qu'il traite particulierement des maladies des femmes, & qu'il semble être le premier Accoucheur de profession dont l'histoire nous donne connoissance. Il fut appellé de ce nom par les Arabes, & commence aussi son Livre par les accidens ausquels les femmes sont sujettes dans la grossesse. PAUL.

Nous devons à Paul quelques fragmens de Medecins anciens, particulierement la Lettre de Dioclés à Antigonus touchant la conservation de la santé.

Mais arrêtons-nous davantage sur cet Auteur, quoique quelques-uns l'ayent representé comme si méprisable qu'il n'y ait rien d'interessant dans ses Ecrits. Je me fixerai à ses six Livres, dans lesquels j'ose dire qu'il est certainement quelque chose de plus qu'un simple Compilateur ; ce Livre est plein d'operations de Chirurgie seulement ; on pourroit le regarder comme le corps le plus complet qui ait été en ce genre, au moins avant la restauration des sciences. J'entens d'abord les operations manuelles ; car pour les applications exterieures aux playes & aux ulcéres, &c. il en traite au long dans le quatriéme Livre. Il est clair par ce Traité, qu'il faisoit les operations de Chirurgie lui-même ; il décrit les differentes méthodes dont se servoient les Anciens, celles de ses contempo-

PAUL. rains, & les siennes propres : il rapporte le bon ou le mauvais succés de plusieurs ; & dans ce qu'il écrit sur ce sujet, il est si éloigné de n'être qu'un simple Copiste, que quelquefois il ne
a 87. veut pas entrer dans l'opinion de Galien [a], & en préfere de
b 57. plus modernes. Ainsi dans le Chapitre sur l'*Aneurysme* [b], après avoir rapporté ce que dit Galien à ce sujet, il donne sa propre opinion sur la méthode de la cure. Il en use de même à l'égard de Leonides, (Auteur souvent cité par lui & par Ætius) dans le traitement de l'*Hernie Variqueuse*. Il est même si éloigné de suivre aveuglément les Anciens, qu'il témoigne n'être pas satisfait de ce que dit Hippocrate lui-même pour remettre un
c 91. nez rompu [c], & il ajoûte une pratique moderne qu'il semble préferer.

On trouvera par experience que cet Auteur nous apprend plus de choses differentes sur la Chirurgie qu'aucun des plus anciens Ecrivains, particulierement si on le compare avec Celse qui nous a donné le Traité le plus complet de la Chirurgie telle qu'elle avoit été pratiquée du tems des Anciens & du sien, & à laquelle on avoit fait très-peu d'additions du tems de Galien. Dans plusieurs articles Paul est plus ample & plus exact, comme dans la cure de l'hydrocephale, dans l'article de la Paracentese faite ou dans le thorax ou à l'abdomen, &c. enfin en traitant de l'extraction de la pierre de la vessie. Et Celse ne veut pas que cette derniere operation soit faite à aucune personne au-dessous de neuf ans ou au-dessus de quatorze ; notre Auteur cependant la permet dans un âge moyen, quelquefois même dans un âge avancé, quoiqu'il avoue qu'elle réussit mieux dans de jeunes gens. Il fait encore cette remarque sur cette operation, que l'incision doit être faite non pas exactement au milieu du perinée, mais plûtôt obliquement sur un côté (il choisit le gauche) vers la fesse ; qu'elle doit être plus large exterieurement qu'en dedans, ou c'est assez qu'il y ait de la place pour donner issue à la pierre. Il y a quelques autres choses particulieres dans ce Traité qui semblent être
d 100. entierement neuves ; il traite de la fracture de la rotule [d], cas qui arrive, dit-il, très-rarement, mais que nos Chirurgiens rencontrent souvent. Celse n'en fait pas mention. Paul ouvre
e 40. les veines jugulaires [e] dans une fluxion obstinée sur les yeux ; épreuve qui n'a jamais été faite par aucun autre Ecrivain plus

ancien, excepté Alexandre qui a ordonné cette sorte de saignées dans l'Esquinancie [a]. Paul décrit la maniere d'ouvrir les arteres derriere les oreilles, comme dans une ophtalmie inveterée & un vertige; contraire en cela à l'aphorisme de Celse, qui dit qu'une artére une fois ouverte ne peut plus se fermer. On sçait cependant qu'Aretæus, & quelquefois Galien, ont ordonné que l'artére fût ouverte, ainsi que nous le verrons plus amplement. Comme il s'est servi souvent des ventouzes, il semble avoir inventé un instrument pour scarifier, il étoit à trois pointes ou flames pour faire trois incisions à la fois [b]. PAUL. a 4. 1. b 41.

Le Chapitre touchant l'extraction des dards & des fléches [c], &c. est très-remarquable, & contient plusieurs regles excellentes: la description qu'il donne de cette sorte d'arme, dont se servoient les Anciens, & particulierement les Egyptiens, est très-curieuse, claire & concise. c 86.

Il est très-étendu & très-exact à décrire les différentes sortes d'Hernie, sur-tout l'intestinale [d]; il en donne les différentes causes & les symptomes, comme lorsqu'elle procede ou d'une rupture ou d'une distension du péritoine: dans ce cas le boyau (c'est-à-dire une partie de l'Ileon) qui est couché sur les allongemens de cette membrane, peut aisément tomber ou dans l'aîne, ou dans le scrotum. C'est pourquoi dans certains cas il est nécessaire de faire une incision pour replacer le boyau; l'operation entiere est ici expliquée, très-circonstanciée & très-exacte, & beaucoup mieux qu'elle ne l'est même dans Celse: les Anciens connoissent fort bien cette méthode de pratique; elle est recommandée par Rosset, Paré & Hildan, & elle a été remise en usage par quelques habiles Praticiens parmi nous. Celse dit, il est vrai, que c'est une opération *quam puerilis ætas & malum modicum solùm recipit*: & les deux derniers Auteurs qui viennent d'être citez ne la conseillent que comme une ressource dans la derniere calamité; il est certain que dans leur tems cette pratique étoit presqu'entierement hors d'usage: quoique l'exemple que donne Hildan [e] d'une personne âgée de plus de soixante & dix ans qu'il guérit par cette opération, prouve que non-seulement on peut s'en servir sûrement, mais encore qu'elle réussiroit mieux si on y avoit d'abord recours avant qu'il y eût aucun danger de mortification. Barbette propose dans une passion Iliaque d'ouvrir d 6. 65. e *Cent.* 6. 73.

PAUL. l'abdomen dans l'endroit où s'est faite l'introsusception du boyau, si cette méthode est praticable en ce cas, on peut penser qu'elle doit être plûtôt tentée au défaut d'autres remedes dans des cas où la maladie procede de l'une ou de l'autre Hernie décrite, sur-tout puisqu'il paroît qu'il y a aussi peu de danger à faire l'incision à travers l'épigastre, qu'il y en a à la faire sur les prolongemens du peritoine. Rosset donne trois exemples où l'operation fut réellement faite, l'une par un Charlatan, & les autres par des Chirurgiens de réputation dans ces tems-là. Une hernie inguinale, suivant l'opinion commune des Auteurs, n'est que le commencement de l'intestinale : il faut, disent ils, que le boyau descende dans l'aîne avant qu'il puisse passer au scrotum ; & c'est pour cette raison que Paul dit que le bubonocele précede toûjours l'enterocele. Conséquemment tous les Anatomistes & les Chirurgiens conviennent que dans le bubonocele le boyau tombe dans les anneaux ou les perforations des muscles abdominaux. Cependant quoiqu'il n'y ait pas de doute que cela n'arrive souvent ainsi ; si l'on examine la chose de plus près, on trouvera que le boyau peut se faire un autre chemin, qui jusqu'ici n'avoit pas été observé, & produire le bubonocele. La cavité dans la cuisse entre les muscles pectinée & le couturier, où les vaisseaux cruraux descendent, est très-remarquable ; & les tendons des muscles abdominaux sont si lâches, qu'il n'y a là qu'un peu de graisse & quelques fibres membraneuses qui séparent cette cavité de l'abdomen : l'on voit ainsi combien il est aisé que le peritoine soit forcé en bas par quelque compression, au travers de cet interstice & poussé dans la cavité que nous avons décrit, sur-tout quand on est débout : cette cavité est en une ligne plus directe que les anneaux mêmes de ces tendons. Si nous comparons ce que disent ces Auteurs mêmes qui pensent que le bubonocele se forme dans les allongemens du peritoine, on trouvera qu'ils s'accordent souvent, à cet endroit près. Aquapendente remarque que le bubonocele & les varices des veines crurales ont souvent passé pour un bubon, & dans ce cas il arrivoit que par l'incision on perceroit ou la veine ou le boyau au grand danger de la vie du malade.

Nous sçavons tous que les bubons sont toûjours dans ces glandes qui sont situées sur les vaisseaux cruraux : c'est pourquoi il croit qu'il est clair dans plusieurs occasions que le

bubon & le bubonocele ſont dans la même place qui eſt celle que nous avons déja marquée; c'eſt pour cela qu'il ſemble que Celſe appelle un bubonocele *Varix Inguinis*. Feu M. Bernard ſe trouva dans un cas où le boyau coula ſous la peau jusqu'au milieu de la cuiſſe; cas dans lequel il a fallu neceſſairement que le boyau ait deſcendu à travers l'interſtice ſous les tendons des muſcles abdominaux; car s'il avoit paſſé à travers les anneaux, il auroit dû aller droit au ſcrotum, & il ne ſe ſeroit pas détourné en bas vers la cuiſſe. Barbette ſemble avoir connu ce ſentier, quoiqu'il s'exprime auſſi obſcurément que les aures Ecrivains quand il dit: *Experimur etiam proceſſum peritonæi ita poſſe diſrumpi, ut inteſtina non in ſcrotum ſed inter cutim & muſculos, verſus femur ſeſe urgeant.* Si par ces mots *proceſſum peritonæi*, il entend les productions qui forment l'enveloppe vaginale, nous avons vû que le boyau ne peut pas prendre la route que Barbette déſigne. Peut-être recevrons-nous quelque lumiere de plus ſur cette matiere, ſi nous conſiderons l'hernie inguinale dans les femmes. Fallope la déduit des ligaments ronds de la matrice qui font les mêmes perforations dans les tendons abdominaux dans ce ſexe, que les vaiſſeaux ſpermatiques font dans les hommes. Il eſt vrai qu'ils ne les font point dans le même endroit; car dans les femmes ces anneaux ſont placez juſte deſſus l'os pubis, & les ligamens, auſſitôt qu'ils ont une fois paſſé au travers, ils ont comme une forte inſertion avec les tendons dans l'os; ainſi le paſſage étant fort étroit, il ne ſemble pas qu'il y ait là de place pour une hernie; & s'il y en avoit, le boyau doit ſe jetter en avant ſur l'os pubis: on trouve auſſi quelquefois qu'il le fait, il avance autant même que les lévres du *Pudendum*; mais je croi qu'en de telles hernies on trouvera generalement que l'inteſtin ſort plus lateralement vers l'os Ilium. C'eſt pourquoi Celſe dit expreſſément que l'hernie dans les femmes *fit præcipuè circa Ilia.* Il eſt clair que le peritoine peut être diſtendu en cette place par la relation que Nuck donne d'une hydropiſie en cette membrane qui ſe répand elle-même, dit-il, & forme un ſac dans la cuiſſe par *vacua muſculorum ſpatia.* Et Hildan en donnant la raiſon de l'hernie uterine, croit que l'extenſion du peritoine ſe fait *circa foramina illa, circa quæ bubonocele fit in mulieribus;* & ſi nous comparons ces mots

PAUL. qui ſont aſſez ambigus, & peut-être mis à deſſein avec la deſcription de la ſituation qui eſt attribuée à la tumeur, on trouvera qu'ils ne peuvent être appliquez qu'à l'interſtice dont nous parlons. Un ſimple Aſcite nous fera voir ſuffiſamment combien le peritoine eſt capable d'une grande diſtenſion; & nous trouverons des preuves ſuffiſantes dans les Ecrivains qui ont traité de Chirurgie, que ce n'eſt pas ſeulement dans les productions de l'aîne ou au nombril qu'une diſtenſion peut arriver ſans rupture, comme dans l'Aſcite. Barbette donne des exemples de telles hernies au dos, au-deſſus & au-deſſous du nombril, *longè ſupra Ilia*, qui ont été, dit-il, ouvertes par mépriſe pour un abcès. Paul diſtingue l'hernie inteſtinale ſuivant qu'elle procede ou de rupture ou de diſtenſion du peritoine, & dit expreſſément qu'on ne doit tenter l'operation par la lancette que dans le dernier cas; mais qui conſidere avec attention la ſituation de ces parties, ſera d'une opinion toute contraire; car ſi dans une rupture du peritoine cette operation eſt faite & le boyau réduit, on conçoit comment toutes ces parties du peritoine, auſſi-bien que le reſte, peuvent être réunies & ſi bien guéries, qu'il n'y aura plus de nouvelle deſcente à craindre pour l'avenir. Mais dans le cas de diſtenſion, ſi après l'operation le peritoine demeure diſtendu, comme il le doit, par quel moyen prévenir le retour de l'hernie? Pour ſe former une juſte idée d'une telle diſtenſion, on peut voir les préparations curieuſes du Docteur Douglas très-appliqué & très-exact Anatomiſte qui eſt le premier qui nous a donné une idée vraye du peritoine; partie fort intereſſée non ſeulement dans cette operation, mais encore dont on ne ſçauroit examiner trop ſoigneuſement la ſtructure pour bien réuſſir à faire le haut appareil. Il eſt auſſi le premier qui a montré clairement que l'allongement de la lame exterieure du peritoine ne forme point l'enveloppe vaginale des teſticules, comme des Auteurs le diſent, mais une enveloppe particuliere pour les vaiſſeaux de la ſemence; il l'appelle la tunique des vaiſſeaux ſpermatiques, *Tunica vaſorum ſpermaticorum propria.* Il obſerve après cela au ſujet de Paul, que cette enveloppe étoit connue & décrite par lui ſous le nom de ἑλικοειδὴς, à cauſe des nombreux contours de ces vaiſſeaux qu'elle couvre. Cornarius & les autres expoſiteurs n'ayant pas de connoiſſan-

ce d'une telle enveloppe, corrigent ce mot, & voudroient qu'on lût ἐρυθροειδὴς, & ainsi la confondent avec la vaginale. PAUL.

Paul décrit une autre operation qui est la maniere d'ouvrir les artéres derriere les oreilles * dans les fluxions & autres maladies de la tête: la pratique en general étoit aussi ancienne qu'Hippocrate, & observée par Galien; mais la maniere de la faire est specifiée ici avec plus de précision, elle se fait par une section transverse, en appliquant après le cautére, ou par excision. Les expressions de Paul [a] font connoître nettement la premiere méthode, & il parle de la seconde dans le Chapitre suivant, l'on peut supposer quelle étoit la plus commune des deux; car Aretæus qui est toûjours très-exact dans ses expressions, ne fait pas mention d'autre arteriotomie que de cette derniere [b]. Telles étoient les deux méthodes d'ouvrir les arbres, qui furent pratiquées non seulement dans l'Ecole Grecque, mais encore dans celle d'Arabie. Il est donc étonnant que quelques Modernes ayent pû s'imaginer que les Anciens saignoient aux artéres en la même maniere qu'aux veines, c'est-à-dire, en faisant l'incision avec une lancette. Il y a un exemple, & le seul que je puisse trouver dans l'histoire, lequel pourroit faire voir que l'arteriotomie a été faite de cette maniere, & cet exemple est dans Galien [c]: ce Medecin, autant que je peux comprendre sa pensée, dans son Traité de la cure des maladies par l'ouverture du vaisseau du sang, semble être le premier qui la hazarda, & fit l'experience sur lui-même. Il étoit dangereusement malade d'une douleur qui le saisit vers le diaphragme, & il fut averti deux fois en songe de tenter cette pratique; en consequence il le fit en ouvrant l'artére entre le pouce & le premier doigt, d'où il laissa sortir environ une pinte de sang; il fut par là soulagé de sa douleur, & sa vie fut conservée. Il donne un exemple semblable d'un Prêtre qui fut guéri d'une pleurésie desesperée, par l'ouverture de l'artére dans la main: ceci, dit-il, le mit dans la pratique d'ouvrir les artéres à la main & à la tête dans toutes les douleurs violentes fixes qui procedent de chaud, & particulierement dans les douleurs des membranes. Il dit au même endroit qu'il avoit vû l'artére de la cheville du pied après une blessure qui y avoit été faite, elle fut cicatrisée si bien, qu'il n'y resta pas d'aneurisme. Il rapporte dans un autre en-

* 6. 4. 5.

a διατέμνειν διαιρεῖν.

b ἐκτάμνειν. 1. 2. 3.

c *Rhaz. ad Almanz.* 9. 1.

PAUL. droit [a] un cas pareil où une piqueure ayant été faite par mégarde à l'artére du *Cubitus*, elle fut fermée en quatre jours : il remarque, il est vrai, que la piqueure avoit été très-petite, & c'est apparemment la raison pour laquelle l'artére fut si-tôt fermée : car dans tous les autres accidens de cette nature il a toûjours vû succeder un aneurysme. Il ajoûte une observation touchant les playes aux artéres, qui est qu'elles sont moins dangereuses dans les femmes & dans les enfans, dans lesquelles il suppose que les enveloppes de ces vaisseaux sont moins dures & plus aisées à être réunies. Les deux méthodes dont on a parlé d'abord étoient fort rudes & fort douloureuses, cependant on s'en servoit frequemment; mais celle qui se fait par la lancette est si aisée, qu'on sera surpris qu'elle ait été pratiquée depuis si rarement parmi les derniers Grecs; on peut voir clairement dans cet Auteur & dans Actuarius [b], qu'elle n'étoit point en usage; & ce qui augmentera la surprise, est que lorsque l'artére est superficielle & près d'un os, il ne semble pas qu'il y ait de la difficulté, & moins encore de danger dans cette pratique. Telle est l'artére temporale; c'est pourquoi plusieurs Modernes se sont hazardez à l'ouvrir dans presque toutes les maladies de la tête, & particulierement dans les migraines. Paré [c], qui sans doute fut un bon Praticien, nous dit combien il la trouve utile dans ce cas non seulement pour ces malades, mais pour lui-même, après avoir éprouvé en vain tous les autres remedes : & il fait cette remarque, qu'il a trouvé par une longue experience que l'ouverture de l'artére avec une lancette, n'étoit point une chose aussi dangereuse qu'on se l'imaginoit; & que l'artére se renfermeroit aussi-bien que la veine dans un peu plus de tems à la verité; & il n'en a jamais vû ressortir du sang quand on a gardé, comme on le doit, la compresse pendant quatre jours. Gesner, [d] Auteur d'une grande réputation, rapporte dans ses Epitres une histoire fort extraordinaire d'un Chirurgien de Zurich, qui avoit été annuellement affligé d'une violente migraine, Gesner lui conseilla de se faire ouvrir l'artére temporale; mais étant impatient dans sa douleur, il voulut se faire l'operation lui-même, il coupa l'artére transversalement, & en laissa sortir trois pintes de sang; la douleur revenant, il recommença hardiment la même manœuvre, & fut guéri parfaitement.

a *Method. Med.* 5. 7.

b *Meth Med.* 3. 4.

c 16. 4.

d 3. 96.

faitement. Et l'on pourra être aisément convaincu que l'incision dans cette artére est praticable, parce que Meckeren [a] rapporte, que dans une douzaine de fois qu'il fit cette operation, il ne lui arriva qu'un seul accident, qui fut causé par la négligence du malade, & non par aucune faute de l'Operateur. Pour prévenir qu'il n'en arrive, il donne la description d'un bandage très-convenable dont il se servoit; & l'on peut remarquer une fois pour toutes que Prosper Alpin [b] a vû ouvrir par les Egyptiens dans plusieurs maladies chroniques non seulement les artéres temporales, mais encore celles qui sont derriere les oreilles, au front, à la cheville du pied, &c. il les a vû ouvrir aussi communément que les veines: pour toutes les inflammations interieures les Egyptiens ouvroient la même artére que Galien ouvrit dans un tel cas entre le pouce & le premier doigt. Il rapporte leur maniere de faire cette operation, soit à l'égard de l'incision, soit à l'égard du bandage; & il observe que parmi tous les exemples, dont il a été témoin oculaire, il n'a pas vû une seule arteriotomie échouer, ni même être suivie d'un aneurisme. On peut trouver plusieurs exemples du même genre dans Severin [c].

PAUL.

a *Observ. Chirurg.* 38.

b *Med. Æg.* p. 2. 12.

c *Chirurg. Effic.* 42. 45.

Les vûes qu'on a en ouvrant une artére, se réduisent à deux, c'est la dérivation & la révulsion, quoique suivant ce que je puis voir dans tous les exemples, l'unique vûe qu'on se propose est la révulsion. Par exemple, lorsque la douleur est au front ou à la suture coronale, l'ouverture des artéres occipitales, ou de celles qui sont près des oreilles (comme celles qu'Oribase d'après Antyllus conseille de choisir) n'opere point évidemment une révulsion: quoique Severin affirme qu'elle fait dérivation, pendant qu'en même-tems, peu d'accord avec lui-même, il dit que lorsque la douleur est derriere, l'ouverture de l'artére anterieure fait révulsion. J'observerai seulement au sujet de la révulsion, que son effet consiste beaucoup dans la soudaineté: il est évident que la révulsion doit être plus forte & plus promte lorsqu'on fait l'ouverture à l'artére plûtôt qu'à la veine, & par consequent combien plus de liberté ne donne-t-on pas aux vaisseaux d'où la révulsion est faite, pour reprendre leur force elastique & chasser la matiere dont ils étoient obstruez, n'ayant plus alors l'effort d'une si grande masse de sang à combattre. La révulsion est encore plus forte lorsque le sang est intercepté,

PAUL. comme dans le cas où l'artére qui conduit à la partie affectée est ouverte; & cette révulsion est telle qu'il n'y a pas d'exemple où l'ouverture de la veine ait pû en faire une semblable, cependant quelque raisonnable que soit cette operation, le danger de perdre sa réputation par les contradictions, empêchera apparemment que les Medecins ne la mettent jamais en vogue; cependant il est bien fâcheux qu'un Chirurgien soit bridé dans son Art par des considerations étrangeres aux malades.

Le sujet me mene naturellement à cet accident qui arrive quelquefois par quelque ouverture ou quelque playe, ou par une legere piqueure à l'artére, c'est l'aneurisme; vous trouverez que notre Auteur a là-dessus certaines choses particulieres [a], qui ont été obmises par ceux qui ont écrit avant lui. Après qu'il a repeté ce que Galien a dit sur le même sujet, il ajoûte quelques observations nouvelles & qui sont de lui; il fait une distinction très-exacte entre celles qui viennent d'une anastomose, & celles qui suivent une rupture à l'artére. Ceux de la premiere sorte sont oblongs & plus profonds, & font sous la pression du doigt, une sorte de bruit. Les autres sont generalement plus superficiels & plus ronds; on y remarque ce craquement que font les autres au toucher; Paul suppose que dans les deux cas le sang est extravasé. Ætius declare [b] que les aneurismes qui sont à la tête & à la gorge sont desesperez, & il ne conseille pas d'essayer aucun remede, mais seulement d'appliquer l'emplâtre de Cyprès. Il ne conseille d'operation manuelle que pour les aneurismes du bras; mais Paul quoiqu'il juge qu'il est dangereux de faire aucune incision à ceux de l'aisselle, de l'aîne ou du col, ou par tout ailleurs, s'ils sont grands, par la raison que les vaisseaux sont considerables: cependant il est si éloigné des sentimens d'Ætius, qu'il pense que les aneurismes qui se trouvent aux extrêmitez, aux jointures, & particulierement à la tête sont de veritables sujets soumis à la Chirurgie. Il décrit l'operation très-exactement touchant les deux sortes dont il a parlé: après que les ligatures sont faites, il ordonne l'incision; après cela il faut, dit-il expressément, lier l'artére non seulement au-dessus de l'ouverture, mais encore au-dessous, comme nos Chirurgiens le pratiquent à present. La pratique des Chirur-

a 6. 40.

b 4. 3. 10.

giens Hollandois eſt notoirement défectueuſe ſur ces deux points, comme on peut le recueillir dans Barbette [a], & le voir encore plus amplement dans deux cas rappottez l'un par Ruiſch dans ſa ſeconde obſervation, & l'autre par Nuck dans ſa 29[e]. experience.

PAUL.

a Chirurg. 144.

Puiſque j'ai déja parlé long-tems d'aneuriſme, qu'on me permette d'en dire quelque choſe de plus : cette recherche paroîtra peut-être moins hors de propos ſi l'on réfléchit ſur toutes les diſputes qui ſe ſont élevées à ce ſujet & ſur toutes les deſcriptions précaires & incertaines qui nous ont été données de l'aneuriſme juſqu'à preſent. L'aneuriſme eſt décrit par Galien, & ici par Paul, comme une tumeur qui vient d'un ſang arteriel extravaſé ; & c'étoit l'opinion de tous les Ecrivains Grecs & Arabes, qu'il procedoit d'une rupture des enveloppes des artéres. Fernel a été le premier qui a avancé que dans l'aneuriſme la membrane artérielle n'eſt que dilatée, & non pas crevée. Veſale ſemble être de la même opinion ; car Adolphe Occo donne la relation du cas d'un malade qu'il voyoit, avec Achilles Gaſſer ; le mal étoit une tumeur au dos ; cet excellent Anatomiſte étant appellé, découvrit auſſitôt ce que c'étoit par la pulſation, & prononça que c'étoit un aneuriſme cauſé par une dilatation de la grande artére. Il dit en même-tems que le ſang étoit arrêté dans les parties interieures des membranes mêmes de l'artére, comme cela arrive à celles des veines dans une *varice* ; qu'il a trouvé quelquefois dans ces tumeurs une humeur concrete telle que de la glace ou du cryſtal, quelquefois telle que du ſang grumelé comme une mole. Après la diſſection la cavité de l'aorte fut trouvée prodigieuſement diſtendue & pleine de ſang caillé, comme l'avoit prédit Veſale, ce qui lui acquit une grande réputation. Que les artéres ſoient capables de diſtenſion, on en trouve ſouvent la preuve dans des perſonnes qui ſont empoiſonnées & dans des cas d'infection. Vidus Vidius * rapporte un exemple remarquable, & dit en même-tems qu'il eſt fort rare ; c'eſt une prodigieuſe diſtenſion des artéres preſque tout autour de la tête, de maniere que cela reſſemble à de grandes varices. Il ajoûte que Fallope ayant en-

Profeſſeur au College Royal de France qui entr'autres choſes a donné une figure exacte des os palatins poſterieurs.

PAUL. trepris de l'ouvrir, comme il alloit commencer son operation, il fut découragé par la grosseur de la tumeur, & changeant de sentiment, ne voulut pas y toucher. Mais une distension telle que celle-ci qui se répand elle-même également dans plusieurs branches peut à peine, je pense, être appellée un aneurisme, étant une tumeur d'une nature bien differente & plus étroitement renfermée.

Sennert encherissant sur l'idée de Fernel, & n'étant pas satisfait d'une simple dilatation, fait consister la nature des aneurismes dans une rupture musculaire, c'est-à-dire, une rupture de la partie interieure de l'enveloppe de l'artére pendant que la partie exterieure demeure continuë & dans son entier. Il me semble qu'il est clair que quoiqu'il ne nomme pas Hildan, il a cependant pris cette idée de lui qui a dit la même chose en termes exprès. Le cas que décrit Hildan est celui d'un aneurisme survenu après une piqueure, & il peut fort bien arriver dans ce cas que la partie exterieure de l'enveloppe se réunisse par compression, étant composée de parties membraneuses & fort glutineuses, comme cela paroit par toute la glu qu'on extrait de ces parties : mais les fibres interieures de l'enveloppe étant musculaires, lorsqu'elles viennent à être rompuës, elles se contractent, se rétrécissent, & s'étant écartées, ne peuvent être ramenées à la réunion qu'avec plus de peine A peine pensé-je qu'il soit concevable qu'aucun aneurisme puisse être formé de cette maniere, excepté seulement, & même pas toûjours, celui qui se forme d'une piqueure : car il ne semble pas probable que lorsque la cause est intrinseque, la force qui est supposée capable de briser la partie interieure de l'enveloppe, pût trouver aucune résistance en venant à l'exterieure qu'on reconnoit être sept fois au moins plus foible. Cependant l'idée que nous avons rapportée (quoiqu'à peine plausible seulement) étoit embrassée par Willis, Barbette & d'autres, & devint pour plusieurs années la définition commune de l'aneurisme ; & depuis que l'opinion que le sang n'étoit point extravasé commença à se répandre, on peut observer que tous les faiseurs de systêmes ou de Medecine, ou d'Anatomie, ont tous saisi cette hypothese sans connoître beaucoup le sujet sur lequel ils écrivoient, ou sans sçavoir trop ce qu'ils écrivoient sur le sujet. Un exemple de

cela : Forestus prétend fortement que tous les aneurismes viennent de dilatation dans l'artére : & cependant dans l'exemple qu'il rapporte d'un aneurisme, & qui est le seul qu'on trouve dans ses ouvrages, la tumeur venoit d'une rupture, & le sang avoit été extravasé. Diemerbroek se conforme à la doctrine qui étoit alors à la mode, & définit l'aneurisme d'une maniere opposée à M. Regi qui étoit pour la rupture dans l'artére ; ensuite il rapporte un cas d'un aneurisme où il y avoit rupture, mais il a assez desprit pour dire à la fin que ce n'étoit pas un aneurisme : il n'en donne pas d'autre raison, si ce n'est qu'il y avoit rupture, & cela ne quadroit pas avec sa définition. PAUL.

Les principaux arguments que proposent ceux qui soutiennent la dilatation, & ausquels ceux qui sont pour la rupture ont de la peine à répondre, sont uniquement ces deux ci : d'où vient que si le sang n'est pas renfermé entre les membranes des vaisseaux, il y a pulsation dans un aneurisme ? comment se peut-il que le sang s'il est extravasé, ne tourne pas en pus ? Pour ce qui est de la pulsation, je croi qu'on peut aisément concevoir comment l'impulsion constante du sang dans les artéres peut communiquer un mouvement à celui qui en est proche, quoiqu'il soit extravasé. La force de la percussion est fort grande ; on éprouve dans une vessie pleine d'air, que le moindre nouveau coup de piston de la seringue mettra en mouvement tout l'air qui est contenu dans la vessie & distendra ses paroits. Si l'artére est grande, qu'elle soit superficielle & près du centre de la tumeur, & que l'aneurisme ne soit pas étendu trop en long, la pulsation sera forte, quoique l'enveloppe de l'artére soit crevée ; & ceci peut être prouvé non seulement par raisonnement, mais encore par fait. On trouve un cas dans Severin où à l'occasion d'une blessure à la grande artére, il y eut une effusion de six livres de sang dans les interstices des muscles ; il y avoit à l'enflure une si violente pulsation, que si on mettoit la main dessus, elle étoit repoussée. Lorsque l'aneurisme est situé profondément parmi les muscles, très-souvent la pulsation n'est pas sensible. On peut ajoûter à ceci qu'elle peut devenir moins sensible & s'éteindre à la fin tout-à-fait, selon que la coagulation du sang s'augmente ; & nous avons des exemples de cela

PAUL. dans Severin & M. Littre, où la pulsation ayant été d'abord fort violente, s'évanouit ensuite entierement. C'est pourquoi on ne doit pas la regarder comme une suite necessaire de l'aneurisme. Dans la plûpart des enflures on doit pancher pour la négative, & si l'on n'est pas assuré qu'il y ait du pus, on doit toûjours soupçonner un aneurisme; plusieurs qui n'avoient pas cette crainte prudente se sont mépris & ont fatalement coupé l'artére, croyant ouvrir un abcès. Ce qui a été dit sur la pulsation peut nous conduire à la solution de la seconde objection; car si nous pouvons concevoir comme le mouvement du pouls peut être communiqué à la tumeur, il est aisé de comprendre comment le même mouvement peut préserver le sang de putrefaction, aussi-bien que s'il étoit contenu dans le canal de l'artére qui n'est qu'élargie par la distension; un très-petit degré d'impulsion est suffisant pour empêcher une masse considerable des fluides de croupir entierement. Consequemment dans un Ecchymose on voit que le sang extravasé ne suppure jamais, ou quand il le fait, on en trouve une partie en coagulum rouge distincte & separée du reste sans aucun mêlange de pus. Le cas dont nous avons déja parlé qui est dans Severin vient fort bien à ce propos: la tumeur s'étant accruë quarante jours, on en tira six livres de pur sang extravasé entre les interstices des muscles, lequel ne sembloit pas tendre du tout à se tourner en pus. Je croi outre cela que la maxime de ces Ecrivains, que tout sang extravasé tourne en pus, peut fort bien être mise en question: quelle qualité ou quelles parties du sang le disposent à la suppuration, c'est un problême, je l'avoue, très-difficile à résoudre; mais je suis sûr qu'il y a quelque chose dans le sang artériel qui l'empêche, quoiqu'extravasé, de se changer en pus.

Ainsi l'on voit combien ces argumens sont incapables de renverser l'opinion des Anciens, & nous trouverons que l'experience elle-même par les dissections qu'on a faites dans ces cas décide generalement la contrroverse en leur faveur. Pour revenir au cas même où nous avons cité ci-devant Vesale, (cas qui est certainement rapporté dans l'histoire d'un aneurisme dissequé) il y avoit outre la dilatation de l'artére une grande rupture, comme le remarqua Achilles Gasser, l'un

des Medecins appellez. Saporta contemporain de Fernel & qui semble l'avoir en vûe quoiqu'il ne le nomme point, rapporte trois cas avec toutes les particularitez d'une artére crevée. Le premier est choisi & repeté au long par Sennert qui prononce que ce n'étoit point un aneurisme. Je ne puis m'imaginer cependant pourquoi il choisit celui-là qui de tous les trois étoit le plus clair & le moins susceptible de difficulté ; car par la dissection on emporta une grande quantité de sang pur, & l'artére étoit dilatée & crevée ; cependant lorsque le malade étoit en vie, la tumeur avoit une grande pulsation & cedoit à l'impression du doigt. Si ce n'étoit pas là un vrai aneurisme, je ne sçai plus avec quelles expressions on pourra définir l'aneurisme. Bartolin donne l'histoire de plusieurs aneurismes dissequez, & particulierement d'un qui fut ouvert à Naples, & dont il a fait le sujet d'un Livre écrit à la verité en style Romanesque, mais où le fait est couché assez clairement. Cet aneurisme étoit au bras & avoit été occasionné par une piqueure; le bras fut coupé, mais le malade mourut. L'artére axillaire fut considerablement dilatée à l'aisselle; elle étoit entiere seulement à l'endroit où la piqueure avoit été faite; de l'autre côté toutes les membranes de l'enveloppe étoient crevées, & les branches qui en sortent ne pouvoient être distinguées. Comme elle est située superficiellement, il y avoit aussi du sang grumelé croupissant tout le long des muscles. Vanhorne dans son Epitre qui est imprimée avec le Traité de Bartolin, a un autre cas très-remarquable ; je vais en rapporter les particularitez, parce qu'elles peuvent nous fournir plusieurs reflexions pour la pratique. C'est une tumeur au gras de la jambe ; Antoine Vacca a declaré que c'étoit un aneurisme; d'autres furent d'une opinion differente; l'ayant emporté ils traiterent l'aneurisme comme un abcès. Ils firent si bien que l'enflure s'étendit jusqu'aux orteils, & qu'il survint une gangréne : ainsi ils furent obligez de couper le pied au-dessus de la cheville, de peur que la mortification ne tombât à la cuisse. Le troisiéme jour après ils essayerent d'ouvrir la tumeur, & le malade mourut au milieu de l'operation. Quoique l'artére fût dilatée à tel point qu'elle étoit devenue six fois plus grosse qu'elle n'est naturellement, le côté qui regardoit la peau étoit entierement rongé & crevé, & entre les

PAUL. jumeaux il y avoit du ſang grumelé, ſolide & approchant de la conſiſtence de la chair. J'ai été moi-même témoin oculaire d'un cas à peu près ſemblable avec les Chirurgiens de l'Hôpital de ſaint Barthelemi, la perſonne étoit âgée & d'une mauvaiſe conſtitution. L'aneuriſme avoit été douze ans dans ſon accroiſſement, & enfin il étoit devenu d'une groſſeur prodigieuſe; il environnoit tout le gras de la jambe en montant preſque juſqu'au genouil: la pulſation étoit très-forte non ſeulement le long de la peau, mais auſſi ſur les muſcles dans la partie la plus épaiſſe du gras. Les valvules des veines, (pluſieurs au moins) étoient ſi fort rompues, qu'il y avoit des varices au-deſſus & au-deſſous du genouil, elles étoient d'une groſſeur prodigieuſe, qui cependant s'affaiſſoit lorſqu'on tenoit la jambe élevée. A l'amputation, quoique les ligatures fuſſent très-fortes, & que l'operation fût faite promptement, il ſortit des vaiſſeaux plus d'une pinte de ſang, tant le diamétre des artéres & des veines étoit aggrandi. A une diſſection on a trouvé dans l'aneuriſme, outre le ſang fluide, deux ou trois livres de grumeaux qui étoient poſez comme par couches l'un ſur l'autre : l'artére crurale étoit extrêmement dilatée dans toute ſa longueur, & nombre de ſes petites branches étoient déchirées à un quart de pouce près de leur origine; & de là le ſang s'étoit jetté dans les interſtices des muſcles jumeaux, & il n'y avoit pas là de communication avec le tronc de l'artére. Les os étoient ſi cariez, qu'il y avoit un grand trou dans le Tibia, & qu'il en manquoit au moins quatre doigts au peroné. Cette circonſtance de la carie des os ſe trouve ſouvent à la ſuite des aneuriſmes: Ruiſch a deux cas où toutes les vrayes côtes & le ſternum étoient preſque conſumez, & le peu qui reſtoit étoit tout pourri. On conçoit aiſément comment une telle tumeur par une preſſion continuelle peut affecter le perioſte & cauſer là une obſtruction, & endommager par degrez l'os même. On peut apprendre une autre choſe par cette circonſtance, c'eſt que puiſqu'une ſubſtance ſolide telle que l'os ne peut réſiſter à la preſſion d'un aneuriſme, on peut bien penſer comment les enveloppes des artéres doivent ceder à cette force & en être emportées. Lanciſi rapporte le cas d'un aneuriſme dans le tronc aſcendant de l'aorte, dans lequel le malade ſe plaignant de palpitation, de foibleſſe, de douleur

douleur d'oppression, & le battement dans le thorax, il mourut subitement. La partie supérieure du sternum étoit poussée un peu en dehors d'un côté. La dissection aiant été faite, on trouva dans toute la courbure de l'aorte une substance telle que du lard enfermée dans une kiste; il y avoit un trou dans le pericarde même, où l'on trouva conséquemment deux livres de sang. Lancisi est d'avis que tous les aneurismes viennent de dilatation de l'artére; probablement c'est ainsi que la plûpart commencent: cependant dans cet exemple il parle de fibres corrodées, & conclut de là pour leur dilorication comme il parle, & en cela consiste, dit-il, la nature de l'aneurisme: je crois que par ce terme il entend la desunion ou le déchirement des membranes artérielles. On trouve un cas semblable dans du Laurent au sujet de Guicciardin, non seulement la veine cave & toutes ses valvules étoient crevées, mais l'orifice de l'aorte étoit devenue de la grosseur d'un bras. Il en arriva autant dans un cas que Paré[a] rapporte, la partie intérieure de la membrane de l'artére, quoique ossifiée, s'étoit en même tems crevée. Il est certain que l'aorte avant sa courbure, est plus aisément dilatée par la raison de la résistance que le sang trouve dans cette courbure; & c'est pour cette raison que les aneurismes se forment souvent dans cette partie de l'artére; & s'ils ne consistent qu'en dilatation, on voit aisément qu'il n'y a pas d'endroit dans l'artére qui en soit plus capable.

PAUL.

a *Lib.* 6. 28.

M. de Littre dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, donne un détail long & particulier de deux aneurismes formez dans la crosse, où l'artére étoit tellement dilatée, qu'elle formoit une espece de sac qui atteignoit du thorax jusqu'au col, & qui dans un des cas gagna si avant le long du col, qu'il montoit jusqu'à la machoire inférieure. Dans ces deux cas les malades se plaignoient d'abord d'un battement qui répondoit à celui des artéres, & d'un embarras dans le thorax, qui à la fin fut suivie d'une grande oppression, d'une difficulté de respirer, & d'une langueur universelle quelque tems avant qu'on s'apperçût d'aucun signe extérieur au dessus des clavicules: après cela il parut d'autres symptomes tels que je les ai observez moi-même dans un cas pareil, comme la douleur non seulement dans la poitrine, mais encore aux épaules, aux bras & à la tête; à la fin une frequente pulsation; un sommeil leger, souvent interrompu; une peine à se coucher horisontale-

PAUL-ment dans le lit, où le malade étoit toûjours plus commodément dans une posture panchée en avant; la respiration étoit quelquefois si embarrassée, qu'il sembloit qu'il allât mourir d'une suffocation soudaine. Dans le premier de ces exemples quelques-unes des côtes, le sternum & les clavicules ont été trouvées cariées. Un Charlatan par des remedes suppuratifs en fit crever une partie, la gangréne survint, & la mort suivit en trois jours de tems. Chacun de ces trois aneurismes, dit M. Littre, n'étoit qu'une dilatation de l'artére; mais j'avouerai que quoique sa description soit fort détaillée & fort exacte, j'ai de la peine à croire que dans ces cas ce ne fût qu'une simple dilatation des membranes artérielles: car outre qu'il dit lui-même qu'il n'y avoit pas par tout une ferme adhésion de cette poche aneurismale aux côtes, au sternum, aux clavicules, aux muscles, mais une corrosion des membranes dans tous ces endroits où elle étoit adhérente: ces membranes qu'il attribue à cette poche pourroient bien être des portions du mediastin & de la pleure, ou des expansions appartenantes aux muscles. Nous ne dirons rien d'absurde, si nous avançons outre cela que les humeurs extravasées se forment une nouvelle membrane pour elles-mêmes, laquelle ne fait pas partie des vaisseaux d'où les humeurs sont déchargées, ce qu'on observe chaque jour dans le sarcocele & dans les schirres, consistans dans un grand nombre de kystes, chacun desquels a sa membrane particuliere & est plein souvent de différentes sortes de substance; cette observation, dis-je, appuie si fortement cette opinion, qu'elle vaut au moins la peine d'être examinée avant de décider sur cette question. La relation que Ruisch donne d'un aneurisme dans le thorax qui en emplît la cavité entiere sans qu'il parût aucune enflure extérieure, semble quadrer assez bien avec cette idée; car cet aneurisme consistoit, dit-il, dans un grand nombre d'enveloppes épaisses qui étoient placées comme par couches l'une sur l'autre, & entre lesquelles s'étoit insinué beaucoup de sang coagulé: ainsi la matiere du sang reste couchée comme une feuille sur une autre, de maniere qu'elle forme la sorte de Polipe qu'on voioit dans le cas rapporté par M. Littre [a]. Il est certain qu'on trouvera des exemples de cette sorte dans Severin, Marchetti & d'autres. Wissemant, notre Compatriote, dit qu'il a toûjours trouvé les deux enveloppes de l'artére ouvertes. En un mot,

[a] Mémoires de l'Académie 1712.

comme ici le fait eſt le meilleur argument, je ne puis m'empêcher d'obſerver que parmi toutes les relations que nous donnent les Anatomiſtes de diſſections d'aneuriſmes, à peine s'y trouve-t-il un exemple où il n'y ait pas eu rupture dans l'artére, conformément à la doctrine de Paul. Ce qui a été dit juſqu'ici eſt ſuffiſant, je penſe, pour montrer combien eſt mal fondée la diviſion que font certains Modernes * des aneuriſmes en vrais & en faux pendant que toute la difference conſiſte dans la forme de la tumeur; & ſi l'on conſidere ce qu'ils ont avancé ſur ce Chapitre, on trouvera que comme leur diſtinction eſt mauvaiſe dans la theorie, elle l'eſt encore davantage dans la pratique. PAUL.

* Croiſſant Garengoet.

On voit combien Paul étoit experimenté dans les operarions les plus difficiles de Chirurgie; comme il paroît fort bien entendre les cas qu'il traite, on trouvera qu'il n'eſt pas moins ſçavant dans la meilleure méthode pour la cure. J'obſerverai de plus encore, qu'il y a quelques operations dont il fait mention, & qui n'ont été ni décrites, ni recommandées avant lui par aucun autre Auteur qui nous reſte. L'une eſt la bronchotomie qui eſt l'ouverture de la trachée-artére dans une violente eſquinancie. Il prend la méthode d'Antyllus; comme elle eſt neuve, qu'on me permette de la tranſcrire ici [a]. « Nos meilleurs Chirurgiens ont décrit cette operation, particulierement « Antyllus; ainſi nous croyons cette pratique inutile, elle ne « doit pas être tentée lorſque toutes les artéres (je ſuppoſe qu'il « entend les branches de la trachée-artére) & les poulmons ſont « affectez; mais lorſque l'inflammation eſt principalement au- « tour de la gorge, du menton, des amigdales qui couvrent le « haut de la trachée-artére, & que l'artére n'eſt pas affectée, cette « épreuve eſt très-raiſonnable pour prévenir le danger de ſuf- « focation. Quand on vient à faire l'operation, il faut faire l'in- « ciſion à travers une partie de la trachée-artére ſous le larynx « vers le troiſiéme ou quatriéme anneau: car il ſeroit dangereux « de couper tout. Cet endroit eſt le plus convenable, parce qu'il « n'eſt couvert d'aucune chair, & qu'il n'y a pas de vaiſſeaux « auprès. C'eſt pourquoi tournant la tête du malade en arriere, de « maniere que la trachée-artére puiſſe paroître plus en avant, « nous faiſons une ſection tranſverſe entre deux des anneaux: « ainſi ce n'eſt point le cartilage, mais la membrane qui unit & «

a 33.

PAUL. » enferme les cartilages, qui eſt diviſée. Si l'Operateur eſt craintif, il peut d'abord diviſer la peau bien tendue, & en allant à la trachée, ſeparer les vaiſſeaux s'il en trouve en ſon chemin, & faire alors l'inciſion; juſques-là c'eſt Antyllus qui parle. Paul ajoûte qu'Antyllus croyoit que dans cette inciſion l'air s'échapoit au travers, & qu'il y avoit une interruption de voix. Lorſque le danger de la ſuffocation eſt paſſé, les lévres des playes doivent être réunies par ſuture, c'eſt-à dire, en couſant la peau & non le cartilage, & alors on doit appliquer les remedes vulneraires. S'ils n'operent pas d'agglutination, il faut ſe ſervir des incarnans. On doit ſe ſervir de la même méthode dans ceux qui en ſe coupant la gorge ont attenté ſur leur vie. L'operation eſt, comme on voit, fort clairement décrite, & les obſervations qui ſont faites ſur l'operation ſont fort juſtes.

[a] *Acut.* 3. 4.

C. Aurelianus [a] ridiculiſe cette operation comme fabuleuſe & comme ſi elle n'avoit jamais été pratiquée par les Anciens; & c'eſt, dit-il, une temeraire invention d'Aſclepiades. Aretæus en fait mention, mais il croit qu'elle n'a pas été ſoutenue de l'experience [b] « Que la playe pourroit occaſionner une inflammation, une toux & un étranglement; & ſuppoſé même qu'on » pût éviter dans cette méthode le danger de quelque accident, » malgré cela les parties ne pourroient pas ſe guérir, parce qu'elles » ſont cartilagineuſes. » Mais Paul répond, je penſe, à ces objections; & il eſt certain que quelques-uns parmi les Modernes ont tenté cette pratique avec ſuccès, quoiqu'on reconnoiſſe en general que c'eſt une dangereuſe entrepriſe. *

[b] *Acut.* 1. 7.

* Garengoet.

Purman nous dit qu'il a fait cette operation dans une perſonne qui avoit une violente inflammation & une enflure à la gorge, de ſorte qu'elle étoit en danger d'être étouffée. Le malade qui avoit perdu & la parole & l'entendement, les recouvra auſſitôt après. Un Chirurgien d'une grande experience & d'une grande probité m'a dit qu'il a tenté cette épreuve lui-même; il la fit ſans aucun appareil préliminaire, ni ſans diviſer auparavant la peau; il fit ſimplement l'inciſion avec un biſtouri, & introduiſit une petite ſpatule, après quoi il ſe ſervit d'une tente creuſe, & le malade qu'on croyoit alors à l'extrêmité, fut bientôt guéri & vêcut encore pluſieurs années.

Albucaſis Chirurgien Arabe & experimenté, comme vous le verrez enſuite, tranſcrit de Paul, ſans faire mention de lui, la

maniere de faire cette operation; il croit qu'elle pouvoit être faite sans aucun péril, quoiqu'il ne l'eût jamais vû executer. Ce qui lui avoit donné le plus d'occasion de penser ainsi, étoit le cas d'une femme qui s'étant coupée la gorge, fit un bruit & un mugissement comme si elle avoit été à l'agonie; il trouva que l'air sortoit de la playe, & qu'elle n'avoit pas ouvert les veines jugulaires, ainsi il la guérit très-promtement, & il n'en resta à cette femme d'autre incommodité qu'une enroueure. Guillaume Salicet, Auteur qui n'est pas méprisable pour son tems, confirme cette pratique par sa propre experience, & rapporte quatre cas qui approchent beaucoup de l'espece de celui-ci. Il y en a aussi un exemple remarquable dans les Transactions Philosophiques.

PAUL.

Une autre operation qui n'a jamais été décrite auparavant, c'est l'operation par laquelle on emporte les mammelles des hommes lorsqu'elles viennent d'une grosseur excessive, comme cela arrive quelquefois[a]. En ce cas, dit Paul, il s'accumule au-dessous beaucoup de graisse, ce qui rend la mammelle semblable à celle d'une femme, & demande par consequent la main du Chirurgien pour y remedier. Tel est le procedé. « On doit faire une section lunaire à la partie la plus basse de la « mammelle, & après que la graisse est emportée, il faut recoudre la peau. Si elle est fort saillante, & qu'elle pende comme « dans les femmes, alors il faut faire deux sections lunaires qui « se rencontrent à leur extrêmité; & lorsque la graisse & la peau « superflue sont coupées, il faut recoudre l'ouverture de la playe. « Si on laisse quelque chose en arriere, il faudra repeter l'operation une troisiéme fois. » Fabrice d'Aquapendente[b] appelle cette méthode cruelle & barbare, & il voudroit trouver quelque remede pour ces excroissances qui n'arrivent, dit-il, qu'à ceux qui n'ont point de poil sur l'estomach, & qui sont peut-être necessaires pour entretenir le cœur dans une chaleur convenable. Je ne dirai pas que l'operation ne soit rude; cependant c'est le seul remede dans ce cas, & je croi qu'on peut hazarder de dire que la maniere de traiter cette maladie avec une lessive de chaux, n'aura que peu ou point de force pour dissiper l'excroissance.

a 6. 45.

b Operat. Chirurg. p. 1. 50.

Je me flatte qu'on ne trouvera pas mauvais que je me sois étendu à observer certaines particularitez de ces vieux Auteurs

PAUL. dont ne parlent pas nos Medecins Memorialiſtes, ce qui ſemble prouver ou qu'ils n'ont jamais lû leurs écrits, ou qu'ils l'ont fait ſi négligemment qu'ils n'en ont tiré aucun profit. Et pour ce qui eſt de la Chirurgie de Paul dont je parlois, elle a fait le fondement de tous les Traitez qui ont été faits ſur cet Art depuis lui juſqu'à nous : pluſieurs Ecrivains même n'ont fait que le tranſcrire, & quelques autres que le déguiſer. Je n'ajoûterai plus que cette remarque que Fabrice d'Aquapendente, Chirurgien d'une longue experience, & très-celebre, & qui a mieux décrit qu'aucun Moderne le procedé des operations manuelles, prend preſque par tout la doctrine de Celſe & de Paul pour ſon Texte ; ſes obſervations & ſes reflexions conſiſtent principalement dans des explications de ces deux Auteurs. Il y a cependant pluſieurs perſonnes qui croyent qu'il n'y a dans Paul rien qui ſoit digne d'attention, & qui ne ſoit très-commun, & que Celſe lui-même n'a jamais pratiqué aucune operation de Chirurgie. Saumaiſe donne au dernier le dur épithete de ἀνιατρολογητὸς homme ignorant en Medecine ; mais j'eſpere qu'on nous permettra d'être d'une opinion differente de ce grand Critique en fait de Medecine. Pour ce qui eſt de Paul, je croi en avoir aſſez dit pour former ſon veritable caractere. Si Celſe n'avoit pas été Praticien, ſûrement il ne ſe ſeroit jamais ſervi de cette expreſſion en rapportant la maniere dont Heraclides traitoit le ἀγκυλοβλέ-
a 7. 42. φαρον [a] ; *Ego ſic reſtitutum eſſe neminem memini :* il y a d'autres paſſages encore qui vont au même but. Auroit-il écrit ainſi à Rome où l'on ſçavoit bien s'il étoit Praticien, ou non ? Peut-on ſuppoſer d'ailleurs qu'aucun homme ait été capable d'écrire ſur un ſujet, & particulierement ſur un ſujet auſſi délicat & auſſi rempli de difficultez que l'eſt celui de la Chirurgie, ſans avoir été verſé dans la pratique de cet Art ? Au moins quand même on voudroit le regarder comme un Copiſte, doit-il être inſtruit à un certain point : car autrement il auroit pillé mot pour mot tout ce qu'il auroit pris des autres.

A la ſeule lecture du Chapitre de la fracture du crâne, on verra qu'il a fait des remarques fines ſur les contrecoups, & cela d'après ſa propre experience. Et quoique ce ſoit une choſe diſputée, s'il peut y avoir de contrecoup, je ne vois pas de raiſon qui rende la choſe improbable, ſi les ſutures ſont ſer-

rées ou effacées, comme c'eſt là ſouvent le cas, particuliere- PAUL.
ment dans les vieillards. C'eſt une objection ſinguliere de dire qu'il a fort bien écrit ſur d'autres ſujets tels que la Rhetorique, &c. & qu'il y a fait entrer la Medecine ſeulement comme une partie qui demande plus de travail : n'eſt-il pas plus probable qu'un Medecin pourra écrire bien en fait de Rhetorique ou en quelqu'autre Art, qu'il ne l'eſt, qu'un ſimple Rhetoricien écrive avec jugement & avec ſolidité ſur la Medecine ?

Je pourrois montrer plus amplement à quel point de perfection la Chirurgie avoit été pouſſée dans ces tems reculez, telle qu'elle paroît dans les ouvrages de ces anciens Ecrivains. Mais pour finir ce Chapitre, je choiſirai les expreſſions d'un des meilleurs Juges qu'il y ait eu ſur ce ſujet, & qui [a] par ſon grand ſçavoir & ſa grande experience a été l'ornement de ſa Faculté & l'honneur de ſa Patrie. Si nous pénétrons, dit-il, dans « les progrez qu'ont fait les Anciens ſur la Chirurgie, nous ſerons obligez d'avouer que nous avons ſi peu de raiſon de nous « élever au-deſſus d'eux, ou d'avoir quelque envie de les « mépriſer, comme c'eſt la mode parmi tous ceux qui ſçavent « peu de choſe & qui n'ont rien lû ; que nous ne ſçaurions par « là fournir une meilleure preuve de notre ignorance & de notre « préſomption. Je ne prétends pas dire que les Modernes n'ont « pas contribué du tout à la perfection de la Chirurgie, cela ſeroit abſurde & injurieux, & me couvriroit du même blâme « que je donne aux autres ; mais ce que je veux ſoutenir, c'eſt « que le mérite des Modernes conſiſte à avoir raffiné ſur les inventions des Anciens, à les avoir développées & miſes dans un « meilleur jour ; mais on n'a ajoûté rien d'important par des découvertes propres. Soit que cet Art de guérir les bleſſures « exterieures étant principalement l'objet des ſens, ait été étudié plûtôt, & amené par conſequent à une plus grande perfection que les autres branches de la Medecine ; ou que dans « la ſuite le plus grand nombre de ceux qui ont été Chirurgiens, ſoit tombé dans l'ignorance & l'empiriſme, cet Art n'a « pas été cultivé & avancé comme il auroit pû l'être ſi ceux qui « l'ont profeſſé avoient été de plus dignes ſujets : reproche qui « porte encore aujourd'hui ſur la plûpart de nos Chirurgiens. « Le peu de bons Ecrivains en Chirurgie, comparé avec le « grand nombre qu'il y a ſur chaque Art ou ſcience, en eſt une «

[a] M. C. Bernard.

PAUL. „ preuve ſuffiſante ; cependant s'il y en avoit moins encore, ce „ ne ſeroit pas, au jugement de ces demi-Sçavants, une grande „ perte pour l'art. La meilleure excuſe qu'il puiſſe y avoir pour „ une propoſition ſi abſurde, eſt que ſoit en Medecine, ſoit en „ Chirurgie, il y a pluſieurs méthodes qui ſont incommunica- „ bles, & dans leſquelles chaque homme doit être guidé par ſon „ propre jugement & par une ſagacité naturelle ; ces méthodes „ ne ſe trouvent point dans les Auteurs ſur leſquels nos vains „ Praticiens ſeront tombez par hazard ; ils ſe portent & dès-lors „ à mépriſer toute lecture comme inutile & vuide de toute „ inſtruction, particulierement celle des Anciens qui à la verité „ n'ont pas écrit pour des novices, pour des ſots, ou pour des „ gens qui veulent reſter tels toute leur vie.

„ Mais quiconque ſera verſé dans leurs écrits, & qui aura les „ occaſions & la capacité neceſſaire pour les comparer avec ce „ qu'il rencontre dans ſa propre experience, il avouera bien „ vîte, qu'une choſe qui doit engager à les lire préferablement „ aux Modernes, c'eſt qu'ils ont été plus exacts dans la deſcrip- „ tion des ſignes pathognomoniques, plus ſoigneux & plus pré- „ cis dans la diſtinction des eſpeces de tumeurs & d'ulcéres, que „ ne le ſont nos Modernes les plus raffinez.

„ Si notre âge a rejetté quelques méthodes groſſieres ou ſu- „ perflues, comme il eſt certain qu'il l'a fait, on ne ſçauroit prou- „ ver qu'elles nous viennent des Anciens, elles ont plûtôt été „ introduites la plûpart par des Praticiens ignorans & groſſiers, „ dans des tems plus proches de nous.

„ Il n'y a pas de doute que les progrez les plus conſiderables „ en Chirurgie qui ont été faits dans ces derniers tems, ne „ ſoient principalement dûs aux découvertes d'Anatomie par leſ- „ quelles on eſt devenu plus capable de réſoudre quantité de „ phenomenes qui auparavant étoient inexplicables, & ſur leſ- „ quels on n'avoit fait que begayer. La partie la plus importan- „ te cependant (j'entends l'art de la cure auquel tous les au- „ tres ſont ſoumis) n'eſt pas dans un état plus parfait que „ celui-ci où les Anciens l'ont laiſſé. Mais l'on peut dire pour la „ défenſe des Modernes, que l'art de copier n'eſt pas de leur in- „ vention, quoiqu'il ſoit de leur uſage : car Ætius & Æginete „ n'ont pas peu pillé de Galien : & Marcellus Empiricus a copié „ encore plus effrontément Scribonius Largus, ſans lui faire

même

même l'honneur de le citer parmi le reſte d'autres Auteurs à qui il étoit moins redevable. PAUL.

Parmi les Ecrivains ſyſtematiques, je croi qu'il y en a peu qui refuſent la préference à Jerôme Fabrice d'Aquapendente, c'eſt un homme d'un ſçavoir & d'un jugement generalement reconnu; il n'a point honte cependant d'apprendre à ſes lecteurs que Celſe parmi les Latins (Celſe qu'il appelle *Mirabilis in omnibus*, & ſur lequel il donne le conſeil d'Horace: *Nocturnâ verſare manu*, *verſare diurnâ*) que Paul Eginete parmi les Grecs, que parmi les Arabes Albucaſis que nous ne placerons point parmi les Modernes, parce qu'il eſt un de ceux que nos Juges rejettent, peut-être ou parce qu'ils ne l'ont point lû, ou parce qu'il a eu le malheur de vivre il y a ſix cens ans;) Fabrice, dis-je, n'a pas honte de nous apprendre que ces trois Auteurs ſont le Triumvirat auquel il doit le plus de ſecours dans la compoſition de ſon Livre, qui eſt ſi excellent.

Mais combien d'operations avons-nous à preſent qui ayent été inconnues aux Anciens? Je crains qu'après une recherche un peu exacte, on ne trouve que nous en avons plus laiſſé perdre que nous n'en avons inventé.

J'ai ici donné quelque détail, (car on pourroit s'étendre beaucoup plus) ſur ces quatre Auteurs Grecs: & l'on remarquera par le peu que j'en ai dit, que M. le Clerc auroit pû trouver dans ces Auteurs des choſes que perſonne n'a touchées, & qui ſont auſſi importantes que pluſieurs de celles ſur leſquelles il a fait de longs Commentaires, & qu'il a trouvées principalement dans les Auteurs qui ont écrit au tems qui s'eſt écoulé depuis Hippocrate juſqu'à Galien.

Et c'eſt ici que finit le période des Medecins Grecs Claſſiques: je dois leur donner ce nom; car qu'on prenne celui qu'on voudra des Auteurs Grecs de notre profeſſion, depuis Hippocrate le premier de tous, juſqu'au dernier qui a vêcu dans le tems dont nous parlons; qu'on le compare avec leurs Contemporains les plus habiles en quelqu'art ou quelque profeſſion que ce ſoit, on trouvera que dans leurs ouvrages ils ne leur cedent en rien, ni pour la diſpoſition du ſujet, ni pour la clarté des raiſonnemens, ni pour la juſteſſe des expreſſions; quelques-uns même d'entr'eux ſont ſortis avec éclat des téné-

PAUL. bres de la barbarie qui regnoit dans leur siécle. Aretæus en est un exemple incontestable. Les Sophistes mêmes qui avant & après le regne d'Adrien se répandirent non seulement dans Rome, mais encore le long des côtes d'Asie; eux dont l'étude n'avoit d'autre objet que l'élegance, ou au moins la diction des vieux Ecrivains Grecs, ils n'ont point surpassé Galien, ni quelques-uns de ses successeurs par la beauté du style. Galien étoit non seulement le meilleur Medecin, mais encore l'homme le plus lettré & le Critique le plus sensé de son tems. Aussi ces Auteurs faisoient beaucoup d'honneur à leur profession, les autres sciences leur étoient aussi familieres que la Medecine. Le grand saint Basile qu'une mauvaise santé rendit Medecin, & qui a répandu dans ses Ouvrages beaucoup d'allusions qui regardent la Medecine, il étoit, j'ose le dire, (en me servant des termes de Photius) soit pour la beauté, la justesse, la clarté & la facilité du style, un des meilleurs Ecrivains d'entre les Peres. Saint Luc qui étoit Grec, a plus approché du style des anciens de sa nation, que les autres Evangelistes; car quoique saint Luc ait quelques Hellenismes ou quelques phrases Syriaques, ce qui n'est pas étonnant dans un homme qui étoit Syrien de naissance, & qui probablement avoit été converti par les Hellenistes [a], cependant la lecture qu'il avoit faite des Auteurs Grecs dans ses études de Medecine, avoit rendu son langage plus exact; son style est quelquefois coulant & fleuri, comme lorsqu'il décrit le voyage de saint Paul. Saint Luc étant sans doute Medecin, fait choix, lorsqu'il a occasion de parler des maladies, d'expressions plus propres que les autres Evangelistes; on pourroit en donner plusieurs preuves; je me contenterai d'en rapporter une ou deux. Il appelle le Paralytique παραλελυμένος [b], & cette expression est très-propre. Saint Matthieu [c] & saint Marc [d] l'appellent παραλυτικός; expression qui n'est point usitée dans les anciens Ecrivains Grecs. La femme qui étoit afflgée d'une perte de sang, est representée par saint Marc [e] comme παθοῦσα ὑπὸ πολλῶν ἰατρῶν καὶ δαπανήσασα τὰ παρ' ἑαυτῆς, καὶ μηδὲν ὠφεληθεῖσα ἀλλὰ μᾶλλον εἰς τὸ χεῖρον ἐλθοῦσα. Saint Matthieu [f] omet toutes ces particularitez; mais saint Luc, quoiqu'il en fasse mention, y donne tout un autre tour, & il adoucit les termes sur ce qui regarde les Medecins; & au lieu de rapporter ce que cette personne souffrit

a *Voyez* Grotius *in Titul.*

b 5. 18.

c 9. 2.

d 2. 3.

e 5. 26.

f 9. 20.

de differens Medecins, ou comment sa maladie augmenta après qu'elle eut pris tous leurs remedes; il dit seulement que sa maladie passoit leur pouvoir, & qu'ils ne purent y apporter de remede οὐκ ἴσχυσεν ἀπ' οὐδενὸς θεραπευθῆναι [a]. L'on peut observer que quand il vient à parler des dépenses qu'elle avoit faites, il se sert d'une expression très-juste, προσαναλώσασα; au lieu que le mot δαπανήσασα, dont se sert saint Marc, signifie proprement une dépense de luxe; expression que saint Luc employe lorsqu'il parle de l'enfant prodigue [b]. En rapportant la cure de la même femme, saint Matthieu dit seulement ἐσώθη. Saint Marc imitant la phrase Hébraïque, l'exprime par ἐξηράνθη ἡ πηγὴ τοῦ αἵματος: le langage de saint Luc est plus simple, plus correct, c'est le langage d'un Medecin, ἔστη ἡ ῥύσις. Lorsque notre Seigneur guérit de leurs maladies ceux qui lui étoient amenez, l'expression de saint Matthieu est διεσώθησαν [c], & celle de saint Marc est ἐσώζοντο [d]; mais saint Luc employe le terme propre pour la guérison [e], ἰᾶτο πάντας. De même lorsque saint Matthieu dit que le serviteur du Centurion fut guéri [f], saint Luc dit qu'il fut trouvé non seulement rétabli, mais encore ὑγιαίνοντα [g], en parfaite santé; ce qui indique mieux que la cure avoit été très-efficace. De même en parlant de la jeune fille à qui la vie avoit été rendue par une seule parole de Notre-Seigneur, il dit [h], ἐπέστρεψε τὸ πνεῦμα; expression par laquelle il veut marquer sans doute le premier signe du retour à la vie. On peut remarquer la justesse de ses expressions dans ce qu'il dit sur le boiteux. [i]. Il est visible que saint Luc est plus circonstancié dans le récit des miracles de Notre-Seigneur, qui ont du rapport à quelque guérison, qu'aucun des autres Evangelistes: il rapporte [k] l'histoire de la resurrection du fils de la veuve de Naïm, dont les autres Evangelistes ne parlent point.

PAUL.

a 8. 43.
b 15. 14.
c 14. 36.
d 6. 56.
e 6. 19.
f 8. 13.
g 7. 10.
h 8. 55.
i *Act.* 3. 7.
k 7. 11.

Le caractere qu'on donne ici est juste, on ne donne aux Medecins Grecs rien de plus que ce qui leur est dû. Les Ecrivains Latins les ont mal copiez, il en faut excepter Celse & Pline; ce dernier a touché quelque chose de la Medecine. Quel autre y a-t-il qu'on puisse lire avec quelque patience? Scribonius Largus, qui ne peut être regardé que comme un Empyrique, quoiqu'il ait écrit dans le tems du premier Claudius, quand le langage Romain étoit encore dans un degré de

PAUL. pureté tolerable; il a besoin, je puis le dire, d'être traduit en Latin même, pour être entendu par ceux qui ne sont versez que dans les Auteurs Classiques de cet âge là.

Leonard de Capouë dans les discours fantastiques qu'il appelle raisonnemens, insinue plus d'une fois que les Grecs avoient fait très-peu de progrès dans la Medecine, & ne l'ont gueres enrichie que des ornemens du langage; mais on peut prouver très-clairement qu'ils ont été les premiers qui ont réduit la Medecine en Art, & qui en ont fait une science; depuis leur tems jusqu'à ce jour l'on ne trouvera qu'empyrisme pour la cure des maladies dans toutes les parties du monde où la Medecine Grecque est ignorée: on auroit pû aussi-bien leur disputer la gloire d'avoir porté la Poësie, l'Eloquence, la Sculpture, la Peinture à leur perfection. Ce Traité de Leonard est un des plus extraordinaires que j'aye jamais lû; l'Auteur y fait voir qu'il est chargé d'érudition, & qu'il ne manque pas de talens pour en abuser, en donnant un mauvais tour à chaque chose qu'il a lûë. M. le Clerc a fait fort bien voir combien l'art de la Medecine avoit été étendu & perfectionné par les Grecs. Je ne perdrai pas mon tems ni celui de mes Lecteurs à disputer avec un homme tel que Leonard, qui semble connoître si peu ce que cette profession a de solide, qu'il ne veut pas seulement reconnoître qu'il y ait de l'art. Il est même assez ridicule pour citer Sextus Empiricus le fa-
a 454. meux Sceptique, pour un des Auteurs [a] qui avoit bien découvert l'incertitude de la Medecine; ne sçait-on pas que son principe étoit de ne reconnoître de certitude en aucune chose, pas même aux démonstrations mathematiques.

NEMESIUS.

NEMES. JE ne sçaurois m'empêcher de dire encore quelque chose d'un Auteur qu'on peut regarder comme un des anciens, quoique ce ne soit pas proprement un Ecrivain en Medecine, c'est NEMESIUS, Evêque d'Emisse, qui a écrit vers la fin du quatriéme siécle un Traité sur la nature de l'homme: l'édition d'Oxford attribue à cet Auteur deux découvertes dont l'une est des plus considerables qui ait jamais été faite dans la

Medecine. La premiere eſt touchant la bile[a]; « qui, comme dit Nemeſius, n'a pas été faite ſeulement pour elle-même, mais pour d'autres uſages ; elle aide à la digeſtion & à l'expulſion des excrémens, c'eſt pourquoi elle eſt en quelque maniere une des facultez nutritives : outre cela comme faculté vitale, elle donne au corps une ſorte de chaleur, & elle purge le ſang. » Le ſyſtême de la bile eſt nettement & exactement expoſé, dit l'Editeur ; ſyſtême dont Sylvius de le Boé a oſé ſe dire l'Inventeur. Il eſt très-vrai que tout le raiſonnement de Sylvius eſt pris d'ici ; & que ſi cette Theorie peut être de quelque uſage dans la Medecine, Nemeſius a un juſte droit à la découverte ; mais voici un autre point encore plus conſiderable. L'Editeur prétend que la circulation du ſang, découverte dont le dernier ſiecle a tiré tant de gloire, étoit connue à Nemeſius, & qu'il l'a décrite en termes ſimples & expreſſifs, qui ſont tels : « Le mouvement du pous[b] prend ſon principe du cœur, & principalement du ventricule gauche ; l'artére eſt dilatée & contractée avec beaucoup de violence, dans une ſorte d'harmonie & d'ordre conſtant. Pendant qu'il eſt dilaté il pompe des veines contigues la partie la plus fine du ſang, l'exhalation ou la vapeur de ce ſang devient l'aliment des eſprits vitaux : pendant qu'il eſt contracté, il exhale ce qu'il a de fumeux dans tout le corps par de ſecrets paſſages ; ainſi le cœur chaſſe tout ce qu'il a de fuligineux au dehors par l'expiration qui ſe fait à la bouche & au nez. »

NEMES. [a] 28.

[b] Cap. 24.

C'eſt ſur cette ſeule & legere preuve qu'on attribue à Nemeſius la découverte de la circulation du ſang ; ceux qui ont prétendu qu'elle a été connue & à Hippocrate & à Galien, ont bien des argumens auſſi forts. Et je dirai ſeulement que par la deſcription même, & par celle qu'il donne auſſi du foye dans le même chapitre, où il dit qu'il fournit de la nourriture au corps par les veines, on peut en conclure démonſtrativement qu'il n'a pas eu d'idée ſur la maniere dont ſe fait la circulation du ſang.

Je ne diſputerai pas ſur ce ſujet : j'obſerverai ſeulement que la circulation du ſang n'a pas été exactement entendue par un Auteur beaucoup plus récent, je veux dire, l'exact & l'élegant Columbus ; comme il étoit un excellent Anatomiſte (il y a cent cinquante ans,) il a expliqué avec beaucoup de juſteſſe non-ſeu-

NEMES. lement la structure, mais encore les usage de chaque partie appartenante au cœur, à une petite méprise près sur quelques valvules : il a montré d'une maniere aussi claire qu'il est possible, comment par la contractation & la dilatation du cœur & le méchanisme de ses vaisseaux, le sang circule à travers les poulmons de la veine cave dans l'aorte, & de là dans tout le reste du corps ; (personne, dit-il lui-même, n'a encore rien observé ou écrit de semblable.) Suivant ce langage qui pour le sens est le même que celui de Servet son Contemporain, quoique plus amplement développé, les poulmons sont destinez à engendrer les esprits vitaux, ce qu'il décrit par les termes suivans : » [a] La trachée-artére répand l'air dans » toutes les parties des poulmons ; les poulmons mêlent cet air » avec le sang qui vient du ventricule droit du cœur dans » l'artére pulmonaire. Le sang par le mouvement continuel des » poulmons est agité, attenué & mêlé avec l'air, lequel air par » cette collision & raréfaction est préparé, de sorte que le sang » & l'air mêlez ensemble sont pris par les branches de la veine » pulmonaire, & portez à travers son tronc au ventricule gauche » du cœur, & ils y sont portez si bien mêlez & attenuez, qu'il » ne reste plus pour le cœur que très peu à faire : c'est pourquoi après une nouvelle élaboration qui semble mettre la » derniere main à la fermation des esprits vitaux, il ne reste » plus sinon que le cœur, par le secours de l'aorte, chasse & distribue le sang dans toutes les parties du corps. C'est là exactement ce qu'a pensé cet Auteur curieux & pénétrant, & l'on voit combien sa doctrine est conforme à la vérité : seulement il s'arrête ici & n'explique pas comment le sang passe des artéres dans les veines. Il est même évident par ce qu'il dit de ces vaisseaux dans différens autres endroits, qu'il n'a pas connu la moindre communication entre ces vaisseaux ; car outre qu'il attribue seulement aux artéres le transport des esprits vitaux, il dit dans un autre discours que les veines portent le sang du foye dans toutes les autres parties du corps. Et dans ce qui regarde le passage du sang des artéres dans les veines, sa doctrine est défectueuse ; ce point a été peu entendu aussi par ceux qui ont écrit pour ou contre Harvé. Cæsalpin, il est vrai, lâche le mot de *Anastomosis* [b] (copiant peut-être Servet à qui ce mot [c] appartient) il suppose que la chaleur naturelle

a *Lib.* 7.

b *Quæstion. Perip.*

c *De Trinitat.* 5.

peut paſſer des artéres dans les veines, mais cela ſeulement dans le tems du ſommeil, & il eſt clair par ce qui ſuit, qu'il n'a point connu le mouvement circulaire du ſang; car il le fait mouvoir comme un Euripe, qui eſt le mot même qu'il employe; il lui attribue un mouvement d'ondulation depuis une extrêmité du vaiſſeau juſqu'à l'autre: Aquapendente en propres termes décrit le ſang comme circulant en maniere de flux & de reflux dans les artéres. Si nous raiſonnions ſur ce que ces Ecrivains diſoient touchant la circulation du ſang & à travers le cœur & à travers les poulmons dans l'aorte, nous conclurions probablement que le ſang qui va dans l'aorte doit revenir dans la veine cave; autrement comment ſe maintiendroit le courant conſtant, qui ſuivant leur propre aveu, ſe porte dans le cœur & dans les poulmons? Mais il peut être démontré qu'ils n'ont pas apperçû cette conſequence qui couloit ſi naturellement de leurs principes. Et l'on ne doit pas ſi fort s'en étonner: Columbus & Cæſalpin pouvoient atteindre, ſans paſſer plus loin, à ce qui a été découvert & décrit des valvules par Aquapendente, lequel en même-tems n'a pas compris le vrai uſage de ces valvules, [a] comme il eſt clair qu'il l'a ignoré par la deſcription même qu'il en donne.

a *De venarum oſtiolis.*

Comme cette grande découverte appartient veritablement à * notre Compatriote, auſſi l'a-t-il expliquée avec toute la clarté imaginable: & quoiqu'on ait beaucoup écrit depuis ſur ce ſujet, j'oſe dire que ſon Livre eſt le plus court, le plus net & le plus convaincant de tous; on en ſera perſuadé ſi l'on jette les yeux ſur pluſieurs apologies écrites pour la défenſe de la circulation du ſang, ou ſi l'on a la patience de lire l'ennuyeux & peu inſtructif Traité de Raimond Vieuſſens [b].

b *De ſanguine & corde.*

Cette nouvelle doctrine de la circulation, quoiqu'elle fût ſoutenue par des preuves démonſtratives, trouva de grandes oppoſitions, & l'Inventeur fut obligé d'eſſuyer les attaques d'un nombre infini d'adverſaires qui dans leurs réponſes faiſoient paroître generalement plus d'eſprit de contradiction que de ſolidité de raiſonnement. Le ſçavant Gaſſendi agit tout differemment, & fit paroître cette ingenuité qui ſied

* Quelques-uns ont attribué la découverte à Frapaolo, d'autres aſſurent que Fabri Jéſuite a publié la doctrine de la circulation deux ans avant Harvée; mais qu'on produiſe des preuves qui confirment à ces Auteurs la découverte?

NEMES. si bien à un vrai sçavant; & quoiqu'auparavant il eût été un de ceux qui avoient nié fortement la circulation & la communication du chyle avec le sang; cependant il fut convaincu à la fin de son erreur par Pecquet qui découvrit le receptacle du chyle & sa route par le canal thorachique dans le corps humain; aussitôt qu'il connut ces découvertes, il témoigna une grande joye de ce que prêt à finir sa carriere, il étoit parvenu à la connoissance de ces deux points importans, il ajoûta qu'il regardoit ces deux veritez qui se confirment l'une l'autre, comme les deux poles sur lesquels devoit tourner dorénavant toute la Medecine.

Cette découverte de notre celebre Compatriote a dû occasionner de grands progrez dans la cure des maladies; il a eu dessein lui-même de composer un Ouvrage pour montrer les influences de cette doctrine dans la pratique; mais une maladie & la mort ne lui en ont pas laissé le tems: le dessein de l'Architecte étoit fort noble; il seroit à souhaiter que quelques-uns de ses successeurs l'executassent. Je marquerai deux ou trois particularitez seulement par lesquelles on sera convaincu de quel usage peut être dans la pratique une parfaite connoissance de la circulation, si elle est appliquée à propos.

Par exemple, cette doctrine fait voir combien il est raisonnable de lier les artéres dans les amputations, comme nos Chirurgiens à present le pratiquent; & combien cette pratique est préferable à la douloureuse méthode d'arrêter le sang par les cautéres, les caustiques ou les escharotiques; car outre que par cette méthode on évite de grandes douleurs dans ce cas, nous connoissons que le sang par les loix de son mouvement doit continuellement frapper avec une telle force contre l'eschare du vaisseau coupé, que rien ne peut y résister comme une ligature. On est redevable de l'invention de cette méthode à Paré [a], qui, comme il le dit lui-même, n'avoit jamais appris ou vû qu'elle eût été pratiquée auparavant. Il en prit la premiere idée dans un passage de Galien touchant les blessures, & il en fit l'experience avec tant de succès qu'il crut que cette pensée lui étoit venue par inspiration. Il n'y a pas de doute que sans aucune inspiration, si nous voulions bien repasser dans notre esprit ce que les anciens Medecins ont

[a] *Lib.* 10. 27.

ont écrit sur chaque sujet particulier, il ne nous vînt de nouvelles idées sur d'autres sujets, comme cela arriva à Paré.

Ce fut sans doute avant la découverte de la circulation, que Paré se servoit de cette méthode; mais je doute qu'elle eût été si fort en vogue, si la connoissance de la circulation n'avoit ensuite convaincu évidemment les Medecins de l'utilité de cette pratique; nous pouvons conclure cela de ce qu'elle n'avoit été que très-peu reçûe dans plusieurs pays, & même en France, comme on peut en juger par ce qu'en dit Vigierius[a]; & qu'elle n'a été remise en usage, ou pour mieux dire, qu'elle n'a été introduite parmi nous, que dans les dernieres années. Cette ligature est encore peu familiere aux Allemands; Hildan[b] lui-même en parle très-legerement; & Nuck[c] nous apprend que les Hollandois la rejettent entierement.

a *Chirurg.* p. 39.

b *De Gangran.* 8. 4.

c *Experiment. Chirurg.* 49.

Cette doctrine nous fait voir aussi comment après une amputation, si le tronc de l'artére est coupé, le cours du sang peut être néanmoins conservé: les branches artérielles quoique moindres suppléent à ce défaut dans ce cas, & arrivant graduellement à une plus grande dimension, elles sont capables de fournir aux parties ce qui est necessaire pour leur mouvement & leur nutrition: problême qui ne peut être résolu par d'autres principes que ceux de la circulation, & qui bien loin qu'elle offre une objection, comme l'ont voulu prouver quelques Ecrivains ignorans, n'est pas une des preuves les moins démonstratives de la verité de cette doctrine.

Encore une fois cette doctrine montre du premier coup d'œil la vraye méthode, (telle qu'elle est pratiquée par nos propres Chirurgiens qui ne le cedent à personne dans la science, soit de l'Anatomie, soit de l'ancienne Chirurgie:) la méthode, dis-je, de traiter les aneurismes qui viennent d'une piqueure, au lieu d'user de compression qui arrête souvent le courant du sang dans l'artére, on doit après avoir fait les ligatures convenables, ouvrir le vaisseau, & lier l'artére non seulement au-dessus, mais encore au-dessous de la piqueure, comme dans le cas d'une varice, afin d'empêcher le concours du sang de quelques autres branches qui communiquent presque par tout les unes avec les autres. On a remarqué ci-devant que la pratique d'une autre Nation est très-défectueuse sur ce point.

NEMES. Galien & tous ceux qui le ſuivent ordonnent que la révulſion ſoit faite du même côté, parce qu'elle doit être plus grande: & la raiſon qu'ils en donnent, c'eſt qu'il y a plus de rapport entre les parties du côté droit avec les veines du côté droit, & entre les parties du côté gauche & les veines du côté gauche. Conſequemment preſque pendant deux ſiécles il y a eu en Medecine une diſpute auſſi chaude qu'il y en ait jamais eu: on demandoit ſi dans la pleuréſie la ſaignée doit être faite du même côté ou du côté oppoſé. Je n'obſerve cela que pour montrer qu'ils n'avoient pas une veritable idée de la révulſion avant que la circulation eût été démontrée, quoiqu'ayent voulu dire quelques Partiſans peu judicieux des Anciens; & auſſi eſt-il impoſſible d'entendre rien en cela ſans une connoiſſance de la circulation. Elle nous fera connoître dans le moment où peut être faite la plus forte révulſion; & pour ce qui eſt de la maniere de faire la ſaignée dans la pleuréſie, elle nous fait voir que ſaigner du même côté, c'eſt ce ſemble, faire la révulſion plus immédiatement, mais avec une difference ſi petite, qu'il eſt étonnant qu'il y ait eu ſur cela une ſi grande diſpute. J'ajoûterai touchant la ſaignée en general que la connoiſſance de la circulation a confondu & renverſé toutes ces regles qui avoient été données auparavant avec tant de peine & tant de formalités pour ouvrir dans certains cas telle ou telle veine: & ſi les ignorans ont perdu par là les occaſions de faire une ſorte de trafic dans la Medecine, & de faire de grands myſteres où il n'y en avoit point: ſûrement ceux qui entendent leur profeſſion reconnoîtront que la circulation leur a procuré au moins l'avantage de connoître exactement combien il eſt indifferent ſouvent de choiſir telle ou telle veine; ou bien quand il y a quelque préference à faire, de voir ſans héſiter quelle eſt celle qu'il faut choiſir.

Mais pour reprendre le fil de mon hiſtoire, je dois venir à quelques autres Ecrivains Grecs qui ont traité de la Medecine, ils ſont d'un rang inferieur & d'une datte plus récente; mais comme la plus grande partie d'entr'eux n'a rien écrit de nouveau, je me contenterai de donner un extrait très-brief de leurs Ouvrages, & d'être auſſi exact qu'il me ſera poſſible à ajuſter les tems où ils ont vêcu, ſur quoi je penſe que tous nos

Auteurs nous ont laissé dans une grande confusion ; l'on ne doit pas en être fort surpris si on considere que depuis le tems d'Agathias, qui a vêcu il y a cinq cens soixante ans, dans le regne d'Isaac Comnene en l'an mil soixante, il y a un vuide de cinq cens ans dans l'Histoire Grecque ; de maniere que nous sçavons très-peu ce qui s'est passé dans cet intervalle ; ce que nous en sçavons nous l'apprenons par de legers récits des regnes de quelques Empereurs, particulierement de Maurice & d'Heraclius. NEMES.

PALLADIUS.

PALLADIUS appellé *Sophiste* ou *Jatrosophiste*, fut élevé, comme il semble l'insinuer lui-même, à Alexandrie. Je le place le premier parmi les Grecs les plus modernes ; mais je ne puis m'accorder avec un sçavant Auteur qui compte qu'il a fleuri vers l'an cent vingt six. * Saint Albin devine mieux le tems de Palladius en le plaçant après Galien, c'est-à-dire, après l'an deux cens : quoique cet Auteur soit tombé dans une grande bévûe en cette matiere ; car dans sa Préface de la traduction qu'il nous donne des Commentaires de Palladius sur le Livre d'Hippocrate touchant les fractures, il dit qu'il croit probable que cet Auteur a vêcu après Galien, puisque Galien ne fait pas mention de lui ; il auroit pû connoître par sa propre traduction que cela est certain ; car Palladius y cite Galien : & il le fait non seulement là, mais encore très-souvent dans d'autres de ses Ouvrages, & l'on peut prouver qu'il a vêcu non seulement après Galien, mais encore après Ætius, & même Alexandre dont il prend les paroles, comme on verra. PALLAD.

* *Biblioth. Litterar. n.* 2.

Les Commentaires sur les fractures sont imparfaits, & il en reste assez pour nous faire juger qu'en les perdant on n'a pas perdu grand-chose ; le texte est aussi clair & aussi instructif que les annotations. Ceux qu'il a fait surs le sixiéme Livre des Epidémies ne vont pas plus loin que la septiéme section : le reste qui comprend la huitiéme, s'est perdu. Dans ces Commentaires il éclaircit non seulement quelques passages d'Hippocrate, mais encore plusieurs de Galien ; il y répand beau-

PALLAD. coup de clarté, & montre une grande exactitude. Il observe particulierement que la pierre devenoit commune dans son tems, & étoit moins curable, ce qu'il attribue au luxe du siécle, aux excez de la table, & au défaut d'exercice [a].

a 162.

Le Traité des fiévres est clair & succinct; mais il est pris d'Ætius pour la plus grande partie: le Chapitre *de Epiala* [b] est pris mot pour mot de cet Auteur; & dans celui qui regarde la fiévre hectique [c], la comparaison remarquable tirée de l'eau qu'on verse sur de la chaux, est non seulement marquée dans Galien, mais encore dans Ætius & dans Alexandre.

b Cap. 27.

c Cap. 17.

Le Chapitre suivant traite du Marasme; & l'on me permettra de relever une grande faute qu'a faite M. Chartier qui a donné une édition élegante de cette piéce. Il est dit dans la description de cette maladie, Βλέφαρα παραπλησίως μυσταζόντων, & voici la traduction, *Palpebræ sacrificantium similes.* Outre qu'il n'y a pas dans le Grec un tel mot que *μυστάζω*, le sens demande qu'on lise *νυσταζόντων*, *dormitantium.* Cette même circonstance des paupieres est dans Galien, & exprimée par le même mot, *παραπλησίως νυστάζουσι διακείμενοι.* L'expression d'Ætius est *ὑπνώττοντες*, & celle d'Alexandre est *εἰς ὕπνον ἕλκονται.*

Il y a plusieurs Manuscrits de cette piéce dans la Bibliotheque de Vienne, quoiqu'aucun ne porte le nom de Palladius; mais ils sont donnez quelquefois à Theophile, quelquefois à Etienne, quelquefois à tous les deux. Le titre d'un Manuscrit porte que Theophile l'a dicté, comme Lambecius le rapporte au long [d]; cependant si l'on consulte Palladius lui-même, on sera convaincu qu'il est le veritable Auteur de ce Livre; car il y renvoye dans ses Commentaires sur les maladies épidemiques [e]. On voit ici une preuve du peu de fonds qu'on doit faire sur les titres tels qu'ils sont souvent aux manuscrits; ils portent le nom tantôt d'un Auteur, tantôt d'un autre suivant le sentiment peu sensé, la fantaisie, ou quelquefois les vûes cachées de ceux qui les ont transcrits.

d Lib. 6. 18.

e Sect. 6. 6.

THEOPHILE.

IL eſt certain qu'il y a pluſieurs Traitez ſous le nom de Theophile, leſquels paroiſſent ſous differens Titres, tels que *Jatroſophiſta*, *Protoſpatharius*, & *Monachus*, les deux derniers deſquels ſemblent être contradictoires l'un à l'autre. Lambecius place ce Theophile dans le regne d'Heraclius, par cette ſeule raiſon que dans un Manuſcrit [a] le Livre ſur les fiévres eſt dit, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure, avoir été écrit en ſortant de la bouche même de Theophile; c'eſt pourquoi puiſque le même Livre eſt attribué à Etienne qui a écrit pendant ce regne-là, il croit qu'il s'enſuit que cet Etienne étoit un de ſes Auditeurs. Mais l'autorité & le raiſonnement paroiſſent également mal fondez, & je croi que ce qui a été dit ci-devant de ce Traité eſt ſuffiſant pour réfuter cette opinion. J'aurois plus de penchant à croire par quelques mots barbares dont ſes écrits ſont ſemez, qu'il a vêcu plus tard.

THEOPH.

a 15.

Il eſt le premier Auteur qui nous reſte à preſent qui ait traité *ex profeſſo* des urines, & il a fort bien expliqué les cauſes de leur couleur & de leur conſiſtence; quelles maladies elles indiquent reſpectivement, & quels pronoſtics on en peut tirer. Il y a ici pluſieurs paſſages qui ſont les mêmes, & exprimez dans les mêmes termes que ce qu'on peut lire dans un Livre écrit ſur le même ſujet, & attribué fauſſement à Galien, comme cela paroîtra à quiconque voudra les comparer. Il tranſcrit beaucoup d'Ætius. Il a écrit d'une maniere fort approchante au ſujet des matieres fécales. On a encore à preſent deux Ouvrages de ce Theophile, la ſtructure du corps humain, & les Commentaires ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate: le dernier eſt court & net, & fait voir qu'il a été inſtruit des idées d'Ariſtote, & qu'il a bien entendu le ſens d'Hippocrate. Mais dans ces deux Ouvrages, & particulierement dans le premier la plus grande partie eſt priſe de Galien, dont il copie ſi ſouvent & ſi religieuſement les Livres qui regardent l'uſage des parties, que dans la deſcription de la Trachée-artére, il cite le même vers d'Homere qu'a cité Galien.

Κλαγγηδὸν δὲ πέτονται ἐπ' ὠκεανοῖο ῥοάων.

THEOPH. Mais nous allons mieux ſçavoir en quoi cet Auteur differe de Galien, & ce qu'il ajoûte par une nouvelle édition de cet Ouvrage & de quelques autres piéces d'Anatomie des Anciens, qu'une perſonne d'eſprit va donner, édition dont on a grand beſoin.

Les Aphoriſmes dont j'ai fait mention, ſont imprimez ſous le nom de *Philotheus*, & dans les manuſcrits de Vienne ils ſont attribuez à Etienne.

Le Traité touchant le pous, dont nous avons une Traduction ſous le nom d'*Aretæus*, eſt, ſuivant le manuſcrit dont nous avons fait mention, écrit par Theophile, cela n'eſt pas peut-être ſans quelque raiſon; car la ſtructure du corps humain eſt décrite de la même maniere: il dit que d'autres avoient écrit ſur ce ſujet ou trop imparfaitement, ou avec trop de prolixité: il ſemble par la derniere expreſſion déſigner Galien duquel il nous donne ici un abregé tiré de ſes livres de pronoſtics faits ſur le pous.

ETIENNE L'ATHENIEN.

ETIENNE ETIENNE l'Athenien ou l'Alexandrien; car il eſt appellé tantôt d'un de ces noms, tantôt d'un autre, noms ſans doute que ſa naiſſance ou le lieu de ſa réſidence lui ont fait donner, a écrit un Commentaire ſur le premier Livre de Galien à Glaucon; ce Livre eſt écrit avec tant de clarté, qu'il ne ſemble pas avoir beſoin d'aucun Commentaire. Mais il y a quelque raiſon de croire que dans ce tems-là le ſçavoir des Medecins conſiſtoit à avoir étudié Galien: *Abi Osbeia* le *Biographe* Arabe, en parlant de ſept Medecins d'Alexandrie, parmi leſquels il place Etienne, lequel partagea les ouvrages de Galien en ſeize livres qui furent derechef diviſez en ſept claſſes ſuivant les differentes matieres, dit que ces livres-là étoient les ſeuls que ces Medecins étudioient, & qu'à leur tour ils ne travailloient qu'à les commenter & à les expliquer à leurs Auditeurs. C'eſt pourquoi il n'eſt nullement probable qu'il ait vêcu dans le troiſiéme ſiécle, comme le ſuppoſe M. le Clerc ſans aucune autorité; & il eſt clair par ce Commentaire même qu'il a vêcu beaucoup plus tard: il parle lui-même d'an-

ciens Expositeurs [a] de ce Livre de Galien en particulier : & considerant ce qu'il dit dans la section cent quarantiéme sur la fiévre quarte, il me semble qu'il fait allusion à une mauvaise interprétation, qu'il represente comme telle, & qu'Alexandre [b] a faite du sens de Galien dans cet endroit. Si cet Auteur est le même qu'Etienne le Chymiste, (comme il est appellé) le tems où il a vêcu est aisé à connoître : car cet Auteur dédie son ouvrage de *Chrysopœia* à Heraclius ; & suivant cela il aura vêcu au tems que nous l'avons supposé. On lit quelque chose d'un Etienne qui fut aussi d'Alexandrie, & qui pendant le regne de ce même Empereur, se montra un grand Astrologue en prédisant la puissance prodigieuse à laquelle les Sarrazins devoient arriver, & à laquelle, comme on sçait, ils parvinrent quelques années après. Vanderlinden appelle Etienne le dernier des Auteurs Grecs, quoique si ce calcul du tems où il a vêcu est vrai, on verra que plusieurs autres ont écrit en Grec depuis.

ETIENNE

a S. 98.

b *Lib.* 12. 8.

NONUS.

APrès ces Ecrivains, Nonus est celui qui se presente le premier : il a composé un Manuel de Medecine, lequel contient une exposition de la plûpart des maladies & de leur cure. Il l'adresse à Constantin Porphirogenete, qui selon Lambecius est le septiéme Empereur de ce nom ; il étoit fils de Leon, & mourut en 959. Comme il avoit lui-même quelque teinture des Sciences, il les favorisoit beaucoup. Mais Jer. Martius qui a publié une édition de cet Auteur en Grec & en Latin, croit que le Constantin dont il est question ici, se nommoit à la verité Porphirogenete, de même que celui dont nous venons de parler, mais qu'il étoit fils de Constantin Ducas qui mourut en 1067. sa raison est que le pere Ducas, quoique assez peu lettré lui-même, admiroit beaucoup les sciences, & en étoit le promoteur ; il avoit souvent ce mot à la bouche, *Qu'il auroit été plûtôt annobli par le sçavoir, que par la souveraineté.* On voit aussi que les Psellus firent quelque figure dans la République des lettres environ ce tems-là.

Auquel de ces Constantins que Nonus ait dédié son Ouvra-

NONUS. ge, cela n'importe bas beaucoup. J'obſerverai ſeulement qu'on peut inferer d'un paſſage de l'hiſtoire d'Anne Comnene, que dans l'intervalle qui a été entre ces deux Empereurs, les ſciences étoient en grande décadence, ſi elles n'étoient entierement tombées & éteintes [a].

Cet abregé n'a preſque rien qui ne ſoit pris d'Ætius, d'Alexandre & de Paul. Par exemple, dans le Chapitre ſur le Carus, ce qu'il dit [b] de la partie anterieure du cerveau eſt pris d'Alexandre [c] & de Paul [d]. Il conſeille de ſaigner dans un accès de Pierre [e], mais cela eſt évidemment pris de ce dernier [f]; & l'obſervation & la diſtinction qu'il fait touchant la ſaignée & la purgation dans la pleuréſie [g] eſt priſe du premier [h], quoique Moreau qui cite ſes propres paroles [i], ne le remarque point. La plûpart des remedes qu'il recommande ſont dans Ætius, par exemple, le collyre d'Eraſiſtrate; ceux qui ſont faits d'encens franc & de la plante appellée *Glaucium* [k]; les applications qu'on fait au viſage dans un Elephantiaſis, &c. l'antidote d'Eſdras & autres. Nonus eſt aſſez modeſte pour ne citer aucun Auteur: ce qui à la verité convenoit fort à un homme qui étoit ſi peu riche de ſon propre fond. Il uſe même ſi librement du travail de ſes prédeceſſeurs, qu'il s'en attribue à lui-même juſqu'aux experiences: il donne une deſcription particuliere de la mélancolie [l], & il s'étend beaucoup, en ſe donnant un air de grand Praticien, ſur les bons effets qu'il a vû lui-même produire à la Pierre Armenienne, qu'il préfere auſſi à l'hellebore blanc: il parle fort bien ſur la morſure d'un chien enragé [m], & il remarque que quand une fois l'hydrophobie paroît, il n'a pas obſervé dans le cours de toute ſon experience, qu'il en réchapât un ſeul; mais le premier cas eſt pris mot pour mot d'Alexandre [n], & l'autre de Paul [o]. Barchuyſen, comme on peut le remarquer, le traite comme un Auteur original, & employe un paragraphe entier à expliquer ſes notions, dont il eſt clair qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit empruntée.

En quelques manuſcrits de Vienne cette piéce eſt diviſée en Chapitres, comme elle eſt dans l'impreſſion; dans d'autres elle eſt en Livres; mais dans tous ces manuſcrits elle porte le nom de *Theophanes*, ſans qu'il y ſoit fait la moindre mention de Nonus; & il eſt dit dans le titre qu'elle eſt priſe principalement

a *Lib.* 5.
b 28.
c 1. 4.
d 3. 9.
e 174.
f 3. 45.
g 129.
h 6. 1.
i 49. 4. 5.
k 205. 203. n. 13.
l 33.
m 270.
n 1. 17.
o 5. 3.

lement d'Oribase, quoique par tout ce qu'on vient de dire il est très-clair que le Compilateur, quel qu'il soit, est plus redevable à d'autres Auteurs. ETIENNE

MICHEL PSELLUS.

MICHEL PSELLUS a vêcu peu de tems après Nonus, & a dédié à l'Empereur Constantin un ouvrage où il traite des qualitez & des vertus des alimens. Lambecius [a] croit que ce Constantin est celui qui est appellé *Monomache*, & qui a regné depuis 1043. jusqu'à 1055. mais suivant son compte si Psellus est mort en 1078. il est au moins probable que ce Constantin pourroit être Constantin Ducas: ce qui fortifie cette probabilité, est qu'il étoit précepteur de Ducas, fils de l'Empereur, comme cela paroît dans Zonare [b]. Ce Psellus n'étoit nullement propre à avoir soin de l'éducation d'un Prince, suivant le caractere d'homme sans lettres que lui donne Zonare. Au contraire Anne Comnene [c] qui a vêcu peu d'années après lui l'éleve comme un parfait Maître de Philosophie, comme un homme qui a eu de grandes parties, & qui étoit profondément docte dans les sciences des Grecs & des Chaldéens. Il est surchargé des mêmes éloges par Leon Allatius qui (dans sa dissertation *de Psellis*) semble être fou de ce nom seul; il dépeint ce Psellus non seulement comme πολυγραφώτατος, mais comme étant du premier rang entre les Ecrivains. Il n'y a cependant rien dans son Traité qui pût donner quelque réputation à qui que ce soit: ce n'est qu'une pure collection des livres des Medecins Grecs les plus anciens, qui ont ramassé eux-mêmes cette partie de science, principalement dans Galien, qui a aussi puisé lui-même dans Dioscorides. Psellus fut persecuté & dépouillé de tout par Nicephore Botoniate; il se fit Moine, & mourut peu après très-âgé. Il y a plusieurs autres Traitez écrits par cet Auteur: on en peut voir un ample exposé dans Leon Allatius.

a *Biblioth. Cæsar.* 6. 208.

b *Lib.* 18.

c *Lib.* 5.

Quoique Psellus ait été un Compilateur tel qu'on l'a dit, Simeon d'Antioche écrivant sur le même sujet, mais dans un mauvais style à la verité, n'a fait que le copier; ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est que le livre qu'il pilloit étoit récent

dans la memoire de tout le monde : car Simeon doit avoir

PSELLUS. été contemporain de Psellus, quoique plus jeune sans doute, puisqu'il a dédié son Traité à Michel Ducas appellé *Parapinaceus*, lequel résigna l'Empire en 1078. l'année même qu'on nous apprend qu'il est mort. Il y a plusieurs autres Ouvrages de ce Simeon ; nous lui devons particulierement la traduction d'Arabe en Grec d'un Livre très-bizarre sur la sagesse des Indiens, que Perzoës Medecin compila à la priere de Chosroës Roy de Perse.

Il nous reste aussi de même un petit Traité sur la Goutte, écrit par Demetrius Pepagomenus, dédié à Michel Palæologue vers l'an 1260. si c'est au premier Empereur de ce nom ; & vers l'an 1310. si c'est au second. Ce discours quoique ne contenant rien de bien extraordinaire, ni qui ne soit pris d'autres Auteurs, & principalement d'Alexandre, ne mérite pourtant pas le nom que M. Musurus donne à l'Auteur qu'il a traduit de *infans & elinguis*, comme s'il étoit incapable d'exprimer ce qu'il pense. Fabrice paroît s'imaginer que le Traité touchant la cure de la pierre, faussement attribué à Galien, pourroit bien avoir été écrit par ce Demetrius ; mais je ne puis deviner ce qui lui a donné cette pensée, à moins que l'affinité de ces deux maladies ne lui ait donné lieu de soupçonner que les deux Traitez partoient de la même main.

ACTUARIUS.

ACTUAR. ACTUARIUS, le fils de Zacharie, ainsi appellé sans doute à cause de son emploi de premier Medecin[a] de l'Empereur, est un Auteur d'un meilleur caractere que tous ceux dont je viens de parler. Il a écrit divers Traitez où nous trouverons plusieurs choses dignes d'être lûes. Il a pratique à Constantinople, & il paroît que ç'a été avec quelque réputation ; ses six Livres sur la méthode de la cure avoient été compilez pour l'usage d'un des principaux Officiers de la Cour, c'étoit le Chambellan qui étoit envoyé en Ambassade dans le Nord. Fabrice par méprise fait Actuarius même Ambassadeur. Dans ces Livres, quoiqu'il suive

[a] *Cod. in Lib.* 2.

principalement Galien, & très-souvent Ætius & Paul sans les nommer, il fait encore usage de tout ce qu'il trouve convenable à son sujet, soit dans les Livres des Barbares, soit dans ceux des Grecs; & pour lui rendre justice, il faut dire qu'il a bien des choses qu'on ne sçauroit trouver nulle-part que chez lui. ACTUAR.

Il appelle cette piéce un petit Livre écrit ***extempore***, & il dit en plusieurs endroits qu'il n'étoit destiné qu'à l'usage particulier de cet Ambassadeur, qui ayant lui-même quelques connoissances de la Medecine, pouvoit le consulter à chaque occasion: on remarquera aussi qu'il n'y a rien de relatif à la Chirurgie ou aux maladies des femmes. Il faut avouer cependant que l'Auteur s'oublie quelquefois lui-même, & sort de son dessein; il ne feroit pas mention sans cela des maladies des enfans, & particulierement des aphtes. Il traite dans les deux premiers Livres des causes & des signes des maladies; dans les deux suivans de la cure en general & en particulier; & dans les deux derniers, il décrit tous les remedes interieurs & exterieurs, dont les uns, dit-il, sont pris des Grecs, quelques-uns sont de son invention, & d'autres ne sont que ceux dont il a oui parler; mais il ajoûte rarement le nom de l'Auteur, de peur que cela n'occasionnât de la prévention en faveur du remede.

Il parle beaucoup de son experience propre dans le troisiéme & quatriéme Livre: il dit en parlant de la morsure d'un chien enragé, qu'il a vû une hydrophobie survenir après l'espace de douze mois: quelques-uns disent qu'elle peut paroître au bout de sept années; & ici, quoique Paul n'y soit point nommé, ce sont ses propres paroles qui sont inserées. L'Auteur a quelques remarques nouvelles & justes dans l'endroit où il traite de la colique [a] & des inflammations du foye [b]: la distinction qu'il fait dans les causes de palpitation semble être de lui [c], & je n'en trouve aucune trace nulle-part; Oribase, Ætius & Paul ne font que transcrire de Galien le peu qu'ils ont sur ce sujet. L'Auteur nous dit que ce désordre, c'est-à-dire la palpitation, vient souvent d'une trop grande chaleur dans le sang ou d'une trop grande plenitude, mais que ce n'est pas là toûjours la vraye cause; il est produit quelquefois

a 4. 6.
b 4. 7.
c 4. 3.

ACTUAR. par des vapeurs qui élevent des fumées; ce qu'on peut distinguer particulierement par un signe; car s'il procede de la premiere cause, il y aura sûrement inégalité dans le pouls; au lieu qu'au second cas cela peut n'être point ainsi. Il donne certainement d'aussi bonnes raisons sur ce qui cause ce mouvement violent dans le cœur, qu'aucun Auteur qui ait écrit depuis. Si nous lisons les Auteurs Arabes qui ont écrit avant lui, ou dans son tems, nous trouverons qu'ils attribuent cette maladie à une cause froide; Paracelse l'attribue à la dissolution de son tartre; Vanhelmont à l'acidité naturelle du Gas, & Sylvius de le Boé aux vapeurs corrosives qui sortent du Pancreas. Il seroit trop long de répeter toutes les hypotheses qu'ont imaginé les Auteurs pour expliquer le principe de ce désordre. J'en donnerai seulement un échantillon que je prendrai par exemple dans Dolæus Allemand qui a écrit, comme le porte le titre de son Livre, une Encyclopædie de toute la Medecine, pour nous donner de justes notions sur chaque maladie. » La palpitation, dit-il, est un désordre ou *cardimeleck*; le Roy qui semble faire sa résidence dans le ferment du » cœur, se trouvant attaqué & pressé par une guerre civile qu'a » élevé un parti de mal-intentionnez parmi ses sujets, fait tous » ses efforts pour chasser l'ennemi; & appellant à son secours » son ancien & bon allié *Microscometor* gouverneur des esprits » animaux, il livre bataille aux perturbateurs de son repos. Mais pour passer sur ce vain jargon & entrer dans une plus serieuse Pathologie de la palpitation, nous trouvons souvent par experience, que ce qu'a dit Actuarius d'un pouls inégal dans le cas de plenitude, est très-vrai. Et cette inégalité du pouls est souvent un avant-coureur non seulement de palpitation, mais encore de syncope & de mort subite; ce qui indique quelque obstruction autour du cœur: Galien [a] a prédit cela dans le cas du Medecin Antipater qui mourut aussitôt de mort subite. Dans ces violentes commotions le pouls est non seulement inégal, mais encore très-souvent intermittent: car le sang rencontre de la résistance de la part du sang, ou à l'artére pulmonaire, ou à l'aorte; & ne pouvant pas vaincre d'abord cette résistance, par exemple, si cela arrive durant sa contraction, il est en suspens jusqu'à ce qu'il soit renforcé par un

[a] *Loc. affect.* 4. 11.

ſupplément d'eſprits ſuffiſants pour pouſſer le ſang dans ſes canaux accoûtumez. C'eſt pourquoi on peut obſerver que dans l'accès d'une plus forte palpitation, l'intervale entre les pulſations eſt plus grande ; & plus il eſt long, & plus elles ſont violentes. C'eſt là le cas dans la plenitude de ſang : Galien obſerve ſur cela que les perſonnes en qui les hémorroïdes ou les mois ſont ſupprimez, ſont ſujettes aux palpitations. Ce mal peut venir non ſeulement de plenitude, mais encore ou d'une exceſſive raréfaction, ou d'une trop grande cohéſion & tenacité des parties du ſang, ou d'une trop grande quantité d'air qui opprеſſe ou diſtend la cuiſſe ou le bas-ventre. Pour les unes ou les autres de ces raiſons on voit que la palpitation de cœur eſt un ſymptome très-ordinaire dans les maladies hypocondriaques & hyſteriques, comme l'obſerve Actuarius. Hollier décrit un cas qui a du rapport à cette maladie ; dans ce cas le pericarde fut prodigieuſement dilaté par l'air ſeulement : il ne paroiſſoit pas de marque d'aucune autre choſe qui eût occaſionné ce déſordre. ACTUAR.

Actuarius dit plus de la cure de la palpitation qu'aucun autre des Medecins Grecs ; qu'il faut donner les alterants ſelon lui, ſuivant les cauſes du mal & la conſtitution du malade, mais il compte principalement ſur la ſaignée & la purgation ; & il eſt le premier, je croi, qui ait parlé de la purgation dans ce cas. Et certainement, comme lorſque la maladie vient d'un certain état des eſprits ou du ſang, l'intention pour la cure doit être ou de diminuer l'affluence des eſprits dans les nerfs, ou d'emporter la réſiſtance dans les vaiſſeaux du cœur ; de douces évacuations ſemblent répondre à ces deux vûes ; la ſaignée & la purgation ſemblent d'autant plus convenables, qu'en évacuant elles font auſſi révulſion. Je croi qu'il n'y a pas de palpitation idiopathique & qui vienne d'une mauvaiſe qualité dans le ſang, où ces deux ſortes d'indications ne ſoient raiſonnables, quoiqu'en diſe Sennert. J'ai ſouvent été ſurpris que Willis notre Compatriote ne faſſe mention d'aucune des deux dans ſa méthode pour guérir cette maladie. Piſon qui n'a pas été un mauvais Praticien, recommande les deux méthodes [a], de même que pluſieurs Auteurs ; mais ils ſont ſi pleins d'exceptions & de précautions, qu'il eſt fort difficile de déterminer quand il eſt convenable d'appliquer ces remedes

a *Sect.* 3. 2.

ACTUAR. ou non. Il eſt certain que Galien a conſeillé univerſellement la ſaignée; & il rapporte un cas remarquable [a] d'une perſonne qui étoit ſaiſie d'une violente palpitation tous les printems. La ſaignée à chaque printems, repetée trois ans de ſuite, l'emporta; ce que le malade ayant obſervé, il prévint l'accès la quatriéme année, en ſe faiſant ſaigner plûtôt: ce qu'il pratiqua avec ſuccès pluſieurs années après. Tous conviennent de la ſaignée dans le cas de plenitude; mais Salius [b] ſemble avoir raiſon en la preſcrivant toûjours, qu'il y ait plenitude ou non: car ſi l'on regarde cette palpitation comme procedant ou d'un trop grand mouvement dans les eſprits, ou d'une trop grande raréfaction ou cohéſion dans les parties du ſang, qui peuvent par là produire une réſiſtance trop forte dans les iſſues du cœur: à tous égards la diminution de la quantité du ſang doit apporter du ſoulagement. C'eſt pourquoi l'on voit dans les palpitations ſymptomatiques, qui viennent, par exemple, de la ſuppreſſion des mois ou des hémorrhoïdes; que ce déſordre dans le cœur ceſſe auſſitôt que la nature reprend ſon cours ordinaire; même l'éruption ſoudaine des hémorrhoïdes, lorſqu'elles n'ont pas été habituelles, ne manque guéres d'emporter ce mal. C'eſt ſans doute une regle fort ſage que donne Sennert, qu'il ne faut jamais ſaigner ni purger dans le cas où la palpitation eſt cauſée par un excès d'eau dans le pericarde; & ſi on l'a fait, on aura bien vû que ç'a été ſans ſuccès, la cauſe de la maladie étant au-deſſus de la portée de ces ſortes de remedes. Mais ce qu'il propoſe d'un électuaire chaud, d'un pain chaud, d'un ſac aromatique pour diſſiper cette eau, eſt auſſi incomprehenſible que le veſicatoire au ſternum recommandé par quelques-uns, & dont l'effet paroît à lui-même inconcevable. Je crains que le cas qu'il décrit ne ſoit ſans reſſource, c'eſt pourquoi il eſt inutile de diſputer ſi la ſaignée y eſt propre ou non. Je dois ajoûter ici une remarque, ſçavoir que la cure d'une palpitation idiopathique a été omiſe par la plûpart de nos Ecrivains en Medecine, qui generalement ont dirigé toutes leurs regles de pratique à la palpitation ſympathique [c] uniquement, quoique certainement il y ait des palpitations qui ne viennent d'aucune autre maladie précedente, ni par aucun défaut ni du cœur, ni du pericarde, & qui peuvent pourtant être guéries, comme Actuarius le propoſe ici.

a *Loc affect.* 5. 2.

b *Curat. particul. affect.*

c *Vid. River.*

Actuarius eſt le premier Auteur Grec qui ait fait mention ou décrit les purgatifs doux comme la caſſe, la manne, le ſenné, les myrobolans, les deux derniers deſquels furent apportez des pays étrangers, c'eſt-à-dire, de Syrie & d'Egypte. Il décrit le ſenné comme un fruit, par où il entend ſans doute la même choſe que Serapion par le *Vagina*, & Meſue par les *Follecules*, qui contiennent la graine : car aucun de ces Auteurs, pas même Actuarius ne diſent rien des feuilles. Et quoiqu'elles ſoient principalement en uſage à preſent, on ne laiſſe pas de ſe ſervir auſſi quelquefois de la coſſe, qui ſuivant ce qu'on peut recueillir de ces Ecrivains, étoit probablement la ſeule partie du ſenné qu'on employoit en Medecine. Il ajoûte que ce Simple purge très-efficacement le phlegme auſſi-bien que la bile : la premiere qualité eſt celle que remarquent les Auteurs Arabes. Ce qu'il dit, ſçavoir qu'il vient de Syrie & d'Egypte, s'accorde avec les meilleures relations que nous ayions touchant cette plante : & le ſenné qui nous eſt apporté du Levant eſt le plus eſtimé. Pour ce qui eſt de ces differentes ſortes de purgatifs dont il parle, il fait connoître qu'il les prend des Arabes qu'il appelle Barbares ; ce ſont eux ſans doute qui ont été les premiers qui ont introduit ces Simples dans la Medecine. Il fait mention comme eux des trois ſortes de myrobolans, & marque le nom des Embliques & Belliriques dans le propre langage des Arabes ; mais il diſtingue ces deux derniers des myrobolans, comme tous les Arabes les ont diſtinguez, quoique leurs qualitez ayent beaucoup d'affinité. Myrepſus ſemble être le premier qui les a confondus avec les myrobolans, & il en nomme à cauſe de cela cinq ſortes, comme le font generalement d'après lui les Modernes. Ce que dit Actuarius de la compoſition de toutes ces ſortes de myrobolans [a], qui eſt appellée *Triphala* ou plûtôt *Tryphera parva*, (car Triphylos comme Geſner [b] voudroit qu'on lût, ſemble trop recherché) eſt exactement la même choſe que nous rencontrons dans Serapion [c] & Meſue [d] qu'il appelle le Philoſophe barbare, & qu'ils recommandent dans les mêmes cas. Il employe un Chapitre entier à traiter des Syrops & Juleps [e], & le ſucre eſt un ingrédient qui entre generalement dans tous les deux ; & ſans doute il les a pris de même des Arabes : pour cela auſſi quelques-uns

ACTUAR.

a *Meth. Med.* 5. 8.
b *Epiſt.* 22.
c *Simp.* 95.
d 5. 9.
e 5. 4.

ACTUAR. l'ont ſuppoſé habile dans la Langue Arabe. Mais quelque connoiſſance qu'il ait eue de certains remedes Arabes, on peut remarquer qu'il n'a traité d'aucune maladie, que de celles qu'on trouvera dans les autres Auteurs Grecs, & il ne parle pas du tout de ces maladies qui ont été ſi fort connues des Arabes, pas même de la petite vérole. Les Sarrazins ont porté cette maladie par tous les pays que leurs victoires leur ont ſoumis, & l'ont répandue avec la même furie en Afrique, en Europe & au travers de la plus grande partie de l'Aſie, & ſur tout dans la Partie Orientale : & il eſt fort ſurprenant que pendant un ſi grand nombre de ſiécles cette maladie n'ait pas paru dans l'Empire Grec, comme on en ſera perſuadé, ſi l'on conſulte non ſeulement les Medecins, mais encore les Hiſtoriens de ce tems-là, qui ne manquent jamais de faire mention ou d'un tremblement de terre, ou d'une maladie épidémique.

On trouve dans Actuarius une choſe dont aucun Auteur ne parle avant lui, ce ſont des liqueurs diſtillées, telles que le Rhodoſtagma & l'Intyboſtagma [a], que le Traducteur appelle *Stillatitius liquor Roſarum*, & *aqua quam Intybus ſtillavit :* l'Auteur l'a fait entrer dans le Julep. Geſner prétend [b] que ces liqueurs ne ſont point préparées par aucun procedé Chirurgique, & ne ſont rien de plus que les ſyrops de ces plantes, de même que le Rhodoſtacton décrit dans Paul [c]. M. le Clerc, qui ſuit l'opinion de Langius [d] penſe autrement, & il a montré d'une maniere très-claire, que *ſtillatitius liquor Roſarum* dont Actuarius fait mention, eſt très-different du Rhodoſtacton de Paul qui eſt fait uniquement avec du jus de roſes & du miel bouillis enſemble. Il ſemble avoir bien jugé ſur cette matiere; & pour plus grande preuve de cela, je remarquerai un paſſage ou deux dans Nic. Myrepſus un des derniers Grecs, lequel copie ſouvent notre Auteur. Il décrit le Rhodoſtacton [e] de Paul, avec cette ſeule difference qu'il dit, qu'il peut auſſi-bien être fait avec le ſucre qu'avec le miel; il décrit après l'Hydroroſatum tel qu'il eſt donné par Ætius & Paul, remede fort ſemblable au précedent, à cette difference près, que l'eau eſt ajoûtée aux roſes; après cela il vient à donner la recette de ce même Julep qui eſt dans Actuarius; ce qui prouve au moins qu'il l'a regardé comme une préparation très-diſtincte des deux autres: & il paroîtra évident à quiconque examinera la

a *Method. medend.* 5, 4.
b *Præf. Euonym.*
c *Lib.* 7.
d *Epiſt. lib.* 1. 53.
e *S. Ct.* 35.

la composition elle-même, qu'elle seroit très-absurde, si ce n'étoit l'eau distillée de roses qu'il a en vûe; car autrement ce seroit une double peine, & faire deux fois le remede avec les mêmes ingrédiens, sans sçavoir pour quel dessein. ACTUAR.

M. le Clerc suppose qu'Actuarius fut élevé à l'Ecole des Arabes, & qu'il apprit d'eux quelque chose de la Chymie; mais cela ne semble qu'une pure conjecture qui n'est fondée sur aucune autorité. Car quoique sans contredit Actuarius ait connu, comme on l'a remarqué, quelques-uns des remedes des Arabes, ce qu'il peut avoir appris par le commerce qui étoit dans ce tems-là entre les Grecs & les Arabes, il ne paroît pas cependant qu'il ait été versé dans leurs écrits de Medecine, de même qu'il peut arriver qu'une personne connoisse quelque Drogue venant des Isles ou Orientales ou Occidentales, sans connoître pour cela la theorie ou la pratique de Medecine de ces pays-là.

Pour ce qui est de la distillation ou de l'introduction de la Chymie dans la Medecine, M. le Clerc en fixe l'époque au tems d'Avicenne, qui, comme il suppose, appliqua cette sorte de science à la Medecine. Je n'entrerai ici dans aucune discussion sur l'origine de la Chymie Medicinale; j'observerai seulement que si, comme cela peut être, elle est venue des Arabes, il en faut rendre l'honneur à Rhazés; car pour ne rien dire du Mercure éteint & sublimé dont il parle [a], comme de l'huile d'œufs, le seul remede chymique que je puisse trouver dans Avicenne, est décrit par cet Auteur; outre cela Rhazés parle le premier de l'*Oleum benedictum* ou *Philosophorum*, & il est très-exact à expliquer la maniere de la faire dans une retorte qui pourra supporter le feu, & qui sera bien lutée (*luto sapientiæ*, dit l'Interprete) on augmente le feu doucement & par degrez, jusqu'à ce qu'il sorte par distillation une huile rouge. Je croi que cet Auteur est le premier qui donne quelque idée des remedes Chymiques; car tout ce qu'on trouve dans les anciens Chymistes Grecs, comme ils sont appellez, n'a de rapport qu'à la fusion ou transmutation des métaux. M. le Clerc marque Avicenne pour le premier introducteur de la Chymie dans la Medecine, parce qu'il est le premier, dit-il, qui fasse mention d'un remede Chymique, quoique ce ne soit que d'un seul qui est l'eau de roses distillée, &

a *Ad Almanz.* 8.42.

il cite à ce sujet deux endroits de cet Auteur [a]. Mais s'il avoit examiné ces endroits plus attentivement, il auroit trouvé qu'il n'y a pas là d'ombre de distillation; mais que c'est purement une méthode de faire bouillir dans de l'eau les roses, telle que celle des Grecs, en faisant le Rhodostacton ou l'Hydrorosaton: & ce que dit Gesner des anciens Arabes, est vrai, je pense, que par tout où l'on trouve dans leurs écrits l'eau de quelque plante, il ne s'agit là uniquement que de décoction. Et il est certain que de tous les Ecrivains Arabes, Jean Damascene, appellé Mesue, qui a vêcu à la fin du douziéme siécle, dans le Regne de Frederic Barberousse, est le premier qui a décrit la maniere de faire cette eau par le procedé chymique.

Il y a cependant lieu de penser que l'eau de roses distillée étoit en usage parmi les Grecs avant ce tems-là. Il y a dans l'histoire écrite par Anne Comnene un passage très-particulier, & qui vient à ce sujet: sçavoir, qu'un jour l'Empereur s'évanouissant, on lui versa dans la gorge de cette liqueur, qui le fit revenir; les [b] termes sont τοῦ τῶν ῥόδων σταλάγματος. Cette expression ne peut être employée, je pense, avec quelque justesse de langage, pour exprimer aucun syrop, décoction, ou jus exprimé de roses; & lorsqu'il est appliqué à quelque plante de liqueur, ce n'est jamais que quand après une incision faite à la plante, le suc en sort par gouttes, comme dans les vegetaux d'où suintent de la gomme ou du baume. Outre cela, au cas rapporté dans cette histoire, on peut s'imaginer aisément si un simple suc de roses eût pû jamais être pris pour un cordial dans une telle extrêmité. La mort de cet Empereur Alexius arriva en 1118. c'est pourquoi supposant que dans ces endroits c'est de l'eau de roses distillée qu'il est fait mention, il paroît qu'elle a été connue des Grecs peu après le tems d'Avicenne.

Nous pouvons remarquer en passant que la Princesse, laquelle a écrit cette histoire, passoit pour très-sçavante en plusieurs Arts & Sciences, & avoit quelque teinture de Medecine: elle fut aussi fort empressée à tâter le pous de son pere & à donner son opinion suivant sa portée: elle donne une relation trés-circonstanciée de cette maladie, & raconte combien fut vrai dans son pronostic à cette occasion le Medecin Nicolas Caliclés qui avoit alors beaucoup de réputation: les

ACTUAR.

a *De viribus cordis & Pleurit.*

b *Lib. 15. sub fine.*

autres Medecins étoient contraires à la purgation après que la matiere goutteuse se fût fixée à l'épaule, & lui il prédit que puisqu'elle avoit quitté les extrêmitez, elle tomberoit, si on ne l'emportoit par cette méthode, sur les parties nobles, ce qui arriva, causa un asthme, & peu après la mort. ACTUAR.

Il y a outre cela dans cette histoire une longue & élegante description d'un magnifique Hôpital érigé par Alexius pour les pauvres. Et comme il semble que ce soit ici une des premieres fondations de cette sorte parmi les Grecs, nous pouvons bien lui donner une place dans l'histoire de la Medecine. Je croi qu'on ne trouvera pas que je m'écarte trop en entrant dans quelque détail là-dessus. Alexius bâtit une Ville quadrangulaire près de l'emboûchure du Pont Euxin; & parmi ces nouveaux bâtimens il y avoit des Hôpitaux qu'il fonda touché de l'infirmité humaine, pour la subsistance & le soulagement des Estropiez & des Invalides. On pouvoit voir là l'aveugle & le boiteux comme au portique du temple de Salomon, qui étoit rempli de toute sorte de malades. Le bâtiment étoit double & de deux étages de hauteur. Il étoit d'une si grande étendue que l'espace de tout un jour n'auroit pas été suffisant pour le visiter tout entier. Quoique les habitans de cette Ville ni ceux qui étoient mis dans l'Hôpital n'eussent ni terres ni possessions, & qu'ils fussent réduits à une pauvreté égale à celle de Job, ce Prince ne les laissa jamais manquer d'aucune chose necessaire & à leur subsistance & à leur soulagement. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces gens-là, qui ne possedoient rien, ne laissoient pas d'avoir leurs Receveurs & leurs Maîtres d'Hôtel ou Intendans, si bien que les personnes du premier rang se piquoient de prendre soin de leurs affaires, & ainsi par plusieurs acquisitions & par des bienfaits cet ouvrage fut tellement avancé que la Princesse qui a écrit cette histoire, vêcut assez pour le voir achevé. Mais Alexius en fit le premier établissement, y destina des revenus fixes à prendre sur ses revenus par mer & par terre, & ordonna qu'un de ses premiers Ministres en auroit toûjours l'inspection. Quoiqu'il entrât là des soldats invalides ou des vieillards incapables d'aucun travail, cet endroit étoit appellé *l'Hôpital des Orphelins*, parce que generalement il y en avoit un beaucoup plus grand nombre que d'autres personnes. On expedioit des Pa-

ACTUAR. tentes ſcellées du Taureau doré pour aſſurer les fonds annuels à cet Hôpital. Les Receveurs étoient obligez de tenir des comptes exacts pour juſtifier qu'ils n'avoient pas diverti ces fonds deſtinez pour les pauvres. Procope dit à la verité que Juſtinien fonda pluſieurs Hôpitaux ſemblables; mais il n'en dit rien de particulier comme il fait de tous les autres édifices élevez par l'Empereur : & qui lira non ſeulement l'Hiſtoire Grecque, mais encore celle d'autres pays, ſera ſurpris de trouver combien peu il y eſt parlé de tels établiſſemens.

Mais pour revenir à Actuarius & pour conclure ce que j'ai à dire ſur ſon Traité de la méthode de la cure; cet Auteur ſemble fort curieux dans le choix & dans la deſcription de ſes remedes : cet Ouvrage peut fort bien paſſer pour un bon corps de Medecine pratique.

Les deux Livres concernans les eſprits, ſont écrits phiſiologiquement, & tous ſes raiſonnemens dans ce diſcours ſemblent fondez ſur les principes qu'ont donné Galien & Ariſtote, &c. ſur les mêmes ſujets. Mais comme cela eſt rarement d'uſage dans la diſtinction ou la cure des maladies, je n'en dirai rien de plus, on en trouvera un extrait dans Barchuiſen. J'obſerverai ſeulement que le ſtyle de ce Livre n'eſt pas mauvais, & qu'il y a un grand mêlange de l'ancien Attique, dont on trouvera rarement quelque choſe dans les derniers Ecrivains Grecs.

Cet Auteur a encore ſept diſcours ſur l'urine, il a traité le ſujet amplement & nettement; & quoiqu'il ſuivît le plan que Theophile a donné, il a cependant ajoûté beaucoup ſur ce ſujet, ſi bien qu'il n'a rien laiſſé de nouveau à dire pour aucun Moderne, quoique pluſieurs ayent tranſcrit preſque mot pour mot cette piéce d'Actuarius ſans lui faire ſeulement la faveur de le nommer. Il finit ce Traité par un Chapitre qui mérite d'être lû de tout le monde, & ajoûte une remarque très-juſte touchant les pronoſtics dans les maladies, ſçavoir, que rien ne contribue mieux à en former de vrais, que l'examen du pous & de l'urine conjointement; c'eſt pourquoi en ce qui regarde la méthode de la cure dans ſes Livres, il traite fort judicieuſement de ces deux indications en même-tems; comme il a connu quelques drogues des Arabes, quelques-uns ont ſoupçonné qu'il a traduit ces Livres d'Avicenne; mais

leur maniere d'écrire est si differente qu'il ne paroît pas y avoir le moindre fondement à une telle conjecture; il est plus probable que la copie Arabe conservée en manuscrit a été traduite du Grec. ACTUAR.

Nous n'avons pas de preuves assez claires pour fixer précisément le tems où a vêcu cet Auteur. Quelques-uns comptent qu'il a vêcu au onziéme siécle, d'autres au douziéme, & tous sans aucune autorité. Lambecius le place beaucoup plus bas, c'est-à-dire, au commencement du quatorziéme; la raison qu'il en donne est que dans les manuscrits de Vienne les Livres touchant la méthode de la cure sont dédiez à Apocauchus qui selon lui est la même personne qui a fait une grande figure dans le Regne d'Andronic & Cantacuzene vers l'an 1330. ou 1340. Toute la force de cette preuve porte sur cette seule circonstance; & parce que les raisonnemens dont il se sert pour appuyer son opinion, ont quelque chose d'extraordinaire, permettez moi d'en sonder la force. Il tâche de prouver qu'Apocauchus étoit la personne décrite par Actuarius (quoique sans aucun nom) comme allant en Ambassade dans le Nord, & étant son compagnon d'étude [a] sous Joseph Rachendyt à qui les Livres touchant les esprits sont dédiez; il le represente comme un homme sçavant en Philosophie & en Medecine; & pour le prouver il a recours à l'histoire de J. Cantacuzene, où, dit-il, Apocauchus est appellé ironiquement ὁ διδάσκαλος τῆς οἰκουμένης καὶ μαθητὴς τοῦ πρᾳέος καὶ φιλανθρώπου [b], id est, *Magister orbis, & discipulus mitis illius ac benigni præceptoris nempe Josephi Rachendytæ, cujus nomen ibi subaudiendum est.* Après il continue ainsi: *Huc etiam pertinet quod J. Cantacuzenus refert Apocauchum metaphoricis loquendi modis à medicinâ desumptis uti consuevisse, & J. Cantacuzenum suum appellasse medicum* [c] *utpote cujus operâ multis implicatus periculis, & miseris affectus modis, ereptus atque curatus fuisset.* Ce sont ses propres termes, qui quoique citez & reçûs implicitement par Fabrice, paroîtront surprenants à ceux qui voudront se donner la peine de consulter l'Historien même; car dans le premier paragraphe allegué, Cantacuzene est si éloigné d'avoir Apocauchus en vûe, qu'il parle du Patriarche Jean, qu'il represente, comme un homme fier & d'un mauvais naturel, qui prétendoit être le pedagogue de l'Univers, & d'un de ses disciples qui étoit d'un

a *Præf. in 1. And. 1. Meth. Med.*

b *Lib. 3. 36.*

c 3. 10.

ACTUAR. caractere doux & humain : par ce caractere il est clair qu'il ne désigne point Rachendyt, mais notre Sauveur : il se sert dans un autre endroit de la même expression & dans le même sens [a]. Il fait presque une aussi grande bévûe dans ce qui suit touchant les métaphores prises de la Medecine ausquelles il dit qu'Apocauchus se plaisoit si fort : l'Historien ne dit pas un mot à ce sujet ; il dit seulement qu'Apocauchus étoit accoûtumé à l'appeller son Medecin, non dans un sens litteral, mais parce qu'il l'avoit retiré de plusieurs troubles & dangers : & sûrement il s'en faut bien que ceci ne signifie qu'Apocauchus eût quelque connoissance de la Medecine ou quelque goût pour cette science. Et même Apocauchus est si peu representé dans toute cette histoire comme un homme de lettres, qu'il est dépeint sous le caractere d'un homme dont les commencemens furent très-obscurs, & qui étant né dans la misere, de sous-Commis dans les Finances, ou par un naturel rusé, ou par beaucoup d'avidité & de dexterité pour amasser de l'argent, fut d'abord fait Fermier de quelques-uns des revenus, & de là il fut mis à la tête des Publicains dans le tems de l'Empereur Andronic ; changeant après cela de parti, il se joignit à Andronic le petit-fils, (car n'ayant aucun sentiment d'honneur, il ne rougissoit de rien) peu à peu il s'insinua si bien par là, qu'il fut fait Questeur, Gouverneur de la Cour & de l'Empire, & enfin grand Duc, & tout ce qu'il pouvoit être, comme le dit Cantacuzene. Ce qu'il y a de plus surprenant est qu'il conserva tout ce pouvoir contre l'inclination du Prince [b], qui quoiqu'il l'eût revêtu de si grands emplois, le regardoit comme un insigne fripon [c]. Enfin sa conduite insolente qui est si naturelle aux gens sans honneur, étant parvenue à un point insupportable ; cet Apocauchus regardé avec justice comme l'Auteur de la calamité publique, eut le sort qu'il méritoit, il fut tué par les prisonniers en 1345. *

a *Lib.* 3. 74.

b 3. 14.

c 2. 38.

Mais pour revenir à notre sujet : supposé que le caractere de cet Apocauchus pût convenir à la personne décrite par Actuarius, il n'est pas possible qu'il soit le même homme qui est désigné ici ; car on peut aisémenr prouver que non seulement Actuarius, mais encore un autre Auteur qui le cite, &

* Dans cette histoire d'Apocauchus il y a, je croi, quelque allusion au Gouvernement & à un Ministre d'un certain Royaume.

le tranſcrit ſouvent, doit avoir vêcu avant ce tems-là; c'eſt Nic. Myrepſus le dernier des Ecrivains Grecs: (ſi l'on peut appeller Grec un auſſi mauvais ſtyle que celui dans lequel il a écrit:) il a pris la peine de ramaſſer en maniere de Diſpenſaire, les differents remedes compoſez qu'on trouve çà & là dans les Ecrivains Grecs & Arabes. Il eſt très-certain que Myrepſus a compilé cet Ouvrage avant l'an 1300. car non ſeulement Pierre de Abano le fameux Conciliateur qui eſt mort en 1316. mais encore M. Sylvaticus & F. de Piémont tous deux Medecins de Robert Roy de Sicile, leſquels ont écrit tout au commencement de ſon Regne qui fut en 1310. rapportent nommément toutes les differentes recettes qu'on trouve en lui. On ne ſçait pas de combien il étoit plus ancien; il ſemble probable cependant qu'il a vêcu peu avant la fin du treiziéme ſiécle; car pour ne rien dire de l'Antidote de Michel-Ange qui pourroit être le premier Empereur des Paleologues vers l'an 1250. & dont la femme étoit fille de Alex. Ange; il en décrit un autre dont ſe ſervoit le Pape Nicolas. Ce Pape peut avoir été, je penſe, le troiſiéme de ce nom qui mourut en 1280. & fut contemporain de Myrepſus, parce que c'étoit, ſuivant la portée du tems, un homme de ſçavoir, & grand Promoteur de toutes ſortes de ſciences; c'eſt là au moins une preuve ſuffiſante, qu'Actuarius a vêcu plûtot que ne le marque Lambecius. J'ai dit ci-devant quelque choſe du ſtyle d'Actuarius, & je penſe qu'on peut tirer de là un argument, qu'il étoit plus ancien; car ſi on le compare ou avec Pſellus, ou avec Simeon, on lui trouvera plus de pureté dans la diction: & il eſt ſûr qu'après l'an 1200. on rencontrera peu d'Ecrivains qui n'ayent un mêlange de Grec moderne & de barbariſmes pris des autres langages. ACTUAR.

Si l'on continuoit d'objecter l'autorité du manuſcrit par laquelle il paroît que la dédicace eſt faite à Apocauchus, il eſt aiſé de répondre, ou que ce peut être un autre Apocauchus, ou que le titre a été forgé, pratique trés-ordinaire à ceux qui tranſcrivoient les manuſcrits, & auſſi ancienne que l'établiſſement de la Bibliotheque Philadelphienne.

On peut trouver dans Athenée, Phocius, Lambecius, Fabrice, &c. quelques autres Auteurs Grecs & quelques autres piéces de peu de conſequence dont on a déja parlé. Mais

ACTUAR. comme elles ne contribuent pas beaucoup ou à l'ornement de l'Hiſtoire, ou à l'avancement de la Medecine, je ne m'y arrêterai pas. Je ne dirai rien non plus des Ecrivains Latins qui ont vêcu après le tems de Galien, puiſque M. le Clerc a donné d'eux tous un extrait ample & net dans la premiere édition de ſon hiſtoire: exceptons-en Marcellus Empiricus qui a pillé & tranſcrit très-impudemment Scribonius Largus, & n'a rien mis du ſien dans tout cet Ouvrage que quelques mauvaiſes recettes qu'on pourroit appeller de vrayes legendes.

Voilà donc une hiſtoire abregée du petit nombre de Medecins Grecs qui ont été depuis Galien; je l'ai appuyée ſur de bonnes autoritez autant qu'il m'a été poſſible; j'ai extrait de leurs Livres certaines choſes qui ont du rapport à la perfection de la Medecine, & je les ai inſerées ici. On a crû ſi generalement qu'excepté ce que contiennent les Ouvrages immenſes de Galien, les autres anciens n'ont preſque rien fait pour l'avancement de cet Art; voici apparemment le principe de cette prévention. Il ſemble au premier coup d'œil que les ſucceſſeurs de Galien ont beaucoup tranſcrit de lui; ainſi ſans ſe donner beaucoup la peine d'examiner & de comparer leurs écrits, pluſieurs ſe ſont mis dans l'eſprit qu'ils n'avoient fait que copier; & aucun Editeur de ces Ecrivains n'a encore jugé à propos de faire connoître la fauſſeté de cette prévention: les Commentaires qui nous ont été donnez n'étant remplis que de remarques grammaticales & critiques, ſans la moindre vûe d'éclaircir ce qui a du rapport à l'hiſtoire ou à la pratique de la Medecine dans le tems relatif à chaque Auteur; je n'ai pas beſoin de donner une plus grande preuve de cela que les Dolabelles de Cornarius ſur Paul. Une autre circonſtance peut avoir contribué à cette erreur, c'eſt l'extinction ou plûtôt la réunion de toutes les Sectes après le tems de Galien, comme je l'ai obſervé, & d'où apparemment la Secte Epiſynthetique a pris ſon nom. Si quelqu'un débitoit une nouvelle doctrine ſur-tout ſi elle étoit ſinguliere & extravagante, il faiſoit, comme cela arrivera toûjours, plus de bruit dans le monde, qu'un autre qui donne quelque production utile pour la pratique ſoit en remedes, ſoit en operations; & comme trois ou quatre ſiécles de ſuite après Galien, les Auteurs ſe ſont appliquez à cette derniere ſorte d'étude ſenſée, c'eſt là encore une raiſon peut-

être

être pourquoi on a fait peu d'attention à eux; mais malgré toute déference pour les hypotheſes qui diſtinguoient principalement une Secte de l'autre, & qui faiſoient le ſujet de toutes leurs recherches, je m'imaginerois que l'invention de quelque nouveau remede ou de quelque nouvelle méthode de cure, mériteroit auſſi-bien au moins d'être rapportée dans les Annales de la Medecine. ACTUAR.

J'ai donné pluſieurs preuves, on pourroit en donner encore davantage pour faire voir que les Medecins dont j'ai parlé ont décrit des maladies dont leurs Prédeceſſeurs n'ont point traité; qu'ils nous ont enſeigné de nouvelles méthodes pour traiter des vieilles maladies; qu'ils nous ont donné de nouveaux remedes ſoit ſimples, ſoit compoſez, & qu'ils ont fait des additions conſiderables à la pratique de la Chirurgie; & ſi ce ſont là des progrès réels de cet Art, je croi qu'on ne ſçauroit nier que la Medecine en a fait juſques vers l'an 600.

Ceci paroîtra plus évident à ceux qui voudront refléchir ſur les relations que nous avons des maladies dans ces differens tems. M. le Clerc nous a donné une liſte des maladies qu'Hippocrate décrit ou dont il a fait mention; liſte plus longue que celle qu'on trouve dans Celſe. Je ſouhaiterois qu'il eût de même pris une liſte de celles qui ſont dans Galien, il auroit vû par là que le catalogue des maladies n'étoit pas ſi étendu qu'on ſe l'imagineroit par la groſſeur des volumes qu'il a écrits; mais ſi l'on examine dans cette vûe les Ouvrages d'Ætius, & qu'on compare ſes deſcriptions avec celles de Galien, on trouvera que le nombre des maladies dont il fait mention, ſe monte à un tiers de plus. Ce ſeroit donner de l'ennui ſans aucune inſtruction que d'entrer dans le détail ſur ce ſujet; je ne parlerai que d'un ſeul article qui regarde les yeux. Les maladies qui arrivent à cet organe, ſelon qu'elles ſont rapportées dans Celſe, ſont les mêmes dans Hippocrate, & ſe montent au nombre de trente: Galien donne les noms de quelques autres; mais comme elles n'ont pas de differences eſſentielles, il n'en donne pas de deſcription. Dans Ætius on trouvera un Livre[a] entier ſur ces maladies; le nombre y en eſt double, les ſymptômes ſont amplement marquez, & la méthode de la cure y eſt bien développée. Parmi ces maladies, Celſe n'en décrit que treize qui demandent d'operation ma-

[a] 2. 3. & 4.

ACTUAR. nuelle, & Galien presque aucune ; mais Ætius en a trente où il conseille les applications chirurgicales ; & dans une de ces maladies qui est une grande fluxion d'humeurs, il expose [a] trois differentes manieres de la guérir par le moien de la Chirurgie. J'observerai encore que dans ce Livre, qui est un des plus longs, Ætius cite beaucoup moins d'Auteurs qu'il ne fait ordinairement dans les autres ; ce qui doit faire penser qu'il a écrit sur ce sujet en partie au moins d'après sa propre experience. Il est évident que cela est ainsi en plusieurs endroits ; & les deux principaux Auteurs ausquels il s'en rapporte sont Severe & Demosthenes, deux Ecrivains vraiment intelligens, comme cela paroît par ces fragmens mêmes. Le dernier fut disciple d'Alexandre l'Herophiléen, & eut comme son Maître le surnom de Philalethes : il écrivit trois livres sur les yeux : Galien dit qu'ils étoient fort estimez de son tems.

[a] Cap 89. 90. 91.

Pour ce qui est de la Chirurgie en particulier, je croi pouvoir affirmer, sans faire aucun tort aux Ecrivans plus anciens, que quiconque lira attentivement Ætius & Paul, se convaincra que dans cette branche de Medecine on a ajoûté beaucoup de choses qui ne sont rapportées ni dans Galien, ni nulle-part ailleurs. Et en general on peut remarquer une fois pour toutes que les Ecrivains que j'ai renfermez dans cet espace de tems jusqu'au commencement du septiéme siecle, & ceux dont ils nous ont conservé des fragmens, n'étoient pas des Compilateurs qui ignorassent, comme il est ordinaire, la nature du sujet dont ils traitoient : ils étoient chacun au contraire gens d'experience & de pratique : & si les derniers Ecrivains Grecs qui les ont suivis ont été d'un caractere inferieur, & qu'ils aient peu perfectionné l'art qu'ils professoient, on ne doit pas s'en étonner si fort, puisqu'alors l'ignorance se répandit dans tout l'univers, & ne fut dissipée qu'après plusieurs siecles. Toutes les autres sciences étant presque entierement éteintes, pourquoi & comment la Medecine auroit-elle pû être exemte de la calamité generale de ces tems malheureux ?

Je n'éleve pas trop cette classe inferieure d'Ecrivains : malgré cela je ne regrette ni le tems ni la peine que m'a coûté la lecture de leurs ouvrages ; les avantages qu'on en peut tirer ne sont pas fort considerables, mais ils ne sont cependant pas tout-à-fait à mépriser. Par leurs ouvrages & par ceux des Au-

teurs qui les ont précedez, je conçois les avantages qu'on pourroit tirer des livres de nos prédeceſſeurs ; & je ſuis convaincu qu'une parfaite connoiſſance des Auteurs de Medecine & ſur-tout des anciens, eſt la voie la plus ſûre pour devenir habile dans la Pratique. Mais ſi ce que je dis là paroît trop fort à ceux qui ne goûtent que leurs propres reflexions ſur leur pratique, je ſouhaite qu'on obſerve qu'il y a quelques cas au moins qui n'arrivent que très-rarement ; & lorſqu'ils ſurviennent, ils étonneront moins ſans doute un homme verſé dans la lecture des bons Auteurs de Medecine ; il les ſaiſira même plus promtement, & les diſtinguera plus clairement que le plus grand genie qui mépriſe ces ſecours. ACTUAR.

Chaque Medecin fera, ou doit faire, ſes obſervations ſur ſa propre experience ; mais il ſera plus capable de porter un jugement plus juſte, en comparant ce qu'il voit avec ce qu'il a lû. Lire, chercher, examiner les opinions & les méthodes de ceux qui ont vêcu avant nous, bien loin de marquer aucune foibleſſe dans notre génie, ſemble l'élever & le rendre juge d'autrui, puiſque d'un côté perſonne n'eſt obligé de ſuivre les opinions d'aucun Auteur, qu'autant qu'il les trouve conformes à la raiſon, & propres à être réduites en pratique ; & que de l'autre par cet examen même on devient capable d'en porter un bon jugement. Ainſi on ne doit pas craindre de voir la ſagacité & le jugement s'embarraſſer dans la lecture, l'eſprit s'y développe à chaque moment, on a occaſion de comparer & de diſtinguer ce qu'on lit de deux differens Auteurs, ou même de differens paſſages d'un même Auteur ; la lecture fait parcourir à l'eſprit un champ plus vaſte & auſſi fertile que la pratique la plus étendue & la plus variée. Je regarde même comme de vrais préſomptueux les gens qui avec la plus longue expèrience ne daignent pas conſulter les Anciens comme gens incapables de leur preſenter rien de nouveau ou d'intereſſant. Pour moi, je ne vois pas qu'un honnête homme puiſſe ſe contenter ſoi-même avec une connoiſſance auſſi ſuperficielle que celle qu'on peut ramaſſer de quelques ſyſtêmes nouveaux, & ſe croire en état de décider ſur la vie ou ſur la mort (car c'eſt-là le cas) en conſultant deux ou trois Diſpenſaires, ou quelques crochets d'Apotiquaires, ou, ce qui eſt un peu mieux, en paſſant quelques mois dans un Hôpital. C'eſt une

UAR. arrogance particuliere à quelques personnes de notre tems & de notre Nation de mépriser les Ecrivains les plus sçavans & les plus célebres dans leur profession : cette liberté effrenée de penser dont on est si jaloux a fait autant de mal dans la Medecine que dans la Religion. Personne, il est vrai, ne doit embrasser sans les examiner, les opinions d'autrui ou sur le nom ou sur l'antiquité de leur Auteur ; mais aussi une longue réputation & toûjours soûtenue doit être une raison suffisante pour nous porter à écouter & examiner les Anciens avant que de les condamner. Et je croi qu'après une recherche impartiale on verra que ç'a été sur des raisons très-solides qu'Hippocrate, Galien & leurs successeurs ont toûjours été reconnus comme les grandes lumieres & les peres de la Medecine, & leurs écrits honorez d'une estime universelle pendant un si grand nombre de siecles, espace dans lequel il s'est trouvé apparemment quelques hommes nez avec des talens aussi heureux & perfectionnez par une aussi grande experience que celle de tous les habiles gens que notre siecle si vanté a pû produire. Se croire assez sage pour n'avoir besoin d'aucune instruction, ce n'est pas une grande marque de sagesse ; il semble pourtant que ce soit-là le cas de ceux qui s'appuiant uniquement sur leur propre experience, méprisent tous les Maîtres, excepté eux-mêmes.

N'est-ce donc pas la peine pour un Medecin de comparer les cas & les symptômes, les raisonnemens & les remedes tels qu'ils sont dans les anciens Ecrivains & dans les modernes, en les comparant & en observant les endroits où ils s'accordent & ceux où ils different, ceux où ils ont réussi, ceux où ils ont échoué ? On pourra mieux juger si les modernes doivent être préferez ou non ; le jugement qu'on portera de ces Ecrivains, après un tel examen, sera plus sûr que si l'on ne connoissoit ni les uns ni les autres, ou si on n'étoit familier qu'avec un des deux partis.

On dit, & on croit communément, que la matiere medicinale loin d'avoir été perfectionnée, a été resserrée en des bornes plus étroites depuis les Anciens ; de dire à quel point & à combien d'égards cela est vrai, ce seroit élever une grande querelle, & il n'en est pas question à present ; que cela soit vrai ou non, n'importe à la science dont nous parlons, à moins qu'on ne pût dire que la nature des maladies, a changé & que leur nombre a aussi diminué, ce que je n'imagine pas.

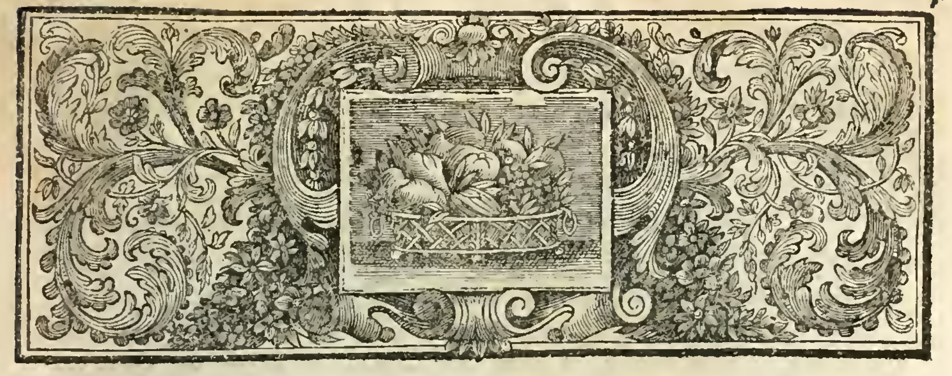
Cependant si nous voulions souscrire à la méthode abregée que suivent dans leurs études quelques-uns de nos Confreres, nous devrions contredire ce divin vieillard Hippocrate, & raier d'abord son premier aphorisme; mais si la nature de la Medecine étoit telle qu'il ne fallût qu'une legere étude pour pénétrer dans ses mysteres, pourquoi ferions-nous difficulté de donner la main au premier Empirique qui demanderoit l'association? Car où est une difference si grande en fait de science, entre regler toutes nos idées sur un ou deux Auteurs particuliers, & borner toutes nos prescriptions à tel ou tel remede particulier. L'experience offre de grands secours sans doute à la science, aucun homme de bon sens ne le niera; mais on devroit ne pas nier non plus que le mot est souvent substitué à la réalité de la chose. Un homme peut pratiquer durant toute sa vie & n'en devenir pas meilleur juge, s'il néglige de faire les observations que l'experience doit lui presenter; mais il n'y a pas d'apparence qu'un homme qui va toûjours son même train, & qui ne voit d'autres objets que ceux que lui offre sa propre vûe, qui est fort bornée, devienne fort délicat dans ses observations: un homme au contraire qui lit, étend & fortifie sa vûe par les lumieres qu'il trouve dans les Auteurs; la lecture joint à notre experience celle des autres, & c'est du concours de ces deux sortes d'experiences qu'on peut attendre quelque progrès de nos connoissances. Si cela n'étoit pas, le plus ancien Praticien seroit toûjours le meilleur Medecin, & il y auroit peu de difference entre une vieille femme qui soigne les malades, & un Professeur même le plus éclairé. ACTUAR.

Après tout, j'avoue que lire tous les Livres de la Medecine sans discernement & sans s'attacher aux observations, ce n'est pas mettre en sa tête la science qui fait le vrai Medecin. *Lire beaucoup*, dit un grand Auteur, *& manger beaucoup, c'est la même chose, on est également incommodé par la difficulté de la digestion.* Je ne croi pas non plus qu'un homme qui se renfermera tout entier dans les écrits des Anciens pût acquerir par là des qualitez suffisantes pour la pratique. Tout ce que je prétens, c'est que pour soûtenir l'honneur de la Medecine, il n'y devroit entrer que des personnes d'une science convenable, science qu'on n'obtiendra jamais au degré qu'il faut

ACTUAR ſans lire les anciens & les modernes pour pouvoir les comparer & choiſir les opinions ou des uns ou des autres ſuivant que les differens cas qui ſurviennent peuvent l'exiger ; & c'eſt cette application qui rend un Medecin ſuperieur à un autre. On voit combien d'Auteurs ont mal réüſſi pour n'avoir pas connu les meilleurs Ecrivains. Ils ont beau ſe donner la gloire d'une longue pratique, lorſqu'ils viennent à traiter des maladies, pluſieurs d'entr'eux écrivent ſi mal, qu'ils ne méritent pas d'être lûs ; & loin de connoître & de pouvoir imiter le bon ſens qui brille dans les ouvrages de leurs prédeceſſeurs, ils ne ſçavent pas ſeulement en quelle langue ils ont écrit.

On devroit s'attacher davantage à la connoiſſance des Auteurs qui ont excellé dans cette profeſſion : elle eſt utile ; mais ce Traité a ſi fort groſſi ſous ma plume, qu'une longue digreſſion ſeroit inexcuſable. Mettons donc fin à ma peine & à celle du Lecteur ; qu'on me permette ſeulement de rappeller une choſe à laquelle j'avois d'abord penſé en adreſſant ce diſcours à un grand homme ; & laquelle m'eſt encore très-preſente ; ce ſont les ſentimens dont m'ont rempli ſon amitié & la bonté de tous Meſſieurs de la Faculté dans le tems que l'on m'a crû en danger. Je m'en reſſouviendrai toûjours avec plaiſir, & je me croi obligé de le reconnoître de la maniere la plus publique.





HISTOIRE DE LA MEDECINE DEPUIS GALIEN.

SECONDE PARTIE.



J'AI fait voir dans la premiere Partie de ce Traité en quel état a été la Medecine parmi les Grecs, & quels ont été les principaux Ecrivains de cette Nation qui ont traité de cette ſcience. Je dois à preſent porter ma vûe ailleurs, & examiner les progrès de la Medecine parmi les Arabes, peuple barbare, quoique grand; peuple qui par la force & par l'eſprit d'enthouſiaſme qui lui eſt naturel, a porté ſes armes & ſes connoiſſances preſque dans tout le monde; cette Nation a donné un ſpectacle éclatant à tous les autres peuples par les ſciences & par les conquêtes pendant pluſieurs ſiécles; on ne trouvera cependant que très-peu de choſe qui ait rapport à l'hiſtoire Arabe dans les Ecrivains Grecs & Romains. Auſſi entrai-je à preſent dans un vrai labyrinthe où l'on eſt plus aſſuré de ſe laſſer, que de trouver enfin le chemin.

Dans la néceſſité déſagréable où l'on eſt de reprendre ſouvent même ſentier, tout fatigue & le décourage; l'on n'y trouve point comme dans d'autres hiſtoires une ſuite agréable d'objets qui s'offrent à l'eſprit comme dans une perſpective variée; je tâcherai cependant de débrouiller la Medecine Arabe le plus exactement que je pourrai; mais je prévois bien que quand même je réuſſirai dans la peinture que j'en ferai, je ne donnerai jamais que le tableau d'un deſert.

Avant d'entrer en aucun détail ſur ces Ecrivains qui ont traité de la Medecine, il ſera néceſſaire, je croi, de dire auparavant quelque choſe en general ſur la maniere dont les ſciences des Grecs ont pénétré parmi ces peuples-là.

L'état des Sciences parmi les Arabes.

J'Ai déja fait mention de la priſe d'Alexandrie par les Sarrazins, & de la deſtruction de la fameuſe Bibliotheque qui y étoit; il n'y a pas de doute qu'ils n'aient trouvé d'abord les ouvrages des vieux Ecrivains Grecs dans cette Ville qui fut une de leurs premieres conquêtes, & qui avoit été la grande école dépoſitaire pendant tant de ſiécles de toutes les ſciences, & particulierement de la Medecine; cela paroit non ſeulement par tout ce qu'on trouve dans les Ecrivains Grecs dont j'ai parlé, mais encore par l'éloge remarquable que Ammien Marcellin dans le tems de l'Empereur Valens fait de cette Ville; il dit qu'avoir étudié à Alexandrie étoit un titre pour s'établir & pratiquer la Medecine. L'hiſtoire rapporte que la fameuſe Bibliotheque fut détruite: & en cela les Arabes ne firent rien qui ne leur fût très-ordinaire en de ſemblables occaſions; car à leur conquête de Perſe non ſeulement tous les Livres qui traitoient de la Philoſophie naturelle & de la Religion idolâtre de ce Pays-là furent brûlez par l'ordre du Calife Mahometan; mais les caracteres même particuliers aux Perſes furent abolis. Ils éteignirent les reſtes de toutes les ſciences en Afrique, lorſqu'ils en devinrent les maîtres, comme firent les Goths lorſqu'ils ſubjuguerent l'Italie. Dans ces ravages ordinaires à ces Barbares, il eſt pourtant probable que les écrits des vieux Medecins Grecs furent épargnez, uniquement parce qu'ils

qu'ils traitoient de Medecine ; le desir naturel à tous les peuples de conserver leur santé, préserva sans doute ces Livres de l'incendie ; ils n'avoient d'ailleurs aucun rapport avec la Loi de Mahomet. Abulpharage semble fortifier cette conjecture par quelques particularitez qu'il nous a laissées dans l'histoire d'Almamon : on trouve encore des preuves qui la favorisent dans ce qui est contenu dans la Medecine Prophetique ; (Traité manuscrit qui est dans la Bibliotheque de Bodlei) mais peut-on y ajoûter quelque foi ? C'est ce dont le sçavant M. Gagnier nous instruira bientôt. On apprend dans ce Traité que Mahomet étoit très-versé dans la Medecine, & particulierement dans la partie experimentale, laquelle est appellée Empirique, & a toûjours été en vogue parmi les Indiens & les Arabes, & qu'il compila un Livre d'aphorismes contenant les principaux préceptes de cet Art. S'il y a donc eu une tradition que le Prophete faisoit un si grand cas de la Medecine, il n'y a pas de doute que ses disciples & ses successeurs ne l'aient suivi dans ceci comme dans ses autres opinions.

Ajoûtez à cela que dans cette malheureuse destruction de la Bibliotheque d'Alexandrie, on ne sçauroit croire que plusieurs manuscrits n'aient été conservez par Jean le Grammairien & par d'autres Sçavans qui alors faisoient leur résidence dans cette Ville ; ces manuscrits conservez ont été sans doute transcrits & ont passé en plus grand nombre de mains, comme il arriva à Constantinople, lorsque cette Ville fut saccagée : alors (quoique tard) les Grecs introduisirent leur science & leur langue dans les Parties Occidentales de l'Europe. Leurs Livres furent immédiatement traduits en Latin & firent presque tout le sçavoir du quinziéme siécle. Malgré le dégât que les Turcs firent dans cette Ville, Busbequius, plus de cent ans après, ramassa un grand nombre de manuscrits précieux, sur-tout des manuscrits qui traitoient de la Medecine ; il les rechercha avec le plus de soin, & les marqua de sa propre main, comme l'observe Lambecius, & à present ils font l'ornement de la Bibliotheque Imperiale à Vienne.

Mais à quelque cause qu'on doive l'attribuer, la science des Grecs se soutint & sur-tout en fait de Medecine jusqu'à un certain point : toute l'Egypte se servoit encore de l'Ere d'Alexandre ; & ce ne fut que vers l'an de J. C. 718. durant le

regne d'Alwalid qu'il fut ordonné aux Ecrivains Chrétiens de se servir du calcul Arabe pour les années & pour l'Arithmetique ; les Ecoles de Medecine furent entretenues à Alexandrie pour quelque tems, (quoique M. Renaudaut n'en veuille pas convenir) car Abulpharage parle de Theodunus & Theodocus fameux Medecins & Professeurs qui vivoient vers la fin du septiéme siécle, & qui, autant que nous en pouvons juger par toutes les circonstances, étoient d'Alexandrie ; nous trouvons que les disciples du dernier vivoient au moins en 754. lorsque la maison des Abbas fut élevée à l'Empire. Abi-Osbaia qui a écrit les Vies de plusieurs Medecins, & qui jusqu'ici n'ont pas été imprimées, est encore plus circonstancié : & parlant d'Elkenani, il dit qu'il étoit Chrétien, & qu'il fut nommé Professeur de Medecine dans cette Ville-là, & qu'ensuite sur les insinuations du Calife Abdil-Aziz, il se fit Mahometan : alors dans l'année 721. ces écoles publiques furent transportées à Antioche & à Harran, & c'est de là que l'étude de la Medecine fut portée dans les autres parties de l'Empire Sarrasin. Cependant l'histoire de ces tems-là nous apprend que cette science fut cultivée plus tard à Alexandrie, de maniere que vers l'an 800. le Patriarche de cette Ville devint si fameux pour son sçavoir en Medecine [a], que le Calife Rashid, le cinquiéme de la ligne des Abbas, envoia à lui pour guérir une de ses maîtresses favorites.

[a] Elmacen. Saracen histor. pag. 123.

Il n'y a pas de doute que les premieres versions des Auteurs Grecs n'aient été faites en Langue Syriaque ; car les Syriens étoient generalement lettrez & Chrétiens. Nous trouvons aussi qu'Aaron le Prêtre [b], qui étoit d'Alexandrie, & vêcut dans le tems de Mahomet vers l'an 622. écrivit en cette Langue trente Livres qu'il compila principalement des Grecs, & qu'il appella les Pandectes de Medecine. Par le secours de ces versions Syriaques, les Arabes commencerent à connoître les écrits des Grecs. Le premier Traducteur dont il y ait quelque trace, & [c] qui tenta quelque chose dans la Langue Arabe, fut le Medecin Maserjawaihus Syrien & Juif, lequel vers l'an 683. donna une interprétation de ces Pandectes : la plûpart des Interpretes suivans imiterent son exemple, firent des traductions sur le Syriaque, & non sur le Grec. Quelque tems après, Almanzor second Calife de la maison des Abbas, avança beaucoup les

[b] Albupharag 99.

[c] *Id.* 117.

ſciences, & particulierement l'Aſtronomie; il bâtit dans l'année 767. la Ville de Bagdad [a], lieu qu'il choiſit par le conſeil des Aſtrologues [b]; & cette Ville étoit ſi belle, qu'elle devint immédiatement la réſidence des Califes. Almanzor étant fort malade appella George Bactishua [c] Medecin Indien Chrétien, très-eſtimé pour ſon ſçavoir dans la Langue Perſienne & l'Arabe; à la priere d'Almanzor il traduiſit pluſieurs Livres de Medecine. Il avoit été élevé & il vêcut à Jondiſabur ou Niſabur Capitale de Choraſan, qui fut bâtie vers l'an de J. C. 272. par Sapor Roi de Perſe pour la Reine ſon épouſe fille d'Aurelien [d] Empereur Romain. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que la Medecine ait fleuri dans cette Ville depuis ce tems-là juſqu'à celui dont nous parlons; car Aurelien pour faire plaiſir à ſa fille y envoia pluſieurs Medecins Grecs qui firent revivre la Medecine Hippocratique dans l'Orient où ils la répandirent. C'eſt pour cela peut-être que les Profeſſeurs de Medecine célébres parmi les Arabes, comme Rhazés, Haly-Abbas, & Avicenne, furent élevez dans ces parties les plus Orientales de l'Aſie. Almanzor traita George avec beaucoup de civilité & de bonté; & ſur ce que George ne ſe trouvant pas lui-même en bonne ſanté, parut ſouhaiter de s'en retourner dans ſon pays natal, Almanzor le fit conduire chez lui avec de grands honneurs, & lui fit preſent de dix mille écus d'or. Il ſemble que cet Art étoit enſeigné alors comme au tems d'Hippocrate dans des familles particulieres; car ce George eut un fils élevé dans la même profeſſion, & peu après il y eut trois ou quatre generations des Bactishua tous fameux pour leur experience en Medecine: quelques-uns d'eux traduiſirent pluſieurs Traitez de ce genre en Syriaque & en Arabe.

On dit que ſous le regne du ſucceſſeur d'Almanzor, je veux dire Almohdi, Theophile d'Edeſſe, Maronite & fameux Aſtronome [e], traduiſit très-élegamment l'Iliade d'Homere en Syriaque.

Rashid dont le regne commença en 792. embellit Bagdad, en y faiſant élever pluſieurs Moſquées, & en y établiſſant pluſieurs Ecoles publiques, & ç'a toûjours été depuis une Coûtume parmi les Mahometans que par tout où ils ont bâti une Moſquée, ils ont en même-tems fondé un Hôpital & un College, comme ils l'ont fait à Grenade & à Cordoue lorſqu'ils

a *Id.* 141.
b Elmacen. 124.
c Abulph. 143.
d Abulph. 82.
e *Id.* 147.

ſe ſont établis en Eſpagne. Dans cette Ville nouvellement bâtie, je veux dire Bagdad, la langue naturelle étoit la Syriaque, & Meſue Syrien y fut un grand Profeſſeur, qui fit nombre de diſciples : il fut auſſi emploié par ce Calife & ſes ſucceſſeurs pendant plus de quarante ans à interpréter & expliquer les vieux Medecins. On peut juger de l'état de la Me-
a Hiſt. Sarrac. p. 122. decine par une choſe que rapporte Elmacen [a] ; le Calife Rashid fut attaqué d'apoplexie, l'An de l'Hegire 180. Les Medecins furent appellez pour conſulter ſur le cas ; le fils de Bactishua (qui eſt probablement le fils de George dont on vient de faire mention) jeune Medecin fort ingenieux, propoſa la ſaignée. Mahomet Alamin, fils aîné de Rashid, s'y oppoſa ; mais Almamon le plus jeune dit que puiſque le Calife étoit abandonné de tous les Medecins, & qu'il falloit certainement qu'il mourût, on ne couroit aucun riſque en le faiſant ſaigner, & que peut-être elle pourroit faire du bien. Il fut ſaigné en conſequence, & fut guéri immédiatement. Il eut depuis une grande amitié pour Almamon, & fit Bactishua ſon premier Medecin avec une penſion annuelle de cent mille drachmes. On voit combien ces Medecins étoient ignorans dans la ſcience des Grecs, puiſque leur opinion generale étoit ſi contraire à la ſaignée dans ce cas ; mais comme le conſeil de ce jeune Medecin dans cette occaſion preſſante fut trèsſenſé, cela nous doit faire penſer comment nous devons être attentifs à ne pas négliger dans certaines extrêmitez le ſeul remede qui peut être d'uſage & ſans lequel tous les autres seront ſans effet.

On peut remarquer en paſſant que dans ces tems-là la doctrine de la Prédeſtination n'avoit pas fait ſur ces peuples des impreſſions ſi profondes, qu'elle en a fait ſur les Turcs modernes. La ſuite de cette hiſtoire fera voir que bien loin de regarder la fin de la vie comme fixée, ils n'ont négligé aucuns des moiens humains propres à prévenir ou à guérir les maladies, & ils ont encouragé autant qu'aucune autre Nation les Profeſſeurs de la Medecine.

Le deuxiéme Calife qui regna après celui-ci, & qui fut ſon fils, c'eſt-à-dire Almamon, vêcut A. C. 840. & travailla plus qu'aucun de ſes prédeceſſeurs pour l'avancement de toute
b 160. ſorte de ſciences. Abulpharage [b] en fait une relation circonſtanciée qui eſt telle : Les Arabes au commencement du Ma-

hometisme s'appliquerent à peine à d'autre étude qu'à celle de leur propre Langue & de leur propre Loi : si l'on en excepte la Medecine, si elle n'étoit connue qu'à un petit nombre, le general au moins en faisoit un grand cas par les avantages publics qui en reviennent; mais ce ne fut qu'Empyrisme jusqu'à ce que les Auteurs Grecs furent connus. Tel fut l'état des sciences sous les Omniades qui avoient regné environ quatre-vingt-onze ans; mais lorsque Dieu eut placé sur le trône en 754. la race des Abbas, ces peuples furent réveillez de leur assoupissement & retirez de cette négligence paresseuse dans laquelle ils avoient langui si long-tems. Le premier Empereur qui parut s'interesser pour les sciences, fut Almanzor, comme nous l'avons remarqué ci-devant, lequel eut non seulement de grandes connoissances dans la Loi, mais qui s'attacha aussi à l'étude de la Philosophie naturelle, & particulierement à l'Astronomie; mais Almamon septiéme Calife de cette race, perfectionna ce que son aieul Almanzor avoit commencé; & donnant tous ses soins pour tirer les ouvrages des Sçavans de leurs propres pays, il pria les Empereurs Grecs de lui envoier tous les Livres de Philosophie qu'ils avoient; ce qu'ils voulurent bien faire. Il fit traduire tous ces Ouvrages par les meilleurs Interpretes qu'il put avoir, & fit tout ce qu'il put pour qu'on s'appliquât à les lire & à les étudier: il se plaisoit à entendre lui-même & les lectures & les disputes : il avoit une telle passion pour acquerir les sciences naturelles, qu'il n'en resta pas à la simple étude des Arts méchaniques, comme les Chinois & les Turcs ont fait. Il fit faire des instrumens pour observer les étoiles; les Astronomes les firent dans la Province de Bagdad & au mont Casius près de Damas. Plusieurs de ces Astronomes écrivirent, & particulierement Alfraganius Auteur d'une introduction à l'Astronomie qui renfermoit tous les principes établis par Ptolomée, & qui étoit écrite en fort bon langage, avec des explications très claires. Il s'en faut donc bien que la Religion Mahometane favorisât alors l'ignorance, ou défendît l'étude des lettres, comme elle le fait à present.

Malgré ce progrès dans les sciences, qui est dû entierement aux Grecs, il ne paroît pas que la Langue Grecque fût fort bien entendue que vers le tems de Honain, dans le regne

d'Almamon, environ l'an 840. Honain étoit Chrétien, né à Hira: aiant été traité avec dureté par Mesue, il quitta Bagdad, se retira en Grece, & y fit un séjour de deux années, au bout desquelles il fut parfaitement maître de la Langue: aiant fait une collection considerable de tous les Livres de Philosophie qu'il put trouver écrits en Grec, il revint après cela à Bagdad; après peu de séjour il en partit pour aller en Perse, & y apprit à Basora la Langue Arabe en perfection: enfin il revint s'établir à Bagdad où il fut extrêmement estimé: habile dans les deux Langues, il s'occupa à traduire les Ecrits des Grecs; il travailla entr'autres à rendre les sept Livres de Paul. Il entendoit fort bien outre cela le Syriaque: il traduisit dans cette Langue plusieurs choses, & particulierement des Livres de Medecine. Par toutes ces raisons on l'appelloit par excellence l'*Interprete*, & il étoit aussi renommé dans ce genre, que le fameux Sergius, si loué par Agathias, le fut au tems de Justinien. Abi-Osbaia raconte qu'Almamon vit en songe un vieillard qui l'appella Aristote: s'éveillant il demanda qui étoit Aristote; on lui dit que c'étoit un des plus célébres Philosophes Grecs: là-dessus il souhaita qu'Honain en traduisît les Ouvrages en Langue Arabe; sa coûtume étoit de lui donner pour chaque piece qu'il traduisoit autant d'or pesant que le Livre. Suivant cet Auteur, Honain a vêcu cent ans; car il nâquit A. H. 164. & il mourut en 264. Le même Ecrivain a un chapitre particulier où il ne traite que des Traducteurs: il donne les noms de quarante-six qui ont traduit les Medecins Grecs en Arabe; mais il préfere à tout le reste Honain dont les traductions ont soûtenu leur réputation dans la suite. Son fils Isaac & son neveu Hobaish s'appliquerent aux mêmes études, & c'est particulierement à sa famille qu'on est redevable des versions d'Hippocrate, d'Aristote, d'Euclide, de Ptolomée & de Galien.

Mais M. Renaudaut montre amplement dans deux Epîtres que Fabrice [a] a publiées, combien sont mauvaises ces Traductions & toutes les autres qui ont été faites en Arabe, & combien peu de secours elles nous fournissent pour expliquer ou rétablir le Texte Grec. Je croi même qu'on peut risquer d'avancer que le sçavoir des Arabes quoique fort vanté par eux-mêmes, & par quelques Européens modernes, étoit entierement

[a] Biblioth. Græc. l. 24. c. 6.

emprunté des Grecs : & cette race d'hommes a été si éloignée de faire par elle-même de grands progrez dans les sciences, qu'elle a même défiguré & gâté ce qu'elle a copié ou imité des autres.

Et puisque cette matiere a élevé des disputes parmi les Sçavans, il ne sera pas hors de propos de considerer un moment jusqu'où cette Nation a porté ses recherches dans l'Astronomie, les Mathematiques, la Philosophie naturelle & la Medecine. Pour ce qui est de l'Astrologie, nous pouvons bien leur accorder un aussi grand sçavoir que tout celui dont se vantent nos Modernes, puisqu'il ne leur est pas plus possible aux uns qu'aux autres de pénétrer dans l'avenir : cet art ou plûtôt cette imposture a toûjours été & est encore fort en vogue dans toute l'Asie, particulierement parmi les Arabes qui ont prétendu parvenir à une grande connoissance sur les influences secretes des Etoiles, de la conjonction & de l'opposition des Planetes, quoiqu'ils n'aient presque rien sçû touchant leurs causes ou leurs effets. Et cette manie a si fort prévalu parmi ces peuples, que quelquefois les Astrologues étoient appellez avec les Medecins pour consulter dans les maladies. Mais pour venir à leur Astronomie, il est vrai qu'ils ont traduit l'Almageste de Ptolomée ; mais ils n'y ont ajoûté que peu ou point d'observations nouvelles : & leur sçavoir si vanté ressemble assez à celui des anciens Chaldéens si fameux dans les histoires des Orientaux pour leurs exactes observations sur les Eclipses & le cours des Planetes : il ne paroît pas qu'ils aient fait autant de progrès sur cette science, qu'en ont fait après eux les Astronomes Grecs. Cent trente ans avant J. C. Hipparche calcula les Eclipses du Soleil & celles de la Lune pour l'espace de 600. ans, & c'est sur ses observations que Ptolomée a fondé la célebre construction de ses tables. Hipparche observa 1022. Etoiles & leur assigna à chacune leur propre longitude & latitude. Le catalogue de Ptolomée en contient 1026. les Arabes, comme nous l'avons vû, ont traduit ses ouvrages ; s'ils avoient poussé leurs observations dans ce genre à un point de perfection proportionné aux grands encouragemens qu'ils recevoient des Califes, & à la dépense considerable que faisoient ces Princes pour l'Astronomie, ils auroient dû faire des progrez dans cette science & donner de nouvelles découvertes touchant le nombre ou

la ſituation des Etoiles ; mais on ne trouve rien de tel dans ce qu'ils ont laiſſé ; l'on voit ſeulement dans une table du fameux Calife Vlugh-Begh, qui a été conſervée, une liſte de 1017. Etoiles fixes ; & qu'eſt-ce que cela en comparaiſon des obſervations de nos Modernes, & particulierement de feu M. Flamſtead où l'on trouve qu'il en compte prés de trois mille ? On a parlé beaucoup des Annales des Chaldéens & des Aſſyriens ; mais combien peu de choſe nous reſte-t-il d'eux en fait d'Antiquité ? Leur célébre Ere de Nabonaſſar eſt de datte plus récente que n'eſt celle des Olympiades, & même que celle de l'origine de Rome ; elle eſt encore beaucoup plus récente que celle de la fondation de Carthage, qui eſt certainement de toutes ces Epoques la plus ancienne.

A l'égard des Mathematiques, on trouvera auſſi que les Arabes ont ſi peu ajoûté à ce qu'ils ont reçû des Grecs, que les verſions même qu'ils en ont donné ſont tout autant d'alterations du Texte qu'ils ont traduit. Un Euclide en Arabe a été publié à Rome par l'ordre du Pape Sixte-Quint ; l'ordre même & la méthode qui fait le caractere particulier de cet Auteur, eſt entierement renverſé dans cette verſion, les propoſitions y étant par tout déplacées, & leur enchaînement rompu. La ſphere de Theodoſe a été auſſi publiée dans cette Langue, & J. de Pæna obſerve dans ſa Préface ſur ce Livre, que quiconque comparera la verſion Arabe avec l'original, y trouvera une très-grande difference : où l'Auteur ne donne que ſix définitions, l'Arabe les fait monter juſqu'à quatorze, & l'Ouvrage entier, qui n'eſt compoſé que de ſoixante propoſitions, ſe trouve porté au nombre de quatre-vingt dans l'Arabe. Le Planiſphere de Ptolomée n'a pas eu un meilleur ſort : l'on peut juger par ce petit nombre d'exemples quel fonds l'on doit faire ſur les Arabes pour l'exactitude de leurs Traductions, qui non ſeulement ſont libres & diffuſes, mais encore très-peu fideles en general. Je dis en general, car je dois excepter la verſion d'Apollonius faite par Thabe-Ben-Corah vers l'an 900. & revûe par Naſireddin vers l'an 1280. de laquelle le Docteur Halley notre célébre Compatriote dit qu'elle lui a extrêmement ſervi dans la belle édition qu'il nous a donnée de cet Auteur. Bien loin de rendre préciſément le ſens des Auteurs Grecs, on voit aſſez combien ils les ont falſifiez par

pluſieurs

plusieurs Traitez de Galien qu'on lui attribue au moins, qui sont traduits de l'Arabe, & qui n'éxistent pas dans l'Original Grec. La liberté qu'ils se sont donnée dans leurs Traductions n'a rien épargné dans tout ce qui leur est tombé sous la main; ils ont alteré, ajoûté, supprimé à leur fantaisie. Ils en ont usé de même à l'égard des Auteurs Latins: on a là-dessus en particulier le témoignage de J. Leon qui les blâme sur ce que prétendant traduire les Historiens Romains, ils s'en écartent si fort qu'ils n'observent pas l'arrangement & la suite des faits telle qu'elle est couchée dans l'original, mais en donnent simplement les chefs en maniere d'abregé, & ajustent toutes les choses qui ont du rapport à la Chronologie, aux Annales Persiennes, ou à l'Hegire.

La Philosophie naturelle a de même souffert par leurs versions, mais sur-tout la Botanique; car quoiqu'on croie qu'ils aient rendu plus de justice à Dioscorides qu'à aucun autre Auteur, ils ont fait tant de bévûes en voulant rendre sa pensée, que souvent on ne peut soupçonner que ce qu'on y lit soit de l'Auteur qui a écrit en Grec. Non seulement les noms des plantes sont confondus avec d'autres qui sont très differens en Arabe, mais encore il y en a beaucoup que les Arabes même d'aujourd'hui n'entendent pas. Surian, le Traducteur de Rhazés, se plaint de cette confusion qui a été occasionnée, à ce qu'il croit, par des méprises sur les lettres Persiques ou Arabes.[a] Parmi ces méprises il remarque entr'autres le mot de Talback qui en Persan signifie une datte; cependant Kempfer qui a fait des recherches fort curieuses dans son Livre appellé *Amœnitates Exoticæ*, donnant une ample description de ce fruit & de ses differentes dénominations, ne rapporte pas ce terme dont Surian fait mention. Je croi aussi que si quelque voiageur bien versé dans les Langues Orientales, vouloit se donner la peine de comparer les catalogues de plantes de Rhazés, de Haly-Abbas & d'Avicenne, il remarqueroit d'abord cette difference de dénominations non seulement parmi les anciens Arabes, mais encore parmi les modernes: car les noms mêmes de ces Simples, tels qu'ils sont écrits dans l'Arabe, sont inusitez & inintelligibles aux habitans de l'Arabie & de la Perse, quoiqu'il soit difficile de comprendre comment dans une Langue vivante les dénominations communes des plantes ont pû se

[a] *Continent.* p. 83.

perdre; cela paroîtra d'autant plus étonnant, que plusieurs centaines de noms de Simples ont été conservez dans notre Langue Angloise, & sont à present les mêmes que ceux dont se servoient les Saxons nos Ancêtres, il y a plus de mille ans.

A l'égard des autres branches de la Philosophie naturelle, ils n'ont rien de plus que ce qu'ils ont pris dans les Grecs : Averrhoës même ce célébre Commentateur, si renommé dans sa patrie pour son profond sçavoir, qui a écrit tant de gros volumes sur Aristote, n'a rien ajoûté à la doctrine de ce grand Philosophe, mais a seulement, comme un simple Commentateur, éclairci quelques passages de ces Ouvrages par d'autres passages. Il l'a suivi même si servilement dans toutes ses idées, qu'il a crû avec lui que le monde est éternel. On peut encore remarquer que les Medecins dans toute leur theorie des maladies ont embrassé toutes les maximes & toutes les opinions d'Hippocrates & de Galien, & les ont fait passer à leur posterité, non telles qu'elles étoient dans leur premiere simplicité, mais très-souvent défigurées par leurs vaines fictions, & mêlées quelquefois par leurs subtiles & inutiles speculations. Au fond les principes de leur Physiologie sont les mêmes que ceux des Grecs leurs maîtres: ainsi Barchuisen auroit pû s'épargner la peine qu'il a prise à nous representer leurs differentes hypotheses, puisqu'ils n'ont ni varié entr'eux, ni differé réellement des Grecs.

Pour en venir à present à la partie pratique de la Medecine, quoique cet Art semble avoir établi sa résidence chez eux à la chûte de l'Empire Grec, & au tems du *Minuit* de l'Eglise, pour me servir de l'expression Angloise, tems auquel la lumiere de toutes les sciences étoit entierement éteinte, cet art n'a pas fait des progrez réels parmi eux à proportion de tout l'honneur qu'ils s'en sont fait. On voit bien par l'histoire de ces tems-là qu'ils ont pris beaucoup de peine à donner des leçons & à écrire sur la Medecine, érigeant dans toute l'étendue de leurs Etats des Ecoles publiques à ce dessein; mais quand même ils se seroient rendus maîtres de toutes les richesses des Ecrivains Grecs, ils n'ont été, à dire vrai, que de vrais Copistes qui ont pillé tout ce qu'ils ont pû; & leur principal soin a été de se parer des dépouilles des Grecs, ausquels en les traduisant, ils n'ont rien ajoûté d'essentiel, quoique leurs écrits

aient prodigieusement grossi sous leur plume inutilement fertile. Il y a même une chose qui fait peine, c'est qu'on ne peut rien trouver des anciens Ecrivains Grecs dans ces Traductions Arabes, que ce qui nous en est parvenu dans les manuscrits mêmes Grecs, excepté les cinq derniers Livres de Galien *de Administr. Anatom.* D'où l'on peut inferer que ou les Arabes ont supprimé tout ce qu'ils n'ont pas traduit, ou, ce qu'il est plus raisonnable de penser, que tout ce qui nous manque des anciens Grecs étoit perdu avant que les Arabes s'attachassent à les connoître, ou au moins que cela avoit été détruit dans la rage de leurs premieres incursions, qui fut, comme on l'a remarqué, environ cent cinquante ans avant qu'il leur vînt à l'esprit de s'attacher à cette sorte d'étude.

Je ne suis entré dans ce petit détail sur l'introduction des sciences parmi les Arabes, qu'autant qu'il a été nécessaire pour nous donner une idée generale de l'état de la Medecine dans ces tems-là. Si ces Auteurs n'ont été principalement, comme je l'ai remarqué, que des Copistes des Grecs, il pourra sembler inutile que je prenne de la peine à les parcourir; mais comme je me suis proposé d'écrire une histoire suivie de la Medecine depuis le tems de Galien, il y auroit un grand vuide, si je ne rendois pas compte de ces Auteurs dans leur place. Le Lecteur peut-être attend cela avec d'autant plus de raison, que jusqu'ici on n'a tenté de donner rien là-dessus qui approche tant soit peu de l'exactitude. D'ailleurs, quoique j'avoue qu'ils ne puissent être mis que dans la classe de Copistes des Medecins Grecs, il n'est pas cependant qu'on ne puisse rencontrer en eux certaines choses qui ne se trouveront pas dans les Ecrivains Grecs. Je croi, par exemple, qu'on pourra recueillir quelque chose de cette classe d'Auteurs, de même que je l'ai remarqué auparavant en parlant d'Oribase, d'Ætius & de Paul, qui quoiqu'ils soient reconnus sur-tout pour Compilateurs, ne laissent pas de nous fournir certaines choses nouvelles qu'on ne peut trouver nulle-part ailleurs; ils méritent sans doute pour cette raison d'être lûs & consultez. On m'accordera, je croi, qu'un Livre qui fournit quelque nouvelle observation de pratique, qui décrit quelque nouvelle maladie, ou quelque nouvelle méthode de cure, doit être regardé comme digne d'être consulté par tout homme qui a

à cœur de profiter de l'experience d'autrui. Je ne croi pas même avancer un paradoxe, si je dis que d'assez mauvais Traitez de Medecine méritent qu'un Medecin y jette quelquefois les yeux ; cela lui donne occasion de réfléchir lui-même sur des matieres de son métier ; à mesure qu'il lit, il doit lui naître des idées ou touchant la theorie, ou sur la maniere dont on pourroit se servir utilement de telle ou telle méthode dans la Pratique ; quelquefois même cela peut mettre un Medecin dans la voie d'inventer lui-même quelque chose d'utile, & qui n'a point été pratiqué. Mais pour revenir aux Arabes, leur caractere a été exposé à nos yeux sur des portraits bien differens dans differens tems ; pendant plusieurs siécles ils ont été en possession des Ecoles de Medecine ; ils ont été élevez sans mesure & au-dessus de leur mérite, non seulement en Asie, mais aussi en Europe, pendant que le sçavoir Grec a été enseveli : grande révolution, les Originaux Grecs n'ont pas été plûtôt produits après la prise de Constantinople, que les Arabes ont été décriez à l'excès & sans raison. Depuis ç'a été la mode de les condamner sans prendre la peine de comparer leurs écrits avec ceux des Grecs. Gui-Patin, par exemple, en parle si mal dans toutes ses Epîtres selon sa franchise toûjours crûe, qu'il ne veut pas reconnoître le moindre mérite dans aucun Ecrivain Arabe. Mais je croi que lui & tous les autres qui se plaisent à prononcer si décisivement sur ce point, auroient dû au moins lire les Arabes avec plus d'attention avant que de s'arroger le droit de donner si severement leur avis. Pour moi j'en userai à leur égard suivant ma méthode ordinaire, je ferai connoître ce qu'ils ont emprunté d'autrui ; mais je ne leur refuserai pas les louanges qui leur sont dûes sur leurs propres productions.

Pour entrer dans le détail, j'exposerai aux yeux du Lecteur autant qu'il me sera possible les plus considerables Auteurs Arabes qui ont écrit de la Medecine, j'entens ceux qui ont été connus en Europe ; car ce seroit un travail infini de vouloir traiter du reste. Quelques Sçavans ont crû qu'on pourroit tirer beaucoup de lumiere sur ce sujet de Abi-Osbaia, qui dans un style diffus & enthousiaste naturel à ces peuples, a écrit les Vies de plus de trois cens Medecins Arabes, Syriens, Persans, Egyptiens, & autres de differens pays sujets de l'Empire

Turc. Esperant qu'un tel Ouvrage pourroit répondre à une telle attente, & être utile au Public, M. Mead m'a procuré genereusement, à ses frais, une copie de l'Original Arabe, & une Traduction de plusieurs de ces Vies. Mais sur la lecture de cette piéce on conviendra avec moi, que n'étant qu'un absurde rapsodie de miserables contes, elle est d'un très-petit secours pour la veritable Histoire de la Medecine; elle ne sert qu'à nous faire voir quels honneurs & quelles pensées extravagantes, & au delà de toute croïance, les Medecins recevoient alors des Califes. Il est assez extraordinaire que parmi tant d'Ecrivains dont il a écrit la Vie, il n'y en a pas un dont on puisse trouver les Ecrits, excepté ceux de Mezue, Rhazés & Avicenne.

HALY-ABBAS.

LE plus ancien, le plus ample, & le meilleur Memoire qui nous ait été laissé touchant l'état de la Medecine parmi les Arabes, & sur les Ecrivains Medecins de cette Nation, est de Haly-Abbas, homme qui étoit en réputation dans ces tems-là; son grand sçavoir étoit fort vanté, & il lui a mérité le nom de *Magus*. Vers l'an 980. il écrivit son *Almaleci*, ou Ouvrage Roial, dont le dessein étoit un systême complet de Medecine, il le dédia au Calife Adadodaula, & l'écrivit en langage ampoulé, à la maniere des Peuples Orientaux. En 1127. Etienne d'Antioche traduisit Haly-Abbas en Latin, & c'est cette Traduction qui nous reste. Quelques-uns donnent cet Ouvrage sous le titre de *Pantechni*, ou *Complementum Medicinæ* à Isaac Israëlite; il est vrai qu'il se trouve plusieurs passages dans Haly-Abbas qui sont exactement les mêmes que ceux qui sont citez dans Rhazés comme tirez du même Isaac; mais il n'y a pas de doute que ce Haly n'ait pû emprunter quelque chose d'Isaac, comme nous verrons qu'il l'a fait de Rhazés. HALY-ABBAS.

Cependant Haly-Abbas en donnant les raisons pour lesquelles il a travaillé à cet Ouvrage, dont il a compté faire un corps de Medecine, dit sur tout que jusqu'alors il n'avoit rien paru que de fort imparfait sur ce sujet. Il specifie les endroits

HALY-ABBAS. où s'étoient trompez Hippocrate, Galien, Oribase & Paul. Il ne fait pas mention d'Ætius. Il vient ensuite aux Modernes dont Aaron est le premier, je pense qu'il l'appelle ainsi, à cause qu'il a écrit en Syriaque; car pour le tems où il a vêcu, nous sçavons que c'est vers l'an 622. qu'il étoit Contemporain de Paul. Il est, dit-il, trop abregé dans ce qu'il dit sur les choses naturelles & non naturelles; il n'a presque rien sur la conservation de la santé, ni sur la Chirurgie; d'ailleurs il est par tout imparfait & obscur; on en conviendra, si on le compare avec Jean, je croi qu'Haly entend Serapion.

MESUE.

MESUE. MESUE suit Aaron, quoique à la distance au moins de deux cens ans, car il est mort en 846. (ou suivant Abi-Osbaia en 865.) Il le croit coupable des mêmes fautes : il est sans méthode dans l'ordre qu'il suit; il traite au neuviéme Livre de la composition des remedes, & il parle ensuite des choses naturelles, mettant ainsi constamment chaque chose hors de sa propre place. Haly s'arrête là. On peut remarquer par ce récit que les Ouvrages originaux de Mesue sur la Pratique sont perdus; car ce qui nous reste de lui à present ne répond pas à ce caractere. On trouvera d'ailleurs que Rhazés qui a vêcu long-tems après Mesue est cité dans ces piéces qu'on attribue à Mesue. Abi-Osbaia compte trente-sept Livres écrits par cet Auteur: il y en a un sur les Remedes purgatifs, & un autre sur les décoctions; ces deux Traitez pourroient bien être vraiment de lui, & le reste pourroit venir d'une autre main.

Mesue étoit de Nisabour, fils d'un Apotiquaire élevé sous Gabriel fils de Backtishua, & fait par lui Inspecteur de l'Hôpital: il étoit Chrétien de la Secte de Nestorius, & étoit regardé comme l'homme le plus lettré de son tems & le meilleur Medecin : il fut en grande faveur auprès de plusieurs Califes successivement. Il fut particulierement emploié par Rashid à ramasser & traduire les Livres Grecs qu'on pourroit trouver à Ancyre & dans les autres Villes de cette partie de l'Asie.

JEAN, Fils de Serapion.

HALY continue & nous dit que Jean fils de Serapion n'écrit que de la cure des maladies autant qu'elle peut dépendre de la diete & de quelques remedes : il ne dit rien sur la santé, ni sur la Chirurgie, & il omet nombre de maladies telles que le Cancer aux yeux, le Chalazium, l'Hordeolum, le collement des paupieres, & la chûte des soucis, les verrues, les *Fungus*, l'*Elephantiasis*, l'Aneurysme, les Varices, les maladies de la poitrine & du Penis. Il marque plusieurs autres particularitez où la méthode de Serapion est mauvaise & défectueuse, comme lorsqu'il met la Gonorrhée & un écoulement fœtide du nez & de la bouche parmi les affections superficielles & cutanées. Il le blâme encore particulierement sur ce qu'il n'explique pas bien la cure de la petite vérole, & qu'il en parle dans le chapitre des abcès. Cependant si l'on consulte ce même Haly, on trouvera qu'il fait cette même faute lui-même. Malgré cela nous trouvons que ce qu'il dit de Serapion est vrai, & c'est une preuve que les ouvrages de Pratique, qui sont sous son nom, sont bien de lui ; ils peuvent être regardez comme le premier Livre de Medecine écrit en Arabe. Pour Mesue il a probablement écrit en Syriaque sa langue naturelle : je dis sa langue naturelle ; car Abulpharage & Abi Osbaia le regardent & lui & Backtishua comme Syriens, quoiqu'ils soient nez l'un & l'autre à Nisabour ; la raison, je pense, est qu'ils se sont servis de la Dialecte Syriaque qui a été en usage long-tems devant & après eux dans cette partie de l'Orient ; car pour la Province où Nisabour est située, on sçait qu'elle est fort éloignée de la Syrie. C'est peut-être la raison pour laquelle la Langue Syriaque est frequemment appellée Persienne par les Auteurs qui ont écrit de ces tems. Mais une autre chose qui prouve que ce Livre n'est pas supposé, c'est qu'il est cité par Rhazés dans le Continent mot pour mot tel que nous l'avons à present imprimé : par exemple, on peut comparer avec ce qu'on trouve dans Rhazés [a] ce qu'il dit de cette espece de *Soda* ou mal de tête [b] qu'il appelle *Ovum* ou *Galea*, (lequel est principalement décrit d'après Galien.) Je parle des Traitez de Pra-

JEAN, fils de Serapion.

a 1. 14.
b 1. 21.

JEAN, fils de Serapion. tique de Serapion ; car pour les Livres touchant les Simples & les remedes appellez *Antidotes*, il eſt clair qu'ils ſont d'une main beaucoup plus moderne, comme chacun peut s'en convaincre aiſément en faiſant attention aux Auteurs qui y ſont citez. Serapion eſt placé ici par Haly après Meſue, à cauſe du tems apparemment dans lequel chacun d'eux a vêcu ; il paroît par là combien ſe ſont mépris ceux qui diſent que Serapion a fleuri ſous le regne de Leon l'Iſaurien vers l'an 730. c'eſt-à-dire, cent ans au moins avant ſon veritable tems ; car ſuivant ceci il doit avoir vêcu entre Meſue & Rhazés vers la fin du neuviéme ſiécle. Si nous conſultons Serapion lui-même, nous verrons qu'il n'a pas vêcu plûtôt ; car il rapporte quelques remedes dont faiſoient uſage Gabriel, Honain, & Meſue ; il fait mention d'un Dentifrice appellé Almamon [a], & l'hiſtoire qui a été donnée de ces Medecins, nous apprend qu'ils n'ont pas vêcu avant ce tems. Il y a une choſe remarquable dans Serapion, c'eſt qu'il tranſcrit ſouvent bien des choſes d'Alexandre de Tralles, Auteur qui ſemble être peu connu des autres Arabes ; ce qu'il dit de l'Hellebore & de la Pierre d'Armenie dans la cure de la mélancolie eſt pris mot pour mot de cet Ecrivain, quoiqu'il ne le nomme pas, il en a ces expreſſions-ci : *Les Medecins de notre tems préferent de donner le dernier.*

[a] *Tract.* 2. *Cap.* 16.

RHAZÉS.

RHAZE'S. L'Auteur qui ſuit, & qui eſt le dernier dont Haly fait mention, eſt Rhazés : il a compilé, dit-il, ſon Continent, où il a ramaſſé tout ce qui a eu du rapport à la Medecine depuis le tems d'Hippocrate juſqu'à celui d'Iſaac ; mais il eſt écrit dans un ſtyle ſi dur & ſi concis, qu'il n'explique aucune choſe comme elle devroit l'être. Il ne dit rien des choſes naturelles & des temperamens. Quoique Haly lui reconnoiſſe du mérite, toûjours le blâme-t-il ſur ſa méthode. Il imagine deux raiſons pour leſquelles Rhazés a écrit ce Livre de cette maniere : c'eſt qu'il n'a eu deſſein de l'écrire que comme un Memoire auquel il pourroit avoir recours ou en cas de vieilleſſe & d'oubli, ou en cas qu'il arrivât quelque accident à ſes autres Livres, afin que celui-ci ſeul pût lui ſuffire. C'eſt pourquoi, dit-il, il ne fit pas beaucoup d'attention à l'arrangement ou à l'élegance

l'élegance de l'Ouvrage : s'il a jamais eu le dessein de lui donner une autre forme, il est pourtant resté imparfait & obscur, tel que nous l'avons aujourd'hui ; & pour cette raison là, on n'a pas voulu le traduire, de sorte que du tems de Haly, à ce qu'il dit lui-même, cet Ouvrage étoit fort rare. Cependant ce Livre contient tout ce qui est essentiel en Medecine ; il seroit à souhaiter pour le bien public qu'il fût dans un meilleur jour & dans un meilleur arrangement ; il semble que ç'a été le principal dessein de Haly-Abbas, en compilant son grand Ouvrage qui est presque aussi gros que le Continent. RHAZES.

Voici le jugement que fait Haly-Abbas du Continent de Rhazés : & il faut avouer qu'il est assez juste. Les Historiens Arabes élevent un Auteur au suprême degré, & le representent comme un homme d'un profond sçavoir en tout genre, en Philosophie, en Astronomie, en Musique, aussi-bien qu'en Medecine. Il est né à Rei, Ville de l'Irack Persien, ou plûtôt dans la Province de Chorasan où il avoit la Surintendance de l'Hôpital. Agé de trente ans, il s'en fut à Bagdad, & n'étudia la Medecine que tard ; cependant comme il vécut long-tems, il pratiqua long-tems, d'où il eut le nom d'*Experimentator*. Arrivé enfin à l'âge de quatre-vingt ans, il perdit la vûe, & mourut en 932. Les Historiens disent que c'étoit un homme d'une application infatigable, qu'il étoit continuellement à lire & à écrire, de maniere qu'il étoit regardé par les Arabes comme le Galien de son Pays. Il fut choisi sur une centaine des plus habiles Medecins qui étoient alors à Bagdad pour prendre le soin du fameux Hôpital de cette Ville. Il voiagea beaucoup pour acquerir de nouvelles connoissances, & fit pour cela plusieurs courses en Perse, son Pays natal ; comme Medecin il prit soin de plusieurs Princes, & particulierement d'Almanzor Seigneur de Chorasan, avec lequel il a été souvent en correspondance, & auquel il dédia plusieurs de ses Ecrits. Il frequenta beaucoup les Botanistes, les Oculistes & les Chirurgiens ; il passa aussi pour un profond Alchimiste. Abi Osbaia compte deux cens vingt six Traitez écrits par Rhazés, & entr'autres les dix Livres adressez à Almanzor. Ces derniers sont de lui sans contredit ; il est surprenant que Haly-Abbas n'en fasse nulle mention : d'autant plus qu'ils doivent avoir eu un grand cours dans ce tems là. Rhazés se proposoit dans cet Ouvrage

RHAZE'S. de ſaire un corps complet, ou plûtôt un abregé de Medecine; dans lequel ce qui n'étoit que confuſément dans le Continent, ſeroit rangé avec méthode ſous des chefs, & réduit en ſyſtême régulier. Comme ce Livre eſt celui qui ſuit immédiatement après ce qui a été écrit par Serapion, & qu'il eſt le grand magaſin de la Medecine Arabe, qu'on me permette d'en parler plus amplement. Cette piéce eſt réellement très-bonne en ſon genre. Le neuviéme Livre particulierement qui traite de la cure des maladies, eut une telle vogue pendant quelques ſiécles, qu'on le liſoit publiquement dans les Ecoles, & que les plus ſçavans Profeſſeurs s'occuperent à le commenter. Cependant ſi on l'examine d'un peu plus près, on verra ſur quels legers fondemens cet Arabe étoit ſi extraordinairement admiré; & combien peu de raiſon on eut, de le préferer aux Grecs mêmes. Pour mettre cette matiere dans un plus grand jour, cette Table abregée fera voir comment Rhazés a ſuivi aſſiduement les pas des Anciens, & a pris d'eux ſes principaux materiaux.

TABLE

des dix Livres de Rhazés à Almanzor.

1. De Anatome.	*Ex* HIPPOCRATE *&* GALENO *paſſim.* ORIBASII *Collect.* 24. 25.
2. De Significationibus Temperaturarum.	HIPPOCR. *De humoribus.* GALEN. *De temperamentis.* ORIBAS. *Collect.* 5. ÆTII, 4. PAULI, 1.
3. De Alimentis & Simplicibus.	HIPPOCR. *De Diæta.* GALEN. *De Alimentis & Facult. Simpl.* ÆTII, 1. 2. 3. *Syn.* ORIBASII, 2. 4. *Collect.* 1. 2. 3. 4. 5. 11. 12. 13. 15. PAULI, 1.
4. De Sanitatis tuendæ ratione.	GALEN. & PAULI, 1. *De tuendâ Sanitate.* ÆTII, 3.

RHAZE'S.

5. De Morbis Cutis, & de Cosmeticis. 6. De Victu Peregrinantium.	GALEN. *De compositione medicamentorum. secundùm loca & cæteris Græcis.*
7. De Chirurgia. 8. De Venenis.	HIPPOCR. *passim.* PAULI, 6. *Syn.* ORIBASII, 7. ÆTII, 14. 15. *& passim* PAULI, 5.
9. De Curatione omnium Partium.	HIPPOCR. *De Morbis.* GALEN. *De locis affect. method. medend. & secundùm locos.* ÆTII, 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. *Syn.* ORIBASII, 8. 9. PAULI, 3. 4.
10. De Febribus.	HIPPOCR. *&* GALEN. *De Crisibus.* GALEN. *De Febrium differentiis. 7. posterior de methodo medendi lib. 1. ad Glauconem.* ORIBASII, *Syn.* 6. ÆTII, 5. PAULI, 2.

On peut voir par ce petit échantillon combien ce fameux Arabe copie les Grecs dans toutes les branches de la Medecine, dans l'Anatomie, dans l'Ætiologie, dans la Patologie, de même que dans la méthode pour la cure des maladies. Je ne dis pas ceci pour faire aucun tort à cet Auteur, car quels autres Auteurs pouvoit-il suivre s'il vouloit écrire un systême raisonnable de Medecine, & qui pût être utile à lui ou au Public? Quiconque examinera le Continent, trouvera qu'on en peut dire la même chose: & Serapion suit la méthode du Continent, laquelle est principalement prise d'Ætius & de Paul, qui commençant par les maladies de la tête, passe méthodiquement à celles de toutes les autres parties du corps, & a rangé sous des chefs convenables ce qu'on trouve épars çà & là dans Hippocrate & Galien. Haly-Abbas même, si l'on en excepte sa méthode qui est differente de celle de Serapion & de Rhazés, n'a presque rien que ce qu'on trouve dans ces deux autres Ecrivains de son Pays, ou au moins que ce qui est dans les ouvrages des Grecs que j'ai marquez.

Je dois demander encore un peu de patience pour dire quelque chose de plus de Rhazés, parce qu'il est un des plus anciens Auteurs Arabes qui nous restent; & la source où tous

RHAZE'S. les autres, & Avicenne même, ont puisé pour la compilation de leurs Ouvrages. Quoique pour la plûpart du tems il ne soit lui-même qu'un Copiste, on le trouve souvent qui parle d'après sa propre experience, & il rapporte plusieurs cas parmi lesquels il y en a de considerables qui ne lui étoient pas étrangers, & cela non seulement dans la petite piéce separée qui fait le troisiéme Livre de ses Aphorismes, mais aussi dans mille autres endroits de ses Ouvrages. Vous trouverez particulierement dans son Traité sur quelques cas surprenans qu'il a rencontrez dans le cours de sa pratique, qu'il parle comme un homme de sens, & qui a fort bien sçû pronostiquer dans les cas difficiles, tels que sont ceux qu'il rapporte des Paroxismes irréguliers dans des fiévres qui se terminent par un abcès aux reins, par une hydropisie à la matrice, & un dépôt au foie. Son Livre sur les maladies des jointures mérite d'être lû, & il décrit dans le troisiéme chapitre plusieurs cures considerables & peu communes faites principalement par la saignée. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans la méthode dont il se servit à l'occasion d'une femme d'un temperament robuste, qui avoit une grande douleur avec une tumeur dure & enflammée au poignet droit: il ouvrit dans la même heure la Basilique & la Saphene, & tira de chacune demi pinte de sang; demie heure après il délia la ligature, & en tira la même quantité; & après avoir donné une nourriture convenable, il ouvrit encore au bout de trois heures la Saphene une troisiéme fois, & en tira de même une demie pinte, sur quoi la douleur & les élancemens cesserent entierement. Il donne amplement ses raisons sur ce qu'il se détermina à faire la révulsion dans les parties inferieures.

a *Cap.* 19. Il a raisonné de même à l'égard de la Sciatique [a], & il l'a traitée, suivant ce qu'il paroît, par cette même méthode avec beaucoup de succès. Il suit dans la cure de cette maladie la méthode prescrite par Archigenes [b], & ordonne des clysteres très-violens [c] faits avec la Coloquinte & le Nitre, ce que d'autres ont aussi pratiqué; ces remedes sont si violents, qu'ils font aller jusqu'au sang, raison pour laquelle le Medecin Grec les jugeoit d'autant plus efficaces. Rhazés dit que sur mille personnes sur qui il a vû faire l'essai de cette pratique, il n'y en pas une qu'elle n'ait guéri, excepté que le mal ne fût inveteré

b *Ætius* 2. 4. 1.
c *Cap.* 10.

au point de demander le Cauſtique. Il penſe de même qu'Archigenes à l'égard des vomitifs [a] qui font la plus forte révulſion dans ces douleurs obſtinées, & il ajoûte une remarque de lui, laquelle eſt fort juſte, qu'il faut toûjours être bien attentif à ne pas donner de purgatif avant le vomitif. RHAZE'S. a *Cap.* 18.

Il décrit fort bien les ſymptomes d'une hydrophobie [b]. Ce qu'il dit d'une perſonne qui fut mordue par un chien enragé, & qui étoit à l'Hôpital quand cet accident lui arriva, eſt très-ſingulier : cet homme japoit, ſe plaignoit beaucoup de la ſoif; & loin d'être effraié de l'eau, comme c'eſt l'ordinaire dans ce cas là, il étoit ſans ceſſe à en demander. Cependant quand on lui en offroit, il la refuſoit toûjours, diſant qu'il y avoit quelque choſe de ſale; ſi on lui demandoit quelle ſorte de ſaleté, il répondoit qu'il y avoit des tripes de chats & de chiens : & il ſouhaitoit qu'on lui apportât d'autre eau : on lui en apportoit, mais il n'en vouloit pas boire non plus, il faiſoit la même réponſe, & ſe mettoit dans une colere furieuſe. b *Ad Admanz.* 8. 10.

Cet Auteur donne un fort bon conſeil à l'occaſion d'u cancer [c]; il eſt bien digne d'être lû par quelques Praticiens modernes. Ceux, dit il, qui par une inciſion ouvrent le cancer, ne font que cauſer l'ulcération de la tumeur, excepté que le cancer ne ſoit dans un tel endroit qu'il puiſſe être entierement deraciné & détruit ou par le ſcalpel ou par le cautere. c 16. 9 7.

Rhazés a emploié un Livre entier ſur les maladies des enfans; c'eſt le premier Traité de cette ſorte que nous aions des Anciens. Il a écrit auſſi de pluſieurs maladies plus ou moins particulieres aux Orientaux, telles que le *Ignis Perſicus*, le ver appellé *Vena Medinenſis*, &c. & il eſt le premier qui ait parlé d'une autre nouvelle maladie qui eſt parmi les Arabes, & qui eſt appellée *Spina ventoſa* [d]. J'appelle cette maladie nouvelle malgré Merklin [e] qui prétend que toutes les maladies que nous appellons nouvelles, même la groſſe vérole auſſi-bien que la petite, ont été connues des Anciens, quoiqu'ils n'en donnent pas de ſi exactes deſcriptions. Mais il eſt inutile de vouloir diſputer avec gens qui par prévention en faveur de l'Antiquité, ſont entêtez de telles opinions, & voudroient peut-être encore nous faire croire que la circulation du ſang n'eſt pas une découverte moderne. d *Continent. lib.* 18. e *Vid. Pand. fin. de ſp. n. ventoſ.*

Rhazés, dis-je, a décrit le premier la *Spina ventoſa*, qui

RHAZE'S. consiste, comme il l'explique lui-même, dans une corrosion & une corruption de l'os, suivie d'une douleur piquante & d'une enflure: la description qu'il en donne est très-juste : car la maladie commence originairement dans la substance medullaire de l'os, l'affecte par degrez & disjoint les lames exterieures de l'os au point de produire une tumeur, qui pressant & distendant le Perioste, fait naître la douleur. C'est donc ici une maladie très-differenre du περιηδών des Grecs où il n'y a qu'une carie & corruption de l'os. La *Spina ventosa* est une sorte de carie, il est vrai ; mais il peut y avoir carie à un os sans qu'il y ait enflure & douleur qui sont les symptomes essentiels de ce cas-ci. Cette maladie ressemble aussi peu à ce que quelques-uns appellent *Pædarthrocace* ; car cette sorte de tumeur est generalement dans les Epiphises des jointures, & très-souvent sans aucune douleur : c'est pourquoi Rhazés fait une distinction judicieuse & dit que dans cette affection la matiere morbifique git dans la chair & dans les muscles ; au lieu que dans le cas dont nous parlons, elle git dans l'os même. D'ailleurs communément cette maladie ne paroît pas aux jointures, mais dans le milieu de l'os, *in internodiis.* Ajoûrez à cela que quoiqu'elle affecte plus frequemment les enfans, les personnes adultes ne laissent pas d'en être souvent attaquées ; on en trouve des preuves dans Severinus & Marchetti, & l'experience de nos meilleurs Chirurgiens confirme la verité de cette observation. On peut aussi remarquer que Rhazés sans assigner cette maladie à un âge particulier, en traite comme d'une maladie generale. De plus, cette maladie differe aussi du *Nodus*, car dans le dernier cas les lames exterieures sont affectées les premieres, & font une excrescence superficielle avant que la partie interieure soit endommagée. Cet Auteur montre aussi comment cette maladie doit être traitée ; si la tumeur est une fois ouverte, il dit nettement qu'il ne peut pas y avoir de cure jusques à ce que tout ce qui est carié dans l'os ne soit emporté ou par l'incision ou par le cautere. Marchetti [a] donne nettement la maniere de faire l'operation ; mais quelques-uns désapprouvent une partie de son conseil qui est de faire une ouverture à la partie si la douleur est grande, quoiqu'il ne paroisse pas de tumeur ; je croi cependant que cette pratique peut convenir dans plu-

[a] *Observ. Med. Chir.* 9.

ſieurs cas ; car quelquefois il peut y avoir entre l'os & le perioſte quelque fluide arrêté qui cauſe une douleur très-vive ; on ne peut guérir ce déſordre qu'en donnant iſſue à la matiere qui le cauſe, ce que font d'habiles Praticiens par le trépan. RHAZE'S.

Une choſe eſt remarquable, c'eſt que quoique Rhazés ait décrit, comme on l'a vû, cette maladie d'une maniere ſi ample, de même qu'Avicenne l'a fait après lui ; cependant à peine voit-on qu'un ſeul des Commentateurs diffus du dernier en faſſe mention : & P. de Argillata, environ le milieu du quinziéme ſiécle, ſemble être le premier des Modernes qui a pratiqué cette operation, ou travaillé à la cure de cette maladie par la Chirurgie.

On a obſervé auparavant que Rhazés avoit une grande réputation ſur l'Alchimie. Abi-Oſbaia dit auſſi qu'il écrivit diverſes choſes dans ce genre. Il ſe peut qu'il avoit pris cette ſorte de ſcience des Grecs, & en particulier de quelques-uns d'entr'eux qui en avoient traité quelques ſiécles avant ſon tems. Pour l'art de la Chimie proprement ainſi appellée autant qu'elle a du rapport à la Medecine, on en eſt ſans contredit redevable aux Arabes : & quoique M. le Clerc attribue à Avicenne l'introduction des préparations chimiques dans la Medecine, j'ai fait voir aſſez clairement dans la premiere Partie de cet Ouvrage, que Rhazés eſt le premier qui en ait dit quelque choſe.

Le peu que j'ai dit de cet Auteur ſuffit pour faire voir qu'il y a au moins en lui des choſes qui fourniſſent matiere à un Hiſtorien. Mais je ne laiſſerai point cet Auteur ſans donner une idée de ſon goût ſur la maniere dont on doit étudier la Medecine, & ſur les qualitez que devroient avoir les Profeſſeurs qui l'enſeignent ; & comme ſes penſées ſur ce ſujet ſont neuves & proprement de lui, je m'imagine que tout au moins ce ſera faire quelque plaiſir que de les donner telles qu'il les a exprimées lui-même. Il l'a fait, je penſe, avec aſſez d'art dans les deux caracteres ſuivans.



Quelles qualitez doit avoir le Medecin qu'on veut choisir, & lequel mérite d'être estimé.[a]

a *Ad Almanz.* 4.32.

D'Abord il est extrêmement néceſſaire de conſiderer comment le Medecin que vous avez deſſein de choiſir a paſſé ſon tems, & de quelle maniere il l'a emploié dans ſes études particulieres. On peut concevoir une bonne idée de lui, s'il a lû & examiné avec application les Livres des Anciens, & qu'il les ait comparé les uns avec les autres. Au contraire on ne doit pas avoir grande opinion de lui, s'il a paſſé ſon tems à quelqu'autre occupation differente de celle-ci quelle qu'elle ſoit, comme s'il paroît adonné à la muſique, au vin, ou à d'autres mauvaiſes inclinations. S'il eſt donc certain qu'il a toûjours été fort ſtudieux, le ſecond point qu'il faut conſiderer eſt le genie & la ſagacité; il faut obſerver s'il a beaucoup frequenté d'habiles gens qui lui aient fait des objections & auſquels il ait répondu, & ſur quels fondemens raiſonnables, on peut eſperer qu'il acquerera la connoiſſance des maladies & l'art de les guérir; on doit ſçavoir enſuite combien de tems il a cultivé la connoiſſance de ces perſonnes dont on vient de parler, & s'il a déja acquis par ces moiens la faculté de juger des maladies & d'y apporter du ſoulagement. De plus il eſt très-important d'obſerver s'il entend bien ou non, ce qu'il prétend avoir étudié; ſi l'on trouve qu'il l'entend, l'attention qu'il faut faire enſuite eſt de ſçavoir s'il a vû des malades & s'il a réuſſi dans ſes cures. On doit ſçavoir s'il a pratiqué dans de grandes Villes où il y a néceſſairement grand nombre de malades & de Medecins; & ſi cela eſt, on peut l'appeller ſûrement un Medecin capable & faire choix de lui préferablement à beaucoup d'autres. Mais ſi l'on trouvoit qu'il lui manquât quelqu'une de ces qualitez, il ſeroit à ſouhaiter que ce fût la partie pratique; (je n'entends pourtant pas qu'il y fût abſolument un ignorant,) plûtôt que la connoiſſance des Livres anciens. Car celui à qui ce ſçavoir eſt familier, & qui a bien digeré les écrits des anciens Medecins, parviendra avec un peu de pratique où d'autres à qui toutes

ces

ces branches de connoiſſances manque, n'atteindront jamais : j'entens par là gens qui ont peu de fonds de ſcience, & qui doivent tout le peu qu'ils ſçavent à ce qu'ils ont appris au bout d'un certain tems dans la converſation de perſonnes qui ont pratiqué dans de grandes Villes, abondantes en malades & en Medecins. D'un autre côté ſi un homme qui prétend avoir de l'érudition, veut paſſer pour un Maître ; s'il n'a pas de ſçavoir foncièrement, s'il n'a que du ſuperficiel, s'il entend peu ce qu'il lit, ou du moins s'il n'eſt pas parvenu au point d'en ſçavoir faire l'application, on ne peut pas trop ſe fier à lui, ni compter ſur ſa capacité : & il n'eſt pas probable qu'un tel homme faſſe des progrez dans ſa profeſſion. Il eſt impoſſible qu'un homme quelque long-tems qu'il vive, ſe rende maître dans cette ſorte de connoiſſances, s'il ne ſuit la trace des Anciens ; l'étendue de cette ſcience étant ſans proportion avec les bornes étroites de la vie humaine. Il en eſt de même de pluſieurs autres profeſſions. Les Auteurs qui ont perfectionné cet Art ſont en très-grand nombre, & un petit nombre d'années n'eſt pas ſuffiſant pour en acquerir l'intelligence ; en mille ans de tems il y a eu peut-être mille Auteurs qui ont concouru à perfectionner cet Art, & celui qui ſçaura bien les étudier, parviendra dans l'eſpace de ſa propre vie qui eſt ſi borné, à ſçavoir autant que s'il avoit vêcu mille ans lui-même & étudié pendant tout ce tems-là la Medecine. Si au contraire la lecture des Anciens vient à être négligée, de quoi peut ſe flatter un particulier, quelques talens perſonnels & tranſcendans qu'il ait ? ce qu'il en pourra tirer ſera-t-il jamais en proportion avec les richeſſes immenſes qu'on peut puiſer dans les Anciens ? En un mot celui qui n'a pas lû les ſçavans Medecins de l'Antiquité, & qui n'entend pas quelque choſe de la nature des maladies avant que de ſe mettre à pratiquer, ne manquera point, quand il ſera appellé dans quelque maladie, de faire du mal par ignorance ou par mépriſe.

Des Impoſteurs. [a]

[a] Al Al manz. 7. 2. 5.

LEs Charlatans ou les perſonnes qui prétendent ſans aucune ſcience exercer la Medecine, ont tant de petits ſecrets, qu'un Traité entier là-deſſus ne ſuffiroit pas pour les contenir.

tous : l'impudence & la temerité de ces miserables eſt égale à leur mauvaiſe conſcience ; ils ſçavent qu'ils tourmentent des malades qui touchent à leur derniere heure, & qu'ils les jettent inutilement dans de grandes douleurs. Quelques-uns d'eux ſe donnent pour ſçavoir guérir le mal caduc, ils font pour cela une ouverture au derriere de la tête en forme de croix, & prétendent tirer de l'ouverture quelque choſe qu'ils avoient tenu caché dans leur main pendant tout le tems de l'operation. D'autres débitent qu'ils peuvent tirer du nez de leurs malades des ſerpens ou des lézards ; ils ſemblent le faire en enfonçant dans le nez le bout d'un fer pointu avec lequel ils bleſſent la narine de maniere que le ſang en ſort : alors ils montrent une eſpece de petit animal artificiel qu'ils ont fait avec de la ſubſtance de foie, &c. Quelques-uns aſſurent qu'ils peuvent ôter les petites taches blanches qui ſe forment dans l'œil. Ils y gliſſent adroitement, un petit morceau de fin linge qu'ils en retirent après avec un inſtrument, & le montrent comme s'ils l'avoient arraché immédiatement de l'œil. Quelques-uns encore ſe vantent de tirer de l'eau de l'oreille ; ils ſe ſervent pour cela d'une tube dont ils appliquent une extremité à l'oreille, & tiennent l'autre à leur bouche ; ils peuvent ainſi faire paſſer doucement quelque eau à l'oreille, la ſuccer & la cracher comme en provenant. D'autres prétendent tirer des Vers qui croiſſent ou dans l'oreille ou à la racine des dents. D'autres prétendent tirer des grenouilles du deſſous de la langue ; donnant un coup de lancette, ils mettent adroitement la grenouille à l'ouverture faite, & la retirent de là. Que dirai-je des os qu'ils ont gliſſé dans des plaies & des ulceres pour les en tirer quelque tems après ? Quelques-uns après avoir tiré une pierre de la veſſie, perſuadent à leurs malades qu'il en reſte encore une autre qu'ils ſuppoſent, afin d'avoir l'honneur d'en avoir tiré plus d'une : quelquefois ils portent la ſonde dans la veſſie, ſans pouvoir s'aſſurer s'il y a une pierre ou non ; & ſi après l'operation ils n'en trouvent pas, ils prétendent en avoir tiré une qu'ils avoient toute prête d'avance & qu'ils montrent. Quelquefois ils font une inciſion à l'anus pour les hémorrhoides, & répetant l'operation, cauſent une fiſtule ou un ulcere où il n'y avoit auparavant ni l'une ni l'autre. Quelques-uns diſent qu'ils tirent de la verge ou de quelque autre partie

du corps du phlegme qui eſt d'une ſubſtance ſemblable à du verre; c'eſt encore par le moien d'un tuiau plein d'eau qu'ils tiennent dans leur bouche. D'autres prétendent qu'ils peuvent ramaſſer toutes les humeurs répandues par tout le corps dans une ſeule partie; ils frottent cette partie avec des ceriſes d'hyver, ce qui cauſe une grande chaleur avec inflammation; ils amoliſſent après cela la partie avec de l'huile, & emportent ainſi la douleur. Ils comptent enſuite ſur la récompenſe pour avoir guéri une maladie qu'ils avoient en effet cauſée eux-mêmes. Quelques-uns font accroire à leurs malades qu'ils ont avalé du verre; ils prennent une plume qu'ils leur enfoncent dans le goſier juſqu'à les faire vomir; & ils leur font rendre ce qu'ils leur avoient gliſſé dans la gorge avec la plume. C'eſt ainſi que ces Impoſteurs font ſortir du corps pluſieurs choſes qu'ils y avoient inſinuées par adreſſe, & expoſent quelquefois la ſanté & même la vie de leurs malades. De tels tours ne paſſent auprès de gens d'eſprit, que parce qu'ils ne ſoupçonnent point de fourberie, & qu'ils ne doutent pas de l'habileté de ceux qu'ils emploient; mais ſi enfin on vient à les épier de plus près, l'on découvre la fourbe. Un homme ſage mettra-t-il donc ſa vie dans les mains de telles gens? Prendra-t-il de leurs prétendus remedes qui ont été ſi funeſtes à tant de perſonnes trop credules?

Cette deſcription donnée par Rhazés prouve évidemment combien les Charlatans ont été communs en tous tems, & qu'ils ont tous travaillé de la même ſorte: il a dépeint cette claſſe d'hommes ſi bien, que s'il avoit vêcu dans notre tems, il auroit un nombre d'originaux très-reſſemblants à ce portrait.

AVICENNE.

L'Auteur qui ſuit de plus près, & dont les Ouvrages nous ſoient parvenus, eſt le fameux Avicenne fils de Haly, né à Bochara en Choraſan vers l'an 980. Il étudia la Philoſophie de bonne-heure, de maniere qu'à croire Sorſanus ſon diſciple, il entendoit parfaitement Euclide & les autres Livres de Mathematiques dès l'âge de ſeize ans: il fit peu après en Medecine tous ces progrès qui l'ont rendu ſi fameux pour ſon grand ſçavoir dans cet art. Les Ecrivains Arabes rapportent un exemple de AVICENNE.

AVICENNE. sa sagacité : il découvrit, disent-ils, par le pouls, que la maladie du neveu de Cabous n'étoit causée que par l'amour ; & par un stratagême dont il se servit, il découvrit encore quel étoit l'objet de sa passion : on croiroit qu'ils ont copié ce récit de ce qu'Appien rapporte d'Erasistrate [a] dans une semblable maladie d'Antiochus, fils de Seleucus, tant il y a de rapport entre ces deux petits contes. Avicenne a passé la plus grande partie de sa vie à Ispaham ; les Auteurs parlent de lui comme d'un homme si adonné à ses plaisirs, qu'il en contracta plusieurs maladies differentes ; & c'étoit un proverbe, disent-ils, que toute sa Philosophie ne pouvoit le rendre sage, ni toute sa Medecine le rendre sain. Il mourut l'an 58. de son âge, ou si nous voulons calculer plus exactement le 56. * en 1036. à Medine, & il fut enterré dans la Ville de Hamadan. On voit par l'Histoire, qu'il a fait une très-grande figure dans le monde, à tel point que quelques-uns de ses Compatriotes prétendent qu'il fut élevé à la dignité de Vizir ; d'où quelques Ecrivains plus modernes se sont imaginez, je pense, qu'il avoit été réellement un Prince, & que d'autres ont dit un Roy, quoiqu'ils ne s'accordent pas si c'est à Cordoue ou en Bithynie qu'il a regné.

[a] Bell. Syriac.

C'est ici ce que disent de plus certain de l'origine & de l'âge d'Avicenne les meilleurs Historiens ; quelques-uns ont supposé, mais sans fondement, qu'il étoit Espagnol ; & d'autres qu'il étoit Egyptien. On ne sçauroit comprendre où Neandre a pû prendre tous les materiaux avec lesquels il a composé ce Roman qu'il appelle la Vie d'Avicenne : il dit formellement que cet Auteur nâquit à Edesse, capitale de Commagene en 1145. qu'il alla de là à Alexandrie où il étudia sous Rhazés ; qu'il voiagea après cela en Espagne où il fut à Cordoue disciple d'Averrhoës ; mais il n'est pas nouveau à cet extraordinaire Auteur d'écrire autant de faussetez que de pages.

Avicenne a composé un gros Ouvrage qu'il appelloit le Canon ; la réputation de ce Livre étoit si grande dans toute

* Les années Arabes sont lunaires ; c'est pourquoi, quoique l'Ere de l'Hegire ait commencé A. C. 622. il faut y faire quelques changemens quand on la réduit aux années de J. C. comme l'a fait le sçavant Editeur d'Abulpharage à l'égard de son histoire. Mais comme cela ne fait pas grande difference dans les âges de ce peu d'Auteurs dont je fais mention ici, j'ai crû qu'il n'étoit pas nécessaire d'être si scrupuleusement exact ; ceux qui demanderont plus de précision, n'ont qu'à consulter les Tables du sçavant Docteur Greaves.

l'Asie, qu'il a été mis en abregé & commenté par nombre d'Auteurs Arabes dans le douziéme & treiziéme siécle, & auparavant il eut une si grande vogue en Europe, qu'on n'enseignoit autre chose dans les Ecoles de Medecine; sa gloire a duré jusqu'au tems du rétablissement des Lettres. AVICENNE.

On devroit naturellement attendre dans cet Auteur quelque chose qui répondît à un tel caractere; mais quoique j'aie jetté les yeux dans ses Ouvrages à differentes occasions, je n'y ai pû trouver que très-peu de chose ou même rien qui ne soit pris de Galien, ou au moins que ce qui se trouve, à peu de variations près, dans Rhazés ou dans Haly-Abbas. En general Avicenne semble fort porté à multiplier, sans raison, les signes des maladies: faute beaucoup imitée, (comme on suit le plus aisément le mal,) par nos Faiseurs modernes de systêmes. Avicenne donne souvent pour symptomes essentiels ce qui n'est qu'accidentel, & qui n'a nulle connexion immédiate avec le fondement de la maladie. Pour dire la verité, si l'on vouloit choisir un systême Arabe de Medecine, celui de Haly semble moins confus, plus clair & mieux soûtenu que celui d'Avicenne.

AVENZOAR.

AVENZOAR, quoiqu'on ne puisse fixer précisément le tems où il a vêcu, semble être venu plus tard; il est sûr pourtant qu'il a vêcu avant Averrhoës, qui plus d'une fois lui donne de hautes & justes louanges, l'appellant l'Admirable [a], l'Illustre [b], le Trésor [c] de toute science, & le Prince [d] de la Medecine depuis le tems de Galien jusqu'au sien. Il nâquit ou au moins il résida à Seville, capitale d'Andalousie qui étoit alors le siege du Calife Mahometan. Il vêcut 135. ans, commença de pratiquer à 40. ans, & eut l'avantage d'une experience plus longue que personne peut-être ait jamais eu, car il jouit d'une parfaite santé jusqu'à sa derniere heure [e]. Il raconte lui même comment Haly Connétable du Roy dans cette Ville [f] le fit mettre en prison & traiter d'une façon barbare, quoiqu'il paroisse par son propre récit que devant ou après il guérit de la jaunisse [g] le fils de ce Ministre. Il a écrit un Livre qu'il appelle *Thaisser*, c'est-à-dire, AVENZOAR.

a 52. b 30. c 64. d 39.

e *Averrh.* 30. f 59.

g 55.

AVENZOAR. un Livre qui contient toutes les regles pour les remedes & la diete dans la plûpart des maladies. Ce Livre prouve certainement qu'il a été un homme extrêmement occupé. Il paroît par là encore qu'il avoit la charge d'un Hôpital [a], & qu'il étoit souvent emploié par les ordres des Miramamolins [b].

a 55.
b 37.

Il est regardé par le plus grand nombre des Ecrivains comme un Empirique, néanmoins je ne sçaurois m'imaginer pourquoi ils se sont avisez de dire une telle chose de lui qui lui convient moins, je pense, qu'à aucun autre des Auteurs Arabes: on pourroit soupçonner par là qu'ils ne l'ont pas lû audelà de la Préface qui contient un amas de Recettes, dont lui & d'autres se servoient. Il étoit né d'une famille de Medecin, son pere [c] & son grand pere [d] l'avoient été; il parle même d'eux à cet égard en termes pleins de respect & de reconnoissance; il nous dit lui-même qu'il avoit reçû une éducation réguliere; qu'il avoit appris non-seulement ce qu'il est nécessaire à un Medecin de sçavoir, mais qu'il avoit étudié de plus, par amour pour la science, ce qui a du rapport à la Pharmacie & à la Chirurgie. Il pose pour maxime [e] que l'experience est un guide assuré pour une pratique salutaire, & sera le fondement ou de l'absolution ou de la condamnation en cette vie & en l'autre [f] pour lui comme pour tout autre Medecin. Il a un autre endroit encore plus remarquable [g], où il dit combien il est indifferent d'emploier dans certaines tumeurs une huile ou une autre; & il observe en passant que l'art de guérir les maladies ne s'obtiendra jamais par des distinctions Logiques ou des subtilitez Sophistiques; qu'une longue experience seule éclairée d'un bon jugement, peut donner un talent si rare. Par exemple,[h] dit-il, si quelqu'un se mettoit dans l'esprit de faire des speculations raffinées sur les remedes laxatifs, & qu'il prétendît trouver la quantité & la qualité relative de chaque purgation, de maniere à la proportionner exactement à la constitution du malade & à la nature des humeurs qui doivent être déchargées, & calculer cela si bien qu'il n'y eût ni du trop, ni du trop peu, il pense que de telles speculations ne contribuent presque point à donner des idées justes sur la méthode de la cure. Il fait allusion ici sans doute à Alkindus qui avoit écrit un Traité bizarre touchant les doses & les qualitez des remedes, comme je le remarquerai après.

c 42.
d 47.
e 87.
f 89.
g 37.
h. *Si aliquis sophisticando se voluerit in tantum, &c.*

Cet Auteur a ſi peu de penchant à la charlatanerie, & il fait ſi peu de cas d'une ſimple recette, qu'il ſe plaint de l'indiſcretion des vieilles femmes à ce ſujet [a], comme il rejette auſſi les vaines ſuperſtitions des Aſtrologues [b]. Il raconte une choſe de lui-même qui eſt aſſez remarquable ; il dit que dans un cas particulier il ne ſçut comment proceder [c] ; il demanda inutilement le ſentiment de pluſieurs Medecins : enfin il s'en alla à la Ville où ſon pere vivoit, pour avoir ſon avis. Le vieillard ne voulut pas lui donner une réponſe directe ; mais il lui montra un endroit dans Galien & lui dit de le lire ; & que s'il pouvoit y découvrir la méthode de la cure, ce ſeroit fort bien ; mais que s'il ne le pouvoit, il ne devoit pas ſe flatter de faire aucun progrès en Medecine. Le conſeil réuſſir, & le malade fut guéri à la ſatisfaction du pere & du fils. Il fait profeſſion certainement dans tout cet Ouvrage de la Secte dogmatique qui étoit l'oppoſée de l'Empirique ; & on y voit par tout qu'il ſpeculoit beaucoup ſur les cauſes & les ſymptomes des maladies : dans ſa theorie il ſuit principalement, pour ne pas dire entierement, Galien ; & il le cite à toute occaſion beaucoup plus que n'a fait le reſte des Arabes.

AVENZOAR.

a 70.
b 80.
c 67.

Quoiqu'il ſoit ſi fort partiſan de Galien, il y a pluſieurs choſes particulieres dans ſes Ouvrages qu'on ne trouvera que rarement, ou même pas du tout ailleurs ; & il y a pluſieurs cas qu'il rapporte d'après ſa propre experience qui méritent bien d'être lûs. Il parle de quelques maladies auſquelles il avoit été ſujet lui-même, particulierement de la Sciatique [d] & de la Dyſenterie [e] ; il dit qu'il ſe guérit de la dyſenterie en portant une Emeraude ſur ſon ventre ; il conſeille dans le même cas de la donner en poudre environ ſix grains : Ætius eſt le premier qui attribue à cette pierre la vertu d'arrêter tout flux de ſang.

d 37.
e 69.

Avenzoar rapporte encore un cas fort ſingulier qui lui arriva à lui-même, ſçavoir un abcès dans le mediaſtin qui eſt la membrane, dit-il, qui traverſe le thorax par le milieu. Au commencement de ſon mal qui arriva dans un voiage, il ſentit quelque douleur à cet endroit, laquelle augmenta & fut ſuivie de la toux ; il trouva ſon pouls très-dur & la fiévre très-aigue. La quatriéme nuit il ſe fit tirer une chopine de ſang. Il en fut peu ſoulagé ; cependant comme il fut obligé de continuer ſon voiage tout le jour, il s'endormit à la nuit, & pendant ce

AVENZOAR. tems-là la ligature de son bras se défit ; en s'éveillant il trouva son lit inondé de sang & ses forces considerablement affoiblies. Le jour suivant il commença à cracher une matiere sanglante ; & quoiqu'après il tombât en delire, & qu'on lui donnât grande quantité d'eau d'orge, comme il l'avoit ordonné d'avance, il attribue cependant sa guérison à l'évacuation considerable de sang qui lui étoit arrivée. Je me suis un peu étendu dans ce détail, parce que c'est le premier exemple que je sçache où cette maladie ait été décrite. Les symptomes de cette sorte d'abcès sont en general, dit cet Auteur, une continuelle & successive toux, une douleur de tension en long ; un dérangement dans la respiration qui la rend frequente & petite ; une fiévre aigue, une grande soif & un pouls fort & inégal. C'est pourquoi la saignée est absolument nécessaire au commencement ; & quoique ces symptomes semblent fort être les mêmes que ceux de la pleuresie, il traite cependant de ces deux maladies, comme de differentes maladies en deux chapitres separez [a] ; & il est à remarquer que quoiqu'il conseille positivement dans le premier cas de saigner au côté opposé, sans quoi on tuera le malade si l'on fait autrement ; cependant dans le dernier cas il permet de faire la saignée où l'on voudra, pourvû que ce soit à la basilique, regardant tout cela comme indifferent.

a p. 63. & 65.

Avenzoar parle non seulement d'un abcès au mediastin ; mais encore au pericarde [b] ; ce que je ne trouve pas qui ait été décrit ou même remarqué par aucun des Grecs ou des Arabes ; il n'y a cependant pas de doute que cette membrane & le mediastin à laquelle elle est contigue, ne soient sujettes à l'inflammation, de même que la pleure & les poulmons. Salius Diversus qui a rendu raison avec beaucoup de jugement de diverses maladies, & duquel la plûpart des Auteurs ne disent pas le mot, décrit cette maladie dans un chapitre distinct [c] ; & il dit qu'aucun Auteur Praticien ne l'avoit remarqué avant lui. Sa description des symptomes qui suivent une inflammation de cette partie est très-circonstanciée & trés-exacte ; & parce que le cas n'est pas ordinaire, quoique sans contredit on peut fort bien le connoître si on y fait attention, je donnerai une idée de ce qu'il observe, & qui répond à ce que j'ai rapporté d'Avenzoar. Il y a fiévre aigue, inquiétude, soif, respiration

b 52.

c *Curat. morbor. particul.* 225.

respiration courte & frequente, grande chaleur dans le thorax, une petite douleur par tout excepté au sternum où l'on sent un resserrement & un obstacle plûtôt qu'une veritable douleur dans la respiration; avec cela toûjours la toux, & le pouls dur positivement comme il est dans la pleuresie. Cependant la douleur qui est moins aigue, la fait distinguer de la pleuresie, & la difficulté de respirer qui est moindre, de la peripneumonie. Quand le pericarde étoit aussi enflammé, il y avoit une plus grande chaleur, & une frequente syncope; en un mot, tous les symptomes étoient pires. Il juge fort sensément que la douleur est moindre dans ces membranes, parce qu'elles sont plus lâches, & ne sont pas attachées aux côtes, comme l'est la pleure: il y avoit seulement quelque embarras au sternum auquel le mediastin est attaché. Et pour preuve de ce qu'il avance, il donne le cas d'une personne qui mourut au neuviéme jour, après quelques accez de syncope; par la dissection on trouva une inflammation des membranes separantes comme il les appelle, de même qu'à une partie du pericarde. Je suis persuadé que cette maladie arrive plus souvent que nos Praticiens n'y prennent garde. Lorsque l'inflammation suppure, la matiere doit créver dans la cavité du mediastin; car quoiqu'il y ait eu de grandes disputes entre les Anatomistes s'il y a une telle cavité ou non, le Scalpel, je pense, décide la controverse, & montre qu'il y en a une, quoiqu'elle ne soit pas si grande que quelques-uns l'ont décrite: au moins comme il part du sternum, ses deux membranes sont à telle distance, qu'une humeur ou du pus peut tomber entre deux, comme Colomb l'a observé, sur quoi lui & Barbette ont ordonné le trépan au sternum. Spigelius observe de plus qu'il a vû quelquefois des Chirurgiens trompez par des plaies faites transversalement dans cet endroit, à tel point qu'ils croioient qu'elles avoient pénetré les poulmons pendant que réellement elles n'étoient venues qu'à cette cavité. Et pour plus grande & plus convaincante preuve de ce qui a été remarqué ici, une personne qui est estimée par sa longue experience & par son jugement sûr à l'égard de tout ce qui a rapport à la Chirurgie, m'a assûré que les abcès du mediastin arrivent particulierement dans les maladies veneriennes, & que dans ces cas-là il a pratiqué souvent le

AVENZOAR.

AVENZOAR. trépan avec beaucoup de ſuccès. Vous voiez par là combien peu eſt fondée la penſée de Paré[a], qui ſemble trouver ridicule de tenter cette operation.

a 3.7.

Avenzoar, comme je l'ai remarqué, a fait mention d'une inflammation & d'un abcès au pericarde : & Rondelet dans ſon Livre ſur la diſtinction des maladies par les ſymptomes a quelque choſe ſur celle-là[a]. Il remarque que dans ce cas outre une moindre difficulté de reſpirer, lorſque le malade vient à cracher, il eſt moins ſoulagé par là qu'on ne l'eſt dans la peripneumonie. Il a trouvé dans une perſonne qu'il a diſſequée une grande inflammation au pericarde, & quelque matiere ſanieuſe autour du cœur. On peut voir un même exemple dans Hildan[b], où la matiere extravaſée ſe montoit à plus de deux pintes; & cependant aucune partie du cœur n'étoit ulcerée: la principale choſe dont ſe plaignoit le malade quelque tems avant ſa mort étoit une douleur qui s'étendoit en haut vers les épaules & une violente palpitation. Rondelet reconnoît que ce cas étoit auſſi aigu & dangereux qu'il eſt rare, n'aiant été obſervé de perſonne auparavant. Pour ce qui eſt de cet Ecrivain & de Salius, peut être ne ſçavoient-ils ni l'un ni l'autre ce qui avoit été dit avant eux ſur ce ſujet : car quoique Rondelet ſoit mort pluſieurs années avant que ſon Livre ait été imprimé une année ſeulement avant que Salius[c] ait publié le ſien, on voit pourtant qu'après toutes ces nouvelles découvertes, comme les appellent ces deux Auteurs la maladie eſt ici décrite amplement & clairement par Avenzoar, & il n'y a rien là de plus que ce qui eſt arrivé à d'autres Modernes, qui faute de lire les Anciens, ont publié quelques obſervations comme ſi elles étoient d'eux, & que perſonne ne les eût faites avant eux.

a Cap. 10.

b Centur. 1. 43.

c 1583.

Notre Auteur a encore quelque choſe de plus à l'égard du pericarde. Il dit qu'il eſt augmenté par la production de quelque nouvelle ſubſtance, telle que des cartilages ou des pellicules; choſe, dit-il, qui a échappé à l'attention de tous les autres avant lui. Je ſuppoſe qu'il faut entendre cela des membranes de ce ſac épaiſſies; car quand il y a là une obſtruction des glandes ou une trop grande viſcoſité de la limphe qui devroit fournir à la liqueur naturellement contenue dans ſa cavité, les membranes du pericarde s'épaiſſiſſent conſiderablement & ſont ſouvent trouvées adherentes au cœur, & plus particulierement dans des cas d'atrophie ou d'aſthme au point

de causer frequente syncope & palpitation. Cette adhésion dans ce cas étant examinée avec soin, peut avoir donné occasion à ce que Colomb [a] & d'autres ont dit, qu'ils ont observé des cœurs sans pericarde; il est beaucoup plus raisonnable de supposer l'adhésion de cette membrane au cœur, que de penser qu'elle manque tout-à-fait. J'ai vû un exemple où elle étoit dans toute son étendue épaisse d'un quart de pouce, & si étroitement unie au cœur, qu'on ne pouvoit l'en détacher sans la déchirer. Il paroissoit évident qu'il y avoit eu là inflammation; car elle étoit schirreuse en quelques parties & pleine de petits abcès en d'autres. Il y a eu dans ce cas grande diminution de forces, la fiévre a succedé avec une haleine extrêmement courte & une douleur au thorax; ensuite la douleur s'est répandue davantage dans tout le corps, & particulierement dans les membres, la fiévre continuant un peu: vers la fin de la maladie on observa une constante vîtesse & souvent de grandes inégalitez & intermissions dans le pouls suivies de violentes palpitations. Enfin la personne mourut subitement sans qu'on s'y attendît, quoiqu'après avoir consideré le cas, comme on le découvrit clairement, en ouvrant ces parties, il étoit réellement surprenant que la circulation eût pû continuer si long-tems, puisque le cœur n'avoit presque point d'espace pour se mouvoir; il y avoit d'ailleurs un grand polype & dans l'artére pulmonaire & dans le ventricule gauche du cœur qui devoit peut-être sa naissance à la maladie qui avoit commencé au pericarde.

AVENZOAR.

[a] Lib. 15.

Avenzoar fait aussi mention d'une hydropisie dans cette partie; cas, dit-il, qu'il n'a jamais vû lui-même & dont Galien ne parle point du tout. Malgré cela ce cas a été observé par d'autres. Dans l'état naturel & dans une constitution robuste l'eau qui est contenue dans cette partie n'est pas en quantité au-dessus de trois cueillerées; cependant dans des corps maladifs, comme aussi dans des corps de vieillards, on en a trouvé souvent un demi-septier & quelquefois davantage. Pison [b] donne un exemple où on en tira plusieurs pintes: & l'on ne doit pas être surpris de l'extension extraordinaire qui se fait à cette membrane, puisqu'il en arrive autant à beaucoup d'autres. Il décrit lui-même le cas d'un abcès à un des reins où étoient contenues sept pintes de pus, cependant la capsule du rein

[b] S. 3. c.

AVENZOAR. étoit entiere. On éprouve la même chose dans une partie du corps aussi petite que l'est naturellement l'ovaire lorsqu'il s'y forme une hydropisie, dans ce cas-là non seulement la membrane se distend & forme un grand kyste, mais encore comme il arrive à l'uterus dans la grossesse, ses enveloppes s'épaississent à mesure qu'elles s'élargissent.

a 48. En traitant de la consomption [a] il remarque comment Galien recommande fortement le lait d'ânesse; mais il ajoûte, que parce que la Loi ne permettoit pas aux Sarrazins de manger du lait ou de la viande de cet animal, il substituoit le lait de chévre, comme il fait dans cet Ouvrage à toute occasion. Je n'ai pas trouvé, autant que je m'en puis souvenir, cette remarque en aucun autre Medecin Arabe. Aussi il ne me paroît pas que & Rhazés & Avicenne en décrivant les differentes parties d'une ânesse qui peuvent servir à des usages de Medecine, fassent aucune mention du lait; & celles dont ils parlent, ne sont destinées qu'à des applications externes. Ils prescrivent pourtant aussi le foie, le sabot & les excremens pour être pris interieurement. Avicenne lui-même en recommande le lait pour l'étisie & la jaunisse. Je laisse à ceux qui seront plus profonds & plus curieux le soin de concilier tout ceci. Par ce que je puis recueillir de Mᶜ Herbelot, il est clair que dans l'Orient, parmi une partie des Mahometans, cet animal étoit en grande estime, & pour d'autres en abomination; que ceux qui étoient scrupuleux observateurs de la Loi étoient de la derniere opinion, de maniere que Marissi qui fut estimé pour un profond sçavoir dans la Philosophie & dans la Loi, & qui par son caractere semble avoir été un grand Innovateur, a été un des premiers qui a reconnu qu'il étoit permis de manger de la chair des asnes: son disciple Bokhari qui est mort l'an de l'Hegire 256. soûtint parmi beaucoup d'autres nouvelles doctrines la même opinion contre le Mufti qui croioit que le lait de vache & de brebis étoit également défendu par la Religion Mahometane.

Il y a les mêmes differends parmi les Mahometans à l'égard d'autres choses qui ont du rapport à la Medecine. Avenzoar lui-même décrit certaines operations en Chirurgie comme

b 87. abominables, [b] (ce sont ses termes) & mal séantes à un honnête homme, telle qu'est l'extraction de la pierre; il pense

que suivant la Loi un homme religieux ne doit pas porter sa vûe sur les parties de la generation. Il discourt cependant de quelques operations qui concernent ces parties ; le reste des Medecins Arabes fait de même. AVENZOAR.

Parmi tous les Arabes le seul Avenzoar semble avoir bonne opinion de la Bronchotomie [a], dans le cas d'une esquinancie desesperée, quoique comme cette operation est difficile & qu'il ne l'a jamais vû faire lui-même, il n'en parle qu'en passant, & dit qu'il ne voudroit point être le premier qui la recommandât, cependant il la croit praticable sur l'experience qu'il en a fait lui-même sur une chévre dans cette vûe ; il fit une incision à travers les anneaux de la grandeur environ d'un lupin, pansa la plaie chaque jour avec de l'eau de miel ; & comme la cicatrice commençoit à se faire, il appliqua de la poudre de noix de cyprès, & acheva parfaitement la cure. a 41.

Ce qu'il dit d'un relâchement & d'un embarras dans le pharinx, d'où il suit une impossibilité d'avaler aucune nourriture, est nouveau & n'a été expliqué ni par les Auteurs Grecs, ni par les Arabes. Il propose trois manieres d'apporter du soulagement dans ce cas. La premiere est d'insinuer dans l'æsophage un instrument d'étain ou d'argent fait en forme de tuiau, que nous appellons *Provengue* (& dont il est parlé pour cet usage par cet Auteur avant aucun autre) & introduire par ce moien du lait ou quelque nourriture legere ; la seconde voie qu'il propose est de se mettre dans un bain de lait, &c. afin que quelques parties nutritives du lait puissent s'insinuer par les pores, mais il regarde avec raison cet expedient comme frivole ; la troisiéme méthode est le clystere, & celle-là est la bonne méthode qui ne manque jamais. Et quoiqu'il observe qu'on peut objecter, qu'il est impossible qu'aucune chose puisse parvenir par cette sorte d'injection jusqu'à l'estomach, comme Galien l'a avancé, il croit pourtant qu'il y a une grande distinction à faire dans cette circonstance particuliere. Il avoue qu'un clystere seringué avec quelque force que ce soit dans les occasions ordinaires, ne peut jamais monter jusqu'à l'estomach ; car la force contractive des intestins résiste & fait effort pour le chasser en bas : il croit que le cas est different ici où le corps a grand besoin de nourriture, & les intestins sont vuides & non embarrassez du poids d'aucuns excrémens : il suppose

AVENZOAR.

que dans ce cas il y a un pouvoir attractif dans l'estomach & dans les intestins qui travaille alors & attire ou succe d'un intestin à l'autre tout ce qui peut y être contenu de matiere nutritive. Il s'explique par un exemple ; Pourquoi, dit-il, ne pourrons-nous pas supposer que du lait ou du bouillon peut être porté des intestins dans l'estomac par cette force attractive, pendant que nous voions que si l'on met quelques semences dans un pot ou quelque vaisseau de terre que ce soit, elles attirent l'humidité & s'imbibent de cette nourriture au-delà de l'étendue du vaisseau même? Quoiqu'on veuille penser de la Philosophie de cet Auteur à ce sujet, il mérite pourtant qu'on fasse attention à sa pratique, parce qu'elle n'est pas une invention de lui, mais qu'elle est appuiée de l'autorité d'Oribase qui a un petit chapitre sur ce sujet [a]. D'ailleurs la chose est bien fondée, & je croi sur experience qu'elle réussira en plusieurs cas. Quelques Modernes croient cet essai inutile, parce que, disent-ils, rien ne peur passer à travers la valvule du colon ; & qu'il n'y a ni dans le colon, ni dans le rectum de veines lactées pour suçer quelque nourriture. On peut contester, je pense, cette derniere idée ; & quelques-uns des plus fins Anatomistes ont fait voir qu'il y a quelques veines lactées dans les intestins, quoiqu'en nombre peu considerable. Car les glandes de Peyer, quoiqu'elles soient separées & beaucoup plus éloignées l'une de l'autre qu'elles ne le sont dans les intestins grêles, (raison pour laquelle peut-être on les a mis dans la classe des Conglobées) elles sont cependant fort grandes & plus propres apparemment à recevoir les particules les plus grosses des alimens ; mais supposé qu'il n'y ait pas là du tout de lactées, il n'est pas contraire à la nature ni aux Loix qu'elle observe dans l'œconomie animale de dire que les particules nutritives, particulierement dans un tel état d'inanition, peuvent être absorbées par les pores dans les vaisseaux mêmes du sang. Il y a plusieurs raisons qui appuient cette idée : je n'entrerai pas dans ces détails, j'observerai seulement que la méthode de donner des clysteres nutritifs est fondée sur une experience incontestable ; & que nous avons dans l'Histoire de la Medecine nombre d'exemples où cette méthode a été de secours lorsqu'il étoit impossible d'en tenter aucune autre. Hildanus rapporte qu'une femme enceinte [b] fut alitée d'une fiévre

[a] Collect. 8. 34.

[b] Centur. 4. 30.

pendant six semaines, & que durant tout ce tems-là ni solide ni liquide ne put passer dans son gosier, & qu'elle fut soûtenue uniquement par des clysteres, de maniere qu'elle guérit & accoucha en bon état d'un enfant puissant. Je parlerai d'un cas extraordinaire & semblable que nous avons vû recemment dans une personne de qualité en qui la déglutition s'étoit extrêmement affoiblie par un relâchement des membranes du gosier qui devint assez considerable pour former une sorte de poche laterale; cette personne souvent pendant des semaines entieres ne pouvoit recevoir de nourriture que par la méthode que conseille si fort Avenzoar. AVENZOAR.

Dans le Chapitre sur les causes d'une violente toux, il marque les Vers [a] pour une cause; mais comme c'est une chose qu'il n'avoit jamais vûe lui-même, il avoue qu'il n'en parle que parce que d'autres Medecins l'avoient fait avant lui. Galien dit, il est vrai [b], que quelques Auteurs l'avoient pensé, & avoient imaginé que ces Vers montant des intestins à l'orifice de l'estomach, pouvoient causer une telle toux; mais il semble regarder cette idée comme étant sans fondement; car il avoit observé lui-même un millier de fois des Vers dans cet endroit, lesquels n'avoient pourtant pas occasionné de toux. Je ne trouve pas que les anciens Ecrivains aient mis la toux parmi les symptomes des Vers: observez qu'il n'en est pas même fait mention dans le Traité des Anciens le plus exact en ce genre, celui d'Alexandre de Tralles; cependant si nous examinons les Modernes, nous y trouvons une infinité d'exemples où ce symptome est marqué, & notre propre experience nous convainc tous les jours que dans le cas des Vers il n'y en a pas de plus frequent que celui de la toux, sur-tout dans les enfans.

a 50.

b *Comment. 2. in Epidem. 6.*

Nous avons dit ci-dessus qu'Avenzoar s'étoit appliqué à la Pharmacie; pour se servir de ses propres expressions, « Il prenoit plaisir de s'étudier à la maniere de faire des syrops & des « electuaires [c]; & il desiroit fort de connoître les operations « des remedes par experience; la maniere d'en extraire leurs « propres vertus; la maniere de les mêler & combiner. On « trouve aussi par tout dans son Traité plusieurs remedes & simples & composez, avec quelques observations qui les concernent, & qui ne sont nulle-part ailleurs. Il a beaucoup

c 87.

AVENZOAR. de choses touchant les plantes venimeuses & leurs antidotes [a]; il parle des grandes vertus de l'huile d'œufs, l'huile appellée *Alquiscemi* [b], très-merveilleux Lithonthryptique que son pere, dit-il, avoit apporté de l'Orient. Il parle des fleurs de Nenufar ou *Nymphæa* [c], & son grand pere y a trouvé, dit-il, une vertu particuliere pour corriger la maligne acrimonie de l'hellebore noir; il dit de même que le mastic corrige la scammonée, & les amendes douces la coloquinte. Matthiole observe avec raison que les Ecrivains Grecs n'ont pas fait mention des fleurs de cette plante, n'aiant parlé que de sa racine & de sa semence; il ajoûte que c'est Serapion & Avicenne qui l'ont décrite les premiers. Mais il semble qu'il se trompe en cela; car Serapion non plus que Rhazés ne dit rien des fleurs; Avicenne dans cet article transcrit le dernier; & quoique dans la vieille version il y ait les fleurs, cependant Plempius à qui l'on peut mieux se fier, dit que tous les Manuscrits Arabes obmettent ce mot. De maniere que l'honneur d'avoir parlé le premier de cette partie du Nymphæa peut être donné à notre Auteur.

a 70.
b 76.
c 89.

Pour ce qui est de l'hellebore noir, il le prescrit ici dans une maladie singuliere, que le remede aura de la peine à faire deviner, c'est l'excrescence d'un os [d]: son pere, dit-il, avoit vû l'exemple d'un qui croissoit sur le dos d'un homme comme une corne, & avoit beaucoup de cette substance. Par des évacuans & des dessicatifs cette excrescence tomba, comme font les cornes du Cerf au printems. Il dit de plus, qu'il en eut une lui-même suivie d'une grande douleur; que par des remedes purgatifs & dissolvans la plus considerable partie s'étoit détachée, & que ce qui en étoit resté ne l'embarrassoit ni ne lui causoit de la douleur. Parmi les purgations qu'il recommande en ce cas, est l'hellebore noir qu'il croit de tous les purgatifs le plus efficace, mais non le moins dangereux. On sçait que les Anciens faisoient grand cas de cette sorte d'hellebore aussi-bien que du blanc pour purger les humeurs superflues, (particulierement les atrabilaires; mais ils regardent ce purgatif comme aussi violent que dangereux. La maniere dont ils le donnoient peut avoir fait naître cette opinion : car comme nous l'apprend Aretæus, ils poussoient souvent la dose à deux drachmes. Actuarius [e] est un des premiers qui a crû qu'on pouvoit le donner avec sûreté & sans causer un grand

d 88.
e Meth. Med. 5. 8.

grand désordre ; il le recommande extrêmement comme un admirable remede pour differentes cas ; mais il faut remarquer que sa dose passe rarement une drachme. L'experience de quelques Modernes a confirmé la justesse de son observation. Mais quelques-uns entr'autres raisons, fondez sur ce qu'on a parlé diversement de l'operation de l'hellebore noir, croient que cette plante [a] dont se servoient les Anciens est inconnue à present, & que celle que nous emploions pour celle-là est une autre.

AVENZOAR.

a Salmas. Hyle Iatric.

Je laisse aux Botanistes à décider sur cette question ; je remarquerai seulement que la plante qui est d'usage parmi nous, laquelle est celle de C. Bauhin, est un remede très-innocent & très-efficace ; & que quand la dose en est médiocre, bien loin d'être un violent purgatif, quelquefois elle ne purge pas du tout, & quoique quelquefois elle fasse vomir, très-souvent elle ne produit aucun effet dans l'estomac. Avicenne fait mention de deux autres vertus qu'elle a, qui est de provoquer l'urine & les mois. La derniere de ces deux qualitez est très-connue. J'ai fait plusieurs essais de ce remede, & j'avoue que j'en ai éprouvé des effets merveilleux dans des hydropisies, plus que de tout autre diuretique. Cependant c'est un remede qui ne fait pas toûjours des merveilles ; & ces differences dans son operation, proviennent, je pense, de la nature de la maladie, qui est toûjours dangereuse lorsqu'elle le paroît le moins, & qui est tellement variée, que tantôt elle demande une méthode de cure & tantôt une autre : on sçait qu'il y a plusieurs cas de cette nature qui à tous égards se ressemblent, & cependant nous avons la mortification d'éprouver, que quelquefois la même méthode qui a réussi au-dela de toute attente, ne fait plus que blanchir, & cela sans que nous en sçachions donner de raison.

En parlant d'une jaunisse qui, à ce qu'il suppose, avoit été occasionnée par un poison, il ordonne le Bezoar au poids de trois grains d'orge & non au poids de trois grains ordinaires, comme quelques-uns l'ont dit : c'est ici la premiere fois que je trouve qu'il ait été ordonné comme remede, ou qu'il ait été décrit. Telle est sa description. « Le meilleur est celui qui se trouve en Orient près des yeux des Cerfs. Dans ces Pays, les Cerfs mangent des serpens qui les rendent forts. Avant qu'ils en aient reçû aucun mal, ils se jettent dans des eaux courantes,

AVENZOAR.

» & vont avant jusqu'à ce qu'ils aient de l'eau jusqu'à la tête ; ils » sont accoûtumez à faire cela par un instinct naturel, ils res- » tent là sans toucher à l'eau (car s'ils en bûvoient, ils en mou- » roient immédiatement) jusqu'à ce que leurs yeux commen- » cent à degouter : cette liqueur qui sort de dessous leurs pau- » pieres, s'épaissit, se coagule, & continue à fluer jusqu'à ce » qu'elle s'amasse à la grosseur d'une chataigne ou d'une noix. » Quand ces Cerfs sentent que la force du poison est dissipée, » ils sortent de l'eau & retournent à leur repaire ordinaire : » cette substance venant par degrez à la dureté d'une pierre, » tombe enfin après qu'ils l'ont beaucoup frottée. C'est là le » plus utile de tous les Bezoars. Ce récit d'Avenzoar est confirmé par d'autres Ecrivains Arabes qui ont voiagé en Perse & à la Chine où ce Bezoar est abondant [a]. L'Auteur du Livre sur les Simples qui est attribué à Serapion, suppose à tort qu'il croît dans certaines mines : & pour donner une preuve de son prix extraordinaire, il cite Abdalanarack qui a dit que le Palais de Cordoue avoit été donné en échange contre une de ces pierres. Quelques Modernes ne veulent pas reconnoître que le Bezoar d'Avenzoar soit le même que celui qui a passé sous ce nom dans les siécles passez ; parce que ce dernier, suivant le rapport des plus sçavans Naturalistes, se trouve toûjours dans l'estomach, ou plûtôt l'*Omasum* d'un animal qu'ils appellent *Cervicapra*. Je ne puis pourtant me figurer que notre Auteur ne veuille parler de la même chose, quoiqu'il differe en parlant de l'endroit où il se forme.

a Herbelot.

J'ai observé que cet Ecrivain étoit non seulement versé en Pharmacie aussi-biien qu'en Medecine ; mais il l'étoit encore en Chirurgie. Il nous dit [b] » que quand il étoir jeune, il se » donna beaucoup de peine pour entendre la situation des os & » leur connéxion, afin non seulement d'en avoir la connoissan- » ce, mais pour pouvoir de plus operer de ses propres mains : » il s'appliqua à cette étude avec beaucoup d'ardeur, unique- » ment par goût pour la chose même, comme un Laboureur & » un Chasseur qui est animé par le plaisir que lui donne la » peine même qu'il prend. Ce qui lui avoit donné tant de passion » pour cette science est la pensée qu'il pourroit être utile par là » ou à lui-même, ou à ses amis, ou aux pauvres. Il traite aussi particulierement des dislocations & des fractures. Et par ce

b 87.

qu'il a dit ſur ce ſujét, comme auſſi par ce qu'il a remarqué du pericarde & du médiaſtin, on auroit du penchant à croire qu'il avoit quelque ſçavoir en Anatomie, & avoit fait lui-même quelques diſſections: je n'ignore pas qu'on croit communément qu'il étoit défendu aux Mahometans par la Loi d'ouvrir des corps morts: quant à la Chirurgie on ne laiſſe pas néanmoins de trouver en lui pluſieurs choſes qui ont du rapport à cette branche de la Profeſſion: telle eſt la cure d'une hernie [a]; une fracture dans l'os de la hanche [b], un cas où par une bleſſure au ventre les excremens en ſortoient [c], des plaies aux veines & aux artéres [d], &c. Il rapporte un cas où il fut appellé lui-même, c'étoit une mortification [e]; contraire à l'opinion de pluſieurs autres qui vouloient qu'on appliquât ſeulement quelques remedes, il prononça qu'il n'y avoit pas d'eſperance de cure ſans une inciſion par laquelle il falloit emporter toute la chair morte; ſon avis n'étant pas ſuivi, le mal empira, & indubitablement le malade en mourut. Il cite une belle & remarquable cure que ſon pere fit, il s'agiſſoit d'un empyeme, dans lequel il attira les humeurs vers les parties exterieures (la nature apparemment lui aiant indiqué le chemin) où la tumeur ſe formant elle-même, elle ſuppura & emporta la maladie. Je ne puis m'empêcher de dire un mot de ſa modeſtie qu'il fait paroître en nombre d'endroits differens; mais ici particulierement il avoue ingenûment qu'il n'étoit pas encore arrivé à un point de perfection ſi conſiderable que de ſçavoir faire une operation auſſi miraculeuſe.

AVENZOAR.

a 56.
b 87.
c 57.
d 65.
e 87.

En liſant cet Auteur, il m'eſt venu à l'eſprit deux obſervations; l'une eſt qu'il paroît clairement que dans ſon tems la Medecine, la Pharmacie & la Chirurgie étoient trois Profeſſions ſeparées [f]; il s'excuſe lui-même de ce que contre la coûtume de ſon pays & l'exemple de ſon propre pere, il s'étoit appliqué aux deux dernieres, dont il ſemble que les Medecins qu'on appelloit *Honorati & Nobiles*, faiſoient ſi peu de cas qu'ils regardoient comme au-deſſous d'eux de les entendre ſeulement; c'eſt pourquoi ils négligeoient toutes les operations manuelles telles que de ſaigner, d'abattre des cataractes, d'appliquer des Cauſtiques, &c. comme auſſi de préparer des remedes, ils laiſſoient tout cela à ceux qui étoient deſſous eux, *ſervitoribus aut miniſtris*.

f 87.

AVENZOAR.

Nous trouvons qu'il y avoit en ce tems-là plusieurs grandes Ecoles de Medecine en Espagne, & une particulierement à Tolede. Par les épithetes d'hommes sages que cet Auteur donne aux Professeurs, & par l'appel qu'il fait souvent à leur jugement, il paroît qu'elles étoient en grande réputation.

L'autre remarque est que les Medecins Arabes plus anciens semblent lui être entierement inconnus; car il n'en cite aucun, ni je n'apperçois pas qu'il fasse jamais d'allusion à aucun de leurs écrits, de maniere qu'il n'y a eu dans ce tems plus ancien que très-peu ou point de correspondance entre l'Espagne & les Pays Orientaux. Il est aisé peut-être d'en donner la raison si l'on se rappelle ce qui se passa parmi les Sarrazins quelques siécles avant le tems d'Avenzoar. L'Histoire nous dit que Abdalrhaman le fils de Moavie, de la maison d'Omniah après l'entiere destruction de cette famille par les Abbasides, l'an de l'Hegire 139. s'enfuit en Espagne dans le tems d'Almanzor qui regnoit à Bagdad, & étoit reconnu par tous les Arabes pour le legitime Calife dans l'Occident. Il fit sa résidence à Cordoue, & bâtit la grande Mosquée de cette Ville; il fut celui qui fonda cette Monarchie dans l'Occident, Monarchie qui passa à sa posterité; quelques-uns de ses descendans perdirent l'Andalousie & regnerent en quelques parties d'Espagne, jusqu'à l'an de l'Hegire 416. où cette race de Abdalrhaman fut dépossedée par le Roy de Maroc vers l'an de J. C. 1030. L'on voit par là le principe de cette haine inveterée qu'il y eut entre la partie Orientale & Occidentale de l'Empire des Sarrazins, aversion qui sans doute rompit tout commerce entr'eux. Pour plus grande preuve de ceci, nous trouvons que les Ouvrages d'Averrhoes qui vêcut peu de tems après Avenzoar, quoiqu'ils aient fait tant de bruit dans l'Europe, n'étoient nullement connus & ne le sont pas même encore aujourd'hui des Arabes Orientaux. Nous ne laissons pas de trouver d'un autre côté, que malgré cela, dès le tems même d'Averrhoes les Ecrivains Asiatiques ont commencé d'être connus en Espagne, quoiqu'il paroisse qu'on n'y en faisoit pas grand cas.

Peut-être ai-je été trop long sur cet Auteur; mais mon excuse est qu'il m'a paru moins connu de nos Modernes que les autres Auteurs Arabes; & que je le regarde comme un Auteur plus original que ne le sont les autres de cette Nation.

La Traduction qu'on en a faite aussi-bien que des autres Auteurs Arabes est très-mauvaise. Je ne doute pas que si quelqu'un leur rendoit leur beauté naturelle par une bonne Traduction en quelque langage que ce fût, ils ne fussent du goût de ce siécle même. AVENZOAR.

AVERRHOE'S.

AVERRHOE'S vêcut peu après Avenzoar ; car il dit lui-même qu'il étoit en liaison avec ses fils [a]. Il mourut à Maroc, l'an de l'Hegire 595. comme le disent quelques-uns, ou en 603. comme le disent d'autres [b]. Il fit une grande figure pendant sa vie, & après sa mort ses Ouvrages le rendirent célébre dans toute l'Europe. Il nâquit à Cordoue & fut élevé dans l'étude de la Jurisprudence, quoiqu'après il étudiât les Mathematiques & la Medecine. J. Leon parle beaucoup de son grand pere, il dit qu'il fut envoié par ses Compatriotes, lesquels avoient dessein de se révolter, pour offrir la Couronne à l'Empereur de Maroc ; qu'il fut établi Chef des Prêtres & grand Juge du Roiaume de Cordoue ; poste dont il jouit long-tems, & auquel lui succederent & son fils & son petit-fils. Notre Averrhoés eut la réputation par sa liberalité, par sa patience & son application continuelle à l'étude ; il étoit né sans contredit avec d'heureux talens, il fut un subtil raisonneur. On lui donna le titre de Commentateur à cause du grand nombre de volumes qu'il écrivit sur Aristote ; on l'appelloit même aussi l'*ame d'Aristote*. Il écrivit un Livre de Medecine à la priere du Miramamolin de Maroc, lequel Livre porte le nom de *Colliget*, & est divisé en sept parties qui contiennent toute la science de la Medecine, & est, comme il le dit lui-même, un abrégé de tout ce qui avoit été dit par d'autres avec quelques additions qui sont de lui. Il commence par les regles generales de cet art, & descend au détail ; c'est pourquoi, dit-il, personne ne pourra bien entendre ce qu'il a écrit, que ceux qui sont bien versez dans la Logique & la Philosophie naturelle ; il mêle aussi dans sa theorie de Medecine beaucoup plus de Philosophie Aristotelique, que ne le font les autres Arabes ; ce qu'il reproche à ces hommes sages d'Anda-

AVERRHOES.

a 63. 6.

b *Bib. vet. Hispan.* 242.

AVERRHOES. lousie comme un défaut. Et je suppose qu'on peut entendre qu'il a eu cela en vûe lorsqu'il dit [a] qu'il se servira d'expressions vraiment nouvelles dans ses explications, & qu'il déduira chaque chose des principes de la Philosophie naturelle. Pour l'Anatomie il avoue qu'il ne nous donne rien de nouveau ; aussi dit-il vrai, il ne fait que copier Galien ; & pour ce qui est de la partie pratique de son Ouvrage, à peine y a-t-il quelque chose qui ne soit emprunté ; & quoiqu'il parle souvent de son experience propre, il ne paroît cependant pas avoir été grand Praticien, comme on peut aussi en juger par l'histoire de sa vie. Il a cependant une observation que je ne trouve nulle-part ailleurs, sçavoir, que personne ne peut avoir la petite vérole plus d'une fois : le principal dessein de son Traité est de donner des idées justes touchant la partie speculative de la Medecine, sur laquelle il y avoit de grandes disputes dans son tems : c'est pourquoi comme il observe la même méthode qu'a suivi son Maître Aristote dans l'Histoire des Animaux, son principal but dans cet Ouvrage a été de concilier les opinions de ce Philosophe avec celles de Galien, Auteur qui semble tenir la seconde place dans son estime.

[a] p. 1.

M. Bayle a ramassé plusieurs passages de differens Auteurs touchant Averrhoés ; comme il paroît n'avoir pas connu l'original, il a suivi ces Auteurs implicitement, & ils l'ont égaré. Il dit, par exemple, d'après Champerius, qu'Averrhoés étoit ennemi mortel d'Avicenne, & que par cette raison il évita de prononcer même son nom ; il le fait cependant très-souvent dans ce Livre-ci & dans ses Disputes Métaphysiques, pour ne pas parler du Commentaire qu'il a écrit expressément sur le *Cantica* de cet Auteur. Et à l'égard de cette inimitié qu'il lui suppose, si l'on jette les yeux sur ce Commentaire, on peut voir qu'elle n'est qu'une chimere ; car il regarde ce Traité comme une des meilleures introductions à la Medecine qui ait jamais paru ; & parce qu'il est quelquefois concis & a besoin le plus souvent d'explication, il a entrepris lui-même la Tâche. Et pour montrer sa candeur, lors même qu'Avicenne semble établir quelques fausses positions, Averrhoés explique en quel sens elles devroient être entendues pour être conformes à la verité, comme particulierement dans ce qu'il enseigne touchant la saignée des [b] vieillards (sur laquelle il donne fort bien

[b] 280.

des éclaircissemens) & dans ce qu'il prescrit au sujet des cavernes [a] souterraines. Cette derniere regle particulierement, dit-il, ne conviendroit pas trop à ce climat qui est le cinquiéme (c'est l'Espagne dont il parle) & feroit mieux dans le quatriéme qui est plus chaud, & qui est celui où vivoit Avicenne. Ce que M. Bayle écrit d'après Pasquier, que Averrhoés saigna son fils à l'âge de trois ans, est également une méprise : car Averrhoés dit lui-même que c'étoit Avenzoar [b] qui pratiqua cela sur son propre fils. De même lorsqu'il cite M. Petit pour dire qu'Averrhoés ne donna jamais de remede aux malades, & qu'il reconnoît lui-même qu'il n'étoit pas grand Praticien, est directement contraire à ce qu'on verra dans ce Livre ; je conviens cependant qu'il est probable qu'il ne fut pas fort dans la pratique.

AVERRHOES.

a 177.

b 54.

M. Bayle est surpris que M. Herbelot soit si court dans ce qu'il a sur ce fameux Ecrivain, & moi je m'étonnerois que M. Bayle soit si prolixe sur le même sujet, si je ne considerois qu'il s'est plû à ramasser quelques mauvais contes qui ont été faits sur son irréligion, & particulierement ce mot célébre qu'on lui attribue, *Sit anima mea cum Philosophis* ; mot qu'on donne à Averrhoés peut-être avec aussi peu de fondement, que les autres particularitez que nous avons déja observées. Cet Auteur a ramassé avec beaucoup de peine tout ce qu'il a pû trouver sur cet article dans les Auteurs Modernes ; & il s'étend d'une maniere emphatique sur ce qu'il a trouvé cité des disputes que cet Arabe a soûtenues contre Algazel homme qui a été fameux le siécle précedent pour avoir été le Fondateur de la Secte appellée *Motazelas*, & lequel mourut l'an de l'Hegire 505. Ces disputes, dit-il d'après Rapin, sont une piéce bien écrite, mais très-pernicieuse ; elle contient nombre de speculations sur l'ame, conformes à la doctrine d'Aristote ; l'unité de l'entendement y est expliquée entr'autres choses. M. Bayle voudroit en inferer qu'il étoit un impie qui visiblement soûtenoit la morralité de l'ame, & nioit par consequent toute récompense ou toute punition future. Je ne chercherai pas à deviner pourquoi M. Bayle se plaît si fort à jetter Averrhoés dans ces opinions ; observons seulement que s'il avoit consulté l'Auteur lui-même au lieu des Collecteurs qu'il cite, il auroit jugé tout autrement de ses idées ; car dans une dissertation Averrhoés

AVERRHOES. affirme que l'ame n'eſt pas materielle [a], & dans une autre, qu'elle eſt immortelle [b]. Il eſt commun à ces Compilateurs d'Anecdotes de tomber dans une infinité de mépriſes, parce qu'ils ne tiennent les choſes que de ſeconde main; au lieu que s'ils avoient été eux-mêmes à la ſource, & s'ils avoient jetté les yeux ſur les originaux, leurs memoires auroient été plus exacts.

a *Phyſic. Diſp.* 3.
b 4.

Mais pour ne pas pouſſer la digreſſion plus loin, comme il n'y a que peu de choſe qui ſoit conſiderable à l'égard de la pratique dans Averrhoés, je finis ici de parler & de lui & de ſes Ouvrages. Je remarquerai ſeulement qu'il fait mention d'Alkindus, l'Auteur d'un Traité qui ſubſiſte encore, touchant la proportion & les doſes des remedes compoſez: cet Auteur eſt peut-être le même que le fameux Peripatheticien de ce nom ſous le regne d'Almamon. Il tâche dans ce Livre de réduire les qualitez des remedes aux regles d'Arithmetique & de Muſique; mais Averrhoés penſe avec juſtice qu'il a trop raffiné, & que c'eſt non ſeulement un Ouvrage de pure ſpeculation où le principe ſur lequel il eſt bâti, ſçavoir que la qualité d'un remede dans le compoſé croît toûjours en raiſon double, eſt un principe qui n'a pas de ſolidité, mais où encore il s'eſt mépris ſur le ſens de Galien touchant ce même ſujet.

Il y a quelques autres Arabes dont les Traitez ſubſiſtent encore tels que Abenguefit, Bulcaſem, Jeſu Haly, Camanuſali, Rabbi Moſes, &c. mais comme ils n'ont rien d'eſſentiel, & que je me propoſe de donner plûtôt une hiſtoire de la Medecine que des Medecins, je les laiſſerai là.

ALSAHARAVIUS.

ALSAHARAVIUS. IL reſte cependant encore un Auteur duquel pour pluſieurs raiſons je dois parler plus au long; c'eſt Alſaharavius, Auteur dont il n'eſt fait mention par aucun autre Medecin Arabe, & qui excepté Matthæus de Gradibus qui eſt mort en 1460 a été à peine connu de qui que ce ſoit en Europe juſqu'à la mauvaiſe Traduction qui en a été donnée en 1519. par P. Ricius, laquelle même Geſner n'a jamais vûe. Le Traducteur donne à ſon Auteur de grandes louanges, il dit qu'il écrit clairement

clairement & ſuccinctement, & qu'il ne cede à perſonne, ſi ce n'eſt à Hippocrate ou Galien ſon Interprete. Il a compilé un Ouvrage appellé *Al-Taſrif* ou *Méthode de Pratique*, diviſé en trente-deux Traitez; quelques-uns ſuppoſent qu'il eſt excellent dans ce Traité pour la Diagnoſtique & la deſcription des ſymptomes des maladies. Il eſt vrai que le Livre eſt écrit méthodiquement & mérite ſans doute des louanges; mais il faut obſerver que ce Livre n'a preſque rien qu'on ne trouve poſitivement dans Rhazés; par exemple, le vingt-ſixiéme Traité touchant les maladies des enfans; le vingt-huitiéme touchant les déſordres que produit la goutte; le trente ſur les remedes mortiferes, ſont entierement pris de cet Auteur; & plus particulierement dans ce qu'il dit ſur la petite vérole; au trente-uniéme Traité, il copie preſque mot pour mot ce que Rhazés a dit ſur la Peſtilence, & eſt ſi peu different de lui, qu'il retient les mêmes diviſions, & même les titres des Chapitres; il fait encore mention de la vertu extraordinaire d'un remede, qui, neuf puſtules fuſſent-elles ſorties, préviendra la dixiéme; il décrit cependant le remede un peu differemment. ALSAHARAVIUS.

Qu'il me ſoit permis de faire ici connoître une faute qui eſt commune à tous les Editeurs des Ecrivains Arabes auſſi-bien qu'à ceux qui les ont commentés; c'eſt d'élever tel ou tel Auteur comme original & comme aiant d'excellentes choſes qui lui ſont particulieres. Peu nous ont indiqué ce que ces Auteurs ont pris des Grecs; peu même ſe ſont apperçûs comment ces Auteurs ſe ſont pillez l'un l'autre. S'ils nous avoient donné un détail ſemblable à celui-ci, ils ſe ſeroient épargnés & à eux & à leurs Lecteurs beaucoup de peine; quelques courtes remarques auroient été plus utiles que leurs amples Commentaires.

En liſant cet Auteur j'ai obſervé qu'il renvoie à un Livre qui contient les préceptes de la pratique de la Chirurgie; il le fait ſouvent particulierement pag. 80. 81. 88. 97. 99. 107. 117. 118. 119. 123. 125. 127. &c. J'ai comparé ces paſſages avec Albucaſis, le ſeul Auteur Arabe qui nous a, dit-on, laiſſé quelque Traité particulier d'operations chirurgiques, & j'ai eu le plaiſir de voir que chaque cas de Chirurgie dont fait mention Alſaharavius, avoit été traité par Albucaſis. J'ai prié M. Gagnier qui eſt fort ſçavant dans les Langues Orientales, de s'informer ſi l'Original Arabe d'Albucaſis eſt dans la Biblio-

ALSAHARAVIUS. theque de Bodlei. En cherchant, il a trouvé un Manuſcrit dans la collection de l'Archevêque Marsh N°. 54. avec ce Titre traduit ainſi en Latin, *Tractatus X. Libri Zaharavi, dictus operatio manus* (id eſt) *Chirurgia & Ars Medica circa cauterizationem & diſſectionem & commiſſionem fracturarum in tres partes diſtributus.* Mais ne trouvant pas le nom d'Albucaſis (qui eſt le nom qui lui eſt donné dans le Manuſcrit Latin par *Gerardus Carmonenſis* qui l'a traduit) il continua à chercher & trouva un autre Manuſcrit parmi ceux du Docteur Huntington N°. 156. avec ce Titre en grand. *Pars XI. Libri Al-Taſrif, Authore Abul-Caſem Chalaf Ebn-Abbas Alzaharavi*; & à la fin du Manuſcrit il y avoit ces mots ainſi traduits de l'Arabe : *Explicit hic Tractatus de Chirurgia, eſtque concluſio totius libri Practices Medicinæ, cujus Author eſt Abulcaſem, &c. die primo menſis Safar, anno Hegiræ* 807. Et dans le Manuſcrit de Gerard ci-deſſus mentionné, il y a, *Particula* 30. *Libri Albucaſim.* Il réſulte, je penſe, de l'autorité de ces deux manuſcrits, jointe à ce que j'ai déja obſervé à l'égard des alluſions au Traité de Chirurgie, que inconteſtablement ce que nous avons à preſent ſous le nom d'Alſaharavius & d'Albucaſis a été écrit par la même perſonne. Ajoûtez à cela qu'Albucaſis renvoie ſouvent à un Livre qu'il avoit écrit ſur la pratique de la Medecine; mais comme je vais parler des Ouvrages Chirurgiques de cet Auteur, je l'appellerai par le dernier nom qui eſt le plus connu, afin d'éviter la confuſion ſur ce ſujet.

ALBUCASIS.

ALBUCASIS. JE ne trouve aucune certitude ſur le tems auquel cet Auteur a vêcu; on le place generalement vers l'an 1085. & j'ignore pourquoi il y a au contraire quelque lieu de juger qu'il n'étoit pas ſi ancien; car en traitant des plaies il décrit les fléches des Turcs [a], Nation qui n'a fait quelque figure que vers le milieu du douziéme ſiécle. Et de ce qu'il dit qu'en ſon tems la Chirurgie étoit preſque entierement oubliée, en ſorte qu'il ne reſtoit preſque pas de trace de cet Art [b], il eſt naturel de s'imaginer qu'il a vêcu long-tems après Avicenne; car on ſçait que dans le tems de ce Medecin la Chirurgie étoit aſſez en crédit. Albucaſis la remit ſur pied; il penſoit que c'eſt une grande impudence d'y tenter la moindre operation ſans

a 2. 94.
b *Præf.*

être & habile en Anatomie, & connoiſſeur dans la vertu des remedes; ſur tout il recommande la premiere ſcience, & conjure tous ceux de cette profeſſion de n'entreprendre jamais par interêt de travailler ſur quelque cas qu'ils n'entendent pas. Quoiqu'il prenne beaucoup des Grecs, & particulierement d'Ætius & de Paul, il ne fait mention cependant en parlant des Ecrivains Pratiques que de Hippocrate & Galien; & en paſſant ce peut être ici une autre raiſon de croire qu'il eſt la même perſonne que Alſaharavius, qui de même dans ſon Ouvrage Pratique ne cite pas plus de quatre ou cinq Auteurs, ſçavoir Rhazés, Honain, &c. outre ces deux-ci. Il écarte, dit-il, tout ce qui eſt ſuperflu en Chirurgie, & ne retient que ce qui eſt néceſſaire & utile: il nous dit qu'il avoit joint une grande lecture à une longue experience; & il proteſte qu'il ne rapportera que ce qu'il a vû lui-même. Il eſt à louer particulierement en ce qu'il eſt le ſeul parmi les Anciens qui ait décrit les inſtrumens pour chaque operation, & expliqué leur uſage; les figures de ces inſtrumens ſont dans les deux Manuſcrits Arabes dont j'ai parlé, quoique deſſinez moins proprement que dans la Traduction Latine. Il y a une autre choſe qui lui eſt particuliere & qui eſt remarquable, c'eſt qu'il avertit ſon Lecteur dans tous les endroits où l'operation a quelque choſe de dangereux; précaution ſouvent auſſi utile que les longues & détaillées directions que les autres donnent pour la maniere de faire l'operation.

ALBUCASIS.

Il ne traite dans ſon premier Livre que des cautéres, & ſemble être en extaſe lorſqu'il parle de la divine & ſecrete vertu du feu; il parle de cinquante maladies où les cautéres peuvent être utiles, & où il les a réellement emploiez lui-même: il eſt vrai auſſi qu'on a ſouvent fait des cures ſurprenantes par cette operation douloureuſe & effraiante. Il donne la méthode de les appliquer; & perſonne, dit-il, ne devroit pratiquer cette operation que ceux qui ſçavent par l'Anatomie l'exacte ſituation des nerfs, des tendons, des veines & des arteres [a]; il demande donc beaucoup de circonſpection ſur cette matiere, & rapporte ce qui arriva à une perſonne qui dans une Sciatique [b] fut tuée par un cautére mal appliqué à la partie ſuperieure du pied où les tendons furent bleſſez. Il décrit pour cette maladie un cautére terrible à voir, dit-il lui-même, & qu'il

a 1. 49.

b 1. 42.

ALBUCASIS n'appliquoit que fort rarement, quoiqu'il soit d'une grande efficace ; raison pour laquelle il le recommande à ses disciples dans des cas d'extremité. On voit combien la pratique du cautére étoit familiere à cet Arabe, plus même qu'aux Grecs ; il faut s'en étonner d'autant moins, que la maniere de brûler par le cautére potentiel étoit en usage communément dans cette Nation-là, & étoit appellée depuis plusieurs siécles, *Ustio Arabica*, comme Dioscorides nous l'apprend dans l'histoire qu'il donne de la fiente de Chévres qui étoit la matiere qu'ils appliquoient à ce dessein. Prosper Alpin remarque qu'en son tems l'*ustion* étoit le remede le plus en vogue & celui sur lequel on comptoit le plus dans des maladies inveterées, & particulierement pour des douleurs, non seulement parmi les Egyptiens, mais parmi les Arabes, gens qui étoient toûjours à cheval, qui vivoient la plûpart du tems dans des tentes & des deserts [a]. On trouve la même observation dans Bellonius qui a vû lui-même pratiquer cette méthode parmi les Turcs, & ce dont il se servoit pour cela, étoit ou quelque morceau de linge, ou de lumignon.

[a] *Medic. Ægypt. lib.* 3. 12.

Dans son second Livre il traite amplement des operations faites par incision ; il en compte quatre-vingt-dix-sept ; & il observe dans son introduction, que cette partie de la Chirurgie est beaucoup plus dangereuse que celle dont il vient de traiter, c'est-à-dire les cautéres ; c'est pourquoi elle demande encore plus de circonspection ; elle occasionne souvent des pertes de sang, ce fluide qui est le principe & le soûtien de la vie. Je ne remarquerai que ce qui semble avoir été ou inventé ou perfectionné par lui ; je ferai voir en passant les endroits où il a fait des additions, ou ceux où il s'est écarté des Ecrivains qui l'ont précedé.

Il commence par décrire l'operation par laquelle on ouvre l'Hydrocephale, non seulement lorsque l'eau est amassée entre l'os & la peau, mais aussi lorsqu'elle croupit entre le crâne & la dure-mere. La maniere de faire l'operation en chaque sorte est principalement prise de Paul ; mais il ajoûte d'après sa propre experience, qu'il ne conseille pas un tel essai qu'il n'a jamais vû réussir ; & c'est-là son opinion en general à l'égard des deux sortes dont il fait ici mention. Cependant à l'égard de la premiere, lorsque la tumeur est externe, quelquefois sur le

devant, quelquefois ſur le derriere de la tête, & qu'elle eſt contenue entre la peau & le crâne, ou peut-être même entre l'os & le pericrane; quoiqu'il ne ſemble pas encourager à cette operation, même dans ce cas, il y a cependant dans l'Hiſtoire des exemples que cette cure a été faite; je trouverai l'occaſion d'en parler en quelqu'autre endroit. Il y a encore une troiſiéme ſorte d'Hydrocephale, ſçavoir lorſque le fluide eſt renfermé non ſeulement entre la dure & la pie-mere, mais dans la ſubſtance du cerveau même; lequel Hydrocephale eſt par ſa nature, & de l'aveu general des Auteurs, incurable; & nul homme ſage n'y voudra perdre ſa peine: la diviſion qui ſe fait de la dure-mere dans cette operation n'eſt pas une raiſon qui faſſe voir qu'elle ſoit ſi funeſte; il eſt vrai qu'on ne ſçauroit bleſſer ſans danger une partie auſſi délicate: l'on a chaque jour des experiences qui font voir que la moindre piquûre y cauſe ſouvent inflammation, fiévre, & délire ſuivi du trépas. Albucaſis indique auſſi à ce ſujet une précaution [a] importante qui ſeroit de détacher la dure-mere de l'os, ce qui peut, dit-il, être aiſément fait, en appliquant le trépan; & pour éviter de bleſſer cette membrane, il veut qu'on faſſe un bord, un cercle ou bourlet à l'inſtrument pour empêcher qu'il n'entre trop avant; invention ſur laquelle Acquapendente a encheri dans la ſuite, en y ajoûtant des crêtes, & ſans doute cette précaution eſt très-convenable. Quoi qu'il en ſoit, on ſçait que non ſeulement il y a eu des plaies faites dans des parties de cette membrane où il ne ſe rencontre pas de grands vaiſſaux ſanguins; mais que des piéces mêmes de cette membrane ont été emportées, & que la matiere qui étoit enfermée ou deſſous ou dans ſes duplicatures, a été évacuée ſans perte de la vie. Une preuve plus forte encore eſt que lors même qu'il eſt arrivé qu'une partie de la ſubſtance du cerveau a été enlevée, on a guéri le malade. Sur ce pied là quelques-uns ont conſeillé d'ouvrir cette membrane toutes les fois que quelque humeur ou matiere ſeroit logée entre elle & la pie-mere. Vertunianus & Gabriel Ferrare ſemblent être les premiers qui aient recommandé cette pratique; Glandorp & Marchetti nous diſent qu'ils l'ont tentée avec ſuccès. Et quoique cette épreuve ait été regardée comme ſi hardie, qu'il n'y a eu que très-peu de perſonnes qui aient oſé la faire, cependant pluſieurs de nos Chirurgiens Anglois ont

ALBUCASIS.

a 3. 2.

ALBUCASIS. trouvé par experience qu'elle a été néceſſaire, & qu'elle a réuſſi.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer encore qu'Albucaſis dans l'endroit où il traite de l'application du cautére à
a 12. la tête [a] (application qu'il n'approuve pas du tout) nous apprend combien quelques-uns en faiſoient de cas, s'imaginant qu'on pouvoit tirer du cerveau par une telle iſſue les fumées & les vapeurs. Quelques Modernes ſe ſont mis une telle chimere dans l'eſprit, & ont encore pouſſé plus loin l'extravagance juſqu'au point de vouloir guérir ces incommoditez par une operation auſſi douloureuſe que l'eſt le trépan. Cette membrane eſt ſi épaiſſe & ſi compacte dans ſon état naturel, qu'il eſt impoſſible que quelque choſe qui ſoit dans ſa cavité puiſſe la traverſer: de telles gens devroient bien apprendre par l'Anatomie combien leur conſeil eſt abſurde. Si le trépan a quelquefois fait du bien dans le mal de tête, le vertige, l'épilepſie, &c. comme quelques-uns l'affirment, (& ſur quoi avec peu de diſcernement malgré l'experience des meilleurs Chirurgiens dans tous les tems & les lumieres de l'Anatomie, ils ont ordonné qu'on feroit le trépan au milieu de la ſuture coronale) c'eſt qu'il y a eu de la corruption à l'os, ou du pus, ou du ſang, ou des vers qui ſe ſont ramaſſez entre le crâne & la dure-mere, ce qui étant ſorti au lieu de ces fumées imaginaires, la maladie ſe guérit; cela paroît même par ce que dit Severin, l'avocat le plus zelé pour le trépan dans tous ces cas là. Il eſt encore évident que la choſe eſt telle que je la dis par les argumens mêmes qu'apportent ces Auteurs pour montrer que cette pratique eſt convenable. Ils nous diſent que c'eſt une choſe commune parmi les Fauconniers d'ouvrir par un cautére le cerveau de leurs oiſeaux de chaſſe dans un vertige: d'où il ſort, diſent-ils, une matiere ſanieuſe, laquelle étant entierement écoulée, l'animal ſe trouve guéri. Ainſi l'exemple même qu'ils donnent pour prouver l'avantage du trépan dans ces cas, fait voir que quelque matiere extravaſée étoit la cauſe de la maladie, & non pas quelque fumée ou quelque vapeur.

Il paroît clairement par ce qui a été dit, que l'inciſion à la dure mere ne prouve pas qu'il y ait de danger à ouvrir une Hydrocephale interne; la raiſon que donne Acquapendente

que le cerveau eſt expoſé à l'air froid, n'eſt pas plus concluante. S'il y a du danger, comme Albucaſis l'apprehende, il viendroit plûtôt d'une totale relaxation, d'une foibleſſe tant du cerveau que de tout le genre nerveux, d'une diſſolution de la nature elle-même; car dans ce cas non ſeulement les ventricules du cerveau & la moële allongée ſont affectez, mais ſouvent la maladie va juſqu'à l'épine même; de maniere que l'eau ſe faiſant chemin au travers de toute la longueur de l'épine, forme ſouvent des tumeurs criſtallines au dos. Si l'on ouvre auſſi quelqu'un de ces corps-là, on peut de l'endroit de la tumeur pouſſer le ſouffle juſqu'aux ventricules du cerveau. C'eſt par cette raiſon que le ſiége de la maladie étant plus haut, on ne gagne preſque jamais rien à ouvrir la tumeur qui eſt dans le bas.

ALBUCASIS.

Quoique Albucaſis ne croie pas qu'aucune inciſion convienne du tout dans l'Hydrocephale, il la conſeille cependant dans toutes les enflures cutanées à la tête ſi elles ſont petites, ſi elles ne ſont pas étendues, ſi elles ſont contenues dans un kyſte; il dit qu'il n'y a pas le moindre danger à craindre ſi l'on évite de couper les artéres & les nerfs, & moins encore ſi ce qui eſt contenu dans la tumeur eſt d'une ſubſtance dure comme la pierre, parce que là il y a moins de danger d'une perte de ſang. Il rapporte un exemple d'une telle enflure qu'il ouvrit dans une vieille femme, il trouva que ce qui étoit enfermé dans la tumeur n'étoit pas plus facile à rompre qu'un caillou.

Albucaſis copiant Paul, parle de tumeurs aux amygdales qui s'enflamment & ſuppurent: & il explique en quelle maniere dans certains cas les amygdales elles-mêmes, lorſqu'elles ſont fort tumefiées, devroient être extirpées [a]. Cette pratique a ſes difficultez, quelquefois cependant elle eſt ſans danger, comme l'aſſure Celſe, & comme l'experience de nos Modernes en fait foi. Albucaſis ne conſeille cette operation que lorſque la tumeur eſt de couleur blanche, qu'elle eſt ronde, & que d'ailleurs la racine en eſt petite; car ſi la racine en eſt grande, il y a fort à craindre un écoulement de ſang qui eſt ſouvent arrivé dans ce cas-là, & qui a cauſé tout au moins beaucoup d'embarras s'il n'étoit pas même dangereux. Là-deſſus Acquapendente qui n'a pas de penchant pour les operations rudes, déconſeille celle-ci, quoiqu'appuiée ſur les autoritez dont j'ai

a 2. 36.

ALBUCASIS. fait mention : d'autres aiment mieux appliquer un cauftique, qui étant placé à l'ouverture des amygdales, ronge leur fubftance par degrez, & cette méthode femble la plus fûre & la plus efficace la plûpart du tems.

Dans le même Chapitre Albucafis fait mention de quelques autres tumeurs qui croiffent quelquefois dans la bouche & dans la gorge, & qu'il faut, dit-il, extirper de la même maniere qu'il a décrit auparavant au Chapitre des amygdales. Il rapporte qu'une femme eut une pareille tumeur qui étoit livide, & ne lui caufoit pas de douleur; cette femme ne pouvoit avaler ni folide ni liquide; elle ne pouvoit refpirer qu'à peine, elle feroit morte fans doute en un jour ou deux, fi elle n'avoit été fecourue par l'Art de la Chirurgie. Cette tumeur avoit jetté deux branches dans les cavitez du nez; il rapporte en détail la maniere dont il proceda en faifant des incifions par degrez, pour emporter ces deux branches, jufqu'à ce qu'enfin aiant obfervé qu'après qu'il en avoit déraciné une, il en recroiffoit une autre, & que c'étoit le vrai emblême de la tête de l'hydre; il eut recours au cautére qui auroit dû, dit-il, empêcher la naiffance de quelque nouvelle tumeur; il eft affez ingenu pour avouer qu'il ne fçait pas comment Dieu difpofa après de la femme.

Il donne auffi la méthode (conformément à la doctrine de Paul qu'il tranfcrit ici) de couper entierement la luette [a] lorfqu'elle eft apoftumée, ou fi relâchée, qu'aucun topique ne peut la réduire. Il fait faire cette attention de ne pas emporter plus que ce qui eft excrefcence furnaturelle de peur d'alterer la voix : car ce n'eft pas improprement que la luette eft appellée *Plectrum vocis*, l'archet de la voix, qui en tire & en produit les fons; & elle eft generalement d'une néceffité abfolue pour l'articulation des paroles. Hildan rapporte cependant un cas où le défaut de cette partie ne caufa pas de difficulté dans le parler. Fallope penfe que la perte de la luette n'affecte la voix que lorfque le palais eft endommagé; & le cas arrive rarement. Lorfque dans cette maladie de la luette le malade ne veut fouffrir ni l'incifion, ni le cautére actuel, cet Auteur eft d'avis qu'on fe ferve d'un liquide cauftique fait avec de la chaux, lequel appliqué par un inftrument, rend dans une demie heure, (Paul dit dans une heure) la partie noire, & la contracte tellement

a 37.

tellement qu'elle tombe par degrez ; il a frequemment recours à cette méthode en dautres cas [a]. Nos Chirurgiens ont aujourd'hui ce même instrument appellé *Cueillere à luette.* ALBUCASIS. [a] 1. 57.

En traitant d'un Brochocele [b] ou hernie à la partie anterieure du col, & qui arrive souvent, dit-il, aux femmes, il est beaucoup plus ample que les Grecs & que Celse, & il distingue avec raison le Brochocele naturel de celui qui est accidentel. Il ne faut pas toucher au premier. Le second est de deux especes : l'un est comme une tumeur qui contient une matiere grossiere ; & l'autre est comme un aneurysme. Quoiqu'il soit fort hardi à se servir du Scalpel, il veut qu'on ne l'emploie que pour le premier cas ; & même il ne le fait que lorsque la tumeur est molle, petite & enfermée dans un kyste. Cette sorte de tumeur peut être sans doute emportée par Art. Quelquefois ces excrescences sont pleines d'eau ; quelquefois elles ne le sont que d'air ; dans ce cas-là l'on peut apporter du remede par l'incision, la friction ou la compression. Quelquefois ces tumeurs tournent en une substance charnue qui étant entre la trachée-artére & la peau, ressemble à un fanon qui pend comme celui du Coq d'Inde lorsqu'il est en courroux. Cette maladie est commune dans les pays où l'on boit beaucoup d'eau froide, particulierement si au lieu de la rafraîchir par de la neige, comme on le fait dans certains pays chauds, on y jette de la glace dedans, comme cela se pratique dans les montagnes de Genes & de Piémont. Le fait est si vrai, qu'ils en attribuent eux-mêmes la cause à cette eau qu'ils boivent, & il n'est pas difficile d'en donner la raison ; car la liqueur en descendant doit rafraîchir les muscles de la gorge, contracter les vaisseaux & épaissir les humeurs qui y coulent, ce qui doit produire une stagnation & une obstruction, qui est suivie après cela d'une enflure. C'est une chose remarquable que les tumeurs qui viennent de cette cause sont & continuent toûjours d'être charnues, au lieu que d'autres Brochoceles qui sont causez par des efforts, des froissemens, ou de quelques autres accidens suppurent souvent & tournent en meliceres & en steatomes, &c. comme l'observe Albucasis. Les enflures aux glandes de la gorge sont très-frequentes parmi les Espagnols qui boivent beaucoup de liqueurs froides. La froideur des liqueurs n'est pas la seule cause de ce désordre ; le froid d'un climat en fait autant ; cela paroît clairement

[b] 44.

ALBUCASIS. par ce qu'ont obſervé pluſieurs Ecrivains, que ces enflures à la gorge & à la tête ſont beaucoup plus frequentes dans les pays du Nord que dans ceux du Midi.

Il ſe forme ſouvent des tumeurs aux glandes thyroides ; mais une telle enflure n'eſt pas proprement un Brochocele, quoiqu'elle ſoit quelquefois appellée mal-à-propos de ce nom, mais ce ſont de véritables écrouelles. Jai vû dans des corps maladifs ces glandes devenir d'une grandeur prodigieuſe, de façon qu'elles venoient preſque aux clavicules, & dans de tels cas elles deviennent generalement ſchirreuſes. Quand la tumeur eſt devenue telle, on apprend par l'Anatomie, Ætius ne l'eût-il point dit, que cette maladie eſt d'une nature incurable ; je croi qu'aucun remede ni interieur ni exterieur ne ſera capable de diſſoudre une telle tumeur, & les repercuſſifs feront plûtôt du ravage, & jetteront l'humeur ſur quelqu'autre partie. Je ne crois pas non plus qu'aucun Chirurgien hazarde d'ôter une auſſi grande tumeur, de peur de couper quelque artére ou quelque veine, ou le nerf recurrent. Albucaſis [a] nous donne un aſſez bon avertiſſement dans le récit qu'il fait d'un Operateur ignorant qui en bleſſant les artéres du col, laiſſa la perſonne morte ſur la place.

a Præf.

Il rapporte le cas de deux tumeurs fongeuſes [b] au ventre, leſquelles il emporta : il y avoit dans l'une dix-huit & dans l'autre ſix onces d'une ſubſtance liquide, ces tumeurs étoient blanches, & leurs racines petites ; les bords en étoient renverſez, & il en fluoit continuellement une humeur. Il donne un bon conſeil à l'Operateur, il doit, dit-il, s'aſſurer ſi ce n'eſt point un aneuriſme : ou s'il y a le moindre ſoupçon que c'en eſt un, il doit auſſitôt emploier le cautére. Quand le malade eſt effraié de cette operation, il propoſe une autre méthode qui eſt de faire une ligature avec un fil de plomb, juſqu'à ce que la tumeur tombe ; mais ſi les racines ſont larges & épaiſſes, & la tumeur d'une mauvaiſe couleur, il défend d'y faire aucune choſe, de peur qu'elle ne ſoit cancereuſe. Pour ce qui eſt des cancers [c], il croit que puiſqu'ils ne ſont jamais bien récents lorſqu'ils ſont grands, il eſt inutile alors d'y rien eſſaier ; il n'en a jamais guéri aucun lui-même, ni vû perſonne qui y ait réuſſi. Vous voiez par là que quoique la Chirurgie de cet Ecrivain ſoit hardie, au point qu'on l'appelleroit cruelle

b 51.

c 33.

aujourd'hui, il prend bien garde cependant à ne pas jouer avec ſon Scalpel au hazard ; au contraire il a commencé par entendre toûjours bien la nature du cas, & examiner la probabilité du ſuccès, avant que de tenter l'operation dans aucune de ces maladies dangereuſes. ALBUCASIS.

Il traite de la circonciſion [a] dans le cinquante-ſeptiéme Chapitre, & dit qu'aucun Ancien n'en a parlé, & qu'il eſt le premier qui l'a imaginée & pratiquée. Ceci eſt une preuve certaine qu'il avoit non ſeulement oublié ce que Paul a écrit expreſſément ſur cet article, & qu'il n'avoit pas vû Celſe qui décrit au long la même méthode de cure dans le Phimoſis [b].

Il a nombre d'obſervations très-juſtes ſur la maniere de délivrer à l'accouchement les femmes de leur enfant ou vif ou mort. Il rapporte un cas extraordinaire dont il a eu connoiſſance: Une femme [c] eut un enfant qui mourut dans l'uterus ; elle devint enceinte de rechef ; le ſecond enfant mourut de même ; quelque tems après un abcès lui perça au nombril, & à ſon grand étonnement il en ſortit non ſeulement du pus, mais encore des os. Après y avoir réflechi, notre Auteur jugea que c'étoient les os du fœtus, & il en tira pluſieurs ; cette femme vêcut pluſieurs années depuis, mais il lui reſta dans cet endroit un ulcére qui fluoit continuellement. Quelque extraordinaire que paroiſſe cette hiſtoire, elle eſt confirmée par pluſieurs exemples ſemblables qu'ont vû nos Modernes ; il y a eu même un cas où non ſeulement la femme a été guérie, mais encore a eu un enfant depuis [d]. Il y a eu des cas où le fœtus n'a jamais été dans l'uterus [e], mais a été ou dans l'ovaire, ou la trompe de Fallope ou la cavité de l'abdomen lui-même, de maniere que quelquefois les os ſe ſont fait iſſue par l'anus ou à travers les muſcles au-deſſus de l'os pubis.

a 57.

b 7. 25.

c 76.

d Vid. Philoſ. Tranſact.

e 87.

Albucaſis a encore un cas remarquable dans le Chapitre 86. d'un abcès à la cuiſſe qui caria l'os de la longueur de la main: toute la ſubſtance de l'os ſortit peu à peu, & il ſe forma à la place un calus ſi dur, que l'homme put marcher fort bien après cela. Il raconte une hiſtoire qui n'eſt pas moins ſinguliere, d'un homme qui dans une gangréne ſe guérit lui-même en ſe coupant entierement la main, ſur le refus qu'Albucaſis lui en avoit fait par la crainte qu'il ne mourût ou dans l'operation, ou peu après. Il rapporte cet exemple uniquement pour

ALBUCASIS.

faire voir ce qu'on peut entreprendre avec confiance dans ces cas de mortification : il obſerve très-à-propos que rien ne peut être plus utile à un Praticien qui a de la ſagacité, que d'aſſiſter à autant de cas qu'il lui eſt poſſible, parce que cela lui fournit des idées pour l'occaſion.

Il eſt plus ample & plus circonſtancié que ne le ſont ou Celſe ou Paul dans la deſcription de la paracenteſe aux hydropiques : il dit que l'Aſcite eſt la ſeule ſorte d'hydropiſie où cette operation convienne ; il auroit pû ajoûter que cette operation eſt la ſeule méthode de cure pour cetre maladie. Je crains que dans ce cas-là les remedes internes, quelques merveilles qu'on en diſe, ne ſoient inefficaces, & qu'un honnête homme ne ſoit obligé de conſeiller au malade de recourir de bonne heure à la Chirurgie qui ſeule peut apporter du remede par la paracenteſe.

Il ſemble que la nature ait indiqué cette route ; ſouvent dans une hydropiſie on voit de l'eau ſortir de quelque partie ou à l'occaſion d'une plaie accidentelle, ou par la force même de l'eau qui créve la partie comme par maniere de criſe, par exemple, au nombril & en d'autres parties de l'abdomen. C'eſt pourquoi cette operation eſt auſſi ancienne qu'aucuns Memoires que nous ayions en Medecine. Hippocrate en fait mention pluſieurs fois, il l'explique avec tant d'exactitude que les Modernes n'ont pû y ajoûter que très-peu de choſe pour la rendre ou plus ſûre ou plus aiſée. Il décrit l'endroit le plus propre à faire l'ouverture : il donne la méthode pour la faire ; il décrit la forme du ſpathomele, inſtrument à deux tranchants qui doit être retiré après que l'inciſion eſt faite pour mettre dans le trou une cannule bordée d'une eſpece d'anneau, de façon qu'elle n'entre pas trop avant. Il rapporte enfin la maniere de l'y retenir, afin de bien évacuer l'eau. Ceci va au même but que l'inſtrument inventé par Barbette ou plûtôt par Blockius, quoique ce premier ait voulu faire croire qu'une telle choſe n'a jamais été en uſage parmi les Anciens.

A l'égard de la maniere d'évacuer l'eau, il conſeille d'en titer environ la moitié à la premiere fois, & enſuite chaque jour par intervales une auſſi grande quantité que le malade pourra le ſouffrir (ce dont on doit juger par le pouls & la reſpiration) juſqu'à ce que l'eau ſoit entierement épuiſée. Celſe dit que cette quantité doit aller environ à une hemine, quoi-

qu'à notre grand étonnement plusieurs de nos Chirurgiens Modernes assurent que la quantité de l'eau qui doit être évacuée par la paracentese, n'est marquée nulle-part. Il défend, comme le font les Anciens & presque tous les Modernes, de tirer toute l'eau en une seule fois, crainte de syncope & de mort; raison pour laquelle cette operation, quoique pratiquée de toute ancienneté, a été regardée generalement comme extrémement dangereuse. ALBUCASIS.

Si l'on peut ajoûter foi à l'Histoire, de tels accidens sont certainement arrivez; il ne sera donc pas hors de propos d'en chercher la raison, afin de pouvoir mieux éviter le danger auquel cette operation est sujette, puisque d'ailleurs les Ecrivains en Chirurgie ne disent rien là-dessus. Fienus donne deux raisons (qu'il transcrit avec quelque petite variation de C. Aurelianus, quoiqu'il n'en dise rien) pour lesquelles il pense qu'il y a un si grand danger à soutirer toute l'eau à la fois. La premiere, parce que cette eau quoique non naturelle a une certaine chaleur & est remplie d'esprits qui étant tirez du corps soudainement, laissent les parties froides & sans vie. A cela on peut aisément répondre que les viscéres de l'abdomen après l'évacuation de cette eau, ont autant de chaleur qu'ils pourroient en avoir dans l'état naturel: supposé même que quelqu'un des viscéres pût être saisi de ce réfroidissement imaginaire, on sçait par experience qu'il s'en faut beaucoup que les parties vitales pussent être affectées assez soudainement pour éteindre la vie sur le champ. D'ailleurs on trouve souvent par la dissection que le foie & la rate, deux des principaux viscéres, ne sont pas endommagez dans cette maladie.

La seconde raison est de même nature que la premiere, c'est, dit-il, que l'eau dans un Ascite est *secundum quid*, ce sont ses termes, devenue naturelle, les parties ont été accoûtumées de nager en elles & d'être nourries par elles: l'évacuation change leur état, & la mort suit de cette subite révolution. Ces argumens sont si précaires, & les consequences en sont si peu justes, que du premier coup d'œil on en voit la foiblesse. On peut dire la même chose de l'horreur du vuide dont il fait mention dans un autre endroit. Ce sont là tous les argumens que je trouve dans les Auteurs, de maniere que si l'on desire à ce sujet quelque chose de plus satisfaisant, il faut chercher

ALBUCASIS. ailleurs la raison des effets que produit quelquefois cette évacuation soudaine : & peut-être expliquerons-nous cela d'une maniere assez raisonnable, si nous faisons attention à la façon dont se forme d'abord l'Ascite.

J'examinerai premierement quelle part ont en cela les vaisseaux de sang ; leurs enveloppes sont tissues de telle maniere, que par quelque cause que ce soit que le sang vienne à se rallentir dans son mouvement & à croupir dans les extrémitez capillaires, alors les parties les plus minces s'échapent à travers les pores de ces enveloppes, se trouvent ainsi hors de la route de la circulation & n'y peuvent rentrer : plus cette cause agit long-tems & plus les vaisseaux se distendent, & plus les humeurs s'extravasent. On trouvera aussi par experience, si l'on fait une ligature à la veine jugulaire d'un chien, qu'il en suintera une matiere sereuse entre les integumens de la tête & les interstices des muscles du col. De même dans les muscles de l'abdomen, si on les presse trop ou qu'on y cause une obstruction, les parties les plus fluides du sang qui sont les sereuses, sont forcées à s'échaper au travers de leurs enveloppes, & croupissent dans la cavité du ventre. De même un schirre ou une obstruction dans le foie, la rate, le mesentere, &c. pourront produire cet effet, & l'on a souvent remarqué un Ascite succeder à des tumeurs dans le bas ventre, si bien que C. Pison qui a fait un bon usage de ses connoissances Anatomiques, dit que qui dissequera plusieurs corps hydropiques, trouvera qu'une tumeur est la cause ordinaire, pour ne pas dire l'unique, de l'Ascite. Cette maladie ne se forme pas pourtant toûjours ainsi ; car, comme nous l'avons observé auparavant, on trouve souvent par la dissection les viscéres sains dans un Ascite, de même que dans l'hydropisie du peritoine : c'est pourquoi il faut souvent chercher la cause de cette maladie dans la nature même du sang. La qualité que la plûpart des Auteurs supposent au sang dans ce cas-là est une trop grande facilité à se fondre en serosité, ce qui lui permet de se glisser au travers des vaisseaux ; ce peut être là quelquefois le cas, mais la qualité contraire peut produire le même effet en rendant le sang plus sujet aux obstructions. Consequemment à cela on trouve souvent qu'un Ascite est la suite d'une jaunisse, & que dans un Ascite le sang est souvent plus épais qu'il ne devroit être ; & l'on pourra

s'assurer davantage que c'est là le défaut le plus ordinaire du sang, par ce qui a été observé dans la dissection de corps hydropiques, particulierement de personnes jeunes que les poulmons qui sont le premier instrument de la trituration du sang, sont generalement obstrues. On ne peut déterminer au juste les vaisseaux où cette humeur hydropique commence à se filtrer, sur-tout lorsque les viscéres sont entiers, comme cela se trouve souvent, alors il est plus que probable que ce sont ceux de l'*Omentum* ou du peritoine. Hippocrate semble s'attacher à cette premiere partie, & son opinion a sans doute quelque fondement, car il est très-rare que dans l'Ascite les vaisseaux de l'*Omentum* ne soient corrodez, détruits & pourris : pour ce qui est du peritoine on voit chaque jour comment les glandes de cette membrane sont affectées en de tels cas. Un relâchement des enveloppes des vaisseaux du sang, une rupture des vaisseaux lactées ou lymphatiques produit le même effet que le trop grand épaississement ou la trop grande division des parties du sang. Ainsi de quelque cause que cette extravasation provienne, il y a un continuel suintement des vaisseaux jusqu'à ce que la cavité du ventre soit remplie, ou au moins jusqu'à ce que l'eau par son poids & sa pression puisse fermer les vaisseaux, & occasionner un arrêt à l'effusion des humeurs. Il y a ainsi dans ce cas une perpetuelle communication entre les vaisseaux & l'eau extravasée, de maniere que quand elle est soutirée de la cavité du ventre par une paracentese, c'est la même chose que si la dérivation avoit été faite directement des vaisseaux eux-mêmes. ALBUCASIS.

Pour revenir au danger que les Anciens ont apprehendé en évacuant toute l'eau à la fois ; examinons la raison pour laquelle quelque évacuation que ce soit est dangereuse quand elle est excessive ; & il n'y a pas d'exemple plus commun à ce sujet que ce qui arrive dans la saignée. Lorsqu'on tire une trop grande quantité de sang, par cela seul la force de protrusion devient moindre, en sorte que la velocité diminuant, les parties restent plus attachées les unes aux autres. Par là le sang ne fournit pas une aussi ample secretion d'esprits, & le peu même qui s'en détachent, ne sont portez que foiblement dans les nerfs : & si l'on considere que les enveloppes des vaisseaux ne peuvent se contracter immédiatement elles-mêmes, de

ALBUCASIS.

façon qu'elles ajustent leurs cavitez proportionnellement à la quantité des liqueurs qui y coulent, la velocité du sang sera moindre, puisqu'il coule dans des canaux plus larges : de cette lenteur du mouvement du sang & de cette cohésion de ses parties, suit la langueur & le défaut d'esprits, & même la mort si l'évacuation est excessive. J'ai choisi l'exemple de la saignée, parce que Celse lui-même pour montrer le danger qu'il y a d'ôter trop de sang à la fois, prend sa comparaison de l'operation qui se fait dans l'hydropisie ; & si cela a toûjours lieu, dit-il, en soutirant l'eau dans les hydropisies, combien plus la regle est-elle vraie dans la saignée ? La raison est certainement la même dans les deux cas ; ce qui prouve encore plus particulierement ce que nous avons avancé, c'est que dans de grandes tumeurs qui suppurent & où par consequent la matiere n'est plus renfermée dans ses vaisseaux ; si l'on tire trop à la fois de cette matiere extravasée, on éprouvera les mêmes mauvaises suites, comme nous l'avons remarqué auparavant. Ainsi dans le cas present lorsqu'on sous-tire l'eau en grande quantité par la paracentese, les pores des vaisseaux par lesquels l'humeur hydropique avoit accoûtumé de se décharger étant vuidez & ouverts, laissent le passage libre à une plus grande éruption, puisque la pression de l'eau est beaucoup diminuée, laquelle pression servoit en quelque façon à restraindre les enveloppes des vaisseaux & à empêcher la serosité d'en sortir aussi abondamment qu'elle le fera sans cela. En emportant l'eau, les vaisseaux s'ouvrent davantage, & il en coule une si grande quantité d'humeurs dans l'abdomen, que cela peut produire la même alteration sur le sang & les esprits, qui arrive dans le cas de la saignée, comme nous l'avons expliqué. C. Aurelianus conseille un bandage après la paracentese, comme le meilleur moien pour prévenir le retour de cette inondation hydropique ; il en parle deux fois ; & son usage, dit-il, est d'empêcher l'augmentation de l'enflure. La raison en semble fort juste, car plus le ventre est tenu comprimé, plus la pression sur les vaisseaux est grande, & moindre est par consequent l'effusion de la serosité. M. de Litre recommande cette même méthode d'appliquer un bandage pour réunir promtement les parties après une paracentese dans une hydropisie du peritoine.

Le

Le raiſonnement que nous avons fait ſur la perte des Eſprits, ſe confirma par les ſuites mêmes de l'operation, car c'eſt rarement ſans danger qu'on la fait aux enfans. Galien dit qu'il n'en ſçait qu'un ſeul qui en ait réchapé. Le relâchement dans les fibres des vaiſſeaux (inconvenient naturel à cet âge & qui paroît bien par la continuelle ſueur à laquelle les enfans ſont ſujets) donne une iſſue trop aiſée aux liqueurs; & ſi elle ne tue pas immédiatement en épuiſant les eſprits & en occaſionnant des ſyncopes, elle fournit au moins un ſupplément d'humeurs qui renouvelle la maladie: c'eſt pourquoi Albucaſis ne permet pas qu'on faſſe cette operation ſur des ſujets ſi jeunes & ſi tendres. La même obſervation a lieu lorſque les vaiſſeaux ſont trop foibles, ou que le ſang n'a qu'un mouvement languiſſant (quelle qu'en ſoit la cauſe) comme cela arrive dans les perſonnes uſées par des maladies ou par le grand âge. On voit par là clairement pourquoi Hippocrate veut que la paracenteſe ſoit faite dans le tems que la force peut être de quelque ſecours. De même Albucaſis défend de faire l'operation aux vieillards. Il eſt ſurprenant que lorſqu'on eſt aſſuré qu'il y a un vrai Aſcite, qui eſt tel qu'il ne peut être guéri que par la paracenteſe, on differe pourtant ſi long-tems de faire l'operation, juſqu'à ce que ce remede qui étoit l'unique, devienne lui-même fatal.

ALBUCASIS.

J'ai tâché de rendre raiſon de la ſyncope qui arrive ſouvent dans cette operation, parce que je ne vois pas que juſqu'ici on en ait trouvé de bonne. Je ne puis comprendre celle qu'en donne le Sieur Garengeot [a], qui dit que lorſqu'on tire l'eau, le diaphragme deſcend dans le ventre. Comment le retour du diaphragme dans ſon état naturel peut-il cauſer une ſyncope? J'aurois penſé que plus il deſcend, plus il laiſſe au cœur & aux poulmons de liberté pour agir; ce qui ſemble le moien le plus propre à prévenir la ſyncope. Ce raiſonnement paroît auſſi étrange que celui qu'il fait dans un autre endroit où [b] il dit que dans ce cas la reſpiration eſt difficile par l'inaction des muſcles épigaſtriques, leſquels étant extraordinairement diſtendus, perdent leur reſſort, & par conſequent ne peuvent plus contrebalancer l'action de leurs Antagoniſtes. Si j'avois quelque raiſonnement à faire là-deſſus, j'imaginerois que plus ces muſcles perdent de leur reſſort, plus ils ſont

a 152.

b 157.

diſtendus & inactifs, moins les côtes doivent être pouſſées en bas, & moins le diaphragme doit être preſſé en haut; & ainſi le thorax étant moins contracté, il ſemble que la reſpiration doit être d'autant plus libre. Je ne puis m'empêcher d'obſerver en paſſant combien ſouvent cet Auteur affecte ſans raiſon de changer les termes de l'Art deſquels ſe ſont ſervis les Anciens: comme dans ce même article il appelle l'Anaſarque une hydropiſie par infiltration. Les Grecs & depuis eux juſqu'à nos jours tout le monde a regardé cette expreſſion *Anaſarque* comme très-propre & très-expreſſive pour donner l'idée de cette maladie; & je n'entens pas que ce mot d'infiltration, qui eſt de nouvelle fabrique & qui n'eſt d'aucune langue, porte avec ſoi aucune idée qui ſerve à faire mieux entendre comment cette hydropiſie ſe forme.

Ce que nous avons dit de la communication entre les vaiſſeaux & la cavité elle-même de l'abdomen, doit être vrai, quand il arrive une ſyncope, & que la maladie a un retour après la paracenteſe; car on ne ſçauroit être aſſez déraiſonnable pour penſer que l'eau elle-même qui eſt extravaſée, ſoit néceſſaire pour ſoûtenir la vie du malade. C'eſt pourquoi, ſuppoſé que les vaiſſeaux euſſent aſſez de force pour recouvrer entierement leur ton, & pour empêcher quelque nouveau débordement d'humeurs au travers de leurs enveloppes, il n'y auroit pas de danger dans la paracenteſe à ôter toute l'eau à la fois; & il ſemble que ce ſoit là le cas de quelques perſonnes dont quelques Auteurs de Chirurgie parlent, en qui par une éruption caſuelle l'eau s'eſt déchargée elle-même tout d'un coup & entierement, ſans pourtant qu'elles ayent été en danger. Cela a du rapport avec ce qu'Acquapendente rapporte que cette méthode que pratiquoit toûjours le téméraire Operateur *Horatio à Nurſia* lui réuſſiſſoit quelquefois. Et il dit que comme cela arrive rarement, il ne peut y avoir dans l'Art de regles par leſquelles on puiſſe juger ſi la choſe réuſſira ou non; c'eſt pourquoi il s'attache à l'opinion des Anciens, & conſeille la méthode de tirer l'eau par degrez. Il faut que je remarque ici un paſſage important dans Acquapendente qui eſt une preuve & de ſon integrité & de ſon jugement. Il dit que les deux ſeuls, à qui il ait fait cette operation, ſont morts; l'un, parce qu'elle n'avoit été faite que lorſque le cas étoit de-

ſeſperé, & l'autre, parce que la cannule fut arrachée mal-à-propos, & que l'eau ſe vuida ſubitement. Il ne doute pas cependant que l'operation ne pût réuſſir ſi l'on gardoit les meſures propres pour cela, & perſonne n'a donné de meilleures regles que lui à ce ſujet. ALBUCASIS.

Quoiqu'on ait penſé generalement qu'il y a un grand danger à décharger l'eau tout à la fois, la méthode de la ſous-tirer peu à peu ſuivant l'ancienne maniere a ſes inconveniens, ſurtout lorſqu'on n'applique pas le bandage; car ſans la preſſion du bandage il n'eſt pas aiſé d'arrêter un nouveau débordement, par les raiſons que j'ai avancées: car pendant l'operation qui doit durer pluſieurs jours, l'enflure ne s'affaiſſe pas à proportion de la quantité des eaux déchargées, & cela ſans doute à cauſe de celles qui ſurviennent. Ajoûtez à cela que ſouvent la cannule, qui reſte ici du tems dans la partie, la bleſſe & y cauſe une mortification. Peut-être que comme le bandage remedieroit au premier inconvenient, de même un cauſtique appliqué devant que de faire l'inciſion remedieroit beaucoup à celui-ci; par ce moien les lévres de la plaie ſeroient moins ſujettes à s'écorcher & à s'enflammer à l'occaſion de cette cannule attachée à leur ouverture.

L'experience de nos tems nous a pourtant appris que la méthode de tirer toute l'eau à la fois peut réuſſir, méthode que le Docteur Mead a beaucoup cotribué à introduire parmi les Anglois, laquelle eſt devenue très-familiere dans leurs Hôpitaux, & ſe pratique de même, dit le Sieur Garengeot, dans ceux de Paris. Quand l'eau eſt enfermée, comme c'eſt frequemment le cas, dans la duplicature du peritoine, cette operation eſt d'autant moins dangereuſe: on voit par l'Anatomie qu'à peine peut-il arriver aucun des accidens dont on a fait mention, les enveloppes des membranes ſont rapprochées par le bandage & miſes en ſituation de ſe réunir plus aiſément.

Albucaſis décrit chap. 93. une étrange maladie dont il avoit vû un exemple dans une femme d'un temperament ſi maigre, qu'on lui voioit ſenſiblement les veines, c'eſt une douleur qui paſſoit d'un endroit dans un autre. Cette femme lui montra ſa main, il y apperçut une petite enflure qui étoit comme un gonflement d'une veine; dans une heure de tems cela gliſſa en haut

ALBUCASIS. un ver, monta au bras plus vîte qu'on ne le ſçauroit croire, & ſe remuoit comme du vif argent d'un endroit à l'autre. La douleur ſuivoit les mouvemens de l'enflure; dans moins d'une heure de tems elle fit tout le tours du corps juſqu'à ce qu'elle vînt à l'autre main. Il fut beaucoup étonné de la vîteſſe dont elle changeoit ainſi de place, n'aiant jamais vû telle choſe que dans cette femme là. Il ne nous apprend pas s'il a donné ou non quelque remede en cette occaſion; mais la méthode qu'il conſeille en pareil cas, ſur-tout ſi l'enflure eſt fort viſible & que la douleur ſoit grande, eſt de faire une inciſion à la partie & d'appliquer le cautére.

Il raporte pluſieurs cas d'après ſa propre experience de bleſſures faites par des fléches, & il parle d'un grand nombre de cures conſiderables qu'il avoit faites lui-même [a]. Entr'autres il tira la pointe d'une fléche hors du nez d'une perſonne à travers le cartilage où elle avoit reſté cachée pendant quelque tems: la cure qui fut parfaite dura quatre mois. Il infere de ce qu'il vit dans cette operation, combien eſt mal fondée l'opinion de ceux qui affirment que le cartilage du nez, s'il y arrive ſolution de continuité, ne peut plus être réuni.

Il finit ſon ſecond Livre [b] en décrivant pluſieurs manieres de tirer le ſang des veines: il rapporte deux méthodes de les ouvrir en parlant de celles des bras. La premiere par ponction avec un inſtrument fait en forme de feuille de myrthe ou bien de feuille d'olivier, laquelle a l'extrêmité plus étroite & plus pointue: la ſeconde par ſection avec un couteau qu'il appelle *Alneſſil Phlebotomus Cultellaris*, & que Gui de Chauliac dit être la lancette ordinaire; mais je croi qu'il ſe trompe; car la figure qu'on lui donne ici eſt entierement differente. Les meilleurs Medecins, dit Albucaſis, ſe ſervent de cette derniere. Il décrit les formes de ces trois inſtrumens. Pour ouvrir la veine frontale, il conſeille un autre inſtrument appellé *Foſſorium* qui eſt comme la flamme dont ſe ſervent les Maréchaux, & ſur lequel on doit frapper pour lui faire pénétrer les membranes de la veine: cette maniere de ſaigner au front eſt meilleure, à ce qu'il penſe, que de ſaigner avec le Phlebotomus, & ſi l'on s'en ſert, il faut prendre garde que l'extrémité en ſoit large.

C'eſt ici, je croi, la premiere fois qu'il eſt parlé de quels

a 94.

b C. 95.

instrumens les Anciens se servoient en saignant. Il est vrai que Galien explique le μαχαίριον ὀξυβελὲς qu'Hippocrate recommande pour faire l'ouverture dans un empyéme par le mot de φλεβότομον, instrument tel que celui dont on se sert pour la saignée. Il fait mention encore de celui qui étoit en forme de myrte, de même que du μαχαίρια ἀμφήκη à deux tranchans ; mais ces expressions signifient plûtôt en general des instrumens incisifs, propres à ouvrir des tumeurs, &c. que des instrumens destinez en aucune façon à ouvrir la veine. Tel est le σμίλη ou σμίλιον des Grecs, c'est-à-dire ; le μαχαίριον σηθοειδὴς, comme Galien le dit en interprétant Hippocrate: tel est aussi le μήλη dont se servoit Hippocrate pour tirer le sang en scarifiant dans les ulcéres : & tel est le scalpel de Celse ; quoique faute d'un autre mot, cet Auteur en parle comme de l'instrment ordinaire dont on se sert dans la Phlebotomie. On voit par ce qui a été dit sur la veine frontale, qu'on se servoit dans ce tems-là de la flamme d'Albucasis, & apparemment l'on s'en servoit aussi pour ouvrir les veines des bras, comme il semble le donner à entendre lui-même en répetant si souvent les termes de *percussion* ; Rhazés & Haly-Abbas se sont exprimez de la même maniere avant lui ; & Constantin l'Afriquain qui transcrit principalement ces Auteurs, mais qui a vêcu avant le nôtre, décrit nettement, en traitant de la saignée, cette maniere d'ouvrir les veines du bras. Le terme dont il se sert est, *Ferire : venis feriendis, ne nervus percutiatur, ne os percutias.* Il semble aussi que Juvenal fait allusion à cette maniere de saigner au bras ; il se sert d'un mot qui a entierement le même sens.

——— *mediam pertundite venam*

J'ai aussi entendu dire qu'il n'y a pas long-tems que quelques-uns de nos Chirurgiens faisoient cette operation de cette même maniere. Le mot dont Celse se sert pour exprimer un instrument à saigner est *Scalpellus.* Constantin & tous les Auteurs de la Basse Latinité l'expriment par le mot de *Phlebotomus*, à l'imitation de C. Aurelianus & de Th. Priscien qui se servent du mot *Phlebotomare.* On ne peut pas dire si cet instrument avoit beaucoup de ressemblance avec la lancette dont le nom nous vient des François, comme selon Diodore de Sicile ils l'ont tiré eux-mêmes du λαγκία des anciens Gaulois.

ALBUCASIS.

ALBUCASIS. *Lanceola* dans ſa propre ſignification n'eſt pas un mot qui remonte plus loin que le tems de Jules Capitolin. Je ne puis pas dire au juſte combien il y a qu'on s'en ſert pour ſignifier un inſtrument de Chirurgie ; cependant on en peut, je crois, trouver des traces juſqu'à Guillaume de Bretagne qui vivoit en 1220. & qui a écrit l'Hiſtoire de Philippe Auguſte dont il étoit Aumônier. Cet Ecrivain nous parle de la *Lanceola*, & la diſtingue fort clairement du Phlebotomus qui ſont deux inſtrumens differens dont on ſe ſervoit en ce tems-là. *Lanceola dicitur ſubtile ferrum acutum, cum quo minutores aliqui pungendo venam aperiunt in minutione. Aliqui cum Phlebotomo venam percutiunt, unde & Phlebotomia dicitur minutio.*

J'avois preſque oublié de dire qu'Albucaſis en parlant de l'extraction de la pierre de la veſſie, eſt plus étendu & plus exact lorſqu'il décrit le petit appareil, que ne le ſont Celſe ni Paul. Il donne en particulier la méthode de faire l'operation aux femmes par inciſion. Les Grecs n'en diſent rien à l'égard de ce ſexe, & Celſe eſt le ſeul entre les Anciens qui nous en donne une petite deſcription ; cependant je doute fort ſi Albucaſis a jamais fait l'operation lui même : car il paroît évidemment par les termes dont il ſe ſert, que dans ces tems là & dans le Pays où il demeuroit alors, quel qu'il fût, on emploioit rarement, ou peut-être jamais, un Chirurgien dans ces occaſions. Il n'étoit pas permis de faire l'operation à une vierge, & les femmes vertueuſes ou mariées ne ſe pouvoient réſoudre à découvrir à un homme une pareille infirmité. Ainſi une Sage-femme ou quelqu'autre femme experimentée ſur les maladies de ſon ſexe devoit d'abord examiner la malade ; & quoiqu'elle prît l'avis d'un Chirurgien, & ſe fiſt donner les inſtructions néceſſaires, il falloit cependant qu'elle fiſt l'operation manuelle elle-même, quoiqu'il y en eût très peu qui fuſſent capables de la bien faire. On nommoit ces femmes parmi les Grecs tantôt Ιατρεῖναι, & tantôt Μαῖαι.

La méthode qu'il preſcrit eſt d'introduire le doigt dans le vagin, & en preſſant ſur la veſſie avec la main gauche, de conduire doucement la pierre auſſi bas qu'il eſt poſſible, depuis l'orifice de la veſſie juſqu'auprès de la tuberoſité de l'os * Iſchion &

* *Pars inferior* (oſſium ilium) *ἰσχίον ſive os Iſchii nominatur vel os coxendicis Celſo ſimpliciter coxa.* Riolan. Comment. de Oſſibus, Cap. 26.

là de faire une incision sur l'endroit où l'on sent la pierre. Cette incision doit néanmoins être fort petite d'abord ; on doit ensuite introduire un stilet ; & si on sent la pierre, on doit agrandir l'incision à proportion de sa grosseur. Il paroît par cette description que le lieu de l'incision est plus bas que l'endroit où Celse prescrit de la faire ; à sçavoir, entre le passage de l'urine & l'os Pubis, *inter urinæ iter & os Pubis*, en commençant probablement depuis le vagin. Cela paroît encore évidemment par une autre circonstance ; car l'une des raisons qu'il donne de la difficulté de cette operation, difficulté beaucoup plus grande, dit-il, dans les femmes que dans les hommes, c'est que l'endroit où se fait l'incision est beaucoup plus éloigné dans les femmes de celui où est la pierre, & par consequent demande une incision plus profonde, ce qui ne se peut faire sans que le danger en soit plus grand. ALBUCASIS.

Brunus est le seul de tous les Chirurgiens Italiens qui transcrit de notre Auteur la méthode qu'il faut suivre dans cette operation ; mais quand même il auroit entendu l'endroit où Celse la décrit ; l'Anatomie nous convaincroit facilement que le passage qui conduit à la vessie est beaucoup plus court par ici. Car si on fait l'incision sur l'un des côtez du conduit de l'urine, l'instrument glisse immédiatement le long du vagin dans la partie antérieure de la vessie ; & si cette incision se faisoit au perinée, il n'y auroit point de difference d'un sexe à l'autre quant à la distance de la pierre.

L'endroit marqué ici pour l'incision par Albucasis est entierement le même que celui où Frere Jacques, & après lui M. Rau avoient accoûtumé de la faire, quoique je ne me puisse pas facilement persuader que ni l'un ni l'autre ait appris cette maniere de tailler de l'Auteur dont je parle ici.

On peut encore faire une remarque, qui est qu'Albucasis ordonne deux sortes d'incisions dont on doit se servir selon les occasions, comme faisoit M. Rau, pour arriver plus surement à la pierre. On peut faire l'incision à cet endroit sans blesser le vagin (faute que le Frere Jacques commettoit souvent). On peut sur-tout éviter cet accident dans les filles qui n'ont pas eu de commerce avec les hommes. C'est pour cette raison sans doute que M. Rau remarque fort judicieusement que l'operation est bien plus difficile dans les femmes qui n'ont pas été

ALBUCASIS. dans l'inaction, ou qui ont eu des enfans : car alors le vagin étant beaucoup plus dilaté, il se rencontre bien plus aisément dans le chemin de l'instrument, & dans ce cas on voit bien qu'il faut nécessairement qu'il soit ouvert en deux endroits : ce qui doit pareillement arriver si on fait l'incision au perinée, & c'est à quoi Guillaume de Salicet prenoit garde [a]. Ainsi il est aisé de voir que cet endroit que propose Albucasis est le seul où il y ait quelque possibilité d'éviter le vagin.

a I. 47.

Je trouve ici une chose fort remarquable, c'est que si dans l'operation il arrive qu'on coupe une artére, & que l'hémorragie jette dans l'embarras, notre Auteur conseille de ne pas aller plus loin, & de laisser la pierre où elle est. Il veut qu'alors on ne pense qu'à guérir la plaie, & après que quelques jours se seront passez, & que la plaie sera en bon état, on revienne à l'operation, & qu'on tire la pierre. C'étoit-là la méthode de P. Franco ; il faisoit l'incision & tiroit la pierre le jour suivant ou quelqu'autre jour après. M. Ciprian faisoit ici la même chose à l'égard des hommes.

J'ai remarqué ci-dessus avec quelle hardiesse les Grecs faisoient les operations de Chirurgie, hardiesse bien plus grande que n'a été celle des Romains. Les Grecs en pratiquoient qui pour la cruauté qu'on y a trouvée & la difficulté de l'entreprise, ont été proscrites par les Modernes. Mais si nous jettons les yeux sur Albucasis, & que nous le comparions soit avec Celse, soit avec Paul, nous le trouverons certainement l'Operateur de tous le plus hardi. La seule lecture du Catalogue de ses operations seroit capable de donner une espece d'horreur à quiconque n'auroit pas vû beaucoup de cette sorte de Chirurgie. Ce dont je m'étonne cependant, c'est qu'il n'ait pas dit un seul mot de la méthode que quelques Chirurgiens Arabes se sont hasardés de mettre en pratique pour la pierre des reins, qui étoit de la tirer en faisant une incision à travers les muscles du dos. Il est certain, selon ce que Serapion & Avicenne en disent, que plusieurs pratiquoient cette méthode en ce tems-là. Il est vrai aussi que ces deux Auteurs croient cette operation extrêmement dangereuse, & qu'il est fort vraisemblable qu'elle ne peut être suivie que de la mort.

Je touche cet article en passant pour faire voir que dans ces tems-là il n'y avoit point d'operation, quelque douloureuse, difficile,

difficile ou même dangereuse qu'elle fût qui ne trouvât des Chirurgiens assez hardis pour l'entreprendre, & des malades pour la souffrir. ALBUCASIS.

Mais pour ce qui regarde le cas dont j'ai parlé, quelque chose qu'on ait jamais dit des suites funestes de ces sortes de plaies qui pénétrent dans le bassinet du rein, nous le trouvons clairement détruit par ce sçavant homme feu M. Bernard dans l'histoire qu'il rapporte du Consul Hobson, à qui le fameux Dominique Marchetti a tiré à Padoue une pierre du rein, & qui néanmoins a vêcu ensuite plusieurs années en parfaite santé. Le cas est décrit avec beaucoup d'exactitude, & les réflexions qui y sont jointes méritent d'être lûes. Nous trouvons dans ce même endroit qu'il est bien vrai que les Arabes parlent de cette operation, mais qu'ils croient aussi qu'il n'appartient qu'à un furieux ou à un Charlatan de l'entreprendre, & que Rouset a été le premier qui l'ait jamais conseillée serieusement.

Outre l'exemple cité ci-dessus, nous en trouvons encore un pour prouver que cette operation (la Nephrotomie) a été faite. C'est dans l'Histoire de France par Mezerai [a], que nous voions le fait rapporté dans les termes suivans. « Les Docteurs de la Faculté de Medecine de Paris aiant appris qu'un Archer de Bagnolet qui souffroit beaucoup de la pierre, avoit été condamné à mort pour quelque crime, supplierent le Roy de leur accorder cet homme pour faire sur lui une experience, & voir s'ils pourroient ouvrir le rein & en tirer la pierre ; ils firent l'operation qui réussit très-heureusement, en sorte que cet homme vêcut ensuite plusieurs années en parfaite santé. Ceci arriva sous le regne de Charles VIII. qui mourut en 1498. près de cent ans avant que Rouset écrivît, & lorsque la Chirurgie en France n'étoit encore, pour ainsi dire, que dans son enfance.

Tulpius s'imagine que le sentiment de Rouset est fondé sur ce qu'on a quelquefois remarqué que la pierre forme un abcès au rein, & s'ouvre ainsi un passage, comme elle fit effectivement dans l'occasion dont il parle. Hippocrate a fait mention de quelque chose de semblable ; mais il est aussi probable du moins que Rouset s'est fondé dans ce qu'il en a dit, sur ce

a *Tom. 4. pag. 41. Edit. d'Amsterdam. 1682.*

ALBUCASIS. même trait d'Hiſtoire que nous avons rapporté, lequel ſans doute avoit fait du bruit dans ſon Pays, & que lui-même rapporte d'après le Supplément de Monſtrelet, quoiqu'il varie dans une ou deux circonſtances.

Quoique ces deux exemples (qui ſont peut-être les deux ſeuls dont les Hiſtoires aient parlé,) puiſſent à peine autoriſer cette méthode, cependant on en peut du moins conclure qu'il n'eſt pas impoſſible que l'operation, toute dangereuſe qu'elle eſt, ne puiſſe réuſſir, & qu'on peut la permettre dans des cas deſeſperez; ſur-tout ſi le chemin eſt tracé par un abcès.

Les argumens que Rouſet tire de l'Analogie méritent encore de l'attention. » Nous avons, dit-il, tout lieu de croire » que la Lithotomie fut regardée d'abord comme une très-dangereuſe operation, d'autant plus qu'Aſclepiade & toute ſa ſecte » la rejetta comme une méthode très-pernicieuſe: qu'Hippocrate » de toutes les operations de Chirurgie veut qu'on laiſſe celle-» là à une ſorte de gens qui en faſſent leur unique profeſſion. En effet il eſt bien difficile de déterminer dans tous les cas ce qui eſt impratiquable dans la Chirurgie. Il y a des entrepriſes de cette nature faites par les Anciens, leſquelles ont une ſi grande apparence de hardieſſe, que je ne doute nullement que nous ne ſoions trop portez à les croire impoſſibles; & cela uniquement parce que nous ne voions pas qu'on les faſſe de nos jours.

Voilà quels ſont les differens caracteres des plus célébres Medecins d'entre les Arabes. Je crois que j'ai rapporté pluſieurs choſes qui prouvent qu'ils ont du moins perfectionné quelque choſe dans notre profeſſion, & qu'ils ont ajoûté des Remarques en divers cas à ce qu'ils ont trouvé dans les Grecs. Suppoſant néanmoins que cela ne fût pas tout-à-fait véritable, il y a du moins une choſe & même très-importante dont je n'ai pas encore parlé, & que nous ne devons chercher que dans ces mêmes Auteurs Arabes, c'eſt l'hiſtoire de la petite Vérole: car depuis le tems d'Hippocrate juſqu'à celui où nous ſommes, il n'eſt jamais rien arrivé de ſi remarquable dans la Medecine que la naiſſance de cette nouvelle & ſurprenante maladie. Il eſt certain qu'on en peut rechercher l'origine dans leurs propres Auteurs, & plus haut même qu'on ne

ſe l'imagine communément, & qu'on pourroit remonter juſqu'à la fameuſe époque de Mahomet au commencement du ſeptiéme Siécle. ALBUCASIS.

La Rougeole qui ſelon les apparences eſt née dans le même-tems que la petite Vérole, & qu'Avicenne appelle avec aſſez de raiſon *Variola Cholerica*, eſt regardée par ces Auteurs comme lui appartenant de ſi près qu'ils traitent generalement de toutes les deux enſemble, comme ſi la plus grande renfermoit toûjours la moindre. C'eſt une maladie qu'on ne peut pas douter qui ne fût abſolument inconnue aux Grecs, quelque choſe que certains Modernes aient dit pour prouver le contraire. Elle a paru en premier lieu parmi les Arabes, & les Mahometans ſont ceux qui en ont donné les premieres deſcriptions. C'eſt une maladie ſi extraordinaire dans ſes ſymptomes, ſi réguliere dans ſon cours, & à laquelle le genre humain eſt ſi generalement ſujet, qu'il ſeroit à ſouhaiter que M. le Clerc nous eût donné du moins quelque petit abrégé de ce que ces Auteurs originaux en ont dit; ſur-tout puiſqu'il eſt vrai que nous trouvons une deſcription exacte de cette maladie, même dans ſon enfance, & la méthode de la traiter fort clairement expiiquée dans tous leurs Ouvrages.

Le ſeul Traité de Rhazés intitulé *Diſcours ſur la Peſte* peut nous faire voir parfaitement quelles étoient leurs idées ſur cette maladie, & nous montrer qu'ils n'ignoroient point du tout la difference qu'il y a entre l'eſpece qu'on nomme *Diſcrete*, & celle qu'on nomme *Confluente*.

Selon les Hiſtoires les plus anciennes que nous ayons de la petite Vérole, nous trouvons qu'elle parut d'abord en Egypte du tems d'Omar ſucceſſeur de Mahomet; puiſque les Grecs n'en avoient aucune connoiſſance, il falloit que les Arabes l'euſſent apportée de leur propre pays, & peut-être l'avoient-ils eux-mêmes reçûe originairement de quelques autres régions Orientales plus éloignées. Car leurs plus anciens Auteurs n'en parlent point comme d'une maladie qui fût nouvelle & dont on pût trouver l'origine en ne remontant qu-à três peu d'années. Mais comme ces Peuples étendirent leur Religion & leur Empire dans moins de trente ans, il en fut de même de cette maladie juſques-là inconnue aux Peuples qu'ils avoient conquis; & elle ne ſe répandit pas ſeulement dans toute l'Egypte,

ALBUCASIS.

mais encore dans la Syrie, la Palestine & la Perse, & fort peu après le long des côtes d'Asie, dans la Lycie & dans la Cilicie; & enfin au commencement du siécle suivant on la vit s'étendre dans les Provinces maritimes de l'Afrique, & même bientôt après passant la Mediterranée se jetter dans l'Espagne.

Nous voilà à present dans un nouveau point de vûe que nous offre la Medecine, je ne ferai néanmoins qu'un récit fort abrégé de tout ce que je trouve sur cette matiere dans les Auteurs de cette Nation, & particulierement dans Rhazés le plus ancien & le meilleur de tous, & le premier, comme il le dit lui-même, qui ait écrit aucun Traité sur ce sujet avec tant soit peu de clarté ou d'exactitude.

Pour suivre sa méthode je dirai que comme le mal avoit été jusqu'alors inconnu, il lui a donné une cause absolument nouvelle, & impraticable jusques-là en Medecine, à sçavoir une sorte de contagion innée. Cette contagion est une espece de levain dans le sang, semblable à celui qui est dans le vin nouveau, lequel levain fermente & se purifie après cela ou plûtôt ou plus tard, en rejettant hors de soi les matieres peccantes par les glandes de la peau, ce qui est une hypothese que plusieurs Modernes ont depuis appliqué avec assez peu de fondement à toute sorte de fiévres en general. Il suppose que ce levain vient de la mere dans la matrice, ce qui fait que tout le monde est si universellement & si également sujet à cette maladie. Elle est beaucoup plus épidémique dans le Printems & en Automne, particulierement si l'Hyver a été chaud, ou l'Eté pluvieux.

Les enfans & les adultes y sont les plus sujets; les vieillards en sont rarement attaquez, à moins que la saison ne soit fort contagieuse. Les gros corps dont les chairs sont molasses, qui abondent en humeurs, qui ont souvent fait des excez de vin, ou qui se sont trop accoûtumez à user du lait en quantité, prennent l'infection beaucoup plûtôt que les autres; mais ceux qui sont naturellement secs & d'un temperament bilieux sont plus sujets à l'espece qui attaque avec le plus de violence. Le Traducteur Grec qui a traduit sur le Syriaque, qui étoit probablement la Langue dans laquelle Rhazés a écrit, donne à cette sorte de petite vérole un nom tout-à-fait inconnu qui est Ευλογία, & qui, à ce qu'il nous dit, répond au terme Syriaque

Chaſſé. Il eſt vrai que ce mot dans cette Langue-là auſſi-bien que dans l'Hebreu & dans l'Arabe ſignifie Εξανθῆμα, une puſtule inflammatoire ; c'eſt pourquoi N. Machelli qui nous a donné une élegante Traduction du Grec, rend aſſez proprement ce mot là par le mot *Incendium*, mais le Grec, dit-il, ſe ſert de Ευφλογία. Allons encore un peu plus loin, & ſuppoſons qu'il faille lire Εκφλογία, le ſens de l'Auteur n'en ſouffrira nullement, & il n'y aura que très-peu de variation dans la maniere de lire. ALBUCASIS.

Les ſymptomes qui précedent cette maladie ſont une fiévre aigue, un mal de tête fort violent, de grandes douleurs dans le dos qui en ſont en particulier un ſigne indubitable ; la peau paroît fort ſéche ; on eſt appeſanti ; on a de la peine à reſpirer ; les yeux deviennent rouges ; on ſent des picotemens par tout le corps ; on eſt agité durant le ſommeil de ſonges effraians, on bâille, on s'étend ; on ſent des battemens & de la peſanteur à la tête, enfin on a des maux de cœur continuels avec des envies de vomir. Si les douleurs dans le dos ſont violentes, les maux de cœur inſupportables, ſi l'inquiétude & l'ardeur ſe répandent par tout le corps, ſi la couleur eſt haute & enflammée, ſur-tout autour de la gorge, ce ſont des ſignes d'une mauvaiſe eſpece.

Il nomme les puſtules [a] tantôt *ſublimia* qui ſont ſans doute les diſcretes & qui s'élevent en pointe, & tantôt *lata* larges & plates qui ſont les confluentes.

a *Ad Almanz.* 10. 8.

Pluſieurs de ces ſymptomes ſont communs à la rougeole. Si la chaleur eſt plus forte [b], la difficulté de reſpirer & l'oppreſſion extrémement violentes, & particulierement s'il ſurvient une toux & une demangeaiſon aux oreilles & au nez, ce ſont là plûtôt des ſignes de cette derniere maladie qui eſt plus dangereuſe que la petite vérole elle-même.

b *Diviſion lib.* 1. 159.

Notre Auteur s'étend beaucoup lorſqu'il parle des differences & des pronoſtics de la petite vérole. Si, dit-il, l'éruption ſe fait aiſément, que les puſtules viennent bien à maturation, & que la fiévre ceſſe, il n'y a point de danger ; mais ſi après l'éruption la fiévre continue encore, c'eſt tout le contraire. On peut juger que l'eſpece eſt la plus favorable lorſque ſa reſpiration eſt aiſée, le pouls reglé, la tête dégagée, & que le malade peut prendre de la nourriture & dormir.

ALBUCASIS.

Lorſque les puſtules qui contiennent une matiere blanche, ſont larges, diſtinctes, en petit nombre, & qu'elles viennent à maturation ſans beaucoup de fiévre, ou quand même elles feroient en grand nombre & confluentes en quelques endroits, ſi nonobſtant cela elles ſont pour la plûpart larges, & qu'elles continuent leur cours doucement, de ſorte que les forces du malade n'en ſoient point diminuées, & qu'il n'y ait ni oppreſſion, ni chaleur immoderée, on ne doit pas regarder cette eſpece de petite vérole comme une des plus mauvaiſes. Mais ſi les puſtules ſont preſſées & cohérentes, de ſorte que pluſieurs n'en faſſent qu'une en ſe confondant; ſi la circonference des grains unis en forme de grappe eſt fort grande; ſi elles ſont comme de la graiſſe ou du ſuif; ſi elles ſe répandent comme des herpes, ou ce qu'on appelle *Formica*, ce qui corrode la peau, l'ulcére & la contracte, ſi les puſtules s'élevent comme des verrues, & qu'elles ne contiennent point de matiere, on doit conclure de tout cela que c'eſt une eſpece très-maligne, particulierement lorſqu'après l'éruption elles ne font pas des progrez favorables, & que le malade n'en eſt pas ſoulagé. De même ſi la fiévre augmente après l'éruption de l'humeur, c'eſt un fort mauvais ſigne, & ſi des puſtules nouvelles viennent à ſortir, ce qui arrive quelquefois, cela marque une grande plenitude d'humeurs.

L'eſpece eſt bien meilleure lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée de grandes rougeurs; mais s'il y a beaucoup de pâleur, elle eſt dangereuſe. Si l'éruption ſe fait le premier jour de la maladie, cela marque trop d'impetuoſité dans les humeurs; ſi elle n'arrive que le troiſiéme jour, leur mouvement eſt plus moderé & plus languiſſant; ſi cela n'arrive qu'aux jours de criſe, par où je croi qu'il entend le quatriéme & le ſeptiéme jour, la maladie eſt encore moins dangereuſe.

Si le malade ſent une grande douleur à quelque partie, que cette partie devienne verdâtre ou noire, & que les forces manquent, c'eſt un ſigne fatal. Si les puſtules ſont fort petites & dures, de couleur violette, verte, d'un rouge foncé où de couleur noire, & qu'elles ne viennent pas à maturation, c'eſt un fort mauvais préſage. Si elles continuent dans cet état durant tout le cours de la maladie; ſi la fiévre ne diminue pas, & qu'elle ſoit accompagnée de ſincope, de maux de cœur ou

palpitations, on n'en doit rien attendre qu'une promte mort. Voilà ce que dit notre Auteur quant aux symptomes de cette maladie & aux differens jugemens qu'on doit former sur l'évenement. ALEUCASIS.

La cure vient ensuite; mais pour en juger plus sainement nous devons toûjours avoir devant les yeux que Rhazés a vêcu & a écrit dans l'ardent climat de la Perse. Il saigne d'abord, ou applique les ventouzes même aux enfans: & si les symptomes sont violens, il saigne jusqu'à la syncope; s'ils sont plus moderez, il modere aussi la quantité de sang. Si la veine du bras ne se peut pas trouver aisément, on peut ouvrir la Poplitée. La chambre doit être tenue fraîche, & tout le régime de vivre consiste à user de choses rafraîchissantes. La tisane doit être la nourriture, & pour remedes on doit principalement user des Trochisques de *Spodium* qui est un bon absorbant, de jus de grenades & d'autres plantes acides & astringentes. La regle qu'on doit observer dans ce régime rafraîchissant, c'est de le proportionner à l'ardeur plus ou moins grande de la maladie, & de le ménager avec tant de moderation qu'on n'éteigne pas la chaleur naturelle. Il commence par l'eau glacée, jusqu'à ce que le malade vomisse, & sue; ensuite il lui fait recevoir des vapeurs d'eau chaude. Il assure que cette méthode est la plus efficace pour faire sortir les pustules. Ainsi pour précaution, il ordonne qu'on se fasse saigner, qu'on se réduise à une diete acide & la plus rafraîchissante, qu'on use de verjus & de salade, qu'on se baigne, & qu'on boive souvent de l'eau glacée.

Il donne un remede composé d'Acides & de Spodium fort en vogue parmi les Indiens; ils assuroient, à ce qu'il paroît, que quiconque en useroit n'auroit pas en tout dix pustules. Si le ventre est resserré, il faut le tenir libre par le moien de quelques infusions qu'on doit prendre deux fois par jour. Cela rendra encore le nombre des pustules bien moindre, & on le doit faire sur tout si le mal est violent. Après l'éruption, il faut éviter les purgatifs violens, particulierement vers le tems de la crise, de peur de jetter le malade dans une dysenterie: & l'on doit toûjours empêcher toute sorte de flux trop abondant.

Si l'on a obmis de faire saigner le malade au commence-

ALBUCASIS. ment, il faut tâcher de le faire ſuer doucement, pour aider l'éruption. Si le malade ſent de l'ardeur, & que les puſtules ne ſortent pas bien, on doit le faire uſer d'une décoction de figues, de raiſins, de lentilles, &c. Si le mal eſt leger, qu'il n'y ait pas beaucoup d'oppreſſion, & que la petite vérole ſoit bien ſortie, on ne doit pas donner beaucoup de rafraîchiſſans, de peur de retarder l'éruption, mais il faut continuer l'uſage de la décoction, & y ajoûter un peu de Safran, &c. Lorſque les puſtules ſont toutes ſorties, il faut faire recevoir au malade les vapeurs de l'eau. Pour délaians il faut ſe ſervir d'eau d'orge, de Grenades, de Melons, & autres ſemblables liqueurs temperées. Toute autre choſe qui diſſoudroit davantage les humeurs, ſeroit moins utile, ſur-tout dans la rougeole.

Si l'oppreſſion eſt fort grande, & prête à cauſer la ſyncope, on prendra le bain d'eau froide, & on uſera de frictions, pour faire ſortir la rougeole. Mais il faut bien prendre garde qu'il ne ſe faſſe pas une trop grande diſſolution des fluides, & que la ſueur ne ſoit pas trop abondante. Après le cinquiéme jour, en comptant le jour que le malade a été attaqué, ſi les puſtules ne ſortent pas, il faut uſer de remedes qui les faſſent ſortir. Cependant il faut toûjours agir avec circonſpection, & avoir égard aux ſymptomes, particulierement à la fiévre, dont on jugera mieux que d'aucune autre maniere par la reſpiration & par le pouls. Mais ſi les puſtules ſont dures, raboteuſes comme des verrues, & que le malade ſoit abattu, c'eſt en vain qu'on penſeroit à en tenter la maturation; on ne viendra jamais à bout de la procurer; cet état eſt funeſte.

Les Opiates ſur-tout ſont excellentes lorſque le malade ne peut pas dormir, ou qu'il a une diarrhée, qui arrive ordinairement ſur la fin de la maladie, ſur-tout lorſque c'eſt de la plus mauvaiſe eſpece qu'on eſt attaqué. On ne doit pas purger devant la criſe; mais s'il en eſt beſoin & que le corps ſoit ſec, il le faut faire dès le commencement, & avant que le mal décline; d'abord pour abattre la chaleur & diminuer le battement, que le malade ſent dans la tête; & enſuite pour décharger la nature de ſon fardeau, & emporter avec lui la matiere morbifique. On peut juger de la néceſſité de recourir à ce remede ſoit devant ſoit après la ſaignée par la conſtitution du

du corps; comme par exemple s'il est foible, & cependant bouffi & rempli d'humeurs; s'il y a une espece de fiévre lente & cachée, & si le pouls est unduleux. Dans ce cas il vaut mieux purger; mais si la bouche est amere, s'il y a vomissement & grande inflammation, si sa gorge est si embarrassée qu'il y ait danger de suffocation, il faut saigner. Les autres avis qu'il donne soit pour les gargarismes, les collyres, &c. soit pour prévenir les ulcéres ou les marques que cette maladie pourroit laisser, &c. sont fort circonstanciés. ALBUCASIS.

Telle est la description que Rhazés donne de la petite vérole. On peut dire qu'elle est fort fidele, quoiqu'il n'entre pas dans toutes les plus petites circonstances; on l'a crû même si complete pendant plus de cinq cens ans, que les Auteurs qui ont écrit ensuite y ont à peine rien ajoûté. Mais enfin on en est venu à present jusqu'à distinguer les differents periodes de cette maladie, & à observer même les jours dans chacun de ces périodes avec la derniere exactitude. Cependant depuis ce tems-là jusqu'au nôtre, quoique les Auteurs Modernes soient descendus dans un détail plus exact des signes & des symptomes qui accompagnent cette maladie, nous voions dans notre Auteur, quant à ce qui peut regarder la pratique, le fondement de tout ce qu'ils ont écrit. J'en vais donner quelques exemples.

Les Arabes ont parfaitement bien marqué les deux especes de petite vérole, & la difference qu'il y a entre chacune d'elles & la rougeole. Ils ont non seulement décrit les especes regulieres, mais ils ont aussi parlé des anomales. Ils ont aussi observé ces cas où de nouvelles pustules succedent aux premieres.

Dès le commencement, & même quelque tems après l'éruption, ils prescrivent les évacuations tant par la saignée que par la purgation. Ils étoient persuadez que le bon ou le mauvais succès de la maladie dépendoit si fort de la maniere dont on traitoit le malade aussitôt qu'il étoit attaqué, ou tout au moins dans les premiers jours, qu'on voit qu'ils sont extrêmement exacts & soigneux à l'égard du régime, lequel selon ce qu'ils ordonnent, doit être fort rafraîchissant comme étant le plus convenable pour le climat brûlant où ils vivoient. Il n'y a point de doute que cette méthode n'eût de bons fon-

ALBUCASIS.

demens, quoique d'autres l'aient suivie d'une maniere ridiculement scrupuleuse, & qu'on l'ait même poussée plus loin parmi des Nations où ni la nature du mal, ni la temperature de l'air ne la demandoient.

Il n'y a pas eu jusqu'à notre Compatriote Sydenham, qui n'ait porté les choses jusqu'à l'extrémité là-dessus dans les premieres éditions de ses Ouvrages. Mais il a eu la sagesse de retracter dans la suite beaucoup de ce qu'il avoit dit auparavant, & de revenir à une méthode plus moderée, comme étant sans contredit plus conforme à la raison & à la temperature de notre Isle.

Nous pouvons remarquer que toute la conduite des Arabes pour ce qui regarde soit le régime, soit les remedes dans ce période de la maladie, consiste à détremper, ce qu'ils croioient être le moien le plus efficace de produire une éruption bénigne, & d'empêcher que les pustules ne rentrent; car quant à ce dernier article, quelque rafraîchissant que fût en general leur régime, ils ne faisoient aucun scrupule de donner des cordiaux actifs, lorsque la nature sembloit demander d'être assistée, ou lorsqu'ils apprehendoient que les pustules ne vinssent à s'affaisser.

C'étoit pour la même fin que lorsqu'il y avoit un désordre considerable & trop de fermentation dans les humeurs, ils avoient recours aux remedes calmans, & lorsqu'il paroissoit quelque symptome terrible qui empêchoit les pustules de venir à maturation, ils avoient recours à ce souverain & divin remede l'Opium, remede dont ils se servoient souvent dans ces occasions, quoique Sydenham paroisse avoir été le premier qui nous ait donné la premiere idée de cette pratique parmi nous.

On trouvera ici que sur le déclin de la maladie, après que la nature s'est déchargée autant qu'elle a pû, & qu'elle est prête à succomber sous le poids de la matiere morbifique, ils prenoient les moiens les plus propres pour la secourir par art. C'est pourquoi ils nous enseignent à nous servir tant de la saignée que de la purgation dans ces cas d'extréme necessité.

Je n'ai remarqué dans ces Auteurs toutes ces choses qui regardent la petite vérole, que comme Historien. Je ne veux pas pénétrer plus avant dans cette matiere pour le present;

mais je laiſſe à Monſieur Mead toutes ces recherches ; à lui, dis-je, qui entend parfaitement cette matiere, & qui, j'eſpere, fera part au Public des obſervations qu'une connoiſſance parfaite des anciens Auteurs, jointe à la plus heureuſe comme à la plus étendue de toutes les pratiques, puiſſe preſenter à l'eſprit. ALBUCASIS.

C'eſt ici que je finis l'Hiſtoire des Auteurs Arabes. J'ai peur que quelques perſonnes ne la trouvent trop longue, & que d'autres ne la jugent pas aſſez importante ou aſſez néceſſaire à ſçavoir pour être communiquée au Public ; mais pour parler avec équité de leur caractere & de leur mérite, je dirai en general, que quoiqu'ils ne ſoient preſque pour la plûpart que des Copiſtes des Grecs, nous leur avons l'obligation de certains progrez qui ont été faits dans la Medecine.

D'abord il eſt certain qu'ils furent les premiers qui introduiſirent des préparations chimiques dans la pratique de la Medecine. Il eſt bien vrai que ces préparations étoient en très-petit nombre ; & il ne paroît pas que les progrez qu'ils firent dans la Chimie fuſſent fort conſiderables ; car outre les préparations que j'ai rapportées de Rhazés, il n'y a que Meſue qui a compilé un Diſpenſaire, & Bulcaſem qui a écrit en Eſpagne dans les derniers tems, qui faſſent mention de quelques autres préparations, & encore ne montent-elles pas à plus de ſix.

L'Anatomie ne ſe trouve pas avoir été en aucune maniere perfectionnée parmi eux. La Chirurgie y eſt reſtée ſur le même pied, & ils ne l'ont pas pouſſée plus loin que les derniers Grecs n'avoient fait, juſqu'au tems d'Albucaſis qui a porté cet Art juſqu'à un degré de perfection fort conſiderable. L'Hiſtoire nous apprend auſſi que la Chirurgie dans ce ſiécle commença à ſe ſeparer des autres branches de la Medecine plus qu'elle n'avoit fait dans les précedents, & qu'elle s'érigea en Profeſſion particuliere & diſtinguée des autres, ce qui donna ſans doute à ceux qui l'exerçoient, beaucoup plus de tems & d'occaſions de ſe rendre habiles.

Ils ajoûterent beaucoup à la Botanique & à la Matiere Medicinale par l'introduction de pluſieurs drogues nouvelles, particulierement des aromates qu'ils tiroient des Pays Orientaux. On en peut voir un Catalogue dans Garcias du Jardin &

ALBUCASIS.

dans Ch. Acosta; & comme elles sont en fort grand nombre; aussi y en a-t-il plusieurs qui sont d'un usage considerable en Medecine, sur-tout la classe entiere des plus doux purgatifs. Il faut aussi leur faire la justice de dire à ce sujet, qu'ils n'ont pas seulement décrit des plantes nouvelles, mais qu'ils ont aussi découvert des vertus dans les anciennes : vertus qui étoient absolument inconnues aux Grecs.

A l'égard de la Pharmacie, les Arabes y ont apporté les premiers l'usage de l'or en feuille & de l'argent; mais nous pouvons remarquer une chose assez particuliere, c'est qu'ils étoient beaucoup plus réservez à se servir des métaux en applications exterieures, que ne l'avoient été les Grecs leurs maîtres. Ils sont les premiers qui ont trouvé la maniere d'extraire le sucre par coction, & aussi la méthode de faire les syrops: ces deux choses nouvelles sont d'un grand usage pour faire le mêlange des remedes composez, & sont préferables en divers cas au miel dont les Grecs étoient obligez de se servir si fort. Ils ont décrit en consequence les formules de beaucoup de compositions, plusieurs desquelles, telles particulierement que les pilules & les electuaires sont encore dans nos Dispensaires.

Malgré cela Guy-Patin un des derniers de leurs ennemis declarez avec sa maniere dure qui lui étoit naturelle, tombe sur eux avec furie, & dit que tout ce qu'il y a de bon en eux est pris des Grecs. Pour moi je croi qu'il en dit plus là qu'il n'en auroit pû prouver. N'y a t-il donc rien de bon dans tout ce dont j'ai fait mention? Les observations qu'ils nous ont laissées touchant la *Spina ventosa*, la petite vérole, & quelques autres maladies, ne sont-elles d'aucun usage? La Chirurgie d'Albucasis ne mérite-t-elle aucune estime? Il s'emporte contre les Arabes de ce qu'ils ont été les [a] inventeurs de la Pharmacie composée; mais s'il avoit consideré les Grecs dans ce point de vûe, il auroit trouvé, je croi, dans Galien & dans ceux qui ont écrit après lui, autant de remedes composez d'autant d'ingrédiens: même il s'en faut si fort que les Arabes aient été ou les inventeurs ou les seuls qui aient soûtenu l'usage des remedes composez, qu'un de leurs Auteurs fait tant de cas des remedes simples, qu'il les préfere dans toutes les maladies, & remarque que trop de multiplicité dans la composition des

[a] *Lettres à M. Spon.* 30.

remedes n'eſt qu'un vain travail [a]. Cependant la bile de Patin s'échauffe tellement ſur ce ſujet, qu'il ne déclame contre le ſucre & les ſyrops, que parce que c'étoit les Arabes qui les avoient mis en uſage. Il les blâme injuſtement d'avoir introduit les remedes chauds & les eaux cordiales ; car on ne trouvera pas dans tous leurs Ouvrages une ſeule eau cordiale forte. Mais la paſſion de cet Auteur égare ſouvent ſon jugement, ſur-tout quand il donne des caracteres : on trouve un exemple de cela dans ce qu'il dit de Riviere, à cauſe que Patin avoit eu quelque diſpute avec l'Univerſité de Montpellier, & que Riviere y étoit Profeſſeur, il ne le regarde que comme un fieffé Charlatan : de même auſſi aiant eu quelque diſpute avec M. Goris, il dit qu'il n'avoit pas le ſens d'une bête brute, quoiqu'il eût écrit un Livre intitulé *Definitiones Medicæ.* Il décrie avec la même vehemence l'Antimoine & le Kinakina, remedes qu'il ſemble avoir peu connus, & dont l'experience a prouvé ſouvent l'utilité lorſqu'ils ont été donnez avec diſcernement. A l'égard des remedes compoſez qui ſont le principal objet de ſes plaintes, quoique la compoſition en ſoit multipliée ſans néceſſité & ſans jugement quelquefois, je ne vois cependant pas de raiſon pour les exclure tous entierement. Car quoique je ne penſe pas qu'on puiſſe calculer exactement les vertus d'un remede compoſé par les qualitez proportionnelles des Simples qui y entrent, comme auroit voulu faire Alkindus, cependant il doit réſulter du mêlange une certaine vertu qu'on n'auroit pû trouver dans aucun des ingrédiens ſeparément. Le Mithridat & la Theriaque d'Andromache ont été en uſage depuis près de deux mille ans, & ſont encore eſtimez à preſent par les Juges les plus capables : cependant ſi on venoit à les examiner en détail, on ſeroit bien embarraſſé de déterminer par quelle raiſon on y a mis telle ou telle drogue, & comment elle ajoûte quelque degré d'efficacité au remede. L'uſage & la méthode de la compoſition des remedes ſont auſſi anciens au moins qu'Hippocrate, qui ſe ſervit plus qu'on ne l'imagineroit d'abord, de ces ſortes de remedes, quoiqu'il ne les chargeât pas d'un ſi grand nombre d'ingrédiens que ceux qui lui ont ſuccedé. Cette maniere de mêler les Simples devint ſi fort en vogue, qu'environ deux cens ans après

ALBUCASIS.

[a] *Alſaharav. Theor. Fr.* 15.

ALBUCASIS.

Mantias disciple d'Herophile & Heraclide de Tarente [a] écrivirent des Traitez exprès sur les regles & la méthode pour les composer [b]. Actuarius cite un antidote d'Hippocrate qui consistoit dans un mêlange de differentes choses, & pour lequel les Atheniens lui firent present d'une Couronne: remede, dit-il, qui est efficace en plusieurs cas. M. le Clerc [c] suppose que ceci est un artifice de ce Grec qui controuva, à ce qu'il croit, cette fable pour faire mieux estimer son remede sous un aussi grand nom; mais je ne vois pas que cette remarque soit bien fondée: car outre ce dont nous avons fait mention auparavant & pour ne pas parler d'un autre remede dans le même genre rapporté sous le même titre par Myrepsus [d], si on examine Celse qui a fort bien entendu Hippocrate & qui l'a constamment copié, on trouvera parmi les antidotes *Acopa & Catapotia* remedes aussi composez que ceux dont j'ai parlé, ou autant au moins qu'aucun qui ait été décrit par les Arabes. Quoiqu'il en soit, quelque absurde que puisse paroître la composition de certains remedes, il est pourtant sans doute quelquefois raisonnable, convenable, & même nécessaire de s'en servir. Nous voions que la nature suit la même méthode, mais d'une maniere bien plus parfaite: comme dans les eaux minerales; en voulant l'imiter on ne laisse pas par un procedé chimique d'incorporer tellement de simples substances, qu'il en provient un troisiéme corps entierement different de chacune d'elles dans ses effets: on peut aussi faire un remede d'une nature toute contraire en changeant seulement les proportions des mêmes ingrédiens, & cela non seulement par le secours du feu, mais aussi par la simple voie de la composition qui est la trituration. Ceux qui sont habiles en Pharmacie, & qui ont de la pratique, sentent bien comment les mêmes drogues differemment combinées, suivant que le cas le demande, sont plus convenables & plus efficaces. C'est pour cela qu'il paroît que les Arabes aussi-bien que les Grecs ont conseillé dans des cas particuliers, ou au moins dans certaines circonstances particulieres de ces cas-là de se servir de remedes composez.

Pour finir sur ce sujet à l'égard de la partie pratique, quoique je doute qu'on puisse donner aux Arabes la gloire d'avoir beaucoup inventé, cependant on peut remarquer qu'ils n'ont pas laissé de s'écarter des Grecs dans quelques cas particuliers:

a Galen. Compos. Medic. v. 1.
b Meth. Medic. 5. 6.
c 216.
d 238.

par exemple, leur maniere ordinaire de purger n'étoit pas à beaucoup près si rude que celle des Grecs ; & outre qu'ils se sont servis de remedes qui, comme on l'a insinué, sont plus doux, ils ont aussi diminué les doses des anciens remedes lorsqu'ils les ont ordonnés ; pratique qu'on peut soûtenir en plusieurs cas avec raison. On peut faire la même reflexion sur la saignée qu'ils n'ordonnoient jamais si forte que les Grecs. La méthode des Grecs de saigner jusqu'à défaillance dans des maladies qui demandoient une subite révulsion, comme les hémorragies, les inflammations, &c. étoit très-raisonnable ; mais comme il est naturel de donner dans les extrêmes, peut-être y avoit-il d'autres cas où ils suivoient cette méthode avec trop de facilité & sans nécessité. Ainsi si les Arabes ont penché du côté opposé, on doit plûtôt les louer que les blâmer de s'être écartez en cela de l'ancien usage.

ALBUCASIS.

Onvoit combien ces Auteurs ont été maltraitez par cette absurde controverse, sçavoir si l'on doit saigner dans la pleurésie au côté direct ou au côté opposé ; sur laquelle dispute tous les Medecins d'Europe au commencement du quinziéme siécle ont extravagué. Il paroît que les Arabes suivirent l'opinion d'Archigenes & d'Aretæus, & pencherent pour la derniere pratique ; ils furent raillez par cette raison comme s'élevans contre la doctrine d'Hippocrate & de Galien, quoiqu'il ne semble pas que ni l'un ni l'autre ait établi quelque regle constante & invariable dans ce point. L'Université de Salamanque prit le parti des Arabes, & fit un decret que personne ne pourroit saigner qu'au bras contraire ; ils tâcherent pour donner de l'autorité à ce decret, d'engager Charles-Quint à l'appuier par un Edit, disant que l'autre méthode n'étoit pas moins dangereuse que l'Héresie de Luther. L'expérience a montré que les Arabes étoient aussi-bien fondez dans leur opinion, que leurs Adversaires l'étoient dans la leur : & M. Curtius qui étoit un des plus zelez Ecrivains contre les Arabes, étant tombé malade lui-même de cette maladie, préfera pour sauver sa vie de suivre la pratique des Arabes plûtôt que celle qu'il avoit soûtenue par ses écrits. J'ai montré par les loix de la circulation combien cette difference dans cette saignée est indifferente, quelque guerre qu'elle ait élevé parmi les Sçavans.

Je ne sçaurois quitter ces Auteurs Arabes sans remarquer que leur maniere d'écrire sur la Medecine aussi-bien que sur la

ALBUCASIS. Philoſophie naturelle (quelque mauvaiſe qu'elle paroiſſe dans les Verſions Latines qu'on en a donné) étoit plus juſte & plus ſerrée que ſur aucun autre ſujet, & ils ont dû cela ſans doute aux Grecs, modeles qu'ils ont ſuivi. Ils ont conſervé ce caractere non ſeulement dans ce qu'ils ont copié des Grecs, mais auſſi dans ce qu'ils ont écrit de leur chef; & il n'y en a pas de preuve plus convaincante que le Livre que j'ai ſi ſouvent cité, le diſcours de Rhazés *de Peſtilentia.* Dans d'autres parties du ſçavoir, comme dans la Poëſie & l'Hiſtoire, leur ſtyle étoit diffus, dereglé & enthouſiaſte: je joindrai ici pour modele de leur ſtyle hiſtorique la Vie de Gabriel Bachtishua traduite du Manuſcrit de Abi-Oſbaia qui eſt dans les mains du Docteur Mead: modele que j'ai choiſi non ſeulement parce qu'il donne une idée de leur maniere de penſer & d'écrire, mais en même tems parce qu'il fait voir comment les Medecins étoient regardez & recompenſez parmi ces Peuples.

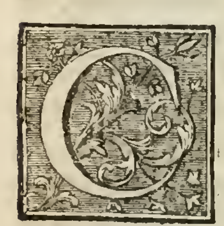
Comme il arrive ſouvent que les Traductions ſurvivent aux Originaux traduits, à cauſe de la Traduction même, par cette raiſon la réputation des Arabes a éclipſé celle des Grecs, en ſorte qu'à peine ſe trouvoit-il quelqu'un qui jettât les yeux ſur leurs Ouvrages juſqu'à la fin du quinziéme ſiécle. La Medecine Arabe fut promtement introduite dans l'Europe avec un applaudiſſement extravagant; pluſieurs autres branches de leur ſçavoir devinrent de même en vogue dans l'Occident, ſi bien que dans le onziéme ſiécle les études de la Philoſophie naturelle & des Arts liberaux étoient appellez communément les études des Sarrazins. Cela n'arriva pas uniquement, comme le ſuppoſe M. le Clerc, à cauſe des Croiſades qui ouvrirent une communication entre les Parties Orientales & Occidentales du monde, mais en grande partie à cauſe des Maures qui s'établirent en Eſpagne, & par le commerce qu'eux & les autres Arabes firent ſur les côtes d'Italie. Car long-tems avant ce tems-là, & probablement au milieu du ſeptiéme ſiécle, il s'étoit établi à Salerne des Profeſſeurs de Medecine Hebreux, Arabes & Latins: cette Ville acquit une ſi ſubite & ſi grande réputation, que Charlemagne jugea à propos d'y fonder un College en l'an 802. l'unique College en ce genre qui fût alors en Europe, excepté qu'on ne veuille ajoûter foi à ce que quelques Ecrivains débitent de Paris & de Bologne.



HISTOIRE DE LA MEDECINE DEPUIS GALIEN.

TROISIE'ME PARTIE.

CONSTANTIN, l'Afriquain.



Constantin l'Afriquain fleurit dans cette Ville sur la fin du onziéme siécle, quoique Neandre ait dit qu'il a vêcu en 750. Il nâquit à Carthage, mais il voiagea dans l'Orient, & passa trente ans à Babylone & à Bagdad, & par là il se rendit maître des langues & des sciences orientales. Il retourna à Carthage; aiant appris qu'on formoit quelque dessein contre sa vie, il s'enfuit dans la Pouille où aiant été recommandé à Robert Guiscard créé Duc de ce Pais-là en 1060. il le fit son Secretaire: on l'appelloit *Rheginus*, probablement parce qu'il avoit résidé à Reggio pendant le tems qu'il avoit été emploié à cet office. Car enfin il fut Moine Benedictin du Mont-Casin & dédia quelques-uns de ses Ouvrages à l'Abbé de ce Convent, nommé Desiderius, qui eut lui-même quelques connoissances en Medecine, qui fut créé Pape dans la suite sous le nom de Victor III. & mourut en 1087. deux ans

CONSTANTIN l'Afriquain.

CONSTANTIN l'Afriquain.

après la mort du Duc Robert. Constantin étoit estimé comme fort sçavant en Grec aussi-bien que dans les Langues Orientales ; & il semble être le premier qui ait introduit la Medecine & Grecque & Arabe en Italie. Il a compilé plusieurs Livres ; & quoique la plus grande partie de ce qu'il a écrit soit empruntée, il dit qu'il y a ajoûté nombre de choses qui sont de son invention : il fit une version d'Arabe en Latin du Traité d'Isaac sur les fiévres ; il traduisit quelques piéces en Grec, comme le *Viaticum* du Syriaque & l'*Antidotarium* du Latin. Il est le premier, dit-il, qui ait traité distinctement des maladies de l'estomach ; il est vrai aussi que ce discours, dont on peut placer l'époque entre 1057. & 1087. & qu'il dédie à Alphanus premier Archevêque de Salerne (homme de Lettres & qui sçavoit quelque chose en Medecine) est très-ample, très-méthodique, & contient principalement tout ce qui est répandu çà & là dans les Auteurs précedens. Il cite souvent entr'autres J. Damascene, lequel, je pense, ne peut être le même que celui qui est appellé Mesue : car outre que les remedes qu'il rapporte ici, ne peuvent, tels qu'il les décrit, se trouver dans les Ouvrages de Mesue, cet Auteur doit avoir vêcu bien avant dans le onziéme siécle ; car il fait mention d'Avenzoar qui ne pouvoit avoir écrit tout au plûtôt qu'au commencement de ce siécle-là. Il nous a laissé un Traité separé sur la Mélancolie ; on y voit que le Livre écrit par Rufus d'Ephese sur ce sujet, lequel est si fort loué par Galien, & que nous n'avons plus à present, étoit existent alors ; & il en profite si bien, qu'il semble le transcrire. Il publia un autre volume qu'il appella *Loci communes*, qui contient toute la theorie & la pratique de la Medecine, il le dédia à son Abbé : il nous dit qu'il le ramassa des Grecs & des Latins, & sur-tout des premiers ; & qu'il entreprit cet Ouvrage, parce qu'il n'avoit jamais été bien executé auparavant, les uns aiant été trop prolixes sur un sujet ou sur un autre, & d'autres trop brefs ; il croit que quand il n'y auroit rien ajoûté du sien, comme il ne pense pas que cela soit, néanmoins ce seroit toûjours un fort bon Commentaire sur Hippocrate & sur Galien. On sera surpris, après une telle déclaration, de trouver que cet Ouvrage entier est transcrit de Haly-Abbas : la division des Livres & theoriques & pratiques est la même ; également au nombre de dix ; & chaque Livre est divisé en mêmes Chapitres par les deux Ecrivains. Je ne croi pas lui faire injustice en croiant

qu'il vouloit faire passer cet Ouvrage pour original parmi les Italiens ; ce à quoi il n'y avoit pas de difficulté, puisque les Ecrivains Arabes n'y étoient peut-être pas encore connus, & que les Grecs y étoient entierement perdus. Ce soupçon semble d'autant mieux fondé, que dans tout son Ouvrage il ne nomme pas une seule fois Haly-Abbas , ou ce qui revient au même, Isaac ou quelqu'autre Arabe que ce soit. On voit aussi que dans des tems reculez, l'Empirique Marcellus a été un grand Plagiaire, & qu'il a tout pris de Scribonius Largus sans faire aucune mention de lui. CONSTANTIN l'Afriquain.

Je ne trouve rien de nouveau qui soit considerable dans les Ouvrages de Constantin : il fit pourtant une grande figure ; on le regardoit comme un homme très sçavant, il l'étoit aussi eu égard au tems où il a vêcu. Et même si on le compare avec Gariopontus son Contemporain (qui a pillé son Livre presqu'entier de Th. Priscian,) on lui reconnoîtra de la politesse dans le style ; car quoiqu'il mêle beaucoup de mots Arabes ou de la basse Latinité, cependant il est beaucoup plus intelligible que cet autre Auteur, ni aucun même des Medecins qui ont vêcu dans ce tems-là. Il fit beaucoup pour l'avancement de toute science qui a du rapport à la Medecine, & il contribua sans doute à ce que le Duc Robert donna tant d'émulation à la fameuse Ecole de Medecine à Salerne, après qu'il se fût mis en possession de cette Ville en l'an 1076.

Quelque tems après, c'est-à-dire, vers l'an 1100. on fit une Compilation de la doctrine de l'Ecole de Salerne ; cette Compilation fit & alors, & dans les siécles suivans, un très-grand bruit : Arnauld de Villeneuve l'honora d'un Commentaire. Elle fut faite par Jean de Milan, & dédiée par toute la Communauté à Robert duc de Normandie, fils de notre Guillaume le Conquerant qui à son retour de la guerre sainte, fit quelque séjour dans la Pouille avec les Guiscard ses Compatriotes qui s'étoient établis là depuis peu ; il s'y arrêta à l'occasion d'une blessure qu'il avoit reçûe au bras, sur laquelle il consulta les Medecins de Salerne.

Ce Livre contient les principaux préceptes sur la conservation de la santé, & traite de six choses non naturelles : il est composé en Vers Leonins, pour plaire apparemment au Prince à qui il étoit dédié, cette sorte de poësie étant alors fort estimée

CONSTANTIN l'Afriquain.

parmi les Normands. On dit que c'étoit par le même motif qu'on mit dans ce Livre un Chapitre particulier sur la cure de la fistule, cas dans lequel il semble que le Duc se trouvoit, la plaie qu'il avoit reçûe par une fléche empoisonnée aiant dégeneré en ulcére. L'Histoire nous dit aussi que l'opinion des Medecins fut que puisque la plaie venoit d'une telle cause, elle ne pouvoit être guérie par d'autre moien que le sucement de l'ulcére. Le Duc ne voulut consentir à un tel expedient, de peur d'empoisonner la personne qui le succeroit ; mais sa femme saisissant l'occasion des momens où il dormoit la nuit, suçoit frequemment sa plaie, ce qui le guérit. Cette Dame étoit Sybille, fille de Geoffrey Comte de Conversana ; elle avoit la réputation d'une beauté & d'une vertu extraordinaire & sans doute elle étoit digne d'un meilleur sort que celui qui peu après finit ses jours par ce même poison dont elle avoit si genereusement sauvé son mari.

En imitation de cet Ouvrage Poëtique, Ægidius qu'on dit avoir été Premier Medecin de Philippe Auguste vers la fin du douziéme siécle, & qui étoit d'Athenes & Moine Benedictin, écrivit sur les qualitez des remedes, des urines & du pouls, en Vers Latins Hexametres, quoique sans beaucoup d'attention à la quantité des syllabes. Il dit que Galien & Constantin avoient été trop prolixes sur le dernier sujet, & Philaretus trop court. Il fait quelques reflexions sur ceux qui avoient été élevez à Montpellier, Ecole de Medecine fameuse dans ce tems-là, quoique suivant ce qu'en dit notre Compatriote J. de Sarisbury, elle avoit perdu de son ancien lustre : ce Poëme tel qu'il est avoit une telle vogue, qu'on le lisoit dans les Ecoles publiques, & que Gentilis l'un des plus grands hommes de ce tems-là y fit un Commentaire. Leland fait mention d'un autre Ægidius Anglois qui avoit écrit, dit-il, quelques Livres de Medecine, lesquels il n'avoit jamais vûs.

Le Duc Roger premier Roy des deux Siciles en 1130. de même que ses successeurs Guillaume premier & second, furent à l'exemple de leurs prédecesseurs de grands Protecteurs des études de Medecine dans cette Ville-là. Ainsi Ordericus Vitalis l'Historien qui mourut en 1141. dit de ce College, que pour son grand sçavoir en Medecine il étoit renommé par tout le monde. Et Benjamin de Tudela Juif, étant de retour vers l'an

1165. des voiages qu'il avoit fait dans la plus grande partie du monde connu, dit que c'est ici le meilleur Seminaire de Medecine parmi les fils d'Edom ; c'est ainsi qu'il appelle les Chrétiens d'Occident.

CONSTANTIN l'Afriquain.

Cet Auteur fait dans son Itineraire un narré des differentes Villes où il y avoit des Juifs établis, & du nombre qu'il y en avoit en chaque endroit. Il est à remarquer qu'il nous dit qu'il y avoit une grande quantité de Medecins parmi eux. Ces Medecins pratiquoient non seulement au milieu d'eux, mais encore parmi les Maures & les Chrétiens ; car quoique par le Droit Canon aucun Juif ne pût être le Medecin d'un Chrétien, ni lui donner aucun remede, cependant l'Histoire nous apprend qu'il n'y avoit presque pas de Cour Chrétienne où l'on n'entretînt des Medecins Juifs. Charlemagne en avoit deux auprès de lui, Farraguthus & Buhahyliha Bengesla [a] qui composa par son ordre le Livre appellé *Tacuin* ou les Tables de santé, qui sont les mêmes ou fort approchantes de celles qui sont imprimées sous le nom de Elluchasem Elimithar. Charles le Chauve eut de même pour son premier Medecin Zedekiah un Juif, par qui on soupçonna qu'il avoit été empoisonné [b]. Vers la fin sur-tout du dixiéme siécle où l'on ne pouvoit avoir de traductions de Hippocrate & de Galien, les Juifs qui entendoient la Langue Arabe, furent les principaux Medecins en Europe : quelques Papes même les retinrent à leur service. Les Juifs de cette profession avoient aussi entrée dans les Palais des Rois Maures d'Espagne : lors même de la premiere irruption des Maures en Espagne vers l'an 714. que les Chrétiens en furent chassez, alors les Juifs furent en quelque maniere incorporez avec les Maures, & reçurent ensuite Grenade & Cordoue pour être les lieux de leur séjour. Ils eurent vers l'an de J. C. 200. une Université à Sora en Asie ; au commencement du Mahometisme plusieurs d'entr'eux furent emploiez pour la Medecine par les Califes, & depuis ce tems-là on trouve qu'ils ont continuellement donné beaucoup dans cette Profession. On peut remarquer que l'étude de la Medecine étoit parmi eux une éducation nationale, de même que celle qui étoit nécessaire à faire un Pourvoieur. On lit dans l'Histoire Byzantine que les Juifs étoient emploiez à pourvoir à la fourniture de toutes les choses nécessaires dans les troupes de l'Empereur,

a *C. Egass. Bulæi Hist. Antiq. univers. Paris. tom. 1. 573.*

b *Ibid.*

CONSTANTIN l'Afriquain. & ils se sont encore emploiez jusqu'à present à ce genre d'affaires dans toutes les armées de l'Europe.

Les Statuts du College de Salerne sont très-anciens & fort raisonnables : comme ils sont les premiers dans ce genre, & qu'ils ont peut-être servi de modele à tous ceux qui ont été faits dans la suite, j'en donnerai une idée en peu de mots. Le College a pour son Patron saint Matthieu, & pour la devise de son sceau, *Civitas Hippocratica.* Il consiste uniquement en dix Docteurs qui se succedent à raison de l'ancienneté. L'examen est très-rigide ou sur les Therapeutiques de Galien, ou sur le premier Livre d'Avicenne, ou sur les Aphorismes. Le Candidat doit être âgé de 21. ans. (Je suppose que 21. est là par méprise pour 25. ou 27.) le Candidat doit apporter des témoignages qui prouvent qu'il a étudié sept ans en Medecine : s'il aspire à la Chirurgie, il doit avoir étudié un an l'Anatomie ; il doit jurer d'être fidele & obéissant à la Societé ; de refuser toute récompense des pauvres, & de n'avoir aucune part dans les profits des Apotiquaires. Alors on lui met un Livre à la main & un anneau au doigt, sa tête est couronnée de laurier, & la cérémonie finit par un baiser. Il y a plusieurs autres Statuts concernant le reglement de la pratique, & particulierement les Apotiquaires ; ils sont obligez de faire les Medecines exactement suivant l'ordonnance du Medecin, & de les vendre à un certain prix.

C'est ainsi que fleurit de bonne heure l'Ecole de Salerne qui ensuite eût de grands privileges (& particulierement avec celle de Naples le privilege exclusif de donner des degrez & la permission de pratiquer) qu'elle reçut de l'Empereur Frederic en 1225. grand Juge & grand Protecteur du sçavoir : il fut aussi dans ce tems-là un de ceux qui donna le plus d'encouragement pour faire traduire en Latin les Ouvrages des Arabes. Ainsi non seulement les Ecrits originaux des Arabes furent traduits, mais leurs Traductions mêmes des Auteurs Grecs furent rendues aussi en Latin ; & quoique sans doute pour cette raison entr'autres les Originaux Grecs eussent été négligez pendant quelques siécles, cependant si les versions n'en avoient pas été faites en Arabe, les Copies Grecques n'auroient pas été peut-être recherchées dans la suite, & elles auroient pû avec le tems se perdre entierement.

Comme il n'arrivé pas moins de révolutions aux Arts & aux Sciences qu'aux Etats, la Medecine commença dans ce tems-ci à décliner en Asie & à faire une figure plus considerable en Italie, en Afrique & en Espagne. Cependant quoique le sçavoir sur la Medecine fût ainsi transplanté en Europe, je ne trouve pas que depuis le onziéme jusqu'à la fin du quinziéme siécle on ait fait grand'-chose en Medecine, en Anatomie ou en Chirurgie à proportion de la multitude des volumes qui fut publiée. Car dans cet espace de tems les Ecrivains furent dans un nombre prodigieux; mais comme ils étoient presque tous ou Professeurs ou Commentateurs, peu se donnerent la peine de se tirer de la route battue, on se crut assez riche avec le fonds de sçavoir qu'on trouvoit dans les Arabes; il semble que la seule étude comme la seule gloire dans ces tems-là ait été de citer & d'amener des passages d'Auteurs Arabes sur le sujet qu'on traitoit. Ainsi quoique nous ayons une quantité énorme d'Ouvrages de ces tems-là qui existent encore: je ne ferai mention que des Auteurs qui au moins ont eu dessein d'introduire quelque chose de nouveau. CONSTANTIN l'Afriquain.

ROGER BACON.

LA Chymie qui auparavant n'avoit été connue que parmi les Arabes en Asie ou en Afrique, commença alors à faire quelque figure en Europe, & ce ne sera que faire justice à mon Compatriote Roger Bacon, que de lui en donner l'honneur. Il a été au moins un des premiers (car il étoit Contemporain d'Albert le Grand) qui ait cultivé cet Art dans les Pays de l'Occident; & pour prouver combien peu cet Art avoit été connu jusques-là, Bacon dit qu'il n'y avoit dans tout le monde Romain que trois personnes qui en entendissent quelque chose; l'une desquelles étoit le fameux Pierre de Maharn-Court, Picard, qu'il appelle *Dominus Experimentorum*. Bacon a laissé plusieurs Traitez sur cette science; on en peut voir plusieurs à present dans les Bibliotheques de Bodley & de Harley. Il a traité de la plûpart des Métaux & Mineraux, & croit que le Mercure & le Souffre en sont les premiers principes: il parle presque de chaque opera- ROGER BACON.

ROGER BACON. tion qu'on fait à present en Chymie, & décrit la méthode de faire les Teintures & les Elixirs. Il fait mention de l'incineration de la Fougere dont les Anglois font le verre. Dans sa Préface particulierement sur l'Art de la Chymie, il vante cette science comme étant la perfection de la Philosophie naturelle; & ce qui en fait, dit-il, le plus grand mérite, c'est qu'elle est utile à la santé, à la cure des maladies & à la prolongation de la vie. Il en dit assez pour faire voir que la recherche de la pierre Philosophale ne tarda pas à commencer; Lully qui se reconnoît son disciple (ce qui peut avoir été lorsqu'ils furent tous les deux à Paris) poussa ces idées visionnaires à un point extravagant. Cependant il y a beaucoup de neuf & de solide sur ce point de Chymie dans les Ouvrages de Bacon [a], si on le dégage de ce jargon de science qui étoit si fort à la mode dans ces tems-là. On doit être d'autant moins surpris de trouver de telles découvertes en lui, qu'il étoit la merveille du siécle où il vêcut, & de plus le plus grand génie qui ait été au monde pour les Mathematiques depuis le tems d'Archimede. Il nâquit d'une famille honnête en 1214. (car il mourut le onziéme de Juin en 1292. & non en 1248. comme le suppose Seland) près de Ilchester; il commença ses études de fort bonne heure à Oxford, après cela il alla à Paris où il étudia les Mathematiques & la Medecine, & fut fait au rapport de quelques-uns, Professeur en Theologie; à son retour à Oxford il s'appliqua aux Langues & à la Philosophie, en quoi il fit de si promts & si prodigieux succez, qu'il écrivit une Grammaire Latine, Grecque & Hebraïque; sur-tout il se rendit sçavant dans cette derniere Langue à un point incroiable. Il entendit & expliqua la nature des verres concaves spheriques, sur lesquels il écrivit un Traité [b], & montra leur force brûlant des matieres dans l'éloignement.

On voit clairement par son Livre de Perspective à quel point de perfection il a poussé l'Optique dans toutes ses branches, il y traite de la reflection & refraction de la lumiere [c]: il décrit la chambre obscure & toutes les sortes de verres qui grandissent ou appetissent l'objet en les approchant ou les écartant de l'œil; il a connu entr'autres l'usage du Tube Optique ou Telescope, qu'on a crû d'une plus moderne invention. Quelques-uns de ces instrumens-là ou autres instrumens Mathematiques

a *Speculum Alchymiæ de arte Chimiæ Epistolæ tres ad Joh. Parisien.*

b *De Speculis Append. n. 2.*

c *Append. n. 3.*

Mathematiques lui avoient coûté deux à trois cens guinées, & il dit qu'en vingt ans il dépensa deux mille livres sterling, ou en instrumens ou en livres, somme prodigieuse pour un tel sujet dans ces tems-là. En lisant son Traité de Perspective j'ai remarqué qu'entre plusieurs Traductions Latines d'Aristote, il se servoit d'une qui avoit été faite recemment du Grec, comme il l'observe, & que les Ouvrages d'Averrhoés étoient bien connus alors; qu'ainsi il faut qu'on ait fait d'abord une Traduction Latine de l'Original vers le tems même de l'Auteur, qui, dit-il, a vêcu dans le siécle précedent. Je remarque aussi que dans sa description de la structure de l'œil il renvoie souvent à Avicenne, & jamais à Galien: ce qui me semble, rend plus que probable que les Ouvrages Anatomiques de cet Auteur n'avoient pas été encore traduits en Latin: car Galien a donné un détail si circonstancié & si exact de cet organe, que Bacon n'auroit jamais manqué de le citer s'il avoit connu ce Traité. ROGER BACON.

Bacon étoit presque le seul Astronome de son tems; il remarque aussi une erreur dans le Calendrier [a] à l'égard de l'année Solaire qui a augmenté toûjours depuis le tems de Jules César; il proposa en 1267. au Pape Clement IV. (homme de quelque sçavoir, & qui donna aux autres beaucoup d'émulation) un plan pour corriger cette erreur. Et ce plan est le même que celui que le Pape Gregoire XIII. a suivi plus de trois cens ans après pour la réformation du Calendrier Julien, avec cette seule difference que Bacon auroit voulu la faire remonter jusques à Notre-Seigneur, au lieu que la correction Gregorienne ne prend que depuis le Concile de Nicée.

[a] *Append. n. 4. & Dr. Plot.*

La pénétration de son génie ne s'arrêta pas là, il sçut à fonds les méchaniques, & connut si bien la force des corps élastiques, qu'à l'imitation d'Archytas qui avoit fabriqué un pigeon de bois qui pouvoit voler, il inventa, suivant qu'on le dit, un char volant, & avoit l'art de mettre des statues en mouvement, & de tirer des sons articulez d'une tête d'airain, & cela non par aucun pouvoir magique, mais par un autre pouvoir beaucoup superieur, sçavoir celui de la Philosophie & de la Nature qui peut operer, suivant ses propres expressions, des choses que les ignorans regardent comme des miracles.

ROGER BACON.

Il y a aussi une chose en Chymie qu'il remarque comme fort extraordinaire, & c'est le secret de la poudre [b]: il décrit les materiaux dont elle est composée & les effets étonnans qu'elle produit, sa lumiere, son bruit. Ce sont là de prodigieuses découvertes pour un seul homme qui n'a pas eu de maître, & qui a dû tout tirer de son propre cerveau ; mais il est encore plus surprenant que de telles découvertes aient resté cachées si longtems, & jusques à ce que dans les siécles suivans il ait paru des gens qui ont voulu avoir le mérite d'une invention qui étoit veritablement dûe à Bacon.

Bacon continua ses études avec une application infatigable & une dépense proportionnée pendant plus de quarante ans : il fut aussi un très-sçavant homme dans un siécle où l'ignorance regnoit. On ne peut se former une idée plus juste de cette ignorance, qu'en recueillant ce que cet Auteur a laissé là-dessus çà & là. Il fait lui-même de grandes complaintes à ce sujet : les Réguliers, dit-il, soit Dominicains, soit de son propre Ordre étudioient sur-tout la Theologie scholastique [a]: les Séculiers s'appliquoient à l'étude des Loix Romaines, & ne tournerent jamais leurs pensées du côté de la Philosophie. La Philosophie d'Aristote étoit si peu cultivée, qu'elle étoit même condamnée à Paris vers l'an 1204. Elle avoit moins été en vogue en Angleterre, parce qu'elle n'avoit pas été traduite en Latin comme l'étoit Platon : on commençoit seulement à en lire quelques piéces environ trente ans auparavant. On n'avoit jamais lû aucune leçon de perspective à Oxford avant l'année 1267. excepté deux seules depuis la fondation de l'Université ; (& encore parle-t-il là peut-être de celles qu'il y avoit lûes lui-même :) on ne sçavoit rien du tout alors à Paris sur cette science, & il n'y avoit que trois hommes en Angleterre qui l'entendissent ; de maniere qu'un berceau auroit mieux convenu aux gens d'étude d'alors qu'une chaire. L'étude des Langues n'étoit pas moins négligée que celle de la Philosophie. Dans une lettre à Clement IV. qui étoit son Patron, il déplore le miserable état des sciences, & il dit que parmi tous les Latins il n'y avoit pas quatre personnes qui entendissent les premiers principes de la Langue Hebraïque ou de la Grecque, & moins encore de l'Arabe. Le Latin, même pour ce qui est de son exactitude ou de sa

a *Appendix n. 5.*

b *Vid. Hist. Antiq. Oxon. passim.*

beauté, n'étoit presque connu de personne. L'on peut deviner par là de quelle maniere pouvoient être faites dans ce tems obscur des Traductions de Livres écrits dans les Langues sçavantes : pour donner quelques preuves de cela, Michel Scot qui s'appelloit lui-même *Grandis Astronomus* de l'Empereur Frederic Second, prétendit traduire Avicenne, mais il ne sçavoit point l'Arabe, & il pilla entierement à cette occasion un Juif nommé André. De même environ le même tems Hermanus Alemannus fit de l'Arabe une version Latine d'une Logique ; il se represente dans le titre comme sçachant parfaitement les deux Langues ; cependant il n'eut pas honte d'avouer à Bacon qu'il ignoroit entierement & les deux Langues & la Logique même, mais qu'il avoit pris à gages en Espagne certains Sarrazins pour le faire. Maître Paravicius qui s'appelloit lui-même *Physicus*, publia une Traduction d'Avenzoar d'après un manuscrit Hebraïque en 1281. mais il fut assez modeste pour ajoûter que ce n'étoit que *ipso sibi vulgarizante Magistro Jacobo Hebræo.* A l'égard des Mathematiques en general, il avoue que Robert (Grostest) Evêque de Lincoln & son frere Adam de Marisco Moine, avoient été éminens dans ce genre [a] ; ils l'étoient encore dans les autres sciences, mais ils moururent quand Bacon étoit à la fleur de son âge. Ainsi racontant dans les dernieres années de sa vie à quel point de perfection on avoit amené cette science, il nous dit qu'il n'y avoit alors que quatre personnes en Europe (parmi lesquelles étoit son pupille *Joh. Londinensis*) qui eussent fait quelques progrez dans cette science : le reste, dit-il, s'étoit arrêté aux premiers élemens, à la cinquiéme proposition d'Euclide qui fut appellée dans la suite *Pons Asininus.*

ROGER BACON.

[a] *Specul. Mathem. p. 12.*

Il n'est pas étonnant que dans des tems si ignorans on comprît si peu les découvertes de Bacon, par cela même qu'au moïen de ses connoissances Mathematiques il executoit des choses qui surpassoient les esprits ordinaires ; il fut soupçonné de magie, & comme l'ignorance & la malice agissent violemment, il fut persecuté particulierement par ses Confreres qui ne voulurent pas recevoir ses Ouvrages dans leur Bibliotheque, & enfin eurent assez de pouvoir sur l'esprit du General de l'Ordre, qu'ils le firent emprisonner, de maniere que comme

ROGER BACON. il le dit lui-même, il eut lieu de se repentir d'avoir pris tant de peine pour les Arts & les Sciences.

Le sçavoir de ce grand homme étoit si universel, qu'il avoit aussi des connoissances sur la Medecine; car outre ce que j'ai déja dit de lui touchant la Chymie, il a laissé entr'autres Traitez sur la Medecine, un Ouvrage dans lequel il reprend les Medecins de quelques erreurs. Un autre Traité de lui sur les moiens de retarder les accidens de la vieillesse & de conserver les sens, existe encore imprimé: ce Livre fut dédié au Pape Nicolas IV. & écrit pour son usage quelque tems avant la mort de l'Auteur, dans la vûe apparemment d'adoucir l'esprit de ce Prélat qui, comme il avoit été General de l'Ordre des Franciscains, étoit entré sans doute dans la persecution de Bacon. Ce Traité n'est pas mal écrit, Bacon y a ramassé tout ce qu'il a trouvé sur le sujet dans les Auteurs Grecs & Arabes, & y a ajoûté plusieurs remarques de lui-même. Il donne des regles pour la diette & pour les remedes, & juge à propos, dit-il, de ne pas s'expliquer si clairement qu'il l'auroit pû dans certains points (il entend des points de Chymie) de peur que ce qu'il écrit ne tombe dans les mains des Infideles [a]. Il parle beaucoup des préparations de remedes dont il avoit fait l'épreuve lui-même [b], & insinue qu'une teinture d'or peut contribuer considerablement à prolonger la vie: il fait un conte très-remarquable d'un vieux laboureur Sicilien qui bûvant avidement dans un ruisseau jaunâtre, que l'Auteur soupçonne être impregné d'or, redevint jeune & vêcut encore plusieurs années en pleine vigueur. Il s'étend beaucoup sur les grandes vertus de l'os qu'on trouve dans le cœur des Cerfs, os qui étant le produit d'un animal qui vit long-tems, doit suivant son raisonnement être bon pour prolonger la vie. Un de ces Cerfs, dit il, fut trouvé de son tems avec un collier d'or autour du col, sur lequel il y avoit cette inscription: *Hoc animal fuit positum in hoc nemore tempore Julii Cæsaris.* Ce conte semble incroiable; on en trouve cependant un semblable dans l'Histoire du Pere Daniel [c] au regne de Charles VI. qui prit, dit-il, pour supports de ses armes deux Cerfs, parce que chassant un jour dans la forêt de Senlis, il avoit pris un Cerf qui avoit un collier de cuivre doré, sur lequel ces mots

a c. 2.
b 8.
c Tom. 2. p. 1016.

ROGER BACON.

étoient gravez : *Hoc Cæsar mihi donavit.* L'Hiſtorien ajoûte que ſans doute c'étoit un des derniers Céſars. Bacon parle beaucoup ici ſur les louanges de la chair des Viperes au ſujet de la diete, & fortifie ſon opinion par ce qui étoit arrivé de ſon tems à une Dame en Allemagne [a], laquelle avoit été empoiſonnée par ſa ſœur de manirее que les cheveux & les ongles lui tomberent; en uſant de la chair de viperes elle ſe rétablit ſi bien qu'elle devint plus jeune & plus belle, & que ſon teint reprit un plus grand éclat. Galien [b] rapporte l'hiſtoire de deux ou trois cures très-extraordinaires operées par le même remede dans un Elephantiaſis. Notre propre experience nous apprend ce qu'on peut attendre de merveilleux par cette méthode de diete dans pluſieurs cas,& particulierement dans les maladies de la peau & dans une Atrophie. Sur toutes choſes il recommande les purgations avec des lénitifs & des déterſifs qui emportent les humeurs phlegmatiques : la pratique qu'il conſeille ici eſt certainement très-juſte, & ſon grand Sectateur dans la recherche des voies de la nature,ſçavoir Milord Bacon, fait la même remarque [c], que rien ne contribue davantage à prolonger la vie, que de douces évacuations de cette ſorte.

a c. 13.

b *Simpl. Med.* 11.

c *Hiſtor. Vit. & Mort.* 163.

Je ne me ſerois pas arrêté ſi long-tems ſur cet Auteur, ſi je n'avois trouvé que non ſeulement il eſt preſque inconnu aux Etrangers, mais que ceux qui ont écrit *ex Profeſſo* l'Hiſtoire d'Angleterre, ont à peine dit quelque choſe ou de lui ou de ſes Ouvrages, quoiqu'aſſurément un genie auſſi extraordinaire méritoit bien autant d'avoir place en leurs écrits qu'une étoile lumineuſe ou une pluie de ſang dont ils ne manquent jamais de donner une ample relation; & ce qu'ils auroient dit de ce grand homme auroit pû avoir autant d'uſage & d'agrément pour le Lecteur, que leurs longs narrez de l'élevation & de la chûte d'un grand Miniſtre, ou des guerres & des victoires de nos Rois. Nos Biographes Anglois parlent de deux autres Livres de Bacon, *Rogerina major & minor*; il y en a une copie parmi les ineſtimables Manuſcrits qui ſont renfermez dans la Bibliotheque de Harley. Mais comme ces Traitez contiennent en quelque maniere une pratique entiere de Medecine dans toutes les maladies, je doute beaucoup ſi Bacon, qui ſans contredit n'a pas fait ſa profeſſion de la Medecine, en eſt le veritable Auteur. Il eſt plus vraiſemblable que ces

ROGER BACON. deux Traitez ont été écrits par Roger de Parme dont les Livres sur la Chirurgie existent encore. A l'égard des Ecrits de Bacon en general, il est certain que plusieurs qui courent sous son nom, sont veritablement supposez; telle est la piéce qui fait tant de bruit parmi les Chymistes touchant l'huile d'antimoine, Ecrit dans lequel on cite quelques Auteurs qui ont vêcu longtems après Bacon. Ses Ouvrages veritables étoient selon Leland en très-grand nombre. Pour les louer comme ils le méritent, il voudroit avoir cent Langues; mais ils ne pouvoient se trouver, ajoûte-t-il, qu'avec tant de peine, ou au moins ils étoient si mêlez & si imparfaits dans la plûpart des Bibliotheques qu'il avoit vûes, qu'il seroit aussi aisé de ramasser tous les Ecrits des Sybilles, que de faire le seul Catalogue des Livres que cet Auteur a écrits.

J'ai remarqué combien l'on doit à Bacon pour les jours qu'il a jettez dans la Chymie. Mais le premier Auteur Pratique qui ait prescrit quelque remede Chymique est, je croi, Guillaume de Salicet qui fleurit au milieu du treiziéme siécle, & qui recommanda pour les yeux deux eaux composées distillées dont il avoit vû de bons effets dans la pratique. Thaddæus son Contemporain l'un des plus célébres Professeurs de ce tems-là à Bologne, grand & riche Praticien fait mention de l'Esprit de vin & d'une eau chymique qui étoit un bon remede contre la dysenterie. On trouvera aussi quelques préparations chymiques dans Gilbert qui étoit Anglois & qui vêcut à peu près dans le même tems: il dit qu'il y a quatre choses qui peuvent
a 171. être sublimées [a], l'or, l'orpiment, le soufre & le sel Ammoniac: il fait mention de l'huile de Tartre, & décrit une eau
b 110. distillée [b] qui se tire des serpens. Il fait cette remarque particu-
c 104. liere [c] en parlant des purgations dans le cas du vertige, que si on souhaite de les avoir plus délicates ou plus agréables, il faut distiller les ingrédiens avec de l'eau, de la même maniere que se fait l'eau de roses; il ordonne en consequence de distiller avec le vin, l'Hellebore, le Senné & le Thitimale. J'aurai occasion dans la suite de dire quelque chose de plus de cet Auteur.

ARNAULD de Villeneuve.

MOnsieur le Clerc a remarqué combien la Chymie fut perfectionnée par Arnauld de Villeneuve ; je place ici cet Auteur comme celui qui suit immmédiatement, j'en donnerai bientôt les raisons. Il fut réellement un grand Chymiste, & écrivit aussi plusieurs Traitez exprès sur ce sujet [a] : & dans son abrégé de Medecine Pratique il décrit nombre de remedes chymiques, tels que *aqua Euphragiæ*, *aqua Mirabilis* [b], un autre de ce même nom pour la pierre, & une huile distillée pour la paralysie [c]; il fait mention de l'eau de vie & de l'huile de Therebentine [d]; il recommande fortement pour la lepre une eau distillée de métaux [e]. Richard appellé l'*Anglois*, dit dans son Traité Chymique intitulé *Correctorium*, que ce Medecin guérit le Pape Innocent (c'est apparemment Innocent V.) de la peste par une teinture d'or [f]. Dans cet Ouvrage qui à l'égard de la Pratique ne contient rien d'extraordinaire ou de nouveau, Arnauld donne une multitude de recettes chymiques & Galeniques ; il y en a beaucoup qu'il n'a point pris des Livres, mais qu'il a sçû de ses Contemporains avec qui il étoit en relation. Il se plaint de ce que la plûpart des Medecins Latins sont infatuez d'Avicenne. Arnauld nâquit à Milan [g], si on l'en veut croire lui-même, plûtôt que d'autres qui le font Catalan, ou que S. Champerius qui dans l'histoire de la Vie de cet Auteur qu'il a écrit, tâche de prouver qu'il nâquit en France dans la Province de Narbonne. Il étudia à Paris vingt ans, à ce qu'il nous dit, passa dix ans à Montpellier, & visita toutes les Univesitez d'Italie. Il avoit un si grand desir d'apprendre, qu'il alla en Espagne, & apprit des Medecins Arabes non seulement leur sçavoir en Medecine, mais encore leur Langue. Il acquit là une si grande réputation par son sçavoir en Medecine & en Astrologie, qu'il fonda en quelque maniere une Secte qu'on appelloit les Arnoldistes, & il parvint à un si haut degré de faveur auprès de Jacques Second, Roy d'Arragon, que ce Roy l'envoia au Pape Clement V. à Avignon en 1309. [h] pour ajuster certaines choses touchant son titre de Roy de Jerusa-

ARNAUD de Villeneu.

a *Flos florum, novum lumen, Rosarius, Philosoph. &c.*
b 1. 18.
c 1. 24.
d 1. 30.
e 2. 47.
f c. 13.
g 704.
h *Antiq. Acad. Par. tom. 4. 121.*

ARNAUD de Villeneu. lem. Pendant ſon ſéjour en Eſpagne il fit connoiſſance avec Raymond Lulle qui l'appelle ſouvent ſon maître. Il avoit étudié la Theologie auſſi bien que la Medecine, & étoit regardé comme un des meilleurs Diſputeurs du tems : il eut une diſpute ſur quelques points importans avec Martin de Atera Dominicain en preſence du Pape Clement V. à Bourdeaux. Il avoit fait voir un peu trop librement ſes idées, particulierement certaines opinions qui portoient ſur les Moines & ſur la Meſſe, ce qui anima ſi fort le Clergé contre lui, que la Faculté de Paris condamna quinze propoſitions qu'il avoit avancées, une deſquelles étoit : *Que les œuvres de charité & de Medecine étoient plus agréables à Dieu, que le ſacrifice de l'Autel.* Sur quoi apprenant en même tems que l'Inquiſition procedoit contre P. de Apono ſon Contemporain, il ſe retira vers Frederic d'Arragon qui étoit Roy de Sicile & de Naples par une ſorte de Traité de partition ; & pour ſe mettre bien auprès de ce Prince, il écrivit le Traité ſur la maniere de ménager la ſanté, & un Commentaire ſur l'Ecole de Salerne.

Champerius marque ſa naiſſance en 1300. Vanderlinden le ſuit en cela, & dit que comme il alloit par mer de la part de Frederic faire viſite au Pape en 1363. il mourut dans ſon voiage, & qu'on porta ſon cadavre à Genes pour y être enterré : Champerius differe dans cette derniere circonſtance, il le fait mourir à Tunis. Il y a ici autant de mépriſes que de paroles ; car & notre Auteur & le Roy Frederic étoient morts longtems avant ce tems-là. Et il s'en faut aſſez qu'il ne ſoit né qu'en 1300. pour que dans les articles contre le Pape Boniface VIII. dreſſez en 1303. par le Concile Gallican, il y en ait un qui approuve un Livre écrit par Arnauld, lequel avoit été condamné auparavant pour héréſie à Paris : ainſi en cette année-là il faut qu'il ait été Auteur depuis un tems aſſez conſiderable. A l'égard de ſa mort, il eſt clair qu'elle doit être arrivée au moins avant 1313. car dans cette année au Concile de Vienne le Pape Clement écrit une Lettre circulaire où il conjure [a] un chacun qui vit ſous ſon obéiſſance Apoſtolique, de découvrir où étoit caché un Traité de Pratique de Medecine écrit par Arnauld, & dont Arnauld avoit promis de faire preſent à Sa Sainteté, mais qu'il n'avoit pû lui donner, aiant été prévenu par la mort.

a Ib. 166.

Il

Il y a dans ses Ouvrages plusieurs passages très-extraordinaires, particulierement touchant les maladies des femmes ; & il y a quelques observations sur ce sujet qui ne sont dans aucun autre Ecrivain ni devant ni après lui. Il donne une véritable idée de la débauche & de l'impudicité de ces tems-là [a] : & s'il y a quelque chose de singulier & de surprenant [b] dans l'abandonnement des femmes Toscanes dont il parle, son conseil pour réformer ces désordres n'est pas moins extraordinaire.

ARNAUD de Villeneu.

[a] 3. 6. & 9.

[b] 9.

On peut observer en lisant cet Auteur, que quoique les Ecoles de Medecine fussent alors dans un état florissant, particulierement à Salerne, à Naples & à Bologne, & qu'il s'y formât des hommes de sçavoir & d'experience ; cependant le Clergé Régulier & Séculier s'empara de la pratique de la Medecine. Cette coûtume avoit commencé à gagner depuis longtems dans l'Eglise ; & l'Auteur des Antiquitez de l'Université de Paris [c] regarde cela comme un des stratagême du diable pour affoiblir la Religion, en tirant les Religieux hors de leurs Convents, sous prétexte de faire du bien à leurs freres malades & languissans ; mais l'abus devint en peu de tems si infâme, que le Concile de Rome assemblé par le Pape Innocent II. en 1139. défendit absolument au Clergé de se mêler de Medecine. Le Concile de Tours où présida Alexandre III. en 1163. fit encore une défense plus severe, sçavoir : « Qu'aucune personne « après avoir pris le vœu & fait profession, ne pourroit aller en- « tendre aucune leçon de Medecine : que si quelqu'un sortoit de « son Cloître & n'y revenoit dans l'espace de deux mois, on de- « voit l'éviter comme un Excommunié ; & que de plus à son « retour il seroit dégradé & incapable d'aucune promotion, à « moins que le Pape le rehabilitât. Le Canon ajoûte, que tous les Evêques, les Abbez & Prieurs qui consentiront à de telles énormitez, & n'y mettroient pas ordre, seroient dégradez de leurs dignitez & expulsez de l'Eglise. Cet ordre fut réiteré par le même Pape en 1179. & confirmé par Honorius III. en 1216. Malgré ces Edits qui tomberent en oubli, ou dont les Moines trouverent moien d'éviter les effets, la quantité d'Ecclesiastiques Medecins se multiplia si fort, que c'est principalement à cette cause qu'il faut attribuer les commencemens de la décadence de l'Ecole de Salerne & de celle de Montpellier. Il y avoit quelques raisons dans ces tems-là pour se servir de

[c] Tom. 2, 312.

ARNAUD de Villeneu. cette ſorte d'hommes qui avoient un grand pouvoir ſur les conſciences, & qui d'ailleurs convenoient dans des cas qui demandoient le ſecret; mais la réformation *, je penſe, eſt ce qui a mis fin à cet abus; & ce n'eſt pas une grande perte pour le Public, qu'il n'y ait plus à preſent d'Eccleſiaſtiques Medecins ils ne pourroient être bien habiles dans leur profeſſion ni dans la nôtre.

PIERRE D'APONO.

PIERRE D'APONO Monſieur le Clerc ſemble croire que Pierre d'Apono peut fournir certaines choſes non ſeulement en chymie, mais en d'autres points qui ont du rapport à la Medecine. Je ne croi pourtant pas qu'il mérite cet éloge ni à l'un ni à l'autre égard, quoiqu'il ſoit loué ſi extravagamment par Bern. Scardeonius & par M. Naudé; je croi plûtôt que ce qu'en dit S. Champerius lui convient mieux, ſçavoir qu'il eſt homme de beaucoup de lecture & de peu de jugement, quoiqu'il ait été appellé du nom de *Conciliator*, titre qu'il a pris lui-même de ſa propre autorité, & duquel il a joui dans la ſuite.

Il nâquit, comme on le rapporte, en 1250. dans le territoire de Padoue à Aponus, où ſont les bains chauds ſi fameux de toute ancienneté, & qui ſont décrits dans une lettre de Theodoric Roy des Goths. Il étudia & vêcut long-tems à Paris où il prit ſes degrez, & écrivit le *Conciliator* au ſujet des differentes opinions des Medecins anciens & modernes. On le croioit grand Phyſionomiſte, Chymiſte, Mathematicien & Aſtrologue: on diſoit qu'il s'appliquoit beaucoup aux Taliſmans; pour cela il fut ſoupçonné de magie: il fut perſecuté par l'Inquiſition; mais étant mort avant qu'on eût pû proceder à ſa condamnation, il fut brûlé en effigie, quoique quelques-uns diſent qu'il fut brûlé réellement, & que d'autres aſſûrent qu'il fut abſous. La plûpart des Auteurs, comme je l'ai obſervé auparavant, mettent ſa mort en 1316. Conringius & M. Naudé en 1305. mais, reflexion faite, je croi qu'ils ont tous deux tort: car il dédia le Livre dont j'ai déja parlé, au Pape Jean, communément appellé XXIIe. qui étoit ſon ami particulier, qui comme lui avoit une lecture prodigieuſe, & qui ne fut élevé à la Papauté qu'en 1316. c'eſt pourquoi Aqui-

* Ce n'eſt pas la premiere réformation qui a corrigé cet abus: le Cardinal d'Etouteville Reſtaurateur de l'Univerſité de Paris, a ordonné que les Medecins ne ſeroient plus aſſervis au Célibat.

lin [a] ne fixe l'époque du plus haut degré de la réputation de cet Auteur qu'en 1319. PIERRE D'APONO

[a] *Chiromant. c. 5.*

Après son retour dans son pays il pratiqua à Bologne où il acquit de la réputation & des richesses ; ce qu'il a sur la chymie est fort peu de chose ; outre ses vapeurs mercurielles, lesquelles, dit-il, quoique nuisibles aux nerfs, sont propres à détruire l'effet de tous les autres poisons ; il parle aussi de l'arsenic sublimé ; il parle d'esprits [b] extraits de métaux par une sublimation chymique, desquels, dit-il, on fait un Elixir : on trouve encore dans son supplément à Mesue un baume artificiel distillé qui est fort recommandé pour la paralysie, & duquel il faut frotter le long de l'épine du dos. Gui par méprise, & Gesner après lui de même que Tagault en attribuent l'invention à Mesue lui-même, & l'appellent *Liquor Balsamitis.*

[b] *Different. 59.*

On peut conjecturer combien peu l'on se servoit de préparations chymiques dans la Medecine, par ce que dit Gordon qui a écrit en 1305. & qui en faisant mention de l'huile de tartre qu'il décrit, & qu'il veut qu'on applique exterieurement, fait cette reflexion que cette méthode n'est connue que des Alchymistes. *Quia modus chymicus in multis est utilis in Medicina, in aliis verò est tristabilis, quod in ejus via infinitissimi perierunt.* Cet Auteur fut un célébre Professeur à Montpellier, Ville où cette étude avoit long-tems fleuri, & que le Pape Nicolas IV. avoit érigé en Université en 1289. Il a laissé un gros volume appellé *Lilium Medicinæ*, (car dans ce siécle affecté tout ce qu'on écrivoit en Medecine étoit ou lis ou rose.) Ce Livre fut extrêmement loué dans ces tems-là ; mais à peine y a-t-il quelque chose de remarquable excepté les Trochisques qui portent encore aujourd'hui son nom : & la description de la poudre *ad Guttetam* si fameuse alors dans ces parties de la France pour l'épilepsie, & qui est en vogue encore aujourd'hui. Mundin Milanois son Contemporain fit quelques essais en Anatomie, quoique fort imparfaits, vers l'an 1315. Il composa un corps régulier de cette science ; & comme il disséquoit lui-même, il y a semé quelques observations & découvertes de lui, particulierement touchant l'Uterus. Ce Livre fit revivre à un certain point l'étude de l'Anatomie ; & il étoit en telle vogue jusqu'au tems de la restauration des sciences, que les Statuts de Padoue ne permettoient pas qu'on enseignât d'autres systêmes dans ses Ecoles.

FRANCOIS DE PIEDMONT ET MATTH. SYLVATICUS.

François de Piémont & Matth. Syl.

ROBERT Roy de Naples vers 1310. fit beaucoup pour l'avancement de la Medecine ; il avoit à son service deux Medecins qui firent alors une figure considerable dans leur profession, FRANÇOIS DE PIEDMONT & MATTH. SYLVATICUS. Le premier continua un supplément à Mesue, Ouvrage que P. d'Apono avoit commencé : ce Livre n'est presque qu'une compilation prise des Auteurs Arabes qui avoient écrit des systêmes pratiques de Medecine. L'autre qui étoit Mantonan, & qui mourut vers l'an 1340. publia un gros volume en 1317. appellé les *Pandectes de Medecine* ; d'où il eut le nom de *Pandectarius*. Son but dans cet Ouvrage étoit de faire une sorte de Vocabulaire de Medecine pour faciliter la lecture des Traductions faites des Auteurs Grecs & Arabes ; mais les mots Grecs, Arabes, & même Latins qui ont du rapport à la Medecine, y sont si mal rendus, soit par la faute de l'Auteur, soit par celle des Copistes, qu'à peine y peut-on entendre quelque chose, n'y aiant presque pas une ligne où l'on ne trouve quelque expression barbare & inintelligible ; en sorte qu'on auroit besoin d'un autre Dictionnaire pour expliquer celui-ci. Reinesius a pris beaucoup de peine dans ses leçons variantes pour corriger cet Auteur, de même que l'Ouvrage d'un autre qui vaut encore moins, je veux dire le *Passionarium* de Gariopontus ; mais comme c'est dans une sorte de Langue franque que ces Auteurs ont écrit, ils ne valent pas assez pour avoir mérité l'attention d'une personne qui auroit pû faire un meilleur usage de son érudition & de son travail. On peut pourtant dire avec justice de Sylvaticus, qu'il fit quelques progrez en Botanique, & fut plus exact à décrire la nature & les vertus des Simples que personne ne l'avoit encore été dans ces tems d'obscurité. Rainesius observe qu'il

cite Demosthene; l'Hérophiléen qui écrivit sur les yeux trois Livres louez par Galien en plus de soixante endroits. Ainsi il est clair que ce Livre subsistoit alors, quoiqu'il ne nous en reste à present que quelques fragmens dans Ætius.

Je ne sçaurois passer sur ce période, sans jetter un coup d'œil sur notre pays, pour considerer en quel état y étoit la Medecine. Le progrès qu'y fit cette science étoit, il faut l'avouer, très-peu de chose; il n'est pas étonnant qu'elle n'en fit pas davantage, si l'on réfléchit sur le peu d'encouragement que la Cour donnoit à l'étude dans les Universitez; & si l'on se rappelle le monopole que faisoient de la Medecine les Moines qui l'avoient prise entierement dans leurs mains. Malgré cela il y avoit même dans ce siécle, quelque ignorant qu'il fût, quelques personnes qui tâcherent de se distinguer en Medecine, soit par leur pratique, soit par leurs écrits.

GILBERT L'ANGLOIS.

LE premier Auteur Pratique qu'ait produit notre Nation, & dont les Ecrits nous aïent été conservez, fleurit environ dans ce tems-ci. Je veux parler de GILBERT appellé l'*Anglois*. Bayle le place en 1210. dans le regne du Roy Jean; mais Leland dit, quoiqu'il ne donne pas les raisons sur lesquelles il fonde son assertion, qu'il étoit de date plus récente. Ce Gilbert écrivit entr'autres un abrégé de Medecine qu'on a encore à present, & par cet Ouvrage il paroît clairement qu'il doit avoir vêcu plusieurs années plus tard : car il cite Averrhoés qui atteignit la fin du douziéme siécle; les Ouvrages de cet Arabe n'auroient pû être traduits sitôt, & aussi ils ne l'ont été que vers le milieu du treiziéme siécle; comme Bacon qui est un fort bon garant, nous l'apprend; il fait mention du Livre *de Speculis* qui est sans doute celui de Bacon; ce qu'il transcrit aussi de Theodoric touchant la lépre montre évidemment qu'il a vêcu bien avant dans ce siécle, & probablement au commencement du regne d'Edouard Premier. Leland le loue beaucoup sur sa grande érudition & son sçavoir en Philosophie & en Medecine qu'il avoit acquis par l'étude & par les voiages : il le loue sur les cures qu'il a faites, GILBERT l'Anglois.

GILBERT l'Anglois. sur les bonnes maximes qu'il donne touchant la conservation de la santé, & particulierement sur ce qu'il s'est rendu à la portée des esprits les plus ordinaires dans tout ce qu'il rapporte des vertus des Simples. Si cet éloge est poussé un peu trop loin, comme je m'imagine qu'il l'est, je croi qu'on peut dire ceci de notre Compatriote avec justice, qu'il a écrit aussi-bien qu'aucun de ses Contemporains d'aucune autre Nation; & qu'il n'a fait que comme eux, s'il a pris le fonds de ce qu'il a compilé des écrits des Arabes. Il est vrai qu'il prend assez de liberté avec eux; quelquefois il transcrit des Chapitres entiers mot pour mot de Rhazés, particulierement sur des cas de goutte.[a] Il y a en lui une chose remarquable, que non seulement il cite souvent Alexandre, mais encore qu'il extrait quelques-unes de ses meilleures observations, ce qui fait voir au moins qu'il sçavoit puiser en bonne source. Il cite de même deux ou trois fois un autre Auteur nommé Cophon que je ne trouve cité nulle-part ailleurs, excepté dans Thomas de Garbo le Florentin[b] son disciple. Ce Cophon nous a laissé un petit Traité sur les purgatifs & sur ce qu'il appelle Opiates, lesquels (il parle des Opiates) ont, dit-il, un meilleur effet quand il y a quelque humeur entre la chair & la peau[c]: ceci semble un paradoxe que j'entens aussi peu que ce qu'il ajoûte que les Garamantes ne sçavent rien de cette pratique. Cophon donne une recette qui paroît & fort extraordinaire & fort bizarre, c'est de nourrir un poulet avec de l'hellebore blanc[d], le tuer huit jours après, & en faire du bouillon; ce bouillon, dit-il, purge doucement.

a P. 314. & 322. &c.

b M. S. in Bibl. Harleyan.

c 275. 6.

d 74.

Pour revenir à Gilbert, quoique dans ce tems-là on eût grande foi aux charmes[e] & autres applications empyriques, cependant sa pratique étoit generalement reglée sur le raisonnement, & telle qu'elle avoit été laissée par les Grecs. On peut aisément juger par l'étymologie qu'il donne de *Hiera Logodion Memficum*, (méprises je suppose pour *Hiera Logadii vel Menphitæ*) qu'il fait dériver du Grec λόγος[f], & qui signifie, dit-il, le débarrassement de quelque difficulté de parler; on peut juger, dis-je, par cette interprétation de même que par cette autre sur *Philonium* qu'il rend par *Amicus novus*, combien son sçavoir étoit borné. Conformément à l'usage de son tems il emploia nombre d'expressions barbares, par exem-

e 87. 222. 287.

f 44.

ple, *Plagella* [a] pour *Plumasseau Argalia*, (il devroit y avoir *Ergaleum*) pour un instrument dont on se servoit à sonder, & quantité d'autres mots de ces tems-là qui enrichiroient un Dictionnaire Latin. Je remarquerai seulement deux ou trois choses particulieres dans cet Auteur. GILBERT l'Anglois. a 204.

Il décrit le cas d'un jeune homme [b] d'un temperament mélancolique, qui après une longue indigestion, eut une enflure au ventre & une leucophlegmacie suivie quelquefois de fiévre tierce, d'urines jaunâtres, & quelquefois de dévoiement. Il traita le malade par des rafraîchissans, & il le purgeoit de tems en tems avec des myrobolans. Il ajoûte que le malade fut mené à des bains souffreux, & qu'il fut guéri. Il ne s'explique pas davantage sur ce sujet, mais très-probablement il veut parler des eaux de Bath; & je croirois aussi que le malade fut guéri en bûvant de ces eaux, & non en s'y baignant; car la maladie telle qu'il la décrit, étoit l'effet d'une constitution gâtée, ainsi le malade ne pouvoit mieux être guéri qu'en prenant de ces eaux interieurement; au lieu que le bain n'auroit pas été convenable dans ce cas, & n'auroit pû produire aucun bon effet. Si cette conjecture est juste (ce que je croi) comme elle est naturelle, cela prouveroit qu'on bûvoit de ces eaux environ trois cens ans plûtôt qu'on ne compte: car le Docteur Guidot, dans le tems duquel on les remit en usage, & qui nous a donné la meilleure relation historique de ces eaux, avance seulement sur l'autorité du Docteur Jonés, qu'on s'en servoit interieurement sur la fin du seiziéme siécle. Et quoique nos Annales n'aient rien là-dessus, il est probable que l'usage de boire de ces eaux étoit très-ancien, puisque c'étoit une chose usitée de même depuis nombre de siécles dans plusieurs autres pays où il se trouvoit des eaux de même nature. b 250.

Gilbert a un Chapitre [c] remarquâble sur les désordres qui suivent du commerce avec une femme qui a eu affaire avec un lépreux. Les symptomes de cette infection varient suivant la constitution; si c'est une personne d'un temperament chaud, elle sent des pointillemens & de l'ardeur aux parties cutanées, sa couleur change, c'est une rougeur & quelque chose qui lui glisse sur tout le visage, le sommeil ne revient plus. Si c'est une personne d'un temperament froid & mélancolique, la c 344.

GILBERT l'Anglois.

couleur lui change davantage & plûtôt, le visage paroît tacheté, il survient une pesanteur & une inaction avec un frisson au visage qui de là se glisse dans tout le corps. Cette description est exactement la même que celle qu'on trouve dans le Rogerina, & aussi est-elle transcrite pour la plus grande partie de Theodoric; & je ne fais mention de cela que pour faire voir qu'on avoit alors en Angleterre sur les symptomes de cette maladie les mêmes idées qu'en Italie. Je dirai quelque chose de plus de ceci dans un endroit plus convenable. Jean de Gaddesden encherit sur tous ces Auteurs; & pour ce qui est de la cure qui regarde la femme, il donne une bizarre ordonnance [a], mais qui est aisée à suivre, & avec laquelle il répond du succès.

En traitant des enflures scrophuleuses [b], il dit qu'on les appelle le mal du Roy, parce que les Rois le guérissent. Le récit, quoique concis, de la part d'un Medecin qui ne paroît pas avoir eu d'interêt à parler ainsi, prouve assez que c'est depuis très long-tems que nos Rois ont introduit l'usage de toucher ces malades; & il est clair par la maniere dont cet Auteur s'exprime, qu'il regardoit lui-même cet usage comme fort ancien. Les Historiens François suivent par des autoritez incontestables la trace de cet usage aussi avant que le onziéme siécle, & remontent jusqu'au regne de Philippe Premier [c], mais ils ne sçauroient dire d'une maniere assurée combien plus anciennement il avoit commencé, quoique quelques uns prétendent le faire remonter jusqu'à Clovis. Il y a la même raison de croire par ce passage, comme aussi par ce qu'on peut recueillir de certains endroits de notre histoire d'Angleterre, que cet usage avoit prévalu ici du moins quelques centaines d'années auparavant, & ceux qui le portent aussi loin que Edouard le Confesseur, Contemporain de Philippe Premier Roy de France, semblent avoir de bonnes raisons pour cela; je ne sçache pas au moins qu'on puisse apporter de bonnes preuves pour détruire leur opinion. Si l'on suppose que tous les Moines qui ont écrit sont partiaux & toûjours prêts à flatter la Cour, il y a à ce sujet d'autres Auteurs dont on ne peut contester la sincerité. Le Chevalier Jean Fortescue, homme très-sage & très-lettré, dans sa défense du Titre de Lancastre [d], immédiatement après l'avenement de Henri IV. à la Couronne, represente ce droit de guérir comme un privilege qui

a P. 49. b. *Saltet retro & descendat fortiter per gradus, &c.*

b 174.

c *Daniel Tom.* 1. p. 1032. & 1128.

d *Append. n.* 6.

a appartenu aux Rois d'Angleterre de tems immémorial, & il l'attribue à l'onction de leurs mains qui se fait au couronnement: il dit que par consequent les Reines ne peuvent avoir ce don, parce qu'à leur couronnement on omet cette partie de la cérémonie. On sçait pourtant que la Reine Elizabeth crut que tous les droits attribuez aux Rois lui appartenoient si bien, que parmi les autres fonctions de la Roiauté, elle exerça très-souvent celle-ci. L'Archevêque Bradwardine qui mourut en 1348. & qui en appelle au témoignage public sur les cures faites par l'attouchement roial [a], se sert d'expressions très-fortes à l'égard de l'antiquité de cet usage, ce qu'il n'auroit certainement point fait, si ç'avoit été une pratique aussi moderne que quelques-uns se l'imaginent.

GILBERT l'Anglois.

a *Append*, n. 7.

JEAN DE GADDESDEN.

PEu après Gilbert fleurit un autre Anglois, JEAN DE GADDESDEN, Auteur de la fameuse *Rosa Anglica*. On apprend très-peu de chose de lui par l'histoire de ces tems, & le curieux Antiquaire A. Wood, quoiqu'étant comme lui du College de Merton à Oxford, ne dit rien de lui, sinon que par un vieux catalogue il trouve que Gaddesden fut Docteur en Medecine, & fleurit en l'an 1320. Je suppose par là qu'il n'a pû trouver d'autres memoires qui regardent cet Auteur; car il auroit été sûrement bien-aise de nous apprendre quelque chose sur une personne de son propre College. Nous pourrions cependant de cet Ouvrage même qu'il a laissé, recueillir quelque chose sur sa vie & son caractere. Il l'écrivit, dit-il, à la septiéme année de sa lecture; telle est son expression, & probablement c'étoit dans son propre College; cette Societé aiant été en quelque maniere fondée dans le dessein de perfectionner la Medecine; dessein qu'elle a soûtenu par les encouragemens qu'elle a donné à cette étude plus que toutes les autres de l'Université. La cure qu'il dit avoir faite dans un jeune Ecolier, qui étoit une personne de qualité, semble prouver que ce fut au College qu'il compila son Livre: ce qui doit avoir été entre l'an 1305. & 1317. car il fait mention de Gordon, & il est

JEAN DE GADDESDEN.

JEAN DE GADDESDEN.

nommé par M. Sylvaticus dans ſes Pandectes. Ce Livre comprend une pratique entiere de Medecine ; il l'a ramaſſé principalement des Arabes & des Modernes qui avoient écrit en Latin immédiatement avant lui ; mais il l'a beaucoup groſſi par un nombre infini d'additions que lui a fourni ſa propre experience. Il fut ſans contredit un auſſi grand Praticien que qui que ce fût dans ſon tems, quoique je doute que ſa pratique fût fondée ſur un ſçavoir extraordinaire dans ſa Profeſſion [a]. Leland lui donne cependant le titre de profond Philoſophe, d'habile Medecin, & d'homme le plus éclairé qui fût de ſon tems ; il appelle ce Livre une piéce ſçavante & exquiſe. Conringius en dit autant [b] ; mais Guy de Chauliac Chirurgien très-eſtimé & très-entendu, qui a écrit plus tard dans le même ſiécle, en parle d'une autre maniere, & même avec des expreſſions remarquables : *Ultimo inſurrexit una fatua Roſa Anglicana quæ mihi miſſa fuit & viſa, credidi in cà invenire odorem ſuavitatis, & inveni fabulas Hiſpani, Gilberti, & Theodorici* [c]. J'ai peur que la fin du caractere ne ſoit que trop véritable ; cependant malgré cette ſevere cenſure de Guy, vous trouverez que Jean n'étoit pas un ſot ; & quoique pour dire la verité ce ne fût gueres qu'un Empyrique, cependant il paroît avoir été ce qu'on peut appeller de meilleur dans ce genre : il s'eſt conduit avec adreſſe ; il paroît par ſes propres Ecrits qu'il avoit aſſez de ſagacité pour pénétrer les differens foibles de la nature humaine : il ſçavoit bien juger à quel point il pouvoit en impoſer, ainſi il ne manquoit jamais de profiter de la crédulité des gens à qui il avoit à faire. Il preſente avec beaucoup d'art des amorces aux perſonnes délicates [d], aux Dames, aux riches ; il a une ſi grande attention pour les Dames, qu'il a la complaiſance de leur enſeigner des parfums & des ſecrets pour ſe laver [e] ; à quelques-unes même la maniere de teindre leurs cheveux ; & il a tant d'égards pour les riches, qu'il eſt toûjours à étudier & à inventer pour eux quelques remedes très-recherchez & très-chers ; s'il y a quelque choſe de bien bon réel, il en ordonne pour eux le

a *Ut lumen ſui ſæculi facilè crederetur, opus luculentum & eruditum.*
b *Perdoctum.* c *Præfat.*
d *Iſtam voco Medicinam Regalem pro delicatis, pro dominabus, pro divitibus.*
e *De modo faciendi lac virginis* 134. *De decoratione* 131.

double [a] plus que pour les pauvres. Dans les cas d'épilepsie il ordonne une vessie de Verrat bouillie, & outre le guy de chesne un coucou; il est même assez obligeant que de leur prescrire la maniere d'accommoder les peaux de renard dans la paralysie contre le froid de l'hyver. Il crut que ce n'étoit pas assez de se montrer un habile Medecin sans donner quelques preuves d'une grande érudition; c'est pourquoi il se hazarde sur des points aussi difficiles que des étymologies de mots. *Peritonæum* [b], dit-il, est ainsi appellé, parce qu'il est *juxta tonantem. Hernia* [c] *quasi rumpens enia, id est intestina. Phtisis* vient de *Tussis* [d]; *Chiragra* de *Chiros* & *gradior* [e]. Il est encore plus docte dans sa dérivation du mot *Epilepsie* [f]; ce mot vient ce semble, dit-il, de *Epi* & *lædo*, & il observe que cette maladie étoit aussi appellée *Hieranoson* de *Hiera* qui signifie *sacra* & *noceo*, parce qu'elle offense les parties nobles. Il déploie ainsi, comme vous voiez, à l'imitation de son maître Gilbert, son talent en Philologie, & avec autant de succès.

JEAN DE GADDESDEN.

a *Experimentum meum si sit pro divite*, duplum *ossis cordis cervi.*

b 75.

c 129.

d 52.

e 35.

f 60.

Il y a une autre branche de litterature pour laquelle il semble avoir beaucoup de passion, c'est la Poësie. Il paroît si grand amateur de rimes, qu'il n'y a presque pas de page où il ne cite des Vers; quelquefois il en insere des siens, si bien que souvent on ne sçait s'il est meilleur Poëte que Medecin. Et il a au moins ce talent particulier, que soit prose, soit vers, son style est si divertissant, que le Lecteur ne peut qu'en être réjoui.

Malgré tout cela, Jean fit sans doute quelque figure dans son tems pour son sçavoir, & fut regardé comme un homme de jugement dans sa pratique. Car je trouve qu'il eut de l'emploi à la Cour, où il fut chargé de soigner dans la petite vérole le fils du Roy Edouard Premier ou Second, au moins à ce que je pense. Il joua là fort bien son rôle; & pour montrer son habileté dans les maladies inflammatoires, il ordonna avec toutes les formalitez requises & avec un air important qu'on enveloppât le malade dans de l'écarlate [g], & que tout ce qui étoit autour du lit fût rouge de même, la tapisserie de la chambre étoit rouge aussi sans doute. Cela, dit-il, le guérit si

g *Capiatur Scarletum, & involvatur variolosus totaliter, sicut ego feci filio nobilissimi Regis Angliæ, & feci omnia circa lectum esse rubea, & est bona cura.*

JEAN DE GADDESDEN.

bien, qu'il ne lui resta pas une seule marque au visage. Il loue donc cette méthode comme excellente; il semble la tenir des recettes de vieilles femmes qu'il a trouvées dans Gilbert [a]; il connut certainement bien son monde, & comprit de quelle importance il est souvent de garder des apparences exterieures, & d'appuier sur les plus grandes bagatelles.

Jean ne fut pas plûtôt à la Cour, qu'il fut un bon Courtisan, & devint maître en l'art des complimens : lorsque dans les écrouelles le mal ne cedoit pas aux souverains remedes, tels que le sang de Belette, ou la fiente de Pigeon, il exhortoit les malades d'aller supplier le Roy de vouloir bien les toucher [b].

Jean semble avoir été d'un caractere entreprenant & remuant. Il n'étoit pas content du seul commerce qu'il faisoit de la Medecine, il se mêla encore des operations manuelles de Chirurgie : il parle beaucoup de son experience à cet égard; il se hazarde même à trouver des défauts dans la pratique de quelques Chirurgiens de son tems [c]. Il se donne pour fort expert à remettre les os; & à l'égard des infections des yeux [d], comme il parle, il a un *Nostrum* qui ne peut être que pour les riches.

Il nous apprend qu'il a un sçavoir profond en physionomie: il se proposoit, dit-il, si Dieu lui donnoit & de la vie & du loisir, d'écrire un Traité de Chiromancie [e]; mais à notre grand regret, cet excellent Traité sur l'Art de dire la bonne avanture, est perdu. Le mot qu'il en dit là feroit croire qu'il tenoit Boutique pour donner ses audiences sur cet Art.

Il est fort homme à secrets, & il en a quelques-uns qui sont les secrets des secrets, & qui operent des miracles [f]. Comme il en fait un très-grand cas, il recommande beaucoup qu'on ne les divulgue pas aux Laïques; quelquefois même il va plus loin, & comprend les femmes dans cette prohibition; il est

a 349. *Vetulæ provinciales dant purpuram combustam in potu, similiter pannus tinctus de grano.*

b 28. *Si ista non sufficiant, vadat ad Regem, ut ab eo tangatur & benedicatur, valet tactus nobilissimi & serenissimi Regis Anglicorum.*

c *Et se undum Lanfrancum & Rolandum, & Brunum, & est error.*

d *Experimentum meum quod divitibus convenit.*

e *Vitam & pacem.* 35.

f 39. *De quo possum dicere multa miracula.*

JEAN DE GADDESDEN.

le plus exprès là-dessus, quand il s'agit de liqueurs fortes & d'eau de vie. Il se plaît à parler des grands gains [a] qu'il faisoit en les vendant quelquefois à un prix si extravagant, qu'il ne peut dire combien [b] il lui en revenoit non seulement en argent, mais encore en presens. Il dit qu'il eut beaucoup [c] d'argent d'une recette faite avec des grenouilles d'arbre qu'il vendoit aux Chirurgiens-Barbiers, sur quoi il se felicite, comme s'il les avoit dupez. Cependant different de la manœuvre de ces gens à secrets, il dit au moins tout franchement en quoi ils consistent. On peut remarquer que pour quelque maladie que ce soit, il en a tout prêts, & ne manque jamais d'en avertir, son fort est en recettes; & sans se donner beaucoup de peine de former un jugement sur le cas, il s'imagine que s'il peut faire parade d'un grand nombre de remedes, il n'y a pas de maladie qui puisse lui résister. Si on l'en croit, il fait des choses merveilleuses avec quelques-unes de ses recettes. Il guérit, dit-il, vingt hydropisies avec de la Lavande; mais c'est un remede, dit-il, pour lequel il faut se faire paier d'avance [d].

Tout étoit bon pour Jean sans exception dans la Profession, & il n'y a rien qu'il ne voulût entreprendre: plus un cas étoit dangereux, plus il semble y proceder gaiement. Quelqu'un avoit-il la pierre? il étoit l'homme qui pouvoit la dissoudre. Etoit-ce la goutte la plus violente? il pouvoit l'emporter avec des cataplasmes ou avec un onguent; il sçavoit arrêter les accez d'épilepsie par un collier, & guérir la paralysie à la langue avec de l'eau de vie. Ces cas sans doute sont si difficiles qu'ils embarrassent les esprits les plus pénétrans: ils demandoient sans doute toute sa circonspection; mais cela ne l'inquiétoit pas si fort qu'il ne pût donner attention aux minuties. Il propose differentes méthodes pour entretenir le corps propre & net; si une dent gâtée faisoit mal, il pouvoit l'arracher; si un homme étoit sujet aux poux, il avoit l'art de les tuer: par amitié même pour ses Pratiques, il avoit la complaisance de leur couper les corps aux pieds. Il pouvoit guérir

a *Magnam pecuniam in multis locis.*
b 49. *Hoc est meum pro quo habui pecunias, & tot alia quæ nescio quot & quanta.*
c *Pro quo habui bonam pecuniam à Barbitonsoribus.*
d *Nec debet dari, nisi accepto salario.*

JEAN DE GADDES-DEN.

la colique par une ceinture faite de la peau d'un poiſſon de mer, pourvû qu'une petite boucle en fût faite de côte de Baleine; il avoit un emplâtre & un cauſtique infaillible pour les hernies [a]: il pouvoit guérir un cancer qui avoit une cauſe exterieure avec de la Patience rouge. Et je ne doute pas que s'il avoit vêcu dans notre tems, il n'eût été à la tête des Inoculateurs; & la maxime qu'il poſe contraire à l'experience des meilleurs Medecins, qu'on peut avoir la petite vérole plus d'une fois [b], auroit pû lui fournir un bon ſubterfuge en bien des occaſions.

Il a compris pardeſſus toutes choſes les douceurs qu'il y a à ſoigner les femmes dans leur groſſeſſe: il leur recommande la rhubarbe torrefiée. Il a ſçû qu'il y a un langage particulier dans ces cas-ci, auſſi le trouve t-on ſur ces matieres non ſeulement babillard, quelquefois familier, mais encore gaillard, pour ne pas dire luxurieux. Il parle beaucoup du métier d'Accoucheur; il ne dit pas directement s'il a fait l'operation lui même; mais on pourroit bien juger par ſon empreſſement à ſe mêler de tout, s'il aura négligé un emploi ſi avantageux. Au moins il ſemble avoir étudié toutes les méthodes (& donné dans une grande varieté) pour préparer la conception, & il y a apparence qu'il étoit fort recherché pour ſes ſecrets ſur cette matiere. Ceux qui voudront avoir une idée de ſes talens, peuvent le [c] conſulter lui-même & ſes doctes Commentaires & recettes ſur l'uſage déteſtable des choſes qui excitent à la débauche [d].

Pour finir ſur le caractere de cet Auteur, quoiqu'il ſoit preſque entierement redevable aux autres de tout ce qu'il dit ſur les ſymptomes & les cauſes des maladies; car il n'a preſque rien de nouveau touchant la conſomption qui eſt une maladie endemique dans notre Iſle; cependant à l'égard des remedes il a beaucoup de choſes qu'on ne trouvera point ailleurs. Il ſemble avoir fait une collection de toutes les recettes qu'il avoit pû trouver, ou dont il avoit oui parler, & je croi que ſon Livre contient la meilleure hiſtoire des remedes qui étoient en uſage non ſeulement parmi les Medecins de ce

a 129. *Conſolidat omnia vulnera, & debet haberi in honore.*
b 40. *Homo variolatur bis.*
c *De modo generandi. p 77.*
d *Coagulum leporis. Qui iſto utuntur, poſſunt coire ſi volunt.* Ibid.

tems-là, mais auſſi parmi le peuple dans toutes les parties de l'Angleterre, & dans le genre empyrique, & dans le ſuperſtitieux.

JEAN DE GADDESDEN.

On trouvera auſſi en lui pluſieurs choſes curieuſes touchant la maniere de ſe nourrir & de manger de nos Ancêtres ; il ſemble avoir fort bien entendu la cuiſine, & a fait conſequemment de très-judicieuſes obſervations ſur l'art d'apprêter les mets [a]. Les Amateurs de l'Antiquité & des bons morceaux trouveront ici un tréſor de ſcience en ce genre, & auront le plaiſir de voir pluſieurs plats [b] qui ſont en uſage à preſent, rapportez par cet ancien Auteur, & quelques-uns même avec leur nom Anglois ; car il ſe plaît à mêler beaucoup de ſa langue naturelle dans tous ſes Ecrits.

Nous apprenons qu'il y avoit un Chanoine de ſaint Paul de ſon nom dans la Chaire de Ealdland [c] ; il eſt placé près de Richard le Medecin, mais il n'y a pas d'année marquée, en ſorte que c'eſt une queſtion de ſçavoir ſi c'eſt le même que notre Auteur. Il eſt certain par pluſieurs endroits de ſon Livre, qu'il n'étoit pas Moine, comme pluſieurs ſe le ſont imaginé ; il y parle trop librement de la mal-propreté des Religieux [d].

Il y a dans la vie de cet Auteur une choſe particuliere que je n'omettrai pas, qui eſt qu'il a été le premier Anglois employé à la Cour comme Medecin ; car juſqu'alors tous les Medecins de la Couronne avoient été des Etrangers. Le même uſage dura beaucoup davantage à l'égard des Apotiquaires. Dans le détail de la garderobbe du Prince, la trente-deuxiéme année d'Edouard III. en 1360. il paroît que ſon Apotiquaire étoit Pierre de Montpellier, & le premier Apotiquaire qui a vendu des remedes en Angleterre, ſi l'on en peut croire Reyner [e], étoit J. Falcand de Luca en 1357. L'Ouvrage de notre Auteur J. de Gaddeſden étoit ſi fort en vogue en ce tems-là, que Chaucer lui a fait l'honneur de le mettre au

a *Cibus Laïcorum eſt bonus, id eſt Tortellus factus de flore frumenti decoctus in furno cum vitellis ovorum, &c. Lucius & Truta cum Agreſta & Acedula, &c.* 58.

b *Pulli Gallinacei elixentur cum Petroſelino. Cum Petroſelino ſpinachiis aut Bletis.* 95. Ibid. *Pulli lardati.* 68.

c *Newcourt vol.* 1. 145.

d *Tango hîc multa, quia Religioſi qui non curant de ornatu corporis, ſicut utentes cilicio, frequenter abundant nimis in iſtis, & repetunt conſilium à ſecretis Medicis.*

e *Antiq. Benedict. in Anglia.* 107.

JEAN DE GADDESDEN,

nombre des plus célébres Ecrivains en Medecine ; sans contredit la Rose de notre Compatriote méritoit bien autant d'éloges que le Lis de Gordon, qui paroît avoir été la principale Idole de ces tems.

Il parle souvent de Girard ; il cite sur un cas de dysenterie ce qu'il dit dans le Chapitre 4. de son *Viaticum* [a], Livre qui doit être le même que celui qui est intitulé *Glossa Viatici Isaac* ; il y a un manuscrit de ce Livre dans la Bibliotheque de Harley ; ce Livre fut écrit par Gerard de Carmona [b] Ville d'Andalousie, qui vêcut au milieu du treiziéme siécle, & qui vivant avec des Maures, avoit fort bien appris la Langue Arabe, & fit plusieurs Traductions de leurs Livres de Medecine.

Pitte notre Compatriote place un autre Medecin Anglois dans ce siécle vers l'an 1360. Barthelemy Glanvill le fameux Auteur du Livre *de proprietatibus rerum*, & il le regarde comme un Compilateur d'un Ouvrage Pratique de Medecine. Mais j'ai raison de croire que ce sont ici deux differentes personnes, car Leland, & après lui Bale, ne font pas mention d'un tel Livre écrit par Glanvill, & ne donnent pas du tout à penser qu'il eût jamais étudié la Medecine, quoique je trouve que dans son septiéme Livre il traite de plusieurs maladies, & qu'il transcrit de Constantin la plus grande partie de ce qu'il a là-dessus. Outre cela Barthelemy qui a composé le *Breviarium Practicum* (c'est ainsi qu'il est appellé) cite Glanvill de maniere qu'on ne sçauroit supposer qu'il ait été l'Auteur de ces deux Ouvrages [c]. Cet abrégé est très-gros & est divisé en quinze Livres fort longs : il y en a un manuscrit dans la Bibliotheque de Harley. Il y a ici [d] le même détail presque mot pour mot touchant une sorte d'infection dans la lépre , les symptomes en sont les mêmes que ceux que j'ai observez auparavant dans Gilbert, & ce passage ne se trouve pas dans Glanvill. Pour le reste de ce Livre on ne peut mieux se former une idée de ce qu'il contient, que par l'aveu [e] sincere que fait l'Auteur lui-même à la fin du Livre de n'avoir rien ajoûté du sien sur

a 58. B.

b *Biblioth. Hispan. vet.* 2. 264.

c *Lib. 6. c. 13. Dicit Bartholomæus in libro suo de proprietatibus rerum.*

d *Lib.* 2. 4.

e *Protestor enim in fine hujus opusculi quod nihil quod est ad propositum de meo apposui, quia quod apponerem ex meipso, in meipso non inveni.*

le

le ſujet, parce qu'il n'avoit rien à fournir de lui-même; mais qu'auſſi il avoit amaſſé tout ce qu'il avoit pû trouver d'écrit dans les Philoſophes & les Medecins, & particulierement une grande quantité de recettes. Et je croi en verité, ſur la lecture courante que j'en ai fait, qu'il a dit très-vrai. JEAN DE GADDESDEN.

Ce caractere ne convient pas à notre Compatriote ſeul; car la plûpart des Ecrivains Etrangers, qui ont écrit ſur la Pratique, ont été de la même trempe dans ce ſiécle & le ſuivant. On n'a qu'à lire la collection des Auteurs ſur les fiévres pour être d'abord convaincu combien peu ils ont ajoûté à ce qui avoit été dit auparavant ſur ce ſujet.

VALESCUS DE TARENTA.

VALESCUS DE TARENTA fut preſque le ſeul qui vers l'an 1400. écrivit d'après ſon experience, & non pas uniquement d'après les Livres; il n'entendoit pas le Grec, & écrivoit fort mal en Latin; il avoit cependant pratiqué plus de trente-ſix ans à Montpellier, & fut Premier Medecin de Charles Sixiéme. Il a laiſſé un Livre appellé *Philonium*, dans lequel il y a pluſieurs bonnes obſervations & ſur la Medecine & ſur la Chirurgie. Il y a ceci encore de particulier en lui, c'eſt que de tems en tems il donne l'hiſtoire de quelque cas extraordinaire qu'il avoit rencontré; il parle entr'autres d'une perſonne qui mourut pour s'être coupé la luette; & d'une autre qui eut un retour périodique de fiévre chaque treiziéme jour durant trente ans entiers. Il s'étonne beaucoup de ce que les Anciens donnoient des remedes chauds dans la pleuréſie, tels que l'hyſſope, l'origan vulgaire, &c. & dit avec raiſon que la méthode rafraîchiſſante des Modernes eſt préferable. Cet Auteur interpoſe ſouvent ſon jugement dans quelques points difficiles de Pratique, exemple fort rare en ces tems-là où perſonne preſque ne s'étoit enhardi à penſer par ſoi-même. Il fait ſouvent mention de Roger & de Roland enſemble touchant la pratique dans les maladies; ce qui me feroit ſoupçonner que c'eſt ce Roger & non Bacon qui a écrit la *Rogerina*. Dans l'édition des Ecrivains concernant les fiévres, donnée par Fernel, le *Philonium* eſt pris par mépriſe pour un Auteur; & il inſere encore par mépriſe ſous le nom d'Arnauld VALESCUS DE TARENT.

non feulement ce qu'il a écrit lui-même, mais encore des additions qui ont été faites long-tems après par d'autres mains.

MICHEL SAVONAROLE.

MICHEL SAVONAROLE.

TEL étoit l'état de la Medecine à l'égard de la Pratique dans ces tems; on fit quelques progrez dans d'autres branches de la Profession: par exemple les Medecins devinrent plus curieux dans la recherche des qualitez des Eaux Minerales, & fur-tout des eaux chaudes, & ils nous ont laiffé plufieurs obfervations fur leurs vertus & leur ufage. Entr'autres Michel Savonarole fe diftingua, & encheriffant fur ce que *Jean de Dondis* & *Ugolinus de monte Catino* avoient déja publié, écrivit un Traité fur tous les bains qui étoient alors connus en Italie. Il entreprit cet Ouvrage en 1440. & 1450. comme on peut aifément le prouver par fa dédicace, quoiqu'il y ait fait quelques additions après en l'an 1460. comme on peut le recueillir de ce qu'il dit lui-même. Il étoit de Padoue, d'une grande famille, & fut grand-pere du Frere Jerôme; il fut le Medecin de trois differens Marquis de Ferrare, & fut fait Chevalier de Jerufalem: il fut en eftime alors; & comme il vécut affez long-tems, il eut beaucoup d'experience, & écrivit plufieurs Traitez, & particulierement un fort ample fur les fiévres. On fit auffi quelques effais en Botanique vers la fin du quinziéme fiécle, & *Hermolaüs Barbarus* fit revivre cette étude; il penfa le premier à corriger les fautes qui étoient alors nombreufes dans les copies de Diofcorides & de Pline; cependant vers ce tems-là Conftantinople aiant été prife, plufieurs Grecs fe retirerent en Italie, & apporterent avec eux les manufcrits des Ecrivains Grecs Medecins; alors toute l'étude des Medecins fembla être uniquement emploiée à entendre & expliquer ces Auteurs: effort louable en lui-même fans doute, & qui fraia le chemin à de plus grands progrez. Dans cette étude il étoit naturel d'examiner comment les Arabes avoient fuivi les Grecs, & en quoi ils s'en étoient écartez, & ces recherches occuperent les Medecins les plus lettrez pendant l'efpace de cinquante ans au moins. Mais comme tout ce travail rouloit plûtôt fur des

mots que sur des choses, ce seroit inutilement qu'on chercheroit dans cette classe d'Auteurs quelque progrès considerable de l'Art; cependant il pourra être de quelque usage de connoître ce qu'on ne faisoit point dans ce tems. MICHEL SAVONAROLE.

ROGER DE PARME.

C'Est ici le terme du plus grand déclin de la Medecine, (qui tomboit depuis environ 400 ans) de la Medecine, dis-je, qui regarde la cure des maladies par des remedes internes: car comme je l'ai remarqué, la plûpart des Medecins ne faisoient guere que transcrire, & composer de prodigieux Commentaires sur les Arabes, qui n'étoient déja que trop prolixes eux-mêmes. Pour la Chirurgie, il faut l'avouer, elle fit dans ce période un peu meilleure figure. J'ai parlé déja au long d'un grand homme de cette Profession, Albucasis, & j'ai remarqué qu'on ne trouvoit point ni où il est né, ni où il a vêcu: quoiqu'il en soit, ses Ouvrages parvinrent bientôt en Italie; car immédiatement après, Roger de Parme, ou selon d'autres, de Salerne, écrivit; il emprunta beaucoup de lui, quoiqu'il n'en fasse pas mention non plus qu'aucun autre. JAMERIUS suivit alors, lequel, comme s'exprime Guy, & après lui Roland, mit en usage une sorte de Chirurgie brutale; cependant ces deux Auteurs, & sur-tout le dernier, se sont contentez de copier Roger. BRUNUS leur succeda; il nâquit en Calabre, & fit à Padoue en 1252. une collection de Chirurgie plus ample qu'elle n'avoit été faite par d'autres; mais elle étoit prise principalement d'Albucasis & des autres Arabes, comme il l'avoue lui-même [a], quoiqu'il dise qu'il eût pris beaucoup de peine pour que tout ce qu'il avoit ramassé fût conforme à l'experience. Cependant l'expression de Severin est fort juste, il appelle tous les Ecrivains en Chirurgie de ce tems *Arabistæ*. Il semble que c'étoit fort la mode dans ce tems-là de se parer du travail d'autrui: ainsi comme Brunus

ROGER DE PARME. — JAMERIUS. — BRUNUS

a 130. *Nam apud compositionem ejus non fui promptus ad aliud, nisi ut colligerem non solum id excipere, sed cum experientia & ratione.*

THEODORIC. s'étoit accommodé des Ouvrages des Arabes: THEODORIC, Moine, & après Evêque de Cervie, le servit de même, quand il fut sur le point de quitter la vie; il publia sous son propre nom une collection de Brunus mot pour mot, avec une petite addition de quelques passages fabuleux pris de son Maître *Hugo de Luca*, comptant ainsi de se faire un nom.

Comme Moine, il crut qu'il pouvoit legitimement faire usage du bien d'un Laïque; & il a l'assurance de dire qu'il ne voudroit rien avancer dont il n'ait lui-même fait l'experience, mais il étoit bien ridicule à lui & superflu d'écrire, si tout ce qu'il avoit dit pouvoit se lire dans d'autres Livres. Il avoit vû Roland à Bologne. Il y a peu de choses particulieres en lui, comme on l'a dit: il remarque qu'un os mal remis devoit se rompre de rechef: quand le calus est récent, les embrocations & les emplâtres peuvent être d'usage; mais s'il est vieux, le bistouri est nécessaire [a]. Il n'explique pas comment il faut s'en servir: il dit seulement que les Anciens ne donnent pas de regles là-dessus; il en voudroit même dissuader la pratique. En traitant des abcès [b], il n'y laisse jamais, dit-il, de tente après le premier appareil, experience qu'il avoit vûe plus de cent fois. Il fait mention de l'huile de tartre [c] bénite. Il a un passage remarquable, comme j'en ai dit un mot ci-devant; il fait une claire exposition des symptomes qui arrivent après le commerce avec une femme qui a eu affaire avec un lépreux. Il ne doit rien à Brunus sur cette matiere; & je ne trouve pas où il peut avoir pris cette description, (si ce n'est dans la *Rogerina*) car les Arabes disent seulement en general qu'on peut gagner par là du mal, & ils n'entrent dans aucun détail sur les symptomes qui en peuvent suivre immédiatement. Ainsi ce détail peut être véritablement de lui. J'aurai occasion dans la suite de rapporter quelque chose de particulier qu'il a observé touchant la salivation [d]. Car cet Evêque a si peu de choses bonnes qui soient de lui, qu'il faut bien en conscience lui reconnoître celles qui lui appartiennent.

a 2. 23.
b 3. 19.
c 4. 7.
d 3. 49.

GUILLAUME DE SALICET.

GUILLAUME DE SALICET, appellé *Placentinus*, étoit contemporain de Theodoric; il fut Professeur à Verone, & suivant Vanderlinden mourut en 1270 la même année que Thaddée le Florentin, ce qui est, je pense, une méprise; car Champerius place la mort du dernier en 1280. Cet Auteur semble mieux connoître sa profession que les autres, quoiqu'il ait beaucoup écrit comme eux dans un style barbare; & quoiqu'il copie considerablement & d'Albucasis & d'autres, il a cependant plus l'air d'un Auteur original que tout le reste. Guy de Chauliac lui donne avec justice le titre de *Valens homo*, & d'homme entendu en Medecine & en Chirurgie. Il eut certainement une longue experience, & il pose pour maxime que cet Art ne peut être enseigné par écrit, mais qu'un homme doit voir lui-même & operer. Il répete particulierement cette maxime en traitant de la pierre [a], l'extraction de laquelle est si détaillée & d'une maniere si differente de tout le reste, qu'il faut certainement qu'il ait été Operateur lui-même. Et ce qu'il remarque sur la difficulté de faire l'incision dans les femmes à cause de la position de l'uterus entre la vessie & le *Rectum*, semble mettre hors de doute qu'il étoit tel. On peut juger de la simplicité de l'homme, & juger de l'état de la Medecine dans ce tems-là, par le conseil qu'il donne à un Praticien, *ne delectetur familiaritate Laïcorum. Nimia autem familiaritas contemptum parit, & etiam per nimiam familiaritatem non sic audacter & securè petitur remuneratio operationis condecenter. Et scias hoc unum quod bona remuneratio de labore, & salarium optimum reddit Medicum authorisabilem, & confortatur fides infirmi super ipsum.* A l'imitation d'Albucasis, il dit qu'il n'a jamais vû d'Hydrocephale guérie par l'incision [b], mais il en vit une à l'Hôpital à Crémone qui se guérit d'elle-même, elle survint à un garçon qui vêcut long-tems après. L'experience nous apprend aussi que quelquefois dans ce cas l'humeur sereuse peut se repomper dans les vaisseaux, sans besoin d'aucune décharge artificielle. Il guérit une fille par un cautére appliqué

GUIL. DE SALICET.

a 47.

b 1. 1.

GUIL. DE SALICET. une fois au-devant & deux fois au derriere de la tête, ce cautére fit sortir les eaux. Il est clair que dans ce cas la tumeur étoit exterieure. Il est le premier au moins parmi les Modernes qui ait décrit particulierement cette maladie des enfans qu'il appelle *Crusta* & *Lactitium*, l'*Achor* des Grecs, & le *Lactumen* des Bas-Latins; & il donne la méthode de le guérir sans aucun danger. Il semble aussi le premier qui conseille les eaux mer-
a I. 18. curielles pour le visage [a]. Il indique une bonne précaution sur les tumeurs, & dit qu'il est difficile de juger s'il y a de la matiere quand la tumeur est profonde, & que la partie où elle se trouve est épaisse; que le meilleur moien pour en juger est l'attouchement, c'est-là la précaution la plus nécessaire; car
b I. 23. souvent par inattention on a coupé un aneurisme [b] au lieu d'un abcès.

Il est plus détaillé que d'autres ne l'avoient été dans la description de la cure du sarcocele, laquelle est quelquefois difficile, & quelquefois dangereuse, parce qu'elle ne peut être faite sans incision. Il recommande expressément que l'on separe du testicule l'excrescence charnue, & qu'on l'arrache entierement; & si le testicule est tant soit peu offensé, il ordonne qu'il soit aussi coupé au même instant, & c'est la seule méthode de Pratique, dit-il, qu'il ait jamais vû réussir. Cette excrescence qui ressemble si bien à de la chair, prend generalement sa naissance à l'extremité des vaisseaux spermatiques, s'entortille autour du corps du testicule, & croît quelquefois à un point si énorme, qu'elle surpasse en grosseur la tête d'un homme. La cause de cela est toûjours ou une congestion d'humeurs, une rupture, ou une contusion de vaisseaux, & dans tous ces cas la suite naturelle est une obstruction dans les conduits capillaires au moins, si ce n'est dans de plus larges. Là où qu'il y ait obstruction, il y a non seulement une plus grande distension des vaisseaux, mais encore une plus grande affluence des fluides, comme cela se voit assez clairement dans toutes les tumeurs inflammatoires. Ainsi quand les vaisseaux des enveloppes vaginales sont obstruez, les parties solides doivent nécessairement se dilater, & par une dilatation extraordinaire paroître dans une forme differente. Ces tumeurs peuvent se former, de cette maniere, & ce n'est pas l'unique, comme je l'ai insinué ailleurs, il n'est pas besoin de

mettre la nature en frais en lui faiſant créer de nouveaux vaiſſeaux pour loger cette matiere qui nourrit continuellement l'enflure; les petits tuiaux & les fibres creuſes ſont preſque infinis, non ſeulement dans le corps d'un animal, mais encore dans chaque partie de l'animal dont tout le corps n'eſt qu'un compoſé d'une quantité innombrable de tels petits canaux; pluſieurs de ces tuiaux, au moins les plus petits dans l'état naturel, ſont ou vuides ou peu diſtendus; viennent-ils à être offenſez, ils ſont tout prêts à ouvrir leur capacité & à recevoir une quantité extraordinaire d'humeurs dans leurs cavitez; c'eſt ainſi que par une accrétion graduelle ſe forme le Sarcome & la Loupe, de même que lorſque l'écorce d'un arbre eſt bleſſée ou froiſſée, il s'y forme des nœuds. L'on ſera plus convaincu que c'eſt bien là la maniere dont la nature produit ces excreſcences, ſi l'on fait attention à quelques exemples ſemblables dans leſquels on voit plus clairement la maniere dont opere la nature. L'œuf quand il tombe dans la matrice, animé par la chaleur naturelle qu'il y trouve ne s'étend il pas & n'enfle-t-il pas ſes minces vaiſſeaux, comme font les ſemences des vegetaux dans la terre? & ces mêmes vaiſſeaux ne ſont-ils pas les rudimens de l'embryon qui ſe développe, lorſque ces vaiſſeaux ſont parvenus au point d'extenſion auquel la nature les a limitez. Les extremitez des vaiſſeaux ombilicaux s'enlaſſent & forment le *Placenta*, de plus ils percent l'uterus au point qu'ils s'inoculent avec les vaiſſeaux qui le nourriſſent. Et non ſeulement l'œuf quand il eſt dans la matrice, mais l'ovaire lui-même par quelque accident s'enfle & vient à une groſſeur prodigieuſe. Mais rien ne peut nous donner plus de lumieres ſur ce ſujet, que de conſiderer l'uterus lui-même. L'uterus eſt fort mince, comme on ſçait, dans les femmes qui ne ſont pas enceintes, & les vaiſſeaux tortillez & contractez ſerpentent en grand nombre ſur ſes enveloppes, & paroiſſent très-petits; mais dans le tems de la groſſeſſe, ſur-tout dans les derniers mois, on trouve les enveloppes beaucoup plus épaiſſes, le fonds de l'uterus eſt épais au moins d'un pouce, & les vaiſſeaux prodigieuſement diſtendus. Et pour preuve que ce ſont bien les mêmes vaiſſeaux qui étoient dans cette partie avant l'impregnation, leſquels ne ſont que diſtendus de la maniere que nous avons dit, on éprouve que quand la femme eſt délivrée, que le lait coule aux mam-

GUIL. DE SALICET.

GUIL. DE SALICET. melles, alors l'uterus par la révulsion se rétrécit tellement qu'il se remet à son état naturel : ainsi quand il y a flux d'humeurs dans les enveloppes vaginales, les petits vaisseaux sont tous ouverts & distendus. Quelquefois cette substance charnue s'attache non seulement à cette enveloppe, mais aussi au scrotum, de la même maniere que fait le Placenta à l'uterus. Il y a quelques exemples, quoique rares, où cette matiere charnue semble être jointe d'une maniere si lâche à la membrane où elle est renfermée, qu'on peut aisément l'en separer, comme l'insinue ici cet Auteur : ce qui n'est pas du tout contradictoire avec ce qui a été dit d'abord de sa production : car la chair consiste en differens plans de fibres, & quand un plan est enflé, on peut aisément comprendre comment il se rompt & se détache du reste. Les cors & les verrues sont differens plans de l'Epiderme separez l'un de l'autre, & on voit quelquefois un grand nombre d'hydatides distinctes sortir des membranes des vaisseaux lymphatiques. Dans ce cas où l'excrescence peut être détachée de l'enveloppe vaginale, on peut l'arracher sans couper le testicule, comme cela étoit proposé ici, pourvû que la racine en soit courte. Mais generalement l'excrescence est si fort adhérente à l'enveloppe, qu'on ne peut l'emporter sans arracher aussi le testicule : operation qui se peut faire aisément & sûrement, si le sarcome ou le schirre ne remonte pas plus haut, le long des vaisseaux spermatiques, comme cela arrive souvent, dans lequel cas un Chirurgien prudent ne hasardera pas sa réputation sur une cure qu'il ne peut achever. Il y a plusieurs exemples où un sarcocele est suivi d'un hydrocele ; quelquefois un hydrocele, quelquefois même une tumeur des épididymes a été prise pour un sarcocele, lequel doit être distingué avec soin des deux autres. Très-souvent la substance du testicule est fistuleuse & tourne en pus. En ce cas quoique quelquefois il ne paroisse pas de symptome par lequel on puisse certainement déterminer si le testicule est sain ou non, cependant l'avis que donne notre Auteur de l'emporter avec le reste, semble fort convenable. Quelquefois le sarcocele devient dur & schirreux, d'où Scacchus lui a donné le nom de *Tophacea*. Severin a observé qu'il forme une concrétion blanche comme la coquille d'un œuf ou d'une huitre : outre cela elle se termine souvent en cancer. On a tenté plusieurs

méthodes

méthodes pour guérir cette hernie ſans exciſion. Mathiole en rapporte une & Scultetus pluſieurs qui avoient été guéris par la poudre d'Ononis, avec quelques applications topiques; mais ce ſpecifique, comme eux & quelques autres l'appellent, n'a pas ſi bien réuſſi, non plus qu'aucun autre remede, qu'en general nous ne trouvions que le ſeul vrai remede eſt l'exciſion comme l'Auteur le propoſe. Hildan nous dit qu'il n'avoit rencontré dans le cours de ſa pratique qu'un ſarcocele qui étoit au teſticule gauche, & conclut delà que le teſticule droit y étoit plus ſujet, comme le gauche l'étoit à l'hydrocele; mais comme cette opinion ne ſemble pas fondée dans la nature, auſſi il n'y pas d'obſervations, il y en a peu au moins ſuivant l'experience d'autres Ecrivains qui établiſſent que la choſe arrive ainſi: les raiſons qu'Hildan en donne ſont ſi peu ſatisfaiſantes, que quand même le fait ſeroit vrai, nous ignorerions parfaitement pourquoi il l'eſt. GUIL. DE SALICET.

Cet Ecrivain donne pluſieurs exemples de ſa pratique dans les plaies; [a] il paroît qu'il a fait quelques cures qui ne ſont pas communes. En parlant des plaies au thorax, il a un paſſage très-remarquable, touchant les nerfs de cette partie: [b] il dit que ceux de la ſixiéme & ſeptiéme paire, qui prennent leur origine du cerveau & de la nucque, ſervent pour les mouvemens volontaires, & que les autres ſervent pour les mouvemens naturels, ou vitaux; ce qu'il prouve par le cas de l'apoplexie. Je remarque cela, parce que c'eſt exactement l'idée du fameux Docteur Willis, le premier inventeur du ſyſtême nerveux. Cet Auteur voudroit que la différence entre le cerveau & le cervelet, à l'égard de leurs différens uſages, conſiſtât en ce que le premier eſt intereſſé dans les mouvemens animaux ou volontaires, & le dernier dans les vitaux ou involontaires. Mais cette idée eſt entierement renverſée par ce qu'on peut obſerver des nerfs; car nous voions pluſieurs parties qui ne ſont ſujettes qu'aux mouvemens volontaires, comme la langue, la bouche, les yeux & tout le viſage, recevoir des branches de la cinquiéme, ſixiéme, ſeptiéme & huitiéme paire des nerfs, tous prenent leur origine de la moëlle allongée, qui, ſelon lui, appartient au cervelet. Il eſt vrai que les mouvemens involontaires du cœur, du diaphragme, &c. peuvent être con-

[a] 2. 4. 7. 15. &c.

[b] 4. 3.

Pag. 515.

GUIL. DE SALICET.

tinuez, si le cervelet reste, le cerveau fût-il emporté; comme la circulation continue pour deux ou trois jours à un chien dans cet état, on trouve aussi que dans l'apoplexie, après que tous les mouvemens volontaires sont arrêtez, la respiration continue & le pouls bat. Mais cela n'arrive point, parce que le cœur & le diaphragme reçoivent leurs nerfs du cervelet, c'est plûtôt parce que ce sont des muscles qui n'ont pas d'antagonistes, & qu'une moindre quantité d'esprits suffit pour continuer les fonctions vitales, quoiqu'elle n'ait pas le pouvoir d'operer les mouvemens volontaires. On trouve par cette raison que les plaies au cerveau sont souvent gueries, & qu'elles sont presque toûjours mortelles au cervelet : les symptomes qui les suivent en sont des prognostics assez sûrs, le vomissement, la sincope, le hocquet, & l'intermission du pouls. La distinction que fait Sennert en ce cas est très-juste, il dit que les plaies au cerveau sont fatales, non pas tant parce que le cerveau est offensé que parce que les fonctions vitales sont troublées, comme elles doivent l'être, lorsque le cervelet est blessé.

LANFRANC.

LANFRANC.

LANFRANC, dans ce qu'il dit, a beaucoup pris de Guillaume de Salicet, mais il a changé sa méthode; & quoiqu'il cite Theodoric, je ne trouve pas qu'il ait fait mention de l'autre à qui il avoit plus d'obligation. Il nâquit à Milan, il passa après en France; il étudia à Lyon, de-là il alla à
a 3. 11. Paris en 1295. où il finit [a] l'année suivante le Livre que nous avons à présent. Il paroît singulier en certaines choses; il est fort opposé à la taille dans le cas de la pierre, parce qu'il avoit vû des exemples où cela empêchoit la gé-
b 3.3. 8. nération [b] : il dissuade & la section & les caustiques dans
c 3. 3. 7. d 2. l'hernie [c] : il désaprouve aussi le Trepan [d]; un plus grand nombre, dit il, sont gueris sans cela, & il renvoie à la Pratique d'Anselme des Portes pour une preuve du mauvais succès de cette operation. Il rapporte un cas d'une blessure
e 3. 1. 15. à la tête, qui étant suivie [e] de convulsions, le malade se

trouva bien ; il obſerververve au contraire, que lorſque la fievre ſuit les convulſions aux plaies de la tête ou des nerfs, il n'a jamais vû de guériſon.

GUY DE CHAULIAC.

GUY DE CHAULIAC.

PAr le ſecours de tous ces Auteurs, & par ſa longue experience, GUY DE CHAULIAC, diſciple de N. Dertrutius, dans une vieilleſſe fort avancée, réduiſit en 1363. l'art de la Chirurgie en ſyſtême; & quoiqu'il n'ait pas ajoûté à ce qu'il a trouvé dans ſes Prédeceſſeurs beaucoup de choſes nouvelles, comme il le dit lui-même, (car pour quelques-unes il l'a fait) Fallope qui n'eſt pas un mauvais juge en fait de Chirurgie, le compare à Hipocrate. Guy avoit été Profeſſeur à Montpellier; il pratiqua à Lyon pluſieurs années ; il s'établit enfin à Avignon, où il fut le Medecin du Pape Clement V. & de ſes ſucceſſeurs. Il dit qu'il n'avoit vû que le ſixiéme Livre de Paul, duquel il ſemble qu'il fit un bon uſage, car il le tranſcrit ſouvent. Le principal Auteur qu'il ſuit outre celui-là, & qu'il ſuit avec jugement, eſt Albucaſis. Je ne puis m'empêcher d'obſerver qu'entre pluſieurs Auteurs qu'il cite, il ne fait point mention de Celſe, qui, à ce que je trouve, étoit auſſi peu connu des Ecrivains de ce tems-là que des Arabes. Il cite les Livres qu'il avoit lû & conſulté, en compilant cet Ouvrage : il loue la traduction de quelques parties de Galien qu'avoit fait récemment ſur l'ordre de Robert, Roy de Sicile, Nic. de Regio, Calabrois, ſçavant en Grec & en Latin; cette traduction, dit-il, ſurpaſſoit de beaucoup la verſion Latine, faite de l'Arabe, laquelle étoit la ſeule en uſage alors. Non-ſeulement il cite pluſieurs Auteurs, mais encore il en donne ſon jugement. De plus il donne une hiſtoire abregée de la Chirurgie de ſon tems, il dit qu'il y avoit cinq Sectes parmi les Profeſſeurs en cet Art : La premiere ſuivoit Roger & Roland, & les quatre Maîtres, qui appliquoient indifféremment des cataplaſmes à toutes les plaies & à tous les abcès. La ſeconde ſuivoit Brunus & Theodoric, qui, dans ces cas là ne ſe ervoient que de vin. La troiſieme ſuivoit Guillaume de Sa-

GUY. licet & Lanfanc, qui tinrent le milieu & traiterent les plaies avec des onguens & des emplâtres mols. La quatrieme Secte étoit celle des Allemans, qui suivit les guerres & qui usa de charmes, de potions, d'huile & de laine. La cinquieme enfin étoit composée de femmes & de peuple ignorant, qui, dans toutes les maladies, n'avoient recours qu'aux Saints. Il fait cette réflexion generale & judicieuse sur toutes ces Sectes, qu'il est étonnant qu'elles se transcrivissent perpetuellement l'une l'autre, & que toutes allassent par le même chemin, se suivant comme des grues.

Il rapporte un cas où il emporta une partie du cerveau & guerit le malade : c'est peut-être là un des premiers exemples de cette sorte en Chirurgie; [a] car Galien & les autres ne parlent que de cerveau blessé, mais jamais de cervelle tirée dehors. Il croit pourtant le cas incurable s'il falloit emporter, comme il s'exprime, une cellule toute entiere, néanmoins, Theodoric [b] fait mention que son Maître Hugue *de Luca* guerit; mais ceci pourroit bien être une de ces fables dont Guy [c] parle. Il rapporte d'une maniere particuliere une hernie inguinale & intestinale, & donne des différentes manieres de faire la cure ou par section, ou par caustique; il préfere le caustique & décrit amplement l'operation : il dit qu'il l'avoit vû faire trente fois avec succès par son maître Pierre de Bonanto. Sur ceci & en plusieurs autres endroits, on trouvera différentes choses que nos Praticiens modernes ont voulu faire passer pour être de leur invention. Tagault a donné à cette Auteur une belle forme, & on peut le lire à présent en latin fort élegant. Mais outre qu'il a omis beaucoup de choses, & que quelquefois suivant Joubert il se trompe sur le sens, quand il differe de lui, il est dans le tort.

Je ne puis quitter cet Auteur sans parler d'une description remarquable qu'il donne de la peste [d] de 1348. qui fut suivie d'une mortalité inouie. Elle vint des Indes, fit le tour du monde, & détruisit la quatrieme partie du genre humain. Elle dura trois ans dans l'Orient & y fut plus mortelle. Elle désola Avignon pendant sept mois; il y en avoit de deux especes : la premiere qui dura pendant les deux premiers mois, laquelle étoit suivie d'une fievre violente, & d'un crachement de sang (& ressembloit fort à la peste qui avoit été observée

a 3. 11.
b 2. 2.
c Cap. singul.
d 2. 2. 5.

par Fracaſtor dans ſon tems) ; aucun de ceux qui en furent attaquez ne vécurent, & ils mouroient dans l'eſpace des trois premiers jours. L'autre ſorte qui ſucceda à la premiere parut avec une fievre continue, des charbons, des abcès, particulierement aux aiſſelles & aux hanches : elle étoit auſſi mortelle que l'autre ; & il y avoit cette différence, que ceux qui furent attaquez de celle-ci mouroient dans l'eſpace de cinq jours. Guy reſta lui-même à Avignon pendant le tems de cette peſte, & vers la fin il prit l'infection & en fut ſi mal pendant ſix ſemaines de tems, qu'il étoit abandonné ; mais enfin un bubon parut, & le ſauva heureuſement. GUY.

J'ai obſervé auparavant que la plûpart de ces Auteurs, & Guy lui-même, tranſcrivent ſur tout Albucaſis ; mais ils s'écartent du modele qu'il a laiſſé dans ſon Ouvrage Chirurgique, en ce qu'ils ne ſe renferment pas uniquement dans les bornes de la Chirurgie ou des operations manuelles, mais qu'ils traitent auſſi d'autres maladies, de celles ſur-tout qui demandent des applications exterieures, imitant en cela Avicenne & les autres Arabes. Leur intention ſemble avoir été de nous laiſſer un corps complet de Medecine, mais leurs Ecrits auroient bien mieux valu s'ils s'étoient tenus dans les bornes de la Chirurgie, ſur laquelle en bien des cas ils ont des obſervations bonnes & nouvelles, au lieu que quand ils ſe jettent ſur les autres maladies ils n'ont rien qu'ils n'aient pris.

ARDERN.

PArmi les Ecrivains de ce tems-là & de cette eſpece, il y a un Anglois qui mérite au moins qu'on faſſe mention de lui : JEAN ARDERN, Chirurgien, qui fit une figure aſſez conſiderable. Il dit qu'il vécut à Newark depuis 1349. lorſque la peſte commença juſqu'en 1370 de-là il ſe rendit à Londres, où ſa réputation l'avoit devancé depuis long-tems. Il dit encore qu'il pratiquoit bien avant qu'Henry, Comte de Derby, fût créé Duc de Lancaſtre en 1350. ce qui prouve qu'il n'auroit pû vivre aſſez pour être Chirurgien d'Henry IV. Il a laiſſé un gros volume de Medecine & de Chirurgie, mais ſur-tout de Chrirurgie ; il y en a parmi nous pluſieurs manuſcrits, cependant il n'a pas encore été imprimé ; ce qui eſt d'autant

ARDERN.

plus étonnant, que cet ouvrage est peut-être aussi utile qu'aucun qui ait été écrit sur cette profession dans ces tems-là, excepté celui de Guy. Il semble être le premier homme qui a fait revivre la Chirurgie dans cette nation : car nos Compatriotes, desquels j'ai fait mention auparavant, paroissent avoir été peu exercez eux-mêmes aux operations, ils n'ont fait que transcrire les Auteurs qui étoient les plus modernes. Ardern étoit certainement un homme d'experience, comme le prouvent suffisamment les differens cas qu'il décrit dans ce Livre-ci. Il y a un air de simplicité répandu dans tout le Livre ; & quoiqu'il y paroisse souvent empirique, & quelquefois superstitieux, cependant eu égard à l'état où étoit alors la Medecine & la Chirurgie, on peut le regarder comme un Chirurgien passablement habile & rempli de probité : qualité, qui, après l'autre, est la principale à désirer dans un Chirurgien. Ses Ecrits contiennent une bonne pratique, & elle y est couchée de maniere que le Lecteur peut en profiter. Il a un grand nombre de remedes, de la plûpart desquels il étoit l'inventeur, comme le sont particulierement ceux qu'on a retenus dans nos dispensaires [a]. Il a inventé un nouvel instrument pour les clysteres, desquels il traite amplement ; il recommande particulierement le sel comme une des meilleures choses qui y doivent entrer. Il insiste beaucoup sur les avantages de ce remede, ou pour guerir les maladies, ou pour les prévenir ; & on croiroit, par ce qu'il en dit, que cette pratique étoit fort peu en usage, & fort peu connue parmi les Anglois dans ce tems-là : il dit que c'est l'ouvrage [b] d'un maître parfait ; qu'une grande circonspection est requise pour qu'il ne soit fait ni négligemment, ni avec témerité, & que pour l'avoir bien fait lui-même il a gagné souvent beaucoup d'argent & de crédit dans des lieux très-éloignez ; & il y a une telle dexterité suivant lui à bien faire l'operation dans des cas de colique ou quand l'anus est trop resserré, qu'à Londres [c], lorsque les Lombards (qui gagnoient autant par cette voie-là, que par celle de l'usure) essaioient en vain de donner du soulagement ; sa méthode réussissoit. Il conseille de prendre chaque année deux ou trois clysteres ; les avantages qui reviennent de cette méthode sont, dit-il, innombrables, & pour cela elle doit être reverée [d].

a *Valentia scabiosa Tapsivalentia, & Tapsimel.*

b *In hoc invigilet medicus, & in operatione non sit negligens, neque temerarius, quoniam opus est perfecti magistri, pro quo centies, &c.*

c *Cum pluribus vicibus Lumbardi clysteria suo more, &c.*

d *Hanc ejus beneficium nemo potest numerare, habeatur ergo in reverentia.*

Il y a dans cet ouvrage un long Traité sur la fistule à l'Anus, lequel a été traduit par Jean Read en 1588. & ce qui est surprenant, dit-il, c'est qu'il n'a jamais connu personne dans son tems, ou entendu parler de qui que ce soit, ni en Angleterre, ni au-de-là de la mer, qui ait prétendu la guerir; excepté un Religieux qui avoit été avec le Prince de Gales en Aquitaine, lequel étoit, ce semble, un imposteur: car lui Read en guérit plusieurs que le Religieux avoit laissé comme presqu'incurables. Les anciens Chirurgiens n'ont sçû la guérir & ont avoué qu'ils ne pouvoient le faire: Dieu, dit-il, qui a donné la sagesse, cache plusieurs choses aux sages, lesquelles il découvre aux simples. Il est vrai que les essais de cette operation étoient très rares dans son tems; on peut observer qu'entre tous les Chirurgiens d'alors, desquels je viens de faire mention, il n'y a que Guillaume de Salicet qui en traite à dessein, & il décrit la maniere de faire l'operation par une ligature qu'on serre, en tirant le fil comme si l'on scioit, ce qui doit être certainement très-douloureux. La raison pour laquelle on trouve que ces Auteurs Latins font si peu mention de cette operation, est peut être qu'Albucasis, qu'ils copient tous, la dissuade en plusieurs cas; & lorsqu'il la conseille, il semble qu'il aimeroit mieux qu'on la fist par le cautere actuel que par aucune autre méthode, ce qui étoit la pratique des anciens. Peut-être se figuroient-ils que cette pratique étoit si affreuse & si dangereuse, parce qu'il ne l'avoient jamais vû mettre en usage, quoiqu'elle ait été depuis recommandée par F. *ab Aquapendente*; cependant notre Compatriote Alexandre Read [a] croit que quiconque l'a hazardée, ressemble à un homme qui voudroit jouer au coq les yeux bandez. ARDERN.

[a] *Lect.* 11.

Ardern rapporte les deux méthodes de faire l'operation par incision ou par ligature, telles qu'elles sont décrites amplement par Paul & Celse; il semble les avoir prises du premier Auteur: cependant il a décrit quelques nouveaux instrumens, comme le *Tendiculum*, & a donné de nouveaux noms aux anciens, comme ce qu'il appelle *sequere me* pour *specillum*; *acus rostrata*, pour la *faulx* de Paul; & *frenum Cæsaris*, pour le fil avec lequel on fait la ligature. Je ne trouve ces termes d'art dans aucun autre Auteur avant lui.

Il est clair par son propre récit qu'il avoit grand nom-

ARDERN.

bre de malades de cette espece, dont plusieurs étoient gens de la premiere qualité, & qu'il eut des succès extraordinaires. On peut remarquer une chose, c'est qu'il est très-soigneux à faire de bons prix [a], & recommande une précaution, qu'on s'assûre, autant qu'on le pourra, d'être réellement payé suivant la convention, après que la cure sera faite. Il recommande la même chose [b] en d'autres cas, & il n'y a pas de doute que ce ne fût la coûtume dans ces tems-là. Il donne plusieurs recettes pour la chaleur d'urine appellée chaude-pisse, qui vient souvent, dit-il, de la pierre; & il parle souvent çà & là d'abcès & de tumeurs scirrheuses, particulierement de celles qui se forment au membre viril, mais il ne donne pas à penser le moins du monde qu'elles fussent veneriennes; cela est très clair par le cas fameux qu'il rapporte d'un Curé, en qui il nous dit que le mal venoit d'une toute autre cause.[c]

Je ne puis quitter cet Auteur, sans remarquer que quoiqu'il fasse mention de caustiques faits avec de l'orpiment & de l'arsenic sublimé, il est cependant assez sincere pour donner une longue histoire des effets terribles qu'ils avoient produits dans deux de ses malades, quand il étoit jeune Praticien. Ces deux cas paroissent rapportez avec assez d'impartialité, & doivent avoir assez de poids pour détourner tout autre d'un essai si téméraire.

Ce période, quelque stérile qu'il ait été, n'a pas fini sans nous faire voir quelque chose de fort étonnant; c'est une maladie dont on n'avoit encore entendu parler nulle-part, & qui revenant de tems en tems pour quelques années, a presqu'entierement disparu depuis. Cette maladie étoit la sueur, elle prit son origine dans notre propre Isle, c'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'elle ait été décrite avec toute l'exactitude possible par un de nos Compatriotes le grand & docte *Caius*. Elle commença pour la premiere fois en 1483. dans l'armée d'Henry VII. lorsqu'elle mit à terre à Milford Haven, & se répandit dans Londres depuis le 21. de Septembre jusqu'à la fin d'Octobre. Elle reparut ici cinq fois, & toûjours en esté: la premiere fois en 1485. après en 1506. ensuite 1517. alors elle fut si violente qu'elle tuoit en trois heures de tems, de maniere que nombre de personnes de qualité moururent, & que parmi le peuple en différentes villes la moitié

a *Centum Marcas (à Nobili) vel xl. libras cum Robis & Feodis & centum solidos per annum ad terminum vitæ.*

b *Inflatio in verga xl. solidos.*

c *In virga virili cujusdam Rectoris pruritus repente accessit, ita quod à fricatione abstinere non potuit, fricato vero per aliquod tempus, &c.*

moitié en périt. La quatriéme fois que cette maladie reparut fut en 1528. elle causoit la mort en six heures de tems; plusieurs personnes à la Cour en moururent, & Henry VIII. lui-même en fut attaqué dangereusement. En 1529. & alors seulement, elle infecta les pays-bas & l'Allemagne; elle fit sur-tout beaucoup de ravage en Allemagne, & elle fut la principale cause de l'interruption de la Conference qui se tint à Marpurgk entre Luther & Zuingle, sur l'Eucharistie. La derniere fois qu'elle a reparu parmi nous a été en 1551. Elle emporta dans un jour cent vingt personnes à Westminster, & les deux fils de Charles Brandon, tous les deux Ducs de Suffolk en moururent. Elle éclata d'une maniere furieuse, particulierement à Shrewsburi, où résidoit *Caius* notre Auteur. Il décrit cette maladie telle qu'elle ressemble fort à l'affreuse Peste d'Athenes : il l'appelle, avec raison, une fievre pestilentiele contagieuse, qui duroit l'espace d'un jour naturel; il regarde la sueur seulement comme un symptome ou une crise de la fievre. Voici comment on en étoit saisi : d'abord elle affectoit quelque partie; elle étoit suivie d'une chaleur ardente & interieure; d'une soif qu'on ne pouvoit éteindre, d'insomnie, de mal d'estomac & de cœur, quoique rarement avec vomissement; de mal de tête, de délire & de défaillance, & d'un assoupissement exessif. Le pouls étoit fréquent & vif, la respiration courte & embarassée. Les enfans, les pauvres & les vieillards y étoient les moins sujets; tous les autres presque en étoient attaquez, & la plûpart en mouroient. Dans cette Ville là où elle dura sept mois, il perit environ mille personnes. Ceux du pays qui voyagerent en France ou en Flandres n'en réchaperent pas : ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les Ecossois en furent exempts; que dans les pays étrangers les Anglois seuls en furent attaquez, & que les Etrangers qui étoient en Anglererre ne le furent point. Personne ne guérit avant vingt-quatre heures. Dabord les Médecins étoient fort embarassez comment traiter cette maladie : la seule méthode de cure étoit d'entretenir long-tems la sueur qui étoit nécessaire; car si elle étoit arrêtée, elle devenoit dangereuse & même fatale, de maniere qu'on n'avoit qu'à prendre patience; se tenir couché, & ne pas prendre de froid : si la nature n'étoit pas assez forte pour cela, c'étoit

à l'art de l'aſſiſter, en provoquant la ſueur par plus de couvertures, par des remedes, par du vin, &c. La violence du mal paſſoit en quinze heures, mais on n'étoit pas hors de danger avant que les vingt-quatre fuſſent écoulez Il étoit néceſſaire de renouveller la ſueur en quelques-uns juſqu'à douze fois, s'ils étoient d'un temperamment robuſte ; le plus grand danger étoit de ſortir du lit. Quelques-uns qui n'avoient pas aſſez ſué tomberent dans de très-mauvaiſes fiévres. Pendant tout le tems il ne falloit pas manger de viande ni boire dans les cinq premieres heures. A la ſeptieme le mal augmentoit, à la neuvieme ſurvenoit le délire ; ſur toutes choſes il falloit abſolument éviter de dormir. Il parut par experience que cette maladie étoit plûtôt une ſurpriſe de la nature, comme Milord Bacon l'obſerve, qu'un mal d'une nature incurable : car lorſqu'on prenoit les ſoins convenables, generalement le malade ſe rétabliſſoit.

A l'ouverture du ſeiziéme ſiécle il ſe préſenta une nouvelle ſcene, la Medecine prit alors une face nouvelle, & l'hiſtoire de ce ſiecle auroit pû fournir à M. le Clerc beaucoup de particularitez plus dignes d'être rapportées, que le vain ſyſtême de Paracelſe, leſquelles auſſi auroient pû être préferées étant de datte anterieure. Du tems des Arabes parut une nouvelle maladie, comme nous l'avons obſervé ; ce ſiécle ne fut pas moins fameux par la naiſſance d'une nouvelle maladie, qui, en peu de tems infecta toute l'Europe, & détruiſit beaucoup plus de monde que l'autre maladie n'avoit fait. Cette maladie eſt la verole, apportée par quelques Compagnons de Colomb, des Indes Occidentales, où elle étoit alors épidemique & contagieuſe comme la gale : elle avoit fait quelque progrès en Italie dans l'an 1492. mais comme elle fut peu répandue, on y fit peu d'attention. Cependant deux ans après, le Siege de Naples lui donna occaſion de ſe répandre dans l'Armée Françoiſe, qui en porta l'infection au travers de toute l'Italie, en France & en Eſpagne, d'où peu de tems après elle fut, non-ſeulement répandue dans toute l'Europe, mais encore portée en Aſie & en Afrique. Ici on peut obſerver une choſe fort extraordinaire, c'eſt que les Eſpagnols de cette premiere expedition qui ſe fit en Amerique en rapporterent cette infection, &

peu après ils porterent eux-mêmes aux Indes une autre sorte de contagion qui est la petite verole, dont l'histoire dit que le Prince Indien Montezume mourut. On raconte l'origine de la grosse verole de manieres differentes, quoiqu'on s'accorde sur l'époque.. Sydenham l'a fait venir de Guinée, & Manard rapporte qu'une fameuse Prostituée de Valence en Espagne, laquelle aiant eu affaire avec un malheureux couvert d'un *elephnatiasis*, donna l'infection à plus de quatre cent, quelques-uns desquels suivirent Charles VIII. en Italie. Mais il y a apparence que cette miserable de Valence avoit reçû l'infection de quelqu'un qui venoit d'Amerique. M. le Clerc à peine rend-il aucune raison des symptomes de cette maladie ni de sa cure; comme elle est cependant la chose la plus étonnante qu'il y ait encore eu dans l'Hstoire de la Medecine, si nous considerons ou la cause de sa production, ou la nouveauté de son origine, ce sera bien la peine d'observer sous quelle forme elle parut d'abord, & comment elle a varié après; quels progrès elle a fait, & par quelle nouvelle méthode on a essaié d'arrêter la furie de cette nouvelle peste. Je donnerai donc une idée abregée de ce qu'elle a été dans les cinquante ou soixante premieres années, par où on découvrira quelque chose de la Theorie & de la Pratique de ceux qui ont vécu & écrit dans ce tems-là.

D'abord il ne sera pas hors de propos de remarquer que d'abord que cette maladie parut, & depuis même, il y a eu des gens, qui n'étant pas accoûtumez à penser par eux-mêmes, & à marcher dans d'autres voyes que celles que les Anciens ont tracées, se sont donnez beaucoup de peine pour prouver que cette maladie a été connue & des Grecs & des Arabes, & qu'imparfaitement décrite à la verité elle est représentée sous les noms de différentes sortes de lepres, ulcerations & autres affections cutanées. En cette maladie on a un exemple comment le sens des anciens Auteurs peut être forcé, pour servir d'appui à une opinion favorite. Ici donc, citer a été raisonner, apporter des lambeaux de différens Auteurs, a été prouver; on a accumulé des symptomes tirez de divers Auteurs, jusqu'à ce qu'on a formé une maladie telle que les Anciens n'en ont jamais eu la moindre idée.

Ceux qui ont tâché de prouver que la petite verole se trouve dans Hippocrate & Galien, ont suivi la même maniere de raisonner. Telle est la chimerique idée de M. Huet sur les éruptions & les pustules vesiculaires, qu'il prend de Vectius Valens, d'Ætius & de Gregoire de Tours [a]. Des Ecrivains & des Raisonneurs de cette trempe, peuvent nous montrer leur lecture ; mais ils font voir en même tems qu'ils peuvent lire sans jugement. Pour ne pas pousser la chose plus loin, disons, que qui que ce soit qui a le sens commun n'a qu'à lire les cas rapportez par G. Torella, qui vécut & pratiqua au tems de la premiere éruption de ce mal, & voir s'il pourra appliquer quelque description de maladie qu'on trouve dans les Anciens à ces symptomes & à ces apparences. Qu'on examine avec attention la belle & exacte peinture d'un *élephantiasis*, faite par *Aretæus*, & qu'on forme de tout ses traîts, si l'on peut, quelque chose qui ressemble à la nouvelle maladie. On pourroit aussi-bien, je croi, avec *Jean de Gaddesden*, s'imaginer que *Chiragra* & *Podagra*, deux sortes de ce qu'il appelle *gutta*, sont des especes de la lepre appellée *elephantiasis* [b], comme de croire que l'*elephantiasis* des Anciens est la verole des Modernes. On peut passer à des personnes purement speculatives & non versées dans la prati que, de pousser loin leur imagination sur ces matieres, & sur une lueur ou une expression d'Auteur ancien, s'efforcer de faire à l'antiquté des honneurs dont elle n'a pourtant pas besoin. On peut rapporter à ce propos ce que Valesius conclut d'un récit de Tacite [c] sur le visage de Tibere, ç'a été, selon lui, un cas venerien. Cependant, comme dans aucune maladie qu'on puisse lire dans les Ouvrages des Anciens, il n'y a pas eu la même complication de symptomes, la malidie dont je vais parler à présent, a été observée si particulierement dans plusieurs circonstances, que le plus grand nombre des Praticiens les plus sçavans & les plus experimentez, ont d'abord été convaincus qu'elle étoit d'une nouvelle espece & d'une origine moderne, & telle, qu'elle n'a été connue ni des Medecins Grecs, ni dès Arabes. C'est ainsi, dis-je, qu'en ont pensé ceux qui ont vécu dans ce tems là. Le pere de *Fallope* étoit au Siege de Naples, & c'est probablement de lui que vient le détail de l'origine de cette maladie tel qu'on le lit dans

a *Comment. de Rebus, &c.*

a *Sunt species lepræ meo judicio quæ vocantur Elephantiasis.*

c *Ulcerosa facies ac plerumque medicaminibus interstincta.*

les Ecrits de ſon Fils. *Torella*, l'un des premiers qui ait écrit ſur cette maladie, ſuppoſe qu'elle eſt nouvelle ; car ſans cela il n'auroit jamais eu recours à une telle cauſe que la conjonction de quelques planetes. La lepre étoit commune alors, & il n'avoit pas beſoin d'en aller chercher la cauſe dans les phenomenes céleſtes. Et Jacques de Catane, qui a écrit quelques tems après, quoiqu'il remarque qu'il y paroiſſoit de tems en tems quelques ſymptomes de lepre, comme cela arrive ſouvent, affirme cependant d'une maniere très poſitive que c'eſt une nouvelle maladie, & pour cela on lui donna ſouvent le nom de *Paturſa*, expreſſion qui étoit en uſage parmi les Indiens.

Telle étoit l'opinion des Européans en ce tems-là, & on trouvera dans J. Leon qui a écrit l'Hiſtoire d'Afrique bien-tôt après la naiſſance de cette maladie, qu'on en a eu là la même idée : « En Barbarie, dit-il, ils meurent pour la plûpart, & ſont rarement guéris : ſur les montagnes d'Atlas, « & par toute la Numidie & la Lybie, à peine connoît-on « cette maladie; de maniere que ſouvent les perſonnes infe- « ctées, fuient en Numidie ou dans la Terre des Negres, dans « lequel pays l'air eſt ſi temperé, que le ſeul ſéjour qu'ils y « font les rétablit en parfaite ſanté, de ſorte qu'ils s'en retour « nent très-ſains chez eux ; ce que j'ai vû de mes propres « yeux arriver à pluſieurs ſans le ſecours d'aucun remede. Le « nom même de cette maladie n'étoit pas connu en Afrique « avant que Ferdinand, Roy de Caſtille, eut chaſſé les Juïſs « d'Eſpagne : aprés le retour des Juifs en Afrique certains « malheureux débauchez connurent leurs femmes, & ainſi de « l'un à l'autre la maladie ſe répandit dans toute la nation, « de maniere qu'il n'y avoit preſque pas une famille qui en « fût éxempte. Malgré cela on fut très perſuadé que cette ma- « ladie venoit originairement d'Eſpagne, ſurquoi faute d'autre « expreſſion ils l'appellent *la Verole Eſpagnolle*. Néanmoins à « Tunis & par toute l'Italie, elle eſt appellée *le mal Fran-* « *çois* : elle eſt encore appellée de même en Egypte & en Sy « rie, & c'eſt un mot très-commun pour maudire quelqu'un : « *Le mal François te prenne*. Je trouve auſſi que de fort bonne- « heure on lui donna ce nom en Angleterre, comme cela paroît par le Teſtament de D. Collet, Doyen de Saint Paul

en 1518. Il faut cependant avouer qu'il y a quelques passages remarquables dans quelques Ecrivains devant ce tems, sur lesquels on auroit une raison plausible au moins de soupçonner qu'ils avoient eu quelque sorte de connoissance de cette maladie : car quelques uns d'eux attribuent en termes directs la cause d'un symptome ou deux, fréquens dans les cas veneriens, à un coït impur.

Gordon, en parlant des abcès, des ulceres & des douleurs *in peni*, donne entr'autres cette cause : *Jacere cum muliere cujus matrix est immunda, plena sanie, aut virulenta.* Et avant lui Lanfranc qui est plus détaillé dans sa description du même mal, laquelle description il prend comme presque toute autre chose de Guill. de Salicet à ces expressions-ci :
a 3. 11. [a] *Ulcera veniunt ex pustulis calidis virgæ supervenientibus quæ postea crepantur vel ex acutis humoribus, vel ex commixtione cum fœda muliere, quæ cum ægro talem habente morbum de novo coiverat. Si quis vult membrum ab omni corruptione servare, cum recedit à muliere quam habet suspectam ab immunditia, lavet illud cum aqua cum aceto mixta.* Notre Compatriote Jean de Gaddesden prend de là mot pour mot ce qu'il dit de ce symptome & de la recette, & il l'insere dans son chapitre sur la Lepre. Quelques-uns auroient voulu inferer de là que ce n'étoit pas une veritable lepre : car, disent-ils, la lepre n'est pas contagieuse, ni elle n'est jamais communiquée par la copulation charnelle : mais sûrement quiconque examinera bien l'histoire de cette maladie trouvera
b 4. 1. 120. que les Anciens en avoient une toute autre idée : [b] *Ætius* dit expressément qu'elle est contagieuse ; & pour cette même raison il pense qu'il n'est pas sain d'être trop près d'un lépreux. Il est probable que c'est pour la même raison qu'il prononce que le coït est très-pernicieux dans ce cas là ; c'est aussi pour cela qu'il parle de la castration comme d'un préservatif, il
c 4. 1. 122. avoit vû lui-même la cure faite par là [c].

d 4. 3. 3. Avicenne [d] dit que l'air même est corrompu dans ce cas là, comme il l'est dans la peste, la rougeole & la petite-verole ; & si la contagion peut être ainsi répandue, c'est-à-dire, par le moyen de l'atmosphere dans la lepre, combien plus le venin doit-il être actif dans un contact immédiat ? Ç'a été une mode dernierement de nier qu'il y ait aucune con-

tagion dans les maladies, même dans celle qui est si terrible pour cette même raison, je veux dire la peste : mais dans le cas de la lepre ces nouveaux Directeurs en Medecine feroient bien de considerer que Moyse, le plus grand aussi-bien que le plus ancien Ecrivain du monde, étoit d'une opinion tout-à-fait contraire, car autrement il n'auroit pas été si circonstancié dans la loi qu'il a faite à ce sujet, dans laquelle il marque quand & comment les personnes souillées doivent être séparées de celles qui sont nettes, & il n'auroit pas été si rigoureux dans ses édits, par lesquels ils ne souffroit pas que ces personnes veçûssent dans le même camp ou dans la même ville, de peur de répandre l'infection [a]. Et comme cette maladie étoit communiquée par la proximité, & particulierement par l'attouchement, ceci seul peut être une bonne raison, pour laquelle les Septante [b] dans ces chapitres qui regardent la lepre, rendent toûjours l'expression hebraïque, qui signifie un coup par le mot ἁφὴ ; c'est pourquoi aussi la Traduction Angloise l'appelle peste ou lepre. Mais pour revenir à Avicenne, je dois observer qu'il remarque cette même maniere de communiquer la lepre, & qu'il parle de ce symptome particulier, c'est-à-dire, d'un ulcere *in peni* avec une ardeur d'urine, comme le coït en occasionne souvent, quoique cet Auteur ne dise rien de plus de son impureté, sinon que la personne étoit lépreuse. Les Ecrivains que j'ai citez font mention de ce seul symptome, comme devant quelquefois son origine au coït, & aussi la description est directement celle d'une gonorrhée virulente ; mais ils ne supposent pas qu'une personne ainsi infectée soit attaquée d'aucun autre mal. Je crois que l'on peut dire que ceci a tout-à-fait l'air d'une maladie venerienne, qui si elle se confirme, se manifeste après en cent autres formes, & produit autant de maux différens, c'est avec aussi peu de raison qu'on appliqueroit à ce cas la tache de la chair, si souvent mentionnée dans le 15. du Levitique ; car si on fait attention au nombre des jours de séparation qui est enjoint, on verra clairement que ce dont il s'agit là ne peut être du tout cette maladie ; & l'on sçait outre cela qu'une simple gonorrhée, les menstrues mêmes étoient regardées dans tout l'Orient comme aiant en elles quelqu'impureté & quelque contagion ; c'est pourquoi la loi Mosaïque

a *Levitic.* 3.

b *Levitic.* 13. & 14. *Deuteron.* 17. 8.

les soûmet aux mêmes restrictions que pour la lépre. Rhazès, qui comme on l'a vû, pratiquoit en Perse, fait mention d'un ulcere *in peni*[a], causé par une maniere particuliere de coït, *ascensio mulieris supra virum* : mais personne ne voudra, je pense, conclure de là qu'il l'a regardé comme ce que nous appellons à présent mal venerien, ou qu'il ait entendu qu'une telle position seulement communique ce poison. L'absurdité d'un tel raisonnement est très-évidente, comme si tout ulcere qui flue à cette partie étoit venerien, & ne pouvoit venir d'aucune autre cause, ou qu'une gonorrhée virulente fût toûjours une suite nécessaire d'un coït impur. De telles idées seront très-bien refutées par l'histoire de cette maladie; on y verra que ce symptome même n'a paru au moins que quarante ans après l'infection Neapolitaine, & même à présent il ne se trouve pas dans toutes les personnes qui ont la verole.

Cependant pour ne rien cacher, il y a encore quelque chose de plus fort en faveur de l'opinion de ceux qui croient cette maladie plus ancienne, & on le trouvera dans Guillaume de Salicet, lequel va plus loin sur cette matiere que Lanfranc son Copiste. En parlant d'un bubon il dit qu'il arrive souvent[b], *cum accidit homini in virga corruptio, propter concubitum cum fœda muliere, aut ob aliam causam : itaque corruptio multiplicatur & retinetur in virgâ, unde non potest natura mundificare virgam aut locum primò propter multam plicaturam partium illarum, & propter strictam viam illius loci, unde redit, & regurgitat materia ad locum inguinum, propter habilitatem loci illius ad recipiendam superfluitatem quamlibet, & propter affinitatem, quam habent hæc loca ad virgam.* Cela est exprimé en termes très-clairs, & même ce passage paroît le premier qui semble dire quelque chose sur ce sujet, & qui prouve autant qu'aucun autre que j'aie pû trouver depuis : je ne vois pourtant pas qu'aucun Auteur y ait fait attention. *Pierre de Argileta*, qui a écrit long-toms après Guillaume de Salicet, a emprunté de lui tout ce qu'il a sur ce sujet, sans le nommer, il ajoûte seulement, [c] *unum recordor vobis, &c. id est.* Si l'on ne purge pas avant que d'appliquer aucun onguent astringent dans un ulcere à la verge, il surviendra un bubon. Mais je crois qu'il s'en faut beaucoup

a Continent. p. 75

b 1. 42.

c 2. 30. 3.

coup que cela prouve que la maladie venerienne fût connue, même de Guillaume de Salicet. S'il l'avoit connue, sûrement il auroit fait mention de quelques autres symptomes, qui sont aussi particuliers & aussi remarquables dans ce cas que le bubon. Il ne parle même de ce dernier qu'en passant, & comme provenant d'un coït impur, & met cette cause parmi les autres, qui suivant lui produisent souvent une semblable tumeur. Comme il est le premier qui fasse mention d'un bubon produit ainsi, il peut se faire qu'il en eût rencontré un exemple, & que le mal fût provenu de quelqu'autre cause, car sûrement tous les bubons ne sont pas veneriens: & à l'égard de l'origine du bubon, nous voions tous les jours dans la Pratique qu'une humeur ou un ulcere mal traité ou arrêté trop tôt, en quelque partie du corps qu'il soit, occasionne une enflure ou un abcès dans quelque partie voisine. On peut assûrer, je pense, avec beaucoup de raison, qu'il peut y avoir des ulceres ou un flux de quelque matiere corrompue en quelque endroit de la verge, lesquels peuvent n'avoir pas une cause venerienne, mais être produits par quelque humeur âcre & virulente qui se décharge là. Quelquefois même les glandes du gland & celles de l'extremité de l'urêtre, poussent au-dehors leurs humeurs dans une quantité à donner le change à gens qui ne seront pas sur leurs gardes, & ils les regarderont par méprise comme un écoulement venerien; les parties sont quelquefois si fort excoriées dans ce cas, qu'elles occasionnent un phimosis. Dans quelque flux d'humeurs qui arrive à ces parties, s'il ne s'y fait pas une décharge suffisante, il pourra se former un bubon dans l'aîne, lequel ne sera pas venerien. Il pourra se former de telles humeurs corrompues non-seulement des bubons, mais encore des tumeurs & des abcès dans lequel que ce soit des parties génitales, & sans doute un tel mal peut venir du commerce avec quelque femme, qui sans lepre ou maladie venerienne pouvoit avoir quelque ulcere ou quelque abcès à ces parties. Par là on peut rendre raison de la putrefaction observée dans le cas de Jean de Gaunt, & l'échaufement dont il est si souvent fait mention dans notre histoire d'Angleterre. Tout ce que nos Anciens Medecins, & Jean d'Ardern ont dit sur ce dernier sujet, est pris des Ara-

bes, qui dans quelque excoriation ou ulcere au *penis* ou au vagin, font mention de l'ardeur d'urine, que leurs Traducteurs ont appellé *ardor*, *arſura*, *incendium*, ſurquoi ils preſcrivent pluſieurs injections différentes. On pourroit tirer des argumens de ce que j'ai rapporté de Guillaume de Salicet, & plus encore du chapitre que j'ai cité de Theodoric; mais ces ſymptomes tels qu'ils ſont décrits, quoique ſurvenus après le coït, forment-ils un mal qui ait du rapport veritablement au mal venerien? Quiconque lira l'examen des lépreux publié par Geſner, ne trouvera pas ſix ſymptomes dans ce catalogue qui en contient près de cent, leſquels puiſſent convenir avec ceux qui paroiſſent dans tous les différens periodes du mal François, ſi on les examine de près.

Quoi qu'il en ſoit, je n'en dirai pas davantage: comme M. le Clerc l'obſerve très-bien, ſi cette maladie avoit été ancienne, les Poëtes au moins en auroient parlé, s'il avoit été poſſible que les Medecins n'en euſſent rien dit. C'eſt là, je penſe, un argument qui prouve fort bien que cette maladie n'étoit pas connue dans des tems plus reculez, autrement un ſujet ſi abondant n'eût pas échapé à la raillerie du Dante, de Petrarche & de Boccace. Je paſſe à l'hiſtoire de cette maladie, telle qu'elle a été rapportée par les Modernes.

N. Leonicenus, le grand Reſtaurateur de la Medecine Grecque, qui a été un Profeſſeur célebre à Ferrare, a le premier publié quelque choſe ſur ce ſujet, & les ſeuls ſymptomes qu'il décrit ſont des puſtules qui ſurviennent d'abord aux parties de la génération, & qui ſe répandent par tout le corps, & particulierement ſur le viſage avec beaucoup de douleur; ce traité n'eſt gueres qu'une diſpute d'école. Comme le ſujet étoit nouveau, l'Auteur examine à quel point ce mal reſſemble ou ne reſſemble pas à un élephantiaſis, ou à l'*ignis ſacer*, ou *perſicus*, ou d'auttes maladies décrites par les Anciens; il parle beaucoup des cauſes, mais il ne dit rien de la cure. En un mot il ne ſemble pas avoir jamais eu de pratique touchant ce cas. On peut en dire autant de Seb. Aquilanus, qui écrivit à peu près dans le même tems; de même que de Noël Montreſor, qui répond à *Leonicenus*, comme d'Ant. Scanarole, qui repliqua en défenſe du dernier en 1498.

Dans cette même conjoncture parut G. Torella, Medecin de César Borgia, & du Pape Alexandre VI. que ce Pape fit après Evêque de S. Justa ; mais il ne rassembla tous ses mémoires que dix ans après qu'il eut quitté la Pratique. Il va un peu plus loin que *Leonicenus* touchant cette maladie ; il observe des douleurs nocturnes & des ulceres excorians de différentes sortes : tout son discours est pris d'Avicenne, suivant la mode de ce tems-là d'appliquer la doctrine Arabe à quelque maladie que ce fût, quoiqu'il pût n'y avoit aucun rapport. Cependant il ajoûte cinq cas où il y a quelque chose de remarquable & de neuf: Dans le premier il parut au second jour un chancre fort dur ; il survint au sixieme jour de grandes douleurs, & au dixiéme nombre de pustules. Dans le second cas au treiziéme jour il parut des pustules, au trente-cinquiéme il survint de vives douleurs & un enrouement. Au troisiéme cas, après dix mois, il y eut une espece de gale & des douleurs. Au quatriéme cas des douleurs se firent sentir presqu'immédiatement ; après deux mois, il sortit une gale qui couvrit tout le corps, & alors la douleur diminua : cela continua ainsi pendant dix mois, & à la fin de l'année deux ulceres parurent à la jambe avec beaucoup de douleur. Dans le cinquiéme cas il remarque douleurs, pustules & ulceres, en sorte que l'os étoit presqu'entierement découvert. Il semble que ce soit-là le premier détail qui donne une idée de cette maladie : détail assez imparfait, dira-t-on ; mais on aura lieu de se plaindre encore davantage à l'égard de la méthode de la cure. Il dit que la découverte de cette méthode fut faite dans le tems de Borgia, mais elle ne consiste qu'à purger, saigner, délayer, baigner, & n'est autre chose que la méthode Arabe dans toutes les maladies cutanées & les ulceres. A l'égard de la friction mercurielle il la condamne comme pernicieuse, & remarque combien de personnes ont été tuées par d'ignorans Charlatans qui l'ont hazardée. Il nomme entr'autres le Cardinal de Segorbe, Alonso, Borgia & son frere, commes victime de cette méthode : ce dont on se servoit beaucoup dans son tems étoit, dit-il, *unguentum sarracenum*, que Guy recommande beaucoup pour la gale, & lequel, quoiqu'il offense les dents & les gencives, fait sortir les humeurs par la bouche. Il décrit deux autres sortes d'on-

guents mercuriels ; il dit qu'ils ont détruit un nombre infini de personnes qui ne mouroient pas, mais qui étoient tuées sur le champ ; sur quoi il ajoûte que ces téméraires empiriques doivent rendre compte de leur manœuvre en l'autre monde, si ce n'est en celui-ci, & être plongé dans l'abîme du répentir. Je répete ces paroles pour vous faire voir en quel état étoit alors la Pratique : il est visible qu'avant que les Medecins eussent appris à connoître la maladie & la méthode de la cure, on fit beaucoup de ravage par un traitement hardi & indiscret, & que les remedes furent aussi meurtriers que la maladie même. Fallope (dont j'aurai occasion de faire mention dans la suite) fait une remarque très-juste, que Borgarutius prend de luy mot pour mot, qui est que les Medecins étoient fort méprisez alors ; & que si les Espagnols n'avoient pas découvert comment cette maladie se guérissoit aux Indes par le guaiac, & qu'un Chirurgien hardi n'eût pas trouvé par hazard l'usage du mercure, cette maladie auroit encore été indomptable. A l'égard du mercure, c'est par hazard qu'on a connu qu'il guérissoit la vérole en donnant un flux, mais je ne sçaurois convenir avec ceux qui s'imaginent que c'est en ce tems qu'on découvrit que le mercure avoit cette qualité : car outre ce que Guy a remarqué [a], il est clair que cette proprieté du mercure même en maniere de friction étoit connue de Theodoric, qui décrit différentes formes de pareils onguens, & prescrit combien souvent & combien longtems cette friction doit être continuée, jusqu'à ce que le flux commence ; il ordonne que le malade prenne garde de gagner du froid, il lui défend de se laver pendant quarante jours. L'humeur fluera de la bouche comme une riviere, & il sçait, dit-il, que cette méthode aura un succès assûré *in malo mortuo & scabie* [b]. Ces applications mercurielles ont été évidemment prises des Arabes, & par analogie à la gale, aux dartres & à la lepre, elles ont été heureusement appliquées à celle-ci. Rhazès, Avicenne & les autres, prescrivent les mêmes remedes exterieurs pour les affections cutanées, quoi que sans dessein de provoquer le flux. Cependant *Alsabaravius* qui a vécu plus tard, semble avoir connu cet effet ; car il traite de la cure au cas où la bouche, la langue, & surtout le gozier, sont enflez & suivis de corrosion & d'une odeur

a *Num.* 6. *a.* 3.

b *Quæst.* 3. 49.

ſorte des onguens mercuriels ; cas qu'il avoit vû très ſouvent [a]. a 30. 3.

Reprenons notre hiſtoire. En 1516. J. Almenar, Eſpagnol publia un petit Traité, mais il n'y ajoûte rien à la deſcription de *Leonicenus* ; il paroît recommander l'uſage du mercure, mais tel que les Arabes l'ont preſcrit ; car il eſt ſi éloigné de conſeiller la ſalivation, que lorſqu'elle commence à paroître ſon principal ſoin eſt de la détourner, en déterminant les humeurs vers les parties inferieures par des remedes convenables.

En 1518. Leon Schmaï imprima une répetition de ce que *Leonicenus* avoit dit auparavant ; il n'a rien de neuf que le Guaiac dont il parle, lequel avoit été apporté nouvellement en Europe. Mais dans la même année Jean de Vigo, Medecin de Jules II. écrivit quelque choſe ſur cette maladie : il obſerve que les puſtules aux parties ſécretes deviennent ſouvent livides, & après avoir été guéries reparoiſſent en forme de verrues par tout le corps. Souvent après ſix ſemaines on a ſenti de grandes douleurs ; ſouvent après douze mois on a vû des ulceres virulens, des nodus, des caries d'os, des abcès, des douleurs, particulierement aux jointures & au front. Ordinairement cette maladie eſt confirmée en dix, douze ou dix-huit mois, & ſe termine enfin par d'autres maladies, tantôt l'une, tantôt l'autre. A l'égard de la cure il remarque que tous les Anciens remedes ont manqué ; & que ſi la maladie eſt confirmée, il n'y a rien à eſperer que des onguents mercuriels, qui par ſalivation la guériſſent infailliblement, à ce qu'il dit, dans une ſemaine. C'eſt là la premiere trace que nous trouvions où cette Pratique ſoit recommandée. Il décrit le cerat mercuriel qu'il avoit éprouvé mille fois ; il eſt le moins pénible pour le malade, il opere plus ſûrement & plus efficacement que tout autre. Le fameux Anatomiſte & Chirurgien Jacques de Carpi, ou Berenger qui fut en grande réputation au commencement de ce ſiecle, eſt, à ce qu'on ſuppoſe, le premier qui eut ce ſecret avec lequel il ſe fit une fortune immenſe, de maniere qu'il laiſſa 40. ou 50000 écus au Duc de Ferrare, outre une grande quantité de vaiſſelle. M. le Clerc dit qu'il tua beaucoup de monde, mais je ne vois pas par où cela paroît : peut-être fût-ce de ce grand homme que J. de Vigo apprit cette

méthode de faire des frictions ; quoi qu'il en soit il eut un grand succès dans cette Pratique à Rome, & devint très-riche aussi-bien que ce Chirurgien.

C'est là jusqu'à ce tems tout ce que je puis trouver sur cette maladie, soit à l'égard de la description, soit à l'égard de la cure. Un peu avant le guaiac, ce grand specifique avoit été apporté en Europe, & acquit un tel renom, qu'on en faisoit au moins autant de cas que du mercure, & que même pendant quelque tems il eut une plus grande vogue : Gonsalvo Ferrand fut le premier qui l'apporta. Il avoit gagné lui-même la maladie à Naples ; & n'aiant pû réussir à se faire guérir, il alla aux Indes Occidentales, dans le dessein de découvrir comment les Habitans de ces pays-là traitoient cette maladie, qu'il sçavoit être fort commune parmi eux, & aussi commune que la petite verole l'étoit en Europe. Circonstance assez remarquable ; le même pays a donné la maladie & l'antidote peu d'années l'un après l'autre : cela semble prouver que c'étoit une maladie toute nouvelle, & apportée du monde nouvellement découvert, comme on l'a déja dit, autrement qu'est-ce qui auroit pû engager Ferrand à aller chercher aux Indes sa guérison ? Quand il eût acquis la connoissance du remede, (lequel avoit là un succès universel, & principalement, suivant les apparences, parce que le climat est chaud, & la maniere de vivre moderée) il revint en Espagne, s'établit lui-même pour la cure de cette maladie, & gagna autant de biens par cette méthode, que les personnes qui traitoient avec le mercure avoient pû en acquerir par la leur. Je suppose qu'il fit monopole du remede ; car il paroît que quelque tems après on le vendoit sept écus d'or la livre.

Jac. de Catane, qui semble avoir écrit avant ce tems (car il ne fait pas mention du Guaiac) & certainement après Torella, est un peu plus détaillé : outre les symptomes déja décrits il remarque une grande chaleur *in peni*, & des ulceres à la gorge, de même que dans cette partie. La luete est quelquefois rongée, & quelquefois le venin est caché pendant des années entieres avant qu'il paroisse ; Fernel semble aller un peu trop loin, quand il dit pendant l'espace de trente ans. J. de Catane fait mention de la méthode commune de la

cure, ordonne l'usage de l'onguent mercuriel jusqu'à ce que les gencives enflent, & propose les précautions qu'il faut prendre en les faisant ; il donne les remedes contre les accidens qui peuvent arriver dans le cours de l'operation ; & il est le premier qui, au cas qu'il reste après la friction quelques symptomes virulens, conseille d'y revenir une seconde fois après que le malade a repris ses forces ; pratique qu'il a vû souvent réussir.

Pierre Maynard de Verone, autre Auteur de ce tems là ou environ, ne dit rien ni du guaiac, ni du Mercure, mais il décrit les symptomes mieux qu'aucun autre n'avoit fait avant lui. Il parle des corrosions qui se font non-seulement à la luete, mais encore à la trachée artere & au nez ; il fait aussi mention des ulceres & des nodus aux jointures. Et quoiqu'il fasse mention des abcès en plusieurs endroits, j'observe qu'il ne dit rien, particulierement du bubon ; je n'ai rien trouvé non plus là dessus dans tous les autres Auteurs. Il est fort adonné à l'Astrologie, & avoit une telle connoissance du Firmament, qu'il prédit que cette maladie, qui devoit sa naissance à certaines conjonctions malignes de planetes, se termineroit en 1584. Il fit cette prédiction un peu témerairement : il eut poutant la prudence de fixer le tems de l'accomplissement si loin de lui, qu'en tout cas on ne pût lui faire pendant sa vie le reproche d'avoir prophetisé à faux.

Fracastor qui fut habile dans sa profession, comme dans toutes les autres sciences, parle à peu près de même sur cette maladie, & dans son admirable Poëme qu'il appelle Syphilis, lequel il écrivit vers la fin du regne du Pape Leon, il fait mention particulierement du bubon & du dérangement dans la voix causé par des ulceres à la gorge, ce qui prouve qu'il n'étoit pas moins excellent dans ses descriptions de Medecine que dans les Poëtiques. Non-seulement il parle de la friction mercuriel & du guaiac, il fait encore mention des suffumigations de Cinnabre, mais il semble les craindre.

Quelque tems après, lorsque les vertus de la squine & de la salsepareille furent découvertes, *Louis Lobera*, Espagnol, qui avoit beaucoup voiagé, & qui fut Medecin de Charles Quint, publia un Traité sur cette maladie ; il est

court il eſt vrai, mais il contient de meilleures obſervations que des volumes entiers de quelques autres. Outre les chancres (qu'il regarde comme le ſigne le plus certain de l'infection) & d'autres ſymptomes, il parle du relâchement de la luete, d'une enflure aux ſourcils, laquelle ne ſuppure jamais; de douleurs ſur-tout aux chevilles des pieds & aux cuiſſes, de puſtules calleuſes aux mains & aux pieds; d'abcès en pluſieurs endroits, ſur-tout aux membranes & aux os; & quand le cas eſt tel, l'os ne manque pas d'être offenſé & carié. Cet Auteur, ou *Fracaſtor* eſt le premier qui faſſe mention du bubon, ou qui obſerve que cette tumeur là ou d'autres, quand elles s'ouvrent & ſont bien guéries; emportent la maladie. Il traite auſſi de la cure avec beaucoup de jugement, & donne la méthode de la friction d'une maniere très-exacte: il ordonne que la chambre où eſt le malade ſoit chaude; il ne veut pas que le malade change de linge; il voudroit qu'on continuât la friction juſqu'à ce que la ſalivation vînt bien, & que les ſymptomes diminuaſſent, mais il ne fixe pas le tems que cela demande. Il eſt auſſi le premier, ſi ce n'eſt *Fracaſtor* qui recommande les ſuffumigations mercurielles: cependant il le fait avec cette précaution, que quoiqu'à ſon avis elles operent la cure plus aiſément & plus vîte, quand elles ſont faites par un homme experimenté, il en déconſeille l'uſage, conſiderant qu'elles peuvent être dangereuſes lorſqu'elles ſont appliquées par de mal habiles gens. Il décrit très-clairement la methode des ſuffumigations, de même que les préparations néceſſaires pour cela: il les regarde comme un admirable remede dans des cas inveterez & des ſujets robuſtes; mais il les défend entierement à ceux qui ſont d'une conſtitution foible, hectique, ſujets à la toux, à l'aſthme ou à l'hydropiſie.

Les autres (qui ne ſont pas en petit nombre) leſquels ont écrit environ ce tems ci ou peu après, n'ont preſque rien qui mérite attention. Le meilleur Ecrivain parmi ceux qui ont ſuivi, je veux dire celui qui ſemble avoir le plus d'experience, & entendre le mieux ce qu'il écrit, eſt *Nicolas Maſſa*, qui, outre cela, étoit un des plus habiles Anatomiſtes de ce tems là. On trouve chez lui une énumération complete de tous les ſymptomes terribles & diſtinctifs qui ſurviennent

ſurviennent à cette maladie. Pour donner tout d'un coup une idée de cette maladie, je rappellerai tous ces ſymptomes tels qu'ils ſont dans ſon diſcours. « Ce ſont des puſtules dures à la tête & au front ; des douleurs à la tête & dans les membres ſpecialement au cuiſſes ; douleurs qui augmentent la nuit : « il diſſequa en 1524. une perſonne en qui il trouva un amas « de matiere blanche ſur la membrane de la cuiſſe ;) ce ſont « encore des abcès, non-ſeulement à la cuiſſe, mais auſſi en « d'autres endroits ; des ulceres, qui, s'ils ſont *in peni* & calleux, ſont une preuve démonſtrative de l'infection, des nodus, des tubercules douloureux, des tumeurs aux jointures, des fiſſures & des écailles aux mains & aux pieds, & des « croutes ſur le corps comme à la lepre. La luette eſt relâchée, « il vient des ulceres à la bouche, au gozier & à l'épiglote, « leſquels ne ſuppurent point ; les cartilages du larynx ſe corrodent, les os ſe carient. Il y a Bubon, qui, s'il ſupure, opere « la cure ; les cheveux & la barbe tombent. Cette derniere « circonſtance qu'il rapporte montre qu'il a écrit en 1536. quarante ans environ après le commencement de cette maladie ; car il ſe paſſa cet eſpace de tems, à ce qu'aſſure Fallope, avant qu'on obſervât ce ſymptome ſurvenir à cette maladie. C'eſt là une vive deſcription quoique deſagréable de cette maladie ; on remarquera d'abord ſans doute que parmi tous ces ſymptomes il y en a un dont il n'eſt pas fait mention, c'eſt la gonorrhée, qui, quoiqu'elle ſoit à préſent le ſymptome le plus commun au commencement des maladies veneriennes ne parut point (ce qui eſt extraordinaire) que plus de quarante ans après l'origine de la maladie, ſuivant le calcul de Fallope, que je crois être juſte. Le premier Auteur que je trouve qui en ait parlé eſt Fernel. Je m'étonne comment Maſſa peut avoir oublié ce ſymptome, puiſque dans ſon tems il devoit avoir paru, & long-tems même avant qu'il publiât la troiſiéme édition de ſon Traité en l'an 1567.

Maſſa eſt fort exact dans la méthode de la cure, il déclare que ce mal doit être traité par de nouveaux remedes, & qu'il a été au moins un des premiers, pour ne pas dire le premier, qui les a inventés & communiqués au Public. Quoi qu'il ſoit fort long ſur les éloges du Guaiac, il reconnoît pourtant que le remede le plus ſûr eſt la ſalivation,

qui peut être donnée ſans danger aux enfans mêmes & aux femmes enceintes. Il donne pluſieurs formes d'onguens, dont le fond eſt le lard & le mercure : il donne différentes regles pour préparer le corps, & le préſerver contre tous les accidens qui pourroient arriver pendant & après le cours de l'opération. Il obſerve que l'humeur flue quelquefois, non-ſeulement par les glandes ſalivaires, mais encore par les ſelles, les urines ou la ſueur, & ſouvent avec ſuccès. Il pratique cette méthode de friction quelquefois pendant trente-ſept jours, la continuant par intervale ſuivant que les circonſtances le demandent, & il la pouſſe au point que le malade eſt prêt d'y ſuccomber. Il traite auſſi des ſuffumigations, & propoſe les mêmes précautions que Lobera; il donne pluſieurs exemples de ſuccès qu'il a eu par cette opération, lorſqu'on avoit manqué la cure par la friction; en un mot il paroît de tous ces Auteurs le plus verſé dans la Pratique.

Dans les Ecrivains qui ſuivent il n'y a preſque rien de neuf ou d'important. *Braſavole*, qui eſt très-ample, compte deux cent trente quatre combinaiſons ou eſpeces de cette maladie : il auroit pû de la même maniere les multiplier par milliers, cependant avec toute ſa prolixité il ne dit rien de nouveau, ni ſur les ſymptomes, ni ſur la méthode de la cure. Il a écrit en 1551. & a été le premier qui s'eſt ſervi du Guaiac à Ferrare en 1525. *Fallope* ſon Ecolier, grand Maître dans ſa profeſſion, donna ſes leçons ſur cette matiere vers l'an 1555. plus tard que M. le Clerc ne le dit; il traite de chaque branche de cette maladie, mais il ne rapporte que très-peu, ou même rien, qu'on ne trouve dans Maſſa. Il fait mention, il eſt vrai, d'une circonſtance que je ne trouve dans aucun autre Auteur; c'eſt un bruit dans les oreilles, tel que le ſon des cloches. Il avoit obſervé ce ſymptome environ huit ans plûtôt; & comme c'eſt un ſymptome qui ne manquoit preſque jamais de ſe trouver dans les cas invéterez, il l'avoit trouvé le plus embaraſſant & le plus difficile à guérir. Il eſt le premier qui ſoit le plus circonſtancié à l'égard de certains points de la ſalivation, comme la quantité de l'évacuation ou le cours de l'évacuation. La meſure qu'il rapporte eſt depuis ſept juſqu'à dix pintes par jour; & quoi-

que quelquefois dix jours ou environ de flux continu suffisent, & que les empiriques terminent toûjours le flux au quinziéme, cependant il y a des cas où il croit convenable de le prolonger jusqu'au vingtiéme. Nous trouvons, par expérience, que son observation est très-vraie; les circonstances de la maladie peuvent varier si fort, qu'il est impossible de fixer à certain jour le tems du flux.

Les Auteurs qui suivent méritent à peine d'être lûs, & je ne puis m'empêcher d'observer que ceux qui ont écrit environ l'an 1560. ou après nous en apprennent moins que ceux qui les ont précedez. Par exemple dans l'Ouvrage intitulé, *Scriptores de Morbo Gallico*, le second & le troisiéme tome qui font plus de la moitié du Livre, ne contiennent aucune chose importante qui soit nouvelle. Et l'on auroit bien pû se passer des longs discours de *Tomitanus* & de *Petrone*; la plus grande partie de ce qui est là est superficiel & superflu, & ce qui est de quelque conséquence a été mieux expliqué par d'autres. Ces Auteurs paroissent foibles en pratique, quand il survient quelque difficulté dans le cas. Le premier a un chapitre entier sur ce point, si c'est une maladie ou non: & pour donner une idée de sa méthode, il finit où il auroit dû commencer par les symptomes de la maladie. L'autre Auteur est méthodique à l'excès, mais sa méthode, dans laquelle beaucoup de gens excellent, ne fait que répandre beaucoup d'embarras sur le sujet: il est toûjours plein d'observations de rien, qui, comme elles paroissent faites sans fondement, ne méritent pas qu'on s'en charge la mémoire, fût-il possible de le faire. La seule chose, dont d'autres n'avoient pas parlé, est le traitement de ce qu'on appelle perle virulente, lequel symptome ne cede à aucune des méthodes de cure, pas même à la salivation.

On peut conclure en general de ces Auteurs que cette maladie varioit beaucoup, & paroissoit sous différentes formes. D'abord, suivant Fernel, les pustules étoient en grand nombre & la douleur médiocre; quelquefois il n'y avoit presque pas de pustules, mais on sentoit de vives douleurs; il survenoit des nodus. Cependant *Fracastor* dans ce qu'il écrit des Maladies contagieuses, dit que dans celle-ci il y avoit d'abord plus de nodus & moins de pustules; mais au tems qu'il écrivit, peu avant sa mort en 1553. c'étoit l'opposé, les douleurs

étoient plus violentes ; & de rechef dans les ſix dernieres années, il y avoit plus de nodus, moins de puſtules, & preſque pas de douleur. Quelque différens que puiſſent ſembler ces détails, ils peuvent être tous vrais, & pluſieurs incidens peuvent en être la cauſe, comme auſſi la différence des pays dans leſquels ces Ecrivains vivoient. Mais ils conviennent tous en ceci, que cette maladie, peu après qu'elle avoit paru, étoit fort maligne ; qu'il y étoit arrivé de grands changemens depuis que *Leonicenus* en avoit donné la deſcription ; car dans les tems ſuivans elle n'étoit pas toûjours ſuivie de douleurs ; il n'y avoit pas toûjours des puſtules ; & quand il y en avoit, elles ne ſurvenoient pas toûjours comme d'abord aux parties ſécretes. On remarqua des changemens conſiderables vers l'an 1530. & alors parurent particulierement ces ſymptomes, la chûte des cheveux, des dents & des ongles ; la perte des yeux & la gonorrhée.

Une autre choſe qu'on peut obſerver, eſt combien peu on étoit fixe alors ſur la méthode de la cure. Le régime dans le cours de remedes tirez du guaiac, étoit d'abord extrêmement circonſtancié & rigoureux ; le malade étoit mis dans un cachot pour qu'il ſuât ; & de la maniere dont Fallope s'exprime, les os & l'homme même étoient macerés : ce qui prouve la verité de la deſcription que *Fracaſtor* fait des lieux qu'il appelle *cæca penetralia.* Quelques expériences qu'euſſent fait d'habiles gens, quelques ſuccès qu'ils euſſent eu par des frictions mercurielles & les ſuffumigations, on voit pourtant combien eſt incertaine la pratique des derniers Ecrivains ſur ce ſujet. Fernel ſe déclare contre la friction ; Fallope, homme d'experience & de crédit, regarde la cure par cette méthode comme moins certaine ; & quoiqu'il donne d'excellentes regles ſur la maniere de la faire, ſon avis eſt qu'on ne la tente jamais que lorſque la ſalſepareille & le guaiac n'ont pas réuſſi, leſquels, ſelon lui, ſont les vrais & ſouverains antidotes de cette maladie. Il s'oublie aſſez lui-même, pour dire que la carie des os ne vient jamais que de la friction. La recette [a] qu'il donne pour prévenir ce venin, paroît extravagante ; la maniere qu'il donne pour le préparer & s'en ſervir, ſont empirique : on diroit cependant qu'il a grande foi à ce tour de charlatanerie. [b] La lecture de cet Auteur donnera mille

[a] *Linteolum nundum goſſypinum*, c. 89.

[b] *Ego ex-*

occasions de réflechir combien peu l'on doit compter sur les topiques, & de quelle mauvaise conséquence ils sont très-souvent. Ils ne procurent pas sûrement un soulagement présent; & quand cela seroit, l'expérience montre trop souvent que c'est cherement qu'on l'achete. *Antoine Fracanstianus*, qui a écrit quelque tems après lui, & quelquefois d'après lui, observe que la friction mercurielle guérit quelquefois; mais que comme c'est un remede très-violent, on avoit eu la prudence de l'abandonner. Il dit cependant que depuis deux ans, la maladie devenant plus violente, on en avoit renouvellé l'usage. Il n'est pas étonnant, ces Auteurs sont encore moins conformes & plus vagues sur la suffumigation; méthode qui demande plus d'habileté & de circonspection pour en avoir du succès.

perimentum feci in mille hominibus, Deum testor nullum esse infectum.

J'entre dans ces détails, parce qu'un peu de réflexion sur ces Auteurs nous apprendra avec quelle circonspection il faut les lire & les suivre. Il n'y a que gens bien expérimentez dans la Pratique sur cette maladie, qui soient capables de bien juger qui est celui qui donne les meilleurs avis, & qu'on peut regarder comme le meilleur Auteur. Ceux qui ont fait essai des remedes qui y sont décrits, & qui ont observé eux mêmes avec soin les effets de ces remedes, sont ceux qui peuvent le mieux discerner qui de tous ces Auteurs parle le plus en maître dans sa Profession.

Malgré toutes les différentes méthodes que les plus habiles Medecins ont essaié depuis plus de deux cens ans, & malgré toutes les hardies assûrances de ces gens qui prétendent avoir des secrets spécifiques, j'ose dire qu'au jugement de ceux qui sçavent le mieux la chose, la voie la plus efficace pour la cure, quand le cas a de la malignité & qu'il est inveteré, c'est la salivation. L'expérience montre encore que la salivation, qui est provoquée par les frictions, produit plus sûrement son effet dans ces cas terribles, que celle qui est produite par des remedes interieurs. Je finirai par une autre remarque, qui est que la grande efficace du mercure pour la cure de cette maladie, consiste principalement si ce n'est uniquement à donner le flux, quelque belles choses qu'on ait dit de frictions & d'applications mercurielles, spécialement de celles de Montpellier en dernier lieu; si elles ne produisent pas de saliva-

vation du tout, ou que la ſalivation ſoit très-imparfaite, il y a lieu de ſoupçonner que la cure n'eſt que palliative. On a tenté pluſieurs fois parmi nous cette méthode; & ſur les meilleures obſervations, je puis dire qu'elle n'a réuſſi que très-rarement, ou même pas du tout. Ainſi quelque gloire qu'on ſe ſoit donné dans ces derniers tems, d'avoir trouvé un art de guérir plus ſûr, je ſuis perſuadé qu'il vaudroit mieux, & qu'il y auroit plus de probité à marcher ſur les traces de nos Ancêtres.

Il y a une choſe remarquable dans cette maladie, & qui n'arrive à aucune autre, c'eſt que ceux qui en ont été infectez une fois ne ſe croient jamais ſi bien guéris, qu'ils ne s'imaginent que la maladie a encore quelque priſe ſur eux, & qu'ils ſont continuellement en danger: imagination toute oppoſée à celle de ceux qui ſont en conſomption, leſquels, ce qui eſt particulier à cette maladie, ſe flattent tous de telle ſorte, que même au dernier ſoûpir ils ne ſçauroient ſe perſuader que leur état eſt déſeſperé. Dans cette autre malheureuſe maladie, s'il reparoît le moindre bouton, ou qu'on ſente la moindre douleur, ſur tout s'il ſurvient quelque écoulement aux glandes du *penis*, ſuivant que je l'ai dit auparavant, on ſe jette dans de furieuſes apprehenſions, on ne doute pas que l'infection ne ſubſiſte encore, & qu'elle ne ſoit prête à éclater de nouveau: terreur qui rend la vie inſupportable & qui conduit de telles perſonnes chez le premier charlatan, qui, pour gagner quelque argent, ne manque pas de fortifier leurs craintes. Ces imaginations ſont ſi fortes pour l'ordinaire, qu'un honnête Praticien a ſouvent plus de peine à guérir le mal chimerique que le réel.

Je n'en dirai pas davantage: cependant un Hiſtorien qui voudroit s'étendre plus au long ſur ce ſujet, trouveroit dans le commencement de ce ſiecle pluſieurs autres choſes qui mériteroient d'être rapportées. Il pourroit décrire auſſi une autre maladie nouvelle, qui n'a été connue ni des Grecs, ni des Arabes; je veux dire le ſcorbut, qui a éclaté avec violence en ce tems. Il doit ſon origine probablement à la nourriture qu'on prend ſur mer, ce qui a paru par pluſieurs ſymptomes, tels que l'enflure prodigieuſe des gencives, &c. parmi la Flote Portugaiſe, quand elle alla à la découverte des Indes Orienta-

les. Cette maladie sembla se transplanter après, & je ne sçai par quelle voie, en Dannemarc & dans les pays voisins du Nord pour quelque tems; le nom originaire de cette maladie est même Danois: cependant *G. Fabrice* dans les Antiquités de son pays, qui est la Misnie, l'a fait de datte plus ancienne, & dit qu'en l'an 1486. cette nouvelle & inouie maladie se répandit beaucoup, & fut non-seulement dangereuse, mais encore contagieuse. Les Mariniers de Saxe l'appelloient, dit-il, Scharbock, qui, dans leur langage signifie une inflammation. Ce fut une des formes sous lesquelles elle parut d'abord, se terminant après en gangrene. Enfin vers l'an 1600. elle se répandit par toute l'Europe, & est devenue à présent un mal épidemique.

On auroit pû aussi observer quelques progrès faits par les Modernes sur les Remedes & sur la Chirurgie: à l'égard des remedes on auroit pû décrire la fameuse composition du *Dias cordium de Fracastor*, & donner un détail des drogues de l'Amerique qu'on commençoit de nous apporter alors, & qui ont depuis si fort enrichi la matiere medicale. Monard, Pison & Margrave, auroient fourni beaucoup là-dessus. Pour ce qui est des simples, & de tout ce qui a du rapport à leurs vertus pour la cure des maladies, on l'auroit trouvé dans le bel Ouvrage que le Chevalier Hans Sloan a publié dernierement; Ouvrage qui fait autant d'honneur à sa Nation qu'à lui-même. En Chirurgie le traitement des plaies, causées par le feu des armes, étoit un sujet nouveau, lequel a apporté un nouveau jour dans cet Art, & a enseigné à ceux qui le professent, non-seulement une meilleure méthode pour la cure des plaies en general, mais encore leur a appris à juger plus sûrement à quelles parties elles pouvoient arriver sans être mortelles. Ce sujet a été traité au long par *Barth. Maggi* (en 1551.) & par *Alfonso Ferri*. Ce dernier a inventé un nouvel instrument, qu'il appelle de son propre nom *Alfonsin*, une sorte de verge de fer ronde, armée de dents à l'extremité pour avoir prise sur la bale. Il a décrit le premier, à ce qu'il croit, une caroncule ou carnosité au col de la vessie, & il explique la maniere de la guérir; Mais Galien en fait mention [a], quoiqu'il ne dise rien sur la cure. Je remarquerai sur cette maladie qu'elle n'est pas toûjours une excroissance d'une

[a] *Loc. aff. l. 1. c. 1. & 4.*

ſubſtance charnue, mais qu'elle eſt le plus ſouvent la ſuite d'une contraction de l'uréthre

Il y a un article ſur lequel la Chirurgie a fait un progrés plus conſiderable, c'eſt la pierre, au ſujet de laquelle on a imaginé la maniere de tailler qu'on appelle le grand appareil; méthode amplement expliquée par *Marianus ſanctus de Barlete*, diſciple de J. de Vigo, dans un Livre qu'il dédia à Vincent Caraffa, Gouverneur de Rome, à la vacance du ſaint Siege arrivée par la mort du Pape Leon en 1521. Il apprit cette méthode de *Jean des Romains* Cremonois, Chirurgien, à ce qu'il paroît, d'un bon jugement, & qui avoit à Rome une réputation conſiderable; il étoit auſſi meilleur Ecrivain que ſon diſciple. Il fut le premier qui inventa cette operation, conduit uniquement par un inſtinct naturel, comme voudroit nous le perſuader *Marianus*. Les inſtrumens dont il ſe ſervoit, leſquels ſont huit en tout, ſont rapportez par *Marianus*, & quelques uns ne ſont pas à préſent en uſage; il eſt fort détaillé ſur tout ce qui a du rapport à l'opération. Il faut, dit-il, qu'un homme ſoit un ſot, s'il ne ſçait pas deviner par la ſonde la groſſeur de la pierre. Il donne le même avis que Paul, de ne pas faire l'inciſion dans le milieu du Perinée, ou *Commiſſura*, comme il l'appelle, & dit, que cela pourroit être dangereux; il marque de même les précautions convenables pour éviter de couper les parties nerveuſes de la veſſie, ou les muſcles qui empêchent l'écoulement de l'urine. On peut juger par là que cet Auteur a été de l'opinion des Anciens, qu'une bleſſure, à la ſubſtance même de la veſſie, eſt mortelle : on peut obſerver encore une choſe, qui eſt qu'alors & longtems même depuis, ceux qui faiſoient cette operation, quelques bons Anatomiſtes qu'ils fuſſent, ne ſçavoient au travers de quelles parties cette inciſion étoit faite. Car par la deſcription de cet Auteur, il ſemble qu'il ait crû, de même que Celſe dans ſa maniere de faire l'operation, que l'inſtrument traverſoit tout le ſphincter, ou au moins une partie; & l'on peut juger par la précaution dont j'ai fait mention ci-deſſus, ſçavoir d'éviter les parties nerveuſes de la veſſie, qu'il craignoit par inadvertance on ne pouſſât l'inciſion juſques-là. A l'égard de l'operation de *Marianus*, il eſt certain qu'il la faiſoit dans l'uréthre même, & generalement environ un pouce

du

du sphincter; Tolet va trop loin dailleurs lorsqu'il dit trois [a] ou quatre pouces. Puisque les Anciens, comme Celse nous l'apprend, ont connu l'usage de la sonde, il est étonnant qu'ils n'aient pas été plus loin, & qu'ils n'aient pas découvert la maniere de tailler par le haut appareil, qui sembloit une suite naturelle de l'autre usage. De cette maniere l'operateur ne peut offenser l'intestin, & moins encore les vesicules séminales, comme cela arrive quelquefois par l'autre méthode; & ce dernier accident, qui, quelquefois ôte la faculté d'engendrer, ce qui est remarqué par Ætius, est la raison pour laquelle différens Chirurgiens, & particulierement Lanfranc [b], homme distingué dans son tems, étoit tout-à-fait opposé à la taille. Mais quelque préferable que soit la méthode de *Marianus* à l'ancienne qu'on appelle le petit appareil, elle est souvent suivie de bien des inconveniens [c], & quelquefois de danger, à cause de la grande force avec laquelle il faut distendre les parties; c'est pourquoi quelques uns qui ont vécu plus tard n'ont pas été contens de cette méthode, & ont pris une autre route pour cette operation. *P. Franco* fait mention d'une de ces méthodes, laquelle est recommandée par Rosset, & a été depuis peu remise en usage parmi nous par l'industrieux M. Jean Douglas; suivant cette méthode l'incision se fait dans la vessie même, au travers les muscles de l'abdomen, au-dessus de l'os pubis. L'autre méthode est ce qu'on appelle parmi nous la section laterale, laquelle est décrite si amplement & si exactement par M. Douglas: méthode qui fut inventée par Frere Jacques, & perfectionnée par M. Rau. Mais comme ces deux opérations n'ont pas encore été beaucoup pratiquées parmi nous, quoi qu'on les y fasse avec toute la dexterité possible, c'est à l'expérience à déterminer laquelle des deux vaut mieux, ou même si quelqu'une des deux mérite d'être preferée à celle qu'a décrit *Marianus*.

a Pag. 392.

b 414. 26.

c Pag. 293.

Pour donner une juste idée de l'état de la Medecine dans ce tems, il faudroit sur-tout marquer les grands progrès qui ont été faits en Anatomie, dans l'espace d'un petit nombre d'années. Jacques de Carpi que nous avons cité, fut non-seulement le premier restaurateur de cette sorte de sçavoir, il y fit de plus lui-même de grands progrès, il disse-

qua plus de cent corps, chose fort extraordinaire dans ce tems là, & qui étoit regardée comme très-barbare : il a laissé aussi dans ses autres Ouvrages, particulierement dans ceux qu'il a fait sur les plaies à la tête, de même que dans ses Commentaires sur *Mundinus*, plusieurs remarques & découvertes, & a mis l'étude de l'Anatomie en grande réputation dans son tems. A son exemple plusieurs autres furent excitez à contribuer de tout leur possible à l'avancement d'un Art si nécessaire. *Massa* & *Jac. Sylvius* parmi plusieurs autres, y ont eu beaucoup de part, jusqu'à ce qu'enfin avant le milieu du siecle, Vesale, par son travail infatigable, a porté cet Art près du point de la perfection. Quelque tems après Columb, Eustachy & Fallope, trois grands hommes dans cet Art, & très-éminens dans les trois différentes Professions à sçavoir les trois branches de la Medecine, l'ont poussé aussi loin qu'il étoit possible, sans la découverte de la circulation.

Qui voudroit donner un détail des progrès que ces grands hommes ont fait dans cette science, seroit obligé, en quelque maniere, de transcrire leurs Ouvrages. Je ferai seulement cette remarque en general, que ces Anatomistes originaux se contenterent de donner une description toute nue des parties, & suivirent l'ordre qui s'accorde le mieux avec la dissection.

Comme plusieurs d'entre ces Anatomistes étoient gens de bons sens, & qu'ils étoient devenus capables par leur éducation, aussi-bien que par leur travail, il seroit à souhaiter qu'ils nous eussent aussi laissé leurs opinions. Car les Anatomistes modernes semblent être d'un caractere inferieur ; ils ont été assez exacts pour ce qui regarde la dissection, mais sans aucun égard à la nature ou aux principes d'une bonne philosophie, ils bâtissent chaque jour de nouvelles hypothèses sur la découverte de la moindre vetille. De là sont nez ces vains songes, touchant le suc nerveux, le suc pancreatique, la bile & la salive. Nuck prétend aussi rendre raison de la varieté des secrétions par les couleurs de sa cire, comme si chaque Injecteur étoit capable d'expliquer les phénomenes du corps animé. La plus grande partie de cette sorte d'Ecrivains ressemblent à quelques ouvriers méchaniques,

qui entendent la figure & la position de chaque roue & de chaque ressort, mais qui ignorent la raison des mouvemens de la machine. Et ceux qui ont composé un systême entier d'Anatomie à dessein d'expliquer l'œconomie-animale, ont été rarement de bons Anatomistes, comme ils ne tiennent la description des parties que d'emprunt, ils tiennent les usages de la même source; ainsi ou ils raisonnent sur des faits faux, ou ils entendent mal ce qui est vrai: on doit donc regarder ces gens là moins comme des Auteurs, que comme des Compilateurs. Et si l'on examine quelqu'un de ces faiseurs de systêmes, même des meilleurs, on verra qu'ils expliquent une chose par les principes d'Aristote, une autre par ceux de Descartes, une autre par des principes de méchanique: différentes sortes de raisonnemens, qui, conformes au systême de l'Auteur original duquel ils sont copiez, peuvent être supportables, mais qui sont contradictoires & absurdes dans le Compilateur, dont l'ouvrage devroit être uniforme & tout d'une même main. Il seroit à souhaiter que quelque personne habile voulût mettre cette matiere dans son vrai jour, & expliquer l'œconomie animal par les loix inaltérables que la nature a imprimé dans la matiere & au mouvement; & puisque le corps humain n'est autre chose qu'un merveilleux composé de solides & de fluides qui suivent des regles de méchanisme, il est surprenant qu'on aille chercher d'autres principes pour les expliquer. Quelqu'un oseroit-il s'égarer assez, pour vouloir expliquer les mouvemens d'une montre, par la doctrine précaire des acides & des alkalis; ou emploieroit-il la matiere ætherée de Descartes, pour résoudre tous les phenomenes de l'hydrostatique? Tels ont pourtant été ceux qui ont introduit dans l'Anatomie une maniere semblable de raisonner, & qui peut être tout aussi peu appliquée au sujet. Il y a quelques personnes qui condamnent toute sorte de raisonnemens sur ce point; mais puisqu'eux-mêmes, quand ils viennent à en traiter, sont obligez de se servir ou d'une sorte de principe ou d'une autre, la seule question est de sçavoir quels sont les principes réels & les imaginaires.

Il y auroit beaucoup de choses agréables & utiles à dire sur ce sujet: un Historien, qui, outre qu'il marqueroit les

LINACRE. progrès qui ont été faits dans cette ſcience d'un tems à l'autre, pourroit obſerver comment les Anatomiſtes mêmes de ce tems-là ont, en repréſentant mal certaines choſes, fait torr à leur ancien maître Galien, & comment ceux qui leur ont ſuccedé les ont pillé eux-mêmes d'une maniere auſſi malhonnête.

Il faut mettre fin à ce diſcours qui eſt déja trop long: qu'on me permette ſeulement d'ajoûter qu'en parlant de l'état de la Medecine dans le commencement de ce ſiecle, je me reprocherois d'avoir oublié de faire mention d'un homme, qui, pendant & après ſa vie, par ſes Ecrits & ſes bienfaits, a fait beaucoup d'honneur, non-ſeulement à ſa Profeſſion, mais encore à ſon pays. Je veux dire LINACRE, qui, dans ſon tems, a été reconnu par les meilleurs Juges pour homme d'un beau génie, d'un bon jugement, & d'un ſçavoir extraordinaire à différens égards : ſes Ouvrages qui ſubſiſtent à préſent prouvent la vérité de ces éloges. Il eſt né à Cantorbery, & a été élevé à Oxford; il fut choiſi en 1484. Aſſocié du College de toutes les ames, & déſirant de ſe perfectionner en voiageant, il crut ne pouvoir faire mieux que d'aller en Italie, qui étoit le pays où a commencé de revivre le ſçavoir, & Grec & Latin. Il reçut toutes les politeſſes poſſibles de *Lorenzo de Medicis*, l'un des hommes le plus accompli de ſon tems, & qui favoriſoit les lettres, lequel auſſi l'aidoit dans tout ce qu'il pouvoit déſirer ſur ſes études, juſqu'à lui donner les mêmes Précepteurs qu'à ſes propres fils. Linacre ſçut tirer tout le parti poſſible de circonſtances auſſi heureuſes ; il acquit auſſi par les ſoins de *Demetrius Calcondyle*, natif de Grece, une connoiſſance parfaite de la Langue Grecque, & fit tant de progrès ſous Politian ſon Maître de Latin, qu'il le ſuparſſa pour le ſtyle correct. Il fut réellement à ces deux égards l'homme le plus parfait de ſon tems. En Latin ſon ſtyle étoit ſi élegant & ſi exact, qu'Eraſme ſon ami le regarda comme trop recherché : cependant le Chevalier *Jean Cheke*, (peut-être pour contredire ſon antagoniſte l'Evêque Gardiner) ſemble lui reprocher qu'il n'eſt pas aſſez Ciceronien, & repréſente Linacre comme étant, par mauvaiſe humeur, ennemi de ce grand Orateur. Cependant il eſt certain que Linacre avoit

un meilleur goût sur la maniere classique décrire, qu'aucun de ces Auteurs modernes : le premier, quoiqu'abondant & clair dans son style, ne s'est pas attaché à l'exactitude ; & l'autre, suivant la mode de son tems, s'est trop amusé à chercher les nombres & les périodes dont Ciceron remplissoit sur-tout ses harangues & ses autres pieces de Rethorique. Pour Linacre, quoiqu'il connût parfaitement tous les Ouvrages de Ciceron, le style des Epîtres & des Ouvrages philosophiques lui plut principalement ; d'ailleurs il tâcha d'imiter l'élegance de Terence & la clarté de Celse, qui convenoit le mieux aux sujets de Medecine dont il traitoit. LINACRE.

Aiant fait un fond si extraordinairement riche de science, il s'appliqua à la Philosophie naturelle & à la Medecine ; il fit particulierement son affaire de la Medecine, & fut le premier Anglois qui chercha à avoir l'intelligence des Ouvrages originaux d'Aristote & de Galien. Il traduisit & publia plusieurs Traitez de ce dernier ; je ne sçaurois mieux faire entendre quels ils sont, & comment ils furent reçûs du Public que par une Lettre du sçavant M. Mattaire, que je joints ici. J'ajoûterai seulement qu'à la lecture de la Preface * des

* Cum & tu sæpe alias, charissime Hiero, & alii quidam amici me nunc hortentur ut sibi medendi methodum conscribam : ego sane, tametsi tum vobis in primis gratificari, tam vero posteros non nihil pro viribus juvare studens, semper tamen, fateor, cunctabar ac distuli, multis de causis, quas nunc quoque percommode dicturus videor, priusquam id quod petitis aggrediar : sunt enim ad ea, quæ post dicentur, sane non inutiles. Earum igitur omnium illa præcipua fuit quod frustra me scripturum timebam : cum nemo prope dixerim, hac nostra ætate veritatis inquisitioni sit deditus, sed pecuniam & civilem potentiam & inexplebiles voluptatum delicias omnes eo usque suspiciant ut si quis sapientiæ quodvis studium sectetur, pro insano hunc habeant : quippe qui primam ipsam & vere sapientiam quæ divinarum humanarumque rerum est scientia, ne esse quidam omnino existiment : Medicinam Geometriam, Rhetoricen, Arithmeticen, Musicen, ac reliquas id genus artes esse quidem autument : cæterum ad finem earum studio contendendum minime censeant. Me vero ex iis qui me unice diligere sunt visi, nonnulli sæpe increpant, quasi plus justo veritatis studio impendam ; quasi qui nec mihi ipsi usui, nec ipsis in tota vita sim futurus nisi & ab hoc tanto veritatis indagandæ studio desistam, & mane salutando circum eam, & vesperi apud potentes cœnem. His enim artibus tum amari, tum accersi tum vero pro artificibus haberi ; nequaquam ex iis quæ in propria professione sint consecuti. Neque enim esse qui de ea judicent, ubi omnes totum diem diversis studiis transigant ; mane quidem omnes salutationibus publice occupati, mox in alia munia distracti, utique ad forum & lites non exigua turba, ad salutationes & aurigas alia major, jam vel aleæ vel amoribus, vel balneis vel ebrietati, vel comessationi, vel demum alicui corporis voluptati deditus sane non exiguus numerus. Vesperi vero rursum omnes ad simposia publicè collecti ; ubi postquam vino se implevere, non lyra, citharave aut aliud musicum instrumentum circumfertur (quod

LINACRE. quatorze Livres touchant la méthode de cure, ſi l'on ne ſçavoit que c'eſt une Traduction de Galien, on croiroit, par l'exactitude & la juſteſſe du ſtyle, que ce Traité a été écrit dans le tems des Auteurs claſſiques.

Un certain Etranger qui a publié dernierement les Ouvrages de Buchanan, ſemble être étonné que cet Auteur ait pû écrire ſi bien Latin dans notre Iſle, puiſque ce ſont les Italiens & les Hollandois qui ont brillé à cet égard, & qu'à peine ce critique peut-il trouver dans la grande Bretagne quelqu'un qui y ait excellé. Il ne cite que Cambden à qui on pourroit en donner l'éloge; il le laiſſe pourtant très-froidement. Il ſeroit aiſé de refuter le reproche qu'on fait là à notre Nation, en produiſant nombre de perſonnes, qui, parmi nous ont fort bien réuſſi dans ce genre; mais je ne me jetterai pas dans cette digreſſion. Je dirai ſeulement que ſi ce Critique avoit connu les Ecrits de Linacre, & particuliement ſon excellent Livre, dans lequel la pureté & l'exactitude du ſtyle Latin eſt enſeignée & expliquée ſi nettement, il n'auroit pas porté un tel jugement; il auroit peut-être appris lui-même à écrire plus élegamment. L'Auteur qu'il publie & qu'il loue, Buchanam, avoit une grande opinion de Linacre; opinion ſi grande, qu'il crut ne pouvoir mieux contribuer à l'avancement du ſçavoir qu'en traduiſant & publiant ſa Grammaire. Si, en vérité, ce n'eſt

ſicut olim in ejuſmodi congreſſu tetigiſſe, honeſtum: ſic contra non contrectaſſe; admodum erat turpe) ſed nec ſermones, ulli habentur quales in ſympoſiis agitari ſolere veteres prodiderunt, nec aliud honeſtum quicquam: imo invicem ſibi propinant & de magnitudine poculorum certant: utpote inter quos optimus cenſetur non qui plurimis inſtrumentis muſicis aut etiam ſermone Philoſophico uti novit, ſed qui multos eoſque maximos calices exſiccavit adeo mihi mane etiamnum ebrii videntur ex his plerique: nonnulli vero etiam tam plane vinum olere quaſi modo hauſiſſent. Eoque fit ut quoties ægrotare cœperint, medicos advocent non quidem optimos utpote quos per ſanitatem noſcere nunquam ſtuduerunt, ſed eos quos maxime familiares habent, quique ipſis maxime adulantur: qui & frigidam dabunt ſi hanc poſſent, & lavabunt cum juſſerint, & nivem vinumque porrigent: poſtremo quidquid jubebitur, mancipiorum ritu efficient contra plane quam veteres illi medici Æſculapio oriundi, qui tanquam Duces militibus, & Reges ſubditis imperare ægris voluerunt. Nequaquam vero Getarum & Tibiorum, & Phrygum & Thracum emptitiorum ritu parere atque obſequi. Itaque is non qui melius artem callet, ſed qui adulari aptius novit, magis in precio eſt: huicque plana omnia perviaque ſunt: huic ædium fores patent: hic brevi efficitur dives, plurimumque poteſt. Huic diſcipuli formoſi à cubiculis, ubi jam fuerint exoleti traduntur. Atque hoc Theſſalus ille cum animadvertit, non ſolum in aliis Romæ divitibus aſſentabatur, ſed etiam artem tradere ſex menſibus ſe promittens, complures diſcipulos brevi comparavit.

pas flatterie de dire qu'il fut un des premiers avec Collet, Lilly, Grocin & Latimer, (lesquels avoient tous acquis hors de l'Angleterre la connoissance de la Langue Greque) qui restaura le sçavoir des Anciens dans notre Isle. Tel fut Linacre en qualité d'homme de Lettres & d'Ecrivain. LINACRE.

Il se distingua si fort dans sa Faculté, que peu après son retour, il fut chisi par notre Salomon le Roy Henry VII. comme la personne qu'il pourroit le mieux charger du soin de la santé & de l'éducation de son propre fils le Prince Arthur : il fut fait successivement Medecin de ce Roy, d'Henry VIII. & de la Princesse Marie. Mais si de telles faveurs de la part de la Cour ne sont pas une sûre preuve de mérite, nous avons en faveur de Linacre le témoignage des personnes les plus éclairées de son tems, qui reconnoissent en lui une grande sagacité naturelle, & un jugement sûr dans les matieres de sa Profession. On en a une preuve dans le Prognostic qu'il fit sur le cas de son ami Lilly, où il prédit qu'il mourroit, s'il se soumettoit à l'avis de quelques personnes téméraires, qui lui conseillerent de se faire couper une tumeur scrophuleuse & maligne qu'il avoit à la hanche : le conseil de ces gens là prévalut, il mourut. Le Docteur Kaye (qui est mieux connu sous le nom de Caius) grand admirateur de Linacre, & pour cette raison entre beaucoup d'autres, digne d'être admiré lui-même, nous apprend, particulierement dans le monument qu'il a élevé à la mémoire de ce grand homme, quelles cures extraordinaires il faisoit en plusieurs cas dont on avoit désesperé. Il ajoûte à son caractere des traits bien aimables ; il dit qu'il eut toûjours la derniere aversion pour la charlatanerie, & pour tout ce qui pouvoit renfermer la moindre bassesse ; qu'il étoit ami très-fidele, & qu'il jouit de l'estime & de l'amitié de tout le monde depuis les personnes du premier rang jusqu'à celle du dernier ordre. Comme il étoit très-habile dans son Art, il eut toûjours beaucoup de bonté pour tous ceux qui tournerent leurs études de ce côté là ; & quand il trouva dans de jeunes Etudians du génie, du sçavoir, de la modestie, de bonnes mœurs, & un désir d'exceller, il les assista de son crédit & de sa bourse.

Pour prouver mieux encore combien il avoit à cœur le

LINACRE. bien de sa Profession & celui du Public, il fonda deux Chaires en Medecine à Oxford, & une à Cambridge. Celles qui furent établies à Oxford (l'une de douze livres sterling l'année, & l'autre de six) ont eté données par le survivant de ses Exécuteurs testamentaires Cuthbert Tonstell, Evêque dépossedé de Durham au College de Merton, & la raison de cette transmutation a été qu'on se tournoit davantage dans ce College du côté de la Medecine. Ces Professeurs sont obligez d'expliquer Hippocrate & Galien aux jeunes Etudians de l'Université; & si dans le College il n'y a personne capable de le faire, on doit chercher dans d'autres Societez des personnes qui le puissent. Par cette donation il a laissé, dis-je, une preuve du cas qu'il faisoit de sa Profession & de l'Université où il avoit été élevé.

Il poussoit ses vûes plus loin encore sur l'avancement de notre Profession; il sentit en quel pitoiable état étoit alors la Pratique de la Medecine, qui étoit presqu'entierement dans les mains de Moines & d'Empiriques non lettrez, qui en imposoient d'une maniere infâme au Public; l'Evêque de Londres, ou le Doyen de saint Paul pour lors, aiant le principal pouvoir d'admettre qui il leur plaisoit à pratiquer, de même que tous les Evêques chacun dans leur Diocèse, il crut qu'il n'y avoit pas d'autre moien de rémedier à ce désordre, qu'en donnant de l'encouragement à des personnes de réputation & de sçavoir, & mettant en de meilleures mains ce pouvoir de donner licence. Il projetta donc de fonder notre College; & par son crédit à la Cour auprès de ce grand Protecteur des sciences le Cardinal Woolsey, il obtint des Lettres Patentes du Roy, lesquelles furent confirmées par le Parlement, pour établir un Corps de Medecins dans cette Ville: en vertu de cetre autorité, le College jouit seul du privilege de recevoir tous ceux qui se destinent dans la Pratique de la Medecine, comme aussi le droit d'avoir inspection sur toutes les Ordonnances des Medecins; & il est déclaré expressément que personne ne pourra exercer la Medecine en aucun des Diocèses d'Angleterre hors de Londres, qu'il n'ait auparavant été examiné par le Président & trois des Elûs, dont il doit avoir des Lettres Testimoniales, excepté qu'il ne soit Gradué dans l'une des deux Universitez;

dégré

dégré qui estun titre pour pratiquer par toute l'Angleterre à sept mille près à la ronde de Londres inclusivement, sans être obligé de prendre aucune licence de l'Evêque. Cet acte du Parlement est aujourd'hui en vigueur, & il y a lieu d'espérer qu'on s'y conformera dans chaque Diocèse. LINACRE.

Outre cela il prit soin fort prudemment qu'il fût donné un pouvoir pour que ses Successeurs fussent les maîtres de faire de tems à autre tels Statuts & Ordonnances qu'il jugeroit à propos pour le bien public: & pour leur rendre justice, il faut dire qu'ils ont aussi suivi ponctuellement les intentions de leur Fondateur; qu'ils ont toûjours agi tellement en vûe & de leur dignité, & du bien du Peuple, & particulierement de l'honneur des Universitez, que c'est une regle constante dans la Compagnie, que personne, excepté qu'il n'ait pris un dégré de Docteur dans l'une des deux, ne pourra être choisi Associé, ni être admis à l'Administration d'aucune des affaires de la Societé, excepté qu'il ne soit Medecin du Roy.

Par d'autres Actes, un autre point important est remis aux soins du College, c'est la visite des Boutiques & l'inspection des remedes; chose qui importe autant au malade qu'au Medecin. Ce pouvoir ne fut donné alors que pour Londres, n'y aiant peut-être pas alors dans les Fauxbourgs de Boutique où l'on vendît des remedes: mais comme depuis peu par la sagesse de Sa Majesté & du Parlement, cet ordre a été étendu, il a aussi été exécuté par les Censeurs du College avec tant de soin, de candeur & d'impartialité, qu'il n'y a pas de doute que le gouvernement ne trouve bon de continuer ce pouvoir dans les mêmes mains.

Linacre fut le premier Président de ce College nouvellement érigé, il remplit cette place pendant sept années qu'il vécut depuis cet établissement: les Assemblées se tenoient en sa propre maison, qu'il laissa & légua à la Compagnie & qu'elle possèda encore après eux. La sagesse d'un tel établissement est sensible: son but, sans doute, fut de répandre dans sa Profession un esprit de bonne intelligence & d'unanimitié; vûe louable en elle-même, mais qui rend encore à rendre les Medecins plus utiles au Public. Il s'imagina qu'en les tirant de la foule des Empyriques vulgaires, & en les

mettant ſur un pied de diſtinction il verſeroit dans l'ame de gens, ſi bien élevez & inſtruits, une émulation qui les exciteroit à la recherche & de la nature des maladies, & de la vraie méthode pour les guérir, dans l'unique vûe de faire du bien au genre humain. Aucun Fondateur peut-être n'a eu le bonheur de voir réuſſir ſi bien ſon projet : cette Societé a toûjours produit une Claſſe d'hommes, leſquels ſucceſſivement ont fait de l'honneur & du bien à leur pays par leur Pratique & par leurs Ecrits ; & quiconque a des yeux ne peut qu'être charmé du coup d'œil d'une telle docte ſucceſſion.

F I N.



VITA GABRIELIS

Filii BACHTISHUÆ, filii GEORGII,

Ex *Arabico* Latine reddita

A SALOMONE NEGRI DAMASCENO.

BENEFICENTIA & ſcientiæ præſtantia celeberrimus, in medicando ſolertiſſimus, magno excelſoque fuit animo, opera felix, Principibus ſimul & Imperatoribus cariſſimus, ſummumque apud eos honoris faſtigium conſecutus eſt: quin & tantas ab illis obtinuit opes, quantas nullus medicorum. Refert Quinun interpres, anno centeſimo ſeptuageſimo quinto cum ægrotaſſet Giafar, Errashidi primus conſiliarius, Barmacenſis, præcepiſſe Errashidum medico ſuo Bachtishuæ, ut eum inviſeret, ipſique operam daret medicaretque; & poſt aliquot dies, Giafarum dixiſſe Bachtishuæ, volo ut mihi medicum aliquem peritum eligas, quem beneficiis afficiam & honore ornem; Bachtishuam vero reſpondiſſe, filius meus eſt me ipſo peritior, nec inter medicos, qui illi ſit conſimilis, reperitur. Mihi, inquit Giafar, ipſum ſiſtas velim. Cumque Gabrielem ad eum adduxiſſet, tribus ei diebus eſt medicatus, & Giafar ſanitatem recuperavit; unde eum, ſicut ſemetipſum dilexit Giafar, nec poterat illius conſuetudine vel una hora carere: adeo ut cibum & potum una ſimul caperent ambo. In illis autem diebus Errashidi concubina, cum inter jactandum ſe funibus, manum ſuam ſuſtuliſſet, remanſit illa extenſa, ita ut retrahere ipſam nequiret, cui cum medici linimento & unguentis adhibendis nihil proficerent,

Errashid dixit Giafaro, jam actum est; remansit hæc puella cum morbo suo. Respondit Giafar, medicum habeo peritissimum, estque Bachtishuæ filius, eum advocemus & cum ipso de isto morbo sermonem conferamus, ille forsitan aliqua ad illum curandum arte pollet. Jussit ergo ipsum ad se adduci; cui adducto quodnam, inquit Errashid, est nomen tuum? Gabriel, inquit ille: tum Errashid, quid scis ex arte medica? Respondit, calidum reddo frigidum, & frigidum item calidum: siccum efficio humidum, & humidum pariter siccum. Ridens Chalifa dixit, hoc est omne, quo opus habetur in arte medica: deinde statum ei puellæ exposuit; si mihi, inquit Gabriel, non succensebit fidelium Imperator, est mihi ad eam sanandam commentum. Quodnam est illud, inquit, Errashid? Ille, prodeat, inquit, huc puella in omnium conspectum, ut quod velim faciam, tum autem patiaris me, nec subito irascaris. Jubente ergo Errashido prodiit illa, quam conspicatus Gabriel ad ipsam accurrit, & inclinato capite, fimbriam ipsius prehendit, quasi ipsam denudaturus; puella vero commota præ conturbationis & pudoris vehementia, membra sua demittens, manu deorsum extensa fimbriam suam prehendit. Gabriel autem, sanata est, inquit, ô fidelium Imperator. Dicente ergo Errashido puellæ, extende dextrorsum & sinistrorsum manum tuam, cum fecisset illa, miratus ipse cum adstantibus omnibus: statim Gabrieli dari jussit quingenties mille drachmarum, ipsumque dilexit ut semetipsum, & omnibus medicis præfectum constituit. Interrogatus Gabriel de morbi causa, respondit, profudit se in puellæ istius membra inter venerem humor tenuis præ motu & caloris diffusione, & cum subito à motu coitus quiesceret, congelatus est in interiori parte nervorum, adeo ut nisi à motu consimili solvi non posset: usus sum ergo commento, quo dilatato calore, solutus est humor superfluus.

Res Gabrielis, inquit Quinun, & dignitatis gradus augebantur in dies, adeo ut Errashidus suis diceret familiaribus, quicunque opus habet aliquid à me petere, de eo cum Gabriele sermonem conferat; quia quidquid ille à me, vel petierit vel exegerit, ego facturus sum. Ipsum itaque Duces omnium negotiorum suorum causa adibant; & ille magis ac magis in honore habebatur. A quo certè operam dare cœpit

Errashido per annos quindecim, hic morbo in corpore suo non laboravit, qua de causa ipsum in oculis ferebat. Verum ultimis diebus cum in urbe Tus esset Errashid, in morbum, quo mortuus est, incidit, quo ingravescente, Gabrieli dixit, an non sanas me? Hic respondit, semper tibi ciborum commistionenm prohibebam, semper tibi inculcabam ut venere minus utereris & jam jam rogavi te, ut in patriam tuam redires, ibi enim aer temperamento tuo accommodatior est, & tamen consilium meum non admittis; morbus vero iste gravissimus est, spero fore ut Deus tibi largiatur sanitatem. Tum Errashidus in carcerem conjici Gabrielem jussit. Cum autem narratum illi esset reperiri in Persia Episcopum quemdam artis medicinæ callentissimum, misit qui eum accerserent; accessit ille & viso Errashido, illi dixit qui tibi medicatus est nullam habet notitiam; quod quidem dictum odium in Gabrielem auxit, eumque magis alienum reddidit. At vero El-Fadl Ebn Errabii cum prosequeretur amore Gabrielem, animadvertit mendacem esse episcopum, velleque forum, ut dici solet, fervefacere, sive phaleratis dictis homines ducere, sua venditandi causa, & quantum inter utrumque interesset discriminis, optime cognovit. Interea morbus Errashidi ingravescebat, augebaturque medicante licet episcopo, & tamen dicebat ei, tu es sanitati proximus, deinde addidit, iste morbus totus quantus est, oritur ab errore Gabrielis: quapropter jussit Errashid tolli è medio Gabrielem; verum El-Fadhl jussum noluit admittere, utpote de ipsius vita desperavit; Gabrielem itaque in vita superstitem servavit. Paucis postdiebus è vita excessit Errashid, El-Fadhlus dolore colico gravissimo fuit correptus, adeo ut de ipsius salute desperarent medici, Gabriele vero benigne ei ac solerter medicante, sanatus est: magis igitur magisque ipsum amavit, atque admiratus est.

Inquit idem Quinun, mortuo Errashido eique suffecto El-Emino, ad quem cum accessisset Gabriel, perhumaniter ac honorifice ab eo exceptus fuit, concessis illi magnis opibus. Immo plus quam pater ipsius ei dabat, nec cibum potumve nisi illius permissu sumebat El-Emin. Sed post ea quæ Eminum inter & Elmamunum accidere & gesta sunt, summam rerum

adeptus Elmamun, ad Hasanum Ben Sahl, cum vicem ipsius in Aula supleret, scripsit, ut Gabrielem apprehenderet, eumque in carcerem conjiceret, eo quod, mortuo Errashido ipsius patre, ad ipsum tendere neglexerit, & fratrem suum El-Eminum adiverit; quod & fecit El-Hassan. Anno autem ducentesimo secundo gravi morbo laboravit ipse El-Hassan, medicantibus ei medicis & nihil proficientibus, Gabrielem è custodia eduxit; hic paucis eum diebus sanitati restituit. Datis itaque illi clam multis pecuniis, ad Manunum scripsit de morbo suo, & quomodo valetudinem opera Gabrielis recuperaverit, eum certiorem faciens, & pro illius negotio deprecans. El-Mamun se illi condonaturum respondit. Anno, inquit Quinun, ducentesimo quinto, cum in aulam ingressus esset El-Mamum, Gabrielem domi suæ detineri nec dari ei famulos aut exeundi facultatem jussit, misitque qui accerserent Michaelem medicum Gabrielis generum, quem in ipsius loco constituit, & summo honore, ut Gabrieli ægre faceret, complexus est.

Anno, inquit Quinun, ducentesimo decimo gravi morbo laboravit El Mamun, ad eum medendi causa accesserunt medici, ipse vero cum nihilo melius se haberet, Michaeli dixit, remedia, quæ tu mihi das malum augent; congrega igitur medicos, & ab ipsis consilium circa morbum meum petito: tum Isa ipsius frater, ô Imperator fidelium, inquit, adesto Gabriel, quia ille temperamenta nostra ab ineunte adolescentis novit; at ipse non curavit dicta illius audire, & Abu-Isaac Joannem filium Messue accersivit; quem Michael ipsius medicus repellens obtrectando petivit dictis conviciatusque est. Porro viribus Mamuni deficientibus nec amplius remedia admittentibus, Gabrielem ipsi in memoriam revocarunt; ipsum igitur adesse jussit, qui, cum accessit, omnem medicandi rationem immutavit; ac unum post diem imminutus fuit Mamuni morbus & tres dies postea recte se habuit, ita ut brevi in pristinam restitutus fuerit sanitatem, & ipsi cibum & potum permisit Gabriel; quod & ille fecit. Ac tum Isa ipsius fratre dicente, ejusmodi vir cui non est par, annon debet honore affici? Jussit ergo El-Mamun Gabrieli dari millies aureorum millia, & mensurarum tritici mille, ipsique omnia quæ ab eo vi abstulerat sive pecunias sive prædia resti-

tuit: atque ipſum majori, quam ipſius pater, in honore habuit.

Narrat Joſephus Abrahami filius, die quodam, inquit, menſis Julii ingreſſus ſum domum Gabrielis, quæ in hippodromo ſita eſt, & ecce coram eo menſa, ſuper quam appoſiti erant plumipedes avium pulli majores pipere conditi; ipſe comedens rogavit me, ut una ſimul cum ipſo comederem: quomodo, inquam ego de iſtis comedam hac anni tempeſtate, & hac mea juvenili ætate? Tum ille quid, inquit, exiſtimas eſſe ciborum abſtinentiam? Reſpondi, eſt ſibi à gravibus cibis cavere. Erras, inquit, non eſt id, quod dicis, ciborum abſtinentia, dixitque neminem novi ſive nobilem, ſive plebeium, ſive ſenem, ſive juvenem eo perveniſſe, ut per totam ætatem ſuam, à qualicunque abſtineret alimento, niſi aut illud horrori habeat, aut ſuus non cupiat appetitus. Quia homo quidem per ætatem ſuam à veſcendo cibo aliquo diutiſſime abſtinet, deinde alterius obſonii defectu, neceſſitate preſſus ad eundem comedendum adigitur; vel propter aliquem morbum curandum, vel ut ægrotum domi ſuæ jacentem adjuvet, eique præat exemplo ad eundem comedendum; vel amici gratia qui ipſum ad id adjurat, vel denique vel propter appetitum ipſi recens obortum. Quando autem comedit illud à quo diutiſſime abſtinuerat, id non recipit illius natura, repugnatque quin & illud creat in toto illius corpore morbum magnum, imo nonnunquam ipſum enecat. Melius ergo & magis convenit corporibus, ut cibis omnibus aſſuefiant gravibus, ut illis conſueſcant; & comedatur de iis ſingulis diebus exiguum quid, nec uno eodemque die graves cibi duo ſimul comedi debent. Cum vero homo aliquid de iis comederit, ſi poſtea ad multum de iis comedendum adactus fuerit, ab hoc non refugit natura. Etenim videmus reſolventia remedia, ſi quis frequentius iis uſus fuerir, atque corpus illis conſueverit, eorum imminui effectum & nullatenus reſolvere. Videmus etiam Andaluſios, qui cum velint ſolvere naturam ejus, qui Scammonea frequentius fuerit uſus, illi, ad emolleſcendam naturam pondus trium drachmarum præſcribunt, cum in patria noſtra dimidium drachmæ ſufficiens ſit quantitas. Quod ſi remediis ita conſueſcant corpora, ut illorum impediant effectum; ſimi-

liter & magis adhuc alimentis consuescant quantumvis gravibus. Hunc, inquit Josephus, sermonem Bachtishuæ Gabrielis filio cum retulissem, rogavit me, ut illum ipsi dictarem, eumque manu sua exaravit.

Ait idem Josephus, retulit mihi Salomon Chorasensis Rashidi servus; die quodam, inquit, cum starem prope caput Rashidi in urbe Hira dum cibum sumebat meridianum, & ecce ingressus est ad eum Aoun El-Ebadi Elgiavhari, discum manibus portans in quo erat piscis butyro conditus, adjecto farto quod ipse accommodaverat. Voluit itaque Errashid de illo pisce comedere; at impedivit eum Gabriel, nictuque oculi Præfecto mensæ indicavit, ut illum auferret; qua de re monitus fuit Frrashid. Sublata mensa & lotis manibus, discessit ab eo Gabriel; tum præcepit mihi Errashid, ut ipsum insequerer, memetipsum occultans, & quid facturus esset explorarem, ipsique referrem; quod & feci, existimans me ipsum occultasse, sed ita sibi cavit Gabriel, ut me deprehenderit. Abiit ergo domum Aouni, & jussit cibum sibi afferri. Sistiterunt illi piscem eundem, tum tria pocula argentea afferri curavit, & posita in unoquoque piscis particula vinum Trabedense purum in uno eorum super piscem infudit, dicens hic est Gabrielis cibus. In altero aquam nive permistam infudit, dicens hic est Imperatoris cibus, quando non miscet piscem cum aliquo alio cibo. In tertio frustra carnis variorum generum ex columbis, carnibus tostis, dulciariis & oleribus, imposuit, affusa frigida, nive permixta, dicens hoc est cibus Imperatoris fidelium, quando miscet piscem cum aliquo, alio, & tollens pocula ad eunuchum mensæ attulit; hæc, inquit, serva, donec expergefiat Imperator è somno meridiano. Deinde ad piscem accessit & de eo, donec distentus fuerit usque ad costas, comedit & quotiescunque siti premebatur, sibi poculum meri afferri jubebat, bibebatque postea dormitum abiit. Expergefactus è somno Errashid me vocavit interrogans quid, inquit, notitiæ habes de facto Gabrielis: an aliquid de pisce comederit vel non? Eum de tota re feci certiorem. Tribus igitur poculis sibi allatis ac detectis, comperit, illam piscis partem, super quam vinum affuderat Gabriel, valde comminutam esse? Illam vero super quam frigidam nive mixtam addiderat, duplo quam fuerat prius



majorem

majorem evasisse: illam demum quæ cum carnibus in poculo mixta fuerat, odorem suum amisisse, maximamque illi lenitatem obtigisse. Tum Errashid quinquies mille denariorum, sive aureorum ad Gabrielem deferri jussit, dicens, quis me amoris, quo virum ejusmodi prosequor, accusare potest, qui tam bene me regit tantamque mei curam habet? aureos ut ille acciperet, diligenter studuit.

Refert Isaacus Rohaensis ab Ja filio Masse, quod Joannes filius Mesue ipsum certiorem fecerit Errashidum è sacra peregrinatione Meccana reducem, Gabrieli dixisse, an scis, inquit, ô Gabriel, qualis sit tuus apud me dignitatis gradus? Hunc respondisse quomodo Domine mi, id nescio; ac addidisse Errashidum, multas, inquit, causa tui ad Deum fudi preces, in eo quidem loco, ubi sacra festi Meccani celebrari solent; tum ad Hashimenses viros conversum dixisse, forte, inquit, hæc mea ad ipsum oratio minus vobis probatur? Illos respondisse, at ille, inquiunt, est in clientelam prophetæ receptus. Ita sane inquit, verum rectus corporis mei habitus stat per ipsum & bonus Mussulmanorum status pendet à me, bonus ergo illorum status est per ipsum & per durationem ipsius vitæ. Responderunt recte dixisti, ô fidelium Imperator.

Refert Josephus Abrahami astronomi filius, qui alias Ebn-Eddahl dicitur, habebat, inquit, mater Gafari Abil-Faehli filia consessum in palatio Isæ filii Ali, quod ipsemet inhabitabat; in illo loco nonnisi astronomi & medici sedebant; illa nunquam de ullo morbo apud aliquem medicum conquerebatur, donec adessent omnes artis professores, & ibi starent, donec ipsa sederet: porro ea in alterutro sedebat loco, aut prope fenestram reticulatam, quæ est super officinam magnam è regione fenestræ & ostii primi aulæ, aut prope januam minorem, quæ est è regione ædium sacrarum aulæ. Astronomi verò & medici sedebant extra locum, in quo illa sedebat, tum ipsa de eo quod sentiebat, querebatur. Medici disputabant inter se, donec ad eandem sententiam venirent circa morbum & medendi rationem: his inter se dissentientibus, controversiam dirimebant astronomi, & ei, qui in ipsorum sententia, rem acu tetigerit, fidem habendam esse pronunciabant. Deinde mater Gafari astronomos de tem-

pore ad medicandum idoneo rogabat. Hi etiam, ni in eandem conspirent sententiam, redarguuntur, & medici opiniones eorum perpendunt, & id quod exigit recta ratio judicant. Conquerente illa de morbo quod sibi in ultimo itinere, sacræ peregrinationis religionis causa suscepto contigerat; medicos inter convenit de sanguinis è crure illius detractione cucurbitarum ope. Astronomi quoque diem, quo illi cucurbitæ admoveri possent, elegerunt. At tunc temporis erant dies esuriales sive jejunium mensis Ramadhan; nec nisi sub finem diei poterant illi applicari cucurbitæ. Inter astronomos qui dissenserunt fuere El-Hassan, filius Mahomedis Ettussi, & Ettamimi dictus El-Abahi, & Omar Ebn El-Pharhan Tabriensis, & Shoaib, Judæus.

Inquit Josephus, Abrahami filius, cum impedimentum aliquod aut morbus Labaho accidebat, vicem illius supplebam; illi igitur consessui in ejus loco interfui, in quo agebatur de eligendo tempore matri Gafari cucurbitas applicandi; ibique filium Davidis filii Serapionis juvenem, qui nondum viginti annos ætatis attigisse videbatur, inveni. Jusserat enim Gafari mater, ipsum, ut in tali consessu erudiretur, accersiri; nam in mandatis dederat omnibus, qui ad ipsam accedebant medicis, ut doctrina eum instituerent, eique auxiliares manus afferrent idque ob eam quam de eo gerebat curam habita illius parentis, qui, ipsi operam dederat, dignitatis ratione: inveni, inquam, ipsum, cum monaco quodam medico, de civibus Ah-Elwaz (qui jussus fuerat adesse illo die in aula) disputantem circa potionem aquæ, cum quis è somno expergesit, ac dicente filio Davidis, neminem video stultiorem eo, qui cum de somno expergefactus fuerit, aquam bibit, accessit Gabriel & in consessum ingressus, non desiit dicere, illum eo, per deum stultiorem, cujus in hepate accenditur ignis, nec illum extinguit; deinde petiit quis esset ille, qui, sermonem, quem audierat, protulerit? Responderunt ei, esse Davidis filium. Eum itaque duriter corripuit graviterque exprobravit, ipsi dicens vah! Pater tuus in arte medica primas tenuit & tu tamen ita loqueris ut audivi! Respondit adolescens, quasi verò tu (honoret te Deus) permittis, ut bibatur aqua noctu, cum quis è somno expergesit? Respondit Gabriel, quantum ad eum



qui calido ſiccoque præditus ſit ſtomacho, & ad eum qui in cœna cibum aliquem ſalſum comederit, his duobus aquam bibere permitto: illam verò inhibeo ei, qui humidum habet ſtomachum, & iis qui ſalſa abundant pituita. Omnes itaque conticuerunt excepto me, ô Abu-Ja, inquam ego, unum adhuc reſtat, quod nam, ait ille? Reſpondi, ſi ille qui ſiti laborat, medicinam æque ac tu intelligeret, ſitim ſuam an ab amaro aliquo, an à ſalſa pituita ſit orta dignoſceret. Tum ille ridens mihi dixit, quando ſiti urgeris noctu, pedem tuum ex toralio deducito & paululum aquæ bibito; ſi augeatur ſitis, illa à calore aut à cibo ſuper quo bibere neceſſe eſt, tunc bibe, ſi verò ſitis non nihil imminuatur à bibenda aqua abſtineto, nam ſitis tum à pituita ſalſa exoritur.

Interrogatus Gabriel ab Abu-Iſaac de morbo qui Werſe Kin appellatur; reſpondit nomen hoc Perſæ compoſuerunt è duabus vocibus, fractionis videlicet & pectoris, nam in puriori ſermone Perſarum, nomen pectoris eſt Wer quod vulgo Ber dicitur, nomen autem fractionis EſKin, ſi ambæ voces una conjungantur efficiunt WerſeKin, id eſt, morbus ille in quo pectus neceſſario frangitur, qui quidem ſi in aliquo firmetur ex illo non aſſurget, & is qui ex illo evadit, ne recrudeſcat morbus annuo ſpatio verendum eſt, niſi tempore morbi vel poſtea vomitus ſanguinis, quem expellit natura per nares aut inferne, copioſe accidat, tunc ſalus ſperanda eſt. Tum Abu-Iſaac admirantis in morem quid, inquit, annuo ſpatio! Ita ſane reſpondit Gabriel, pro te peream, & eſt alius morbus quem parvi pendunt homines nempè El-Haſba ſeu morbillorum; ego quidem, pro eo qui illo tentatur, ne recrudeſcat per annum timeo, niſi poſt illos contingat ei alvi ſolutio, & tanta in copia dejiciat, ut parum abſit ab exitio; horum alterutrum ſi eveniat, deſino metuere.

Inquit Joſephus, intravit Gabriel ad Abu-Iſaac poſt morbum, quo afflictus fuerat, & jam ipſi, ut craſſiores ederet carnes permiſſum fuit, cum ad menſam conſediſſet appoſuerunt coram eo cibum Kesh Kie; ac ille juſſit diſcum auferri, rogante me cauſam; reſpondit nunquam, ait, ulli Chalifæ, qui vel uno die febri laboraverat, ut edulium Kesh Kie per annum integrum ederet, permiſi. Tum Abu-Iſaac, utrum

duorum, inquit, KeshKorum, significare vis; an illud cum lacte pinsum vel sine lacte. Respondit Gabriel non permisi esum illius, quod sine lacte confectum fuit per anni spatium, immo etiam juxta regulas artis, nec debet permitti esum Kesh Kie lacte subactum nisi post finitos tres annos.

Refert Maimun Ben Harun accepisse à Soaido Isaaci filio qui & Christianus fuit. mihi, inquit, Gabriel Ben Bactishuæ narravit, eram, ait ille, cum Errashido in quodam loco Raqua dicto, & erant una simul duo ipsius filii El-Mamun & Mohammad El-Emin, erat autem ipse homo pinguis edax & bibacissimus, die quodam cum res commistas edisset, latrinam ingressus deliquium passus est, eo inde ducto ita invaluit deliquium ut de illius obitu non dubitaretur, ipsius nutu me vocarunt, accessi & cum arteriam tetigissem pulsum latentem inveni. Aliquot verò ante hac dies, de repletione & de concitato sanguinis motu conquestus erat: dixi itaque illis eum esse moriturum rectamque rationem suadere, ut protinus illi admoveantur cucurbitulæ: ipso consentiente chirurgum accersiri curaverunt; tum præcepi ut ipsum sedere facerent: appositis ei cucurbitulis illisque suctis, locum jam rubrum evasisse deprehendi: bono itaque fui animo cognovique eum in vivis futurum: tum chirurgo incide, inquam, fissuram, atque eo incidente sanguis missus fuit, unde ego prostratus Deo gratias egi, & prout sanguis emittebatur ipse caput movebat suum, & illius color illucebat, adeo ut loquutus sit, dicens: ubi Ego sum? Animum illi addidimus, & in cibum pectus gallinæ & potui vinum dedimus, nec cessavimus odores suaves olfaciendo illi dare & aromata in ejus nares indere, donec redierint illius vires, & intrarent ad ipsum homines & largitus est illi Deus sanitatem.

Aliquot post dies, excubiarum, sive custodum stipatorum corporis præfectum advocavit, interrogavitque de proventu, quem singulis annis percipiebat, ac ille significavit ipsi, suum annuum stipendium esse trecentorum millium sestertiorum sive drachmarum. Idem à ductore ordinis sive duce cohortis militum quæsivit, qui dixit illi esse illud quinquies centum millia; ab eunucho suo idem percontatus est, qui respondit illud esse millies mille drachmarum; tum Gabrieli dixit, jus tuum tibi minime tribuimus quando quidem proventus ho-

rum, qui ab hominibus, ut ipsi dicunt, me custodiunt, majores sint tuis, qui me à morbis ac infirmitatibus custodis. Jussit itaque ut mihi assignetur proventus millies mille drachmarum; at ego dixi ipsi, ô Domine mi, ego non indigeo pensionibus, verum mihi largiaris unde possim villas pagosve emere; quod & fecit: atque ego iis, quas mihi dedit pecuniis, villas in possessionem emi proventus millies millium drachmarum.

Inquit Josephus Abrahami filius, narravit mihi Abu Isaac Mohdi filius, cum populus Gabrielis domum diripuisset, sub imperio Mahometis El-Emin, illum ad se confugisse & secum hospitio exceptum, ab iis, qui ipsum interficere volebant, defendisse: at videbam, inquit Abu-Isaac, turpem in Gabriele impatientiam nimiumque ob jacturam opum suarum mœrorem atque & mœstitiam præter modum, adeo ut non existimem ullum mortalium tantum unquam doluisse ac ægre tulisse opum jacturam, quantum Gabrielem. Quando autem tumultuata est secta Elmebidatu & prodierunt hostili animo in Bassra & in Ahwaz, venit ad me summa perfusus lætitia, tanquam centies mille drachmarum accepisset: video, inquam, Aba-Isa lætum? Repondit sic sane: tum ego causam tantæ lætitiæ rogavi: pervalerunt, inquit, El-Alawie meas villas in easque immiserunt ignem. Quam mira, inquam ego, tua agendi ratio! quando populus opum tuarum partem diripuit, ita mœrore afficiebaris ut parum abesset quin animam efflares; & jam capiunt El-Alawie omnia penitus quæ possides, & tu tamen hanc præ te fers lætitiam? Respondit, impatientia mea inde erat, quod opibus in somnio donatus fuerim; at sum spoliatus tempore gloriæ meæ ac dignitatis; & prodidit me qui præsidio mihi esse tenebatur, nec grave accidit mihi quod El-Alawie fecerunt; irrito enim conatu, bona viri similis mei, qui sub duobus imperiis opibus iisdem semper afflueret, consumunt. Et ni fecissent, quod fecerunt (quamquam debebant, utpote conscii integritatis animi mei ergo Dominos meos, quos Deus suis cumulavit bonis) in mandatis dare ut salva remanerent prædia mea, & parceretur meis administratoribus; ni fecissent, inquam, dicturi fuissent, Gabriel nostri semper est studiosus, quam diu imperium dominorum ipsius durat, opibus suis de nobis bene meretur;

& nuncia dominorum suorum ad nos curat perferri; atque tum fama harum rerum ad Imperatorem allata fuerit, meque de medio sublaturus fuisset; lætitia ergo afficior, quod villæ meæ sint dirutæ, & ego sim incolumis.

Inquit Josephus, narravit mihi Farach, dictus Abba-Kharasan, servus ac familiaris Salchi Ben Errashid, summam, inquit, rerum administrat herus meus Bassræ, & præfectus ipsius in ea erat Abu-Errazi, cum autem ædificium domus suæ, quæ in hippodromo sita est, restaurare vellet Gabriel, herum meum rogavit, ut daret ipsi in munus quingentas trabes ex ligno arboris platani indicæ (singula autem trabs aureis tunc væniit tredecim.) Meus verò herus multam pecuniarum esse summam existimans respondit, quingentas non, at scribam ad Abu-Errazi, ut ducentas tibi adferri trabes curet; non opus habeo, inquit, Gabriel ducentis. Tum hero dixi meo, opinor equidem aliquid in perniciem tuam Gabrielem esse moliturum. Ille verò respondit, Gabriel est mihi quacumque vili re despicabilior; quid? ego potionem medicam ab eo non accipiam, nec eum, ut me curet, rogabo. Aliquandiu post herus meus voluit Imperatorem invisere, completo per adventum Mamuni consessu, video, inquit Gabriel, vultum tuum, ô Princeps fidelium, esse immutatum, deinde assurgens accessit ad ipsum & arteriam contrectavit, dixitque bibat Imperator fidelium Oxymel, differatque prandium, donec scientia assequamur quid rei sit. Fecit itaque El-Mamun prout indicavit Gabriel. Postea cœpit arteriam identidem palpare, nec quidquam mali sentiebat. Illico Gabrielis servi ingressi sunt, manibus ferentes offulam panis & una simul fercula ciborum ex citrinis cucurbitis & viridibus phaseolis minoribus & similibus rebus confectorum. Non mihi probatur, inquit Gabriel, quod fidelium Imperator quidquam ex animalium carnibus hodie comedat, ex his igitur cibis velit comedere. Ille itaque sumpto cibo dormitum abiit, eoque expergefacto à meridiano somno Gabriel dixit, ô Imperator fidelium, odor vini calorem auget, auctor tibi sum, ut in secessum tete recipias: discessit ergo El-Mamun & non multo post, omnia heri mei stipendia fuere perdita.

Inquit Josephus, mihi retulit Georgius filius Michaelis accepisse se ab avunculo suo Gabriele (quem ob multiplicem

doctrinam in honore habebat noster Gabriel, nam hoc excepto, nemo, mea quidem sententia, illo doctior fuit, at amore & admiratione sui magnaque dementia laborabat) quod anno centesimo octogesimo septimo die primo mensis Moharram, Gabriel improbaverit causam, cur Errashid victum suum imminueret, ut pote nihil deprehendebatur in eo, neque in arteriarum pulsu quod necessariam redderet cibi diminutionem, quodque Errashido dixerit, ô princeps fidelium, corpus tuum, laus sit Deo, integrum ac sanum est, neque scio ullam rationem, cur nolis alimentum tuum integre assumere? Ille mihi, inquit Gabriel, cum multoties ipsi quæstionem hanc inculcabam dicebat; in salubrem Bagdadi urbem sum expertus, nolo tamen, hisce diebus ab ea procul abesse? an scis, inquit, aliquem locum illi vicinum, cujus aer sit salubrior? Respondi, urbs El-hira, ô fidelium Imperator: multoties, inquit, iter fecimus in illam urbem, & detrimento Aounum Ebadensem in ipsius regione diversando maximo affecimus. Dixi, ô Princeps fidelium, civitas Anbar optima habetur, & ipsius aer illo El-Hiræ est salubrior. Illuc itaque sese contulit, nec tamen plus cibi sumebat, immo indies minus cibi comedebat; quin & die Jovis, duos ante dies ac noctem, quam Giafarum interimi curasset, se à cibo abstinuit, jejunium agens. Giafar ad ejus interfuit cœnam, atque ipse quoque jejunus erat, in qua non multa Rashidius tetigit. Dicente illi Giafaro, ô princeps fidelium, quid si aliquid plus cibi sumeres? Possem sane, ait, si vellem, sed malo levi stomacho noctem transigere, ut crastino mane cibum magis appetens cum uxoribus prandeam. Diluculo diei veneris surrexit ad equitandum, & cum ipso etiam Giafar Ebn Jahia equitavit. Vidi ipsum introducentem pedem suum in manicam Giafari, donec ad illius manum pervenerit; ac tum illum sibi adjungens amplexatus & inter duo lumina deosculatus est, atque manu sua in manu Giafari contenta incedit plusquam mille cubitorum. Deinde reversus ad tentorium suum dixit, per vitam meam ne vinum hauseris hoc tuo die, illumque diem lætitiæ feceris. Ego quidem, inquit, familia sum distentus mea, tum ad me ô Gabriel, ait, ego pransurus sum cum uxoribus meis, mane tu cum fratre meo atque eidem ac ipse gaudio indulge. Bibi itaque cum Giafaro &

accersitis eduliis pransi sumus ambo; quin & cantorem Aba Rekan cæcum accersiri jussit, nec quisquam præter nos duos illi interfuit consessui. Videbam autem famulos alterum post alterum ingredientes ad nos quos ipse interrogabat, & illis respondentibus, suspiria edebat, mihi dicens, væ tibi, ô pater Isæ, nondum adhuc cibum cepit Imperator, ego per Deum, inquit, timeo ne sit in eo aliquis morbus, qui ipsum impediat quominus vescatur. Quoties verò bibere volebat, ad unumquemque cyathum vini jubebat Aba Rekan carmen aliquod canere. Nec desiimus hoc modo indulgentes hilaritati usque ad tempus precationis serotinæ, cum ecce ingressus est ad nos Hashem Masrur natu major & cum ipso Chalife Harthame filius Oion & multa militum cohors, tum Chalife extensa manu sua in manum Giafari dixit illi, surge ô improbe, mihi verò nihil vel dictum vel jussum est; extemplo igitur domum meam petii mentis minime compos, vix ibi dimidium horæ steti cum ad me venit Rashidi nuncius me ad ipsum ire jubens, ad illum ingressus caput Giafari coram eo in pelvi positum vidi. Interrogabasme, inquit, ô Gabriel, de causa, cur victum meum imminuerim. Ita sane respondi ego. Cogitatio, ait, de eo quod vides eo me adduxit: ego verò hodie sum apud memetipsum tanquam ovans camela; cœnam affer meam, ut videas quantum plus cibi quàm antea sumpturus sim. Comedebam quidem aliud post aliud ne ingravesceret cibus super me, & in morbum conjiceret. Ac tum afferri sibi jussit cibum suum eo ipso tempore, & illa eadem nocte comedit optime.

Inquit Josephus, retulit mihi Abrahamus Mohdi filius, quod cum reliquisset consessum Mahometis, tempore Chalifatus sui, vesperi ob remedium quod ille sumpserat, Gabriel filius Bachtishuæ ad ipsum venerit mane diei sequentis & Emini salutem ipsi renunciaverit ac de statu valetudinis & de remedio sciscitatus fuerit; deinde propius ad eum accedens dixerit. Imperator est missurus Ali filium Isæ filii Mahan in Chorasanum, ut captivum in compede argentea Mamunum adduceret: verum alienus sit à fide Christi Gabriel, ni Mamun vincat Mohametem, eoque occiso regnum ipsius invadat. Tum ego, væ tibi, inquam, quare dicis hoc & quomodo dicere audes? Respondit ille, quia iste Chalifa delirus

ac furore percitus, eſt hac nocte inebriatus & advocavit Aba Aſmet cuſtodum ſuorum præfectum eumque veſtibus nigris exui meiſque indui veſtimentis juſſit, illi zona mea & mitra capiti impoſitis, & mihi ut illius tunicis veſtibuſque induerem & gladium accingerem atque in loco præfecti ſuorum cuſtodum uſque ad ortum ſolis ſederem, præcepit: alterum in alterius loco conſtituens & poſſeſſionem muneris more ſolito conferens. Ergo, inquit Abrahamus, Deus eas gratias & ea quibus fruitur beneficia, eſt immutaturus, eo quod ipſe in ſe ipſo illa mutaverit. Etenim hominem Chriſtianum in cuſtodiam ſui conſtituit. Quando quidem Religio Chriſtiana omnium eſt viliſſima; quia in nulla alia habetur tanquam neceſſaria conditio, ſeſe ad quidquid exoſum ingratumve, quod vult inimicus, ſubmittendi, uti parere cum quis ad aliquod opus ſine mercede faciendum adigitur; & ſi jubeatur incedere milliare, adjiciat & aliud milliare; ſi colapho illi cedatur altera gena, vertat & alteram, ut illa quoque percutiatur: quæ omnia plane ſunt aliena à religione mea. Tum, inquit Gabriel, declaravi illi, honorem hominis in hac vita fluxum eſſe, parvique faciendum. Verum cum Imperator in loco medici ſui, qui ipſi vitæ cuſtos, corporis miniſter & naturæ ſervus eſt, ſedere fecit hominem qualis eſt Aba-Aſme, qui ex his omnibus nec multum nec parum intelligit, minime victurus eſt, & anima illius exitio futura.

Inquit Joſephus, audivi Gabrielem filium Bachtishuæ alloquentem Aba-Iſaac, Abrahamum filium Mohdi, ſe apud Abbaſſam filium Mahometis fuiſſe; cum ad ipſum intravit aliquis poeta ejus laudes carminibus celebraturus, non deſiiſſe poetæ auſcultare donec venerit ad hoc diſtichon.

Si diceretur Abbaſſo, ô fili Mahomedis, dic non (id eſt denega petenti) & tu immortalis futurus es, non diceret illud (ſcil. non. id eſt non denegabit.)

Audito, inquit Gabriel, hoc diſticho non potui memetipſum continere, utpote ſciebam Abbaſſum hominum ætatis ſuæ eſſe avariſſimum. Poetæ itaque dixi: heus tu! puto loqui te de munificentia, voluiſti igitur dicere etiam (dabo) at tu dixiſti non. Tum Abbas ſubridens procul eſto, inquit, Deus faciem tuam deteſtetur.

Inquit Joſephus, alloquutus eſt Gabriel de ſe ipſo Aba-

Isaacum in eo consessu ; intravi, ait, ad Abassum uno post Pascha Christianorum die, & erat in capite meo aliquid residui vini hesternæ diei (idque accidit antequam Errashido operam dedissem) sciscitanti mihi quomodo princeps, quem honore dignetur Deus evigilavit mane ? Respondit ille, prout ut cupis. Non, per Deum, inquam ego, evigilavit Princeps prout cupio, neque prout cupit Deus, neque prout cupit diabolus. Ipse ob dicta ista mihi iratus, dixit, quid sibi vult hic loquendi modus ; improbet te Deus ? Respondi ego, penes me est demonstratio. Afferto illam, inquit, sin minus despectui objiciam te, nec ingredieris domum meam amplius. Quantum ad id, ajebam, quod ego cuperem, est, ut fias Imperator fidelium : nequaquam, ait ille. Quod verò, inquam, expetit Deus à servis suis est, ut pareant ei in iis quæ præcepit ipsis & recedant ab iis quæ prohibuit. Tu autem, ô Rex, ita te habes ? Minime, inquit, Deus mihi condonet. Denique quod ab hominibus diabolus desiderat, est, ut impii sint erga Deum summamque ipsius potestatem abnegent ; similiter & tu ô Princeps ? Respondit Abbas, nullatenus : at ne redeas posthac ad ejusmodi sermonem.

Anno, inquit Quinun interpres, ducentesimo decimo tertio cum in Græciam, inferendi belli causa, proficisci decrevisset El-Mamun, videretque Gabrielem, qui tum gravissimo laborabat morbo, valde debilem, ab eo petiit ut secum Bachtishuam ipsius filium mitteret, & illum sibi sisti jussit. Ille autem similis erat patri suo intelligentia & judicio. Quando ipsum alloquutus est El-Mamun & audiit quam optime responderet, eo summopere delectatus est, ipsum maximo in honore habuit, dignitate auxit, secumque in Græciam duxit.

Profecto ad expeditionem bellicam Elmamuno longum duravit Gabrielis morbus, adeo ut supremum diem obierit. Testamenti sui curatorem nominavit El-Mamun ; illudque ad Gabrielem generum suum deferri curavit. Porro Gabrielis exequiæ, pro eo quo erat dignitatis gradu & pro ipsius benemeritis & bonis operibus tanto decore tantaque pompa celebratæ sunt, quanta nulli è suis paribus contigit.

Sepultus fuit in monasterio sancti Sergii in Medain. Cum autem rediisset è Græcia Bachtishua ejus filius, monachos ad

inhabitandum illud monasterium congregavit, illisque vitæ necessaria constituit atque redditibus ipsos ditavit.

Familia Georgii, inquit Quinun interpres, & ejus posteri, fuerunt omnium gentis suæ præstantissimi propter eximia illa, quæ Deus ipsis peculiariter tribuit, naturæ & virtutis dona; animos videlicet liberales, beneficentiam, æquitatem, bona opera, erga pauperes misericordiam, in visitandis ægrotis & egenis sedulitatem, & in auxiliandis adversa fortuna utentibus & afflictis alacritatem; quæ omnia enarrandi & explicandi modum superant.

Spatium autem temporis, quo Gabriel opera sua apud Errashidum meruit usque ad ejusdem mortem, est viginti trium annorum. Inventus verò codex apud Gabrielem ab Amanuensi suo conscriptus, in quo ea ad quæ pervenerat dum Rashidio operam dedit, ordine recensentur. Scilicet quod habuerit pro honorario solito singulis mensibus decies mille drach. quæ sunt in anno centum & viginti millia. Spatio 23. an. bis mille millium & septingenta & sexaginta millia. Pro victu unoquoque mense quinquies mille drachm. quæ in anno sunt sexaginta millia, spatio 23. an. sunt millies mille & ter centum & octoginta millia.

Habebat pro honorario ab Imperatoris familia seu Gynacæo singulis annis quinquaginta millia drach. quæ spatio 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia.

Pro vestimentis accipiebat singulis an. quinquaginta millia drach. spatio 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia.

Enumeratio singulorum.

Dabantur ei viginti volumina panni optimi Phrygii operis Tirazensis.

Item, Decem volumina panni ex sericoneto contexti Mansurensis.

Item, Decem alia ex sericoneto amplo.

Item, Tres partes (decem cubitorum singula ad conficiendas tres vestes) serici panni colorati pictive Jemanici, s. in Arabia Felice confecti.

Item, Tres partes panni serici Nisibensis colorati.

Item, Amicula tria ex pilis caprinis vel camelinis contexta.

Et ad assuendum vestibus alterum pannum loco panni dabatur ei ex pellibus mustelæ Scythicæ, & mustelæ Fœnariæ vulgo Fovinæ: item ex pellibus mustelæ albæ sive muris Hermelini & muris pontici.

Dabatur ei, ineunte Christianorum jejunio quadraginta dierum, quinquaginta millia drach. pecunia signata: spatio 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia.

Et die Hosannæ s. Dominicæ Palmarum dabantur ei vestes, panni serici & similia pretio decem millium drach. spatio 23. an. sunt ducenta & triginta millia drach.

Et die solutionis jejunii Mustimorum unoquoque anno, quinquaginta millia drach. pecunia signata: spatio 23. an. sunt millies mille & centum quinquaginta millia drachm.

Pro sectione venæ Errashidi bis in anno, quinquaginta millia drach. singulis vicibus. Spatio 23. an. sunt bis mille millium & trecenta millia drach.

Pro potione medica bis in anno, quinquaginta millia drach. singulis vicibus, spatio 23. an. sunt totidem.

Habebat à familiaribus Rashidi singulis annis in vestimentis, aromatibus & jumentis centum & quadraginta millia: spatio 23. an. sunt tria millia millium ducenta & viginti millia drachm.

Designatio personarum, & summarum singulatim enumeratio.

Ab Ja filio Giafari, quinquaginta millia drach.
A Zobaida, matre Giafari, quinquagintam illia drach.
Ab El Abbasso, quinquaginta millia drach.
Ab El-Fadhlo, filio Rabii, quinquaginta millia drach.
A Fatime matre Mahometis, septuaginta millia drach.
In vestimentis, aromatibus & jumentis centies mille.

Et de proventu villarum suarum, quæ sunt in Giandisabur & Waswasi & Bassre, vectigalibus solutis, octingenta millia drach. pecunia signata: spatio 23. an. sunt octodecim millium & quadringenta millia drach.

Et quod remanebat de vectigalibus ipsi assignatis septingenta millia drach. spatio 23. an. sunt millies mille sex centum & decies mille drach.

Accipiebat à famila Barmacensi unoquoque anno pecunia signata, duo millia millium & quadringenta millia drach.

Designatio personarum & summarum enumeratio.

Dabant ei, Jahia, filius Chalid, sexcenta millia drach.

Giafar filius Jahiæ, millies mille & centum millia drach.

El-Fahdl filius Jahiæ, sexcenta millia drach. sunt spatio 23. annor. triginta & unum mille millium & ducenta millia drach.

Præter munera & largitiones de quibus in hoc codice non fit mentio.

Summa omnium, quæ acquisivit 23. annis quibus operam dedit Rashidio & 13. an. quibus apud Barmacensem familiam opera meruit, abit ad 888800000 drachmarum.

Munera, quæ non memorantur inter impensas & res alias juxta codicem ab autographo descriptum sunt nongenta aureorum millia & sexcenta millia drachmarum.

Sumptus ejus singulis annis circum circa bis mille millium & ducentæ drachmæ. Spatio 36. an. viginti septem millia millium.

Pretium gemmarum & quæ recondidit, quinginta millia aureorum & quinquaginta millium drach.

Quæ impendit in emendis prædiis, domibus, hortis, locis amœnis, servis, bestiis, balneis, sunt septuaginta millia millium & duodecim millia drach.

Quæ impendit in instrumentis, stipendiis, artibus & artificibus, & similibus, octo millia millium.

Quæ prædictis annis impendit in bonis operibus, erogationibus, muneribus, beneficiis & largitionibus; & quæ perdidit in sponsionibus, & rapinis ter mille millium drach.

Quæ ipsi denegarunt depositarii sunt tria millia millium drach.

Nihilominus tamen his omnibus toleratis deductisque testamento scripsit filio suo Bachtishuæ, curatorem El-Mamunum constituens, nongenta millia aureorum, rogansque ut illa, nullo obice interposito, filio tradantur.

Gabriel autem filius Bachtishuæ est idem ipse, quem innuit Abu-Nwaß in illo carmine, quod Mamuno tribuitur, quando sic canit.

Interrogavi Aba-Isa, num Gabriel judicio præditus est.

Dixi vinum perplacet mihi:
Respondit multum de eo, interitus est.
Dixi itaque ipsi quantum defini mihi.
Respondit, & sententia ejus decisio est:
Inveni, ait, naturas hominis,
Quæ sunt ipsa prima principia;
Quatuor quidem ad quatuor pertinent
Unicuique igitur naturæ litra (vini sufficit.)

Inter præclare dicta Gabrielis hæc habentur,
Quatuor ætatem destruunt,
Cibum ad cibum introducere ante concoctionem.
Et jejuno stomacho bibere.
Connubio cum vetula conjungi,
Veneri in balneo indulgere.

Gabrielis sunt libri.

1. Epistola ad Mamunum de cibo & potu.
2. Liber introductionis ad artem Logicam.
3. Liber de coitu.
4. Epistola continens epitomen artis medicæ.
5. Syntagma suum.
6. Liber de descriptione & proprietatibus Thurium, quem scripsit gratia Abdallah Elmamuni.

BACON 168.

DE SPECULIS

Ex concavis speculis ad solem positis ignis accenditur. Hæc ultima propositio libri de speculis communibus sic demonstratur ibidem. Esto concavum speculum, &c.

Ibidem 177.

Ex quibus omnibus quod prædicta positio insufficiens est; & nimis diminuta tam ratione multiplicationis, quam ratione combustionis. Ratione quidem multiplicationis deficit minus, quia ut præostensum est, infinities infiniti radii ad superficiem speculi multiplicantur, de quibus non fit mentio in dicta positione & tamen omnes reflectuntur à superficie speculi ad locum combustionis, sicut fide oculata experimur. Ratione etiam combustionis nimium deficit, quia ut prius satis diffuse dictum est, infinities infiniti fortiores quam sint radii secundum modum illius positionis multiplicati perveniunt ad superficiem speculi; qui omnes ad locum combustionis reflexi in parvum locum congregantur, utpote infra latitudinem unius denarii, quod fide oculata probamus, ut prædictum est. Et patet ex hoc, quod tota lux in superficie speculi paulatim & gradatim coartata pervenit ad locum combustionis, in quo est maxima coartatio, quæ potest per talem figuram scil. sphæricam taliter aliqualiter caussari, quoniam ab illo loco, & citra & ultra est major lucis latitudo.

BACON PERSPECTIVÆ. 165.

NAm per reflexionem contingit unum apparere multa, & infinita. Sic enim visi sunt aliquando in Cœlo simul plures soles, & lunæ, secundum quod Plinius recitat in naturalibus; & hoc non accidit, nisi quando vapor dispositus fuit ad modum speculi, & hoc ut sit multiplex vapor, & in diverso situ, & quod natura potest illud operari; unde possunt specula sic fieri, & taliter poni & ordinari, quod una res apparebit quotquot volumus. Et ideo unus homo videbitur plures, & unus exercitus plures: etiam prætactæ sunt radices ad hoc, una scil. de speculo fracto, cujus partes recipiunt situm diversum, & diversæ erunt imagines secundum diversitatem fractionum. Et alia radix de aqua & speculo, à quibus diversa imago resplendet. Si ergo ordinarentur spe-

cula utroque iſtorum modorum, quot voluerimus, manifeſtum eſt, quod una res apparebit in tot imaginibus, quot cupimus, & ſic pro utilitatibus Reïpublicæ & contra Infideles poſſent hujuſmodi appericationes fieri utiliter & terribiliter. Et ſi quis noverit aerem denſare, ut reflexio fieret ab eo, poſſet multas hujuſmodi appericationes inſolitas procurare. Sic verò creditur, quod dæmones oſtendunt caſtra, & exercitus, & multa miraculoſa hominibus, & poſſunt per viſionem reflexivam omnia occulta in locis abditis, in civitatibus, exercitibus, & hujuſmodi deduci in lucem. Similiter poſſent ſpecula erigi in alto contra civitates contrarias & exercitus, ut omnia quæ fierent ab inimicis viderentur, & hoc poteſt fieri in omni diſtantia, qua deſideramus, quia ſecundum librum de ſpeculis, poteſt una & eadem res videri per quinque ſpecula ſi volumus, ſi debito modo ſituentur, & ideo poſſunt propinquius & remotius ſituari, ut videremus rem quantum à longe vellemus. Poſſunt autem ſpecula ſic ordinari, ut appareant quot voluerimus, & quæcunque in domo vel platea, & omnis aſpiciens res illas videbit ſecundum veritatem, & cum currat ad loca viſionis nihil inveniet. Nam ſic ſituabunt ſpecula in occulto reſpectu rerum, ut loca imaginum ſint in aperto, & appareant in aere in conjunctione radiorum viſualium cum cathetis, & ideo aſpicientes currerent ad loca viſionis, & æſtimarent res ibi eſſe cum nihil fuerit, ſed appericatio tantum: & ſic ſecundum hujuſmodi nunc facta de reflexione, & conſimilia poſſent fieri non ſolum utilia amicis, & terribilia inimicis, ſed ſolatia maxima valent philoſophicè procurari, ut omnis joculatorum vanitas obfuſcetur ex pulchritudine miraculorum ſapientiæ & gaudeant homines ex veritate, longius excluſa magicorum fallacia.

De viſione fracta majora ſunt: nam de facili patet per canones ſupradictos, quod maxima poſſunt apparere minima, & è contra, & longe diſtantia videbuntur propinquiſſime, & è converſo. Nam poſſumus ſic figurare perſpicua, & taliter ea ordinare reſpectu noſtri viſus & rerum, quod frangentur radii & reflectentur quorſumcumque voluerimus, & ut ſub quocumque angulo voluerimus. Videbimus rem prope, vel longe; & ſic ex incredibili diſtantia legeremus litteras minutiſſimas, & pulveres, ac arenas numeraremus, propter magnitudinem

tudinem anguli, ſub quo videremus; nam diſtantia non facit ad hujuſmodi viſiones, niſi per accidens; ſed quantitas anguli. Et ſic poſſet puer apparere gigas, & unus homo videri mons; & in quacunque quantitate. Secundumque poſſemus videre ſub angulo tanto ſicut montem, & prope ut volumus; & ſic parvus exercitus videretur maximus, & longe poſitus appareret prope, & è contra. Sic etiam faceremus ſolem, & lunam, & ſtellas deſcendere ſecundum apparentiam hic inferius, & ſuper capita inimicorum apparere, & multa conſimilia, ut animus mortalis ignorans veritatem non poſſet aliqualiter ſuſtinere.

In MS. Muſæi Protobibliothecarii Oxonienſis.

QUod autem hic intendo eſt de correctione Calendarii, quo utitur Eccleſia. Julius quidem Cæſar in Aſtronomia edoctus, complevit ordinem Calendarii ſecundum quod potuit in tempore ſuo; & ſicut Hiſtoriæ narrant, contra Achorium Aſtronomum, & Eudoxum ejus Doctorem diſputavit in Ægypto, de quantitate anni ſolaris, ſuper quam fundatum eſt Calendarium noſtrum, unde ſicut Lucanus refert, ipſe dixit

Non meus Eudoxi vincetur faſtibus annus.

Sed non pervenit Julius ad veram anni quantitatem, quam poſuit eſſe in Calendario noſtro 365. dies, & quartam diei integram, quæ quarta colligitur per quatuor annos, ut in anno biſſextili computetur unus dies, pluſquam in aliis annis communibus. Manifeſtum autem eſt per omnes computiſtas, antiquos & novos, ſed & certificatum eſt per vias Aſtronomiæ, quod quantitas anni ſolaris non eſt tanta, imo minor; & iſtud minus æſtimatur à ſapientibus eſſe quaſi 130. partes unius diei, unde tanquam in 130. annis ſuperflue computatur unus dies, qui ſi auferretur, eſſet Calendarium correctum quoad hoc peccatum.

Secundum quod expono circa Ecclesiastica, & de corruptione Calendarii, quæ est intolerabilis omni sapienti & horribilis omni Astronomo, &c. Julius quidem Cæsar constituit Calendarium, quod habemus, nec unquam fuit postea correctum, & in tempore suo non habuit falsitatem, quæ nunc regnat, propter mutationes à tempore ejus, &c. Sed non fuit Astronomia in usu Latinorum nisi parum, nec in usu Ecclesiæ, apud Græcos & Hebræos. Sed modo sunt Astronomi sufficientes ad hæc, &c.

Epistola ad Johannem Parisiensem. cap. 6. [a]

IN omnem distantiam, quam volumus, possumus artificialiter, componere ignem, comburentem ex sale Petræ, & aliis: (viz. Sulphure & Carbonum pulvere, ut in MS. Germani Langbaine legitur) Præter hæc (id est combustionem) sunt alia stupenda naturæ: nam soni velut Tonitrus, &. corruscationes possunt fieri in aere, imo majore horrore, quam illa quæ fiunt per naturam: nam modica materia adaptata, scilicet ad quantitatem unius pollicis, sonum facit horribilem & corruscationem ostendit violentem, & hoc fit multis modis, quibus Civitas aut Exercitus destruatur... Igne exsiliente cum fragore inæstimabili... Mira hæc sunt, si quis sciret uti ad plenum, in debita quantitate & materia.

Clarissimi Viri Johannis Fortescui Militis, Defensio Tituli Domûs Lancastriæ, in Bibliothecâ Cottonianâ.

ITem Regibus Angliæ Regali ipso officio plura incumbunt, quæ naturæ muliebri adversantur.... Reges Angliæ in ipsa unctione sua talem cœlitus gratiam infusam recipiunt, quod per tactum manuum suarum unctarum infectos morbo quodam, qui vulgo Regius morbus appellatur, mundant & curant, qui alias dicuntur incurabiles. Item aurum & argentum

a *In opere suo ad Clement. IV. MS.*

ſacris unctis manibus Regum Angliæ in die Paſchæ Divinorum tempore (quemadmodum Reges Angliæ annuatim facere ſolent) tactum devote & oblatum , ſpaſmaticos & caducos curant ; quemadmodum per annulos ex dicto auro ſeu argento factos , & digitis hujuſmodi morbidorum impoſitos , multis in mundi partibus crebro uſu expertum eſt. Quæ gratia Reginis non confertur , cum ipſæ in manibus non ungantur , &c.

J. Bradwardinus , Archiepiſcopus Cantuarienſis , in libro de cauſa Dei , l. 1. cap. 1. corol. pars 32. pag. 39.

QUicunque negas miracula Chriſtiane , veni & vide ad oculum , adhuc iſtis temporibus in locis ſanctorum per vices miracula glorioſa. Veni in Angliam ad Regem Anglicum præſentem , duc tecum Chriſtianum quemcumque habentem morbum Regium , quantumcumque inveteratum , profundatum & turpem , & oratione fuſa , manu impoſita , ac benedictione , ſub ſigno crucis data , ipſum curabit in nomine Jeſu Chriſti. Hoc enim facit continue , & fecit ſæpiſſime viris & mulieribus immundiſſimis , & catervatim ad eum ruentibus , in Anglia , in Alemannia , & in Francia circumquaque ; ſicut facta quotidiana , ſicut qui curati ſunt , ſicut qui interfuerunt & viderunt , ſicut populi Nationum , & fama quam celebris certiſſime conteſtantur. Quod & omnes Reges Chriſtiani Anglorum ſolent divinitus facere , & Francorum , ſicut libri antiquitatum & fama regnorum concors teſtantur : unde & morbus Regius nomen ſumpſit.

Viro Doctiſſimo JOHANNI FREIND, *M. D.* MICHAEL MAITTAIRE, *S. D.*

FIdem , Vir Amiciſſime , libero ; quam haud ita pridem , cum ſermones inter nos ſuper noſtratum Medicorum ſcriptis haberemus , dedi , me tecum , quæ mihi literaria veterum monumenta evolventi paſſim de Linacro Cajoque occurrerunt , communicaturum.

Thomas Linacrus anno circiter (*a*) 1460. natus, ſtudiorum tyrocinia (*b*) Florentiæ ſub Demetrio Chalcondyla & Angelo Politiano, una cum Laurentii Medices filiis, poſuit. Inclaruit ea maxime tempeſtate; qua craſſa præcedentium ſæculorum barbaries, renaſcentibus in Europa literis, cœperat paulatim exoleſcere. Viri tunc literati ſolebant ſuam plerumque operam in Græcorum Authorum Libris latine reddendis collocare: Opus ſane nemini niſi linguæ utriuſque apprime peritiſſimo ſuſcipiendum. Plurimi ex Italis in hoc ſe exercuerunt: Linacrus inter Anglos (niſi fallor) primus huic negotio manus haudquaquam impares admovit. Virium ſuarum periculum fecit in opuſculo Procli de Sphæra latine vertendo; (*c*) quod alius antea quidam fertur, at miſere, tentaſſe. Poſtquam Romam, (*d*) ubi cum Hermolao Barbaro amicitiam conflavit, inviſiſſet, in Angliam reverſus, illam Procli verſionem à ſe politius limatam, & ab Aldo Manutio, anno 1599. excuſam, Arthuro Cornubiæ Walliæque Principi Henrici VII. filio & hæredi, addita præfatione, dedicavit. Accipe hic honorificam Linacri mentionem ex epiſtolis ſupra-dictæ editioni præfixis.

Aldus Manutius R. Alberto Pio Carporum Principi, S. P. D.

» Cum ſuperioribus diebus curaſſem imprimenda Arati » Phænomena cum Theonis enarratione, viſum eſt illis adjun- » gere Procli Sphæram, & eo magis, quod eam Thomas Li- » nacrus Britannus docte & eleganter Latinam nuper fecerit, » ad meque noſtris excudendam formis miſerit. Eſt enim opuſ- » culum iis, qui in Aſtronomiam induci atque imbui cupiunt, » utiliſſimum. Quod cum ipſe Linacrus noſter acri vir judicio » perçenſeret, Arcturo Principi ſuo hoc à ſe tranſlatum opuſcu- » lum nuncupavit; quod adoleſcens ille bonarum literarum » ſtudioſus aſtrologiæ operam daret. Quamobrem & nos id » ipſum opuſculum noſtra cura impreſſum ad te legendum mit- » timus, quod jam Peripateticus mathematicis diſciplinis na-

a *Conſule Paulo poſt annum, quod obiit.*
b *Baile Diction.*
c. d *Ibidem.*

vare operam cœperis. Quod eo etiam libentius leges, quod « ſit à Thoma Linacro ſumma tibi familiaritate conjuncto interpretatum. Qui utinam & Simplicium in Ariſtotelis Phyſica & in ejuſdem Meteora Alexandrum, quos nunc ſumma cura Latinos facit, ad me dediſſet, ut & illos una cum Proclo ad te mitterem. Quanquam (ut ſpero) eoſque & alios in philoſophia medicinaque perutiles libros aliquando dabit; ut ex eadem Britannia, unde olim barbaræ & indoctæ literæ ad nos profectæ Italiam occuparunt, & adhuc arces tenent, Latine & docte loquentes bonas artes accipiamus, ac Britannis adjutoribus fugata barbarie arces noſtras recipiamus, &c. Horum ego Latinitatem & eloquentiam admiratus Gulielmi Grocini viri Græce etiam, nedum Latine, peritiſſimi, quam ad me doctam quidem & elegantem dedit, epiſtolam ſubjungere placuit, &c. Venet. pridie Idus Octob. M. ID. «

Gulielmus Grocinus Britannus Aldo Manutio Romano, S. P. D.

« Rediit in Britanniam nuper amicus meus ſummus, idemque tuus, Alde Humaniſſime, Thomas Linacrus, ſalvus (eſt Deo gratia) & incolumis. Is, cum tua ſingularia in ſe merita abunde mihi expoſuiſſet, facile perfecit, ut te vel hoc ſolo nomine mirifice diligerem, &c. Noſter Linacrus nunciavit mihi te ſtatutum habere, ut libros ſacros Veteris Teſtamenti Latine, Græce & Hebraice, Novi Græce & Latine imprimas, &c. Quod ad nos attinet, nihil prætermittemus, quod huic rei futurum adjumento videbitur, &c. Ex urbe Londino 6. Calendarum Septembris. «

Quod in Aldina epiſtola legitur de Ariſtotele, videtur (*a*) Eraſmus expectaviſſe; & (*b*) nonnulli aſſerunt, initum fuiſſe inter Linacrum, Latimerum, Grocinumque conſilium, ut Ariſtotelem integrum Latine conjunctis operis ederent. Verum id ſucceſſiſſe nondum comperi. De Galeno autem habebis, quæ ad meam notitiam pervenerunt.

Linacrus in patriam redux, & totus ad medicinæ ſtudium converſus, nihil antiquius habuit, quam ut Galeni ſua vix

a *Epiſt. 29. lib. 10. Expectamus prima fœtura libros Ariſtotelis Meteorologicon.*
b *Baillet, tom. 3. ſect. 826.*

(*a*) adhuc lingua noti opera Latio donaret. Initium ſibi ducendum propoſuit à ſex de tuenda ſanitate (*b*) libris: quorum Latinam editionem, viris doctiſſimis (ut ipſe ait) partim ex Italis, partim ex Germanis & Gallis, præcipue Eraſmo & Budæo, hortantibus vulgatam, Henrico VIII. Angliæ Regi nuncupavit, epiſtola Londini 16. Calend. Quintiles, M. D. XVII. data: in qua (ut ſummam modeſtiam cum ſumma eruditione conjunctam facile agnoſcas) hæc animadvertas velim; *Qui libri* (inquit) *ſi à me Latinitate donati minores fortaſſe cuipiam videbuntur, quam ſunt à me prædicati; erit id fateor inſaniæ meæ maxime imputandum: niſi forſan eorum virtuti, utpote quam pro merito exæquare nec modeſtus quiſpiam ſperaverit, nec temerarius poſſit.*

His deinde adjunxit *quatuordecim de morbis curandis libros; opus plane* (ut fatetur) *arduum, & quod ſive id ob ſubtilitatem ſuam, ſive prolixitatem, mille jam annis nemo ſatis Latine, ne dicam ex tanti operis dignitate vertere (quod ſciam) eſt aggreſſus.* Horum verſioni ejuſdem Regis, cujus medicus erat, patrocinium conciliavit: quem ſic præfatur; *Interim, Rex Clariſſime, ſines has quoque lucubrationes ſub tui nominis patrocinio commendatiores exire: præſertim cum non tam à me tibi deſtinatæ ſint, quam plane debitæ; vel quod, in qua natæ ſunt, aulæ tuæ veluti fœtura ſint; vel quod tu quicquid uſquam laborum eſt meorum, jure tibi vendices; qui me tam munifice non victu modo ſtipendioque alis, ſed etiam ampliſſimis muneribus ornas.* —— *Cui potius medicus tuus hoc, quo ſanitati tuæ conſuli poſſit, conferam, quam tibi? &c.* Hanc editionem Janus Laſcaris ſequenti epigrammate commendavit:

Omnigenos Pæan ſuetum te pellere morbos
In Latio, & Diti ſubtrahere arte animas,
Deſidem ubi & bardum vidit, facunde Galene,
Poſthabitumque aliis quos memorare piget;
Dixit proſpiciens populis; Age, myſta Linacre,
Redde virum ingratis quamlibet Auſoniis,
Tam ſibi, quam proavis, qui dogmata priſca relinquunt.
Triciſque involvunt ingenia & tenebris.
Hæc Deus. At Thomas afflatus numine, talem
Te vertit, qualem Græcia culta tulit.

a *Therapeutica Græce prodierunt Venetiis anno 150?.*
b *Hi poſtea Pariſiis apud Simonem Collinæum prodierunt 1530.*

Hanc verſionem poſtea Simon Colinæus Pariſiis anno 1530. impreſſit recognitam à Gulielmo Budæo, qui animadvertit Linacrum in illo opere multo plus tribuiſſe priſcæ ſcribendi vertendique ſeveritati, quam iſtius temporis indulſiſſe licentiæ laſcivienti.

Linacrus, cui (a) *nihil magis in votis fuit, quam Galeni opera omnibus, qui Romana lingua utuntur, communicari; quæ in manus inciderunt, & per valetudinem potuit, ipſe fecit Latina: & egregium ejuſdem de motu muſculorum opuſculum, quod Nicolaus Leonicenus vir doctiſſimus Latinum fecerat, & Florianus amicus ſuus ipſi ab urbe miſerat, formulis in multa exemplaria quam primum excudendum curavit.*

Libros præterea tres de temperamentis, unum de inæquali intemperie, Latine verſos (Cantabrigiæ primum per Joannem Siberch 1521. *& deinceps Pariſiis in officina Simonis Colinæi* 1523. *impreſſos) epiſtola Londini anno M. D. XXI. Nonis Septembris data, Papæ Leoni X. obtulit; cupiens aliquo officii genere ſe declarare non immemorem collatæ recens in ſe non vulgaris munificentiæ; qua ipſum quoque, ſicut reliquos, quicunque illum olim in ludum comitabantur, Pontifex beare dignatus fuerat; promittens interim plura majoraque (ut primum per valetudinem & miniſterii ſui officia liceret) ſub illius Pontificis nomine edenda.*

Alias aliquot Linacri lucubrationes recenſet ſequens ipſius ad Gulielmum Cantuarienſem Archiepiſcopum epiſtola.

« Statueram, ampliſſime Præſul, pro otio, in quod me honorifico collato ſacerdotio ex negotio primus vindicaſti, merito primos ejus fructus tibi dedicare. —— Id conſilium quemadmodum neceſſario, non ſponte mutarim, alia (*b*) epiſtola ſignificavi. Decreveram & aliud animi mei exiguum illud quidem, ſed tamen non omnino incongruum monimentum tibi nuncupare; ut Galeni de elementis opere, quod cæteros ejus libros ordine præcedit, à me converſo, & tibi dicato, in ipſa maxime fronte mearum in eum lucubrationum primus author otii noſtri legereris. Sed cum id certis negotiis diſtrictus diſtuliſſem, ecce malum hoc, quo aſſidue cru-

a *Linacri ipſius hæc ſunt verba, quæ lego in iſtius opuſculi editione per Guinterium Joannem Andernacum ex Simonis Colinæi officina Pariſiis anno 1528. emiſſa.*

b *Hæc nondum ad meam notitiam pervenit.*

„ cior, ita deſævire cœpit, ut, quod deſtinaram, abſolvi à me
„ poſſe deſperarem. Unum igitur, quo me munificentiæ tuæ
„ non immemorem teſtarer fuit reliquum, ut Galeni de na-
„ turalibus facultatibus libros, quos inchoatos in manibus ha-
„ bebam; ubi per morbi ſævitiam liceret, abſolverem; ac
„ ultimos ſaltem otii mei fructus, quando primos non licuit,
„ ſub tuo nomine publicarem, &c.

Hos tres libros, & unum de pulſuum uſu, cum quibuſdam Pauli Æginetæ de diebus criticis, ex Linacri interpretatione, prælo iterum ſubjecit Colinæus anno 1528. cum hac Guinterii Joannis Andernaci præfatione. En habes, optime
„ lector, Galeni libros tres de naturæ facultatibus, elegantiſſi-
„ me, à Thoma Linacro, Deum immortalem quo viro! in
„ Latinum ſermonem tralatos. His & alter de pulſuum uſu,
„ tum ejuſdem authoris tum interpretis, eſt additus. Qui jam
„ vel hoc nomine tibi gratiores eſſe debebunt, quod hactenus
„ in Gallia lucem non viderint. Nam Petrus Bellus Ducis Ven-
„ dovienſis phyſicus, nuper ex Anglia primus, quo cum Ora-
„ toribus Chriſtianiſſimi Regis Gallorum profectus erat, unà
„ ſecum eos fauſtis avibus advexit: ſed ita quibuſdam in locis
„ typographorum vitio depravatos, ut falſa interim pro veris,
„ aſcita pro nativis continerent; denique non parum quaſi de-
„ generare ab origine viderentur. Quod cum ſenſiſſet acri vir in-
„ genio, recognoſcendum nobis de integro ad Græci exempla-
„ ris veritatem tradidit, &c.

Hunc de pulſuum uſu (cum aliis de pulſibus Galeni libris) tractatum Latine iterum luce donavit Colinæus anno 1532. recognitum ab Hermanno Cruſerio Campenſi, cum ipſius Cruſerii præfatione; inqua Henricum VIII. Angliæ regem ſic affatur, *Alumni tui inſtitutum ſequor Thomæ Linacri, ut quem ille vir doctiſſimus patronum elegiſſet & defenſorem exactiſſimorum ſuorum operum, eidem mea, non illa quidem elimatiſſima, ſed tamen plurimi laboris & operæ certe, offerrem; quo ejus auſpiciis in vulgus feliciter exirent.*

Conſtat (*a*) Linacrum obiiſſe anno ſalutis Chriſtianæ 1524. ætatis ſuæ 64. in D. Pauli Æde apud Londinenſes ſepultum.

Poſt ejus mortem quadriennio, viz. 1528. Pariſiis apud Si-

a *Baile Diction.*

monem

monem Colinæum impressi sunt, Latine, illo interprete, quatuor Galeni de Symptomatibus libri, scil. unus de eorum differentiis, tres de causis: quibus anonymus quidam sic præfatus est.

Vix potest explicari, studiose Lector, quam elegans & " eruditum de symptomatis opusculum in manibus habes. Nec " tacendum esset, quantis Latinæ linguæ deliciis hos com- " mentarios Linacrus dudum donavit, vir ut utriusque linguæ " doctissimus, ita reconditarum artium cum primis eruditus: " qui studiosos omnes (dum dixerat) ad meliorem illam men- " tem non modo adhortabatur, verum etiam maximis mune- " ribus & fovere & alere solebat, ut non immerito tanquam " alter Mecænas doctis hominibus haberetur. Ille suis lucubra- " tionibus & vigiliis fortassis in non parvum suæ valetudinis dis- " pendium nostræ conditionis miseratus, tantum de re medica " meritus est, quantum nostri sæculi nemo alius, quippe qui " meliorem partem medicinæ è Græco in Latinum rara feli- " citate verterit. *Quatuordecim enim libros de methodo medendi*, " *de sanitate tuenda sex, de naturali facultate tres, de tempo-* " *ramentis tres, de inæquali intemperie unum, de usu pulsuum* " *unum, cum his de symptomatibus*, summa sui ingenii fœtura, " tam Latine vertit, ut non melius aut elegantius Græce eos " olim Galenus scripserit. Multa item alia à se versa reliquit, " quæ, quod ante obitum non erant edita, verendum est, " ne in manus studiosorum nunquam exeant. "

Sine hic interjiciam luculenta quædam de interpretandi, qua Linacrus valuit, facultate testimonia. En (*a*) Erasmi inter veteres de nostrate judicium. *Tandem apud nos prostare cœpit Galenus à Linacro versus, qui mihi supra modum placet. Posthac & medicum fieri juvat. Et mitto dono libros Galeni, opera Linacri melius Latine loquentes, quam antea Græce loquebantur. Et, est apud Britannos vir undequaque doctissimus Thomas Linacrus multis annis elimatas lucubrationes suas vicissim edit in lucem. Prodiit Galenus* περὶ τῶν ὑγιεινῶν *tanta fide, tanta luce, tanto Romani sermonis nitore redditus, ut nihil usquam desideret Lector Latinus: imo nihil non melius reperiat, quam apud Græcos habeatur. Successerunt libri Therapeutices, quod scis, quales antehac habuerimus. Et, apud*

a *Lege passim Erasmi Epistolas.*

Britannos studio Thomæ Linacri sic nuper disertus cæpit esse Galenus, ut in sua lingua parum disertus videri possit. Ejusdem opera sic Latine legitur (a) *Aristoteles, ut, licet Atticus, vix in suo sermone parem habeat gratiam. Et in Ciceroniano, Linacrum novi virum undiquaque doctissimum. Urbanitatem nusquam affectat, ab affectibus abstinet religiosius quam ullus Atticus, breviloquentiam & elegantiam amat, ad docendum intentus: & in aliqua suarum ad Linacrum epistolarum. At tu si mihi permittis, ut omnium erudissimus lucubrationes, ut libere tecum agam, sine premis tuas omnium eruditissimas lucubrationes, ut periculum sit, ne pro cauto modestoque crudelis habearis, qui studia hujus sæculi tam lenta torqueas expectatione tuorum laborum, ac tam diu fraudes desideratissimo fructu tuorum voluminum. Ecce Petri Danielis* (b) *Huetii inter recentiores de Linacro testimonium & censuram. Sed ad Anglos pergamus. Et primum omnium, cum propter hominis ætatem, tum propter insignia in rem literariam beneficia, adeamus Thomam Linacrum, quo nemo majorem orationis nitorem, castitatem & condecentiam ad interpretationem contulit, quarum virtutum integritatem, dum diligentius tueri studet, fidelem verborum affectationem, raro quidem, at aliquando tamen, omisit.*

Nunc ad illam Anonymi Præfationem, quam hæc digressio, haud quaquam intempestiva, abruperat, redeo.

» Linacrus Grammaticam absolutissimam paulo ante mor-
» tem chalcographis excudendam commiserat. In quibus (scil.
» lucubrationibus) ut cæteris omnibus satisfaciebat, ita sibi
» fere nusquam; utpote qui per valetudinem, quæ multis an-
» nis parum erat prospera, otium illud litteris dicatum, vel
» minutatim concidere cogebatur. Ex hujus hominis interitu
» res medica tantam jacturam passa est, ut suo jam patrono
» vidua prope elanguescat & periclitetur. Bene precemini, stu-
» diosi lectores, animæ hujus de re literaria tam bene meriti;
» qui ad hæc tum Oxonii cum Cantabrigia suis impensis pu-
» blicas lectiones medicinæ studiosis perpetuo futuras easque
» honorificis salariis sustinendas curavit; quo ars una generi hu-
» mano maxime necessaria, jamdiu prope extincta, veterem
» illum suum nitorem resumat & assequatur. *Vale.*

a *Nihil adhuc Aristotelis à Linacro versum legi. Vide prius not.* (e)
b *Lib. de Clar. Interpret.*

De illa Grammatica paululum aliquid dicendum est: quam Linacrus in Mariæ Cornubiæ & Walliæ Principis Henrici VIII. filiæ gratiam conscripsit. Ille (ut ejus præfatio declarat cum Mariæ *à rege patre, pro sanitate tuenda, comes datus fuisset, nec id ministerium obire per valetudinem liceret; secum cogitavit, quanam alia ratione ei esse usui potissimùm posset. Itaque cernens in ea generosum felicissimi ingenii ad studia literarum impetum, hunc juvandum fovendumque censuit, & Latinæ linguæ rudimenta, quæ Anglis antea ediderat, nunc in summam quam potuit, redigit claritatem. Eadem postea Buchananus cum Gilberto Kennedo Comiti Cassilissæ summæ spei odolescenti prælegeret, placuit illi supra modum in eo virò etiam in rebus minimis citrà curiositatem exacta diligentia, & ordinis lux, quanta in tam confusa rerum congerie esse potest, & quædam sani judicii lectoribus in argumento vulgato non ingrata futura novitas. Quare visus est sibi operæ pretium facturus, si eum libellum è vernaculo Anglorum sermone, quo primùm ab authore est editus, in Latinum verteret.* Hanc Buchanani versionem nitidissimè excudit Stephanus 1536.

Aliud autem Grammaticale opus composuit, nempè sex de emendata Latini sermonis structura libros, ex Richardi Pynsoni officina Londini primùm mense Decembri 1524. & posteà Parisiis ex Roberti Stephani prælo 1527. & 1532. & ab aliis typographis sæpius deinceps editos: in quibus consummatam artis illius peritiam & multifariam optimorum quorumcumque authorum lectionem eruditus harum rerum judex non poterit non admirari.

Habes jam nostri Linacri imaginem; ex elaboratis & elegantissimis illius operibus, unitisque complurium doctorum per universam Europam virorum ipsi plaudentium suffragiis delineatam. Obganniat, nunc Batavus iste Buchanani prætumidus editor: Clamitetque peculiari petulantiâ fretus, nullum ex Anglis scriptorem cum eruditis aliarum gentium viris (aut, juxta Burmanianam Latinitatis elegantiam, cum aliis gentium eruditis) posse comparari.

Quod ad Cajum attinet, de ejus scriptis copiosissime egi in tertio meorum Annalium Typographicorum tomo, paucos intra dies prodituro; ad quem, si hisce tui amici nugis delectari possis, te remitto.

Vale. Ex Museolo. M. DCC. XXV. 16. Cal. Novemb.

Thomas Linacrus, Regis Henrici VIII. Medicus; vir & Græcè, & Latinè, atque in re medica longè eruditissimus: Multos ætate sua languentes, & qui jam animam desponderant, vitæ restituit. Multa Galeni opera in Latinam linguam, mirâ & singulari facundiâ vertit. Egregium opus de emendatâ structurâ Latini sermonis, amicorum rogatu, paulò ante mortem edidit. Medicinæ studiosis Oxoniæ unam, in perpetuum stabilivit. In hac urbe Collegium Medicorum fieri sua industria curavit, cujus & Præsidens priximus electus est. Fraudes dolosque mirè perosus; fidus amicis; omnibus justo carus: aliquot annos antequam obierat, Presbyter factus, plenus annis ex hac vita migravit, multum desideratus, anno Domini 1524. die 21. Octobris.

Vivit post funera virtus.

Thomæ Linacro clarissimo Medico Joannes Caius posuit; anno 1557.

FINIS.

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES,

Contenues dans ce Volume.

A

ABcès dans le mediastin, *page* 160. Abcès au péricarde, *ib.* Autre abcès à l'un des reins qui contient sept pintes de pus. 163
Abi Osbia, mauvais Livre. 140
Academies fameuses en Espagne du tems d'Avenzoor. 172
Actuarius; on ne sçait pas le tems auquel il a vécu; disputes là-dessus, 106. Son histoire, ses emplois, ses Ouvrages, 107. Il a fait un Chapitre sur les syrops, 111. Il ne traite point de certaines maladies, dont les Arabes ont parlé, 112. Sept discours de lui sur les urines. 116
Ægidius, son Ouvrage en vers latins, 221
Ætius, son origine, il ordonne la saignée dans les éruptions préjugez vulgaires là-dessus, combatus & détruits, 30. Il tient les cauteres ouverts quarante & soixantes jours, 17. Il a le premier parlé des dragonaux, 18. Il est fort étendu sur les applications exterieures, 22
Abucasis distingue le Bronchocele en naturel & non naturel, 185. Il décrit le petit appareil pour la taille, 198. Brunus le transcrit, 196. Frere Jacques & Monsieur Rau conformes à Albucasis, *ibid.*
Alexandre est original & méthodique, selon M. le Clerc, 34. Il a des particularitez remarquables au sujet de quelques maladies, 37. Il parle de la faim canine, 45. Cas singuliers qu'il rapporte là-dessus, 46. Ses Ouvrages, 49
Alexandrie. Ecole d'Alexandrie; sa Bibliotheque brulée par les Sarrasins, 128
Alfousin, instrument de Chirurgie, 287
Alkindus, ce que c'est que cet Auteur. Averrhoés en parle, 176
Almamon, fils de Rashid, protege les sciences, 132
Almenar, Espagnol, a publié un petit traité sur le mercure, 277
Alsaharavius, Auteur considerable, 176. Ses Ouvrages; il copie beaucoup Rhazès, *ibid.* Il est le même qu'Albucasis, aussi le Docteur Freind l'appellera dans la suite de ce nom, 168. Il est lettré & expérimenté, *ibid.* Il a été restaurateur de la Chirurgie, *ibid.* Il parle des instrumens propres à chaque operation, & en donne des planches, 179
Ambroise Paré, inventeur de la ligature des arteres, 97. La cir-

circulation n'est point interrompue, quoique les grosses artéres soient coupées, *ibid.*
Amputation du sein aux hommes décrite par Paul ; il faut amputer ou se résoudre à n'avoir jamais de guérison, 85
Anasarque, guérison de cette maladie, 14. Observation de Leonides sur l'opération de l'Anasarque. 15
Anciens, étoient judicieux dans la composition des remedes, 28. Ils connoissoient peu les ventouzes, 8
Aneurismes, Paul & Ætius différens à ce sujet, 74. Opinions différentes des Medecins, disputes curieuses ; réflexions judicieuses du Docteur Freind, *ibidem.* Aneurismes disséqués par Bartolin, *ibid.* Les Areunismes sont mieux traitez quand on entend bien les loix de la circulation. 97
Anne Comnene : cette Princesse entendoit la Medecine, 114. Elle décrit très-bien la maladie de son Pere, 115
Années. Il faut ajoûter aux années Arabes, si on veut qu'elles s'accordent avec les nôtres. 156
Antidotes de Nicostratus, vendues deux talens, 32
Antiquité des eaux de Bath, observation la-dessus, 139
Arabes, origine des sciences parmi eux, 128. Ils gâtoient ce qu'ils traduisoient ; l'état de l'Astrologie parmi eux, 135. Leur progrès dans l'Astronomie, *ibid.* Etat des Mathématiques parmi eux, 136. Edition Arabe d'Euclide très-fautive, *ibid.* Plusieurs autres de même, *ibid.* Ils ont mal traduit les Auteurs Latins, 137. Etat de la Philosophie naturelle & de la Botanique parmi eux, *Ibid.* Leurs Medecins suivent Hippocrate & Galien dans leur Theorie, 138. Pratique de leurs Medecins, *ib.* Les Arabes, quoique Copistes, ont des choses nouvelles, 139. Ils ont été louez & blâmez avec excès & sans raison, 148. Du grand nombre d'Arabes, dont parle Abe-Oibaia, on n'a pû recouvrer que Mesué, Razés & Avicenne, 141. Les Arabes ont moderé la méthode violente de purger & de saigner des Grecs, 194. Avantages que l'on peut retirer de leurs Auteurs, 24. Ils sont les premiers introducteurs des préparations chymiques dans la Medecine ; la Chirurgie n'a pas été perfectionnée parmi eux jusqu'à Albucasis, 211. Ils ont beaucoup ajoûté à la botanique, & à la matiere medicale, 212. Ils ont inventé plusieurs choses à ce sujet. Gui Patin, leur ennemi passionné, *ibid.*
Ardern, Chirurgien Anglois, 264. Ses Ouvrages, *ibid.* Il est instructif & habile., *ibid.*
Ardeurs d'urine, peuvent n'avoir point de principe venerien, 272
Arnaud de Villeneuve, grand Chymiste, 231. Ses préparations Chymiques, *ibid.* Il guérit un Pape de la peste, 231. Son origine, son histoire, ses voianges, ses Ouvrages, ses querelles avec les Ecclesiastiques, *ibid.* Il y a dans son Traité des Maladies des Femmes des choses étranges sur l'impudicité de ce sexe dans son tems. 233
Artere, ouverture d'un artere dans un vertige, 66. Nécessité de faire deux ligatures à l'artere piquée. 98
Arteriotomie décrite par Paul. Galien donne plusieurs exemples du suc-

cès. Intention de l'arteriotomie réduite à la derivation & à la revulsion, depuis pag. 71. jusqu'à 73

Asne, les Arabes en ont recommandé le foye, la corne des pieds & la fiante, comme remedes internes. 164

Astrologie, Astronomie, Progrès des Arabes dans ces sciences. 135

Avenzoar a précedé Averrohés qui lui donne de grandes louanges, 157. Il vécut 135 ans; *ib.* ses Ouvrages, *ibid.* Réfutation de ceux qui le font passer pour un homme empirique; remarque importante de cet Auteur, 158. Conte singulier de son pere, *ibid.* Il paroît dogmatique dans ses Ouvrages; il cite beaucoup Galien, dont il est grand Partisan, 159. Cas singulier qui lui est arrivé, *ibid.* Autre cas arrivé à lui-même d'un abcès dans le mediastin, 160. Il parle d'un abcès au pericarde: ses symptomes, *ibid.* Il aime la pharmacie, 167. Il s'étend sur les plantes venimeuses, & sur les antidotes. Il donne le nenuphar comme antidote de l'hellebore noir, *ibid.* Il est versé en chirurgie, 170. Il traite des Dislocations, *ibid.* De son tems la Medecine, la Pharmacie & la Chirurgie, étoient trois Professions distinctes, 171. De son tems Academies fameuses en Espagne, 172

Averrhoés, ses Ouvrages inconnus jusqu'à présent aux Arabes d'Orient, 172. Son histoire, 173. Celle de son grand-pere racontée par Leon, *ibid.* Son caractere & ses Ouvrages, *ibid.* Il n'a point pensé sur Avicenne comme Bayle le prétend, 174. Quelques-autres erreurs de Bayle à son sujet, *ibid.* Averrhoés parle d'Alkindus, 176

Avicenne, sa naissauce son pays, 155. Ses Ouvrages, 156. Sa mort, *ibid.* On l'a prodigieusement loué sans raison, 157. Il n'a rien qui donne à penser qu'il ait voulu parler des distilations. 114

Auteurs; quelques-uns de ce tems-là ne méritent pas, dit le Docteur, qu'il en parle. 119

B

Bacon le Moine, appellé Roger Bacon, aussi digne qu'un Ministre d'Etat ou qu'un Prince, de l'attention des Biographes: sa naissance, son caractere, son sçavoir étonnant, 225. Il est contemporain d'Albert le grand, ses Ouvrages, sa Chymie & ses sentimens, *ib.* C'étoit un prodige de son siécle, sur-tout pour les Méchaniques, 224. On le soupçonnoit de magie, 227. Ses Ouvrages de Medecine, où il étoit fort versé & non connu pour tel; Ouvrages qu'on lui a attribué mal-à-propos; Milord Bacon, fameux, 228 & 229

Bactishua a traduit plusieurs Livres, sa Patrie & celle de plusieurs autres fameux Auteurs Arabes. 131

Baume d'Agrippa remarque de Zwelfer. 28

Bernard, Passage de lui sur la Chirurgie ancienne & moderne, 87. Les Modernes n'ont presque rien ajoûté aux Anciens. 88

Besoar, description & histoire de cette Pierre par Avenzoar, 169

Bibliotheque de l'Ecole d'Alexandre, brûlée par les Sarrazins, à la destruction de laquelle les Medecins Grecs furent probablement épargnez, 128. Preuves de cette

conjecture, 129. La Bibliotheque de Vienne renferme plusieurs Manuscrits ramassez par Busbequius, *ibid.*
Botanique, science par laquelle les Arabe sont beaucoup ajoûté à la matiere medicale, 212. Ils ont inventé beaucoup de choses à ce sujet, *ibid.*
Bronchocele décrit par Paul, 83. Aurelien tourne cette operation en ridicule; Paul répond du succès, Purman y a réussi, 84. Albucasis le distingue en naturel & non naturel, 85. Bronchoceles changez en meliceres & en steatomes; les Espagnols sujets à cette maladie. Il est dangereux d'extirper ces tumeurs. 185
Bronchotomie conseillée par Avenzoar dans une Esquinancie; il en fait l'expérience sur un bouc qu'il guérit 165
Bubons; il s'en faut bien que tous ceux qui viennent aux aînes soient veneriens. 273

C

Cadavre ouvert où l'on trouva le pericarde enflammé. 161
Calife Alwalid interrompit le premier l'Ere d'Alexandrie. 129
Cancer; avis de Rhazés à ce sujet, 149. Albucasis en traite, 186. Inutilité d'y rien essayer lorsqu'ils sont grands; il n'en a jamais guéri, ni vû personne qui y ait réussi. *ibid.*
Cas d'une femme qui se coupe la gorge. 84
Cas de Chirurgie où s'est trouvé Valesius. 241
Cautere actuel & potentiel, 15; leur ancienneté, 17. Ætius les tient ouverts jusqu'à quarante ou soixante jours, *ibid.* Les cauteres des Anciens & les nôtres sont les mêmes, *ibid.* Histoire du cautere appellé Seton, 18. Albucasis traite au long des cauteres, 179. Leur usage plus ancien parmi les Arabes qu'ailleurs. 180
Celse a augmenté la matiere medicale. 28
Cerfs vivent long-tems, contes à ce sujet. 228
Cerveau, sa membrane blessée, une partie emportée, & même de la substance du cerveau perdue sans que les malades en meurent, 181 & 260
Chair de vipere, histoire à ce sujet, confirmée par plusieurs choses que rapporte Galien.
Chaude-pisse; Ardern en parle, sans dire qu'elle ait quelque cause venerienne, 264. Elle n'a paru que trente ou quarante ans après l'origine de la verole, 272. Jacques de Catane dit que la verole est quelquefois plusieurs années à paroître, 278. Caustiques d'Ardern, accidens qui les ont suivis. 264
Chinois & les Turcs ne cultivent que les Arts Mechaniques. 133
Chirurgiens Grecs ont été plus hardis qu'aucuns autres. 200
Chirurgie; Passage de Monsieur Bernard sur l'ancienne & la moderne, 87. Les modernes n'ont presque rien ajoûté aux anciens. 88, 89
Chirurgie, perfectionné du tems d'Ætius & Paul. 122
Cholera morbus, pour lequel le vin est ordonné. 46
Chymie; son introduction en Europe, 223. Epoque de son introduction

duction dans la Medecine. 113

Circulation du sang, dont la connoissance est nécessaire pour entendre ce que c'est que revulsion. 98

Cire, est un remede suppuratif, de même que les gommes & les résines. 27

Clergé & les Moines s'emparerent de la Pratique de Medecine, 233. Decret du Concile de Tours contre cet abus, *ibid.*

Clystere; Galien nie qu'on puisse donner par leur moyen de la nourriture au corps, Avenzoar est d'opinion contraire, 165. Diverses histoires la-dessus. 166

College de Salerne, ses Statuts. 222

Collyre de Danaüs vendu 1200 écus. 32

Commerce avec une femme gâtée, ses suites: Gilbert en parle, 239. Description de pareils symptomes dans le Livre intitulé *Rogerina*, 239. Recette curieuse de J. de Gaddesden à ce sujet, *ibid.*

Constantin l'Affriquain, 217. Preuve qu'il a vécu dans le onzieme siécle; jugement sur cet Auteur. 228

Corps aux pieds & aux mains, sont differentes couches d'épiderme. 256

Coûtumes des Mahometans en bâtissant leur Mosquées. 131

D

Decoction. Gesner veut que les Arabes n'ayent pas parlé d'autres choses. 114

Demoniaque de l'Ecriture attaqué de λυκανθρώπια. 9
Cette maladie n'a pas été inconnue en Irlande & en Livonie. 10

Diascordium. de Fracastor. 287

Delaians, sont de la derniere importance dans les fievres & toutes les maladies aigues. 45

Dyssenterie. Alexandre ordonne la Rhubarbe pour la guerir, opiates nuisibles à cette maladie, méprises à éviter dans la dissenterie ulcereuse. 46

Distillation. Il n'y a rien dans Avicenne qui donne à penser qu'il ait voulu en parler. 119

Dragonaux. Ætius est le premier qui en a parlé, histoire de cette maladie. 18

Drogues de l'Amerique, Monard, Pison & Margrave en ont traité. 287

E

Eaux ferrugineuses utiles dans les maladies chroniques, 48. Eaux du Pô nuisibles à la digestion selon Procope, 56. Eaux minerales prises interieurement, 339. Eaux de Bath; observation sur leur antiquité, 239. Recherches à ce sujet, *Ibid.*

Ecole d'Alexandrie, 128. Ecole de Salerne fondée par Charlemagne, 216. Ecole de Montpellier fameuse pour la Medecine, neanmoins un peu tombée. 220

Edition d'Euclide en Arabe très fautive, plusieurs autres de même. 136

Æsophage nouveautez dans Avenzoar à l'égard du relâchement de cette partie, 165. Trois manieres de guerir cette maladie. *Ibid.*

Eloge de l'Histoire de la Medecine de M. le Clerc. 1. Jugement sur le supplement. 2

Ellebore noir dont Avenzoar fait un usage singulier. 168 Il le recommande pour un bon purgatif, mais dangereux, la dose qu'en

donnoient les anciens étoit trop forte, *ibid.* Si l'Ellebore des anciens, & le nôtre sont le même, 169. Deux vertus de l'Ellebore.

Empire des Sarrasins, révolution qui lui est arrivé. 172

Emplastre de Nechepso. 28 Emplastre stictique deParacelse nuisible à la cure des playes & aux foulures, 27. Galien les condamne. 29

Enfans, Ouvrage de Rhazés au sujet de leurs maladies, 149. Enfant mort dans la matrice, un autre y naît; ils sortent tous deux par le nombril, 187. Autre cas, *ibid.*

Epilepsie. Oribase l'a mieux connu que Galien, les Evacuans & les Confortatifs ne sont pas contradictoires dans cette maladie.

Epoque de l'introduction de la Chymie dans la Medecine. 113

Ere d'Alexandrie que le Calife Alwalid a interrompu le premier 129

Ere de Nabonassar tres moderne. 136

Escrouelles. Usage de se faire toucher par les Rois, aussi ancien en Angleterre qu'en France, 241. La Reine Elizabeth d'Angleterre à touché les malades. 240

Esquinancie. Methode d'Alexandre à ce sujet, sentiment d'Aurelien & d'Ætius sur le même sujet. *Ibid.* Passage entier d'Alexandre touchant cette maladie, les modernes n'ont rien à ajouter, *Ibid.*

Etat de la Philosophie naturelle & de la Botanique parmi les Arabes. 137

Estienne l'Athenien ou l'Alexandrien, ses ouvrages. 102

Etude. En quoi elle consistoit du tems de Bacon, 225. La Philosophie & les langues etoient tres négligées. *ibid.*

Excrescenses charnues leurs causes. 255

F

Fallope préfere le guaiac aux onguens mercuriels dans les maladies veneriennes. 289

Faute commune à tous les Editeurs des Arabes, 117. Autre de Chronologie ordinaire aux Historiens de Medecine touchant Ætius, Alexandre, Oribase & Paul, deux pareilles erreurs au sujet de Dioclés, nécessité d'éclaircir ce point. 27

Femmes gâtées, symptomes du mal qu'on peut gagner avec elles, 252. Femmes Toscanes, leur impudicité. 233

Fer; Différentes opinions des Anciens sur son usage dans les maladies. 48

Ferrand, son voiage aux Indes, dont il rapporte du guaiac, 270

Fievres tierces doivent être attaquées par le purgatif, selon Alexandre & Galien, 37. Tierces & quartes, attaquées par le vomitif. 39

Fistule à l'anus, Traité d'Ardern à ce sujet, 263. Différentes manieres de le traiter, *ibid.*

Flamstead compte près de 3000 étoiles. 136

Fracastor, habile Medecin, parle du mercure & du guaiac. 279

François de Piemont. 236

Frederic II. Empereur, grand protecteur des sciences, 222. Frederic, Moine, & depuis Evêque de Cervie, croit en Moine pouvoir user librement des biens d'un Laïque, & pille mot pour

mot Brunus. 252

Frenesie; méthode d'Alexandre pour la guérir. 4

Freind fait l'éloge de l'histoire de la Medecine de M. le Clerc, 1. Son jugement sur le supplément 2, de même que sur Oribase & Ætius, 5. Oribase a mieux connu que Galien l'épilepsie, 11. Ses réflexions sur les Medecins Grecs, & sur les éditions qu'on en a donné. 20

Friction mercurielle; le Cardinal de Segorbe, Alonso, Borgia & son frere, victimes de cette méthode. 275

G

Gadesden, Medecin propre pour la Cour, pour la Ville, pour les femmes, pour les riches, & pour toute la terre, 241. Son histoire qui n'est pas longue divertira beaucoup, *ibid.* Il est le premier Medecin Anglois qui ait été emploié à la Cour d'Angleterre. Il cite Girard; quel est ce Girard, *ibid.*

Galien a dans ses Ouvrages des remedes composez, 212. Plusieurs Traitez lui sont faussement attribuez. 37

Gilbert, Chymiste Anglois, 280. Quelques préparations chymiques de lui, *ibid.* il est le premier Medecin qui ait écrit en Angleterre de la Pratique, 238. Ses Ouvrages prouvent le tems où il a vécu, *ibid.* Il a pillé les Arabes comme bien d'autres, mais il l'a fait avec choix & jugement, *ibid.* Bizarre recette de lui pour purger doucement. Histoire d'une cure considerable qu'il a faite. 239

Glandes extirpées, Albucasis, 143. Acquapendente se sert de caustiques pour cela, *ibid.*

Goute, remedes d'Ætius, 33. Alexandre la croit guérissable, 49. Son remede extravagant, 55. Gadesden la prend pour une espece de lépre. 267

Guaïac, Leon Schmaï en parle, de même que J. de Vigo qui le fait plus en détail. 277

Guillaume de Salicet, bon Auteur expérimenté; Passage de lui que tous les Medecins devroient sçavoir par cœur, 253. Il est le premier qui ait prescrit des remedes chymiques, 250. Il montre son habileté à l'occasion des playes au thorax. 257

Guy de Chauliac comparé par Fallope à Hyppocrate, 259. Qui il étoit, *ibid.* Il réduit la Chirurgie en systême, *ibid.*

Guy Patin se déchaîne mal-à-propos contre l'Antimoine & le Quinquina. 212

H

Hali, Abbas. 141

Harvé, Contemporain de Colomb, 95. Son Ouvrage est le plus court & le meilleur qui ait été écrit sur la circulation, *ibid.* C'est à lui qu'on doit cette découverte, *ibid.* Sa doctrine est combattue, *ibid.* Utilité de cette doctrine dans la Medecine, ce que le Docteur Freind prouve par des exemples. 96

Hernies inguinales; Paul exact là-dessus: sa méthode de cure qui a été mise en pratique par Hildan sur une personne âgée de soixante dix ans, 67. Méthode de Barbette, *ibid.* L'hernie inguinale est le commencement de l'intestinale, *ibidem.* Méthode de Guy de Chauliac, pour gué-

rir l'inteſtinale & l'inguinale, 260. Remarques & réflexions ſur les hernies, la nature du péritoine, *ibidem* & ſuiv. Hernies charnues, leur cauſe, réflexions à ce ſujet. Méthode de Guillaume de Salicet pour les guérir, 254. Marhiole & d'autres ont cru pouvoir les guérir, ſans le ſecours du fer. 257

Hidrocele pris pour ſarcocele. 256

Hildan rapporte un cas ſingulier ſur l'inflammation du pericarde, 162. Il condamne l'uſage des matieres graſſes dans la gangrene. 26

Hippocrate ne ſe ſert dans les tumeurs que de cerat. 28

Hiſtoire de la maladie du Calife Raſhid, 132. Bactishua fut ſon Medecin avec dix mille dragmes d'appointement par an, *ibid.* Vuide de cinq cens ans dans l'Hiſtorien Grec de la Medecine, 99. Hiſtoire d'un homme mordu d'un chien enragé, 149. Celle de la Maladie du neveu de Cabous, 156. Celle du Conſul Obſon, à qui on tira une pierre des reins. 201

Honain, fameux Traducteur, ſon hiſtoire, 134. Son fils & ſon neveu ont traduit Hippocrate, Ariſtote & autres, mais mal. 134

Hôpital magnifique, fondé par Alexis; établiſſement digne de curioſité. 115

Huile d'antimoine, 230. Huile nuiſible aux inflammations & aux foulures. 27

Hydrocephale, Vertunianus, Gabriel de Ferrare, & depuis les Chirurgiens Anglois, ont fait le trépan ſans danger, 121. Albucaſis décrit l'ouverture d'un hydrocephale, ſon avis la-deſſus. 180

Hydroroſatum d'Ætius & de Paul. 112

I

Jauniſſe. Methode d'Avenzoar. 169

Ignis Perſicus, Vena Medenſis, Spina ventoſa. Razés en parle, 149. Si la tumeur s'ouvre, il faut emporter la partie carriée de l'os. *Ibid.*

Impudicité des femmes Toſcannes. 233

Inſtrumens inventés par Paul pour ſcarifier, 67. Autre pour les cliſteres par Ardern. 262

Invention d'Aquapendente pour rendre le trépan moins dangereux. 181

Jugement de Freind ſur Ætius & Oribaſe 5

L

Lanfranc; quel il eſt; ſes opinions ſingulieres & dignes d'attention. 258

Lecture pour un Medecin, tout eſt bon pour lui; réflexions qui font voir l'eſprit & le jugement du Docteur Freind, 123 & ſuiv.

Leonard de Capoue, qui prétend que les Grecs n'ont rien entendu en Medecine, eſt réfuté. 92

Lepre, il y a eu qui ne la croient pas contagieuſe, 267. Lépreux, l'examen que Geſner en fait ne prouve pas l'ancienneté de la vérole, 274. Remarques de M. le Clerc à ce ſujet, *ibid.* L'hiſtoire de Leonicenus, *ibid.*

L'état des Lettres au commencement du Mahometiſme. 33

Linacre, Auteur Anglois, digne d'une eſtime ſinguliere, & des plus grandes louanges de tous les amateurs des ſciences, reſtaurateur de la Medecine en Angleterre; ſa naiſſance, ſes études,

ſon caractere, l'élevation de ſon eſprit, la ſolidité de ſon jugement, les établiſſemens dont le peuple Anglois lui eſt redevable, 290 & ſuiv.
Lobera, Eſpagnol, a un Traité court & excellent ſur la verole. 279
Loupes. 255
S. Luc l'Evangeliſte a parlé en Medecin. 90, 91
Luette coupée ſans nuire à la parole, 284. Luette détruite par un cautere liquide, *ibid.*

M

Main, un homme ſe la coupe au refus d'Albucaſis. 187
Maladies des yeux dont a parlé Hippocrate, ne ſont pas en ſi grand nombre que celles dont a parlé Ætius. 121
Manuſcrits, il faut peu s'arrêter à leur titre. 100
Maſſa parle du guaiac, du mercure, des ſuffumigations, 280. Il décrit les ſymptomes de la verole. 281
Matieres viſqueuſes; leur uſage dans les compoſitions, 28. Matiere medicale, augmentée par Celſe.
Matthieu Silvaticus. 236
Medecine comme toutes les autres ſciences a déchu dans les ſiécles d'ignorance, 122. *Medecine* renfermée dans des familles. 131
Medecins Grecs, dont on a donné l'hiſtoire, ont beaucoup perfectionné la Medecine, 121. Medecins Juifs, leurs intrigues, les Papes s'en ſervent, *ibid.*
Mélancholie; méthode d'Alexandre ſur cette maladie. 41
Mercure, les Arabes s'en ſervoient ſans deſſein de provoquer la ſalivation, 276. Il ſervit à enrichir Jacques de Carpi. 277
Meſue, Profeſſeur célebre à Bagdad. 131, 142, 144
Michel Savonarole. 250
Mirobolans, Myrepſus en diſtingue cinq ſortes. 111
Modernes s'attribuent ſans fondement la gloire d'avoir inventé pluſieurs choſes qu'on trouve dans Guy de Chauliac. 260. Leurs progrès touchant les remedes de la Chirurgie. 287
Morſure d'un chien enragé: Actuarius a vû des cas où il ne ſurvient d'hidrophobie qu'un an après. 107
Mouvements vitaux continuent quand les mouvements animaux ceſſent; pourquoi. 257

N

Nemeſius, un Paſſage de lui ſur la bile, 93. Il a connu, ſi l'on en croit ſon Editeur, la circulation du ſang, *ibid.*
Nerfs; ſentimens de Willis à ce ſujet, eſt le même que celui de Salicet. 257
Nonus, Copiſte d'Ætius, d'Alexandre & de Paul.. 107
Nouveautez dans Avenzoar à l'égard du relâchement de l'æſophage. 165

O

Oribaſe décrit les glandes ſalivaires, 6. Pluſieurs monumens de l'antiquité, conſervez dans Oribaſe & Ætius, 7. Il parle de la ſaignée par ſcarification, *ibid.* Il décrit la maladie appellée λυκανθρώπια, 8. Il parle de la cure de l'épilepſie, 10. Il l'a mieux connu que Galien, 11. Il donne

des spécifiques sans y trop compter, *ibid.* Patrie, éducation, caractere, histoire d'Oribase, 12. Ses Ouvrages, 13. Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate, que Guinther lui attribue mal-àpropos, 13. Inutilité de l'Ouvrage de Barchuisen sur la theorie d'Oribase. 13
Os de la cuisse carrié, sans que cela ait empêché le malade de marcher. 287
Ovaires, capables d'une prodigieuse dilatation, 164. Ovaire, œuf, maniere dont il se nourrit. 255
Ouvrage fameux. 218

P

Palladius le ïatrosophiste, son histoire; il a vécu après Ætius & Alexandre; quels sont ses Ouvrages, dont quelques-uns ont été attribuez à Theophile & à Etienne. 99 & 100
Palpitation; ses causes suivant Actuarius, 107. Opinions de divers Auteurs là-dessus; solidité de celle d'Actuarius, 108. Hollier rapporte un cas particulier à ce sujet, 109. Actuarius dit plus sur la cure de cette maladie que tout autre, *ibid.* Galien rapporte un cas extraordinaire, *ibid.* Salius veut qu'on saigne, 110. Excellente regle de Sennert à ce sujet, *ibid.* Palpitations guérissables, & Incurables, *ibid.*
Paracentese; comment Albucasis en traite, 188. Cette opération doit être ancienne, *ibid.* Observations curieuses sur la façon dont cette opération doit être faite, *ibid.* Réflexion du Docteur Freind à ce sujet sur les causes de l'hydropisie, *ibid.* Bandages proposez par Aurelien & Monsieur le Litre à ce sujet, 192. Paracenteses dangereuses dans les enfans, 193. Conseil à ceux qui sont attaquez de l'hydropisie, *ibidem.* Garengeot rebuté, *ibid.* S'il faut tirer toute l'eau à la fois ou non, *ibid*
Parotides, méthode d'Alexandre à ce sujet, 42; deux sentimens de divers Auteurs sur les parotides, *ibid.*
Patriarche d'Alexandrie vers l'an 800. est très-renommé pour son sçavoir en Medecine, 130
Paul, son histoire, 85. Le jugement de Saumaise, severe sur lui, est mal fondé, 86. Il différe sur plusieurs choses de Galien, Leonide & Hippocrate, 66. Choses curieuses dans son Traité de Chirurgie, *ibid.* Sa méthode pour tirer d'une playe les fleches, 67. Il a été copié de tout le monde à la sourdine. 86
Pericarde enflammé, Rondelet en parle, 162. Salius & Rondelet ont écrit sur ce sujet dans le même tems sans le sçavoir, *ibid.* Pericarde épaissi & augmenté; raison de ce phenomene, 163. Cœurs trouvez sans pericarde, *ibid.* Hydropisie du Pericarde si bien uni au cœur, qu'on ne peut séparer *ibid.*
Peritoine, capable d'une grande extension, comme il paroît par l'hydropisie, le peritoine ouvert se réunit très-bien. 70
Peste de 643. Son histoire par le même, 58. Rapport de cette peste à celle d'Athenes, dont parle Thucidide, 63. Différence de cette peste d'Athenes avec celle de Constantinople, *ibid.* Autre décrite par Guy de Chauliac, 260

Phenomene causé par une famine extraordinaire. 56

Pierre d'Apono, sa naissance, son pays, ses Ouvrages, 134. De son temps on se servoit peu de préparations chymiques, 235. Pierres cas où l'on en a craché, ce que le Docteur Freind a souvent rencontré, 44. Alexandre à ce sujet en contradiction avec Galien, *ibid.* Il prescrit la saignée, 41. Progrès des Modernes sur la pierre pour son extraction; ils ont imaginé la taille par le grand appareil, 15. Pierre Armenienne qu'Alexandre préfere à l'hellebore blanc dans la mélancholie. 41

Pleuresie; dispute sur le côté où l'on doit ouvrir la veine dans cette maladie, 98. Pratique d'Alexandre à ce sujet; il est indifférent d'ouvrir telle ou telle veine, *ibid.*

Ponction; Sylvius propose la maniere de la faire.

Poudre à canon, inventé par Bacon. 226

Procope crû Medecin, & pourquoi, 56. Il fait honneur à la Medecine, *ib.* Il descend dans un détail curieux sur les playes d'Artabazes & de Trajan, d'Arses, de Cutilas & de Budas. 57

Progrès des Modernes sur la pierre; ils ont imaginé le grand appareil pour la tirer, 15. Progrès fait dans l'Anatomie par Sylvius, Vesale, Columb, Eustachy, 290. Les Modernes & faiseurs de systêmes ont tous gâté depuis, *ibid.*

Psellus, Compilateur d'autres Compilateurs, est compilé à son tour par Simeon. 106

Psichrestus, son histoire donne à connoître combien il étoit ignorant, fourbe & impertinent. 52

Purgation dans la goute n'est pas une invention moderne, 36. Purgatifs trop forts, dangereux, 41. Purgatifs lents, bons, de même que les eaux minerales dans certaines maladies chroniques. 41

R

Raimond Lulle, disciple de Bacon, 224. Grand chercheur de la pierre philosophale, *ibid.*

Rhazés est le premier des Arabes qui se soit adonné à la Chymie, 115. Naissance de cet Auteur, 145. Son caractere, *ibid.* Il est le premier qui parle de l'*oleum benedictum.* Il compila le Livre appellé Continent, 144. Ses emplois, ses voiages, ses occupations, ses Ouvrages, *ib.* Erreur d'Haly-Abbas à ce sujet, *ibid.* Table de dix Livres de Razès, 146. Razès a plusieurs choses nouvelles, telles que les paroxismes irréguliers d'une fievre, 148. Sa méthode dans le cas d'une tumeur au poignet, *ibid.* Il suit Archigenes pour la cure de la sciatique, & donne des clysteres assez violents, *ibid.* Son sentiment sur les vomitifs, 149. Il a composé plusieurs Livres sur la Chymie, 151. Ses sentimens sur les qualités que doit avoir un Medecin, 152. Il parle des Charlatans ou imposteurs, 153. Il fait une énumeration de leurs friponneries. 154

Reflexions du Docteur Freind sur les Medecins Grecs, & les éditions qu'on en a donné. 120

Remedes universels dangereux. 32

Revolutions dans la Medecine. 223

Révulsion contraire à la ſuppuration. 30
Rhodoſtagma & l'intyboſtagma d'Actuarius. 112
Rhubarbe confondue avec le rhapontic, 46. Son hiſtoire. 47
Richard, Chymiſte. 231
Roger Bacon auſſi digne qu'un Miniſtre d'Etat ou qu'un Prince, de l'attention des Biographes. 229
Roger de Parme. 230
Rougeole regardée comme la petite vérole, 203. Symptomes de rougeole. 205

S

Saignée eſt redoutée par Oribaſe dans le cas même de plenitude, 38. Opposé en cela à Hippocrate, *ibid.* Cas ou Bactishua la propoſe avec jugement, 133. Diſputes extravagantes ſur la ſaignée à un bras ou a un autre, 25. Différens inſtrumens d'Albucaſis pour la ſaignée. 19
Sang. Colomb n'en a pas bien connu la circulation. 94
Sarcome. L'operation n'eſt pas difficile; en quel cas. 156
Secte méthodique, ſon caractere, 50. Toutes les Sectes ſont confondues après Galien dans la dogmatique qu'il avoit établie. 50
Senné, ſes qualitez. 111
Scarification, bonne dans l'éréſipele. 31
Sciences paſſent d'Orient en Occident; pourquoi, 216. Ecole de Salerne fondée par Charlemagne, *ibid.*
Schirre; uſage de l'acier dans cette maladie, trouvé par Alexandre, 47. L'Anatomie dicte comment doit être traité le ſchirre. 48
Scorbut, hiſtoire de cette maladie. 286
Sylvius de le Boë, propoſe une maniere de faire la ponction; il parle du cautere actuel & potentiel; il le conſeille dans l'aſthme inveteré, 15. Il parle de la paracenteſe. 17
Sueur, hiſtoire de cette maladie. 286
Suppuration, quelle en eſt la véritable idée. 29
Sybille Converſana, trait de cette Princeſſe ſi généreux & ſi touchant, qu'il mérite d'être remarqué. 220
Syncope produite par la ſuppreſſion de quelque évacuation naturelle. 38

T

Tailler, différentes manieres de le faire. 286
Tetrapharmacum, violent ſuppuratif. 30
Thadée, Contemporain de Guillaume de Salicet. 230
Theodocus & Theodonus, Medecins d'Alexandrie, vers la fin du ſeptiéme ſiécle. 130
Theophile, ſes Ouvrages. 101
Thorella, Medecin de Céſar Borgia, décrit pluſieurs ſymptomes de la verole.
Toux, Averroes croit que les vers peuvent la cauſer, 167. Il eſt opposé en cela aux Anciens, *ibid.*
Traductions des Ouvrages Grecs & Arabes en Latin, 222. Teinture d'or, hiſtoire à ce ſujet. 228
Trépan au ſternum, conſeillé par Colomb & Barbette dans les maladies du mediaſtin, 161. Obſervation de Spigelius à ce ſujet, *ibid.* Ambroiſe Paré s'eſt trompé à ce ſujet, *ibid*, Il eſt ridicule d'emploier le trépan pour de prétendues

dues vapeurs, 182. Tous les adversaires du trépan ne donnent pas de bonnes raiſons. 185

Tribunus, Medecin, ſon hiſtoire par Procope. 56

Triphera Parva, compoſition. 111

Tubercules aux poumons. 53

Tumeurs criſtallines au dos, 183. Cas ſingulier, *ibid.* Tumeur qui contenoit un cailloux, *ibid.* Tumeurs dans la bouche & à la gorge, 184. Hiſtoire d'une Tumeur livide ſans douleur. Il eſt difficile de connoître ſi deſſous une tumeur, il y a de la matiere ou non, 254. Tumeur changée en ſubſtance charnue, 185. Tumeur aux glandes Tyroides, 186. Tumeurs fongueuſes au ventre, *ibid.* Autre, *ibid.* Quel but on ſe propoſe pour les diſſiper, 24. Méthode de différens Medecins anciens pour les guérir, *ibid.*

V

Valeſius de Tarenta a compoſé le philonium. 249

Variations de la verole, 283. Conjectures deſſus, *ibid.*

Veine, ouverture de la jugulaire. 66

Ventouſes peu connues aux anciens. 8

Verole (la petite) ſon origine, 203. On ne peut l'avoir deux fois, ſelon Averrhoés, 174. Elle ſe fait ſentir en Europe, *ibid.* Elle étoit inconnue aux Grecs pluſieurs ſiécles après les ravages qu'elle avoit faite par tout ailleurs, 112. Razès eſt celui des Arabes qui en parle le mieux, *ibid.* Principes de cette maladie, 204. Quelles perſonnes y ſont les plus ſujettes, *ibid.* Ses ſymptomes, 205. Différence de ſes puſtules à celles de la rougeole, *ibid.* Autres différences entre les deux ſortes de petite verole, *ibid.* pronoſtics de la bonne & mauvaiſe, *ibid.* La rougeur exceſſive en eſt un bon, la pâleur un mauvais, *ibid.* Pluſieurs ſignes funeſtes, *ibid.* Les remedes preſcrits par Razès ne peuvent convenir dans un autre climat, 207. Il faut éviter les purgatifs violens, les laxatifs conviennent, *ibid.* Baſſin d'eau froide, ordonné par Razès, 208. Nulle guériſon ſans que les puſtules ſuppurent, *ibid.* Quand il convient de purger, *ibid.* On a peu ajoûté à ce qu'à dit Razés de cette maladie, 209 Les Arabes ont preſcrits les Evacuations dès le commencement de la maladie, 209. Sidenham ſuit les Arabes, puis il ſe retracte, 210. à quoi ſe réduit l'intention des Arabes pour la cure de cette maladie, *ibid.* L'opium emploié quelquefois chez les Arabes, *ibid.* Sur la fin de la maladie ils aſſiſtoient la nature accablée, *ibid.*

Verole (la groſſe) ſon origine, 266. Les Eſpagnols portent la petite verole dans l'Amerique, & en rapportent la groſſe, 267. Sentimens différens ſur l'origine de la verole, *ibid.* Cette maladie inconnue aux Anciens, Hippocrate, Galien, &c, *ibid.* Les plus ſçavans & les plus experimentez Medecins ont regardé cette maladie comme nouvelle, 26. Détail qui le prouve, *ibid.* Ulcere à la verge, dont Razés donne une raiſon burleſque, 119, 272. Variations de la verole, 283. Conjectures ſur ces variations, 204. Symptome ſingulier de la verole

observé par Fallope, 282. Réflexions consolatoires pour les veroles. 286
Vers de trois sortes, décrits par Alexandre. 49
Versions, sur-tout celles du Prêtre Aaron, ont fait connoître les Grecs aux Arabes. 130
Vesuse, mont dont l'air & les soulphres sont salutaires. 56
Vieillards, méthode de les saigner 174.
Université Juive dès l'an 200. de J. C.
Urines; Theophile est le premier Auteur qui en ait parlé *ex professo*, 101.

ERRATA DE LA PREMIERE PARTIE.

PAge 6. lig. 32. traitez qui, *lis.* traitez *de Machinamentis & laqueis*

Pag. 16. l. 7. plus bas vers, *lis.* plus bas en arriere vers.

Pag 18 l. 5. il peut arriver qu'on fit, *lis.* on pourroit faire.

Ibid l. 34, 310. *lis.* 1310.

Pag. 26 l. 34 qu'il recommande, *lis.* pour un cataplasme.

Pag. 29 l. 35. d'air, *lis.* rien du tout.

Pag. 32. l. 11. *Nicostratus*, *ajoûté*, contre la colique.

Pag. 35. l. 17. quelques raisons, *ajoûtez*, en s'appuiant sur l'exemple de Galien

Pag. 39 l. 30 toutes les autres, *lis.* la plûpart des

Pag 40. l. 30. la pleuresie & la toux, *lis.* la phrenesie & de la pleuresie.

Pag. 44. l. 11. insensiblement, *lis.* en marasme.

Pag. 46. l. 31. la rhubarbe étoit comme, *lis.* étoit connue

Pag 50. l. 5. son Livre, *lis.* son 11. Livre.

Pag. 51. l. 28. d'Alexandre, *lis* de Psycrestus.

Pag. 58. l 26, 643. *lis.* 543.

Pag 63. l. 5. aux maladies qui viennent de la sueur, *lis.* à la sueur Angloise.

Ib. l 24 ce qui a été dit des, *lis* bubons & des.

Pag. 64. l. 23. qu'il entens, *ajoûtez*, que ce n'est pas.

Pag 71. l. 24. du vasseau du sang, *lis.* des vaisseaux sanguins

Pag. 73 l. 27. n'opere, *lis.* n'opere-t-elle.

Pag. 74. l. 21. on y remarque, *lis* on n'y remarque pas.

Pag 75. l. 30. sept fois. *lis* cinq fois.

Pag 80. l. 17. à une, *lis.* à la.

Pag. 84. l. 21. quelqu'accident, *lis.* étouffement.

Pag 86 l. 1. mémoralistes, *lis.* faiseurs de mémoires

Pag. 97. l. 32 souvent, *lis* rarement.

Pag. 102. l. Aretous, *lis.* Philaretus

Pag. 106. l. 5. qu'il est mort. *lis.* que Psellus est mort.

Pag. 109 l. 11. la cuisse, *lis.* la caisse du thorax.

Pag. 111. l. 31. nupobolans, *lis* remedes.

Pag. 112. ~~l. 21.~~ chirurgique, *lis.* chymique.

Pag. 114 l 22. quelques plantes de liqueur, *lis.* quelques sucs de plantes.

Seconde Partie.

Pag. 134. l. 18. l'appella, *lis.* s'appella.

Pag. 138. l. 19. mêlées par, *lis.* mêlées de.

Pag. 141. l 8. pensées, *lis.* pensions

Pag 144. l. 2. remedes, *ajoûtez*, composés

Pag. 145. l. 13. un Auteur, *lis* cet Auteur.

Pag. 151. l. 29. les Professeurs qui l'enseignent, *lis.* ceux qui la professent.

Pag. 158. l 5. des miramamolins, *lis.* de miramamolin.

Pag. 159 l. antepenult. chopine, *lis* pinte.

Pag 160. l. 36 quoique, &c. *lis.* quoi qu'il arrive sans contredit, & qu'il.

Pag. 164. ajoûtez en note, *Vid. Hemar. Mariss. Bokari*

Pag. 168. l. 2. huile d'œufs, *ajoûtez*, qui est un baume naturel

Pag 184. l. 8. au chapitre, *lis.* dans le cas.

Ibid. l. 32 &, *ajoûtez*, quoi qu'il avoue qu'il.

Pag. 187. l. 32. de la main, *lis.* d'une palme.

Pag. 190 l. 16. muscles de l'abdomen, *lisez*, vaisseaux de l'abdomen.

Pag. 198. l. 22. note omise, laquelle est, *Dans les Manuscrits citez par Vossius, il est appellé* Cyropolitanus. *Cyropolis étoit une des principale Villes de Medie, située sur la Mer Caspienne.*

Troisiéme Partie.

Pag. 120. l. 18. Mathématiques, *lis.* méchaniques.

Pag. 230. l. 24. dissenterie, *lis.* difficulté d'uriner.

Pag. 232. l. 10 Paris, *ajoûtez*, en 1300

Pag. 240. l. 28 quelques siecles auparavant, *lis.* durant quelques siecles.

Pag 250. l. 13. en 1440. *lis.* entre 1440.

Pag. 261. l. 5. hanches, *lis* aînes.

Pag 267. l. 7. aiant, *lis.* avoit

Pag. 270. l. 15. *humoribus*, ajoûtez, *locum exulcerantibus.*

F I N.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez à féaux Conſeillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil Prévôt de Paris, Baillifs, Séneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JACQUES VINCENT, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous aiant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Manuſcrit qui a pour Titre : *Hiſtoire de la Medecine depuis Galien, avec des Obſervations ſur la Taille*, qu'il ſouhaiteroit imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attaché pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſembiera, ſur papier & beaux caractéres, conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelques qualité & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre Obéïſſance : Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglement de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura eté donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château

du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses aians cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-septiéme jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cent vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roi en son Conseil.

NOBLET.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, num. 474. fol. 376. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le 22. Août 1726.

D. MARIETTE, *Syndic.*

